

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




UNIVERSI
Digitized by Google
90000

Digitized by Google



Digitized by Google

138 L 1

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TREIZIÈME.



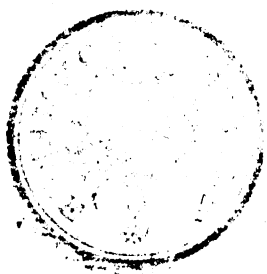
A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU MERCURE DE FRANCE.

AN XI.

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google



Digitized by Google

(N°. CIV.) 6 MESSIDOR an II.
(Samedi 25 Juin 1803.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

HYMNE DES NORMANDS.

QUEL bruit, quel cri sinistre a frappé nos rivages ?
Fatigués du repos dans leurs antres sauvages,
J'entends vers l'occident les tigres murmurer :
Leurs regards enflammés roulent à l'aventure ;
Et cherchant leur pâture,
Convoitent l'univers qu'ils voudroient dévorer.

Peuples, qui de la paix savouriez les prémices,
Pleurez, mais à Bellone offrez des sacrifices ;
Sur l'autel de Janus reprenez vos drapeaux.
Employons, il est temps, la ressource des braves.
Pour donner des entraves
Au farouche ennemi du monde et du repos.

Et vous, hôtes fougueux de la rive étrangère,
Quel démon a soufflé votre ardeur meurtrière ?
Quels biens par vous perdus allument ce courroux ?

Digitized by Google

Faut-il que par vos lois se gouverne le monde ?
Et souverains de l'onde,
Le sceptre de la terre est-il forgé pour vous ?

Non, vos iniquités ont comblé la mesure :
Ennemi de la fraude et vengeur du parjure,
Le ciel que vous bravez, saura tonner pour nous.
Des cachots de Dublin aux débris de Mysore,
Du couchant à l'aurore,
La voix de l'opprimé l'implore contre vous.

En vain vous maîtrisez l'onde qui nous sépare ;
Ses retours sont communs, et sa constance est rare :
Boulogne a vu pâlir l'étoile de Nelson ;
Le trident en vos mains a chancelé moins ferme.
Les succès ont un terme ;
Et Carthage est pour vous une affreuse leçon.
De Dunkerque au Helder vos tertres funéraires,
Attestent chaque jour, en sanglans caractères,
Qu'il n'est point d'Annibal pour sauver Albion :
L'univers détrompé maudit la *foi punique ;*
Et notre république
Pour venger l'univers possède un Scipion.

Plus d'une fois déjà nos cohortes guerrières
De votre empire antique ont franchi les barrières ;
Les campagnes d'Hastings devraient vous l'annoncer.
Pour porter la terreur au sein de trois royaumes,
La race des Guillaumes,
De sa cendre brûlante est prête à s'élancer.

Ce Windsor imposant où les *Chatam* conspirent,
Cette orgueilleuse tour, où tous vos droits expirent,
Portent encor le sceau du Normand, votre roi ;

Digitized by Google

Et la cloche du soir, par ses accens funèbres,
Redit dans les ténèbres,
Que jadis l'étranger vous a donné la loi (1).

Rien ne vous sauvera de nos armes fatales :
C'est un faible rempart que vos cités navales,
Contre l'heureux guerrier, chef de nos bataillons ;
Songez que, malgré vous, deux fois déjà Neptune
Protégea sa fortune,
Et sut, pour le servir, tromper vos pavillons.

(1) Windsor et la Tour de Londres ont été bâtis par Guillaume-le-Conquérant. Le *couvre-feu*, que l'on sonne tous les soirs à Londres, est une de ses institutions.

SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

(Imitation de Catulle.)

Lugete, Veneres, etc.

PLEUREZ, Grâces ! pleurez, Amours !
Il n'est plus le moineau de ma chère Lesbie !
Ce moineau qui faisait le charme de ses jours,
Et qu'elle aimait plus que sa vie !
Doux, privé, familier, tendre, vif, caressant,
Il savait distinguer sa maîtresse entre mille ;
Il reposait sur son sein mollement,
Et jamais ne quittait un si charmant asile ;
Mais près d'elle sautant, voltigeant, gazouillant,
Ses coups de bec et ses battemens d'aile
N'étaient dirigés que vers elle.
Maintenant il s'envole au ténébreux séjour :
Voyage affreux ! voyage sans retour !

Digitized by Google

Dur Achéron ! Cocyte inexorable !
C'est vous, qui, sans pitié pour tout objet aimable,
Nous enlevez l'oiseau qui cause nos douleurs,
Et forcez deux beaux yeux à répandre des pleurs !

Par M. KERIVALANT.

LES ARBRES DE LA FORÊT,

Fable imitée de Desbillons.

D'UNE antique forêt géans audacieux,
Des chênes, des sapins, vieux enfans de la terre,
Semblaient vouloir porter jusques aux cieux,
De leur front la menace altière.
Des charmes, des tilleuls, des frênes, des ormeaux,
Vil peuple, dédaigné de ces Titans nouveaux,
Végétaient à l'abri des vents et des orages,
Et formaient les plus doux ombrages,
Par l'union de leurs rameaux.
Un jour, le garde passe ; en faisant sa tournée,
Des colosses des bois il marque les plus beaux :
Nul de ces rois n'échappe au fer de la coignée,
Tandis que des humbles vassaux
La troupe entière est épargnée.
Heureuse médiocrité,
C'est dans ton sein qu'on trouve et paix et sûreté !

Par le même.

ENIGME.

L'HISTOIRE apprend à qui veut lire,
Que, quoique chef d'un vaste empire,
Témoin d'un combat d'animaux,
J'osai m'élancer dans l'arène,

Digitized by Google

Et braver la fureur d'un lion des plus gros
Que je tuai sans peine :
Ma victoire étonna public et courtisans ;
Ils ne revenaient pas des dangers immi ens
Qu'avaient su m'éviter ma force et mon adresse.
Faut-il, dans l'embarras, lecteur, que je te laisse ?
Je ne le peux. J'étais, par la taille petit,
Comme mon surnom te le dit.
Vu sous une autre face,
Je te présente encore une moindre surface.
Je t'avoûrai, sans nul déguisement,
Qu'on me met dans un trou qui n'est rien moins que grand.
Je romps mon enveloppe, et fais sortir de terre,
Au bout de quelque temps,
(J'abuse, ami, de tes instans)
Certain objet ne me ressemblant guère ;
Dans ce qu'il portera, chacun doit me trouver :
Sous peu, j'espère le prouver.

LOGOGRYPHE.

Sans avoir pieds, ni mains, je cours avec vîtesse ;
Je reste au même endroit, quoique j'aille sans cesse ;
Afin de me mouvoir, l'onde, l'air, ou le feu,
Suivant l'occasion, pour moi sont mis en jeu ;
Et cependant, lecteur, il suffit qu'on me touche,
C'est assez quelquefois d'un souffle de ta bouche,
Pour déranger ma course, et par-là m'arrêter ;
J'habite également la ville et la campagne :
Mais sache qu'on me voit rarement sans compagne.
Sous un nouvel aspect faut-il me présenter ?
Eh bien ! des élémens qui composent mon être,
Retranche le second ; soudain tu vois paraître
L'endroit où très-souvent je passe avec grand bruit,
En hiver, en été, le jour comme la nuit.

Digitized by Google

Cherche encor : dans mon sein je porte une rivière.
As-tu besoin d'argent ? je puis te satisfaire.
Laissons là deux cités : remarque ce canal,
Où coule en murmurant un limpide crystal.
Si je ne craignais pas un trop long verbiage,
Je pourrais te parler d'un animal sauvage ;
D'une plante qui pousse en forme d'arbrisseau,
Et d'un pays français, tout environné d'eau.
Mais comme en général on aime l'harmonie,
Apprends que, si ma tête à ma queue est unie,
Sans offrir à la vue un être curieux,
Je forme avec mes sœurs des sons mélodieux.

Par M. ROQUE (de Brive).

CHARADE.

Contre la pauvreté quel est le seul remède,
Que trouve insuffisant celui qui le possède ?
Que doit connaître un juge avant de prononcer ?
Sans preuves que faut-il ne jamais avancer ?
Enfin, par quoi peut-on plaire à la multitude,
Ou mériter des siens l'amour, la gratitude ?
De répondre à ces points tu peux venir à bout,
En cherchant mon premier, mon second et mon tout.

Par le même.

Mots de l'Enigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Les mots de l'Enigme sont *Tu* et *Vous*.

Celui du Logogryphe est *Poulet*, où l'on trouve *poule* et *pou*.

Le mot de la Charade est *Cerf-volant*.

Digitized by Google

Histoire de la vie de Jésus-Christ, par le P. de Ligny, de la compagnie de Jésus. Deux volumes *in*-4°., ornés de soixante gravures, d'après les tableaux des plus grands maîtres des écoles Italienne, Flamande et Française qui se trouvent au *Muséum*, ou dans les cabinets particuliers; divisés en vingt livraisons, qui paraissent de mois en mois. Dixième livraison. Papier ordinaire, 4 fr., et 4 fr. 50 cent., franc de port; papier vélin, 8 fr., et 8 fr. 50 cent. A Paris, à la librairie de la Société Thypographique, quai des Augustins, n°. 70, près le Pont-Neuf; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le petit portail, n° 42.

L'HISTOIRE de la vie de Jésus-Christ est un des derniers ouvrages que nous devons à cette Société célèbre, dont presque tous les membres étaient des hommes de lettres distingués; le P. de Ligny, né à Amiens en 1710, survécut à la destruction de son ordre, et prolongea jusqu'en 1788 une carrière commencée au temps des malheurs de Louis XIV, et finie à l'époque des désastres de Louis XVI. Si vous rencontriez dans le monde un ecclésiastique âgé, plein de savoir, d'esprit, d'aménité, ayant le ton de la bonne compagnie et les manières d'un homme bien élevé, vous étiez disposé à croire que cet ancien prêtre était un Jésuite. L'abbé Lenfant avait aussi appartenu à cet ordre, qui a tant donné de martyrs à l'Eglise. Il avait été l'ami du P. de Ligny, et c'est lui qui le détermina à publier son *Histoire de la vie de Jésus-Christ*.

Cette histoire n'est qu'un commentaire de l'E-

Digitized by Google

vangile, et c'est ce qui fait son mérite à nos yeux. Le P. de Ligny cite le texte du nouveau Testament, et paraphrase chaque verset de deux manières; l'une, en expliquant moralement et historiquement ce qu'on vient de lire; l'autre, en répondant aux objections que l'on a pu faire contre le passage cité. Le premier commentaire court dans la page avec le texte, comme dans la Bible du P. de Carrières; le second est rejeté en note au bas de la page. Ainsi l'auteur offrant, de suite et par ordre, les divers chapitres des évangiles; faisant observer leurs rapports, ou conciliant leurs apparentes contradictions, développe la vie entière du Rédempteur du monde.

L'ouvrage du P. de Ligny étoit devenu rare, et la Société Typographique a rendu un véritable service à la religion en réimprimant ce livre utile. On connaît dans les lettres françaises plusieurs vies de Jésus-Christ; mais aucune ne réunit, comme celle du P. de Ligny, les deux avantages d'être à-la-fois une explication de l'Ecriture et une réfutation des sophismes du jour. La *Vie de Jésus-Christ*, par Saint-Réal, manque d'onction et de simplicité: il est plus aisé d'imiter Salluste et le cardinal de Retz (1), que d'atteindre au ton de l'évangile. Le P. de Montreuil, dans sa *Vie de Jésus-Christ*, retouchée par le P. Brignon, a conservé au contraire bien du charme du nouveau

(1) *La conjuration du comte de Fiesque*, par le cardinal de Retz, semble avoir servi de modèle *à la conjuration de Venise*, par Saint-Réal: il y a entre ces deux ouvrages la différence qui existe toujours entre l'orignal et la copie; entre celui qui écrit de verve et de génie, et celui qui, à force de travail, parvient à imiter cette verve et ce génie, avec plus ou moins de ressemblance et de bonheur.

Digitized by Google

testament. Son style, un peu vieilli, contribue peut-être à ce charme : l'ancienne langue française, et sur-tout celle qu'on parlait sous Louis XIII, était très-propre à rendre l'énergie et la naïveté de l'Ecriture. Il serait bien à désirer qu'on en eût fait une bonne traduction à cette époque : Sacy est venu trop tard. Les deux plus belles versions modernes de la Bible sont les versions espagnole et anglaise. La dernière, qui a souvent la force de l'hébreu, est du règne de Jacques Ier. ; la langue dans laquelle elle est écrite, est devenue pour les trois royaumes une espèce de langue sacrée, comme le texte samaritain pour les Juifs : la vénération que les Anglais ont pour l'Ecriture en paraît augmentée, et l'ancienneté de l'idiôme semble encore ajouter à l'antiquité du livre.

Au reste, il ne faut pas se dissimuler que toutes les histoires de J. C. qui ne sont pas, comme celle du P. de Ligny, un simple commentaire du nouveau testament, sont, en général, de mauvais et même de dangereux ouvrages. Cette manière de défigurer l'évangile nous est venue des protestans, et nous n'avons pas observé qu'elle en a conduit un grand nombre au Socinianisme. Jésus-Christ n'est point un homme ; on ne doit point écrire sa vie comme celle d'un simple législateur. Vous aurez beau raconter ses œuvres de la manière la plus touchante, vous ne peindrez jamais que son *humanité* ; sa divinité vous échappera. Les vertus de l'homme ont quelque chose *de corporel*, si nous osons parler ainsi, que l'écrivain peut saisir ; mais il y a dans les vertus du Christ *un intellectuel, une spiritualité* qui se dérobe à la *matérialité* de nos expressions. C'est cette *vérité* dont parle Pascal, si fine et si déliée, que nos instrumens grossiers ne peuvent la toucher sans *en écacher la pointe* (1).

(1) Pensées de Pascal.

Digitized by Google

La divinité du Christ n'est donc et ne peut être que dans l'évangile où elle brille parmi les sacremens ineffables institués par le Sauveur, et au milieu des miracles qu'il a faits. Les apôtres seuls ont pu la rendre, parce qu'ils écrivaient sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. Ils avaient été témoins des merveilles opérées par le fils de l'homme; ils avaient vécu avec lui : quelque chose de sa divinité est demeuré empreint dans leur parole sacrée, comme les traits de ce céleste Messie restèrent, dit-on, imprimés dans le voile mystérieux qui servit à essuyer ses sueurs.

Sous le simple rapport du goût et des lettres, il y a d'ailleurs quelque danger à transformer ainsi l'évangile en *une histaire de J. C.* En donnant aux faits je ne sais quoi d'humain et de rigoureusement historique; en en appelant sans cesse à une prétendue raison, qui n'est souvent qu'une déplorable folie; en ne voulant prêcher que la morale entièrement dépouillée du dogme, les protestans ont vu périr chez eux la haute éloquence. Ce ne sont, en effet, ni les Lillotson, ni les Wilkins, ni les Goldsmith, ni les Blair, malgré leur mérite, que l'on peut regarder comme de grands orateurs, et sur-tout si on les compare aux Bazile, aux Chrisostôme, aux Ambroise, aux Bourdaloue et aux Massillon. Toute religion qui se fait un devoir d'éloigner le dogme, et de bannir la pompe du culte, se condamne à la sécheresse. Il ne faut pas croire que le cœur de l'homme, privé du secours de l'imagination, soit assez abondant de lui-même pour nourrir les flots de l'éloquence. Le sentiment meurt en naissant, s'il ne trouve autour de lui rien qui puisse le soutenir, ni images qui prolongent sa durée, ni spectacles qui le fortifient, ni dogmes qui, l'emportant dans la région des mystères, préviennent ainsi son désenchantement. Le protestan-

Digitized by Google

tisme se vante d'avoir banni la tristesse de la religion chrétienne : mais dans le culte catholique, Job et ses saintes mélancolies, l'ombre des cloîtres, les pleurs du pénitent sur le rocher, la voix d'un Bossuet autour d'un cercueil feront plus d'hommes de génie, que toutes les maximes d'une morale sans éloquence, et aussi nue que le temple où elle est prêchée.

Le P. de Liguy avait donc sagement considéré son sujet, lorsqu'il s'est borné dans sa vie de J. C. à une simple concordance des évangiles. Et qui pourrait se flatter, d'ailleurs, d'égaler la beauté du nouveau testament ? Un auteur qui aurait une pareille prétention, ne serait-il pas déjà jugé ? Chaque évangéliste a un caractère particulier, excepté Saint Marc, dont l'évangile ne semble être que l'abrégé de celui de Saint Mathieu. Saint Marc toutefois était disciple de Saint Pierre, et plusieurs ont pensé qu'il a écrit sous la dictée de ce prince des apôtres. Il est digne de remarque qu'il a raconté aussi la faute de son maître. Cela nous semble un mystère sublime et touchant, que J. C. ait choisi, pour chef de son Eglise, précisément le seul de ses disciples qui l'eût renié. Tout l'esprit du Christianisme est là : Saint Pierre est l'Adam de la nouvelle loi ; il est le père coupable et repentant des nouveaux Israëlites ; sa chute nous enseigne, en outre, que la religion chrétienne est une religion de miséricorde, et que J. C. a établi sa loi parmi les hommes sujets à l'erreur, moins encore pour l'innocence que pour le repentir.

L'évangile de Saint Mathieu est sur-tout précieux pour la morale. C'est cet apôtre qui nous a transmis le plus grand nombre de ces préceptes en sentimens, qui sortaient, avec tant d'abondance, des entrailles de J. C.

Saint Jean a quelque chose de plus doux et

Digitized by Google

de plus tendre. On reconnaît en lui *le disciple que Jésus aimait,* le disciple qu'il voulut avoir auprès de lui au jardin des Oliviers, pendant son agonie. Sublime distinction sans doute! car il n'y a que l'ami de notre âme qui soit digne d'entrer dans le mystère de nos douleurs. Jean fut encore le seul des apôtres qui accompagna le fils de l'homme jusqu'à la croix. Ce fut là que le sauveur lui légua sa mère. *Mater, ecce filius tuus*; *discipulus, ecce mater tua.* Mot céleste! parole ineffable! Le disciple bien aimé, qui avait dormi sur le sein de son maître, avait gardé de lui une image ineffaçable; aussi le reconnut-il le premier après sa résurrection. Le cœur de Jean ne put se méprendre aux traits de son divin ami, et la foi lui vint de la charité.

Au reste, l'esprit de tout l'évangile de St. Jean est renfermé dans cette maxime qu'il allait répétant dans sa vieillesse: cet apôtre, rempli de jours et de bonnes œuvres, ne pouvant plus faire de longs discours au nouveau peuple qu'il avait enfanté à J. C., se contentait de lui dire : *mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres.*

Saint Jérôme prétend que Saint Luc était médecin, profession si noble et si belle dans l'antiquité, et que son évangile est la médecine de l'âme. Le langage de cet apôtre est pur et élevé: on voit que c'étoit un homme versé dans les lettres, et qui connaissait les affaires et les hommes de son temps. Il entre dans son récit à la manière des anciens historiens; vous croyez entendre Hérodote:

« 1°. Comme plusieurs ont entrepris d'écrire » l'histoire des choses qui se sont accomplies parmi » nous.

» 2°. Suivant le rapport que nous en ont fait » ceux qui dès le commencement les ont vues de » leur propres yeux, et qui ont été les ministres » de la parole.

Digitized by Google

» 3°. J'ai cru que je devais aussi, très-excellent » Théophile, après avoir été exactement informé » de toutes ces choses, depuis leur commencement, vous en écrire par ordre toute l'histoire. »

Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des *gens de lettres* qui seront étonnés d'apprendre que Saint Luc est un très-grand écrivain dont l'évangile respire le génie de l'antiquité grecque et hébraïque. Qu'y-a-t-il de plus beau que tout le morceau qui précède la naissance de Jésus-Christ ?

« Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y » avait un prêtre nommé Zacharie, du rang » d'Abia : sa femme était aussi de la race d'Aaron, » et s'appelait Élisabeth.

» Ils étaient tous deux justes devant Dieu.... » Ils n'avaient point d'enfans, parce qu'Élisabeth » était stérile, et qu'ils étaient tous deux avancés » en âge. »

Zacharie offre un sacrifice ; un ange lui *apparaît de bout à côté de l'autel des parfums.* Il lui prédit qu'il aura un fils, que ce fils s'appellera Jean, qu'il sera le précurseur du Messie, *et qu'il réunira le cœur des pères et des enfans.* Le même ange va trouver ensuite *une vierge qui demeurait en Israël,* et il lui dit : « Je vous salue, ô pleine de grâce, le » Seigneur est avec vous. » Marie *s'en va dans les montagnes de Judée ;* elle rencontre Élisabeth, et l'enfant que celle-ci portait dans son sein, tressaille à la voix de la vierge, qui devait mettre au jour le sauveur du monde. Élisabeth, remplie tout-à-coup de l'esprit - saint, élève la voix et s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; et le » fruit de votre sein sera béni.

» D'où me vient le bonheur que la mère de » mon sauveur vienne vers moi ?

» Car lorsque vous m'avez saluée, votre voix

Digitized by Google

» n'a pas plutôt frappé mon oreille, que mon » enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Marie entonne alors le magnifique cantique : « O mon âme, glorifie le Seigneur ! »

L'histoire de la crèche et des bergers vient ensuite. *Une troupe nombreuse de l'armée céleste* chante pendant la nuit, *gloire à Dieu dans le ciel, et paix aux hommes sur la terre !* mot digne des anges, et qui est comme l'abrégé de la religion chrétienne.

Nous croyons connaître un peu l'antiquité, et nous osons assurer qu'on chercherait long-temps chez les plus beaux génies de Rome et de la Grèce avant d'y trouver rien qui soit à-la-fois aussi simple et aussi merveilleux.

Quiconque lira l'évangile avec un peu d'attention, y découvrira à tous momens des choses admirables, qui échappent d'abord à cause de leur extrême simplicité. Saint Luc, par exemple, en donnant la généalogie du Christ, remonte jusqu'à la naissance du monde. Arrivé aux premières générations, et continuant à nommer les races, il dit : *Çainan qui fuit Hénos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit* DEI ; le simple mot, *qui fuit Dei*, jeté là sans commentaire et sans réflexion, pour raconter la création, l'origine, la nature, les fins et le mystère de l'homme, nous semble de la plus grande sublimité.

Il faut louer le P. de Ligny, qui a senti qu'on ne devait rien changer à ces choses, et qu'il n'y avait qu'un goût égaré et un christianisme mal entendu qui pouvaient ne pas se contenter de pareils traits. Son *Histoire de Jésus-Christ* offre une nouvelle preuve de cette vérité que nous avons avancé ailleurs ; savoir, que les beaux arts chez les modernes doivent au culte catholique la majeure partie de leurs succès. Soixante gravures, d'après

Digitized by Google

d'après les maîtres des écoles italienne, française et flamande, enrichissent le bel ouvrage que nous annonçons : chose bien remarquable ! qu'en voulant ajouter quelques tableaux à une vie de Jésus-Christ, on s'est trouvé avoir renfermé dans ce cadre tous les chefs-d'œuvres de la peinture moderne (1).

On ne saurait trop donner d'éloges à la Société Typographique, qui, dans si peu de temps, nous a donné, avec un goût et un discernement parfait, des ouvrages si généralement utiles ; les *Sermons choisis de Bossuet* et de *Fénélon*, les *Lettres de Saint François de Sales*, et plusieurs autres excellens livres, sont tous sortis des mêmes presses, et ne laissent rien à désirer pour l'exécution.

L'ouvrage du P. de Ligny, embelli par la peinture, doit recevoir encore un autre ornement non moins précieux ; M. de Bonald s'est chargé d'en écrire la préface : ce nom seul promet le talent et les lumières, et commande le respect et l'estime. Eh ! qui pourroit mieux parler des lois et des préceptes de Jésus-Christ que l'auteur du *Divorce*, de *la Législation primitive* et de *la Théorie du pouvoir politique et religieux* ?

N'en doutons point, ce culte *insensé*, cette *folie* de la croix, dont une superbe sagesse nous annonçait la chute prochaine, va renaître avec une nouvelle force ; la palme de la religion croît toujours à l'égal des pleurs que répandent les chrétiens, comme l'herbe des champs reverdit dans une terre nouvellement arrosée. C'étoit une insigne

(1) Raphaël, Michel-Ange, le Dominicain, les Carache, Paul Véronèse, le Titien, Léonard-de-Vinci, le Guerchin, Lanfranc, le Poussin, le Sueur, le Brun, Rubens, etc.

BIBL. UNIV. GENT

erreur de croire que l'évangile était détruit, parce qu'il n'était plus défendu par les heureux du monde. La puissance du christianisme est dans la cabane du pauvre, et sa base est aussi durable que la misère de l'homme, sur laquelle elle est appuyée. « L'église, dit Bossuet (dans un passage qu'on croirait échappé à la tendresse de Fénélon, s'il n'avait un tour plus original et plus élevé) « l'Eglise est fille du Tout-Puissant : mais » son père, qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier, » dans son agonie : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissée* ? (1). Son époux est » le plus puissant, comme le plus beau et le plus » parfait de tous les enfans des hommes (2); mais » elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui » de sa douce et désirable présence qu'un moment (3). Tout d'un coup il a pris la fuite avec » une course rapide ; *et plus vite qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes* (4). Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir; et le chant de » la tourterelle délaissée (5) est dans sa bouche. » Enfin elle est étrangère et comme errante sur » la terre, où elle vient recueillir les enfans de » Dieu sous ses ailes; et le monde, qui s'efforce

---

(1) *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

(2) *Speciosus forma præ filiis hominum.* Psal. XLIV, 3.

(3) *Amicus sponsi stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi.* JOANN. iij. 29.

(4) *Fuge dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum super montes aromatum.* Cant. viij, 14.

(5) *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ.* Cant. ij, 12.

Digitized by Google

» de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèle-
» rinage (1). »

Il peut le traverser ce pélerinage, mais non pas l'empêcher de s'accomplir. Si l'auteur de cet article n'en eût pas été persuadé d'avance, il en seroit maintenant convaincu par la scène qui se passe sous ses yeux (2). Quelle est cette puissance extraordinaire qui promène ces cent mille chrétiens sur ces ruines? Par quel prodige la Croix reparaît-elle en triomphe dans cette même cité où naguères une dérision horrible la traînait dans la fange ou le sang? D'où renaît cette solennité proscrite? Quel chant de miséricorde a remplacé si soudainement le bruit du canon et les cris des chrétiens foudroyés? Sont-ce les pères, les mères, les frères, les sœurs, les enfans de ces victimes qui prient pour les ennemis de la foi, et que vous voyez à genoux de toutes parts, aux fenêtres de ces maisons délâbrées, et sur les monceaux de pierres où le sang des martyrs fume encore? Les collines chargées de monastères, non moins religieux, parce qu'ils sont déserts; ces deux fleuves où la cendre des confesseurs de Jésus-Christ a si souvent été jetée; tous les lieux consacrés par les premiers pas du christianisme dans les Gaules; cette grotte de Saint Pothin, les catacombes d'Irénée, n'ont point vu de plus grands miracles que celui qui s'opère aujourd'hui. Si en 1793, au moment des *mitraillades* de Lyon, lorsque l'on démolissait les temples et que l'on massacrait les prêtres; lorsqu'on promenait dans les rues un âne chargé des ornemens sacrés, et que le bourreau, armé de sa hache, accompagnait cette digne

(1) Orais. fun. de M. le Tel.

(2) L'auteur écrivait ceci à Lyon le jour de la Fête-Dieu.

Digitized by Google

pompe de la raison ; si un homme eût dit alors : « Avant que dix ans se soient écoulés, un prince » de l'Eglise, un archevêque de Lyon, sorti du » sang d'un nouveau Cyrus, portera publiquement » le saint-sacrement dans les mêmes lieux ; il sera » accompagné d'un nombreux clergé, de jeunes » filles vêtues de blanc ; des hommes de tout âge » et de toutes professions, suivront, précéderont » la pompe, avec des fleurs et des flambeaux ; ces » soldats trompés, que l'on a armés contre la » religion, paraîtront dans cette fête pour la pro- » téger. » Si un homme, disons-nous, eût tenu un pareil langage, il eût passé pour un visionnaire ; et pourtant cet homme n'eût pas dit encore toute la vérité. La veille même de cette pompe, plus de dix mille chrétiens ont voulu recevoir le sceau de la foi : le digne prélat de cette grande commune a paru, comme Saint Paul, au milieu d'une foule immense, qui lui demandait un sacrement si précieux dans les temps d'épreuve, puisqu'il donne la force de confesser l'évangile. Et ce n'est pas tout encore, des diacres ont été ordonnés, des prêtres ont été sacrés. Dira-t-on que les nouveaux pasteurs cherchent la gloire et la fortune ? Où sont les bénéfices qui les attendent, les honneurs qui peuvent les dédommager des travaux qu'exige leur ministère ? Une chétive pension alimentaire, quelque presbytère à moitié ruiné, ou un réduit obscur, fruit de la charité des fidèles : voilà tout ce qui leur est promis. Il faut encore qu'ils comptent sur les calomnies, sur les dénonciations, sur les dégoûts de toute espèce : disons plus, si un homme tout puissant retirait sa main aujourd'hui, demain le philosophisme ferait tomber les prêtres sous le glaive de la *tolérance*, ou rouvrirait pour eux les philantropiques déserts de la Guyanne. Ah ! lorsque ces enfans d'Aaron sont

Digitized by Google

tombés la face contre terre ; lorsque l'archevêque, debout devant l'autel, étendant les mains sur les lévites prosternés, a prononcé ces paroles, *accipe jugum Domini*, la force de ces mots a pénétré tous les cœurs et rempli tous les yeux de larmes ; ils l'ont accepté *le joug du Seigneur*, ils le trouveront d'autant plus léger, *onus ejus leve*, que les hommes cherchent à l'appesantir. Ainsi, malgré les prédictions des oracles du siècle, malgré *les progrès* de l'esprit humain, l'Eglise croît et se perpétue, selon l'oracle bien plus certain de celui qui l'a fondée ; et quelques soient les orages qui peuvent encore l'assiéger, elle triomphera des *lumières* des sophistes, comme elle a triomphé des ténèbres des barbares.

CHATEAUBRIAND.

Œuvres de M. de Bernis, deux volumes in-18. Prix, 2 fr. 25 cent. et 3 fr. francs de port. A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, *libraire, rue St.-André-des-Arcs ; et chez* le Normant, *imprimeur-libraire, rue des Prêtres St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

On accuse les Français d'être légers et frivoles : si c'est dans leurs modes, ils ont quelque raison de l'être ; car ce n'est point une affaire qui veuille être traitée sérieusement. Si c'est dans leur goût pour les arts, où est le mal d'une légèreté qui les sauve de l'ennui ? Si c'est dans les conversations et dans les cercles, n'est-il pas heureux qu'on y glisse sur tout avec gaieté, et qu'on ne fasse qu'effleurer le prochain des traits d'une médisance folâtre, qu'un caractère plus sérieux enfoncerait jusqu'au cœur ? Mais dans les choses qui demandent du poids et du jugement, il me semble que c'est la nation.... j'allais dire la plus sensée de l'univers, mais il ne faut mortifier personne. Il suffit d'observer que ce peuple qu'on peint si frivole,

Digitized by Google

n'admire et n'estime guère que des choses qui ne le sont point. Les grandes réputations littéraires de notre pays en sont un exemple assez remarquable. Tout ce qui n'a que de l'esprit en France, ne s'élève jamais au premier rang, et ne jouit pas même d'une gloire bien solide. Il n'y a point de nation chez qui la littérature légère et la fleur du bel esprit soient plus cultivées, et cependant les ouvrages qui n'ont précisément que ce genre de mérite, atteignent rarement le degré de réputation auquel ils pourraient prétendre. C'est le sort qu'ont éprouvé les jolies poésies de M. de Bernis. Il est vrai que nous sommes si accablés de ces frivolités brillantes, qu'il nous est permis de dédaigner une partie de nos richesses. Ce sont les cinq mille manteaux de pourpre qu'on trouva dans les greniers de Lucullus.

Je regarde M. de Bernis comme un esprit plus distingué qu'il ne paraît dans ses ouvrages. Quelques-unes de ses premières pièces, et en particulier son épître *sur les Mœurs*, à M. de Montmorenci, respirent au moins une certaine noblesse de cœur. On y remarque un tour d'esprit sérieux, qui contraste avec ce style mignard et fardé qu'il a pris pour célébrer les Grâces, les Amours, les *Iris* de son temps, et toute cette petite ritournelle de galanterie qu'un homme d'un vrai talent doit laisser aux agréables de société. Mais en sa qualité d'homme du monde et d'homme de cour, M. de Bernis s'est accommodé au goût et aux mœurs de son siècle. Il est bien rare qu'un écrivain qui est fort répandu, quoique dans la meilleure compagnie, ne perde pas, en originalité et en naturel, tout ce qu'il peut gagner du côté du goût et de l'esprit. Le génie se fortifie dans l'étude et dans la retraite du cabinet. M. de Bernis, qui n'aimait ni la solitude ni le travail, n'a guère fait que de ces jolies bagatelles qui ont tant de prix pour l'amour propre, et qui en ont si peu pour la postérité. Il appartient au siècle du bel esprit, qui fit succéder les poésies fugitives aux poëmes immortels de l'âge précédent.

Digitized by Google

Là finit cet essor prodigieux que notre nation avait pris vers le grand et le sublime. Les esprits devinrent légers, subtils et railleurs. Il n'y a rien de plus frappant que ce passage d'un siècle à l'autre. Si l'on étudie le caractère de notre littérature, lorsqu'elle jeta dans l'Europe un si grand éclat, on verra que la nation prenait son génie dans sa religion, dans ses lois et dans ses mœurs; c'est-à-dire, que tout l'ordre des idées religieuses, politiques et morales, sur lequel reposait la société, était devenu l'objet d'une étude si attentive et d'un respect si sincère, que les écrivains en faisaient le fondement de tous leurs livres. C'est ce qui fait que ces grands hommes ont éminemment, dans leurs ouvrages, le caractère et le cœur français. Ceux qui voudraient voir revivre la poésie de Racine, l'éloquence de Bossuet, de Fénélon, de Pascal, et qui proscrivent leur croyance, ne sentent pas à quel point ils sont inconséquens. Ils veulent l'effet, et ne veulent point la cause. Ils demandent au fleuve de couler, quand ils en ont tari la source. Mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer ce qui fit la grandeur de notre nation, dans ce siècle à jamais mémorable; et sans rechercher d'où lui venaient des élans si généreux, il est certain que tout tendait à la gloire. On la voulait noble; on la voulait éternelle : mais on savait y mettre le prix. On ne craignait pas de l'acheter par de longs et pénibles travaux. C'est alors qu'on pouvait parler de ses veilles. C'était le temps des études sérieuses et des ouvrages mûrs. S'ils allaient à la postérité, ces hommes laborieux, par des chemins moins doux et moins commodes que ceux qu'on a prétendu trouver depuis, mais qui du moins ne coûtaient rien à la probité, ces grands génies s'épuisaient à enfanter des chefs-d'œuvres, et n'avaient pas assez d'esprit pour intriguer. Mais dans l'âge suivant, vous remarquez un caractère tout opposé. Ce n'est plus l'honneur de bien faire, c'est la vanité de réussir qui conduit tout. On veut une gloire prompte, facile, et un travail aussi doux que le plaisir. Les auteurs ne prodiguent plus leur santé. Ils sont philosophes; ils

Digitized by Google

songent à vivre, plutôt qu'à se rendre immortels. Ils ont perdu la mauvaise habitude de veiller laborieusement pour la postérité : ils ne se lèvent plus qu'à midi, comme ces amans de Pope, qui se plaignent toujours de n'avoir pas dormi,

And sleepless lovers, just at twelve, awake.

Ce n'est plus pour les âges à venir que l'on compose. On est trop modeste pour porter ses prétentions si loin. Ce n'est plus même pour son siècle, ni pour sa nation. Chacun travaille pour sa petite société qui l'admire; et parce que le goût des cercles est toujours superficiel et frivole, on ne fait plus que de petits ouvrages sans force et sans haleine. L'esprit le plus vigoureux s'efféminе à traiter des sujets sans dignité et sans substance. Tel qui pouvait être un écrivain solide, un professeur judicieux, peut-être même un grand poète, se contente d'être un bel esprit : il fait des épîtres à *Églé*.

Voilà l'exemple qu'a donné M. de Bernis, qui, en polissant des bagatelles, avec tant d'art et de soin, n'a réussi qu'à prouver qu'il n'y était pas propre. Il y a quelque chose qui demande grâce pour un auteur qui force son naturel, en voulant s'élever; mais se rapetisser pour plaire, est une espèce de vanité humiliante, qui ressemble à la coquetterie de ces femmes de la Chine, qui se font mettre à la torture et se réduisent à ne pouvoir marcher, pour avoir le pied plus petit. M. de Bernis, qui n'a presque fait que de petites pièces galantes, n'avait pas l'esprit qui convient à ce genre d'ouvrage. Il y mettait trop de recherche et d'apprêt. Il manquait de facilité, d'abandon et de cette heureuse négligence qui produit les saillies. On sent sur-tout combien il était éloigné de savoir donner à des poésies légères ce tour fin et enjoué qui en fait toute la grâce, lorsqu'on le compare à M. de Voltaire, qui possédait ce talent à un degré si supérieur. Voiture donna le premier modèle de ce badinage élégant et de cette gaieté piquante qui relèvent l'encens un peu fade qu'on a cou-

Digitized by Google

tume de prodiguer à la grandeur et à la beauté dans les poésies fugitives; et M. de Voltaire perfectionna cet esprit avec le goût et les grâces d'un siècle plus poli.

M. de Bernis manquait tout-à-la-fois et de naturel et de gaieté. Quoiqu'il parle souvent du *luth badin des amours*, il n'y a rien de moins badin que ses productions, et quoiqu'il soutienne que ses vers coulent de source, quoiqu'il leur dise, dans son épître *sur le Goût* :

Coulez, mes vers, enfans de la nature,

ce sont des enfans qui ne ressemblent point à leur mère. C'est avec un style très-affecté qu'il s'élève, dans cette épître, contre l'affectation; et il vante la simplicité, sans pouvoir jamais être simple. On peut lui appliquer ce qu'il dit lui-même à M. le duc de Nivernois :

En aiguisant, en limant de trop près,
L'art affaiblit la pointe de ses traits.
Trop de recherche avilit la peinture
Et d'un tableau fait une miniature.

En effet, le défaut principal de M. de Bernis est d'être trop brillant, et de vouloir l'être toujours. Rien ne ressort dans ses peintures. Tous les objets se confondent sous ce vernis précieux qui les couvre. Mais il a un mérite d'élégance et de correction, et une richesse de rime assez rares de son temps. On voit qu'il s'étudiait à prendre la manière forte et soutenue de J. B. Rousseau, qu'il préférait avec raison à la versification négligée et un peu prosaïque de M. de Voltaire. Il a loué le premier très-noblement dans des vers qui méritent d'être cités, parce qu'ils font encore plus d'honneur à son caractère qu'à son esprit.

Que la renommée et l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la Gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la Victoire
Ébranle leur trône incertain !

Digitized by Google

. . . . . .

. . . . . .

Envain, de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie
N'est plus cette muse chérie
De d'Ussé, la Fare, et Chaulieu :
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenait dans sa patrie,
Il en serait encor le dieu.

Il y avait du courage à prendre si hautement le parti d'un grand homme persécuté, calomnié, et injurié par un philosophe. On pourrait citer un assez grand nombre de vers bien faits qui prouvent que M. de Bernis aurait pu se distinguer dans la poésie noble. On ne rapportera que la strophe suivante, qui est vraiment lyrique pour le ton et l'harmonie.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des Enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'univers.

M. de Bernis s'est avisé un peu tard d'entreprendre un grand ouvrage qui demandait toute la force d'un talent supérieur. C'est son poëme de *la Religion vengée*. Le plan en est extrêmement vaste. L'auteur a très-bien conçu qu'il devait embrasser tous les temps, dans son sujet, puisque la religion est née avec l'univers, et qu'elle est mêlée dans tout le cours de son histoire. Il prend même son vol de plus haut, et s'empare des événemens qui ont précédé la création. Pour peindre d'une manière plus poétique l'origine de l'impiété, il remonte jusqu'à la querelle du prince des Enfers, ensorte que le poëme de Milton se trouve

Digitized by Google

compris dans le sien; et depuis la première scène du Paradis perdu, jusqu'au moment où la philosophie du dix-huitième siècle vint ébranler les autels et bouleverser le plus florissant empire de l'univers, il suit, dans leurs progrès, toutes les vues de cet ancien ennemi, de cet esprit de ténèbres, qui travaille à corrompre le genre humain, tantôt par l'orgueil de l'esprit, tantôt par la volupté des sens. Il y a de la grandeur et de la hardiesse dans ce dessein; mais l'exécution est fort loin de répondre à l'idée. On sent que l'auteur ploie à chaque pas et succombe sous le poids d'une telle entreprise. Il ne soutient pas le ton épique qu'il a pris au commencement de son poëme. Il affaiblit les grands traits de Milton. Il narre, il disserte, il s'épuise en discours, et ne sait rien mettre en action. Tout le monde connaît, dans le *Paradis perdu*, la peinture de Satan, lorsqu'étendu sur une mer de feu, cet archange élève la tête au-dessus des vagues, et lorsqu'apercevant ces légions couchées sur cette mer ardente, il les appelle d'une voix qui fait tressaillir les Enfers:

. . . . . *Co vering the flood*
Under amazement of their hideous change,
He call'd so loud, that all the hollow deep
Of hell resounded, etc.

M. de Bernis rend ainsi ce morceau :

Tel l'orgueil, appuyé sur son sceptre fatal,
Comptait les noirs détours de l'empire infernal,
Et découvrait au loin les célestes puissances
Errantes sur les flots d'une mer de souffrances.
Content de son ouvrage, il élève la voix.
Tous les antres du Styx répondent à-la-fois;
Les milices du Ciel, dans les ondes noyées,
Lèvent en frémissant leurs têtes foudroyées,
Et se traînant, sans ordre, autour d'un large écueil,
Reprennent leur audace, en revoyant l'Orgueil.

C'est ainsi qu'il éteint tout ce que la vive imagination de Milton a mis en feu. Il n'a pas été plus heureux dans la partie didactique. Il pouvait exposer plus rapidement la suite des erreurs d'où s'est répandue, par degrés, l'idolâ-

Digitized by Google

trie, l'athéisme, et enfin la philosophie moderne, qui a mené avec elle le débordement de tous les vices. Cette partie pouvait recevoir de plus grands embellissemens de l'histoire : car, c'est sur-tout dans les événemens qui ont changé la face du monde, que la poésie doit puiser les grandes leçons qui peuvent la rendre instructive, sans lui rien ôter de sa force et de son éloquence. Mais on sent assez, sans que je m'étudie à en fournir la preuve, ce que peut être une longue réfutation en vers des systèmes d'Epicure, de Spinose, de Bayle, et des autres philosophes. Dans un sujet de cette nature, le poète est toujours placé entre deux écueils inévitables : car il manque nécessairement d'imagination ou de vérité. Mais si cet ouvrage a fait tort à la réputation poétique de M. de Bernis, il peut lui faire honneur sous un point de vue plus important. Il prouve au moins que les enfans légers de sa jeunesse ne l'avaient pas détourné d'une étude plus grave et plus profonde. CH. D.

VARIÉTÉS.

Nous avons parlé, dans notre précédent article *Variétés*, de quelques ouvrages qui ont paru le mois dernier ; nous en avons passé quelques-uns sous silence ; nous allons tâcher de compléter la revue littéraire que nous avons commencée.

On vient de traduire de l'anglais des *Mémoires historiques et critiques* sur les plus célèbres personnages de l'Angleterre ; ces mémoires, publiés en deux volumes in-8°., contiennent une notice sur la vie politique de MM. Dundas, Sydney Smith, Fox, Pitt, Shéridan, Erskine, etc. Ils ont été traduits sur la troisième édition, ce qui prouve que les *noms propres* réussissent en Angleterre comme en France. L'auteur de ces Mémoires paraît être un homme de l'opposition ; il juge cependant avec

Digitized by Google

assez de modération les hommes du parti ministériel. Cet ouvrage n'est pas sans intérêt dans les circonstances présentes; il est utile de connaître les personnages qui figurent sur la scène en Angleterre : ces Mémoires doivent être, pour les nouvellistes, ce que sont les petites affiches pour les amateurs de spectacles. On y trouvera la liste de tous les acteurs qui doivent jouer.

Il a paru en même temps un ouvrage plus important (1) par le sujet qu'il traite, et qui a pour titre : *Histoire de la décadence de la Monarchie Française, et des progrès de l'autorité royale à Copenhague, Madrid, Vienne, Stockholm, Berlin, Pétersbourg, Londres*, depuis l'époque où Louis XIV fut surnommé *le Grand, jusqu'à la mort de Louis XVI.* Il est difficile d'embrasser un sujet plus vaste, et d'appeler l'attention des lecteurs sur de plus grands intérêts. Cette Histoire commence et finit avec le dix-huitième siècle, qu'on appela le siècle des lumières, et qui fut pourtant celui des plus funestes erreurs; ce siècle si fécond en grands événemens, qui vit périr une antique monarchie, et s'élever plusieurs empires nouveaux. A la fin du dix-septième siècle, Louis XIV avait reçu de la France et de ses voisins le surnom de *Grand.* La France s'élevait, dans le calme, au rang qu'elle a long-temps occupé en Europe; et lorsque les puissances recevaient, à la paix de Nimègue, la loi de Louis XIV, elles étaient agitées de mille troubles intérieurs. Telle est la première perspective de ce grand tableau; mais bientôt la scène change, des empires s'élèvent, la fortune assigne de nouveau les rangs; et tandis que la France est désolée par une révolution, l'Europe entière, spectatrice de nos discordes, jouit à son tour du plus profond repos. Ainsi,

(1) Cet ouvrage, en trois vol. in-8°., se trouve, ainsi que le précédent, chez Letellier, Duprat et le Normant.

Digitized by Google

il n'a fallu qu'un siècle pour faire passer les Français du respect à la désobéissance, de la docilité à la révolte, et des lois d'une monarchie tempérée à toutes les fureurs de la démagogie. Pendant le même espace de temps, des monarchies puissantes sont sorties du néant; d'autres états, qui existaient péniblement dans le sein des troubles, se sont relevés vainqueurs des obstacles et des factions intérieures. Ce sont ces révolutions opposées et contemporaines, dont l'historien essaie de développer les progrès et d'indiquer les résultats.

Il suit tour-à-tour la Russie, l'Autriche, le Danemarck, la Suède, la Prusse, l'Angleterre, dans l'accroissement de l'autorité royale, et la France, dans la décadence de sa monarchie, jusqu'au terme fatal de cette période séculaire. En France, la manière de succéder au trône était assurée, et la loi Salique avait plusieurs fois garanti le repos et la prospérité de la nation. Dans la plupart des empires de l'Europe, au contraire, la succession n'était réglée par aucune loi fixe et positive, et le sort des armes décidoit trop souvent des destinées des peuples. Peu-à-peu la lassitude et l'esprit de résignation qui suit les révolutions et les guerres civiles, affermit l'autorité des souverains en Europe, tandis que la France, trompée par les douceurs d'une longue paix, préparait dans son sein les germes d'une révolution dont elle ne pouvait calculer les désastres. La maison d'Autriche jette les bases profondes d'une monarchie héréditaire, la Russie voit à-la-fois reculer sous Pierre I^er^. et Catherine les limites de la royauté et de l'empire; un simple électeur de Brandebourg s'assied tout-à-coup au rang des puissans monarques; les rois de Danemarck et de Suède, qui n'avaient d'abord que le titre de rois, deviennent les souverains les plus absolus de l'Europe; par-tout l'opposition garde un profond silence: en Angleterre même, qui fut long-temps appelée la terre classique de la liberté, le

Digitized by Google

pouvoir populaire finit par n'être plus qu'un vain fantôme, que le pouvoir royal fait mouvoir à son gré et à son profit. D'un autre côté, la France jette un dernier éclat, et le trône est à-la-fois en butte à l'opposition formée par les parlemens, aux attaques des autorités intermédiaires, à l'opinion égarée par une secte nouvelle; à mesure que cette conjuration devient plus menaçante, la monarchie perd les appuis que lui avaient si long-temps donné la religion, les mœurs antiques; les fautes multipliées de l'administration achèvent enfin de perdre l'autorité royale, et bientôt un nouveau prophète pourra s'écrier dans la chaire évangélique : *L'heure est sonnée, l'heure du jugement approche; encore quarante jours et Ninive sera détruite.*

Les craintes des Français fidèles ne tardèrent pas en effet à se réaliser, et la révolution, si long-temps annoncée, éclate au milieu de la France, sans que l'autorité soit préparée ni déterminée à la repousser; elle arrive comme un voleur au milieu des ténèbres, et elle surprend la nation et son monarque endormis. La monarchie française avait commencé quand Saint-Remi prononça sur la tête de Clovis ces paroles remarquables : *adora quod incendisti, incende quod adorasti.* Elle finit, quand Louis XVI, livré aux mains du bourreau, pardonnant à ses juges, et fixant les instrumens de son supplice, entend l'abbé Edgewort proférer ces paroles consolantes : *fils de Saint Louis, montez au ciel.*

Telle est la marche des événemens qui ont changé en si peu de temps la face de l'Europe; on peut conclure de tous leurs résultats que les révolutions affermissent souvent l'autorité au lieu de l'ébranler, et si nous devons recueillir quelqu'avantage de nos derniers malheurs, cet avantage est sur-tout dans la nécessité d'avoir un gouvernement ferme et vigoureux, qui puisse nous pacifier au-dedans et nous venger au-dehors des puissances ambitieuses qui

Digitized by Google

ont imprudemment traité la France comme un ennemi, et la révolution comme un auxiliaire. La révolution a détruit la monarchie, mais la France est encore debout; elle est forte des leçons de l'expérience, elle est forte de ses victoires, de ceux qui la gouvernent, et l'heure est enfin venue pour elle de profiter à son tour des fautes d'une puissance rivale.

L'Histoire de la décadence de la Monarchie, est remplie de faits curieux et d'observations instructives. Le style de l'historien n'est pas toujours pur et correct; l'ouvrage manque de méthode; les événemens n'y sont pas toujours placés dans l'ordre convenable, mais ils n'en présentent pas moins une suite de leçons profondément utiles; et si M. Soulavie n'a pas tout le talent nécessaire pour traiter un aussi beau sujet, il a du moins le mérite d'avoir rassemblé des matériaux pour celui qui aura un génie plus vaste, et dont la voix doit être entendue de la postérité.

MICHAUD.

Réflexions sur la politique de l'Angleterre, à l'égard du continent, ou *lettre d'un Hanovrien exproprié*, à S. A. R. le duc de Cambridge, traduite de l'allemand sur la troisième édition, avec cette épigraphe : *Et nous aussi, nous faisons partie du continent.* A Paris, chez *Perlet*, rue de Tournon, n°. 1133. Prix, 75 centimes pour Paris et les départemens; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le petit portail, n°. 42.

Un ancien professeur de droit public, d'une des universités de Hanovre, âgé de 47 ans, propriétaire, et vivant honorablement dans cet électorat, se trouve tout-à-coup compris dans la levée *en masse* ordonnée par le roi d'Angleterre. La proclamation l'oblige à tout quitter,

à

Digitized by Google

à prendre les armes, à se transporter par-tout où le service de S. M. B. l'exigera, sous peine d'être privé de ses propriétés présentes et futures. Le professeur, un peu étourdi d'abord de cette brusque réquisition, mais convaincu bientôt par les connaissances qu'il a acquises en politique, qu'une mesure de ce genre n'est praticable dans aucun pays, ni dans aucune circonstance, se retire prudemment à Hambourg, d'où il écrit au duc de Cambridge. N'oubliant pas ses anciennes fonctions de professeur de droit public il ne se borne point à parler de l'électorat de Hanovre; il jette un coup-d'œil vaste et rapide sur la politique actuelle, et il donne plusieurs détails sur la conduite de l'Angleterre avec ses alliés et ses ennemis. La seule chose qui étonne dans la lettre de cet Hanovrien, c'est qu'elle n'a aucun des défauts qu'on reproche aux écrivains, et sur-tout aux professeurs allemands: on y trouve de la légèreté, de la finesse, des rapprochemens curieux, des aperçus piquans, qui font un contraste très-heureux avec la véhémence et l'indignation profondément senties qui dominent dans cet écrit. Peut-être doit-on faire honneur de ces qualités au traducteur français qui a corrigé le docteur hanovrien. Comme nous ne connaissons ni ce traducteur, ni l'original allemand, nous ne pouvons rien décider à cet égard.

Le professeur hanovrien trace à grands traits la conduite des Anglais dans l'Inde, depuis 1756. Il les montre excitant à chaque instant des révolutions pour affermir leur puissance, augmenter leurs richesses, et diminuer le nombre des habitans de ces malheureuses contrées. On les voit faire un traité d'alliance avec le Soubah Serajio-el-dawla, et souffrir immédiatement après qu'on l'assassine à leurs yeux; concourir à l'élévation du meurtrier de ce prince, moyennant d'immenses possessions données à la compagnie; favoriser bientôt un des concurrens de l'usurpateur, le mettre momentanément à sa place, et le chasser ensuite pour rétablir le meurtrier de l'ancien Soubah. Mais le tableau le plus frappant que présente

Digitized by Google

cette récapitulation d'horreurs, est celui de la famine de 1769. « Une grande sécheresse, dit le professeur, » diminua de moitié la récolte du riz ; les Anglais acca- » paraient l'autre moitié ; et il est impossible d'affirmer » qui l'emporta, dans ce moment, de la soif de l'or, » ou de la soif du sang. La famine fut complette ; les » villes, les villages étaient remplis de morts, les grandes » routes en étaient couvertes, les champs s'engraissaient » des hommes qu'ils ne nourrissaient plus ; l'argent à la » main des, spectres approchaient de la capitale de vos » possessions ; on prenait leur argent, on les envoyait » mourir plus loin. Tant de cadavres sans sépulture pro- » duisirent la peste, et la moitié de cette population qui » effrayait les Anglais fut détruite.... Depuis cette époque, » les Anglais ont réglé la culture dans le Bengale, et il » est d'usage établi qu'ils fussent arracher les champs » semés de riz sans leur permission, pour y faire cultiver » des productions qui entrent mieux dans les calculs de » leur compagnie ; calculs de commerce et de dépopu- » lation, calculs auxquels le cabinet de Saint-James pré- » tend enfin soumettre l'Europe. » Cette dernière réflexion du professeur nous mène à indiquer les rapprochemens qu'il fait, avec beaucoup de sagacité, de la conduite des Anglais envers les peuples de l'Inde, avec celle qu'ils ont voulu tenir à l'égard des puissances du continent européen. Il retrace leurs procédés avec la Russie, dont ils abandonnèrent les prisonniers faits par la France ; la situation du roi de Sardaigne, l'abandon de tous les Français qui s'étaient déclarés pour eux lorsque Toulon leur fut livré ; la guerre civile des départemens de l'Ouest, dont tour-à-tour ils tempéraient et rallumaient le feu, et la perfidie avec laquelle ils dévouèrent à une mort certaine l'élite des officiers de la marine française : « O Quiberon, s'écrie » le professeur hanovrien, malheureux Français ! en » montrant trop cette ardeur guerrière qui vous faisait » appeler le danger, en laissant fièrement éclater vos » plaintes sur la nullité à laquelle le cabinet de Saint-

Digitized by Google

» James prétendait vous réduire, vous le fîtes trembler » pour l'avenir, et votre mort fut résolue. » Ces rapprochemens jettent un grand jour sur la politique constante de l'Angleterre. On a, par bonheur, quelques motifs de douter que l'application de ces grands principes soit aussi facile en Europe que dans le Bengale.

Le professeur allemand paraît avoir très-bien étudié le caractère général des Anglais. Il n'est la dupe ni de leur sensibilité, ni de leur générosité, ni de leur libéralité. Il raconte à ce sujet une anecdote qui donne la juste mesure de ces grandes qualités qu'on avait autrefois la manie de leur attribuer en France. M. Hastings, agent civil du gouvernement anglais dans l'Inde, s'était livré à tous les excès de la barbarie et de la cupidité; mais il avait fait passer beaucoup d'or en Angleterre. « Aussi, » dit le professeur, lorsqu'il fut accusé dans le parlement, » lorsque les Anglaises perdirent connaissance au récit des » dévastations sanguinaires de l'Inde, lorsque l'assemblée » entière paraissait émue, un seul mot d'un ami de M. » Hastings fit taire la compassion: *Il a tort, dit cet orateur* » *laconique, et j'espère qu'en le condamnant nous ren-* » *drons aux Indiens tout ce qu'il leur a enlevé.* Ce n'était » point là ce que voulaient les sensibles orateurs de votre » parlement; ils trouvèrent plus avantageux de faire durer » huit ans ce scandaleux procès, et de proclamer ensuite » l'innocence de M. Hastings. » Ce trait caractéristique rappelle une des meilleures scènes de Molière. Harpagon amoureux est ému lorsque Frosine lui parle de sa folle passion; mais il devient aussitôt froid et sévère quand cette femme lui dit: *j'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire... J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent... Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande.* Le procès des Indiens était aux yeux du parlement d'Angleterre, ce qu'était aux yeux d'Harpagon celui de Frosine. Aussi fut-il perdu pour eux. On doit encore remarquer,

Digitized by Google

à l'avantage de l'avare, qu'Harpagon est prié de donner; tandis que l'Angleterre était invitée à restituer.

Nous ne dirons rien de la partie des négociations que le professeur allemand a considérées sous des rapports presque toujours neufs. En général, cette brochure est une de celles que les curieux conservent, parce qu'elles méritent de survivre aux événemens pour lesquels elles ont été faites.

P.....

Il vient de paraître une nouvelle livraison de l'*Atlas Géographique et Politique* que nous avons déjà annoncé dans ce journal. Cette livraison est composée de quatre cartes. Les deux premières renferment la géographie historique de l'empire Romain et de l'empire d'Allemagne jusqu'à nos jours. On trouvera dans les deux autres, l'histoire et la géographie de l'Espagne et du Portugal. Cette première livraison est faite avec autant de soin et de méthode que les premières, et nous ne craignons pas de répéter que l'ouvrage de M. Lesage est un de ceux qui doivent le plus heureusement contribuer à l'éducation de la jeunesse.

ANNONCES.

Traité complet sur les Pépinières, tant pour les arbres fruitiers et forestiers, que pour les arbrisseaux et les arbustes d'ornement; avec des instructions pour faire les semis de toutes les espèces, les marcottes, les boutures, pour préparer le terrain, mettre le plan en pépinière, le conduire, le greffer, élever les arbres, les diriger, les déplanter et les transplanter, de la manière la plus utile et la plus économique; par Etienne Calvel, ci-devant membre de plusieurs académies, sociétés littéraires et d'agriculture.

Per varios usus, artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam. . . . . . .
(MANIL, lib. 1, 61.)

Gros volume in 12, avec plusieurs figures. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Mâcon, près celle Saint-André-des-Arcs, n°. 11;

Digitized by Google

POLITIQUE.

Rien ne nous paraît plus curieux à observer en ce moment que l'attitude comparative de la France et de l'Angleterre. La France, armée pour la conservation d'un ancien état indépendant, et d'un ordre nobiliaire, l'Angleterre pour son anéantissement et sa destruction; la France, réclamant à la face de l'Europe la foi des traités et les droits des nations; l'Angleterre se jouant des uns et des autres, et ne craignant pas d'emprunter à l'esprit révolutionnaire ses procédés, ses fureurs, jusqu'à son langage et à ses farces... Qu'on nous permette de nous arrêter un moment sur ce rapprochement; il mérite, selon nous, une grande attention.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des griefs de l'Angleterre relativement aux changemens intervenus depuis le traité d'Amiens dans la situation de l'ordre de Malte et dans ses possessions. Il est sûr que plusieurs puissances, mécontentes de la nouvelle constitution de l'ordre, et sur-tout de l'érection d'une nouvelle langue composée des habitans de l'île, admis en parité avec les autres langues réunies, d'influence, de pouvoir et de prérogative, ont annoncé le projet de s'en séparer tout-à-fait, et d'en incorporer les possessions. Mais est-ce la France qui a stipulé une clause semblable? C'est l'Angleterre qui l'a expressément voulue. Le lord Cornwalis n'a jamais caché qu'elle faisait partie impérative des instructions qui lui avaient été données; et ce fait d'ailleurs est démontré par le protocole des conférences du traité d'Amiens, imprimé et distribué en Angleterre avec les autres pièces relatives à la négociation.

Certes, les puissances qui ont montré de la répugnance sur ce point, ont, selon nous, manifesté un grand sens. Qui pourrait les blâmer d'avoir cherché à échapper aux effets d'une stipulation semblable? M. Neker avait imaginé, il est vrai, dans sa sagesse, de mettre en présence, des ordres que la raison de tous les temps avait tenu distincts. Il avait jugé à propos d'envoyer des épées à des vanités irritées contre des vanités irritables, et d'attendre ensuite à l'écart, le pouvoir à la main, l'issue de leurs débats. Mais on ne pensait pas que les résultats connus d'une semblable

Digitized by Google

expérience eussent été de nature à inspirer assez de confiance pour qu'on voulût sitôt la répéter.

L'Angleterre n'a pas dédaigné de marcher sur ses traces, et de semer sur le même terrain. Quel dommage qu'à sa voix les princes, les nobles, les seigneurs, les chevaliers, les barons ne soient pas accourus de toutes les parties de l'Europe, à l'effet de partager, par indivis, avec les respectables marchands de fromage, les poissonniers, les courtiers des halles, les jardiniers et les laboureurs de l'île de Malte, la croix de l'ordre et les fonctions de la souveraineté. Il est facile de prévoir, sous l'influence des flottes et des guinées anglaises, l'issue qu'aurait eu bientôt un semblable rapprochement. Encore une fois, nous ne pouvons que louer les puissances qui ont cherché à prévenir les calculs combinés de cette perfidie. Il y a peu d'inconvéniens, selon nous, à ce que l'Angleterre, préparée à intervenir dans des discussions déjà fomentées, ait été investie quelques mois plus tôt d'un prétexte qui ne pouvait lui échapper quelques mois plus tard.

Après cela, que le gouvernement anglais excite dans toute l'île des adresses contre l'ordre; qu'à ces mesures révolutionnaires, il ajoute celle des farces les plus avilissantes contre le grand-maître, contre les chevaliers, c'est-à-dire contre le souverain légitime du pays, cette conduite ne nous paraît pas plus étonnante sur ce point que sur les autres. Dégrader d'abord le souverain d'un pays et s'emparer ensuite de ses possessions, ne forme qu'une partie du rôle que le gouvernement britannique n'a pas craint d'emprunter à nos temps révolutionnaires. Ce n'est plus aujourd'hui que par les papiers d'Angleterre qu'on entend parler d'insurrections et de levées en masse. Le langage est devenu comme la conduite. Le duc de Cambridge fait proclamer dans tout le Hanovre *la liberté ou la mort*. « Qu'on nous déteste, qu'on nous maudisse, dis-» sait Chabot, sauvons la patrie. Prenons de grandes me-» sures, s'écriait Danton, qu'importe la dépense. — Votons » d'abord les grandes mesures, s'écrie M. Pitt; attirons » sur nous, s'il le faut, une haine temporaire. »

Nous pourrons apprécier dans peu de temps ce qu'il y a de réalité ou de bouffissure dans toute cette énergie de parade; nous pourrons apprécier l'impression qu'aura fait sur le roi Georges l'occupation de son électorat, l'acquiescement qu'il est devenu indispensable de lui demander, et qu'il est aussi embarrassant pour lui d'accorder

Digitized by Google

que de refuser; nous pourrons apprécier enfin les démarches nouvelles faites par la Russie, et dont il est impossible de méconnaître l'objet. Nous nous en tiendrons pour le moment à l'analyse des débats du parlement.

Le lecteur fera sûrement attention à ces mots de M. Addington: « Le désir des ministres n'est point d'en venir à » des extrémités, de plonger la nation dans une guerre » d'extermination, mais de ne point la laisser humi» lier. » M. Addington est fort savant, s'il peut prévoir au juste le point où on doit s'avancer et s'arrêter dans la guerre. Il pourrait être commode à l'Angleterre de vouloir seulement une guerre d'amusement. Elle a, avec la supériorité de sa marine, tous les moyens de parader avantageusement sur les mers. La France, au contraire, n'a point à parader; elle a à établir la guerre en Angleterre même: les ministres sont très-ineptes ou très-imprudens, s'ils n'ont pas connu le caractère d'une position qui rend des deux côtés les chances de la guerre si différentes.

Quoi qu'aient pu dire quelques membres sur la nécessité de faire précéder par de plus grandes mesures les mesures ordinaires d'argent, M. Addington n'en a pas moins cru devoir suivre à cet égard la marche accoutumée, 1°. le renouvellement de *l'income tax*; 2°. une augmentation considérable de droits sur la drêche, et en général sur tous les objets de consommation intérieure qui constituent ce qu'on appelle *excise*; 3°. une augmentation sur les objets d'importation et d'exportation compris dans ce qu'on appelle généralement les douanes: c'est de ces trois points réunis que M. Addington se propose de faire sortir les nouvelles ressources de l'état; elles sont évaluées à la somme de 12 millions sept cent mille livres sterlings. Le ministre ne se flatte point, il est vrai, de percevoir cette somme entière dans le courant de l'année. Il ne compte que sur celle de quatre millions et demi, et c'est même ce qui l'a déterminé à l'emprunt de dix millions, dont l'objet est de donner le temps aux différentes taxes de s'organiser et de s'effectuer.

Il paraît, d'après les papiers anglais, qu'on est généralement effrayé à Londres de la prodigieuse somme de sept millions cinq cent mille livres sterlings sur *l'excise* seule et sur les douanes. Dans plusieurs circonstances, qui sont à notre connoissance, M. Pitt est parvenu à augmenter les recettes en diminuant les droits. On craint que son successeur, en augmentant les droits ne par-

Digitized by Google

vienne qu'à diminuer les recettes. Cette singularité s'explique facilement par l'augmentation de contrebande qui en est la suite, ainsi que par la diminution soudaine des consommations. C'est ce qui a fait dire à Smith que dans l'arithmétique financière deux et deux ne font pas toujours quatre, mais souvent un. Il est vrai que M. Addington annonce positivement que la guerre va procurer à son pays l'approvisionnement de toute l'Europe. C'est à l'avenir à nous apprendre jusqu'à quel point les événemens seconderont ou dérangeront ce calcul. Pour ce qui concerne les nouveaux droits sur la *drêche*, c'est-à-dire sur cette partie des grains qui est fermentée et préparée pour les brasseries, nous sommes sûrs que leur poids sera vivement senti. Jamais on avait osé directement imposer cette partie de la consommation du bas peuple. Les brasseurs, dans différentes circonstances, s'étaient vus contraints de détériorer le *porter* plutôt que d'en hausser le prix.

L'income tax, renouvelé de M. Pitt, n'élèvera pas moins de murmure. D'un côté, cette taxe viole le secret des propriétés, et cet inconvénient est douloureusement senti dans un pays de commerce; de l'autre, elle va frapper jusque sur les dernières classes du peuple. M. Pitt avait eu l'attention de les ménager. Sous son administration, tout propriétaire de soixante livres sterlings et au-dessous était épargné. Sous M. Addington, tout est atteint. A l'exception des étrangers, les détenteurs de fonds publics ne sont pas même exempts. On nommera dans divers lieux des commissaires auxquels ils pourront révéler la quotité de ce qu'ils se trouvent posséder. Mais tout fonds qui ne sera pas déclaré sera saisi à la banque, et une retenue de cinq pour cent sera faite sur les dividendes.

En étalant au parlement toutes ces sources de richesses fiscales, M. Addington n'a pas caché le désir que toute l'Europe en eût connaissance. Cette fois on n'avait pris aucune précaution pour écarter les étrangers des galeries; mais il se trompe beaucoup, selon nous, s'il pense avoir donné, soit à la France, soit aux autres nations de l'Europe, une grande opinion de la puissance et de la prospérité anglaise. Pour ce qui est de la France, le gouvernement britannique ne pouvait rien faire qui lui fût plus convenable. Le peuple anglais est en ce moment comme un terrain dans lequel on enfonce profondément la charrue, pour y semer les douleurs, les privations,

Digitized by Google

toutes les espèces de dégoûts. Encore quelques mois, et la moisson en ce genre sera abondante. Les débats du 14 développent d'avance ces tristes effets. Ici c'est le lord Folkstone, fils du comte de Radnor, qui blâme le genre de taxes adopté, comme pesant particulièrement sur le peuple, ne pouvant manquer par conséquent de l'indisposer et de dépopulariser la guerre.

M. Bastard se récrie sur la taxe qu'auront à payer les terres du Devonshire.

MM. W. Dundas et Mac-Pherson sont persuadés que le droit sur l'orge en empêchera la culture dans l'Ecosse.

Sir Robert Buxton témoigne la même inquiétude concernant le nord de l'Angleterre.

Sir W. Elford pense que la distinction entre l'intérêt foncier et l'intérêt commercial, comme objet de droits, mérite l'attention la plus sérieuse.

Sir Hugh Inglis ne croit pas que les taxes produisent autant que les ministres l'espèrent. Il est certain que quelques-unes d'elles encourageront la contrebande.

Le général Gascoyne proteste contre la taxe sur le sucre.

Lord Gower manifeste sa surprise sur la taxe sur la drêche.

M. Smith craint les effets d'une taxe sur les hommes de métier.

Enfin, *M. Johnstone* ne veut point dissimuler qu'on a eu tort dans la manière dont on a retenu Malte. Il déclare qu'on sera obligé de faire la paix sans obtenir de meilleurs termes que ceux qui ont été offerts par la France.

M. Peter Moore est le seul à qui la situation actuelle ne présente point d'inconvénient. L'Angleterre, dit-il, a fait d'abord, sous lord Grenville, une guerre d'*expérience*; elle a fait ensuite à Amiens, sous lord Hawkesbury, une paix d'*expérience*. Il trouve très-bien ajourd'hui, qu'on ait des impôts et une taxe d'*expérience*.

Si les murmures ne peuvent se contenir dans la chambre des communes, au dehors ils commencent à éclater. Le *Morning-Chronicle* rapporte que plusieurs marchands de vin ont fait afficher, dans les papiers publics, leur fonds de boutique, et que l'annonce du nouvel *inéomme taxe* (taxe sur le revenu) est tel, qu'on compte déjà une multitude d'assemblées, où l'on doit signer des pétitions à l'effet de le faire retirer.

Cette disposition de l'esprit public n'a pas tardé à se montrer dans les fonds. L'*omnium* est tombé tout-

Digitized by Google

à-coup à 3 pour cent de perte. Il s'est un peu relevé à la nouvelle de quelques démarches de la part de la Russie pour une médiation. Mais le ton des papiers annonce d'avance le peu de fonds qu'on fait à Londres sur cette intervention. Les injures contre le premier consul avaient fait place un moment aux outrages et aux libelles contre le roi de Prusse. Actuellement c'est le tour de l'empereur de Russie; les journalistes anglais l'ont placé sur leur sellette. Cette circonstance donne assez à entendre que le gouvernement britannique n'est pas content de ses propositions.

Les Anglais sensés sont loin de partager ce ton d'ivresse et d'extravagance.

Le Sun ne se dissimule ni les dangers où se trouve l'Angleterre, ni l'insuffisance de l'administration actuelle. Mais tandis qu'il célèbre *la grande âme, l'esprit de prévoyance et le génie de M. Pitt*, M. Pitt et son génie jugent à propos de s'éloigner plus que jamais et des affaires et de Londres. Nous avons vu que, dans les précédens débats, cet ex-ministre s'était permis sur les ministres actuels des marques d'improbation qui leur avaient *serré* le cœur (1). L'amertume de M. Addington a semblé se dilater dans les derniers débats. Au sujet de l'impôt sur le revenu (*in come tax*): « Toute classe, a-t-il dit, doit être imposée proportionnellement. Ce sont de MAUVAIS POLITIQUES que ceux qui » chargent l'une et épargnent l'autre. » Comme c'est précisément ce qu'avait fait M. Pitt sous la précédente administration, il est à croire qu'il aura eu aussi, en entendant ces paroles, son *serrement* de cœur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il va quitter Londres pour aller à Bath boire les eaux.

ANGLETERRE.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Séance du 13 juin.

BUDJET.

La chambre se forme en comité.

Le chancelier de l'échiquier : Je me dispenserai d'entrer dans des observations préliminaires : il me suffira de dire qu'une grande majorité a décidé que la guerre était né-

(1) Discours de lord Hawkesbury.

Digitized by Google

cessaire pour réprimer l'insatiable ambition de la France. Dans de telles conjonctures, nous sommes obligés de faire de grands efforts. La chambre a assuré S. M. qu'elle était prête à en appeler à toutes les ressources de ce pays. Cette assurance n'a pas été donnée légèrement; elle a été une déclaration solennelle portée aux pieds du trône, et doit avoir fait une grande impression sur tous les esprits. Certes, dans une occasion semblable à celle-ci, nous devons rassembler tout notre courage, employer toutes nos forces, nous soumettre absolument à de grandes privations et à des inconvéniens inaccoutumés; nous devons faire des sacrifices très-étendus. Nous avons à combattre un ennemi qui a calculé nos moyens, et qui s'est flatté de les épuiser, en prolongeant la contestation. Il est donc nécessaire que nous nous préparions, non-seulement à une guerre rigoureuse, mais encore à une guerre prolongée. Ce système convient également aux calculs de la plus froide prudence, et à la valeur et à la sagesse d'une grande et puissante nation. C'est d'après de telles opinions, et en conséquence d'un pareil système, que je crois de mon devoir de soumettre au comité le plan qui va suivre. Je rappellerai d'abord les subsides qui ont été votés, et ceux qui restent à voter : j'annoncerai ensuite les voies et moyens par lesquels (autant que j'ai été capable d'en bien juger après les plus sérieuses réflexions) il convient d'obtenir ces subsides.

Subsides principaux.

Marine.	10021000 st.	
Armée.	8721649	
Armée extraordinaire à voter.	2000000	
Extraordinaire de l'année précédente.	1032151	
Artillerie.	1280000	
Vote de crédit.	2000000	
Primes sur les grains.	524000	
Services divers.	1300000	
Total.	26879000	26879000

Ces charges concernent également la Grande-Bretagne et l'Irlande.

Charges particulières à la Grande-Bretagne.	6821679
Total.	33700679

Digitized by Google

A déduire pour ce qui concerne l'Irlande et la liste cicile.	3332459
L'Angleterre reste chargée de.	30398220

Pour subvenir à cette dépense, je propose les voies et moyens ci-après :

Droit sur les brasseries, taxes sur les pensions, les restes de la *land taxe*.	2570000
Billets de l'échiquier.	5000000
Surplus du fonds consolidé 1804.	6500000
Billets de l'échiquier pour avances de la banque.	1500000
Primes restantes à l'échiquier.	37782
Loterie.	400000
Emprunt.	10000000
Produit des nouvelles taxes dans la présente année.	4500000
Total.	30687782
Montant des subsides ci-dessus.	30398220
Excédent des voies et moyens.	289562

Le comité remarquera que le grand objet que j'ai en vue, est de lever dans le cours de l'année la plus grande partie des subsides. J'espère que la dette publique ne sera nullement augmentée pendant la guerre. Je me flatte que nous pourrons faire guerre vive et longue, sans ajouter à la dette publique une somme plus forte que celle qui sera annuellement liquidée par la caisse d'amortissement. La dépense annuelle de la guerre n'excédera probablement point 26 millions sterling, à moins que nous ne soyons forcés d'aider de notre argent quelques puissances étrangères qui pourraient souhaiter faire cause commune avec nous. Je ne nie pas que cette somme soit forte, énorme : aussi l'objet pour lequel nous avons à combattre, est-il de la plus haute importance. Je repète que nous n'augmenterons pas notre dette publique. Il est bien essentiel de tenir obstinément aux principes que nous avons adoptés à cet égard, et dont le résultat a été si heureux. Ils ont inspiré la confiance au dedans, et le respect au dehors.

Notre ennemi sera convaincu qu'il a tort de lutter contre nos finances, qu'il n'est pas en son pouvoir de nous nuire sur ce point. Nous convaincrons aussi les autres puissances de l'Europe, qu'elles peuvent en toute sûreté

Digitized by Google

se joindre à nous pour résister à l'ennemi commun, puisque les ressources de ce pays donnent l'assurance complette que nos engagemens seront remplis; j'aurai même à cet égard quelques propositions à faire.

Je prie le comité de faire attention au mode adopté pour la levée des subsides dans le cours de cette année: il trouvera qu'un droit considérable est imposé sur les terres aussi bien que sur les propriétés personnelles. Ceci n'est pas nouveau; à d'autres époques on a taxé les propriétés de toute description, et même les gages des domestiques. Les temps que je désigne étaient difficiles, sans doute, et cependant il ne s'agissait pas, comme aujourd'hui, de l'existence et de l'indépendance de notre pays. J'aurais désiré pouvoir épargner la classe la moins aisée; mais en ce moment tout le monde doit être convaincu de la nécessité d'un effort universel. Je suis persuadé que le plus pauvre paysan sur toute la surface de la Grande-Bretagne se sent profondément intéressé dans la contestation actuelle; et plutôt que son pays soit foulé aux pieds, il offrira de bon cœur une part de sa *pitance*

En effet, et le dernier paysan aussi bien que l'homme du rang plus élevé doit en être convaincu, la question présente est de savoir si la Grande-Bretagne continuera à jouir de sa puissance, et gardera un rang distingué parmi les nations, ou si elle formera un *item* dans le catalogue des conquêtes de la France. Je n'ai donc pas seulement l'espoir, mais j'ai la certitude que toutes les classes sentiront la nécessité de nous préparer à une guerre vigoureuse et prolongée. On demandait à un grand personnage quel intérêt avait un homme du peuple à la balance de l'Europe, et en quoi il importait à cet homme de lire les gazettes à la lueur d'une chandelle taxée très-chèrement: ce grand personnage répondit, et je réponds comme lui, que le peuple sait aussi aimer son pays, qu'il en épouse les querelles, qu'il en apprécie les avantages. C'est le peuple qui contribue principalement à former l'armée et la marine; c'est lui qui, sous le commandement d'un Nelson et d'un Abercrombie, remporte des victoires. On ne doit jamais oublier que tous les succès sont dus et continueront à être dus à son ardeur et à son enthousiasme. C'est d'après la haute opinion que j'ai de son patriotisme, que je n'ai ps hésité à lui faire supporter une portion considérable de l'impôt. Toute classe doit être imposée proportionnellement. Ce sont de mauvais politiques que ceux

Digitized by Google

qui chargent l'une et épargnent l'autre. Je ne me suis pas adressé uniquement aux riches ; un tel système aurait été impraticable. Je compte sur la libéralité du parlement.

Je ne détaillerai point ce que les ministres se proposent de faire ; je dirai, en général, que c'est leur désir de ne point en venir à des extrémités, mais d'éviter tout ce qui peut blesser notre honneur ; que c'est leur désir de ne point plonger la nation dans une guerre d'extermination, mais de ne point la laisser humilier. Oui, nous avons commencé la guerre avec regret, et nous n'avons point peur des conséquences. Les ministres demandent des secours, non parce qu'ils souhaitaient commencer la guerre, mais parce que la guerre est commencée ; nous sommes en guerre, parce que nous ne pouvons pas être en paix : notre but, c'est la paix, mais une paix honorable ; et nous n'avons aucun moyen de l'obtenir qu'en soutenant énergiquement la guerre. Je termine en déclarant que le parlement impérial va se montrer digne du souverain qu'il sert, digne du peuple qu'il représente, et digne des bénédictions de la grande contrée dans laquelle il a le bonheur de vivre.

Le chancelier de l'échiquier fait ensuite ses diverses propositions *pro formâ*, lesquelles passent sans débats, la discussion étant réservée.

Fonds publics, 3 pour cent fermés.

(*Extrait du True-Briton.*)

Séance du 17 juin.

S. M. envoie un message, dont l'objet est de faire croire qu'il n'a pu obtenir de la France la neutralité de la Hollande, et qu'en conséquence elle a expédié des lettres de marque contre les Hollandais.

Séance du 18.

Autre message du roi. Il est ainsi conçu :

GEORGE, roi ;

« S. M. juge à propos d'informer la chambre des communes que pour la défense immédiate et la sûreté plus efficace des royaumes-unis, contre les desseins avoués de l'ennemi, et à l'effet de préparer les moyens les plus propres pour une continuation vigoureuse de la guerre, S. M. juge convenable qu'une grande force additionnelle soit levée et rassemblée ; elle recommande ce sujet à ses

Digitized by Google

fidelles communes, et se repose sur leur zèle et leur esprit public, pour l'adoption des mesures qui seront jugées les plus efficaces, afin de conduire le tout à exécution dans le plus court délai possible. »

Le chancelier de l'échiquier fait la motion que lundi prochain, la communication de sa très-gracieuse majesté soit prise en considération par un comité de toute la chambre. — Adopté.

Voici les résolutions votées précédemment par le comité des *voies et moyens*, dans son rapport à la chambre.

L'opinion du comité à l'égard de la subvention accordée à S. M., est que la somme de 12,000,000 livres (288,000,000 fr.) soit levée en annuités; que 10,000,000 l. (240,000,000 fr.) soient payés par la Grande-Bretagne; et 2,000,000 l. (48,000,000 fr.) par l'Irlande.

NOUVELLES EXTÉRIEURES.

Constantinople, 26 *mai* (6 *prairial*).

La faction anglaise s'est donnée toute sorte de mouvement pour engager le divan dans la guerre contre la France. Elle lui a dit que la France voulait s'emparer de l'Égypte. On assure que le grand-visir a répondu : La meilleure preuve que la France n'a point cette intention, c'est l'importance qu'elle a mise à ce que vous évacuiez Alexandrie; la mission du colonel Sébastiani n'a pas eu d'autre objet.

Malte, 28 *mai* (8 *prairial*).

M. Ball, commandant anglais, emploie ici tous les moyens pour exciter le peuple contre l'ordre de Malte; les sottises les plus grossières sont prodiguées sans ménagement : chaque jour amène de nouvelles scènes. Hier le géant de la marine parut habillé en grand-maître, avec barreton, la grand'croix de l'ordre et toutes les marques du chef de l'ordre. Il tenait à la main une corne de bœuf. De ses poches et de dessous ses bras, sortaient des inscriptions les plus révoltantes. Des sentinelles anglaises, rangées autour, empêchaient le peuple de rien déranger à ce grotesque spectacle. Cependant M. de Busi, lieutenant du grand-maître, est ici réduit à être témoin de ces scènes grossières.

On sait de bonne part que la cour de Berlin a fait auprès du gouvernement français des démarches officielles en faveur des trois villes anséatiques, principalement pour

Digitized by Google

empêcher que les villes de Brême et de Hambourg ne fussent point occupées par les troupes françaises, et pour assurer à leur commerce la même liberté dont il a joui précédemment. On assure que ces représentations, en tant qu'elles concernent la non-occupation de Hambourg et de Brême, n'eussent pas trouvé de difficultés. Il importe cependant, par une foule de considérations, que ces villes, dont la France commande aujourd'hui la communication avec la mer, ne reçoivent point pendant la guerre de navires anglais. Au surplus, cette grande affaire est en ce moment en négociation.

PARIS.

— La guerre, comme on a dû s'y attendre, est le premier objet de toutes les pensées et de tous les efforts. Des différentes parties de la France, des offres de tout genre se pressent et parviennent au gouvernement. Il restait à en régulariser le mouvement. Tel a été l'objet de la lettre suivante du ministre de l'intérieur, adressée à tous les départemens.

« Dans la position où se trouve la France, et avec l'espèce d'ennemis que nous avons à combattre, la bravoure française resterait stérile sur le rivage de l'Océan, si de nombreux vaisseaux ne lui fournissaient le moyen d'atteindre son ennemi. C'est donc vers la construction des vaisseaux que tous vos efforts doivent être dirigés : le commerce, l'agriculture, l'industrie, souffriront d'autant moins, que l'exécution sera plus prompte.

» Un bateau plat de première espèce coûtera 30,000 fr., celui de seconde de 18 à 20,000 fr.; et celui de troisième de 4 à 6,000 fr. Deux pieds d'eau suffisent pour porter un bateau plat non armé; ainsi, il est peu de villes qui ne puissent pas exécuter une entreprise de cette nature. Ces bâtimens porteront les noms des villes et des départemens qui les auront construits..... Le gouvernement acceptera avec satisfaction depuis le vaisseau de ligne, jusqu'au plus léger bâtiment de transport.

» Si, par un mouvement aussi rapide que général, chaque département, chaque grande ville couvre ses chantiers de bâtimens en construction, bientôt l'armée française ira dicter des lois au gouvernement britannique, et établir le repos de l'Europe, la liberté et la prospérité du commerce, sur les seules bases qui puissent en assurer la durée. » *Signé* CHAPTAL.

Digitized by Google

(N°. CV.) 13 MESSIDOR an 11.
(Samedi 2 Juillet 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE COIN DU FEU

DU DOCTEUR COTTON.

(*Imitation de l'anglais.*)

TANDIS qu'une troupe étourdie
Dans le temple de la Folie
Se précipite avec fracas,
(Dût-on crier à la bizarrerie)
Pour fuir la danse et les bruyans éclats,
A l'écart, ma Chloé, nous porterons nos pas.

Loin du vain tourbillon du monde,
Loin de ses frivoles plaisirs,
Au sein de nos foyers, dans une paix profonde,
L'amour et l'amitié rempliront nos loisirs.
On n'y voit point entrer, avec l'indifférence,
Le voisin curieux, l'étranger indiscret,
Ni tous les importuns, dont la triste présence
Troublerait le bonheur qu'on y goûte en secret.

Digitized by Google

Ce trésor inappréciable,
Le vrai bonheur, est au fond de nos cœurs :
L'ambition insatiable
Le cherche vainement ailleurs ;
Le monde n'offre rien qui lui soit comparable :
Chère Cloé, c'est au-dedans de nous,
C'est dans une chaumière, au palais préférable,
Que réside ce bien, le plus rare de tous.

Du vieux Noé la colombe imprudente
Perdit la paix et le repos,
Lorsque, d'une aile impatiente,
Elle osa traverser les flots.
Bientôt, dans sa course égarée,
Elle reconnut son erreur,
Et, jouet d'un espoir trompeur,
Elle rentra dans la barque sacrée.

Que les fous sur l'hymen répandent le mépris !
Nous, que de ses bienfaits l'expérience éclaire,
Nous aimons sa chaîne légère :
Pour deux cœurs vertueux, des nœuds bien assortis
Sont le Paradis sur la terre.

Nous trouverons dans nos enfans,
Notre gloire, notre richesse ;
Tendres consolateurs, de nos soucis cuisans
Ils adouciront la tristesse.
Des plaisirs purs et de nous seuls connus,
Seront le prix des soins que nous prendrons sans cesse,
Pour élever au ciel leur cœur par les vertus,
Et leur esprit par la sagesse.

C'est ainsi que de leurs parens
Occupant les plus doux momens,
Ils réjouissent la jeunesse,

Digitized by Google

Soutiennent l'âge mûr, ornent les cheveux blancs ;
Et croissant chaque jour, en vertus, en talens,
Ils récompensent la tendresse.

Ces biens-là sont à nous ! ils n'ont rien d'emprunté.
Dans notre obscurité profonde,
Loin d'envier l'éclat de la prospérité,
Inconnus, oubliés du monde,
Nous bénissons la médiocrité.

La fortune envers nous fut avare sans doute ;
Mais que nous reste-t-il à désirer de plus ?
Les vrais besoins sont les moins étendus.
Du bonheur cherche-t-on la route ?
Qu'on élague d'abord les superfluités :
Qui borne ses désirs, accroît ses facultés.

Avec joie et reconnaissance,
Acceptons les bienfaits que sur nous a versés
Une économe Providence,
Nous ne formerons point de projets insensés ;
Si le ciel, de ses dons resserra la mesure,
Nous saurons, sans murmure,
Jouir au moins de ceux qu'il nous a dispensés.

Être contens des biens qui sont notre partage ;
Patiens et soumis, quand la bonté des Dieux
Refuse d'exaucer nos vœux :
Tel est l'hymne du cœur, tel est l'encens du sage,
Dont le parfum s'élève jusqu'aux cieux.

Nous ne demandons point que la mort nous oublie :
(Il est peu de beaux jours dans l'hiver de nos ans)
Mais le moment venu, du banquet de la vie
Nous sortirons rassasiés, contens,
Sans jeter un regard d'envie
Sur la part que le ciel réserve à nos enfans.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'à travers les ombres, la lumière,
Les peines, les plaisirs, semés sur le chemin,
On nous verra tous deux, nous tenant par la main,
D'un pas ferme et prudent mesurer la carrière :
De ce monde trompeur, sans regret, sans remords,
Bientôt quittant la scène passagère,
Nous rejoindrons nos pères chez les morts.

La conscience alors, notre fidelle amie,
Dans la sombre vallée accompagnant nos pas,
Embellira notre trépas,
Et le rendra digne d'envie.
Quand tout nous échappe à jamais,
Cette consolatrice, aussi tendre que sûre,
A notre oreille avec douceur murmure
Les mots de clémence et de paix ;
La couche de douleur est par elle amollie,
Et des traits de la mort la pointe est amortie.

Par M. KERIVALANT.

ENIGME.

Il ne faut mépriser personne,
On ne peut trop le répéter :
Tel qui n'a pas une couronne,
Pourrait au moins la mériter,
Et faire trembler sur son trône,
Maint roi qui se laisse entêter
Du faux éclat qui l'environne.
Tel est l'exemple que je donne,
Lorsque, dans un jour de combat,
On me voit du rang de soldat
A celui des grands de l'état
M'élever, sans que rien m'étonne.
De toute la société

Digitized by Google

Je suis le dernier, je l'avoue ;
Mais, si de moi chacun se joue,
Je peux en tirer vanité ;
Car plus d'un savant personnage,
Plus d'un guerrier et plus d'un sage
S'est de moi souvent occupé,
Sur-tout lorsque je suis coiffé
Pour aller en pélerinage,
Et que le sort de mes amis
Se trouve entièrement soumis
Au bon succès de mon voyage.
Je ne vais jamais de côté,
Que pour tuer un adversaire,
Qu'une course un peu téméraire
Aurait trop près de moi porté.
Ma marche lente est bien plus sûre
Que celle de maint et maint fou,
Que bien souvent, à l'aventure,
On voit courir sans savoir où.
Suivant avec persévérance,
Le sentier qui me fut tracé,
Pas à pas toujours je m'avance
Vers le but que l'on m'a fixé ;
Et lentement, avec prudence,
Conduit par une habile main,
Je fais à la fin mon chemin ;
Mais, quand j'ai fourni ma carrière,
Changeant et de sexe et de nom,
On me voit changer de manière,
Et d'allure comme de ton ;
Je frappe et d'estoc et de taille
Tous ceux qui s'opposent à moi,
Et je décide la bataille,
En faisant prisonnier le roi.

Par un Abonné.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

J'ai juste quatre pieds, si vous coupez ma tête ;
Je puis en avoir cent, si vous me la laissez.
Vous trouverez chez moi, si vous laissez ma tête,
Ce que j'offre souvent, si vous me la coupez.
Vous me verrez chez vous, si vous coupez ma tête ;
Des animaux chez moi, si vous me la laissez.
Je tiendrai lieu de feu, si vous laissez ma tête ;
Je puis brûler au feu, si vous me la coupez.
L'on peut me transporter, si vous coupez ma tête ;
L'on ne peut me mouvoir, si vous me la laissez.
Je suis sale en tout temps, si vous laissez ma tête ;
J'aime la propreté, si vous me la coupez.
Pour terminer enfin : si vous coupez ma tête,
A la ville, au village, on pourra me trouver ;
Mais aussi, par bonté, si vous laissez ma tête,
Au village plutôt il faudra me chercher.

CHARADE.

Mon second du premier facilite la marche ;
Jamais, sans mon entier, Noé n'eût construit l'arche.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Pépin*, roi de France, et *pépin*, graine de fruits.

Celui du Logogryphe est *Roue*, où l'on trouve *rue*, *Eo*, (rivière d'Espagne), *or*, *Rue* et *Eu* (villes de France), *ru*, *ure*, *rue* (plante), *Ré* (île), *ré* (note de musique).

Le mot de la Charade est *Bien-fait*.

Digitized by Google

Des communications humaines. Examen d'un principe de Lavater.

Les minéraux se communiquent dans les entrailles de la terre. Une masse de rocher, en apparence brute et inerte, renferme une multitude de mixtes entre lesquels règne une correspondance très-active. La physique a regardé comme un miracle les communications du fer et de l'aimant : c'est la loi de toute la nature.

Les communications des animaux sont presque aussi simples. Les abeilles et les éléphans, les castors et les fourmis, les oiseaux qui voyagent en troupe dans les airs, ceux qui paissent tranquillement sur la surface de la terre, savent combiner leurs mouvemens, concerter de grandes opérations sans le secours de nos gestes ni de nos sons articulés.

Les hommes sont hors de cette règle. Lorsque toute la nature s'entend et se correspond en silence, ils ne savent rien faire entre eux sans le secours de la parole. Qui fait que l'homme seul a besoin de donner un son à ce qu'il pense, une couleur à ce qu'il demande ? Si nous étions calmes et purs, ah! sans doute, nous nous entendrions, par cela seul que nous nous observerions intérieurement. Mais dans le bruit que font au-dedans de nous les mouvemens discordans qui nous agitent, il faut bien qu'on nous répète à voix haute des impressions que nous n'aurions pas sans cela la faculté de discerner. Les signes sont venus ainsi au secours de la pensée : le langage s'est formé; l'esprit, avec son aide, s'est rendu le médiateur de toutes les transactions humaines, et il est devenu comme l'argent une valeur,

Digitized by Google

en devenant le moyen d'échange de toutes les valeurs.

D'autres signes ont concouru avec le langage : ces signes ont exprimé le respect ou l'arrogance, l'ennui ou la satisfaction, la joie ou la douleur : on leur attache en général une grande importance par la corrélation qu'on leur suppose avec l'état réel de l'âme.

Ici la première pensée qui doit frapper l'esprit, c'est que ces signes extérieurs ne font que nous transmettre des mouvemens. Ils n'en ont pas qui leur soit propre : la parole n'est pas la pensée ; le rire n'est pas la joie ; le bâillement n'est pas l'ennui ; les larmes mêmes ne sont pas la douleur. Tous ces signes ne sont en eux-mêmes que des apparences : ils ne deviennent des réalités, que lorsque l'âme se produit avec eux. Par l'intermède des signes, l'âme elle-même se donne ou se refuse, se produit ou se retire, atteint ou est atteinte. Voyez comme le langage a eu à cet égard un mouvement juste ! On appelle réservé celui qui se communique peu ; dissipé celui qui se prodigue ; et on dit qu'il se prostitue, lorsqu'il se communique sans choix et sans distinction. Remarquez aussi comme une parole, un simple trait de bonté font quelquefois une impression extrême : c'est qu'une simple attention a quelquefois plus d'épanchement d'âme qu'un immense bienfait.

On ne peut contester que la première et la plus importante des qualités pour nos communications ne soit leur vérité. L'âme sans doute a le droit de se produire plus ou moins, de se donner avec plus ou moins d'abandon, plus ou moins de réserve ; mais lorsqu'elle ne fait que se montrer sans se donner, lorsqu'elle offre les apparences de quelques formes en échange des réalités qu'elle reçoit, ce manège qui, suivant ses différens modes, prend

Digitized by Google

les noms de ruse, de finesse, de duplicité, compose le domaine du *mensonge*. Ce n'est pas assez que nos communications soient sincères, leurs formes doivent être modestes, leur intention bienfaisante. Si vous voulez jeter un instant les yeux sur la scène du monde, vous verrez que c'est par l'humilité qu'on aborde les hommes, par l'esprit qu'on les pénètre, par la bonté qu'on les gagne et qu'on les conserve. Quand nos communications avec les hommes ont acquis ce caractère, il faut encore, pour le bonheur, qu'elles soient réciproques.

On demandoit un jour à M. Lavater quelle étoit l'opinion qu'il se formait du bonheur? Je crois, répondit-il, que c'est le *flux et reflux du donner et du recevoir*. Au premier abord, cette définition ne semble présenter qu'un aperçu bizarre; en la méditant, on lui trouve bientôt de la vérité et de la profondeur. Pendant quelque temps, donner sans recevoir, peut convenir à la générosité; *recevoir sans donner*, peut plaire à l'égoïsme: mais à la fin, *donner sans recevoir*, épuise et lasse; *recevoir sans donner*, charge et importune. Dans l'amour heureux où l'âme donne et reçoit, s'exhale et se renouvelle sans cesse, tant que dure cette communication rapide de sentimens vifs accordés et rendus, c'est l'état le plus parfait de volupté sur la terre. Dans l'amour malheureux, où l'âme poursuit une chimère qui lui échappe, ou un objet réel qui la repousse, elle a beau s'exhaler, tantôt par les prières, tantôt par les plaintes, elle ne reçoit rien, elle s'épuise; si le délire se prolonge, elle se consume.

La réciprocité des communications fait le bonheur de l'amour; elle fait également celui de l'amitié. Plus sage que l'amour, l'amitié a moins de vivacité, elle a plus de durée. Elle donne avec

Digitized by Google

moins d'abondance ; elle ne tarit jamais. L'amitié peut attendre, elle est généreuse ; l'amour est impatient. L'amitié n'a presque point d'orgueil ; l'amour en est hérissé.

On a cru, je ne sais pourquoi, que la différence des sexes ne convenait point à l'amitié ; mais ce commerce délicieux où s'échangent les grâces contre la raison, les traits mâles et nobles contre les nuances fines et délicates, cette variété, cet assortiment, où les trouve-t-on, si ce n'est dans les rapports différens des sexes ? L'amour peut aimer les combats ; il faut qu'il soit violent pour devenir vainqueur : un sentiment plus calme doit succéder à la victoire. Lorsque l'amour heureux consent à se changer en amitié, des accès moins vifs laissent leurs intervalles moins déserts ; une chaleur douce, mais plus égale, anime tous les instans de la vie.

Ce bonheur, s'il se trouve quelque part, est l'apanage de l'état de famille. Comme mère, comme sœur, comme épouse, comme fille, les soins d'une femme nous suivent de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge mûr, de l'âge mûr à la caducité ; et ils ont presque toujours le caractère de l'amitié.

Il est quelques points où les communications humaines semblent n'admettre pas de réciprocité. On peut citer la tendresse paternelle. Les parens aiment mieux leurs enfans que les enfans n'aiment leurs parens. Qu'on se rassure sur cette espèce d'ingratitude ; elle est nécessaire à l'ordre de la nature. L'enfant ne doit pas donner ; il ne doit que recevoir. La sagesse pour un homme fait, peut avoir tel ou tel caractère ; pour l'enfant, elle consiste à n'offrir aucune résistance aux soins qu'on lui accorde. Un enfant est *sage*, par cela seul qu'il est soumis. C'est la seule reconnaissance qu'on lui demande.

Digitized by Google

La maladie et la vieillesse sur ce point ressemblent à l'enfance. Je ne sais si les véritables règles d'éducation ne sont pas fondées sur ce principe. Le plus grand homme de l'antiquité (Pythagore) avait assujetti ses disciples à un silence de cinq ans. De cette manière, il les forçait de recevoir longtemps sans donner. C'est en effet une règle très-sage que de contenir dans les enfans et dans les jeunes gens les communications faciles de leur âme ardente. La nature, pour la perfection de notre organisation physique, n'a pas suivi une autre règle. Elle n'a pas voulu que nous pussions nous reproduire avant l'âge de puberté. Elle a voulu que notre vie fût complète, avant que nous pussions la transmettre.

Bientôt cette loi n'a plus d'objet. Un jour arrive où l'âme, long-temps contenue, a besoin de se répandre par tous les points. Platon dit que dans le principe les espèces furent partagées, et que l'Univers est plein de fragmens qui se recherchent. Cette loi n'est pas seulement propre aux sexes. Le même attrait qui agite par-tout les élémens pour organiser les corps, rassemble les dissonances pour composer l'harmonie, et les nombres pour en former l'union. Nos sentimens et nos affections participent à la même loi.

Heureux ceux qui peuvent se contenter de communications douces et obscures! Heureux ceux qui, renfermés dans le cercle de leurs familles, vivent paisiblement du fruit de leurs travaux! Des âmes plus fortes demandent un plus grand théâtre. Il leur faut de l'espace et du bruit. Le peintre, le musicien, le poète appellent de tous côtés l'admiration et les suffrages. Le guerrier qui vend sa vie pour un peu de renommée, le penseur qui confie à de vaines feuilles le fruit de ses méditations et de ses veilles, le vent qui transporte les semences de

Digitized by Google

l'automne, ou les poussières fécondantes des étamines des fleurs au printemps, obéissent tous au même mouvement. L'esprit recherche l'esprit, toutes les affections de notre âme appellent dans les autres les affections semblables. Les hommes d'une sensibilité expansive n'ont de vie que par le regard public. La gloire est un besoin pour les âmes hautes, comme l'amour pour les âmes tendres. Ce mobile dangereux a quelquefois troublé la paix du monde; et cependant il élève les hommes, il fait les héros, et quoiqu'on en dise, il est noble et beau, quand il n'est pas terni par l'orgueil, ou flétri par la cupidité.

Nos communications peuvent varier ainsi suivant le caractère et suivant les âges; elles peuvent varier aussi suivant les mœurs et suivant les climats. Dans les professions laborieuses, l'homme se met naturellement en société avec les objets de son travail. Il vit avec ces objets qui deviennent une partie de sa maison et de sa famille; il les associe de cette manière à ses soins, à son activité, à ses espérances: cela peut suffire pour épuiser le besoin de communication que la nature lui a imposé.

Il en sera de même des contrées froides et brumeuses : la polygamie s'y trouve généralement interdite. Mais dans les professions désœuvrées, dans les pays où le soleil enflamme de sa chaleur l'imagination, et la force à s'épuiser et à se renouveller sans cesse; dans les premiers temps de la civilisation, où la stérilité est toujours un malheur, souvent une tache, et où en outre de ses avantages naturels, la multiplication de sa race a quelquefois une importance politique, la pluralité des femmes y sera protégée par les lois; elle le sera encore par la religion et par les mœurs.

Pour ce qui est des nations adonnées aux plaisirs et aux arts, s'il arrivait que le mariage se

Digitized by Google

fût écarté de sa tendance primitive, et qu'il y fût devenu une affaire comme les autres affaires, réglée seulement par des spéculations ou par le calcul, la religion et les lois auraient beau s'efforcer à en consacrer les engagemens, l'attrait communicatif que la nature a imprimé au cœur de l'homme, ramènerait bientôt les deux sexes à des liens d'un autre genre. De nouvelles unions formées par le sentiment, s'enteraient comme elles pourraient sur des unions formées par l'intérêt ; les formes sacrées de l'hymen deviendraient des formules, l'infidélité un usage ; les mœurs elles-mêmes n'oseraient combattre avec trop de force les attachemens du cœur, elles se retrancheraient à proscrire les désordres de l'imagination ; et peu à peu une nation se trouverait amenée au point qu'il n'y aurait plus de honte, même pour les femmes, que dans les fantaisies et dans les excès.

Telles sont les nuances délicates de tout ce qui est connu dans les communications humaines. Il en est d'un ordre supérieur que je ne prétends point examiner ici : ce qu'il importe sur-tout de savoir, c'est que, dans toutes les situations, les communications sont un épanchement de la substance même de l'âme : l'homme s'épuise à méditer comme à travailler la terre ; l'éloquence entraîne aussi sûrement que la force.

MONTLOSIER.

Digitized by Google

Nouvel essai sur la MÉGALANTROPOGÉNÉSIE, *ou l'art de faire des Enfans d'esprit, qui deviennent de grands hommes ; suivi des traits physiognomoniques propres à les faire reconnaître, décrits par* Aristote, Porta *et* Lavater, *avec des notes additionnelles de l'auteur. Dédié aux membres de l'Institut national de France ; par* Robert *le jeune, docteur en médecine, membre de plusieurs sociétés savantes. Seconde édition, considérablement augmentée, et qui ne ressemble à la première que par le titre. Deux volumes in-8°. Prix : 9 fr. et 12 fr. par la poste. A Paris chez* le Normant, *imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.*

Lorsque cet ouvrage parut pour la première fois, il fut accueilli par un rire universel, et les plaisans ne manquèrent pas de dire que le père de M. Robert jeune n'avait certainement pas connu le secret que son fils mettoit en lumière. Malgré toutes les plaisanteries, la première édition s'est écoulée, et l'auteur se présente de nouveau dans l'arène, armé de nouvelles preuves, de nouveaux argumens ; il n'a pas l'air de craindre ses adversaires, et il les enchaîne, pour ainsi dire, à son char de triomphe, en faisant imprimer leurs critiques à la tête de l'ouvrage qu'ils ont combattu.

Nous allons suivre M. Robert dans le développement de son système *mégalantropogénésique* ; nous mettrons dans cet extrait toute l'impartialité dont nous sommes capables, mais nous ne répondons pas d'y mettre toute la gravité que comporte le sujet. L'auteur commence par établir que l'homme, par son organisation physique et morale, tend à la *perfectibilité*. Sa stature droite, la finesse de ses organes, l'état de perfection de ses sens, et sur-tout

Digitized by Google

la conformation de ses mains, semblent assigner à l'homme un empire dont il peut chaque jour reculer les limites. M. Robert, comme la plupart des savans modernes, donne beaucoup à la nature physique ; et lorsqu'il en vient à la nature morale de l'homme, il ne s'élève pas même jusqu'à la formation de la pensée et du jugement. Il a cru devoir en rester aux sensations. On ne peut s'empêcher de convenir que le système de la perfectibilité n'ait quelque chose de raisonnable et de vrai; mais l'idée en a tellement été exagérée, il a été présenté d'une manière si étrange, qu'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on le retrouve dans un livre. Quoi qu'il en soit, ce système est en quelque sorte le préambule de l'ouvrage de M. Robert ; il est comme le frontispice du monument qu'il élève à l'amélioration de l'epèce humaine. « C'est en vain, dit-il, que la perfectibilité serait naturelle à l'homme, si, avant de finir sa carrière et la recherche de ses travaux, il ne pouvait *se flatter de se voir reproduire à son gré*. Les enfans qu'il se donne sont *de son choix*, et *pour peu qu'il soit raisonnable*, il peut les rendre encore plus perfectibles. »

Avant de développer et de présenter cette opinion dans tout son jour, l'auteur explique les mystères de la génération dans l'homme et dans les animaux ; il rappelle les différens systèmes professés par les naturalistes, et il arrive enfin à son sujet dans le chapitre VIII, qui a pour titre : *Les enfans héritent des qualités morales et physiques de leurs parens.* L'auteur s'appuie ici de plusieurs faits tirés de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. Les Romains étaient parvenus à améliorer la race humaine dans l'étendue de leur empire; les lois du grand Frédéric avaient produit le même effet dans les états prussiens. Après avoir cité mille exemples publics et particuliers, M. Robert ne craint pas d'affirmer que l'hérédité

Digitized by Google

du trône et l'institution de la noblesse, sont autant de témoignages que les nations ont rendu à la vérité de son système. « Il serait trop long, dit notre écrivain, de » compulser les registres des siècles; chaque état pourrait » nous montrer avec orgueil ses tables généalogiques. Il » suffit de nous reporter en France, pour donner encore » quelques exemples d'anciennes familles, dont le nom » seul est synonyme de valeur, de talens, de vertu. Le » champ de Mars retentit encore du nom des Biron, des » Ségur, des Boufflers, des Rochambeau, des Montmo- » renci; Uranie compte ses *Bernouilli*, ses *Cassini*, ses » *Lalande*; Thémis, ses *d'Aguesseau*; Flore, ses *Jussieu*; » et la France, victorieuse, une famille entière que l'Eu- » rope peut-être lui envie, mais que l'Univers pacifié » contemple avec admiration. »

Ces exemples sont concluans jusqu'à un certain point, et l'auteur aurait pu s'en contenter; mais il va beaucoup plus loin : non-seulement les enfans héritent des qualités ou des défauts de leurs pères, mais ils héritent aussi de leurs opinions politiques. Voici une note que nous lisons dans le même chapitre. « Pierre Camus, né à Paris, d'une » famille noble, ami intime de Saint François de Sales, » et évêque de Belley, a laissé plusieurs ouvrages dans » lesquels il s'est déclaré l'ennemi des religieux men- » dians. Il est mort en 1652. Un de ses descendans, l'a- » vocat Camus, membre distingué de l'assemblée consti- » tuante, a fait supprimer, en 1790, tous les couvens. » Cet exemple, comme l'observe M. Robert, est sans doute fort curieux; mais il aurait dû nous expliquer comment M. Camus, avocat du clergé et membre de l'assemblée constituante, descendait d'un évêque de Belley. Après avoir ainsi cherché ses preuves dans l'histoire des peuples et des familles, l'auteur de la *Mégalantropogénésie* les trouve dans l'économie rurale et végétale. Les poulains

Digitized by Google

lains héritent des qualités de l'étalon et de la jument dont ils ont reçu le jour; l'amélioration des troupeaux de moutons dépend du choix du bélier et des brebis. Virgile avait dit, dans ses *Georgiques*, que la plus petite tache du père se communiquait aux enfans.



Qu'on vante du bélier la blancheur éclatante,
Et même eût-il l'éclat de la neige brillante,
Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
A l'époux du troupeau choisis un successeur.
Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère,
L'enfant hériterait des taches de son père.
(*Traduction de* DELILLE.)

Les différentes races de chiens héritent ainsi des formes et des couleurs; on peut faire la même observation sur la plupart des animaux, et même des végétaux, dont les familles peuvent s'améliorer par les moyens de l'industrie. Le jardinier obtient tous les jours des fleurs nouvelles par des fécondations artificielles et variées. Flore reconnaît à peine dans nos jardins les fleurs dont elle a confié les germes au printemps. « Pourquoi donc, s'écrie M. Robert, » l'homme n'a-t-il pas cherché à se perpétuer de la même » manière? C'est sans doute parce que lui, qui conçoit » tous les êtres de la nature, est encore l'être le moins » connu, quoiqu'un ancien philosophe de la Grèce lui » crie depuis près de trois mille ans : *Nosce te ipsum.* »

Mais, enfin, la maxime de ce philosophe ne sera point perdue pour nous, grâce à M. Robert, qui entreprend de nous la répéter et de nous la rendre praticable.

L'auteur de la *Mégalantropogénésie* n'est point comme la plupart des philosophes, qui veulent sur-tout briller par la nouveauté de leurs systèmes; il fait remonter le sien à la plus haute antiquité; il cherche à en démontrer la vérité par le consentement unanime des nations. En effet, sans l'idée de la *Mégalantropogénésie*, il n'y aurait jamais

Digitized by Google

eu, comme on l'a dit, de couronne héréditaire, ni de fils ennobli par ses aïeux. Chez tous les peuples anciens, tels que les Babyloniens, les Assiriens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, les Arabes, les Atlantes, les Grecs et les Gaulois, les fils montèrent toujours sur le trône de leurs ancêtres; et où trouver la raison de cette raison universelle, si ce n'est dans la *Mégalantropogénésie*? Chez la plupart des peuples d'Asie, les fils exercent la profession et conservent toujours les mœurs de leurs pères; il est évident que ces peuples sont *Mégalantropogénistes*; M. Robert cite plusieurs passages d'Homère qui prouvent que ce poète était un ardent apôtre de la *Mégalantropogénésie*. La fable, l'histoire, les relations des voyageurs, tout vient à l'appui de cet heureux système, répandu universellement, mais négligé par l'intérêt et l'ambition, qui nous font préférer la race de Plutus à celle d'Homère et de Virgile. On pourrait ici faire une objection à M. Robert, et lui rappeler ces vers du poète Destouches:

Messieurs les beaux esprits, d'ailleurs fort estimables,
Ont fort peu de talent pour créer leurs semblables.

Il est rare, dit encore d'Alembert, que les hommes célèbres aient des enfans qui leur ressemblent. L'auteur répond à ces objections, que les grands hommes, absorbés par la continuité de leurs méditations, ont peu de goût pour le mariage, ou sont indifférens sur le choix de leurs épouses. Le moment que l'amour semble avoir choisi, est toujours celui où leur esprit, fortement tendu vers un objet étranger, cherche à résoudre quelque intéressant problème, ou à lire dans le ciel ou sur la terre, l'histoire de quelque nouvel habitant. « Loin que la couche nuptiale » des grands hommes, ajoute M. Robert, s'apprête sous » les lambris dorés de Plutus, l'Hymen n'allume le plus » souvent ses flambeaux qu'au foyer des chaumières. Plus » d'une servante s'énorgueillit de presser dans ses bras

Digitized by Google

» des héros, des législateurs, des philosophes. » L'auteur conclut de tous ces raisonnemens, que le choix d'une femme ne peut être indifférent pour l'homme qui veut avoir des enfans d'esprit; il invite les grands hommes à ne point s'allier à des femmes d'un esprit médiocre, car Buffon a dit que la dégénérence des races, au physique comme au moral, *se fait toujours par les femelles*. Le système de la *Mégalantropogénésie* une fois établi, il n'y a plus de raison pour ne pas le mettre en pratique, et ne pas faire pour l'espèce humaine ce qu'on fait tous les jours pour relever la beauté des coursiers, améliorer les bêtes à laine et perpétuer la race des bons limiers. Le plan de l'auteur n'est point dispendieux; il propose au gouvernement d'honorer les mariages bien assortis, et de promettre une éducation gratuite aux enfans des grands hommes convenablement mariés. Il n'est besoin que de deux Athénées, pour que la *Mégalantropogénésie* soit en vigueur.

L'époque qui paraît la plus favorable à M. Robert, pour la célébration des mariages mégalantropogénésiques, est l'anniversaire de la fondation de la république. Bientôt la fête du premier vendémiaire deviendrait aussi célèbre que celle des jeux olympiques; le monde savant accourrait à cette auguste cérémonie, et contemplerait avec admiration les couples fortunés, destinés à devenir le foyer des lumières qui doivent un jour éclairer l'univers. M. Robert suit l'exécution de son système dans les plus petits détails, et il descend jusqu'à indiquer l'heure favorable pour la procréation des grands hommes; il prescrit aux mères leurs occupations morales et leur régime nutritif, pendant qu'elles portent un héros, un législateur, ou un poète dans leur sein. Un héros, autant que faire se pourra, doit être conçu au sortir d'une bataille; un poète, après une tragédie; un musicien, après une

Digitized by Google

symphonie ; un peintre, au sortir d'une belle galerie de tableaux.

Le moral dépend beaucoup du physique ; et la nourriture des époux peut influer sur le sexe et sur l'esprit de leurs enfans. Le pain qu'ils mangeront doit être blanc, fait de fleurs de farine, pétri avec du sel et de l'anis, parce que le pain bis étant froid et humide, est fort préjudiciable à l'esprit. Les alimens tirés des viandes chaudes et sèches, doivent être pris en médiocre quantité. Mais rien n'est efficace, selon M. Robert, pour engendrer des garçons, et des garçons d'esprit, comme de manger du miel et de boire du vin blanc : Aristophane dit que le vin est le lait de Vénus ; et si les anciens l'ont emporté sur les modernes pour les productions du génie, la raison en est sans doute que les anciens mangeaient du miel, et que les modernes mangent du sucre. Le régime végétal est souverain, comme on le voit par l'histoire des Juifs, qui multiplièrent prodigieusement en Egypte, en mangeant des oignons et des ciboules. Le lait peut être employé avec succès. « Ceux qui auront véritablement » envie, dit M. Robert, d'avoir des enfans sages, ver- » tueux et éclairés, doivent faire usage du lait de chèvre, » sept à huit jours avant la procréation ; Galien conseille » d'y mêler un peu de miel : on peut être assuré qu'en » suivant ce régime, on aura des enfans très-intelligens et » pourvus de mémoire et d'imagination. » L'auteur de la *Mégalantropogénésie* conseille aussi le beurre ; les enfans des Grecs s'en nourrissaient ; Homère le dit formellement.

M. Robert conseille aussi les moyens tirés de la nature morale. Un père veut-il faire parcourir à son fils la carrière des armes ? qu'il alimente sans cesse l'imagination de la mère de récits belliqueux ; veut-il qu'il chante la valeur, le courage, la beauté, la vertu, le bonheur ?

Digitized by Google

qu'il fasse lire à sa femme, Homère, Virgile, le Tasse, Voltaire, Fénélon; veut-il en faire un astronome? c'est alors qu'il doit remettre entre les mains de sa compagne la lunette d'Erschel, et lui apprendre à compter les cinquante mille étoiles de Lalande. Il en est de même pour toutes les autres sciences, pour tous les autres arts; il faut que leurs plus grands modèles soient étudiés, que leurs chefs-d'œuvres soient médités: l'éducation de l'enfant commencera ainsi dans le sein maternel, dont il doit en quelque sorte sortir tout armé comme Pallas, ou formé à tous les arts, comme Minerve.

Telle est l'analyse abrégée du système de la *Mégalantropogénésie*. Ce système ne paraîtra point trop déraisonnable, quand on ne le considérera que sous ses rapports généraux; mais les systèmes les mieux conçus deviennent invraisemblables, quand on sort du cercle des probabilités, et qu'on tire d'un principe général des conséquences trop particulières. C'est là l'écueil de tous ceux qui ont embrassé un système favori; et c'est le reproche qu'on peut faire avec raison à M. Robert. Nous sommes loin de dire que son ouvrage soit dénué d'intérêt; il est rempli de faits curieux, d'observations heureuses; quelques passages même sont écrits avec élégance et pureté, ce qui sans doute ne fera point adopter le plan qu'il propose.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Robert traite de la physiognomonie et des signes qui constituent cette science conjecturale. La physiognomonie, dit l'auteur, est la connaissance des passions qui affectent naturellement et accidentellement notre âme, elle se tire de la taille, de la couleur, de l'air du visage, de la voix, de la peau, enfin de toutes les parties organiques du corps. Ainsi, par exemple, ceux qui ont la tête grosse outre mesure, ont l'esprit hébété et le naturel indocile. Ceux qui ont la tête petite, sont dépourvus de sens. La tête médio-

Digitized by Google

cre est le signe d'un bon esprit. On peut aussi tirer quelques inductions de la couleur, de la forme des cheveux, de la forme du nez, du son de la voix, des yeux. On ne peut nier que cette science n'ait quelque chose de positif; il serait ridicule pourtant de la pousser jusqu'aux plus minutieux détails, et de juger rigoureusement le caractère d'un homme d'après son portrait ou le signalement décrit dans un passe-port, ou sur une carte de sûreté. Aristote, Jean-Baptiste Porta et le fameux Lavater, nous ont laissé des traités de physiognomonie, qui renferment des principes généraux, dont la vérité n'est pas contestée; mais ils s'égarent à mesure qu'ils s'avancent dans les détails. Il nous manquait une analyse raisonnée de leurs systèmes, et M. Robert nous l'a donnée. Cette partie de son ouvrage est très-curieuse; et parmi les conjectures qu'elle renferme, il en est beaucoup qu'on trouvera très-piquantes, et quelques-unes qu'on jugera raisonnables, en en faisant une application générale.

M.

VARIÉTÉS.

Fragment d'un ouvrage inédit, ayant pour titre : DES INSTITUTIONS MORALES.

(Extrait d'un chapitre sur la Religion.)

Biens de la religion chrétienne. — Je porte mes regards sur les biens qui doivent leur origine aux dogmes primitifs de la foi chrétienne. J'observerai d'abord cette chaîne mystérieuse dont elle entoure et associe toutes les âmes : puissance humble, mais forte, dont le lien délié resserre invisiblement la société jusqu'à la rendre une et solidaire; puissance douce, qui soulage la loi publique par la loi tacite, qui substitue les sentimens aux devoirs, et fait de la

Digitized by Google

domination l'amour, et de l'obéissance le respect; puissance irrésistible, qui, dirigeant les volontés comme les lois dirigent l'action, identifie l'inclination à la force, et persuade à l'homme qui lui cède qu'il s'obéit à lui-même.

Mystères. — La religion chrétienne ressemble à une pyramide, dont la base repose sur des nuages : ses fondemens se cachent dans les mystères; mais ces mystères ne sont pas de ceux admis dans les croyances anciennes, et qui étaient tantôt de simples fêtes ou des cérémonies religieuses (1), tantôt des assemblées de bohémiens (2), tantôt de lubriques bacchanales (3); mais toujours plus adhérans aux rites des religions qu'à leurs dogmes, toujours connus des prêtres, enseignés aux initiés, et dont la révélation avilissait les Dieux, en ne leur laissant rien qui échappât aux regards des hommes.

Les mystères du christianisme sont ceux de Dieu; ceux du paganisme étaient ceux des hommes. Ce n'était, à vrai dire, que des espèces de franc-maçonneries, dont le secret, plus ou moins vertueux ou vicieux, était, dans les unes, l'apprentissage des plus honteuses voluptés; dans les autres, la révélation d'une seule divinité (4). Ceux-ci,

(1) Les Panathénées, les mystères d'Eleusine.

(2) Les mystères d'Isis.

(3) Les Dyonisiaques, les mystères de Pan et d'Adonis.

(4) Du temps de Cicéron, l'Hiérophante révélait, dans les mystères d'Eleusine, que les dieux du paganisme n'étaient que des hommes déifiés. Il paraissait dans la cérémonie sous les traits du *Demiurge*, dieu créateur, ce qui est conforme à l'opinion de Warburton. On était amené à cette croyance simple par un noviciat d'au moins une année, et quelquefois de plusieurs : des épreuves y préparaient les candidats, qui, pendant leur durée, se tenaient à la porte du temple : elles étaient sévères, et on exigeait une grande pureté. La nuit de l'initiation, on leur faisait voir et l'Hiérophante leur expliquait un tableau animé des récompenses et des peines futures, représentation qui a une grande

Digitized by Google

base invisible de la religion, impénétrables aux fidèles et non moins aux ministres, reposent secrets dans l'intime conscience de la divinité : l'orgueil humain n'a pu s'en approcher ; il a donc fallu croire d'une foi implicite, et se soumettre d'une soumission aveugle ; il a fallu suivre l'Eternel enveloppé dans cette colonne de nuages, qui rend son trône inviolable, car il est le Dieu caché : *Deus absconditus.* On ne l'a point vu combattre à la tête des Hébreux, comme les Dieux païens au siége de Troyes. C'est en se dissimulant qu'il se montre ; et s'il faut croire qu'il s'est communiqué aux premiers hommes, c'est dans une antiquité si sainte et si reculée, que ces hommes presque divins nous semblent plutôt élevés jusqu'à Dieu, que Dieu descendu jusqu'à eux.

Providence. — Les anciens avaient une destinée aveugle et impassible, le christianisme en a une clairvoyante

---

analogie avec nos mystères dramatiques. Ensuite les candidats, introduits devant la statue de Cérès, recevaient la communion des mystères. Cette doctrine étant favorisée du gouvernement, dont tous les membres étaient initiés, explique pourquoi, en punissant de mort l'athéisme, ils laissaient avilir leurs dieux sur le théâtre. Mais tout purs qu'étaient ces mystères, ils étaient humains, puisqu'ils étaient révélés. D'abord rares et sacrés, ils se prostituèrent enfin, comme tout ce qui passe par la main des hommes : on ne vit plus que des initiés, des courtisanes même le furent, et les initiations se vendirent au profit du fisc. Au surplus, si quelque chose doit étonner, c'est que des secrets si prodigués soient restés entourés d'une si profonde obscurité ; que nul des anciens n'en parle que par conjecture, et que les plus savans commentateurs n'ont rien pu en savoir de certain.

Il ne faut pas confondre l'*allégorie* avec les mystères. Ainsi la sagesse sortant, en Egypte, du corps d'un lion, et, en Grèce, du cerveau de Jupiter ; les animaux, les plantes, le triangle, le cône révérés comme une représentation des dieux ; les attributs de la divinité adorés sous divers noms et formes, et tout le culte symbolique, n'étaient point des mystères, mais une religion expliquée par des signes, au lieu de l'être par des mots.

Digitized by Google

et active ; c'est la Providence qui, sans cesse animée de bonté, ne s'offre à l'homme qu'escortée de la consolation et du courage, qui ne lui promet ou ne lui rappelle que des bienfaits, et occupe incessamment son cœur d'espoir et de reconnaissance, sentimens paisibles, en éternelle harmonie avec le bonheur des individus et des sociétés. Cette Providence, assez vaste pour s'occuper de toute la création, est assez étroite pour veiller sur chaque créature ; assez ferme pour diriger la chaîne des choses et des temps, elle est assez facile pour qu'un seul l'implore et la fléchisse. Et quelle différence pour la morale des peuples, entre ce dogme consolant et le dogme de la fatalité ! Celui-ci, despote bizarre, qui pousse d'une main de fer l'immuable destinée, semble dire aux humains : Vous n'êtes rien ; j'existe seul dans le monde ; fermez vos cœurs, endormez vos consciences ; contentez-vous d'être, et, les yeux fermés, attendez de moi le crime et la peine, la vertu et la récompense ; enfin, mobile unique d'une création inerte, il fait de l'univers une immense mécanique, où le vice et la vertu ne résident que dans le suprême artisan. L'autre découvre aux hommes, dans un ordre éternel, des milliers de modifications possibles, fondemens de leur libre arbitre, garans de leur liberté, sources de leur espoir ; elle ouvre un champ sans limites à la puissance de leur âme, et permet qu'on espère, qu'on se repente et qu'on espère encore. Elle justifie l'usage des *prières*, usage vain dans le fatalisme et d'une si grande efficace dans la religion chrétienne, la seule, a dit Pascal, qui demande à Dieu de l'aimer (5) et de le suivre.

(5) Les païens connaissaient le respect des dieux, mais non leur amour. Aristote dit qu'il serait absurde de dire qu'on aime Jupiter. C'est une des choses admirables de la religion chrétienne, que l'alliance qu'elle sait faire de l'amour et du respect. Je crois en découvrir l'origine dans un Dieu fait homme : en effet, on craint Dieu et on aime Jesus-Christ.

Digitized by Google

Consolations. — Mais, et c'est ici un des plus grands bienfaits du christianisme, il garde en dépôt l'immense trésor des consolations; et tandis que, dans les autres religions, l'homme abandonné de la fortune ou de la vertu, reste seul avec son malheur ou son crime, celle-ci vient à lui; elle écoute ses plaintes, elle seule bien souvent! et après lui avoir souffert le bien de les épancher, qui est aux malheureux la moitié de leur consolation, elle l'entoure, le supporte, lui ouvre les richesses de sa grâce, et l'invite à y puiser le repentir, l'espérance ou la résignation.

Résignation. — C'est ainsi qu'elle nous pénètre de l'idée profonde que tout ce qui nous vient de Dieu est le mieux possible pour nous et pour les autres; que nos biens sont à Dieu; qu'il ne donne pont, mais qu'il prête; qu'il n'ôte point, mais qu'il redemande; et qu'également bon, quoique au-delà de notre intelligence, quand il accorde et quand il retire, notre joie d'obtenir doit être reconnaissante, et notre douleur de perdre, encore reconnaissante, si nous en avons la force, mais tout au moins tranquille et résignée.

Si nous invoquons la religion dans nos peines, elle fait plus que d'offrir l'espoir du bonheur; elle le remplace bientôt par le bonheur même, qui naît plus sûrement de la disposition de l'âme que de celle des circonstances. Et qu'importe, en effet, à l'homme, que la perte du bien le plus cher a jeté dans le sein de la religion; que lui importe de ne l'avoir pas recouvré, s'il a obtenu en échange le bonheur de savoir s'en passer, bonheur qui ne peut plus lui être ravi comme l'autre! Ou si ce bien est de la nature de ceux qui sont plutôt à l'humanité besoin que richesse, qui se tient à la plus intime partie de notre être, et qu'on ne peut diviser de notre cœur sans que le

Digitized by Google

cœur lui-même le divise; si celui qui l'a perdu n'a plus de bonheur à retrouver dans le monde.... la religion place encore la résignation entre ses souvenirs et son espérance; elle lui fait de sa vie un chemin vers le bien qu'il veut rejoindre, et de sa mort la réunion à laquelle il aspire.

Pénitence. — Si nous l'implorons dans nos fautes, elle fait plus que d'exciter le repentir; elle lave la faute même, et revêt le coupable de la robe d'innocence, grand but moral du dogme de la confession, qui n'est pas tant admirable par l'esprit d'humilité qu'il entretient parmi les hommes, que par le pouvoir qu'il a de purger les vices et de repeupler la société d'innocens, réhabilitant l'âme humiliée sous le poids de ses erreurs, et permettant aux yeux inclinés vers la terre de se redresser vers le ciel; rendant une conscience à qui n'en avait plus, et la pudeur d'une faute légère à qui conservait à peine celle du crime (6) : enfin, opérant ainsi dans l'ordre religieux ce chef-d'œuvre dont les lois humaines ne sont pas capables, mais qu'elles devraient peut-être tenter en partie, d'infliger au crime des châtimens qui ne lui ferment pas la porte

(6) Je sais qu'on m'objectera ici que la confession a le défaut de présenter le remède toujours prêt à ceux qui veulent pécher à leur aise; qu'elle peut porter le trouble dans le sein des familles, etc. Je répondrai qu'on m'oppose les abus nécessaires d'un grand bien, et je répéterai que le bien appartient à la religion, et les abus aux hommes dégénérés depuis son institution; que d'ailleurs ceux qui veulent pécher à leur aise, ne croient guères à la confession, et n'en pécheraient ni plus ni moins sans elle. Quant aux autres abus, c'est à l'*état* à les surveiller, et je suis loin, comme on pourra le voir par la suite, de restreindre sa surveillance sur la religion. C'est parce que ses biens sont intérieurs, que ses maux sont cachés, et cela rend cette surveillance délicate et nécessaire.

Digitized by Google

de la vertu, et d'admettre dans l'ordre pénal le retour, l'oubli, le pardon et la compensation (7).

Purgatoire. — Elle a étendu ce bienfait à une seconde vie et le dogme du Purgatoire est devenu pour l'éternité le passage du crime à l'innocence, comme la confession l'est pour la vie; dogme consolateur, qui promet encore de la miséricorde à celui qui semble l'avoir épuisée, et qui, par une austère douceur dont notre religion offre seule l'exemple, a déguisé cette miséricorde sous les traits de la justice (8).

Seconde vie. — C'est dans cette seconde existence qu'elle a su achever l'ordre moral toujours incomplet dans le cercle étroit de la vie. En le développant dans l'éternité, elle ne s'est pas bornée, comme les autres religions, à ces idées vagues de rémunération et de peine, qui attachaient la récompense à la gloire et le châtiment au malheur; mais dans une balance équitable, elle a égalisé les biens et les maux d'une vie par les maux et les biens d'une autre; chargé de bonheur celui qui en fut dénué sur la terre, appelé les déshérités du monde à l'héritage du ciel, et présenté aux grands comme une leçon, aux petits comme une consolation, l'image du Lazare protégeant le riche dans les Cieux.

Philosophie. — Elle seule, dit encore Pascal, a su ana-

(7) Ceci recevra de plus grands développemens dans le chapitre où je parlerai des lois pénales: mais pour donner un exemple à l'appui de mon idée, je ne voudrais pas qu'une marque ineffaçable condamnât un homme une fois coupable à l'être toute sa vie.

(8) « Les supplices qui attendent les méchans, sont terribles, mais » de divers genres; car les uns ont pour but de les purifier, et les au- » tres ne font que les tourmenter sans fruit. »

Ce passage de Boëce prouve que le dogme du purgatoire remonte aux premiers siècles de l'Église, et que les protestans le regardent à tort comme une invention nouvelle.

Digitized by Google

lyser l'homme dans sa grandeur et sa bassesse; est descendue dans le cœur humain, et s'en est servie pour ses vues. Disons plus, c'est d'elle que l'homme tient sa dignité; aucune religion ne l'a fait aussi participant de la nature divine, et aucune n'a fait la nature divine aussi parfaite; car on peut différer d'opinion sur l'excellence de la foi chrétienne, mais non sur celle du Dieu des chrétiens: et quelle comparaison oserait-on faire entre le Christ et les dieux du Paganisme! Qui ne voit, d'une part, une allégorie érigée en croyance, ou une simple chronique dont la foi est convenue, et de l'autre l'alliance la plus auguste entre la religion, la morale et la philosophie! Ou, pour parler plus justement, la religion mère de la philosophie, non pas de celle de Diogène ou d'Aristippe, mais de celle de Socrate ou de Marc-Aurèle. Aucune religion n'a tracé des routes plus sûres et plus droites à la perfection; aucune ne nous a plus impérieusement enjoint de les suivre, ne nous a plus et mieux dit: *Soyez parfaits.* Aucune autre, enfin, n'a guidé l'homme dans les détours de son âme, pour s'y reconnaître et s'apprécier lui-même, appréciation dont résulte la dignité proprement dite, qui n'est que la juste estime de soi-même. Elle seule lui a imprimé les sentimens de modération nécessaires pour entreprendre cette recherche, et pour y réussir; elle seule a donc conféré à l'homme sa véritable dignité: les philosophes anciens n'en ont même approché qu'en s'approchant des maximes du christianisme..... Et que la philosophie eût continué de s'étayer de la religion, comme la religion se reposait autrefois sur la philosophie! et que ce siècle fût assez fortuné pour voir revivre ce louable accord de deux grands biens, qui, désunis, n'enfantent que des maux, et qui ne s'unissent que par une grande modération réciproque.

Il nous faut donc compter, parmi les bienfaits de la religion chrétienne, d'avoir été la première étincelle et le

Digitized by Google

foyer de la philosophie : j'entends de cette vraie philosophie qui veut dire amour de la sagesse, et qui ne peut dégénérer en passion, sans manquer à son essence ; de cette philosophie réservée, d'où naît la soumission aux puissances, la reconnaissance du droit des forts, la protection de celui des faibles, le respect des principes sociaux, des propriétés et des limites ; qui, par une disposition méditative, s'est élevée vers son auteur, a scruté sa loi, et lui a imprimé ce caractère sérieux et auguste, qui est le sceau d'une croyance divine, et que celle des anciens n'avait pas (9) ; de cette philosophie moins farouche que la stoïcienne, plus pure que l'épicurienne, qui ne nie pas la souffrance, mais qui l'accepte avec résignation ; qui ne tend pas par la vertu au plaisir, mais à la vertu même ; qui s'oublie, et souffre qu'on l'oublie, car elle place son bonheur dans celui des autres ; qui, humble, ignore sa supériorité ou la reçoit comme un dépôt de Dieu pour le bien de la terre. Tels étaient l'Hôpital, Montansier, Catinat, hommes d'une grande et modeste vertu, qui opéraient sans éclat le bien de l'humanité, car ils ne produisaient point d'utiles résultats par des moyens brillans et dangereux, mais par une charité (10) persévérante, un amour

(9) Ce caractère de sévérité empreint sur la religion chrétienne, peut aussi s'attribuer en partie au sort du Sauveur, à la foule de martyrs qui attristent son histoire, à la férocité du peuple chez qui elle a pris naissance, et à l'austérité de quelques-uns de ses dogmes. Ce sont ces raisons qui la rendent aussi étrangère à nos poésies et à nos conversations que celle des payens leur était familière : et de ce silence que l'on garde sur elle, s'accroît sa profondeur et sa majesté. Paw pense que l'extrême passion des Chinois pour les spectacles, tient à la tristesse de leurs rites religieux. Il eût pu appliquer cette remarque aux Européens, avec cette différence cependant, que, chez les catholiques, l'élégance des rites adoucit la sévérité des dogmes.

(10) Je demande justice pour ce mot de *charité*, dont on n'apprécie pas toujours assez l'onction et la profondeur. Les Grâces se nommaient

Digitized by Google

religieux du prochain et la direction uniforme et sage de la philosophie chrétienne.

Plusieurs autres biens. — Enfin, si je ne craignais pas de me laisser entraîner au-delà des bornes de cet ouvrage, je porterais plus loin mes regards, et j'apercevrais peut-être dans un lointain immense la religion, à la source de beaucoup d'autres grands biens : je la verrais, assisté de la philosophie, introduire la moralité dans les lois civiles, l'humanité dans les lois criminelles, fonder la balance politique, le droit des gens et celui des nations (11), choses pour la plupart inconnues aux peuples anciens, ou du moins qu'ils ne pratiquaient pas par le sentiment de leur utilité, mais par l'effet de la raison de quelques-uns, et l'ascendant de cette raison sur tous : je la verrais ouvrir aux lumières et aux sciences (12), une carrière aussi incommensurable que l'esprit humain, et placer devant les hommes un avenir de perfection fini en morale et infini en savoir.

Caritès ; et les anciens, même en les entrelaçant de roses, trouvaient dans leurs charmes et dans leur union, un symbole admirable qui a fait conserver leur nom, pour désigner l'assemblage de la miséricorde et de l'amour.

(11) Le droit des nations n'est, à proprement parler, que celui du plus fort, et il n'en existerait point d'autre entr'elles sans l'idée d'un plus fort encore, que toutes doivent craindre.

(12) Le monde chrétien est la seule terre où germent les sciences. Elles sont stériles, étrangères ou stationnaires dans le reste du monde, et même dans la partie de l'Europe qui n'est pas chrétienne.

Digitized by Google

Le Philosophe de Charenton, par l'auteur de la Gastronomie ; 1 volume in-18. Prix : 1 fr. 50 cent. et 2 fr. franc de port. A Paris, chez Giguet *et* Michaud, *imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans ; et chez* le Normant, *imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

Une des manies les plus dangereuses de notre siècle, c'est de vouloir tout expliquer, et de chercher l'origine des choses morales dans l'action des causes physiques. Notre imagination, notre raison même y ont beaucoup perdu, et le monde moral semble se rétrécir pour nous, à mesure qu'on recule les limites du monde matériel. La plupart des conquêtes faites sur la matière, se font souvent aux dépens des facultés les plus précieuses de l'âme ; plus nous connaissons à fond les élémens de la nature, moins nous connaissons ce qui compose la vertu ; nous distinguons avec une précision extrême une substance d'une autre substance, nous distinguons à peine le juste de l'injuste ; et les affinités chimiques semblent nous avoir fait perdre de vue les *affinités du cœur*, l'amitié, l'amour, la pitié, la reconnaissance, toutes les affections qui nous rendent meilleurs et plus heureux. Nous avons perdu la juste mesure des sentimens ; nous avons une idée moins exacte des convenances, il est mille choses qui embellissaient la vie et qui ont perdu leurs charmes. Et tous les esprits semblent être endormis dans une malheureuse indifférence, ou portés vers une exagération ridicule.

Tel est le caractère dominant du siècle où nous vivons, et c'est celui dont l'auteur du *Philosophe de Charenton* a voulu retracer les dangereux effets et les malheureux travers. *Fremer* (c'est le nom du philosophe de Charenton) était, à quarante ans, tourmenté de l'ennui de vivre. Un jour qu'il voulait se jeter dans la Marne, son cousin le détourna de ce projet, et lui fit les exhortations les plus pathétiques.

Digitized by Google

pathétiques. « Je croyais, lui dit-il, qu'étant plus ins-
» truit, plus savant que vos pères, et ayant cultivé toutes
» les sciences, elles vous auraient appris à aimer la société
» des hommes et à remplir votre destination. — Ah ! mon
» ami, lui répondit le philosophe, *c'est précisément parce*
» *que je sais tout, que rien ne me plaît*.... C'est parce que
» je suis métaphysicien, que je sais que mon âme n'est
» qu'une matière délayée, propre au mouvement, la-
» quelle matière est si peu de chose, qu'elle ne vaut pas
» la peine d'être conservée, organisée comme elle est.
» C'est parce que je suis géomètre, que j'ai découvert
» que le monde n'était qu'une machine, une espèce d'hor-
» loge, dans laquelle je ne me soucie point de figurer
» comme un rouage inutile. C'est parce que je suis ana-
» tomiste, naturaliste, physiologiste, chimiste, botaniste,
» minéralogiste.... » Fremer daigna cependant con-
sentir à ne pas se noyer ; mais il promit de ne rester que
trois ans sur la terre. L'honnête cousin vit bien qu'il y
avait un peu de folie dans les raisonnemens du bon Fremer,
et il l'engagea à voyager. Fremer se laissa entraîner hors
de Charenton ; et comme ils cheminaient ensemble sur la
route de l'Angleterre, le *cousin* voulut faire remarquer
au philosophe les beaux sites de la Normandie. « Ah !
» malheureux, lui répondit Fremer, ne vas-tu pas imiter
» les poètes, qui trouvent tout cela *délicieux*, et qui se
» battent les flancs pour nous faire admirer des choses
» toutes simples, qui sont l'effet d'un principe de mouve-
» ment et de chaleur ? » Aussitôt il se met en devoir d'ex-
pliquer comment la semence des végétaux est composée
du *rudiment de la plante qui doit naître*, et d'une autre
partie qu'on appelle *lobe ;* et tout en dissertant sur l'orga-
nisation des végétaux, nos deux voyageurs arrivèrent sur
les côtes d'Angleterre. Le séjour de Fremer en Angleterre
ne fut pas très-gai, comme on peut le penser, il assista
plusieurs fois à la société des *utrabilaires*, qui se réunis-
saient deux ou trois jours de la semaine, pour pleurer
depuis six heures du soir jusqu'à dix inclusivement. Il

Digitized by Google

partit ensuite pour le Portugal, où il arriva, regrettant beaucoup d'avoir eu le plus beau temps pour sa traversée, et de n'avoir pas eu le spectacle d'une petite tempête. Nous ne suivrons pas le philosophe de Charenton dans le cours de ses voyages; nous dirons seulement qu'en Espagne il fit connaissance avec le bourreau de Séville, dont il épousa la fille Dorine. Rien n'est si plaisant que la première entrevue du bourreau de Séville et du philosophe de Charenton. — « Hélas ! seigneur étranger, lui dit le » bourreau, si vous saviez qui je suis, vous ne daigneriez » pas seulement m'adresser la parole, et vous détourneriez » de moi vos regards avec une espèce d'horreur..... — » Vous m'inspireriez de l'horreur ! ah si cela était, je » vous estimerais pardessus tous les hommes. — Puisque » vous le voulez, je ne craindrai pas de vous dire que je » suis bourreau, de ma profession.... — Ah ! bourreau, » s'écria vivement Fremor, je suis ravi de faire connais- » sance avec un homme de votre état. » Dès ce moment, la liaison devint intime entre le bourreau de Séville et le philosophe de Charenton. *Fremor* alla souper chez son nouvel ami; à la fin du dessert, la conversation s'anima, et les convives se mirent à disserter sur les supplices usités chez les anciens et chez les modernes. Nous invitons les lecteurs à lire cette conversation dans l'ouvrage même, ils y trouveront quelque chose de l'esprit de *Voltaire*, et sur-tout la gaieté du *Compère Mathieu*.

On jugera peut-être qu'un pareil caractère n'est pas vraisemblable; on y verra sans doute quelque chose d'exagéré; mais le fond des couleurs est vrai. Le caractère philosophique de notre siècle est, comme nous l'avons dit, une profonde indifférence sur toutes les choses qui doivent le plus intéresser les hommes. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui sont blasés sur tout, et qui ont besoin d'émotions fortes pour être rappelés au sentiment de leur existence. Quoique cette manière d'être ne soit pas vraisemblable, elle n'en est pas moins vraie; et, si on ne la trouve pas naturelle, il faut croire que, dans

Digitized by Google

le temps où nous vivons, la vérité n'est pas toujours la même chose que la nature : mais revenons au philosophe de Charenton.

Après avoir visité une partie de l'Espagne, il se rendit en Sicile, alléché par l'idée d'y trouver des brigands et d'y voir un bon tremblement de terre. Il passa de là en Afrique, et séjourna quelque temps dans le pays des *Jagas*, nation antropophage. Il revint ensuite en Europe, et il aborda en France en 93. C'est là qu'il put oublier les mœurs des Jagas, et satisfaire à loisir son goût pour les horreurs. Après avoir assisté à quelques séances de la société-mère, il se ressouvint qu'il avoit promis de ne vivre que trois ans; et ces trois ans étant expirés, il retourna à Charenton, où il se pendit au plancher de la maison de ses pères. Il recommanda à son cousin, par son testament, de faire organiser son corps en squelette, et d'employer ensuite ses os à faire du bouillon et de la soupe pour les philosophes peu fortunés.

Nous n'avons pu donner qu'un extrait rapide du *Philosophe de Charenton*. Il est écrit avec esprit et avec une franche gaieté. L'auteur a déjà mérité les suffrages du public par des productions ingénieuses, et celle-ci n'est point indigne de son talent.

M.

Éphémérides (1).

L'an 1566, *le* 2 *juillet*, mort de *Nostradamus*.

Michel Nostradamus, né à Saint-Remi, en Provence, en 1503, d'une famille autrefois juive, fut d'abord méde-

---

(1) Douze volumes in-8°. — Il paraît un volume par mois. On peut se procurer chaque volume à mesure qu'il paraît, en payant d'avance 36 fr. pour les douze volumes. Il faut ajouter à ce prix, 50 c. par volume, pour le recevoir franc de port. A Paris, chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42; et chez *Henri Nicole*, quai Malaquais, Petit Hôtel Bouillon.

Digitized by Google

cin, et acquit quelque fortune en voyageant et en exerçant son art avec succès. Revenu en Provence, il se fixa dans la petite ville de Salon, où il se livra à l'étude de l'astronomie, et bientôt se mêla de faire des prédictions qu'il renferma dans des quatrains rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimée à Lyon en 1555, n'en contenait que sept; leur obscurité impénétrable, le ton prophétique que le rêveur y prend, l'assurance avec laquelle il parle, firent rechercher ces quatrains avec beaucoup d'empressement. Enhardi par ce succès, il en publia de nouveaux; il mit au jour, en 1558, les huitième, neuvième et dixième centuries, qu'il dédia au roi *Henri II.* C'était alors le règne de l'astrologie et des prédictions. Ce prince, et la reine *Catherine de Médicis*, entêtés tous les deux de cette folie, voulurent voir l'auteur, et le récompensèrent comme un grand homme. On l'envoya à Blois, pour tirer l'horoscope des jeunes princes. *Nostradamus* se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. *Henri II* étant mort l'année d'après, d'une blessure reçue à l'œil dans un tournois, on appliqua à ce triste événement le trente-cinquième quatrain de la première centurie de *Nostradamus*.

Le lion jeune, le vieux surmontera
En champ bellique, par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir : mort cruelle !

Cette rencontre fortuite augmenta beaucoup la réputation du prophète, qui s'était retiré à Salon, comblé d'honneurs et de biens. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la visite d'*Emmanuel*, duc de Savoie; de la princesse *Marguerite*, sa femme, et quelque temps après, de *Charles IX.*

Ce monarque lui fit donner deux cents écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi; et des appointemens. *Nostradamus* mourut seize mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui

Digitized by Google

connaissait autant l'avenir que le passé, quoiqu'aux yeux des philosophes il ne connût ni l'un ni l'autre. *Naudé* comparait ses prophéties, dont la plupart peuvent être appliquées à différens événemens, au soulier de *Théramène*, qui allait bien à tous les pieds.

P. S. J.-J. Rousseau est mort aussi le 2 juillet, dans l'année 1778, à Ermenonville.

ANNONCES.

Correspondance politique et confidentielle inédite de Louis XVI, avec ses frères et plusieurs personnes célèbres, pendant les dernières années de son règne, et jusqu'à sa mort, avec des observations; par *Hélène Williams*. Deux volumes in-8°. Prix : 7 fr. 50 cent. et 9 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Debray*, libraire, place du Muséum, près le Louvre, n°. 9; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

L'anti-Célibataire, ou *les Mariages*, comédie en trois actes et en vers, par J.-B. Pujoulx. Prix : 1 fr. 20 cent. et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Huet*, libraire, rue Vivienne, n°. 8; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

Traité de la Poésie italienne, rapportée à la Poésie française, dans lequel on fait voir la parfaite analogie entre ces deux langues, et leur versification très-ressemblante : on y découvre la source de l'harmonie des vers français, qui est l'accent prosodique; et la langue française y est garantie de toutes les imputations injustes, faites par *J.-J. Rousseau*, dans sa *Lettre sur la Musique*. Par l'italien *Antonio Scoppa*. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. par la poste. A Paris, chez la veuve *Devaux*, libraire, rue de Malte, n°. 582; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Si on veut voir une grande nation tourmentée du *spleen*, courant aveuglément à sa perte, au milieu d'une agitation qui ressemble au courage, comme les convulsions galvaniques ressemblent à la vie, il faut lire les papiers anglais, et sur-tout les débats du parlement britannique. Quiconque a connaissance de l'Angleterre, sait que, dans ce pays marchand, tout est réglé, casé, et en quelque sorte enrégimenté comme le serait un atelier. Ce n'est pas la terre seule qui appelle les bras; ce sont tous les objets de manufacture; ce sont ensuite tous les moyens d'apport et de transport. Une activité incessante a tout organisé, soit pour apporter le plus sûrement et le plus commodément possible les matières premières du continent, soit pour les lui rapporter ensuite, quand elles ont été préparées et façonnées dans le pays. Il y a beaucoup de loisir en France; il n'y en a point en Angleterre.

Cet ordre une fois établi, il a été toujours commode au peuple anglais de faire combattre son argent, et non pas ses hommes. On sait ce qui s'y était pratiqué jusqu'à présent. Au premier coup de canon, plusieurs régimens de guinées partaient et allaient faire leur service ou clandestinement auprès des cabinets, ou ostensiblement auprès des armées. De cette manière, l'Angleterre donnait, il est vrai, le fruit, mais elle conservait l'arbre. En ce moment, il faut qu'elle donne l'arbre et le fruit; il faut qu'elle mette sous les armes sa propre population; il faut qu'elle bouleverse tous ses ateliers de reproduction et de fécondité; il faut qu'elle demande aux mêmes hommes leur industrie et leur vie. Voilà, n'en doutons pas, le secret de tous les débats et de tous les embarras: ils roulent sur un dilème dont les Anglais ne parviendront pas à sortir. Adopte-t-on le plan du secrétaire de la guerre? on aura trois corps d'armée, qui, par leur composition, se désorganiseront

Digitized by Google

réciproquement. M. Wyndham, sur ce point, a toute raison ; la milice dissoudra l'armée de réserve ; l'une et l'autre, l'armée de ligne. Veut-on adopter, au contraire, le plan de M. Wyndham? on aura une belle levée en masse, qui désorganisera la nation entière.

Dans une situation aussi singulière, nous ne pouvons qu'admirer la confiance du chancelier de l'échiquier. Les taxes ont pu répondre à leurs combinaisons, dans la dernière guerre ; la nature des circonstances était telle, que les Anglais avaient accaparé le commerce du monde entier. Si, par hasard, la guerre actuelle venait à ne pas offrir les mêmes avantages, le produit de ces prétendues taxes pourrait se trouver très-aventuré. L'attitude à laquelle se décident beaucoup de puissances maritimes (1), et la soustraction subite de toute la côte du nord, pourraient déranger à cet égard beaucoup de calculs. Les circonstances nous paraissent en tout point différentes.

D'abord, à cette époque, la guerre avait pris en Europe on ne sait quel manteau au moins hypocrite de guerre sociale, qui donnait à toutes les neutralités une attitude timide. Le Danemarck, la Suède, la Prusse, et les puissances d'un ordre inférieur, avaient beau être insultées, vexées et pillées sur les mers, à peine osaient-elles proférer quelques plaintes. Elle s'estimaient trop heureuses de se sauver, au prix de quelques bâtimens, des hasards d'une guerre où elles ne voyaient aucun avantage. Si une semblable situation devait se renouveler, rien ne serait plus profitable pour l'Angleterre : elle commencerait, comme elle le fait déjà, à s'emparer des bâtimens marchands des autres puissances ; elle s'emparerait bientôt de tout leur commerce. On peut d'avance indiquer sa marche.

---

(1) There was a report yesterday also, which we hope is wholly unfounded, that the Danes begins to complain of the manner in which their ships are detained or visited. We do not cbuse at present to say all that might be said on this subject.

(Morning Chronicle.)

Digitized by Google

Nous ne voulons point être injustes envers nos ennemis : nous conviendrons que, sur les milliers de bâtimens neutres que les Anglais ont saisis dans la dernière guerre, il y en a eu à-peu-près une vingtaine qui ont été restitués. Nous voulons croire que, plus prudens dans la guerre actuelle, les restitutions seront plus nombreuses. Dans ce cas même, qui est le plus favorable, on ne se fait point d'idée des vexations dont les cours de l'amirauté anglaise ont l'habitude, et reçoivent l'instruction.

On ne peut ignorer combien il importe à tout bâtiment commerçant, quel qu'il soit, d'arriver promptement à sa destination, tant à cause de la nature des marchandises, qu'à cause des saisons, des temps, des marchés, et sur-tout des salaires et de la solde d'équipage. Une fois visité et amené dans les ports d'Angleterre, ce bâtiment est jugé sur-le-champ, si on le croit coupable; mais si on croit qu'il n'a contrevenu en rien aux traités de commerce, on l'oublie. Il demeure ainsi en panne une année entière, sans que le patron puisse obtenir une audience. Pendant ce temps, voici ce qui arrive : le bâtiment se détériore, la cargaison s'avarie, les matelots, circonvenus par les recruteurs anglais, désertent et passent au service de la Grande-Bretagne. A la fin, cependant, l'amirauté consent à le renvoyer. Mais alors son propriétaire, ruiné, est forcé de le vendre sur place et à bas prix, ne fût-ce que pour payer sa dépense, ainsi que les frais de justice dont aucune imagination ne peut se figurer l'excès (1).

Le lecteur aperçoit facilement les résultats de cette savante méthode. La guerre n'est pas plutôt déclarée par l'Angleterre, que l'effroi gagne tout le monde commercial. L'idée seule d'être visité, amené en Angleterre, et

(1) Ceux qui ne connaissent que les traités écrits, s'imagineront que, dans ce cas, le preneur doit être tenu aux dédommagemens. Nous le savons parfaitement. Mais des dédommagemens obtenus sont une chose sans exemple dans les cours d'amirauté anglaise, et nous n'avons pas connaissance d'un seul cas de cette espèce.

Digitized by Google

de subir un jugement de l'amirauté anglaise, paralyse toutes les spéculations, arrête toute activité. Tous les ports des puissances en paix, se changent, par ce moyen, en comptoirs de l'Angleterre. Mille considérations de profit et de sûreté font penser qu'il vaut mieux confier à des vaisseaux anglais, qu'à ses propres vaisseaux, les objets de commerce dont on peut disposer. Les Anglais consentent à aller prendre avec leurs propres vaisseaux les matières premières de toutes les puissances du Continent, ils consentent même à les leur rapporter ensuite, quand ils les ont ouvrées et manufacturées (1).

Si c'est cet ordre de choses sur lequel M. Addington a compté, quand il a établi ses droits sur les consommations intérieures et sur les douanes, et quand il s'est vanté de faire d'autorité l'approvisionnement de tout le continent (2), nous croyons et nous espérons qu'il a pu se tromper. La France respectera la neutralité de toutes les puissances. Mais elle a lieu de croire que l'Angleterre la respectera elle-même, ou que ces puissances la feront respecter. Elle a lieu de croire que par des considérations d'aucun genre, aucun état de l'Europe ne s'abaissera jusqu'à envoyer, dans cette guerre, des *tributs* à la Grande-Bretagne. Nous appelons ici franchement tributs, non-seulement des stipulations pour des envois d'espèces, mais encore cette honteuse condescendance avec laquelle une puissance enverrait à l'Angleterre ses vaisseaux, afin qu'elle les saisît et qu'elle en soudoyât ses matelots. On ne nous contestera point que c'est être tributaire de l'Angleterre, que de se laisser terrifier par elle, au point de lui abandonner l'empire exclusif des mers, et le commerce de tous les pays. On ne nous contestera point que c'est être tributaire et esclave d'un état, que de le laisser, sous pré-

(1) C'est ce qui fait que, pendant la dernière guerre, la somme des importations et des exportations a été si immense en Angleterre. La paix n'est pas plutôt survenue, que tout a changé. *Iudæ iræ.*

(2) Command of the supply of the world.

Digitized by Google

texte de la guerre, en possession de toutes les transactions commerciales et maritimes, au point qu'il n'y ait plus d'autres vaisseaux que les siens qui osent voiturer sur les mers les denrées de l'Europe, celles de l'Amérique et de l'Asie.

Il nous paraît très-probable que M. Addington se trompera sous le rapport du monopole qu'il ose proclamer, et alors il se trompera manifestement sur le produit des douanes. Nous croyons qu'il se trompera encore sous le rapport de l'esprit public et des armées. Ces deux points, que nous n'avons fait qu'effleurer, demandent une attention et des réflexions particulières. La longueur des débats du parlement et leur importance, nous forcent à les renvoyer à un prochain numéro.

ANGLETERRE.

CHAMBRE DES PAIRS.

Séance du 20 juin.

Le secrétaire de la guerre : Je vais maintenant appeler toute l'attention du comité, sur le très-gracieux message de S. M., qui vient d'être lu, et qui soumet à votre examen trois objets principaux : 1°. il s'agit de pourvoir à la manière la plus efficace d'assurer la défense et la sûreté des royaumes-unis; 2°. de lever une grande force disponible pour des opérations offensives : à cet égard, je n'ai pas besoin d'employer beaucoup d'argumens pour prouver que dans la présente conjoncture, c'est le devoir sacré du parlement d'user de tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour arriver à ce but le plus important et le plus nécessaire; 3°. enfin, il s'agit d'adopter toutes ces mesures dans le plus bref délai possible.

En considérant le premier de ces objets, savoir la protection et la sûreté des royaumes-unis, et eu égard à l'état présent de nos forces navales et militaires, eu égard encore à l'état présent des forces de l'ennemi, aux positions qui sont respectivement occupées, je ne puis m'empêcher d'exprimer ma conviction, qu'il nous convient de nous renforcer considérablement. Lorsque je parle ainsi, on doit entendre que je prends en considération les circonstances extraordinaires dans lesquelles nous avons le malheur de nous trouver, circonstances qui naissent du temps très-extraordinaire dans lequel nous vivons, et qui proviennent aussi de la conduite très-extraordinaire de l'homme très-extraordinaire qui, aujourd'hui, est à la tête de la nation française. Dans d'autres temps, et si nous étions seulement menacés des dangers ordinaires de la guerre, tels que nous les avons ci devant connus et éprouvés, je n'aurais pas hésité à soutenir que les forces que nous avons maintenant sur pied, ou que nous aurons incessamment, jointes à la supériorité décidée de notre marine, nous auraient auto-

Digitized by Google

risé à regarder avec mépris les moyens qu'emploirait l'ennemi contre nous; parlant toujours des temps ordinaires, et calculant sur les dangers ordinaires de la guerre, sur ceux auxquels ce pays a été exposé jusqu'à ces dernières dix années, lorsque nous avions 140,000 hommes à notre disposition, lorsque nous pouvions à ce nombre ajouter un nombre supplémentaire, lorsque nous étions les maîtres d'une puissante marine, je répète que nous pouvions regarder avec dédain les préparatifs de l'ennemi. Nous aurions été excusables en les dédaignant, et nous aurions eu raison de dire que s'il passait jusqu'à l'exécution de ses menaces, il tomberait bientôt victime de sa présomption. Oui, c'est ainsi que je parlerais, dans des temps ordinaires, dans une guerre ordinaire entre ce pays et la France; mais les circonstances présentes sont différentes, et en conséquence, un langage différent doit être employé. Il ne faut point nous dissimuler le péril auquel nous pouvons être exposés, et il faut nous préparer à y faire face. La probabilité est qu'un certain nombre seulement d'hommes peut être jetés sur les côtes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; mon sentiment est que tout projet d'invasion se réduira à cela; cependant il est de notre devoir de nous préparer, comme si nous devions craindre un danger beaucoup plus imminent. Je n'ai pas tort en disant que tel sera en définitif le résultat de toute entreprise de la part de l'ennemi, de tout projet d'invasion hasardé par lui; et lorsque je l'entends nous menacer si hautement, lorsque j'observe les offres de secours de la part des différentes provinces de France à leur grand consul, pour arriver à l'exécution de ses menaces, et lorsqu'en même temps je considère les moyens qu'ils ont d'accomplir leur objet, je ne puis m'empêcher de sourire de cette vaine audace. Je ne puis m'empêcher de sourire lorsque je vois ces généraux, ces sénateurs qui sollicitent la faveur d'accompagner leur tout-puissant consul dans le vaisseau chargé d'apporter dans ce pays toutes les vengeances françaises. Si l'on réfléchit bien au chemin qu'aura à faire ce vaisseau, les plus hardis, sans doute, sont forcés de trembler. Le plus grand danger n'est pas pour nous, mais il est pour les envahisseurs; pour eux, le passage du détroit doit être aussi redoutable que celui du Styx.

> ..... *Quàm vellent æthere in alto,*
> *Nunc et pauperiem et duros perferre labores!*
> *Fata obstant, tristique palus inamabilis undâ*
> *Alligat, et novies Styx interfusa coercet.*

On nous a donc pompeusement appris qu'un vaisseau alloit être chargé des vengeances et des destinées de la France; quant aux destinées de la grande république, je ne prétends pas les deviner; une telle faculté n'appartient pas à l'homme, ses destinées sont dans la main du Tout-Puissant, qui fait sortir le bien du mal, et qui, à l'époque marquée par sa sagesse, rétablit toutes choses pour le mieux. Les destinées de la France, comme tous les autres événemens, sont dans les entrailles du temps; le bien sera le dernier résultat, et je prie le Ciel que ce bien arrive; je le prie d'envoyer le bonheur sur cette race aujourd'hui la plus malheureuse de toutes; je souhaite à l'univers qu'elle tourmente, je lui souhaite la tranquillité et la paix. En voilà bien assez de dit sur les destinées de la France. L'autre partie de la cargaison du vaisseau redoutable sera composée des vengeances de la France, ou, pour parler plus correctement, du *desir du premier consul de France*, qui, certainement, ne respire que vengeance. Les desseins

Digitized by Google

de cet homme singulier sont hostiles, non-seulement contre l'indépendance, mais même contre l'existence de ce pays. Ceci a été déjà trop clairement développé pour avoir besoin d'une nouvelle explication. C'est évidemment son désir de détruire ce pays comme nation, et il n'y a aucun doute que rien ne peut le satisfaire, que la dégradation du nom anglais et l'anéantissement du pouvoir britannique. Tel est son objet, tous ses plans y tendent; je n'entreprendrai point d'examiner où est la probabilité du succès dans son esprit. Quant à moi je ne comprends pas comment un être raisonnable peut nourrir des espérances aussi insensées; je compare les moyens avec la fin, et tout ce plan me paroît être l'effet d'un orgueil blessé; c'est l'ouvrage d'un esprit entièrement absorbé par la contemplation d'une vanité exaltée et d'une fausse gloire; mais bien que les passions du premier consul soient si emportées et si déraisonnables, bien qu'un succès en définitif soit impossible, bien que l'entreprise doive être funeste à nos ennemis plutôt qu'à nous, il n'en est moins pas nécessaire de nous préparer parfaitement contre les explosions irrégulières, violentes, et momentanément décisives du plus ambitieux des hommes, contre les paroxismes de cette furie militaire qui commande aujourd'hui une immense force armée.

Lorsqu'on nous dit que des flottes suivront des flottes, et que des armées suivront des armées pour effectuer l'invasion, nous devons nous tenir prêts. Nous devons nous tenir prêts, puisqu'on dit encore que cette invasion peut être effectuée; en effet, il est certain que quelques milliers d'hommes peuvent être jetés sur notre rivage, et nous apporter toutes les horreurs dont depuis long-temps notre pays a eu le bonheur d'être exempt. C'est le devoir de l'état de ne rien laisser au hasard, quoique tous les hasards soient en notre faveur. Nous devons nous prémunir contre tous les événemens possibles, et adopter toute espèce de précautions. C'est sur ce principe que je crois convenable de lever de grands renforts: sur ce principe, et sur lui seulement, que je propose d'ajouter à notre armée déjà formée et qui se forme, une armée de réserve de 50,000 hommes. Cette armée sera levée à l'instant, et entrera à l'instant en campagne. Après avoir bien étudié ce sujet, et consulté les hommes de l'art les plus habiles, je me flatte que j'obtiendrai l'approbation du comité, en lui proposant de lever pour cette armée de réserve, 40,000 hommes dans la Grande-Bretagne, et 10,000 en Irlande. Ces forces seront réunies, et elles seront commandées par des officiers militaires nommés par S. M. comme il sera dit ci-après. Elles formeront un corps de réserve, et seront prêtes à agir suivant l'occasion dans toute partie des royaumes unis; elles établiront le plus sûrement notre salut, elles mettront S. M. en état d'employer son armée régulière à des opérations offensives. Ceci me conduit à la seconde partie du très-gracieux message de S. M.

Tout le monde conviendra que la plus grande force disponible que nous avons eue au commencement des guerres précédentes, serait, dans notre présent système militaire, sujet à beaucoup d'inconvéniens. Il fallait certainement s'affliger, au commencement de chaque guerre, de ce que la force militaire disponible n'était pas égale à nos ressources et à nos efforts. Notre armée de terre n'a jamais été proportionnée avec notre marine, supérieure à toutes les puissances maritimes du globe. Ici on doit me permettre de dire que notre système militaire doit subir une révision; car assurément il n'est pas aujourd'hui, et il n'a jamais été dans les temps modernes, en proportion du pouvoir réel de ce pays.

Digitized by Google

J'estime que nous n'avons pas une armée telle qu'on doit la souhaiter, et que notre système en entier doit être revu et examiné à fonds. Parlant toujours d'après mes propres souhaits, j'ose dire que le parlement ne doit pas se séparer sans adopter des réglemens nouveaux sur ce sujet. D'un autre côté, et en y réfléchissant mûrement, je conviens que cette matiere est grande et importante, qu'elle exige un serieux examen, ne doit point être traitée à la hâte, et en un mot que c'est un ouvrage qui ne peut être entrepris que dans le temps d'une profonde paix. Je ne fais donc qu'indiquer mes souhaits pour le moment, et j'espere qu'à la premiere heure de loisir, un objet aussi majeur ne sera point négligé par la législature.

Je reviens à l'armée de réserve. J'ai annoncé que la chambre devait considérer trois points principaux. Je les rappelle en commençant par le dernier.

1°. Nous devons lever tel nombre d'hommes qui sera nécessaire, et ce, dans le plus bref délai possible: 2°. le service de cette armée s'étendra sur toutes les parties des royaumes-unis, même sur les isles de Guernesey et de Jersey; 3°. la levée sera faite de manière à ménager la nation, et pour cela on aura recours autant que possible au mode accoutumé. On levera l'armée de réserve sur tous les hommes âgés de 18 à 45 ans, sauf toutefois les exemptions que je pourrai mentionner. Je propose de mettre cette armée sur pied sans perdre de temps, et de la faire commander par des officiers à la demi-paie. Quant à l'étendue de son service, j'ai déjà annoncé qu'il auroit lieu sur toute la surface des royaumes-unis et dans les isles de la Manche; quant à la durée du service, je pense que quatre années suffiront pour ceux qui tireront au sort, et pour ceux qui serviront comme remplaçans, ils n'obtiendront leur congé qu'au bout de quatre ans, ou un mois après la signature du traité définitif de paix. En ce qui concerne le mode de levée de cette armée, je pense que le meilleur est de faire tirer au sort conformément aux principes du système de la milice.

M. Windham. Je dois délivrer mes sentimens sur la mesure qui vient d'être proposée: on l'a proposée avec toute la solennité de l'importance que l'occasion mérite. Je suis fâché que la mesure elle-même soit insuffisante. Je suis parfaitement d'accord avec le très-honorable membre, que nous sommes dans des temps nouveaux, et que de grands dangers nous menacent. Je pense comme lui qu'il ne nous conviendrait pas aujourd'hui de suivre la vieille routine. Je le pense si fortement, que je regarde notre ruine et notre destruction comme inévitables, à moins que nous n'adoptions des mesures conformes au temps.

Ma grande objection contre la mesure proposée, consiste en ce qu'elle ne paroît précisément établie d'après notre vieille manière d'agir; au lieu d'améliorer notre système militaire, nous allons exactement désorganiser l'armée. Je soutiens que notre armée n'est pas en raison de notre situation, n'est pas proportionnée aux ressources du pays. Mais pourquoi est-elle ainsi disproportionnée? Pourquoi? parce qu'elle a été désorganisée. Comment ce pays ne peut-il, ainsi que les autres pays, lever une armée en conséquence de sa population? C'est parce que nous avons une immense milice, où les hommes tirent nominalement au sort, mais, dans le fait, composée de remplaçans. On donne à ces remplaçans de telles primes pour s'engager, que vous êtes dans l'impossibilité de vous procurer des recrues pour votre armée régulière. La levée proposée, que sera-t-elle? une pure et simple milice.

Digitized by Google

Il a été dit par un certain auteur, que le premier mérite d'un livre était de se faire lire : ainsi le premier mérite d'une armée est d'avoir des lois qui fassent des soldats. Les grandes primes accordées aux soldats produisent de grands abus, et le souvenir de ces primes aurait long-temps une tendance pernicieuse, si l'on adoptait le système que j'indique. Jamais la milice ne peut égaler les forces régulières. Les hommes ne peuvent être proprement soldats que lorsqu'ils ont rompu tous leurs autres liens, et qu'ils ont, pour me servir de l'expression des matelots, plongé dans l'eau profonde. Ensuite, n'est-ce rien de faire connaître à l'ennemi qu'une si grande partie de nos forces ne peut être déplacée, et qu'elles sont destinées à être immobiles comme une carcasse de navire? Je n'empêche pas que l'on emploie une force de cette nature; mais non dans ce moment, lorsque nous avons besoin d'une meilleure. Les différens genres de nos forces peuvent être comparés aux différens genres des mots. Le masculin est regardé comme étant plus noble que le féminin; le féminin comme étant plus noble que le neutre : de même je regarde l'armée régulière comme meilleure que la milice, et la milice, comme meilleure que les volontaires. Par quelle raison ne nous occupons-nous pas essentiellement de la première? Je blâme l'emploi des officiers-recruteurs. Ce qui distingue particulièrement nos officiers de ceux des autres nations, c'est qu'ils possèdent au plus haut degré des sentimens de *gentlemen*. Comment de pareils sentimens peuvent-ils s'allier avec les ruses d'un officier-recruteur?

Le grand point que nous ne devons pas perdre de vue, c'est celui de disposer la force entière du pays, de manière qu'elle puisse repousser avec succès l'attaque d'une armée envahissante. L'ennemi peut débarquer sur un seul point plus de troupes qu'on ne peut lui en opposer immédiatement. Que si la masse du peuple étoit préparée convenablement, chaque district contiendroit en lui-même des moyens suffisans de résistance. Si cent mille hommes, par exemple, venoient à débarquer sur un point de la côte voisine de la capitale, la population de la ville de Londres, si elle étoit bien dirigée, devroit fournir des moyens suffisans pour résister. C'est un fait que l'on ne doit jamais oublier, que la force physique, en ne faisant attention qu'au simple calcul des nombres, n'emporte point avec elle l'assurance du succès. Toutes les invasions ont manifesté cette vérité : une forteresse est prise, et un pays est perdu. Il y avoit en Hanovre une population capable de détruire trois fois l'armée de Mortier; cependant ce pays s'est rendu; il a fait abandon de tout, des propriétés publiques, des propriétés particulières, de ses lois, de sa constitution.

Mais quand on aura établi cette espèce de conscription, pourra-t-on se flatter qu'on en aura fait assez? Des mesures parlementaires, des armées sur le papier peuvent avoir une belle apparence aux yeux de la multitude; elles n'ont aucune solidité. Aucun officier distingué n'oserait leur donner son approbation : elles ressemblent à ces marchandises de montre qui brillent derrière les vitres d'une boutique, mais qui ne peuvent soutenir l'inspection d'un ouvrier, et qui trompent cruellement l'espérance de l'acheteur. Les 120, les 140 mille hommes de milice que nous prodigue le ministère, ne signifient rien du tout; ils s'évanouiront à l'aspect d'une armée régulière.

Certes, je suis partisan d'une armée de volontaires; mais la mienne ne ressemblerait nullement à celles qui existent. Je voudrois que

Digitized by Google

l'on n'hésitât pas un moment *à lever tout le peuple en masse* (1). Je voudrois que tout le peuple fut exercé à ce qui compose la partie la plus essentielle du service militaire, à l'exercice à balles. Ainsi, l'ennemi auroit à combattre, non-seulement nos troupes régulières, mais tous nos paysans armés. Pour de tels volontaires, je n'exigerai point l'élégant appareil d'un uniforme; je n'exigerai point qu'on leur apprît des marches et des contre-marches, ni à coucher en joue, tantôt avec l'œil droit, tantôt avec l'œil gauche. On ne s'est que trop occupé de ces détails minutieux dans notre armée.

On prétend qu'il y a des hommes qui regardent avec un mépris calme les menaces de l'ennemi. Distinguons différentes espèces de calme: il y a le calme de la joie, le calme de la douleur, du désespoir. Il y a des personnes qui ont tellement le calme de la dignité, que lorsque leur maison est forcée par des brigands, au lieu de songer à se défendre, ils se cachent sous le lit. Il se peut que les ministres de S. M. aient fait beaucoup pour la défense du pays; mais certainement ils ont pris grand soin pour qu'il n'en parût rien. Bonaparte aussi a été très-secret dans ses procédés, et ils ont peut-être voulu l'imiter. Cependant la situation étoit bien différente: le secret convient parfaitement à celui qui attaque; il ne convient nullement à celui qui est attaqué. Si un officier commandant un poste est instruit que l'ennemi doit essayer de le surprendre à une certaine heure, que pensera-t-on de sa sagesse, si cet officier dit à son aide-de-camp: Je suis instruit qu'on doit nous attaquer cette nuit; mais *chut*, ne dites pas un mot de ceci à la garde: gardons un profond secret. N'est-ce pas ainsi que le gouvernement de S. M. s'est conduit? Il devait agir bien autrement. Si l'on vouloit nous sauver, on ne pourroit y parvenir que par les efforts de la masse du peuple. On pouvait garder un calme très-digne et très-magnanime; mais il ne fallait pas adopter une manière clandestine d'assurer notre salut. Je puis contempler sans effroi toutes les menaces de l'ennemi, si le peuple fait son devoir. Pour que le peuple fasse son devoir, il faut que le gouvernement fasse le sien.

Le chancelier de l'échiquier se lève alors pour répondre à M. Windham; M. Pitt pour déclarer qu'il partage les sentimens de son très-honorable ami le chancelier de l'échiquier, et la motion du secrétaire de la guerre est adoptée.

NOUVELLES DIVERSES.

Ancône, 11 *juin*.

On croit que les troupes françaises que nous avons ici depuis huit jours, partiront ce soir, et dirigeront leur marche vers l'Abruzze et la Pouille.

Milan, 20 *juin*.

On croit généralement ici que l'armée d'observation, des français, s'est mise en marche pour occuper les ports du royaume de Naples. Son quartier-général sera à Tarente, d'où il partira tous les samedis un courrier militaire.

(1) Prenez garde aussi que tous ceux qui ont placé leurs fonds dans votre banque, ne les retirent en masse.

Digitized by Google

Paris. Les lettres des départemens du Nord sont pleines de détails relatifs au voyage du premier Consul. La ville d'Amiens s'est distinguée par la grandeur et la grâce qu'elle a mise à tous les honneurs qu'elle a rendus au chef de la France. Les devises et les inscriptions étaient par-tout répandues. On a distingué celle des Cours : on lisait en lettres de feu sur la façade de la porte qui conduit à Calais : CHEMIN D'ANGLETERRE. Une jolie barque portée et prête à mettre à la voile avait un pavillon sur lequel était écrit : *un bon vent et trente-six heures.* Le premier consul a reçu du maire et du corps municipal l'offrande de plusieurs cygnes : hommage que la ville d'Amiens présentait autrefois aux chefs du gouvernement. Mais ce qui a sur-tout signalé le séjour du premier Consul, c'est le soin qu'il a mis a recevoir tous les fonctionnaires publics, les autorités constituées, à conférer avec les principaux et les plus instruits d'entre les propriétaires, les fabricans et les commerçans ; à visiter les manufactures ; à prendre des renseignemens sur tout ce qui lui paraissait relatif à la prospérité générale de la France et aux intérêts particuliers de ce département.

— Des adresses de toutes les parties de la France continuent à apporter, au sujet de la guerre déclarée par l'Angleterre, l'expression des sentimens de dévouement de tous les individus, de toutes les corporations, et de toutes les classes. Quelques hommes opprimés par les injustices révolutionnaires ont pu quitter une fois leur pays, aigris de vengeance et de colère. Si la France avait été capable daccepter les outrages que l'Angleterre a bien voulu lui offrir, c'est alors qu'il aurait fallu la quitter, le cœur flétri d'indignation et de honte.

Cette unanimité de tous les cœurs et de toutes les opinions dans une guerre d'honneur national, est un doux spectacle pour ceux qui dans quelque parti qu'ils aient pu figurer, n'ont cessé de placer au-dessus de tout, la gloire et le bien de leur pays. La France s'est relevée de la révolution par la victoire. Faut-il s'étonner que ceux-là veuillent lui arracher les victoires, qui voudraient la replonger dans la révolution ? Ici se présente un rapprochement très-extraordinaire. La France s'égara un jour dans une grande folie ; celle des croisades : elle en fut sauvée par un homme simple, tiré de l'obscurité d'un cloître. La religion répara les maux de la religion. Quand la France a été égarée par les folies révolutionnaires, le génie seul pouvait réparer les désordres du génie.

Digitized by Google

(N°. CVI.) 20 MESSIDOR an 11.
(Samedi 9 Juillet 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

STANCES

SUR LA GUERRE ACTUELLE.

Aux désirs de l'humanité
La victoire a daigné sourire ;
Et désarmé par l'équité,
De ses longues fureurs le continent respire :
Mais, au sein de ses régions,
La mort a promené sa dévorante haleine ;
Et des siècles de paix effaceront à peine
Les vestiges sanglans de nos divisions.

Que de champs transformés en vastes cimetières,
De cités en mornes déserts !
Tout pleure autour de nous : des nations entières
Ont rougi de leur sang les terres et les mers ;
Leurs corps ont engraissé les moissons jaunissantes,
Et ces fruits que l'été promet à nos désirs :

Digitized by Google

J'entends, je vois errer leurs ombres gémissantes,
Et l'air est encor plein de leurs derniers soupirs.

D'un horrible et long incendie
Le globe offre à nos yeux le tableau déchirant;
Faut-il que votre perfidie
En rallume le feu mourant?
Rivaux cruels! Até, par vos bouches parjures,
Provoque ma patrie à de nouveaux combats;
Et, prête à r'ouvrir nos blessures,
Du fer de l'injustice elle arme vos soldats.

C'est peu qu'engraissés de rapine,
Les maux du genre humain cimentent votre orgueil,
Qu'à votre ambition le glaive, la famine
Ait asservi l'Asie en deuil;
C'est peu que nos regards ne trouvent sur les ondes,
Que vos pavillons oppresseurs;
Et que des boulevards, des trésors des deux mondes
Mille traités honteux vous laissent possesseurs.

Il faut, à votre voix, que l'Europe se taise,
Et mette à vos pieds ses états;
Que votre seul trident calme, soulève, appaise
Les peuples et les potentats;
Que de la foi jurée observateurs rigides,
D'Albion jouets éternels,
Nous laissions déchirer, par ses fraudes avides,
Les pactes les plus solennels.

Nos bras, sans votre aveu, n'oseraient-ils construire
Un môle, un rempart de gazon,
Tisser ni déployer la voile d'un navire,
Ni tendre un modeste hameçon?
Non, non; le temps n'est plus où, sur ses propres rives,
Vous veniez abreuver la France de mépris;

Digitized by Google

Où de ses ports comblés, de ses flottes captives,
Vos Argus insolens surveillaient les débris.

Déjà, de nos aïeux les ombres satisfaites
Ont oublié les jours de Créci, de Poitiers :
Les fils de leurs vainqueurs, vieillis dans les défaites,
Ont cent fois devant nous baissé leurs fronts altiers ;
Mars a sur leurs drapeaux versé des flots de honte :
Au seul nom du Français, éperdus de frayeur,
La barrière des mers, la fuite la plus prompte
Les dérobent à peine aux coups de sa valeur.

Mais bientôt sonnera l'heure, l'heure fatale,
Où leurs mille et mille vaisseaux
En vain de l'Océan couvriront l'intervalle ;
Où, par les vents guidés, et maîtrisant les eaux,
Jaillira tout-à-coup l'élite de nos braves,
Et par nombreux torrens roulera sur leurs bords :
Réponds, peuple arrogant, qui nous fuis et nous braves,
Pourras-tu briser leurs efforts ?

Allons ; que l'honneur, la patrie
Unissent nos sermens, nos vœux, nos intérêts :
Dieux, justice, valeur, élémens, industrie,
Tout secondera nos projets.
Atteindre ces voisins perfides,
Ce sera les avoir vaincus.
Dans leurs antres, nouveaux Alcides,
Accourons étouffer les modernes Cacus.

Leur mort va de nos maux tarir la source antique,
Consoler les humains à jamais réunis,
Et sur leurs autels rajeunis,
Asseoira les vertus, les mœurs, la foi publique.
L'or, désormais acquis par d'innocens travaux,

Digitized by Google

N'alimentera plus les discordes civiles,
Et Thétis ne verra, dans ses plaines tranquilles,
Que des frères et des égaux.

Tombe Albion ! péris avilie, abhorrée !
Que nos derniers neveux, bénissant nos exploits,
Redisent à leurs fils : « Il fut une contrée
» Que réprouvaient les Dieux, les mortels et les lois ;
» Elle n'est plus ! son orgueil, sa puissance,
» Sur l'Europe asservie avaient long-temps pesé :
» Elle n'est plus ! Elle outragea la France ;
» Et le trône du crime en un jour fut brisé. »

Par J. P. Ravigné, *Professeur de Belles-Lettres à l'école centrale de Perpignan.*

ENIGME.

Sous trois aspects divers je m'offre en mille endroits :
Je suis en même temps douce, agile et brillante ;
Je ne quitte jamais les rochers et les bois ;
Et cependant, bravant la tempête effrayante,
Je suis presque toujours sur l'abyme des mers.
Si, forçant brusquement ma prison transparente,
Je brille en un repas, par mille cris divers,
Des convives soudain la troupe pétulante
Me témoigne sa joie et sa gaieté bruyante.
Je n'ai ni pieds ni mains ; l'air seul est mon soutien ;
De mes mains, de mes pieds je me sers à merveille ;
Je n'ai point de gosier, je bois et mange bien ;
Je dors de bien bon cœur, jamais je ne sommeille.
J'ai l'œil et le nez fins, je ne vois, ni ne sens ;
Un souffle me détruit ; du vent le plus terrible

Digitized by Google

La fureur, contre moi, les coups sont impuissans ;
Je suis muette, aveugle, en tout point insensible ;
L'aspect d'un bon dîner réjouis mes esprits ;
Et, quand je suis frappé, je pousse de grands cris.

Par M. G. DE P.

LOGOGRYPHE.

Loin du tumulte de la ville,
Dans mon paisible sein j'offre au sage un asile :
Il y goûte un repos qu'on ne trouve qu'aux champs.
Si de neuf pieds unis tu brises la structure,
Tu trouveras en moi ce droit de la nature,
Qu'un père laisse à ses enfans ;
Du saint pontife un des beaux ornemens ;
Ce que cache avec soin une vieille coquette ;
Un arbre cher à la musette ;
Ce qui de tous nos vers forme l'extrémité ;
Ce qu'on craint en hiver, ce qu'on cherche en été ;
Un petit lieu qui rend le froid plus supportable ;
Une ville du Nord ; un fleuve ; un mal affreux ;
Un mot qui peut sembler synonyme d'heureux ;
Ce que la jeune fille, au sortir de l'enfance,
Préfère à son indépendance ;
Je t'offre encor, pour me connaître mieux,
Une science ridicule,
Autrefois en honneur chez le peuple crédule ;
Deux notes de musique ; un saint ; un animal ;
Un don divin, qui te rend presqu'égal
Au créateur de la nature ;
Un des effets de la peinture ;
L'embryon de tout végétal ;

Digitized by Google

Ce qui s'élève en lui quand il prend la croissance ;
Enfin le nom doux et sacré
Que reçoit, d'un fils adoré,
Celle qui d'un époux a doublé l'existence.

Par un Membre de la Société d'Agen.

CHARADE.

Sans être saint, au ciel est mon entier ;
Il est aussi dans le calendrier :
— Le jour, le mois ? — C'est le vingt de janvier.
En vérité, je n'ai pas le courage,
Pour être peint, d'en dire davantage :
Quoiqu'après tout, un si grand avantage
A moi tout seul n'est pas particulier :
Dans l'Almanach on voit que chaque page
D'un tel cadeau peut se glorifier.
De mon premier on admire l'ouvrage :
Il est encor plus utile que beau ;
Et mon second, qui ne prend que de l'eau,
N'est guère seul, autant que je puis croire ;
Et si par fois il quitte son jumeau ;
Ce n'est jamais que s'il faut aller boire.

Par un Abonné.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Pion* (du jeu d'échecs.)

Celui du Logogryphe est *Etable* où l'on trouve *Table*.

Le mot de la Charade est *Char-pente*.

Digitized by Google

Les Leçons de l'Histoire, ou *Lettres d'un père à son fils, sur les faits intéressans de l'Histoire universelle*; par l'auteur du *Comte de Valmont*. Six vol. in-12. Prix, 18 fr., et 24 fr., franc de port. A Paris, chez *Leclerc*, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, en face du petit portail, n°. 42.

Le titre de cet excellent ouvrage est trop modeste; ce n'est pas, comme il semblerait l'annoncer, un simple choix des faits les plus curieux et les plus intéressans, mais une histoire générale, où toute la suite des empires et des événemens est représentée dans l'ordre et selon le plan ingénieux dont je crois que le P. Pétau a offert le premier modèle dans son *Rationarium temporum*. Cet ordre est admirable en ce qu'il montre le rapport de toutes les histoires, et que, prenant le genre humain au berceau, il en suit le progrès et l'établissement dans les divers lieux où il s'est répandu, ensorte qu'il vous fait envisager toutes les nations à-la-fois comme des ruisseaux qui s'échappent d'une même source, ou comme une seule famille dont les diverses branches se partagent le domaine de la terre. On sentira les grandes beautés de ce tableau en lisant *les Leçons de l'Histoire*, et particulièrement la septième lettre, où l'auteur a traité cette matière avec une érudition souvent solide, et toujours intéressante.

Cet ordre historique a encore l'avantage d'accoutumer l'esprit à voir l'antiquité dans un grand ensemble; et c'est ainsi seulement qu'il convient

Digitized by Google

de l'étudier aujourd'hui. Les anecdotes et les faits particuliers peuvent orner la mémoire d'un enfant, mais un homme doit s'instruire par une vue générale de tout le cours des choses humaines. C'est aussi de cette manière que Bossuet voulut enseigner l'histoire à un prince ; ce fut un trait de génie qui n'a point assez frappé ceux qui n'admirent que le style. On a insinué malignement que le *Rationarium* avait bien pu lui fournir cette idée : mais pour peu qu'on connaisse le tour d'esprit de ce grand homme, on sent que toute idée haute lui était familière et entièrement accommodée à sa manière de voir; son caractère propre est d'avoir été le plus naturellement et le plus facilement sublime de tous les écrivains. Ensuite le *Rationarium* n'a pas les mêmes vues que *l'Histoire universelle*. Le P. Pétau ne se soutient point, il a trop resserré l'histoire profane dans les premiers chapitres, où il ne dit qu'un mot de l'empire d'Assyrie, et il l'a trop étendue dans les suivans, où il expose les commencemens de la Grèce ; la littérature et les arts de cette contrée nous ont séduits au point de nous faire attacher à son histoire plus d'importance qu'elle n'en mérite ; c'est une illusion dont le P. Pétau n'a pas été exempt.

Il est curieux de voir avec quelle sagacité et quels efforts il a su démêler l'histoire de tant de petits rois dont nous connoissons à peine les noms, et dont les domaines n'étoient pas aussi étendus que ceux d'un riche particulier de nos jours. (Voyez le chapitre *de Vetustis Græcorum originibus, etc.*) Il est singulier d'entendre ce savant jésuite nous raconter, dans le plus grand détail, toute la filiation de leur race, leurs mariages, leurs alliances et jusqu'aux moindres aventures de leur postérité, comme si tout cela se fût passé de son temps. Il y a bien des gens qui ne connaissent pas

Digitized by Google

leur famille aussi bien que le P. Pétau connaissait la parenté d'un petit prince grec, qui a vécu il y a trois mille huit cents ans. Mais ce père devoit comprendre que ces détails, tout curieux qu'ils peuvent être pour certaines personnes, étoient étrangers au plan de son ouvrage ; quelques-uns d'ailleurs ont été puisés originairement dans les poètes, quoique Pétau les ait pris dans Diodore, Strabon, Pausanias, qu'il appelle *idonei antiquitatis testes*. On peut avec raison en suspecter l'exactitude ; mais j'ose assurer qu'on trouvera dans *les Leçons de l'Histoire* des lumières et plus sûres et plus agréables sur les commencemens et l'origine des nations.

Quoique cet ouvrage ne soit pas destiné aux savans, il n'y a qu'un homme véritablement savant qui l'ait pu faire ; l'auteur a voulu donner une juste connaissance de tous les points de l'histoire, sans embarrasser le lecteur de subtiles recherches et de discussions obscures et difficiles. Il fallait autant d'habileté que de modestie pour procurer une instruction si pleine et si solide, sans aucun appareil d'érudition superflue, et pour savoir renfermer toute l'étendue de connaissances que cet ouvrage suppose, dans la mesure qui convenait à son dessein. C'est un père qui instruit son fils ; il ne saurait entrer aucune vanité dans des instructions que le cœur a dictées ; il peut être permis à un maître de ne pas s'oublier lui-même dans ses leçons ; mais un père ! On sentira que l'auteur a soutenu bien fidèlement ce caractère dans un ouvrage qui ne respire que la vertu, et qui semble inspiré par elle : il n'y en a point qui soit plus propre à garantir les jeunes gens de cette présomption philosophique qui les accoutume à trancher sur tout, sans rien savoir à fond.

On ne peut se dissimuler que la philosophie

Digitized by Google

moderne, qui ressemble à la vraie philosophie, comme l'hypocrisie ressemble à la vertu, et qui se rencontre presque toujours dans un homme qui a quelque esprit, beaucoup d'orgueil et fort peu d'étude; cette manie d'incrédulité, qui fait pitié aux gens instruits, a étrangement accrédité l'ignorance. Il est, en effet, si commode de décider avec hauteur, ou de mépriser avec légèreté ce qu'on n'a pas pris la peine d'approfondir, et il est en même temps si agréable de passer pour philosophe avec une telle méthode, qu'il n'est pas étonnant qu'on se dispense de s'instruire, et qu'on se dise incrédule, lorsqu'on peut à peine élever des doutes, qu'un peu de science ou de sincérité ferait évanouir.

Mais c'est sur-tout dans l'histoire que les philosophes se sont montrés bien ignorans ou bien hardis. Il n'y a point de système absurde qu'ils n'aient fabriqué, point de chronique fausse qu'ils n'aient accueillie pour en obscurcir les véritables sources; et ils l'ont fait avec une sorte de succès, parce qu'il n'en est pas d'une erreur historique comme d'un vice de raisonnement. Celui-ci se rétorque par un raisonnement plus juste; mais l'autre ne peut quelquefois être réfutée que par des discussions profondes que tout le monde ne saurait entendre.

L'auteur des *Leçons de l'Histoire* n'a rien négligé pour mettre dans le plus grand jour tous les points contestés. Il n'a laissé aucune difficulté sans réponse, aucune obscurité sans éclaircissement. Non-seulement il a puisé dans les sources, mais il a montré pourquoi il fallait y puiser. Indépendamment des réflexions judicieuses qui sont mêlées dans le cours de la narration, et des notes instructives qui l'accompagnent, il a consacré spécialement à cet objet deux lettres qui sont ce qu'il

Digitized by Google

y a de plus savant et de plus important dans son ouvrage.

C'est là que sont les fondemens de l'histoire, et en même temps de toutes les vérités historiques, qui sont des témoignages sensibles des vérités rationelles ou intellectuelles ; c'est-à-dire, par exemple, qu'en même temps que la raison me convainc de cette vérité, qu'il n'y a point d'effet sans cause, l'histoire m'apprend que l'univers a été créé par un être tout puissant. Cela est en harmonie. Et de même si, de ce premier principe, la raison déduit ce corollaire : que Dieu doit à l'homme de lui enseigner la vérité, et que l'homme doit à Dieu de la recevoir, parce qu'il ne peut trouver qu'en lui seul le principe et la raison de ses devoirs, l'autorité fondamentale des lois et de la société, et un frein toujours présent à ses passions même les plus secrètes; si, dis-je, tout cela se découvre à la raison, il faut que l'histoire vienne à l'appui, et nous montre toute cette suite de vérités établies par des preuves sensibles, dans le cours de tous les âges, afin que tout soit à l'homme voie d'instruction, la raison comme les sens, et qu'il demeure inexcusable au milieu de tant de témoignages qui le confondent. *Invisibilia enim ipsius*, (Dei) *à creaturâ mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta, conspiciuntur; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas, ita ut sint inexcusabiles.* Ad. Rom. I. 20.

Il faut sentir le rapport qui lie ces deux ordres de vérités; la raison et l'histoire. La raison doit s'appuyer des faits, et les faits s'expliquer par la raison.

C'est, en peu de mots, tout le plan de notre auteur également docte et judicieux. La première des deux lettres dont on vient de parler est un commentaire fort savant du dixième chapitre de la

Digitized by Google

Genèse, qui sert à montrer comment les nations ont tiré leur origine et même leur nom de la postérité des enfans de Noë, en conciliant la manière dont Moïse le rapporte avec les traditions des meilleurs historiens et des géographes les plus instruits. Je conviens qu'il y a quelques étymologies qui paroissent un peu forcées. Il y en a de bien ingénieuses et de bien subtiles, comme celle qui fait descendre la nation russe d'un certain *Ross* dont parle Ézéchiel, et le peuple moscovite de *Mosoch*, petit-fils de Noë. Les personnes peu instruites sont sujettes à se moquer de ces recherches, parce qu'elles ignorent ce qui y conduit. C'est le triomphe des petits esprits de trouver par-tout un sujet de raillerie. Mais il est bon de les prévenir qu'il n'y a qu'une connaissance profonde des caractères et du génie des langues qui puisse faire juger de ces choses, puisqu'il arrive très-souvent que l'addition ou le retranchement de plusieurs lettres ne suffit pas pour changer le fonds de certains noms, comme on peut s'en faire quelque idée par la comparaison du mot *Franc* à celui de *Français*. Ainsi, tout ce que l'auteur rapporte, avec le consentement presqu'unanime des savans, sur la postérité de *Gomer*, fils aîné de Japhet, d'où l'on fait sortir les nations celtiques qui ont peuplé notre occident, ne paraîtra pas extraordinaire à ceux qui savent que tout cela a son fondement dans la langue celtique, où le nom primitif de *Gomer* s'est tellement conservé, que cette langue, dans les pays où il en reste des traces, s'appelle *Gomeraeg*, c'est-à-dire, langue de *Gomer:* et il paraît que les auteurs de l'histoire universelle des Anglais ont été à portée de faire sur cela des recherches satisfaisantes, puisqu'ils nous apprennent que cette langue se parle encore dans les montagnes et les îles d'Ecosse, aussi bien que dans quelques parties de l'Irlande.

Digitized by Google

Il faut remarquer ensuite qu'on ne se fonde pas uniquement sur un simple rapprochement de noms, mais sur des circonstances historiques qui conduisent à ce rapprochement, et qui l'autorisent. Ainsi, lorsque l'on considère la position de l'empire d'Assyrie, si célèbre dans toutes les histoires, et qu'on se trouve embarrassé entre Hérodote et Clésias, qui ne s'accordent point sur sa durée, il faut se fermer les yeux comme à plaisir, pour ne pas voir que la Genèse concilie tout, en marquant l'origine de la ville et le nom de l'empire qui certainement n'a dû se former que plus tard. *De terrâ illâ egressus est Assur, et ædificavit Ninivem.* « De cette terre est sorti *Assur*, et il a bâti » Ninive. » C'est en effet de cette terre d'orient qu'on voit le genre humain sortir et se répandre de proche en proche. L'établissement des Mèdes, peuple voisin, se rapporte tout aussi naturellement à *Madaï*, troisième fils de Japhet; car on convient généralement que le nom d'*Élam*, frère d'Assur, désigne la terre de Perse où il s'était établi; et *Elam* se trouve souvent joint à *Madaï*, pour marquer deux peuples voisins et unis, comme l'étoient les Perses et les Mèdes.

Lorsqu'on trouve des rapports aussi exacts et aussi sensibles que ceux-là dans une si haute antiquité, on comprend quelle source d'intérêt et de vérité pourrait offrir l'histoire de Moïse à ceux qui seraient plus disposés à l'étudier avec candeur, qu'à la décrier avec ignorance.

Après avoir éclairci l'origine des peuples anciens, l'auteur discute les absurdités incroyables de leur chronologie. C'est là qu'on trouve des empires de quatre cent mille ans, et même de plusieurs millions d'années, empires si éloignés de toute proportion, et des mesures ordinaires où se renferme la durée des choses humaines. Chaque peuple a

Digitized by Google

enflé ses annales d'une multitude de siècles vides de faits et dépourvus de monumens. Les dynasties des Babyloniens, des Chinois, des Egyptiens, se ressemblent toutes. Ils ont bien pu entasser des années, mais non pas les remplir. Ils se sont élevés les uns sur les autres par des prétentions toujours croissantes et jamais satisfaites. L'homme qui a de vives idées d'une grandeur sans bornes, ne peut supporter la nouveauté de son origine. Il recule sa race dans le passé, il porte son nom dans l'avenir, il s'étend par-tout où il peut. Cette vérité a sa racine dans le cœur humain ; et l'histoire nous montre à quel point les nations mêmes s'en sont laissé follement enteter. Justin nous rapporte la contestation de quelques peuples qui disputaient entre eux de leur ancienneté. Ce n'était pas sûrement une fort bonne disposition à dire la vérité.

Ce sont pourtant ces chimères que les philosophes ont embrassées par haine pour Moïse : l'un a cru aux Egyptiens, l'autre aux Chinois; l'autre aux Indiens, celui-ci aux Atlantes ; et je demande un peu sur quelle autorité? sur quoi porte la foi philosophique? en quoi les antiquités égyptiennes sont-elles si croyables, lorsqu'il faut d'abord digérer dans leur histoire le règne d'un *Vulcain*, qui dura neuf mille ans, et celui du Soleil qui en dura trente mille? Avec de pareilles inventions il n'est pas mal aisé de donner à un empire une antiquité considérable ; mais il faut être prodigieusement philosophe pour y croire. Et comment Bérose sera-t-il plus vraisemblable dans ses *Antiquités Chaldéennes*, qui, pour la durée des dix premiers rois, composent seulement une petite période de quatre cent trente-deux mille ans? espace chimérique qu'il a été forcé de laisser vide d'événemens, en s'excusant, comme les Chinois, sur ce qu'un de leurs rois avoit détruit tous leurs mo-

Digitized by Google

numens. Voilà certes un bel article de foi ! Je voudrois bien savoir comment un philosophe qui n'a jamais été à la Chine ni aux Indes, qui n'en connaît pas la langue, et qui n'en a jamais lu un seul livre, peut adopter si facilement tout ce qu'il plaît à ces peuples de débiter sur leur histoire ? S'il y croit sincèrement, quel préjugé, et quelle crédulité ! et s'il feint d'y croire, pour contredire des vérités établies, quelle petitesse et quelle mauvaise foi ! Ceux qui liront les éclaircissemens du savant et respectable M. de Sainte-Croix, sur l'antiquité des Indiens, et ceux de M. de Guigne sur celle des Chinois, sentiront peut-être la force de cette objection.

On ne saurait trop engager les personnes qui cherchent la lumière de bonne foi, à prendre pour guide dans leurs recherches l'auteur des *Leçons de l'Histoire*. L'idée qu'on a essayé de donner de sa doctrine et de sa méthode générale, fait assez voir quel excellent esprit a présidé à cet ouvrage, et ce qu'on doit attendre d'instruction pour les mœurs, d'un livre où il paraît tant de jugement et de véritable critique.

CH. D.

Correspondance originale et inédite de Jean-Jacques Rousseau, avec Madame Latour de Franqueville et M. Dupeyron. Trois volumes in-18. Prix : 6 fr. et 8 fr. francs de port. En deux volumes in-8°. Prix : 8 fr. 50 c. et 11 fr. francs de port. A Paris, chez *Giguet* et comp., rue des Bons-Enfans ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Nous avons déjà parlé de cet ouvrage, qui nous avait été communiqué en manuscrit ; aujourd'hui qu'il est public, et que nous l'avons de nouveau sous les yeux, nous pen-

Digitized by Google

sons qu'il ne sera pas déplacé d'ajouter quelques développemens à ce que nous en avons dit. Ce recueil est divisé en deux parties; la première renferme des lettres de madame de Franqueville, de madame de S.... et les réponses de J.-J. Rousseau; la seconde contient un grand nombre de lettres adressées par Rousseau à son ami, M. Dupeyron. La première lettre de ce recueil est datée du 26 septembre 1761, et la dernière, du 2 juillet 1771. C'est une correspondance qui remplit un espace de dix années, et ces dix années sont l'époque la plus orageuse et la plus remarquable de la vie de J.-J. Rousseau.

Madame de Franqueville brûlait du désir d'avoir une correspondance avec l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*; elle ne le connaissait point; et sans le connaître, elle forma le projet, de concert avec madame de S...., de lui écrire à Montmorenci, où il venait de se retirer. Les deux amies écrivirent une lettre anonyme, où elles eurent soin de dire que Claire et Julie revivaient pour aimer celui qui les avait représentées sous des couleurs si brillantes. « Ma belle cousine, disait madame de S.... dans cette pre-» mière lettre, est le véritable original du portrait que vous » avez tracé; même sublimité dans l'âme, même délica-» tesse, même piété envers ses parens, même ton avec » ses gens, dont elle est adorée; même sensibilité pour les » malheureux, autant d'esprit, autant de grâce, autant » de talent, autant de sagacité, autant de facilité à s'é-» noncer, et, plus que tout cela, les procédés les plus » généreux pour un mari bien différent de M. de Wolmar. » Croyez-en une femme qui en loue une autre, dont elle » sent si bien la supériorité depuis dix ans qu'elles sont » liées intimement. Cette Julie, qui a une antipathie dé-» cidée pour les nouvelles connaissances, donnerait tout » au monde pour faire la vôtre; elle n'ose s'en flatter, » mais elle ose espérer que je lui montrerai une lettre de » vous. » L'amour propre et la curiosité de J.-J. Rousseau ne peuvent résister à cette double agacerie; et dès le lendemain

Digitized by Google

demain 29 septembre, il écrit à la nouvelle Claire et à la nouvelle Julie : « A l'éditeur d'une Julie (ce sont les » termes de sa réponse). Vous en annoncez une autre, » une réellement existante, dont vous êtes la Claire; j'en » suis charmé pour votre sexe, et même pour le mien.... » Vous parlez de faire connaissance avec vous; vous igno- » rez, sans doute, que l'homme à qui vous écrivez, » affligé d'une maladie incurable et cruelle, lutte, tous » les jours de sa vie, entre la douleur et la mort, et que » la lettre même qu'il vous écrit est souvent interrompue » par des distractions d'un genre bien différent. Toute- » fois, je ne puis vous cacher que votre lettre me donne » un désir secret de vous connaître toutes deux.... Si ma » curiosité était satisfaite, ce serait peut-être bien pis » encore. Malgré les ans, les maux, la raison, l'expé- » rience, un solitaire ne doit point s'exposer à voir des » Julie et des Claire, quand il veut garder sa tran- » quillité. »

On a lieu de s'étonner ici de la complaisance avec laquelle Rousseau écrit à deux femmes qu'il ne connaît point; et cet étonnement doit augmenter encore, quand on saura que, lors de sa retraite à Montmorenci, il avait rompu tout commerce avec ses amis, même les plus intimes. Quoi qu'il en soit, la réponse qu'il adressa aux deux jeunes amies, leur donna une mesure de sa faiblesse; et quand les femmes ont une fois rencontré le côté faible du cœur, il est bien difficile de leur résister. Rousseau ne tarda pas à être de nouveau attaqué avec ces mêmes armes qui avaient déjà triomphé de lui. On flatta tour-à-tour les prétentions de l'auteur et la vanité du philosophe. Rousseau, toujours morose et défiant, essaya de se défendre, mais il se défendit mal; il voulut battre en retraite, mais il fut de nouveau attaqué; et si, à la fin, il parvint à secouer l'ascendant de la nouvelle Julie, s'il put prendre sur lui de rompre toute correspondance avec elle, ce ne fut peut-être qu'à sa paresse et à des circonstances particulières qu'il dut ce petit triomphe, qui, au reste, lui

Digitized by Google

fera peu d'honneur dans l'esprit de ceux qui liront ce recueil.

Les deux amies répliquèrent à Rousseau par deux autres lettres. Rousseau ne répondait point, mais il s'était plaint de son état de souffrance; c'était là encore un côté faible qu'on ne devait pas négliger; tous ceux qui souffrent ont besoin d'être consolés, et les consolations d'une femme ont quelque chose de si doux, de si touchant! Les deux amies reviennent donc à la charge, et elles parlent à Rousseau de sa santé; elles mêlent aux expressions de leur tendre intérêt des plaintes amères sur le silence qu'il s'obstine à garder; tantôt elles le conjurent, tantôt elles lui ordonnent de répondre, et le philosophe cède à leurs ordres autant qu'à leurs prières. Mais il se plaint à son tour, il se plaint d'avoir été trompé; il s'est figuré que cette Julie est un homme, et qu'on veut se moquer de sa crédulité. « Pour dieu, madame, vous qui devez faire » des miracles, écrit-il à la Claire supposée, je vous » demande à genoux de rechanger ce monsieur en femme; » abusez-moi, mentez-moi, mais de grâce, refaites-en, » comme vous pourrez, une autre Julie, et je vous » donnerai à toutes deux les cœurs de mille Saint-Preux » en un seul. » Rousseau ajoutait, dans sa réponse, que la lettre qu'il avait reçue de Julie ne pouvait être que d'un *homme ou d'un ange.* La nouvelle Claire le persiffle très-gaiement sur cette méprise : « J'admire, dit-elle, la petite » vanité de ces messieurs, qui font un synonyme d'un » homme et d'un ange. Je le pardonnerais au vulgaire, » mais j'ai de la peine à le passer à Rousseau, qui sait si » bien dire que *les âmes n'ont point de sexe.* Julie joint à » toutes les grâces du sien, toute la solidité du vôtre. Je » ne puis pas vous la montrer, puisqu'elle ne veut pas » être vue; mais si vous voulez venir à Paris, je vous » montrerai seulement son pied à travers une chatière, » et vous conviendrez que ce joli petit pied n'appartient » pas à un homme. J'avoue que moi, qui vois depuis » long-temps presque tous les jours ce rare assemblage,

Digitized by Google

» j'en suis encore si étonnée, que je ne saurais pas plus que » vous à quoi m'en tenir, si *monsieur* Julie n'avait pensé » mourir en couche. Vous voilà convaincu, j'espère; à » moins que, par opiniâtreté, vous n'alliez vous mettre » en cervelle que la hache de Vulcain s'en est mêlée. Il est » encore force Vulcains dans le monde, mais il n'est plus » de Jupiter. »

Julie ajoute de nouveaux argumens à ceux de Claire, pour se disculper d'appartenir au sexe masculin. « Les » femmes, dit-elle, ne peuvent-elles connaître le mérite, » le chérir, le chercher ? Les entraves qu'on leur a mises, » doivent-elles resserrer leurs lumières et leurs sentimens, » ou, en leur permettant d'apercevoir le bien, leur a-t-on » défendu de l'aimer ? La tyrannie des préjugés s'étend-» elle, en un mot, sur les facultés les plus précieuses de » l'âme ? Vous m'apprenez que mon goût pour les grands » talens peut être malheureux, mais rien ne me persua-» dera qu'il soit condamnable; je suis femme, monsieur, » malgré cela je sacrifie mon amour propre à celui de » tous les hommes qui l'a le plus maltraité. »

Cette réponse de Claire et de Julie, fait de nouveau tourner la tête au philosophe. « Oui, madame, s'écrie-» t-il, vous êtes femme; j'en suis persuadé..... Vous me » reprochez l'abus de l'esprit qu'en vous supposant » homme j'avais cru voir dans vos lettres. J'ignore si cette » imputation est fondée, mais je n'ai jamais cru avoir » assez d'esprit pour pouvoir en abuser, et je n'en fais pas » assez de cas pour le vouloir. Mais il est vrai que dans » l'espèce de correspondance qu'il vous a plu d'établir » avec moi, l'embarras de savoir que dire a pu me faire » recourir à de mauvaises plaisanteries qui ne me vont » point, et dont je me tire toujours gauchement. Il ne » tiendra qu'à vous, madame, et à votre aimable amie, » de connaître que mon cœur et ma plume ont un autre » langage, et que celui de l'estime et de la confiance ne » m'est pas absolument étranger. Mais vous qui parlez, il » s'en faut beaucoup que vous soyez disculpée auprès de

Digitized by Google

» moi sur ce chapitre ; et je vous avertis que ce grief n'est » pas si léger à mon opinion, qu'il ne vaille la peine » d'être d'abord discuté, et puis tout-à-fait ôté d'une cor- » respondance continuée. »

Peu-à-peu la correspondance s'engage et devient plus suivie. Mais Rousseau ne tarde pas à se repentir de son exactitude ; il ne sait par quel prodige il a été plus exact avec une femme qu'il ne connaît point, qu'il ne l'est avec ses amis intimes. Il veut conserver sa liberté jusque dans ses attachemens ; il veut qu'une correspondance lui soit un plaisir, et non pas un devoir. « Il se peut, ajoute-t-il, que » je mette mon commerce à trop haut prix, mais je n'en » veux rien rabattre, sur-tout avec vous, quoique je ne » vous connaisse pas ; car je présume qu'il m'est plus aisé » de vous aimer sans vous connaître, que de vous connaî- » tre sans vous aimer, etc. »

Nous ne pousserons pas plus loin l'extrait de ces lettres dont nous avons déjà parlé, et qui ont le mérite assez rare, pour ces sortes de recueils, d'offrir un intérêt continu et toujours croissant, sans rouler sur aucun objet important et sérieux. L'origine et le caractère de cette correspondance nous ont paru très-piquans, et contrastent étrangement avec le ton et l'humeur philosophique de Rousseau ; elle a commencé par des louanges, elle s'est soutenue par l'expression des sentimens les plus tendres de la part de madame de Franqueville, et elle a fini au moment où la nouvelle Julie a voulu faire quelques observations à Rousseau sur sa conduite envers ses amis et ses ennemis. C'est en quelque sorte un roman que le hasard a commencé, que l'amitié a soutenu, et dont la défiance et l'amour propre blessé ont préparé la fin et le dénouement.

La seconde partie de ce recueil, comme nous l'avons dit, contient plusieurs lettres de Rousseau pendant son séjour en Angleterre et à son retour en France. La plupart des lettres de Rousseau ont été écrites pendant sa querelle avec David Hume, et le pauvre citoyen de Genève y paraît le plus malheureux des hommes ; il dépose ses cha-

Digitized by Google

grins dans le sein de l'amité, et l'aveu des peines qu'il éprouve, des malheurs qui le poursuivent, nous a paru singulièrement contraster avec les sentimens qu'il exprimait presque en même temps dans ses lettres à M. de Malheserbes : « Je ne saurais vous dire, monsieur, lui écrivait-il, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public, sans doute, en jugera comme vous, et c'est encore ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers, chacun voudrait s'en faire un semblable ! » Nous ne savons comment expliquer ces contradictions : au reste, on croira plutôt Rousseau déplorant ses maux au sein de l'amitié, que Rousseau nous étalant son bonheur dans une lettre d'appareil. Le sophiste Possidonius disait devant Pompée que la goutte n'était pas un mal ; la vaine gloire de passer pour un sage pouvait un moment faire taire la nature ; il bravait la douleur en public ; mais nous aimons à croire qu'il s'en plaignait en secret au médecin.

Puisque nous en sommes sur les lettres de Rousseau à M. de Malherbes, nous ne pouvons résister au plaisir d'en citer quelque chose, sans sortir cependant de notre sujet. La troisième lettre m'a toujours paru un des morceaux les plus éloquens qu'on ait écrits dans notre langue : « Quel temps croiriez-vous, écrivait-il à M. de Malherbes, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides et délicieux que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur..... J'allais d'un pas tranquille chercher quelque lieu sauvage, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes

Digitized by Google

yeux une magnificence toute nouvelle. L'or des genets et la pourpre des bruyères frappoient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur. La majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration. Le concours de tant d'objets intéressans qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait redire en moi-même : *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.....* Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout : alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas ; je me sentais avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur, resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit ; j'étouffais dans l'univers ; j'aurais voulu m'élancer jusque dans l'infini..... Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées.....» On ne peut nier que ces lignes ne soient très-éloquentes ; mais ce sont là des sentimens, des préceptes de bonheur, qu'il est plus facile de mettre dans un livre que de les conserver toujours dans son cœur. Le bonheur est une chose plus simple, un état plus naturel ; la Providence ne l'a point placé dans l'enivrement de l'extase et dans les élans de l'enthousiasme. On peut ici opposer Rousseau lui-même à sa propre doctrine. En effet, si le bonheur était dans la situation qu'il a si bien décrite, pourquoi donc se plaint-il si souvent à M. Dupeyron de l'avoir perdu ? Ne lui restait-il pas toujours la ressource de vivre avec les oiseaux et les biches de la forêt ? Ne pouvait-il pas toujours fouler

Digitized by Google

sous ses pieds les herbes et les fleurs de la montagne? Le printemps ne revenait-il pas chaque année? Ne pouvait-il pas chaque jour assister au lever du soleil, et contempler avec volupté ses derniers rayons? Non, le bonheur ne fait pas tant de bruit, n'a point tant d'ostentation; il peut s'accroître du spectacle de la nature, mais il n'a point pour principe l'exhaltation d'un poète ou d'un inspiré. L'homme heureux sur la terre n'a pas besoin de reculer dans sa pensée les bornes des êtres; il ne trouve point trop étroit l'espace dans lequel roulent les étoiles; il n'étouffe point dans l'immense univers.

La nature ne change pas; si l'homme est malheureux, il ne doit s'en prendre qu'à son propre cœur, qui change sans cesse. Rousseau fut malheureux par son propre génie, et c'est à l'esprit d'incertitude et d'indécision qui faisait le fond de son caractère, qu'il a dû les tourmens qui ont empoisonné sa vie. Né protestant, il se fit catholique, et il revint ensuite à la religion de Calvin. Aux jours de sa jeunesse, il entra dans la carrière de l'ambition, et bientôt il s'en éloigna avec dégoût: il fut toute sa vie tourmenté par le désir de la célébrité et par le besoin du repos: dans ses écrits, on le voit tour-à-tour parler pour et contre le suicide avec la même éloquence; il admire la majesté des évangiles, et il les trouve remplis d'absurdités; il exhalte le gouvernement de sa patrie, et bientôt il déchire ces mêmes magistrats dont il avait fait des dieux. Il offre son Emile comme un modèle d'éducation, et dans le même livre cet Emile devient le dernier et le plus malheureux des hommes. Il est évident que Rousseau n'avait rien de positif, rien de fixe dans ses opinions: dans un autre homme, cette indécision aurait fini par une indifférence profonde; mais Rousseau avait des passions vives, sa tête était susceptible d'enthousiasme, et le choc des sentimens opposés, des opinions contradictoires le rendit malheureux: l'incertitude est l'état le plus difficile à supporter pour le cœur humain; l'homme a sans cesse besoin d'un point d'appui, sur lequel reposent ses affections et ses

Digitized by Google

idées ; c'est ce point d'appui qu'il recherche souvent pendant toute sa vie, et si la vérité est le but de ses travaux, l'objet de ses sollicitudes, il la recherche peut-être moins pour elle-même que par le repos qu'elle procure à son esprit et à son cœur, en fixant d'une manière irrévocable ses sentimens et ses opinions. Combien de fois, dans les choses ordinaires de la vie, le doute ne nous a-t-il pas fait souffrir de tourmens ! Souvent nous faisons des vœux pour retrancher le présent de notre vie passagère, et pour voler au-devant de l'incertain avenir ; plus d'une fois, dans nos derniers troubles, nous avons préféré le malheur même à l'incertitude de nos destinées, et dans la nuit où nous étions plongés, nous nous sommes quelquefois écrié comme Ajax :

Dieu, rends-nous la lumière, et combats contre nous.

Tel fut le malheureux état de Rousseau ; le doute, l'indécision (1), semblait le suivre par-tout, présider à toutes ses opinions. A la fin de sa vie, cet esprit d'incertitude s'étendit jusqu'aux relations de l'amitié ; l'indécision se changea en sombre défiance ; assis au faîte de la gloire, comme un tyran soupçonneux sur son trône, il ne vit plus que des hommes conjurés contre lui, et il mourut dans les accès de la plus sauvage misanthropie. Ce caractère m'a toujours paru un caractère très-remarquable ; il est digne de fixer l'attention des observateurs, et la correspondance que nous annonçons est très-propre à le mettre dans tout son jour.

P. S. L'original de cette correspondance a été déposé à la bibliothèque de Neuchâtel.

MICHAUD.

(1) On pourrait juger du caractère de Rousseau, par celui de ses plus chauds partisans ; ce sont presque toujours des femmes ou des jeunes gens qui n'ont pas acquis beaucoup d'idées positives, ou qui ont de l'exhaltation dans la tête. Mais dans un âge mûr, quand on a embrassé un parti quelconque, quand on est resté religieux, ou qu'on est devenu tout-à-fait philosophe, on admire encore l'éloquent écrivain ; mais on n'est plus de la secte de Rousseau.

Digitized by Google

VARIETÉS.

Choix des plus beaux morceaux du Paradis perdu *de Milton*, traduits en vers par *Louis Racine* et *Nivernois*; par *G. M. Bontemps*. Un volume petit in-12. Prix: 1 fr. 50 cent. et 2 fr. franc de port. A Paris, chez *Debray*, libraire, place du Muséum, n°. 9; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce petit volume renferme une notice sur la vie de Milton, et un extrait des observations d'Adisson sur le *Paradis perdu*. On y a joint une notice sur *Gay* et ses ouvrages, avec plusieurs de ses fables traduites en vers. Tout le monde connaît les fables de Gay; celles qu'on rapporte dans ce recueil, nous ont paru conserver tout l'esprit et toute la raison de l'original anglais. Les morceaux que Racine le fils a traduits de Milton, sont également connus; nous nous contenterons de parler de ceux qu'a traduits M. de Nivernois. Nous allons citer quelques vers du quatrième livre, qui est un des plus beaux de Milton, et qui offre le plus beau tableau que la poésie ait jamais tracé. Le poète décrit la demeure du premier homme.

Tels sont de ce beau lieu les champêtres attraits.
Il y croît à l'envi mille diverses plantes :
Ici coule le baume en larmes odorantes ;
Là pendent ces fruits d'or, ces fruits délicieux
Qui, *des yeux et du goût égale jouissance*,
Dans ce Paradis seul réalisent d'avance
Des trois filles d'Hesper le verger fabuleux.
Parmi ces troncs divers *circule une prairie*
Où d'innocens troupeaux paissent l'herbe fleurie.
Un tertre y sert de trône à l'auguste palmier;
Le sein d'un vallon frais, qu'une onde pure arrose,
Offre en toutes saisons un aspect printanier,
L'œillet y croît sans soins, *sans épines la rose*;

Digitized by Google

Des grottes sont plus loin, réduits sombres et frais ;
Une treille féconde en couvre les entrées,
Prodiguant à l'entour ses grappes empourprées ;
Et jusque sur le sol *abaissant ses bienfaits*.
Cependant le ruisseau qui descend des collines
Disperse en murmurant ses ondes argentines,
Ou les rassemble en lac dont les bords *contournés*
De myrtes odorans sont par-tout couronnés.
Leur image se peint dans le cristal liquide,
Miroir qu'offre du lac la surface limpide.
C'est-là que les oiseaux unissent leurs chansons.
Le souffle printanier des zéphyrs du bocage
Fait mouvoir les rameaux, fait parler le feuillage
Qui semble s'agiter pour répondre à leurs sons.
Tout s'anime auprès d'eux : on croirait voir les Heures,
Et les Grâces et Pan, se tenant par la main,
Célébrer, en dansant à l'entour du jardin,
Le printemps éternel de ces belles demeures.

Ce morceau est traduit avec beaucoup d'exactitude et de fidélité ; mais l'auteur français n'a point rendu la grâce et l'harmonie de l'original. Les vers de M. de Nivernois sont presque toujours prosaïques et quelquefois incorrects. *Qui des yeux et du goût égale jouissance*, ce vers est faible, et le mot de *jouissance* n'a rien de poétique. Une *prairie qui circule parmi des troncs divers*, n'offre point une image exacte et intelligible ; une treille qui *abaisse ses bienfaits sur le sol*, présente une idée bizarre ; le mot *contournés*, en parlant des bords d'un lac, a quelque chose de pénible.

Le lecteur se rappelle, sans doute, la fameuse imprécation de Satan contre le soleil. Ce morceau est admirable dans Milton. M. de Nivernois l'a très-faiblement rendu. Voici sa traduction :

O toi qui, couronné de la plus haute gloire,
Paraît l'âme et le dieu de ce monde nouveau ;
Toi, dont le seul aspect t'assurant la victoire,
Des astres pâlissans efface le flambeau !
Ce n'est pas en ami, soleil, que je t'appelle,
C'est pour te dévouer à la haine éternelle,
Qu'en mon cœur ulcéré fait naître ton éclat,

Digitized by Google

Éclat impérieux, dont l'honneur me rappelle
Les honneurs trop flétris de mon premier état.
Tu me voyais briller au-dessus de ta sphère,
J'y brillerais toujours sans mon orgueil fatal, etc.

Tous ces vers sont sans aucune poésie, et le lecteur n'y retrouve rien de Milton. Voltaire a imité, en vers, cette fameuse apostrophe ; on ne sera pas fâché, sans doute, de comparer son imitation avec celle de Racine et celle de M. de Nivernois.

Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'étonnent;
Toi, qui semble le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas, j'eusse autrefois éclipsé ta lumière;
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi,
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme....

Le premier de ces vers renferme une faute contre la langue; on ne dit pas *prodiguer ses bienfaits sur quelqu'un*, mais *prodiguer ses bienfaits à quelqu'un*. Le second vers ne renferme que des idées vagues; *Soleil, astre de feu*, cet hémistiche est de remplissage; *Jour heureux que je hais*, est une expression maniérée. On ne trouve rien de tout cela dans Milton, qui fait dire à Satan :

O thou, that with surpassing glory crown'd,
Look'st from thy sole dominion like the god
Of this new world, etc.

Voltaire a omis, dans sa traduction, une circonstance essentielle, le soleil *qui semble le dieu de ce monde nouveau*. M. de Nivernois est plus exact, en traduisant ainsi :

O toi qui, couronné de la plus haute gloire,
Paraît l'âme et le dieu de ce monde nouveau.

Le troisième vers de Voltaire a le même défaut que le second ; le quatrième, *toi qui semble le dieu des cieux qui l'environnent*, est très-beau ; mais il n'est pas dans l'esprit

Digitized by Google

du poète anglais, qui a pour objet de peindre les premiers momens de la création, et qui représente Satan s'indignant à la vue de ce monde qui vient de sortir des mains du créateur. Le cinquième vers, *Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit*, est dénué de poésie ; *tout éclat* est vague; *disparaît et s'enfuit*, ces deux verbes qui expriment la même idée, n'ont point la pompe convenable. A côté de cette imitation, nous allons citer le même morceau traduit par M. Delille :

Tantôt de l'empirée il (*Satan*) contemple la voûte,
Tantôt ce beau soleil au plus haut de sa route
Épanchant de son trône un torrent de clartés
Blesse de son éclat ses regards irrités :
Il gémit, et cédant à sa douleur profonde,
Il adresse ces mots au grand astre du monde :
Globe resplendissant, majestueux flambeau,
Toi qui semble le dieu de ce monde nouveau,
Toi dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
Et commande à la nuit de replier ses voiles,
Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
Toi qui charmes le monde, et n'afflige que moi,
Soleil, que je te hais ! et combien ta lumière
Réveille les regrets de ma splendeur première !
Hélas ! sans ma révolte, assis au haut des cieux,
Un rayon de ma gloire eût éclipsé tes feux,
Et sur mon trône d'or, presque égal à Dieu même,
J'aurais vu sous mes pieds ton brillant diadème.
Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans les fers,
Il m'a fermé les cieux et creusé les enfers.
Sujet, enfant ingrat, devais-je méconnaître
Ce Dieu mon bienfaiteur encor plus que mon maître ?
Près de son trône assis, ce Dieu m'a-t-il jamais
Épargné ses faveurs, reproché ses bienfaits ?....

Ces vers, qui n'ont jamais été publiés, donnent à leur auteur une très-grande supériorité sur ses rivaux, et même sur ses modèles. C'est là qu'on retrouve toutes les beautés de Milton, rendues avec une scrupuleuse exactitude. M. Delille s'est permis d'ajouter une idée au poète anglais :

Toi qui charmes le monde et n'affliges que moi.

Digitized by Google

Cette idée est sublime; elle est dans la nature, elle semble être puisée dans l'esprit de Milton. Cet hémistiche, *Soleil, que je te hais !* est beaucoup plus fort, beaucoup plus énergique que celui de Voltaire : *Jour heureux que je hais !* Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur les beautés de ce morceau. Il nous donne l'espoir de voir enfin notre littérature s'enrichir d'un chef-d'œuvre qui n'est connu en France que de ceux qui savent la langue anglaise. La traduction du *Paradis perdu*, paraîtra immédiatement après celle de l'*Enéide*, que les éditeurs viennent de mettre sous presse, et qui est l'ouvrage de quarante années de travaux. Tandis que de vils pamphlétaires écrivent d'infâmes libelles contre M. Delille, il ne répond à leurs calomnies que par la publication de ses ouvrages; et celui qu'on accuse d'avoir conspiré contre sa patrie, ne cesse d'élever, dans la paix de sa retraite, de nouveaux monumens à la gloire nationale.

Nous avons examiné tous les libelles qu'on a publiés contre M. Delille, et nous n'y avons jamais remarqué aucune intention, aucun but littéraire; toutes les diatribes de ses ennemis sont marquées au coin de la plus basse envie ou de la méchanceté la plus perverse; elles ont quelque chose de cet esprit qui animait Satan contre le Soleil, et elles sont presque la paraphrase de cet hémistiche, *Soleil, que je te hais !* La plupart de ces diatribes sont anonymes; pour confondre leurs auteurs, il suffirait peut-être de les nommer. Qu'on nous permette de finir cet article, en citant quelques vers qui leur sont adressés.

Lorsque Delille, en ses tableaux sublimes,
Des factions nous dénonce les crimes,
Vous dites plaisamment qu'il vous a *fait pitié*,
Et chaque jour par vous il est calomnié;
Non, la pitié n'a point tant de furie:
Soyez plus vrais, lisez au fond de votre cœur,
De votre accusateur respectant le génie,
Convenez qu'il vous a *fait peur*,
Ou tout au moins qu'il vous a *fait envie*.

Digitized by Google

ANNONCES.

Journal du Galvanisme, de Vaccine, etc., par une société de physiciens, de chimistes et de médecins; rédigé par J. Nauche, médecin, président de la société galvanique, membre des sociétés académique des sciences, médicales de Paris, de plusieurs comités de vaccine, etc. II°. et III°. cahiers de 96 pages in-8°. Ils contiennent ent'rautres articles un Résumé succinct sur le Galvanisme, par Cés. le Gallois, médecin; de l'Application du Galvanisme à la Rétention par paralysie de la vessie; Origine du Galvanisme; Contre-épreuve variolique sur des vaccinés à Milan; Réflexions sur une expérience Galvanique, par le C. Graperon, médecin, membre de la société galvanique, etc.; Observations de M. Schaub, professeur à Cassel, sur l'efficacité du Galvanisme employé dans les surdités complètes, dans les affections des organes de l'ouie, pour guérir les sourd-muets, etc. etc. Le prix de la souscription est de 12 fr. pour recevoir, franc de port, 12 cahiers de 48 pages chacun, dont un chaque mois. La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

On souscrit à Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

Les Pandectes françaises, ou *Recueil complet de toutes les lois en vigueur*, contenant les codes civil, criminel, de commerce, militaire, de marine, judiciaire, et les dispositions des autres lois, soit romaines, soit cotumières, soit édits, ordonnances ou déclarations, soit décrets, que ces codes laissent subsister, avec des observations formant un traité substantiel et succinct de chaque matière, par J. B. D. et P. N. R. C., anciens avocats, jurisconsultes des universités de Paris et d'Orléans.

Code civil, tome premier, formant 480 pages in-8°. Prix: 5 fr. et 6 fr. 50 c. par la poste. Les autres volumes paroîtront successivement.

A Paris, chez les auteurs, à l'adresse de M. Riffé Caubray, ancien avocat aux conseils, défenseur-avoué au tribunal de cassation, place de Thionville, n°. 15; chez Perlet, libraire, rue de Tournon.

Ces trois ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Quand une nation n'agit pas d'une manière juste, il est trop commun de croire qu'elle agit d'une manière habile. Une bonne et savante perfidie est beaucoup plus rare, à notre avis, qu'une complète impéritie. Selon le christianisme, c'est le propre de l'iniquité de *se mentir à elle-même*. Le paganisme professait la même doctrine ; il pensait que Jupiter frappe de démence ceux qu'il veut perdre. Que l'Angleterre soit grossièrement aveuglée ; qu'elle ait donné à toute l'Europe l'exemple d'un peuple en état de démence, c'est ce que la plus simple réflexion établit avec évidence.

Quand l'Angleterre a déclaré la guerre, il n'est personne en France qui n'ait cru qu'elle avait des engagemens secrets avec quelque grande puissance continentale. Cette attente s'est trouvée sans fondement. On s'est demandé alors quel pouvait être son dessein ? Garder Malte : elle l'avait. Comment se fait-il qu'elle ait voulu faire toutes les avances d'une guerre dont l'objet était dans ses mains ?

Puisque l'Angleterre a voulu faire ainsi la guerre sans intérêt réel, il faut croire au moins qu'elle a été bien sûre de ses forces ; il faut croire que depuis long-temps son plan d'attaque et de défense était bien mûri, son système militaire bien formé et bien conçu : point du tout. Nous apprenons de la bouche même du secrétaire de la guerre « que le mode actuel de l'armée est entièrement fautif, » mais qu'il ne sait comment y remédier ; que le pays est » dans un état de crise, et qu'on ne peut avoir recours » qu'à une mesure temporaire (1). »

(1) He did not affect to deny he had formerly states, that the present army system was errone ous. But whut was now to be done? Nothing but a measuve capable of instant effect could be, at this moment adopted. (Débats du parlement, du 23 juin.)

Digitized by Google

M. Pitt n'est pas moins curieux à entendre que le secrétaire de la guerre. Cet ex-ministre déclarait autrefois qu'il n'y avait aucune espèce de paix à faire avec la France, à moins qu'elle n'offrît *indemnité pour le passé, sécurité pour l'avenir.* Son ton est aujourd'hui un peu plus modeste ; il borne ses prétentions au salut de l'Angleterre. Ce ne sera pas peu de chose pour notre pays, dit-il, que de s'être conservé contre un ennemi qui a soumis la moitié de l'Europe (2). Nous demandons si faire la guerre avec la seule espérance de n'être pas anéanti par la guerre, est une conduite très-sensée ?

L'absurdité de la guerre se manifeste de plus en plus, à mesure qu'on examine l'intérieur de l'Angleterre, la composition de l'armée, l'état des partis et les dispositions de l'esprit public.

Sous ce dernier rapport, nous voyons bien une grande amertume, et si l'on veut, une parfaite unanimité dans les papiers publics. Dire du mal de la France, est toujours une chose populaire en Angleterre. Il n'y a qu'une seule époque où la France ait reçu sérieusement des hommages de la part d'une partie de la population anglaise ; c'est lors du règne de Robespierre et de Marat. Si on veut lire le *Morning-Post*, le *Morning-Chronicle*, et le papier anglais *The Courrier*, de ce temps là, on verra que la haine, qu'il est si facile de remuer dans tous les pays contre les nobles et contre les riches, était assez exaltée en Angleterre, pour balancer ce qu'il y a de haine nationale contre la France. En ce moment, comme la France n'offre plus d'intérêt sous ce rapport, il ne reste aux papiers publics à exploiter que l'ancienne animosité réunie à quelques intérêts privés.

---

(2) He should considerit as no mean thing to be save against an enemy that had subdued half Europe ; and if we were not enrolled amoug the victims of the opressive spirit of that enemy, he regardet it as no inconsidérable proof of our spirit and energy.

Rien

Digitized by Google

Rien n'est plus agréable pour les Anglais que les commencemens de la guerre. D'un côté, ils prennent beaucoup de vaisseaux à toutes les nations; (on dit en ce moment que la rade de Plimouth en est encombrée): de l'autre, les marchands, les capitalistes, les fournisseurs, toute la cité de Londres, se livrent aux espérances de fortune les plus illimitées. En voilà assez pour expliquer l'unanimité des papiers de Londres.

Il n'en est pas de même de la masse du pays. Au milieu de cette bouffissure de déclamation et d'arrogance, les fonds baissent, une inquiétude sombre agite tous les esprits, le découragement s'étend. On peut s'en rapporter sur ce point à M. Wyndham. « On me parle beaucoup, » dit-il dans les derniers débats, de l'unanimité avec » laquelle cette guerre est entreprise, et de *l'esprit* qui » anime tout le peuple pour la soutenir. J'ai beaucoup » entendu parler d'esprits qui rodent sur la terre : je n'en » ai jamais vu. Je n'entends parler d'aucune adresse au » roi dans cette occasion. Je ne vois nulle part une im- » pression convenable du danger dont nous sommes me- » nacés. Je ne trouve par-tout qu'une sorte d'apathie, » d'indifférence et de désespoir qui ne peut m'offrir, quel » qu'en soit le principe, aucun signe de cette vigueur et » de cette énergie qu'on m'annonce (1). »

Cette disposition de l'esprit public n'est point sans rapport avec l'état des partis. Si on veut y faire bien attention, on trouvera que personne en Angleterre n'est dans sa véritable attitude. Tous les personnages sont dans une ligne fausse.

M. Addington, obligé de faire, contre son gré, la guerre qu'ont voulu les Grenville, n'a pas même la confiance du parti dont il s'est fait l'instrument.

M. Fox ne désire pas plus la guerre que M. Addington; mais il ne peut bouger. On a jeté au-devant de lui toute la masse de la haine de la cour et de l'orgueil national.

(1) Débats du 27 juin.

Digitized by Google

M. Dundas (lord Melville) et M. Canning ne sont occupés qu'à épier M. Addington; ils le censureront bientôt pour la guerre, comme ils l'ont censuré pour la paix.

M. Wyndham, avec des vues plus élevées, voit le danger, et se tourmente pour trouver le moyen. *Dic ubi consistam aclum terramque movebo.*

L'armée est dans la même situation. Dans son système, reconnu défectueux par le secrétaire même de la guerre, suffira-t-elle, comme il le prétend, à la défense du pays, ou est-elle insuffisante, comme le prétend M. Wyndham? C'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider. Ce qui nous paraît positif, c'est qu'aucun de ces grands personnages n'ont une juste idée des élémens qu'ils veulent manier. Ils en appelaient dernièrement au témoignage du lord Cornwallis, en faveur du courage des milices américaines contre des troupes réglées. Ils pourraient le consulter aussi sur l'avantage des troupes réglées contre des régimens formés à la hâte. Ce noble lord peut leur dire ce qui lui est arrivé en Irlande, où dix mille hommes de son armée ont été battus par quinze cents Français, où lui-même s'est vu réduit à éviter tout engagement particulier, et obligé de rassembler une armée de trente mille hommes pour faire mettre bas les armes à quinze cents.

Le général Mack n'est point un homme sans talent et sans génie; il pourra leur dire ce qui arrive quelquefois à des armées nombreuses et redoutables sur le papier. Les champs de Berne pourront de même leur apprendre ce qu'il faut attendre d'une multitude, quand elle est mal formée et mal disciplinée. Mais pourquoi aller chercher les exemples si loin? La France, dont les soldats ont assez acquis le renom de bravoure, pourra leur apprendre, par les premières journées de Mons et de Tournay, de quelle manière il faut compter sur une multitude, quelque guerrière qu'elle puisse être, lorsqu'elle est commandée par des chefs qui n'ont pas sa confiance, ou dont elle n'a pas l'habitude.

Digitized by Google

Nous ne pouvons que plaindre la malheureuse Angleterre, si ces vues sont étrangères à ceux qui la gouvernent. La France est placée dans cette situation, de pouvoir choisir, ou une mesure hâtive, au moyen de laquelle tous les nouveaux corps anglais n'auraient encore ni ensemble ni consistence, ou d'attendre tranquillement, toujours prête à agir, l'effet intérieur qui ne peut manquer de se produire des mesures actuelles. Le parlement britannique ne décrète pas un impôt, il ne lève pas une armée, il ne prend pas un parti, que le gouvernement français ne puisse y trouver un ami et un auxiliaire. Les plaisirs de la guerre sont déjà finis en Angleterre; en fait de succès, tout est joui. Rien n'est encore commencé en France; on ne fait que se préparer. L'Angleterre peut se préparer de même. Nous n'avons aucune répugnance à voir, s'il le faut, toute sa population sous les armes. Mais lorsque obligé d'envoyer des forces en Irlande, aux Indes, aux Antilles, à Malte, à Gibraltar, dans toute la Méditerranée, les marchands de Londres se trouveront réduits à n'avoir pas chez eux même de la sécurité; lorsque les spéculations de leurs propres dangers viendront se mêler aux spéculations de la fortune; lorsque tout le peuple sera gêné, pressé, harassé, il n'est pas sûr que les ministres paraissent long-temps les amis du pays, et la guerre l'objet de toutes les affections et de tous les vœux: Dieu sait alors ce qui arrivera.

Dans le désordre des empires, c'étaient autrefois les barbares qui accouraient pour les ravager. Les barbares ne sont plus aujourd'hui dans les forêts du nord. Chez tous les peuples policés, ils entourent les propriétés et les propriétaires; à un moment donné, ils sortent par nuées des caves, des galetas et des tavernes. Ce ne sont pas les soldats français qui ont toujours été les plus redoutés chez les nations qu'ils ont soumises. Ceux qui les avaient combattus en ennemis, les ont souvent reçus en libérateurs. Il serait bien singulier que ces dangers ne fussent rien dans

Digitized by Google

un pays où, sans compter les brigades de *Copenhagen-House*, on trouve de si nombreux corps (infanterie et cavalerie) de voleurs.

Si les bruits qui se sont répandus, et qui paraissent s'accréditer, continuent à prendre de la consistance, l'Angleterre ne serait pas dans le cas de voir effectuer toutes ces mesures, ni d'éprouver toutes ces craintes. On répand que le cabinet de Berlin s'est réuni à la Russie, pour empêcher les suites de la rupture qui a éclaté entre la France et l'Angleterre, et qu'en conséquence elle a fait offrir sa médiation à la cour de Londres, par son ministre près sa majesté britannique. On ajoute que le gouvernement anglais, ainsi que le gouvernement français, ont accepté cette médiation. Ce parti, qui devrait être un sujet de joie pour tous les amis de la paix, et sur-tout pour les amis de l'Angleterre, a le malheur de déplaire à un membre de son parlement : « J'espère, dit M. Mac » Naughton, que, malgré cette médiation, il n'y aura » point de paix jusqu'à ce que notre présomptueux ennemi » ait fait l'essai d'une invasion sur ce pays, et qu'il ait pu » se convaincre, par le résultat, de l'impossibilité de faire » aucune impression sur ces royaumes-unis, au moyen » d'une tentative d'invasion. Si la paix était faite avant ce » temps, ajoute-t-il, l'ennemi tiendrait toujours sur nos » têtes, pour nous effrayer, la menace d'une invasion, et » continuerait peut-être à tenir envers nous un langage de » domination. »

Ce mouvement paraît avoir fait une grande impression dans la chambre des communes. On a crié sur-tout (*hear him*, *hear him*), lorsque l'honorable membre a ajouté que les Anglais salueraient alors les Français comme les gladiateurs saluaient le peuple romain *morituri te salutant*. Nous ne contestons point l'éloquence de ce mouvement, mais il ne fait que confirmer ce que nous avons dit en commençant, que c'est une guerre insensée. C'est bien la peine de déclarer la guerre à la France, pour n'en tirer d'autre avantage que celui d'une fin glorieuse. M. Mac

Digitized by Google

Naughton conviendra qu'il valait beaucoup mieux rester tranquilles.

Il n'y a pas d'apparence que ce défi d'un simple membre du parlement entre pour quelque chose dans les négociations. Si quarante mille Français seulement mettaient les pieds dans la Grande-Bretagne, M. Mac Naughton et ses amis pourraient leur dire d'aussi bonne grâce qu'ils voudraient *morituri te salutant.* Pour ce qui nous concerne, nous n'avons que faire de détruire l'Angleterre, pas même de nous en emparer. Nous avons assez de territoire et assez de puissance. Que ce pays continue à subsister tel qu'il est, peu nous importe. Cependant en nous référant à la sagesse connue du chef de l'état, il faut pourtant que tout le monde sache, si nous devons avoir la paix, que notre intention est que cette paix soit stable; que nous voulons nous livrer avec sécurité, pendant cette nouvelle paix, à tout l'essor de notre activité et de notre industrie; que nous ne voulons avoir rien à redouter cette fois d'une attaque inopinée et d'une trahison subite.

Nous avons pris la liberté de faire quelques remarques sur la condescendance des négociateurs français à Amiens, relativement à la stipulation d'une langue maltaise; qu'il nous soit permis de nous plaindre de nouveau de la confiance entière qu'ils ont cru devoir accorder à la parole du lord Cornwallis et du peuple anglais, relativement à l'évacuation du Cap de Bonne-Espérance, de l'Egypte et de Malte. Cette bonne foi les honore; mais ils auraient dû s'apercevoir qu'elle n'a jamais été accordée dans des traités qu'aux grandes puissances continentales, connues par leur fidélité à leurs engagemens et par leur loyauté. L'Angleterre, sur ce point, a toujours fait exception. Lors du traité d'Aix-la-Chapelle, il fut convenu, comme à Amiens, qu'elle ferait diverses restitutions en Amérique et en Asie; mais nos pères, mieux instruits de la probité anglaise, ne se contentèrent pas de la signature de l'ambassadeur britannique; ils exigèrent formellement que la

Digitized by Google

cour de Londres *ferait passer à celle de Versailles deux personnes de rang qui y demeureraient en qualité d'ôtages, jusqu'à ce qu'on y eût appris, d'une façon certaine et authentique la restitution de l'Isle Royale, du Cap-Breton et de toutes les conquêtes que les Anglais pourraient avoir faites avant ou après la signature des préliminaires dans les Indes orientales et occidentales.* Cette stipulation aura beau être regardée comme peu honorable, elle n'en forme pas moins l'article IX du traité d'Aix-la-Chapelle. Si, d'après cet exemple, les négociateurs français à Amiens eussent demandé que M. le duc de Clarence et M. le duc de Cambridge vinssent à Paris comme ôtages, répondre de la signature de lord Cornwallis, l'histoire aurait peut-être à regretter les gestes héroïques de l'un en Allemagne, et les traits d'éloquence de l'autre à la chambre des pairs; mais enfin, Malte aurait été certainement évacuée, et l'Europe n'eût pas été menacée de nouveau de tous les fléaux de la guerre.

Encore une fois, nous désirons sincèrement que l'intervention puissante des cours de Berlin et de Pétersbourg nous procure de nouveau les bénédictions de la paix. Le chancelier de l'échiquier a cru devoir défier dans la chambre des communes, non-seulement ces puissances, mais toute l'Europe réunie. Nous n'imiterons point ce ton de bravade et de provocation; nous ne dirons point avec ce ministre, que nous sommes à même de faire tourner à sa destruction et à sa honte les efforts du monde entier (1). Reconnoissans envers des voisins qui ont la bonté d'intervenir dans cette querelle, nous laissons à l'Angle-

(1) Let us shew that we are not to hold our security by the forbearance of any power, that our independance is not to be shaken by the chief consul of France, nor by the united efforts of all Europe. Let us take such measures as will prove to the country, that it can be safe, if it will, and to the whole world beside, that if they should attack us, their efforts will redound to our glory and their confusion and disconfiture. (*Débats du 25 juin.*)

Digitized by Google

terre à insulter d'avance leur puissance, en méfiance de leur équité. Nous leur remontrerons seulement que c'est une paix réelle qu'il nous faut, et non pas une paix nominale ; que nos manufactures et l'industrie de nos villes maritimes et commerciales demeureraient à jamais anéanties, si elles restaient à la merci du premier vertige du gouvernement anglais ; si l'Angleterre conservait la liberté de recommencer tous les ans une guerre de trois mois, où elle a tout l'avantage, sauf à se réfugier au moment du châtiment, derrière l'appui d'une intervention continentale. Nous désirons que les puissances médiatrices reconnaissent bien sur ce point nos intérêts et notre position : après cela les Français, de concert avec leur chef, s'en reposent entièrement sur leur justice.

NOUVELLES DIVERSES.

MM. Radzinski et Montclaire, commandeurs de l'ordre de Malte, sont passés par Vienne, venant de Pétersbourg, et se rendant en Sicile. S. M. l'empereur de Russie les a chargés de remettre au nouveau grand-maître M. de Thomasi, les décorations de l'ordre.

Hambourg, 25 juin.

Le ministre français près du cercle de Basse-Saxe a déclaré d'une manière formelle que, comme la marche des troupes françaises avait uniquement pour but d'occuper les états de S. M. britannique en Allemagne, tous les pays limitrophes, quelque rapprochés qu'ils soient de ces états, et quelles que soient leurs relations politiques, commerciales ou rapports de consanguinité avec eux, ne devaient pas craindre qu'il fût porté la moindre atteinte à leur neutralité.

Du 29. — Suivant les dernières lettres de Hanovre, les Français font des préparatifs qui semblent indiquer qu'ils se proposent de passer l'Elbe ; ils ont pour cet effet mis en réquisition tous les bateaux qui se trouvaient sur la rive gauche du fleuve. On rassemble un gros corps de troupes dans les environs de Lauenbourg ; déjà 4000 hommes sont arrivés le 27 dans cette ville, et on en attendait encore

Digitized by Google

6000 pour le lendemain : le général Mortier était aussi attendu pour le 28. On a ramené à Hanovre la plus grande partie des canons et des bagages hanovriens, qui avaient été transportés dans le pays de Lauenbourg. — On dit que le roi d'Angleterre ayant refusé de ratifier la convention de Suhlingen, les troupes hanovriennes seront désarmées et conduites en France.

Gênes, 25 juin.

Nous apprenons que le général Murat arrivera sous très-peu de jours dans notre ville. Il a réuni à son commandement les troupes françaises répandues sur notre territoire. Nous recevons aussi la nouvelle que les troupes françaises sont entrées dans l'Abbruzze, au nombre d'environ 12,000 hommes.

Venise, 18 juin.

Suivant une lettre de l'état pontifical, les troupes françaises étaient déjà arrivées le 13, à Fermo (ville et port de la Marche méridionale, située a treize lieues d'Ancône); elles doivent continuer, le 19, leur marche vers le royaume de Naples.

Rome, 17 juin.

On écrit de Naples, qu'une escadre anglaise se trouve actuellement dans la rade située devant cette ville. On craint qu'elle ne s'empare des îles de Capri, Procida et Ischia. On a, d'après cela, jugé à propos de renforcer la garnison du fort Saint-Elme.

Toutes les côtes de l'Italie, et particulièrement celles des îles Ioniques, sont toujours infestées de pirates. Leur nombre, déjà très-considérable, s'accroît tous les jours; aussi montrent-ils une audace dont on n'avait pas eu d'exemple depuis deux siècles. Depuis que les marines de Malte, de Venise et de Naples sont détruites, il n'y a pas un recoin de la Méditerranée qui soit à l'abri de leurs brigandages. Ils n'avaient jamais osé se montrer dans la mer Adriatique : ils y naviguent aujourd'hui sans aucune crainte. L'avenir, à cet égard, est encore plus triste que le présent, car le gouverneur de Trapani en Sicile, a donné avis à son gouvernement que les barbaresques préparent de nombreuses expéditions, et même qu'ils chargent des échelles sur leurs vaisseaux.

Des bords du Mein, 2 juillet.

On prétend savoir qu'une des premières puissances du

Digitized by Google

Nord aurait présenté un projet de médiation entre la France et l'Angleterre, dont les principaux points seraient: L'occupation de Malte par des troupes russes pendant dix ans, à la charge, par l'Angleterre et la France, de payer par moitié leur entretien; la cession de l'île de Lampedouze aux Anglais; la restitution de Malte à l'ordre, au bout de dix ans, à laquelle époque elle aurait une garnison napolitaine. On va jusqu'à dire que l'admission de ce plan n'éprouve pas de très-grandes difficultés, et qu'il va être envoyé à Pétersbourg pour être présenté à l'empereur de Russie, dont l'assentiment est *nécessaire*. On ignore à quel point ces bruits peuvent être fondés; peut-être n'est-ce qu'une manière d'expliquer ce qu'on nous assure ici, depuis quelque temps, qu'à Paris et à Londres on ne cesse de dire que malgré que la guerre ait été inévitable, la paix peut se faire tout-à-coup.

Boulogne, 12 *messidor*.

Un état général des armemens en course, faits au port de Boulogne, depuis le 1^er^. ventose an 4, jusqu'au 1^er^. prairial an 9, donne les résultats suivans:

Cent cinquante-quatre corsaires sont sortis; le terme moyen de la force de leurs équipages était de 20 à 25 hommes.

Ils ont fait à l'ennemi 201 prises, chargées de vins, eaux-de-vie, rhum, tabac, genièvre, bois, dentelles, café, sucre, fer, bois, draps, etc., etc. La valeur totale des prises a été de 12,939,745 liv.

Parmi les prises, on compte plusieurs cutters et canonnières armées: le nombre des hommes pris à l'ennemi, a été de 1967.

Nous avons perdu 16 corsaires et 755 hommes d'équipage. La balance, tant au matériel qu'au personnel, dans le laps de temps ci-dessus désigné, a donc été considérable en faveur de la république.

L'opinion du docteur Francklin (elle a été rappelée dans *le Journal officiel*) est, sans contredit, marquée au coin de la saine philosophie; il eût été à désirer que cette opinion fût adoptée en Europe, et que la classe industrieuse des commerçans eût pu se livrer à ses utiles spéculations, au milieu de la guerre qui nous agite depuis tant d'années. On se rappelle que la convention nationale proposa à l'Angleterre de faire respecter les bâtimens marchands, par les vaisseaux de guerre des deux nations; si cette propo-

Digitized by Google

sition eût été accueillie, les négocians auraient préféré, sans doute, de modiques bénéfices, résultats d'un trafic tranquille et peu dangereux, aux bénéfices plus considérables que produit la course, parce que des spéculations sont toujours accompagnées d'inquiétudes et environnées de dangers. Mais on n'a point oublié que la fière Angleterre à repoussé avec dédain cette idée vraiment philantropique, pour suivre avec succès son plan de dévastation et de famine générale; il lui importait non-seulement d'intercepter notre commerce, mais encore d'empêcher que les puissances étrangères n'abordassent dans nos ports: et l'expérience nous a suffisamment démontré que, pendant long-temps, elle n'a que trop bien réussi dans son odieuse entreprise.

Quelle ressource restait-il donc à la France? Fallait-il qu'elle continuât à faire une guerre inégale? à respecter la navigation ennemie? à voir son pavillon flotter avec sécurité sur toutes les mers, tandis que nos bâtimens restaient inutilisés dans nos ports? Un pareil système portait avec lui l'empreinte de la destruction; on ne tarda pas à s'en apercevoir: bientôt les armemens furent permis, et si quelque chose m'a étonné, c'est qu'ils aient été suspendus si long-temps.

La ville de Boulogne; jadis si florissante par ses relations avec l'Angleterre, sa navigation et ses importantes pêcheries, s'est vue tout-d'un-coup privée de ses ressources par l'effet de la guerre maritime. Les Anglais qui depuis long-temps ont appris à ne rien respecter, se sont à plus d'une reprise emparés impitoyablement de tous les pêcheurs, ont anéanti nos pêcheries, seule branche d'industrie qui nous restait pour alimenter une population nombreuse. Les négocians de cette ville n'eurent donc d'autre parti à prendre que de suivre l'impulsion donnée par le Gouvernement; ils se livrèrent à de petits armemens en course: ceux-ci ayant obtenu quelques succès, on les multiplia, on perfectionna la construction des bâtimens, et on acquit un tel degré de supériorité dans leur marche, que malgré la multiplicité des croiseurs anglais, et leur constante vigilance, on parvint à inquiéter journellement leurs côtes, à enlever des bâtimens jusques dans leurs rades, à l'entrée de leurs ports, et on les força d'entretenir des divisions entières, uniquement employées à repousser les attaques de nos corsaires.

L'intérêt des puissances belligérantes est de nuire à leur

Digitized by Google

ennemi par tous les moyens qui sont conciliables avec le droit des gens. Inquiéter et intercepter son commerce, c'est souvent lui porter des coups plus funestes que de gagner des batailles, et on ne peut se dissimuler que, sous ce seul point de vue, nous avons rendu des services signalés à la République. — Que l'on considère en effet que nous avons fait pour 13,000,000 de prises. Cette somme énorme enlevée à l'Angleterre par quelques frêles bâtimens, a été répartie entre toutes les classes de citoyens. Les 104 armemens et réarmemens que nous avons faits, ont pu coûter environ 3,500,000. Mais nous n'avons été tributaires d'aucune puissance pour la construction de nos bâtimens. Les bois ont été tirés de nos forêts, les toiles de nos manufactures de la ci-devant Flandre; nous avons pris les fers et les chanvres sur les Anglais; et sans contredit une opération qui, sans déplacement de capitaux à l'étranger, verse 3 à 4,000,000 parmi la classe des artisans de toute espèce, alimente l'industrie nationale, et prive l'ennemi de 13,000,000, ne peut être considérée que comme favorable à l'Etat.

Ce ne sont point les seuls avantages que la République ait retirés des armemens de Boulogne; placés à très-peu de distance des côtes de l'Angleterre, ils ont été à même d'épier continuellement le départ et l'arrivée des flottes, et leur présence a forcé les Anglais à entretenir des divisions entières pour les surveiller, en même-temps qu'ils étaient obligés d'augmenter le nombre et la force des escortes.

Il n'est presque point de corsaire qui n'ait fait échouer, qui n'ait coulé ou brûlé quelque bâtiment ennemi; et l'on peut dire que les 13,000,000 enlevés à l'Angleterre, lui ont causé un préjudice de plus de 18,000,000 : car, la prohibition qui pèse sur une grande partie des objets capturés, et qu'on est tenu de réexporter, occasionne une dépréciation considérable sur ces mêmes objets, qui pour la plupart ne produisent qu'un tiers, ou au plus la moitié de ce qu'ils ont originairement coûté.

Il en est de même des liquides achetés par eux en Portugal, qui se vendent chez nous à bas prix. — Et en considérant la perte qu'éprouvent les négocians dont les vaisseaux ont été coulés, brûlés ou échoués, les droits de recousse qu'ils sont tenus à payer, et le nombre de nos prises qui ont été reprises, l'on se convaincra aisément que mon calcul n'est point exagéré.

Digitized by Google

D'un autre côté, on a prélevé sur nos prises des droits de douane, d'enregistrement et de timbre sur les ventes, droits de timbre et d'enregistrement sur les procès-verbaux, sur les liquidations et les pièces qui servent à l'appui des comptes; l'on peut estimer ces droits, ceux de la caisse des invalides compris, à 33 pour cent.

Cet aperçu rapide doit suffire pour démontrer que tant que la course a été autorisée, et qu'elle a joui de la protection nécessaire, ses avantages ont été de nature à mériter toute l'attention du commerce et du gouvernement.

PARIS.

Il existe dans ce moment à Paris un individu né à Tolède, âgé de 23 ans, affecté d'une insensibilité physique dont il n'y a sans doute aucun exemple. Ce jeune espagnol a été soumis hier dans l'amphithéâtre de l'école de médecine, en présence d'un très-grand nombre de spectateurs, à des épreuves que nous regarderions comme fabuleuses, si leur réalité ne nous était attestée par différens témoins oculaires et les plus dignes de foi. Nous citerons le témoignage du docteur Burard, qui nous fournit les détails qu'on va lire:

1°. Il a plongé ses pieds et ses mains dans l'huile bouillante chauffée jusqu'à 85 degrés de chaleur; il a lavé son visage avec la même huile;

2°. Il a lentement et à différentes reprises promené ses pieds et ses mains sur un fer très-large et très-épais, rouge et même blanchi par le feu;

3°. Une spatule large et épaisse rougie jusqu'au blanc, a été appliquée et promenée sur sa langue pendant quelques minutes;

4°. Il a successivement pris et fait circuler dans sa bouche de l'acide muriatique, nitrique et sulphurique;

5°. Une chandelle allumée a été pendant près d'un quart d'heure promenée sur ses jambes et sur ses pieds;

6°. Il a plongé ses mains et ses pieds dans de l'eau chargée d'une grande quantité de sel et chauffée jusqu'à 70 degrés. Ce jeune homme a subi ces diverses épreuves sans donner aucun signe de douleur, et sans qu'il parût aucune trace de brûlure sur ces différentes parties de son corps.

On a remarqué cependant que l'acide nitrique, qui n'avait fait aucune impression sur sa langue, a laissé une espèce de

Digitized by Google

tache jaune sur la paume de sa main, mais sans cautérisation ni sans douleur.

Les médecins et les gens de l'art qui ont assisté à ces expériences, ne manqueront pas sans doute de faire un rapport sur ce phénomène inouï qui est d'autant plus merveilleux, que l'individu paraît jouir d'une bonne santé. Ce qui n'est pas moins étonnant, sa peau, non-seulement n'est pas altérée par les épreuves, mais elle est douce et souple comme celle d'une jeune personne. L'interprète a assuré que cet espagnol avait été mis à Tolède, dans un four exactement fermé et chauffé jusqu'à 70 degrés; il y est resté pendant 10 minutes, s'y trouvant bien et ne voulant pas en sortir. Nous le répétons, nous n'avons vu aucun de ces prodiges; ils nous paraissent tous hors de toute croyance, et nous ne faisons que transmettre le récit d'un médecin connu et estimé qui a été un des témoins oculaires.

Ministère de la Marine.

Extrait d'une lettre du citoyen Bouchet, capitaine de vaisseau, chef des mouvemens militaires à Cherbourg, écrite au ministre de la marine, le 14 messidor.

J'ai l'honneur de vous rendre compte que la frégate anglaise *la Minerve*, commandée par le capitaine Brinton, armée de 48 canons, dont 28 du calibre de 18, 14 de 32 (caronnades) et 6 de 9 avec un équipage de 230 hommes, en poursuivant hier au soir, par un temps brumeux, des bateaux à pierres, qui, après avoir fait leur chargement au Becquet, faisaient route pour venir passer la nuit sous le fort de la Liberté, situé dans l'intérieur de la rade, a échoué sur la digue vers les neuf heures et demie.

A dix heures, les chaloupes canonnières, *la Chiffonne* et *la Terrible*, stationnées sur cette rade, la première, commandée par le lieutenant de vaisseau *Lécolier*, et la seconde, par ....., ont commencé à la canonner à demi-portée. Le fort a pareillement fait feu des canons dont il était armé.

A minuit, j'ai expédié aux canonnières de la poudre et des boulets, pour remplacer les munitions qu'elles avaient consommées.

Vers deux heures, j'ai été en rade avec le citoyen Cachin, directeur des travaux maritimes, deux ingénieurs du même corps, et le peu de marins que j'ai pu rassembler. Nous nous sommes rendus à bord de la canonnière *la Chiffonne*, où j'ai pris le commandement de la rade;

Digitized by Google

j'ai fait continuer jusqu'à cinq heures et demie le feu des chaloupes, qui a toujours été secondé, mais de loin, par celui du *fort de la Liberté*.

A cinq heures et demie, la frégate anglaise a amené son pavillon.

J'ai aussitôt ordonné au lieutenant de vaisseau Lécolier, qui avait tant contribué à sa reddition, d'aller l'amariner.

Les prisonniers ont été transportés à bord de *la Chiffonne*, et conduits à Cherbourg. Douze hommes de la frégate avaient été tués; et elle en a eu douze à quinze grièvement blessés : les chaloupes de la République n'ont éprouvé aucune perte.

La Minerve étant échouée en-dedans de la digue, j'ai fait porter une amarre dans le sud, pour tâcher de la déséchouer, mais inutilement : j'ai donné ordre alors de jeter à la mer, pour l'alléger, deux canons de 18 et quatre caronnades, qu'il sera très-facile de retirer.

Après quelques efforts et quelques manœuvres, on est parvenu à remettre la frégate à flot; et à six heures, elle était mouillée dans la rade, hors de tout danger.

Pour extrait conforme.

Le ministre de la marine et des colonies, par interim,

CLARET-FLEURIEU.

Une lettre du citoyen Roustagneuq, commissaire principal de la marine, donne des détails à-peu-près semblables sur cet événement, qui a procuré dit-il à la république un bâtiment de guerre de force, complètement armé, et qui a mis les commandans des canonnières stationnées en ce port, et généralement tous ceux qui ont concouru à la prise et au sauvetage de ce bâtiment, dans le cas de se distinguer par leur courage, leur activité et leur dévouement.

Une lettre particulière du capitaine de vaisseau Labretonnière, fait mention d'une circonstance qui ne se trouve pas dans les autres lettres. Il dit que le projet de la frégate anglaise était de prendre des bateaux chargés de verser des pierres sur la digue, et peut-être de les couler dans la rade, avec le secours d'une demi-douzaines de péniches armées d'un obusier, et montées de vingt hommes, lesquelles l'accompagnaient; qu'un bateau avait déjà été pris, mais que le courant avait porté la péniche et le bateau sous le Fort-National de l'île de Pelée.

Il ajoute que l'événement de la prise de *la Minerve* est d'autant plus heureux, que deux autres frégates anglaises ont pu la voir, le 14 au matin, flotter dans la rade de Cherbourg, sous le pavillon de la République.

Digitized by Google

— M. le cardinal Caprara est parti pour Bruxelles, où il restera pendant le séjour du premier Consul.

— Le sénat s'est ajourné au 7 thermidor, pour procéder aux élections au corps législatif.

— M. le comte de Morkolf, général des armées de Russie, a passé à Nancy le 10 messidor, se rendant à Paris.

— La frégate *la Consolante* est arrivée le 1^er^. messidor, après vingt-cinq jours de traversée, venant de la Guadeloupe, et ayant à bord le contre-amiral Lacrosse; aux atterrages, un corsaire anglais, de 20 canons, l'ayant prise pour un bâtiment chargé de sucre, s'en est un peu approché, la frégate l'a amarinée et expédié pour Rochefort, ayant pris à son bord quatre-vingt-trois anglais.

— Tous les journaux annoncent, d'après une lettre de Dunkerque (que nous avions aussi reçue), qu'il est question de former un camp de cent mille hommes dans les environs de Saint-Omer; un de soixante mille hommes à Cherbourg, et un troisième de quarante mille en Hollande. Comme le *Journal officiel* n'a point encore parlé de dispositions semblables, nous croyons qu'il est prudent d'attendre qu'il les confirme.

— La lettre suivante peut donner une idée de la manière dont le premier Consul et son épouse sont reçus dans tous les lieux qui ont le bonheur de les posséder.

Dunkerque, lundi 15 messidor.

« Madame Bonaparte est arrivée ici jeudi soir. Nous ne nous attendions pas à jouir aussi-tôt de sa présence, mais nous n'avons point été pris au dépourvu. En un moment tous nos concitoyens se sont portés au-devant d'elle; des guirlandes de fleurs se sont trouvées tendues d'une maison à l'autre dans toutes les rues de son passage; de sorte qu'elle est parvenue, sous un long berceau de roses, à l'hôtel qui lui avait été préparé : une illumination générale et brillante a terminé cette journée. Le lendemain, madame Bonaparte a parcouru notre ville, et a fait une promenade en canot dans la rade. Toutes les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher ont été comblées des témoignages de cette bonté remplie de grâces qui lui gagne tous les cœurs.

» Samedi, à cinq heures du soir, les décharges répétées de l'artillerie de la place et des forts ont annoncé le pre-

Digitized by Google

mier Consul. Il ne pouvait pas encore lire dans nos regards la publique allégresse, que déjà il entendait les acclamations d'un peuple immense, et les cris mille fois répétés : *Vive Bonaparte* ! retentir sur nos rivages.

» Une garde d'honneur, composée de toute la jeunesse de notre ville, bien équipée, bien vêtue, s'était portée au-devant de lui.

» Le citoyen Emmery, maire, à la tête de toutes les autorités constituées, réunies sous une tente élégamment ornée, l'attendait à la première barrière extérieure. Ce magistrat, en lui présentant les clefs de la ville, s'est exprimé en ces termes : « Quel bonheur, citoyen premier » Consul, que celui de vous posséder dans ces contrées ! » L'allégresse publique est à son comble. Je viens vous » offrir, citoyen premier Consul, les clefs de la ville, je » les offre avec orgueil ; car, ces clefs, je les ai refusées, » étant maire de Dunkerque en 1795, au duc d'York, » quand, avec quarante mille hommes, il vint nous as- » siéger, et compromettre devant nos faibles remparts sa » carière militaire. »

— Pendant que le premier consul distribuait des armes d'honneur à Boulogne sur le rivage, les braves Anglais, en vertu de leur *droit des gens*, n'ont pas manqué de tirer quelques innocens boulets.

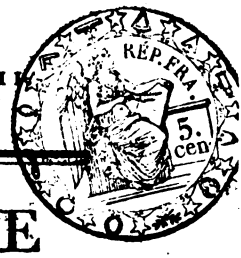
— On écrit aussi de Boulogne que, malgré la fatigue de la journée, le premier consul était encore à travailler dans son cabinet à une heure du matin. Deux heures après, c'est-à-dire à trois heures, il était sur pied ; et un coup de canon, tiré par son ordre, a annoncé qu'il allait achever sa visite. Ayant voulu visiter un fort, il fallut que deux matelots l'y portassent ; l'un d'eux, en mettant le pied dans l'eau, et craignant de glisser, lui dit : *N'ait pas peur, notre bon consul, n'ait pas peur.*

— On écrit de Dunkerque que le premier consul a visité et parcouru la rade le 14 et le 15. Le 12, madame Bonaparte s'y était promenée aussi. Elle vit sortir un petit corsaire ; elle lui envoya vingt-quatre bouteilles de rhum et un pavillon.

— Des lettres particulières d'Angleterre annoncent que, selon toutes les apparences, il sera aussi délivré des lettres de marque contre les bâtimens prussiens, au cas que la navigation de l'Elbe et du Weser fût entravée par les Français.

Digitized by Google

(N°. CVII.) 27 MESSIDOR an 11.
(Samedi 16 Juillet 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

FRAGMENT

DU XII^e. CHANT D'UNE TRADUCTION DE L'ORLANDO FURIOSO.

Le comte Roland se trouve près des murs de Paris assiégé, le jour qu'Agramant doit passer les Maures en revue.

Un jour d'automne, à l'heure où, chez Thétis,
Phébus bridait ses coursiers endormis;
Où l'aube ayant ses portes demi-clauses,
Jetait aux cieux des soucis et des roses;
Où, las d'errer au céleste pourpris,
L'astre des nuits et ses pâles étoiles
Pour s'en aller avaient repris leurs voiles,
Il (1) se trouva près des murs de Paris.

Deux escadrons s'offrirent à sa vue:
L'un a pour chef le sage Manilard,
Doyen des rois, dont la tête chenue,

(1) Roland.

Digitized by Google

Mieux que son bras, sert aux siens de rempart ;
L'autre obéit au roi de Trémizène,
Alzirde, cher à la gent africaine :
Prudent et vieux, l'un en fut le Nestor ;
Brave et poli, l'autre en était l'Hector.
Depuis trois mois, l'hiver, dans sa mollesse,
Engourdissait et vainqueurs et vaincus.
Alzirde seul qui veut prendre Lutèce,
Aimait l'assaut ; l'autre aimait le blocus :
Enfin l'assaut obtint la préférence ;
Et d'Agramant les bataillons épars
Devaient ce jour, en superbe ordonnance,
Faire à ses yeux flotter leurs étendards.

Jà se voyait de rivage en rivage,
Fondre au soleil la glace des ruisseaux,
Les prés verdir, et d'un nouveau feuillage
Se rhabiller les jeunes arbrisseaux,
Quand Agramant, que la paix importune,
Voulut revoir et compter tous ces bras
Qu'il avait su guider dans les combats,
Et de plus belle attaquer la fortune.

Or, ce matin, Alzirde et Manilard
Allaient grossir cette insigne revue,
Lorsque de loin apparut à leur vue,
Le paladin qui ceignait Durandart (1) ;
Et le premier, à ce front magnanime,
Que Mars lui-même aurait craint de braver,
Jugeant Roland un preux de haute estime,
Ne put, hélas ! le voir sans l'éprouver !
Il était jeune, et partant téméraire ;
Il bouillonnait de courage et d'ardeur :
La lance au poing il joint cet adversaire. . . .
Moins malheureux, s'il eût eu moins de cœur !

(1) On sait que l'épée de Roland portait le nom de *Durandart*.

Digitized by Google

Dieux! de quel prix son audace est payée !
Roland d'un choc lui transperce le sein ;
Il tombe, il meurt. Sa monture effrayée
S'échappe et fuit sans guide et sans dessein.

Un cri soudain, terrible, lamentable,
Que mille voix poussent au même intant,
Remplit les airs, quand ce coup déplorable
Fit voir Alzirde inondé de son sang.
Deux escadrons se ruant pêle-mêle,
Heurtent le comte, ardens, désordonnés.
Le comte est seul, et reçoit comme grêle,
Leurs javelots et leurs dards empennés.
Des sangliers la cohorte joyeuse
Exhale ainsi sa rumeur belliqueuse,
Quand, descendu des sommets apennins,
L'ours vagabond a saisi pour sa proie
Un jeune porc encore exempt de soie,
Qui remplit l'air de ses cris enfantins :
Tel l'ennemi, hurlant à pleine tête,
Fond sur Roland, et crie : arrrête ! arrête !
On voit voler autour de son haubert
Les pieux, les dards, les traits, les cimetères :
Les plus hardis frappent à découvert,
D'autres en flanc, d'autres sur les derrières.
Roland, chez qui la peur n'ose loger,
Compte les coups de la horde en furie,
Comme un vieux loup fait dans la bergerie
Les vils moutons qu'il est prêt d'égorger.
Sa main brandit sa fulminante épée,
Du sang païen dans cent combats trempée ;
Acier cruel, que le peuple africain
Hors du fourreau ne vit jamais en vain.
Tout est brisé, turban, casque, cuirasse.
Un mont sanglant sur la plaine s'entasse,
Et l'air troublé se remplit sur ses pas,
De cris, de pleurs, de têtes et de bras.

Digitized by Google

La mort, riant d'un sourire effroyable,
Voyait, du Styx, son ministre Roland
Expédier tous ces païens au Diable.
La pâle peur volait de rang en rang :
Tel, pour frapper le héros misanthrope,
Levait le bras, qui tourne les talons ;
L'un à pied court, l'autre à cheval galope ;
Nul ne s'enquiert si les chemins sont bons ;
Tout fuit. Un seul montre encor son visage ;
Antique preux, mâle et ferme vieillard,
A qui les ans, par un cruel retard,
Glacent le sang sans glacer le courage ;
C'est Manilard : il a connu la mort ;
Mais de ses jours il n'a connu la fuite.
« L'honneur se perd où le danger s'évite,
» Dit-il ; mourons, mais non pas sans effort. »

Il marche, il frappe ; et sa lance impuissante
Effleure à peine, et se brise en éclats.
Roland frappa. . . . mais il ne tua pas ;
Soit que le sort eût frustré son attente ;
Soit qu'à l'aspect de ses longs cheveux blancs,
Il respectât, même dans sa colère,
Ce front royal qu'ont respecté les ans.
Il l'a laissé gissant dans la poussière.
Il passe : il heurte, il assomme, il pourfend
Tout ennemi de l'empire des Gaules.
Tout est en fuite, aucun ne se défend,
Et tout fuyard le croit sur ses épaules !
Tel dans les airs le peuple roitelet,
Si l'autour passe, est soudain en déroute.

Tout seul enfin Roland reprend sa route,
Sans trop savoir quelle route il tenait, etc., etc.

Digitized by Google

ENIGME.

On ne le connaît pas;
Il ne peut concevoir ;
Il était avant l'homme,
Et Dieu ne peut le voir.

LOGOGRYPHE.

En me nommant, on qualifie
Plus d'un bélître parvenu,
Plus d'un auteur dont la manie
Est de vouloir être connu.
J'ai le ton haut, la tête altière,
Je me crois un être important.
On dit que je suis sot ; mais je ne sais qu'y faire,
Et je l'oublie en m'admirant.
Messieurs, si vous cherchez fortune,
En moi l'on découvre un métal,
Dont l'envie à tous est commune :
Et ce n'est pas débuter mal ;
Ensuite j'offre un mot cher à tout impudique ;
Puis un instrument de musique,
Dont le ton doux, harmonieux,
Charme aux temples les gens pieux ;
Ensuite est l'arme épouvantable
Du plus intrépide gourmand :
Elle s'entr'ouvre, et votre table
Se trouve nette en un moment.
Avec un de nos sens j'offre aussi son organe ;
Puis le dépôt que fait le vin ;
Et le prophète hébreux, qui du séjour profane
Habité par le genre humain,
Sans ailes, s'éleva jusqu'au séjour divin ;
L'espace où l'habitant des villes
Circule en sortant de chez lui ;
Ce que les citoyens tranquilles
N'aperçoivent pas sans ennui ;

Digitized by Google

L'oiseau qui, dans le Capitole,
Jouait autrefois si grand rôle;
Ce dont se pénètre un acteur,
Pour moins occuper le souffleur;
Un grain; l'organe de la vue;
Une cheville; une chose reçue;
Ce qu'ignore certain Crésus
Qui sait compter, et rien de plus;
La peine qu'infligeait souvent l'aréopage;
Ce dont les grands font étalage;
Enfin ce que *Saint-Preux* fit un soir à Paris,
Dont l'imbécile eut la manie
De rendre compte à sa *Julie*,
D'un ton si bête et si soumis.

M. T., *de Vienne* (*Isère*).

CHARADE.

Si les Américains avaient eu mon premier,
Aux Espagnols, sans doute, ils auraient fait la nique.
Aidé par mon second, Colomb vit l'Amérique;
Quand Las-Cazas priait, il était mon entier.

Par M. G. . . . (*du Puy.*)

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Mousse.*

Celui du Logogryphe est *Hermitage* où l'on trouve *héritage, mitre, age, hêtre, reine, air, âtre, Riga, tage, rage, gai, mari, mariage, magie, mi, re, remi, rat, âme, image, germe* et *tige.*

Le mot de la Charade est *Ver-seau.*

Digitized by Google

Essais sur les Isles Fortunées et l'antique Atlantide, ou *Précis de l'Histoire générale de l'Archipel des Canaries*; par *J. B. G. M. Bory de Saint-Vincent*, officier français. Un vol. *in*-4°. avec figures et cartes. Prix, 15 fr. et 19 fr. franc de port. A Paris, chez *Baudouin*, imprimeur de l'Institut national, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, n°. 1131; et chez *le Normant*, imprimeur-libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le petit portail, n°. 42.

Les pays les plus fréquentés ne sont pas toujours les mieux connus; la plupart des voyageurs ne sont guères entraînés que par la passion d'augmenter leur fortune; et lorsqu'ils arrivent dans un pays, ils s'informent plutôt de l'état du commerce, du prix des denrées, de la valeur du change, que des productions naturelles, des traditions historiques, de la langue des peuples: et quoique nous ayons un grand nombre de relations sur la Sicile, qui est au milieu de l'Europe, cette île, si intéressante, n'est pas encore bien connue: et l'on attend avec impatience une *Flore sicilienne*. Il en était de même des Canaries, qui sont les îles fortunées des anciens; beaucoup d'écrivains en avaient parlé, peu les avaient observées. Elles ont fixé l'attention de M. Bory de Saint-Vincent, qui, dans un âge où l'on ne songe ordinairement qu'aux amusemens frivoles, se consacre avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle, dans laquelle il a déjà fait des découvertes précieuses. Cet ouvrage, par lequel il débute dans le monde savant, le place au rang des observateurs les plus zélés de la nature; il annonce dans l'auteur de grandes connaissances, il mérite les encouragemens les plus distingués; et

Digitized by Google

la teinte de philosophie qui règne dans ses conjectures sur les anciens habitans de ces îles, promet à la France plus qu'un naturaliste. Le titre modeste d'*Essais* donné à cet ouvrage, déguise un traité complet, et la réunion de tout ce qu'on sait de plus intéressant sur les Canaries. Elles sont au nombre de sept : Ténériffe, Canarie, Gomère au milieu, Fortaventure et Lancerote à l'Est, Palme et Fer à l'Ouest.

D'abord l'auteur donne une idée exacte de la situation géographique de l'Archipel, des îles Atlantiques, dont il a lui-même dessiné les cartes avec beaucoup de soin ; il entre à cet égard dans des détails précieux, et dont le mérite sera senti par les personnes de l'art ; il rectifie des erreurs, détermine la vraie position de ces îles et la hauteur du fameux pic de Ténérif. Le chapitre second est consacré à décrire le climat des Canaries, et les mœurs de l'ancien peuple que les Européens y trouvèrent lorsqu'ils firent la découverte de ces îles. « Situées sous le même parallèle que les » plus heureuses parties de la Chine, du Mogol, » de la Perse, et des fertiles campagnes renfer» mées dans le Delta, elles ont sur ces beaux pays » l'avantage d'être entourées par la mer, asile des » vents, dont le souffle rafraîchit une température » trop ardente. » M. Bory, pour nous donner une idée du climat enchanteur des *Isles Fortunées*, emprunte le pinceau du prince des poètes de l'Italie ; et la description que le Tasse fait des *Champs Elyséens* (1), toute imaginaire qu'elle est ;

(1) *Gérusal. lib. c.* XV. st. 25 et 26. Le Tasse n'a fait, pour ainsi dire, que traduire Horace *Epode XI*, et Horace connaissait sans doute les relations que les Carthaginois et les voyageurs de son temps avaient faites de ces îles, où il exhorte les honnêtes citoyens de Rome à s'aller retirer. Ainsi la description du Tasse est moins imaginaire qu'on ne le pense. B. D. E.

Digitized by Google

a cependant un fonds de vérité. Les Canaries méritaient bien de devenir le théâtre des amours d'Armide. Mais écoutons l'auteur lui-même, et nous verrons que son style a de la fraîcheur et de la grâce.

« Dès que le soleil, quittant le capricorne, » arrive à l'équateur; que la nature, morte dans » nos climats par l'éloignement de cet astre, re- » naît aux premières caresses du printemps, les » pays voisins de notre tropique, qui n'ont pas » éprouvé comme nous tout ce que l'hiver a de » triste, reprennent une nouvelle fraîcheur. Cette » époque est pour eux celle du rajeunissement de » la nature vieillie, sans avoir paru cesser de vivre. » Alors les Canaries se couvrent d'une végétation » plus vigoureuse; le sommet des montagnes » se débarrasse d'une partie de leurs brumes; les » neiges fondues par une douce chaleur repa- » raissent en fontaines dans les vallons; le sol » léger s'ouvre de toutes parts, et laisse germer » les graines nourricières qui lui sont confiées; les » campagnes, parées de fleurs nouvelles, exhalent » au loin une odeur délicieuse, portée çà et là » par les vents; le serin doré, particulier à cet » heureux climat, se réunit en troupes pour chan- » ter de nouvelles amours sous un feuillage nou- » veau.

» L'été, lorsque la Barbarie et le nord de » l'Afrique sont embrâsés par les rayons les plus » ardens du soleil, les Canaries, quoique situées « sous la même latitude, en ressentent bien moins » l'influence brûlante; des vents, devenus plus » forts, des bises propres au climat, affaiblissent » l'activité de la chaleur: alors les vapeurs se trou- » vant arrêtées par les pics et les montagnes, se » réunissent en nuages, et contribuent ainsi à » rendre la température plus modérée.

Digitized by Google

» L'automne vient ensuite prodiguer tous ses » trésors à cette terre aimée du ciel; on y voit » réunis les fruits des deux mondes; la bananne, » la goyave, la datte et l'orange y croissent à » côté de la pomme, de la poire, de la figue; la » vigne courbe sous le poids des grappes, et le » raisin de ce pays est le plus délicieux qui soit » au monde. »

Mais comme rien n'est parfait dans la nature, les Canaries sont exposées à différentes calamités; la moindre est la surabondance des pluies, qui, dans la saison de l'hiver, tombent par torrens, détachent du sommet des montagnes des roches énormes qui, roulant dans la plaine, y causent souvent de grands dommages. Les vents d'est et de sud-est sont, par leur violence et leur chaleur brûlante, les plus terribles fléaux de ces îles; ces vents causent des ouragans et des maladies contagieuses, apportent ordinairement des nuées de sauterelles dévastatrices, qui dévorent les moissons, les raisins, les fruits et jusqu'aux feuilles.

Le volcan de Ténériffe vomit quelquefois un fleuve de lave ardente, qui dévaste tout ce qu'il rencontre. Ce sont les parties méridionales et occidentales des Canaries qui sont le plus sujettes à ces accidens; les parties du nord et de l'est, protégées par leur situation, sont le séjour enchanté que l'on a peint sous le nom de *demeures fortunées*.

Les anciens habitans des Isles Atlantiques se nommaient *Guanches*. Ce peuple, tel que M. Bory de Saint-Vincent le peint, d'après les recherches qu'il a faites, était doux, humain, plein de vertus: il a entièrement disparu. La langue des Guanches devait être assez douce, autant que l'on en peut juger par une liste de mots, produite par l'auteur. On y remarque que chaque île avait un

Digitized by Google

dialecte différent, lequel avait sa source dans une seule langue primitive : et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on y rencontre un assez grand nombre de mots qui ont des racines communes avec la langue grecque. On y voit aussi figurer l'article oriental *al*, comme dans *Alcorac*, qui signifie *Dieu*; de κύριος, et *al*, le Seigneur. *Cuna*, chien, vient évidemment du primitif grec Κὼν, κυνὸς. Dans *ganigo*, vase d'argile, on reconnaît γᾶν, accusatif dorien, par conséquent primitif de γῆ, terre; et χῶ ou ἴχω, *tenir, contenir*. *Alio*, *le soleil*, est bien le dorien ἄλιος. *Céla*, mois, *cel*, lune, est le même que Σελήνη. *Zonfa*, le nombril, se retrouve dans ὀμφαλὸς. *Guan* signifie *homme*, *habitant*, et *fils*, il a les mêmes radicales que ΓείΝω, engendrer. Qui ne reconnaîtrait αἴξ, *chèvre*, dans le mot *axa*, qui a la même signification. On pourrait aisément pousser plus loin cette comparaison, qui peut donner lieu à de grandes réflexions.

Ce que l'on observe de plus frappant dans les mœurs et les usages des Guanches, c'est l'art d'embaumer les morts, et de faire des momies aussi parfaites que celles des Egyptiens. Cette idée de chercher à conserver les restes précieux d'une personne qui nous fut chère, n'est point d'un peuple sauvage et grossier; elle a d'ailleurs sa source dans des principes religieux; et il paraît, au soin que les Guanches prenaient de conserver les morts, qu'ils avaient quelques idées d'une autre vie, et l'espoir si flatteur de la résurrection. En comparant les procédés que les Guanches employaient pour l'embaumement, et ceux dont les Egyptiens faisaient usage, on trouve beaucoup d'affinité entre ces deux peuples. Des cavernes immenses sont le lieu où les Guanches déposaient leurs momies, rangées sur des tables.

Digitized by Google

Ces peuples paraissent avoir eu peu de lois ; mais elles annoncent, par leur douceur, des hommes bons et vertueux. Leur gouvernement était une royauté mitigée par la prudence d'un conseil de vieillards. L'adultère était le crime le plus rare ; on le punissait avec rigueur. L'agriculture et le soin d'élever les troupeaux, sur-tout des chèvres, étaient les principales occupations des Guanches. La terre n'était point partagée en propriétés particulières, on la cultivait en commun, et tous les fruits appartenaient à l'Etat, qui en faisait ensuite une juste répartition, suivant les besoins de chaque famille.

Leurs troupeaux leur appartenaient ; ils étaient ordinairement confiés à la garde et à la vigilance des jeunes filles.

Avec une vie aussi paisible, avec des mœurs aussi douces, il n'est pas difficile de croire que les *Guanches* cultivaient la musique et la poésie, aimables compagnes du bonheur. De plusieurs chansons *guanches* que M. Bory de Saint-Vincent a publiées, on remarque sur-tout la première et la troisième, qui respirent la tendresse et la mélancolie. Nous regrettons que les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de les rapporter.

Les Guanches reconnaissaient un seul Dieu éternel, créateur et conservateur de l'univers. Ils adoraient aussi le soleil, la lune et les étoiles ; mais l'auteur pense que ce culte n'était qu'un hommage rendu à ces corps lumineux, comme à des images de la divinité. Il donne ensuite les détails de leurs cérémonies religieuses, qui variaient suivant les îles. Il est à remarquer que les Guanches pratiquaient une espèce de baptême, et que des vierges nommées *Mugades* étaient chargées de répandre de l'eau sur la tête des enfans nouveau-nés.

Après nous avoir entretenus des mœurs des an-

Digitized by Google

ciens habitans des Canaries, l'auteur trace l'histoire des dernières révolutions arrivées dans ces îles, peu de temps avant la conquête des Espagnols; et il fait connaître leur situation actuelle, et leurs productions commerciales.

Le chapitre 1^er^. comprend l'Histoire naturelle des Canaries, et particulièrement de Ténériffe: il fait connaître la nature des terres, donne sur le volcan de Ténériffe, appelé anciennement Teyde, des détails extrêmement curieux. La botanique tient aussi une place honorable dans cet ouvrage; c'est une des branches de l'Histoire naturelle que l'auteur a cultivées avec le plus de soin et de succès, il y a même fait des découvertes très-importantes (1). Cependant il n'a pas prétendu faire une Flore complète de ce pays; c'est une tâche dont s'est chargé un célèbre naturaliste qui réside sur les lieux, M. Broussonet, commissaire des relations extérieures, auquel l'Histoire naturelle, principalement l'ichtyologie, a déjà de grandes obligations.

La dernière partie de l'ouvrage contient les conjectures de l'auteur sur l'état ancien des Canaries. Il examine si ces îles sont les Fortunées des anciens, si elles offrent les Champs-Elysées, les Hespérides, le vrai Mont-Atlas de l'antiquité. Toutes ces questions sont traitées d'une manière ingénieuse, et l'auteur a fort bien expliqué la fable des pommes d'or qui sont les oranges, et le dragon qui les gardoit, lequel n'est autre que la *dracena draco*, arbre dont les feuilles aigues et faites comme des lances, est très-commun aux Canaries.

Ces îles paraissent à notre jeune observateur n'être que les restes d'un ancien continent très-

(1) M. de Saint-Vincent s'occupe, en ce moment, à rédiger la relation de son voyage aux îles de France et de Bourbon, d'où il a rapporté plus de cent espèces de plantes absolument nouvelles, et non-décrites dans les auteurs.

Digitized by Google

considérable, et ce continent était le pays des Atlantes. C'est cette fameuse Atlantide célébrée par Platon et par tous les anciens, cherchée par Olans Rudbeck, et par l'illustre et infortuné Bailly, dans ses lettres sur l'Atlantide. Ce pays fut submergé, soit par l'affaisement des terres, soit par la rupture du détroit de Gibraltar, et l'antique Atlantide disparut; il n'en resta que les points les plus élevés qui sont, au nord les Açores; à l'ouest les Canaries; au sud les îles du Cap-Verd, autrefois les Gorgades, et le vrai pays des Gorgones. L'auteur a expliqué d'une manière très-plausible les principaux traits de leur Histoire mythologique. Enfin, dans la dernière partie, l'auteur recherche l'origine des Guanches et la trouve dans les anciens Atlantes. Il établit leurs rapports avec les premiers peuples connus, et fait voir comment les Egyptiens, les Grecs, et la meilleure partie des peuples de l'Asie, ont reçu des Atlantes les premiers dogmes de religion, les principes des sciences, et les arts de première nécessité.

Nous n'examinerons pas jusqu'à quel degré M. Bory a porté l'évidence de ses conjectures; on sait qu'en pareille matière on ne doit point exiger de démonstration rigoureuse : il suffit qu'un système de cette nature soit appuyé sur de grandes probabilités, et celui-ci n'en est point dépourvu.

Quoiqu'il en soit, cet ouvrage, par les recherches et par les observations neuves qu'il contient, par la manière dont il est écrit, doit faire connaître avantageusement son jeune auteur.

BELIN-DE-BALLU,
Ancien membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Digitized by Google

Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal; par *Arnaud* et *Lancelot;* précédée d'un *Essai sur l'origine et les progrès de la Langue Française*, par M. *Petitot*, et suivie du *commentaire* de M. *Duclos*, auquel on a ajouté des notes. Un volume in-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez *Perlet*, rue de Tournon, n°. 1133; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Le besoin créa les langues, et le génie les enrichit avant qu'on songeât à chercher les principes et les règles du langage. On n'enseigna l'art de parler qu'après avoir éprouvé tous les effets de la parole. La science de la grammaire n'a donc pu naître que dans les derniers âges des sociétés. Il fallait une longue suite d'observations, pour saisir quelques-unes des principales vues qui ont dirigé l'esprit dans la formation des mots, dans leur arrangement et dans leurs rapports. Il ne faut pas même croire que toutes ces observations soient également utiles et certaines; un bon esprit a bientôt choisi dans le nombre celles qui sont à son usage. Il abandonne tout le reste aux disputes des grammairiens. Leurs divers traités ne lui sont pas inconnus : mais qu'il y trouve quelquefois de vaines subtilités et de recherches bizarres ! Il se défie principalement de tous ceux qu'égara l'orgueil des systèmes et la manie des innovations. Certaines sciences, éclairées tout-à-coup par de nouvelles découvertes, ont eu le droit de changer leurs méthodes et leurs principes. Mais je doute que ce privilége convienne à la grammaire. Elle ne peut avoir d'autorité qu'autant qu'elle fonde ses règles et ses arrêts sur des exemples et des traditions respectables. En fait de langue, c'est le génie qui fait les lois, c'est l'usage qui les adopte, les modifie, ou les rejette; et, si j'ose le dire, la vraie fonction du grammairien est de les enregistrer. Vaugelas, qui a rendu tant de services à la langue française, et qui fut le premier

Digitized by Google

chargé du *Dictionnaire de l'Académie*, n'avait pas du moins une autre idée de ses travaux. « *Mon dessein*, dit-il » très-sagement, *n'est pas de réformer notre langue, ni* » *d'abolir les mots ni d'en faire, mais seulement de mon-* » *trer le bon usage de ceux qui sont faits; et s'il est dou-* » *teux ou inconnu, de l'éclaircir et de le faire connaître....* » Il ajoute plus bas : « *Je ne prétends passer que pour un* » *simple témoin qui dépose ce qu'il a vu et où, pour un* » *homme qui aurait fait un recueil d'arrêts qu'il donne-* » *rait au public.* » Tel était le ton de Vaugelas, qu'on regardait comme l'arbitre suprême du langage, et qui, pour donner plus d'un exemple utile à ses successeurs, fut, dit-on, en dépit de l'usage, un homme très-aimable et de fort bonne compagnie.

Les prétentions de la grammaire n'ont pas toujours été si modestes. On rit quand on entend la *Philaminte* de Molière

> Vanter le fondement de toutes les sciences,
> La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
> Et les fait, la main haute, obéir à ses lois.

Mais on n'a pas osé rire quand des hommes, en apparence très-graves, ont à-peu-près tenu le langage de *Philaminte*. On les a même applaudis quand ils ont ajouté, comme dans la même comédie :

> Pour la langue on verra dans peu nos règlemens,
> Et nous y prétendons faire des remuemens.

Ces ridicules commencent à passer. On s'aperçoit que le vrai moyen de conserver à chaque étude le degré d'estime qu'elle mérite, c'est de ne point lui donner une trop haute importance. Pourquoi le bon sens et le bon goût reviennent-ils sans cesse au siècle de Louis XIV? c'est qu'on rencontre par-tout à cette époque, et dans les écrits et dans les mœurs, la juste observation des convenances. Rien n'était alors ni au-dessus ni au-dessous de sa place. Chaque genre d'ouvrage avait ses lois différentes et son rang distinct, comme chaque état de la société. On voulait

Digitized by Google

lait d'abord qu'un livre élémentaire fût utile ; et pour atteindre ce but, on cherchait avant tout la simplicité, la justesse et la précision.

C'est ainsi que les illustres solitaires de *Port-Royal* ont écrit sur la grammaire. Ils ne se sont point vantés, dans une longue préface, de reculer les bornes de l'esprit humain ; mais ils en ont déployé réellement toute la force et toute la pénétration, dans quelques pages de leur traité. On voit qu'ils ont médité long-temps, car ils ne disent rien de superflu. C'est en abrégeant qu'ils approfondissent. La clarté de leurs idées passe dans celle de leur style, et l'on sait que la lumière est toujours dans l'expression, quand la vérité se trouve dans la pensée.

On rend donc un véritable service à la littérature, en publiant une nouvelle édition de la *Grammaire Générale de Port-Royal*. Les circonstances ne pouvaient être mieux choisies : le corps littéraire qui, depuis cent cinquante ans, était chargé de maintenir la pureté de la langue française, vient de reprendre ses anciens travaux. C'est le moment de lire avec fruit une grammaire composée par les maîtres de Racine, et dont les principes ont dirigé nos plus grands écrivains. Les excellens ouvrages ne trouvent pas toujours des éditeurs dignes d'eux ; mais cette fois on ne se plaindra point de cet inconvénient trop ordinaire. M. Petitot a réuni de bonne heure au goût des arts d'imagination celui des études solides. Il a mérité de l'estime dans plus d'un genre ; et comme son talent est fondé sur un bon esprit, il doit s'accroître et se perfectionner sans cesse. Il nous a donné n'aguère une traduction élégante et complète du *Théâtre d'Alfieri* (1). Le discours qui précède cette traduction, et les notes qui l'acccompagnent, ont obtenu de justes éloges. On n'y dissimule pas trop les défauts de l'auteur original qui, en voulant imiter la simpli-

(1) On trouve cette traduction chez Giguet et Michaud, libraires, rue des Bons-Enfans ; et chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42.

Digitized by Google

cité des Grecs, ne me paraît pas imiter assez leur éloquence et leur génie. La nouvelle entreprise de M. Petitot était plus difficile, et doit l'honorer davantage. En donnant le texte des auteurs de *Port-Royal*, il y a joint aussi des observations qui semblent écrites sous leurs yeux, et dans les jours les plus florissans de leur école. Il combat quelquefois l'opinion de Duclos sur cette même *Grammaire*; et, si je ne me trompe, la raison du jeune éditeur est souvent plus sûre que celle du grave académicien.

Ce n'est pas que Duclos ne rende hommage à la *Grammaire Générale*. Eh! comment n'y pas admirer la profondeur des vues et l'exactitude des définitions? Ouvrez le premier chapitre de la seconde partie, et vous y trouverez quelques-unes de ces idées primitives qui fécondent toute une science. Elles étonnent d'autant plus, que la bonhomie de Lancelot les exprime dans le style le plus simple, à mesure qu'elles semblent tomber de la tête vaste et puissante du grand Arnaud. Voyez, par exemple, comme ils expliquent tous deux la diversité des mots qui composent le discours. Je vais rapporter leurs paroles :

« La plus grande distinction de ce qui se passe dans » notre esprit, est de dire qu'on y peut considérer l'objet » de notre pensée et la forme ou la manière de notre » pensée, dont la principale est le jugement. . . . . »

» . . . . . »

» Il s'ensuit de-là que les hommes ayant eu besoin de si» gnes pour marquer tout ce qui se passe dans leur esprit, » il faut aussi que la plus générale distinction des mots » soit que les uns signifient les objets de nos pensées, et » les autres la forme et la manière de nos pensées. »

Ne sent-on pas tout ce qu'un tel aperçu renferme de lumineux et de fécond? Quel grammairien, avant ceux de *Port-Royal*, chercha si avant les causes du langage, et démêla si bien la double influence qu'ont sur les mots les deux plus secrètes opérations de notre esprit?

Il est vrai que ces grands hommes n'osaient pas tout changer et tout abattre; et quoiqu'on les accusât, non

sans vraisemblance, de porter impatiemment le joug de l'autorité, ils respectaient toujours celui du bon sens. Quand ils proposent quelques réformes, c'est avec la plus grande circonspection. Ils indiquent dans l'ortographe de légers changemens, depuis adoptés par Voltaire; mais ils veillent avec fidélité sur les principes conservateurs de la langue française, et les mettent à l'abri de toutes les innovations dangereuses. C'est pour cela que Duclos s'écrie: *Est il possible de trouver à-la-fois tant de raison et tant de préjugés?* Il me semble que M. Petitot répond victorieusement à Duclos, dans le passage suivant:

« Ce chapitre est le seul dans lequel MM. de *Port-Royal* » aient indiqué des changemens pour l'ortographe, encore » ne les ont ils proposés qu'avec une réserve blâmée à tort » par M. Duclos. MM. de *Port-Royal* ont marqué, ainsi » que le plan de leur ouvrage le leur prescrivoit, les prin- » cipes généraux que l'on aurait dû adopter pour une lan- » gue écrite, si les combinaisons du raisonnement avaient » pu entrer plus facilement dans l'écriture que dans le lan- » gage. Mais ils ont reconnu en même temps les difficultés » insurmontables que l'on éprouverait pour changer les » usages reçus, et les inconvéniens qui résulteroient d'un » changement, à supposer qu'il pût jamais s'effectuer. » M. Duclos leur reproche d'avoir fait sentir l'utilité des » mots qui s'écrivent d'une manière particulière, à raison » de leur étymologie. Ainsi l'académicien voudrait que l'on » écrivît *champ*, *campus*, comme *chant*, *cantus*, parce » que ces deux mots se prononcent de la même manière. Il » donne, pour raison de cette opinion, que le sens de la » phrase doit expliquer celui du mot dans la langue écrite, » comme il l'explique dans la langue parlée. Je pense que » M. Duclos se trompe en confondant ainsi les deux facul- » tés que l'homme possède pour exprimer ses idées. En » lisant un livre, nous nous bornons absolument à ce qui » est écrit, nous ne voyons pas l'auteur de ce livre; nous » n'entendons point les divers accens de sa voix, nous ne

Digitized by Google

» pouvons lui demander l'explication des mots que nou-
» ne comprenons pas. Nous avons donc besoin que l'or-
» thographe nous épargne les homonymes, et nous facilite
» l'étymologie, l'intelligence des mots douteux. Lorsque
» nous conversons avec quelqu'un, notre position est bien
» différente. Ses gestes, sa prononciation, le jeu de ses
» traits, nous expliquent ce qu'il dit; et si ses pensées ne
» sont pas rendues assez clairement, nous avons la ressource
» de lui faire des questions sur ce que nous n'entendons
» pas. M. Duclos est dans l'erreur lorsqu'il veut assimiler
» la langue écrite à la langue parlée. Il est étonnant qu'un
» esprit aussi juste que le sien ait pu recourir à de sembla-
» bles sophismes, pour un changement d'orthographe qui
» ne serait, sous d'autres rapports, d'aucune utilité.

» M. Duclos, après avoir confondu les effets de la langue
» écrite et de la langue parlée, relativement aux mots dans
» lesquels l'étymologie influe sur l'orthographe, fait une
» distinction entre ces deux langues, relativement à l'as-
» cendant que l'usage peut avoir sur l'une et sur l'autre. La
» pensée de Varron pouvait avoir quelque justesse avant
» l'invention de l'imprimerie, quoique l'autorité d'un em-
» pereur n'ait point été assez forte pour introduire une
» consonne dans la langue romaine. Mais depuis que toutes
» les classes de la société savent lire et écrire, depuis que
» la langue écrite est presque aussi répandue que la langue
» parlée, il serait impossible de forcer tous ceux qui écri-
» vent à changer leur orthographe, et tous ceux qui lisent
» à faire une nouvelle étude de la lecture.

» La grande raison que les grammairiens novateurs font
» valoir en faveur de leurs systèmes, porte sur la difficulté
» d'enseigner la lecture d'une langue dont l'orthographe
» est irrégulière. L'expérience journalière suffit pour ré-
» pondre à cette objection. Plusieurs personnes ont eu
» tant de facilité à apprendre à lire, qu'elles ne se sou-
» viennent pas même de s'être livrées à cette étude dans
» leur enfance.

Digitized by Google

» M. Duclos a prévu l'observation que l'on pourrait lui » faire sur les livres qui remplissent aujourd'hui nos bi- » bliothèques, et qu'il faudrait abandonner si les lettres » de la langue et l'orthographe étaient changées. Il répond » légèrement que tous les livres d'usage se réimpriment » continuellement, et que les hommes que leur profes- » sion oblige à lire les anciens livres y *seraient bientôt* » *stylés*. On ne *style* point aussi facilement les hommes. » à redevenir *écoliers* que le pense M. Duclos. Je le » répète, il ne résulterait des innovations grammaticales, » qu'une horrible confusion et un grand dégoût pour » des études arides qui se trouveraient alors doublées.

» M. Duclos, à l'exemple des philosophes qui ne rai- » sonnent que d'après des hypothèses, a fait un petit *roman* » sur l'origine de l'écriture. Il est malheureux que les » faits qu'il suppose ne s'accordent point avec les traditions » grecques, qui disent expressément que les lettres ont été » apportées dans la Grèce par les Phéniciens, et que les » différens dialectes de cette langue, qui remontent à la » plus haute antiquité, soient en contradiction avec l'opi- » nion que *l'art de l'écriture, une fois conçu, dut être* » *formé presque en même temps.*

» Au reste, l'académicien ne donne pas une bien favo- » rable idée des nouveaux systèmes grammaticaux, en » *disant que la réformation de notre orthographe n'a été* » *proposée que par des philosophes.* Les fautes que la » philosophie moderne a faites dans tout ce qu'elle a voulu » réformer, sont la mesure du désordre qu'elle aurait » introduit dans la grammaire française, si elle avait pu » réussir à bouleverser l'orthographe de Pascal et de Ra- » cine.

» Cependant M. Duclos avait pensé qu'il était impossible » de faire sur-le-champ une réforme complète dans l'or- » thographe française. Dans la nouvelle orthographe qu'il » avait adoptée, il n'avait point rectifié toutes les irrégu- » larités ; il s'était borné à un petit nombre de changemens

Digitized by Google

» qui ne laissent pas néanmoins de dénaturer entièrement » l'orthographe française. Pour mettre le lecteur à portée » d'en juger, j'ai fait conserver l'orthographe de M. Du- » clos, dans la partie de sa note où il en fait l'apologie. » J'ai voulu qu'on pût juger de la force de ses raisons, par » l'exemple que l'on aurait en même temps sous les yeux.

» M. Bauzée qui s'était aussi exagéré les difficultés de » l'enseignement de la lecture, voulait que l'on changeât » entièrement l'alphabet. Il proposait de former les voyelles » de traits arrondis, et les consonnes de traits droits. Ce » changement, qui passe un peu une simple réforme, est » encore plus hardi que les idées de M. Duclos. Heureuse- » ment ce système ne fut regardé que comme le fruit des » méditations oisives d'un homme qui consacra toute sa » vie au travail minutieux de peser des mots et des syllabes.

» Mais il est une autre espèce d'innovation qui jamais n'a » pu être désirée par un homme de lettres, et qui cepen- » dant a été proposée sérieusement par M. Duclos, l'un » des quarante de l'Académie française. C'est de ne plus » suivre aucune règle fixe en écrivant. L'orthographe des » femmes lui paraît préférable à celle des savans; et il vou- » drait que ceux-ci adoptassent l'orthographe des femmes, » en écartant encore *ce qu'une demi-éducation y a mis de* » *défectueux, c'est-à dire de savant.* Je suis dispensé de » faire aucune réflexion sur ce singulier passage de M. Du- » clos; je ne l'aurais pas même relevé, si je n'avais voulu » faire voir jusqu'à quel point l'esprit prétendu philoso- » phique peut égarer les hommes les plus sensés.

» Il résulte de tout ceci, que l'on s'est beaucoup abusé » sur les progrès que l'on a cru que la grammaire avait » faits depuis le siècle de Louis XIV. »

Au reste, des esprits bizarres ont reproduit dans tous les temps ce système si bien réfuté par M. Petitot. On peut voir, dans la *Grammaire Française de Regnier-Desmarais*, la longue liste de tous ceux qui ont proposé leur ortographe particulière.

Digitized by Google

Louis Maigret, de Lyon, et Jacques Pelletier, du Mans, prétendirent tous deux à-la-fois bouleverser l'usage reçu. *Il sorte*, dit très-bien *Regnier-Desmarais, qu'un Lyonnais et un Manceau, qui se reprochaient l'un à l'autre dans leurs ouvrages la prononciation vicieuse de leur pays, se donnèrent d'eux-mêmes la mission de réformer l'orthographe française, en la conformant à la prononciation.* L'histoire du Lyonnais et du Manceau pourrait avoir des applications récentes.

La *Grammaire générale* est un livre court et plein de substance. On a justement loué les auteurs de tout ce qu'ils ont dit ; on devrait encore plus les louer de tout ce qu'ils ont passé sous silence. Ne cherchez point ici toutes ces questions cent fois agitées et jamais résolues *sur l'origine du langage, sur la langue primitive, sur les principes physiques et universels de l'étymologie*, etc. On ne peut douter cependant que les solitaires de *Port-Royal*, voués dans leur retraite aux plus sublimes contemplations, n'eussent réfléchi plus d'une fois sur ces grands mystères de l'intelligence. Nul génie ne pouvait mieux que le leur expliquer cette merveille de la pensée, rendue visible par la parole : mais ils ont sagement préféré, pour leurs lecteurs, le bienfait d'une modeste instruction aux vains plaisirs d'une curiosité périlleuse. Puisse cette circonspection, si long-temps oubliée, retrouver enfin des imitateurs ! Trop souvent l'esprit humain, en s'élançant vers les plus hautes régions pour y mieux voir la lumière, n'y rencontra que des nuages et des tempêtes.

Le seul défaut de la Grammaire générale, dit Fleury, *c'est d'être trop générale.* Il en approuve tous les principes ; mais il y voudrait plus de détails et d'applications. Une telle critique, au fonds, est un éloge : c'est ne reprocher à un bon livre que trop de brièveté. Je pense comme Fleury. M. Petitot a voulu, en quelque sorte, suppléer aux omissions de *Port-Royal* ; il a tracé, dans un discours préliminaire aussi bien écrit que bien pensé, l'histoire et les ré-

Digitized by Google

volutions de la langue française, depuis la première chanson du *Troubadour* jusqu'au chef-d'œuvre d'*Athalie;* et depuis *la Chronique*, de Froissard, jusqu'aux *Discours sur les Empires*, de Bossuet.

Il peint, dans le style le plus noble et le plus élégant, les causes de la grandeur littéraire du siècle de Louis XIV. Toujours éclairé par un esprit sage, il relève quelques erreurs des solitaires dont il admire le génie. C'est ainsi qu'il s'exprime, après avoir retracé les funestes querelles du jansénisme :

« Des raisons si sages auraient probablement ramené » Arnaud, si la persécution ne l'eût fait chef de parti. Ce » docteur, aussi savant que religieux et régulier dans sa » conduite, se laissa entraîner à la vaine gloire de former, » dans l'Eglise et dans l'Etat, une espèce d'opposition. Ar- » naud, fatigué des tracasseries qu'il éprouvait à Paris, » se retira avec quelques-uns de ses amis, dans une petite » maison qui dépendait du couvent des religieuses de » *Port-Royal-des-Champs*, dont sa sœur, la fameuse mère » Angélique, était supérieure. Ces solitaires, parmi les- » quels se trouvèrent depuis l'éloquent avocat Lemaître, » le célèbre de Saci son frère ; Nicole, fameux par ses » *Essais de Morale;* Lancelot et le duc de Chevreuse, ne » se bornèrent point à défendre le parti qu'ils avaient » adopté ; ils s'occupèrent de la composition de plusieurs » livres utiles à la jeunesse. On vit sortir de *Port-Royal* » les *Méthodes latine et grecque*; la *Logique*, ouvrage » fait pour le duc de Chevreuse, et la *Grammaire gé-* » *nérale*. Ce dernier ouvrage fut le fruit des conversa- » tions d'Arnaud et de Lancelot. De l'aveu de tous » ceux qui travaillent à l'instruction de la jeunesse, » ces livres élémentaires sont les meilleurs qui aient été » faits..... Plusieurs doutes proposés par Vaugelas » sont résolus dans la *Grammaire générale*, à laquelle on » n'a pu ajouter depuis que des développemens qui em- » barrassent le lecteur sans augmenter ses lumières. Le

Digitized by Google

» caractère principal des écrits de *Port-Royal* fut une » logique serrée, et une élégance d'expression qu'on re- » gardait alors comme incompatibles. C'est ce qui explique » pourquoi Boileau et Racine, ces esprits si justes, pen- » chaient pour le jansénisme. D'ailleurs il y avait quelque » gloire à défendre des opprimés ; et sous un règne comme » celui de Louis XIV, où jamais l'autorité n'avait été » contrariée, on trouvait de la satisfaction à être en » quelque sorte opposé aux idées dominantes. Dangereuse » erreur dont l'expérience des plus grands malheurs n'a » jamais guéri les hommes ! L'obstination d'Arnaud et de » ses partisans entraîna par la suite la ruine de *Port-Royal*, » et la dispersion des religieuses, qui n'avaient jamais rien » entendu à ces disputes théologiques. »

M. Petitot s'est peu étendu sur l'établissement des petites écoles de *Port-Royal*. Leur succès donna de l'ombrage aux Jésuites, mais il leur inspira peut-être une salutaire émulation. Les rivalités de deux grands corps enseignans deviennent fort utiles, quand elles sont sagement contenues et dirigées par l'autorité publique. La méthode des Jésuites était plus facile et plus aimable ; celle de *Port-Royal* était grave et réprimante : ici, on permettait quelques jeux à l'imagination ; là toutes ses fantaisies étaient condamnées. Qui croirait cependant que le plus sensible des poètes eût dû naître dans la plus sévère des écoles ! Les Muses de la Grèce vinrent, pour ainsi dire, environner le jeune Racine de leurs plus riantes illusions au milieu de tous les spectacles de la pénitence. Il était contraint de cacher ses goûts les plus chers à l'austérité du vénérable *Hamon*, du docte *Lemaître* et du pieux *Lancelot*. Ses yeux ne se détournaient qu'en tremblant sur une tragédie d'Euripide, ou sur le roman d'Héliodore. On voit dans la correspondance de son jeune âge, combien il était déjà passionné pour un art qui devait faire sa gloire. Il confie à l'oreille de l'amitié, à la solitude, à tout ce qu'il rencontre,

Digitized by Google

les premières plaintes de son génie naissant qu'on veut enchaîner ; il s'enfonce dans les bois voisins de *Port-Royal-des-Champs*, il s'assied au bord de l'étang solitaire (1), il s'égare autour des tombes du cloître ; et là, caché à tous les yeux, et craignant d'être entendu, il essaie en secret les sons de cette lyre qui devait charmer son siècle et l'avenir.

Il semble d'abord qu'une éducation trop sévère doive ôter aux facultés de l'enfance une partie de leur développement ; mais ne craignez point ce danger : le talent gêné dans son premier essor, n'en aura pas un jour moins d'audace et de vigueur ; il se fortifiera sous les réprimandes, il s'élancera sous le frein ; tout ce qu'il sacrifie alors de son abondance hâtera sa maturité ; c'est le jeune arbuste décrit par Virgile ; il est bon de réprimer le luxe précoce du feuillage, pour que la sève au dedans soit plus pure et plus féconde :

Tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.

Quelque soit la vérité de ces observations, les Jésuites et leurs rivaux ont formé une foule d'hommes illustres. Puisse le Gouvernement, éclairé par cet exemple, accorder une même faveur à des écoles rivales qui renouvellent encore, par des méthodes différentes, les prodiges de l'ancienne éducation ! n'en doutons pas : ils pourront renaître, si les jeunes écrivains ont tous le même zèle que M. Petitot pour embrasser les bonnes doctrines, et développent le même talent pour les défendre.

---

(1) Les premiers vers de Racine ont été faits sur les étangs et les bois de *Port-Royal*.

Digitized by Google

VARIETÉS.

Voyage agronomique en Auvergne, précédé d'*observations générales sur la culture de quelques départemens du centre de la France;* par M. l'abbé *de Pradt.* Un volume in-8°. Prix : 2 fr. 50 cent. et 3 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Qu'il me soit permis de parler d'abord de l'Auvergne. Je passerai ensuite à l'ouvrage de M. l'abbé de Pradt.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler de cette ancienne province : peu savent que ses habitans ont régné autrefois sur les Gaules ; qu'ils ont étendu leur domination jusqu'au Rhin ; que Rome les a comptés souvent parmi ses vainqueurs, toujours parmi ses plus redoutables ennemis. De pauvres ouvriers répandus dans toutes les parties de la France, portant par-tout leur sobriété, leur patience et leurs bras robustes : voilà ceux dont les pères se vantaient, parmi les nations, d'être issus du sang des Troyens (1). Ils ne sortent plus de leur pays que pour aller ramasser, à force de peines, quelques pièces de monnaie : ils en sortaient autrefois pour aller donner des lois aux Espagnes, à la Grèce, à l'Italie.

La gloire des beaux arts n'a pas été plus étrangère à l'Auvergne que la gloire des armes. La sagacité de ses habitans, leur aptitude à imiter les machines de guerre les plus compliquées des Romains, fut remarquée par César. On peut voir, dans Pline le naturaliste, la description d'une statue de Mercure, exécutée par Zénodore. Ce colosse, supérieur à celui de Rhodes, avait coûté dix ans de travail, et avait plus de soixante-dix coudées de

(1) *Arvernî latios ausi se dicere fratres*
Sanguine ab iliaco populi. . . . . . (LUCAIN.)

Digitized by Google

hauteur (2). Grégoire de Tours, de son côté, nous a laissé la description d'un temple, dont on voyait les ruines de son temps, et qui était demeuré célèbre par son architecture, ses mosaïques et ses marbres (3).

De tous ces anciens titres à la gloire, il ne reste plus à l'Auvergne que ses mœurs et les phénomènes de la nature. On n'ignore pas que les Auvergnats émigrent régulièrement. Qu'on les observe; on s'apercevra qu'ils n'abandonnent, dans ces émigrations, ni leur langage, ni leurs mœurs, ni l'amour de leur pays. Suétone se moque des Gaulois qui, venant s'établir à Rome, laissaient leurs grandes culottes pour prendre le *laticlave* (4). Les habitans de la basse Auvergne ont conservé cet ancien costume. Leurs femmes sont encore habillées aujourd'hui comme au temps de César. Leurs chans, leur danse, tous leurs usages leur sont propres, et paraissent aussi anciens que leurs montagnes.

Les phénomènes de la nature n'y présentent pas moins d'intérêt. Les anciens disaient de la Judée, que c'était un pays de merveilles : ils auraient pu en dire autant de l'Auvergne. Ses mines, ses volcans, ses sources d'asphalte et de bithume, ses fontaines pétrifiantes, se distinguent entre ces phénomènes.

Les peuples policés se donnent beaucoup de peine pour construire des ponts sur leurs rivières: plusieurs fontaines, en Auvergne, sont douées de cette singulière propriété. Qu'on suppose, au bas de Montmartre, une de ces sour-

---

(2) *Omnem amplitudinem statuarum vicit ætate nostrâ Zenodorus mercurio facto in civitate Galliæ Arvernis per annos decem.* (Pline, l. 34, cap. 7.)

(3) *Crocus cunctas ædes quæ antiquitùs fabricatæ fuerant à fundamentis subvertit. Veniens vero Arvernos delubrum illud quod gallica lingua vasso galatæ vocant incendit, diruit atque sub ertit.*

(4) *Galli magnas brachas deposuerunt latum clavum sumpserunt.* (Suétone.)

Digitized by Google

ces; les Parisiens auront bientôt sur la Seine autant de ponts d'une seule arche qu'il leur plaira. Un pont a été construit de cette manière sur le ruisseau qui baigne le sol de Clermont. Plusieurs autres ponts, de la même nature, sont commencés. Il ne manque, pour les achever, que le consentement des propriétaires. Dans la crainte de l'approche de ces eaux, ceux-ci ont soin de les tourmenter dans leur travail, et de briser par intervalle leur architecture ébauchée. Des plaines immenses ont été, en effet, encroûtées et pétrifiées de cette manière.

Les fontaines d'asphalte ne sont pas moins remarquables. Une partie considérable de la basse Auvergne est remplie de roches de la consistence la plus dure en apparence, mais qui ne sont pas plutôt ouvertes, qu'on en voit sortir des sources d'une huile noire bitumineuse. Ces accidens sont plus remarquables dans certaines parties de la Limagne; dans toutes cependant la pierre décèle, en la frottant, une odeur insupportable de bitume.

Ce phénomène paraît en avoir déterminé d'autres. Il est commun, dans les autres contrées, de trouver la pierre calcaire, imprégnée de coquillages et de débris d'animaux marins. L'Auvergne ne présente rien en ce genre. Les animaux paraissent n'avoir pu habiter dans une mer de bitume. Sa vase, qui forme aujourd'hui la plupart des roches, n'en offre aucune empreinte.

Il me reste à parler des volcans et des mines. Celles-ci sont très-abondantes. On en trouve de plomb, d'argent, d'antimoine. Celles de charbon sont un objet précieux de commerce. Pour les volcans, ils occupent la moitié du pays. On peut trouver dans les autres contrées, comme en Auvergne, des volcans éteints. Ce fait, quoique singulier en soi, a des analogues auxquels il se raccorde. Le phénomène suivant n'en a point.

Une proéminence isolée, d'environ vingt lieues de tour, tel que le Mont-d'Or élevé de plus de mille toises au-dessus du niveau de la mer, et placée comme une es-

Digitized by Google

pèce d'Oasis au milieu d'un vaste continent; d'un autre côté, une muraille longue et étroite, telle que le Cantal et de la même hauteur que le Mont-d'Or; l'une et l'autre recouvertes de lave à leur sommet, sans qu'on puisse soupçonner où ont existé les foyers supérieurs d'où ces laves ont coulé : de tels phénomènes n'ont point encore été expliqués et demeureront probablement à jamais inexplicables.

Ici commence à se présenter le sujet de l'ouvrage de M. l'abbé de Pradt : car, si les détails des faits particuliers d'un peuple n'ont pas toujours beaucoup de rapport à son agriculture, il n'en est pas de même de ses phénomènes naturels. Le voyageur agronomique ne se proposait nullement cet objet; il n'a pu s'empêcher de le toucher par intervalle. Je serai bientôt dans le cas de faire remarquer les rapports qui les lient.

La première chose à observer à l'égard de l'Auvergne, c'est qu'elle offre tous les extrêmes. C'est un des pays les plus chauds et les plus froids, les plus élevés et les plus bas, les plus secs et les plus humides, les plus féconds et les plus stériles, les plus couverts et les plus nus, les plus affreux et les plus beaux. Les mêmes extrêmes semblent se remarquer jusques dans sa constitution atmosphérique. Je me souviens d'y avoir traversé un canton où tout le monde était dans la tristesse; on ne pouvait y semer, à cause de la continuité des pluies. A peu de distance de là, je trouvai également les habitans dans la douleur : ils ne pouvaient semer, à cause de la continuité de la sécheresse.

Une particularité encore plus remarquable, c'est que l'Auvergne, dont on doit admirer à quelques égards la fécondité, est frappée, dans toutes ses productions, d'une tache uniforme de médiocrité. Elle a beaucoup de vins; ce vin est mauvais. Elle a beaucoup de grains; ses farines sont d'une qualité inférieure. Elle a des mulets et des chevaux; ses mulets ne valent pas ceux du Poitou, ses chevaux ne valent pas ceux du Limosin. Elle a une grande abondance de fromages; ce sont les plus mauvais de toute

Digitized by Google

la France. Il en est de même de ses moutons et de ses laines. Ses fruits seuls sont au-dessus de tous les fruits.

Il faut observer ici que ce caractère étrange est tellement particulier à l'Auvergne, que sur quelque point que vous dépassiez ses limites, les productions changent tout-à-coup comme par miracle. C'est à peu de distance des lieux où se fabrique le fromage d'Auvergne qu'on trouve le fromage de Rocfort, c'est-à-dire le meilleur fromage de France. Les pâturages où paissent les beaux chevaux limosins, touchent ses frontières. Au nord, vous trouvez des vins d'une excellente qualité (1); au sud-ouest, les vins du Quercy et du bas Limosin; au midi, les vins du Vivarais et de la côte du Rhône. Les moutons du Berry, ceux du Quercy et des Cevennes sont de la plus belle stature et d'une belle laine. Enfin les farines de Bordeaux, que fournissent l'Agenois et le Quercy, sont les meilleures et les plus belles farines du monde.

J'insiste ici sur cette particularité, parce qu'elle a été sans cesse envers les Auvergnats un sujet de censure, sans être jamais, comme elle devait l'être, un sujet de méditation et d'observation générale. Deux grandes causes contribuent, selon moi, à dégrader et à frapper de médiocrité toutes les productions de l'Auvergne, les volcans qui occupent presque toutes les montagnes, et le bitume qui a imprégné presque toute la plaine.

On ne peut estimer plus que je ne fais, l'ouvrage et les vues de M. l'abbé de Pradt. Je marquerai dans un instant les points de cet ouvrage sur lesquels porte plus particulièrement mon estime. En ce moment je dois me commander d'oser lui contester, sur les volcans, une théorie que tous les savans ont adoptée comme lui, et dont je puis affirmer la fausseté.

« L'excellence du sol de la Limagne, dit M. l'abbé de » Pradt, vient de l'engrais laissé sur les terres par les laves

(1) Les vins de Ris et de Châteldon.

Digitized by Google

» de ses anciens volcans. La plus simple imputation suf-
» fit pour faire apercevoir par-tout les traces certaines
» de l'antique existence de ces vastes réservoirs de destruc-
» tion passée et de fécondité présente. » .

On va voir que cette doctrine est fondée sur une méprise.

On peut distinguer dans la nature quatre espèces originaires de terre labourable : la terre qui a pour base le granit, celle qui a pour base la roche de corne, celle qui se trouve dans le domaine de la pierre calcaire, et enfin celle qui appartient au sol volcanique. La terre des vallées et de quelques grandes plaines n'est en général qu'une terre secondaire, mélangée de ces diverses classes, telles que les eaux pluviatiles et fluviales les ont entraînées et déposées par alluvion.

Je n'ai point à m'occuper des autres terres. Mais ce que je puis assurer de la terre volcanique, c'est que bien loin de se faire remarquer par sa fécondité, elle est toujours d'une qualité inférieure, et d'une mauvaise nature. Les dernières laves d'Auvergne auxquelles on ne peut donner moins de trois mille ans d'antiquité, n'ont pu acquérir depuis ce laps de temps, que quelques pouces d'un terreau stérile. Des laves d'une bien plus grande ancienneté, et qui composent aujourd'hui les sommités des grandes collines de la Limagne, ont acquis une couche de terre plus épaisse ; mais cette terre même est visiblement infertile, elle ne peut nourrir que de mauvais seigles.

Il est très-vrai qu'une fécondité prodigieuse se fait remarquer dans le voisinage des laves : cette fécondité provient de deux causes ; 1°. les laves antiques ayant recouvert le sol sur lequel elles ont coulé, et ayant formé sur tout ce sol un pavé de plusieurs toises de profondeur, il en est résulté que lorsque le sol adjacent a été peu-à-peu miné, corrodé et entraîné jusqu'au roc, par l'effet des eaux pluviales et fluviatiles, le sol des lieux occupés par les anciennes laves s'est trouvé conservé en entier et protégé

Digitized by Google

protégé par leur entablement. La basse Auvergne est remplie de proéminences de ce genre. Mais remarquons bien que ce n'est jamais sur leur sommet, c'est-à-dire, sur la lave même, que se trouve la grande fécondité ; c'est sur les penchans, c'est sur la terre primitive et non volcanique, conservée sur les croupes latérales.

Une seconde cause, non moins active, est la nature de certaines sources qui sont particulières aux pays de volcans. Les laves s'étant répandues dans les vallées, y ont enveloppé toutes les eaux qui s'y trouvaient. Or, voici un fait remarquable et constant : c'est que ces eaux filtrant ensuite dans les fissures de la lave, ou coulant dans les aqueducs qu'elles ont pu s'y former, acquièrent de cette manière, à leur issue, une fécondité prodigieuse qu'elles répandent par-tout.

Ces faits une fois constatés, l'infériorité des productions de l'Auvergne devient moins difficile à expliquer. Si le vin d'Auvergne est généralement médiocre, ce n'est ni faute de travail, ni de bonnes expositions. Il suffit de remarquer que la vigne s'implante toujours sur le penchant des collines, dans je ne sais quelle vase fétide calcaire d'une profondeur incommensurable. On comprendra comment un tel sol peut donner de mauvais vin.

La même cause peut rendre compte de l'infériorité des grains. Dans presque toute la Limagne, l'herbe est tellement affectée de la substance bitumineuse dont le sol est imprégné, que dans plusieurs endroits, le lait des vaches qui y paissent est d'une couleur bleuâtre et d'une saveur repoussante.

Pour ce qui est des pays volcaniques, j'ai déjà allégué des faits. En voici d'autres : l'herbe des montagnes du Puy-de-Dôme, qui sont toutes volcaniques, est tellement funeste aux gros animaux, que souvent ils ne peuvent s'en nourrir, et qu'en général ils y perdent une année de croissance. Cette singularité n'est pas seulement propre à l'herbe, elle affecte jusqu'à la bruyère même. Il est cons-

Digitized by Google

taté que celle des pays volcaniques est beaucoup moins substantielle pour les moutons, que celle des pays non volcaniques. Enfin voici sur ce point une observation qui paraîtra sans doute décisive.

Je me suis convaincu d'une manière absolue que, dans la partie des montagnes qui se trouve sans volcans, la cire, ainsi que le miel, sont d'une qualité supérieure à celle des pays volcaniques : il n'y a pas de marchand qui ne reconnaisse l'une et l'autre à la première inspection. J'espère que cette circonstance justifiera les habitans de l'Auvergne. On peut les accuser après cela, tant qu'on voudra, de manquer d'industrie dans la fabrication de leurs fromages, ou dans la préparation de leurs vins : qu'on accuse aussi les abeilles.

On me pardonnera de m'être arrêté, avec quelques détails, sur ce point. Il m'a paru essentiel de combattre, d'une manière décisive, une erreur qui a pour elle de très-grandes autorités. En écartant ici des Auvergnats une partie des accusations dont ils sont l'objet, j'ai rempli un devoir de justice. Mon intention n'est pourtant pas de les trouver entièrement sans reproche. On peut pardonner aux autres contrées de la France l'esprit de négligence et de routine ; il est inexcusable chez un peuple que la nature a fait spécialement actif, entreprenant, industrieux. M. l'abbé de Pradt se plaint, avec raison, que le meilleur sol de France, tel que celui des montagnes, ne soit d'aucun rapport. Il n'y a rien d'exagéré dans tout ce qu'il dit de la détresse où sont généralement, en Auvergne, les propriétaires. Il est très-vrai qu'il n'y a point de richesse dans ce pays ; il est très-vrai que, dans de très-grandes villes la plus haute fortune ne s'élève pas au-delà de 8,000 fr. de revenu, et que presque tous les propriétaires, avec des biens fort étendus et d'une excellente nature, n'ont rien à leur disposition.

Le principe de cette calamité est facile à assigner. D'un côté, faute d'industrie, la terre produit peu ; d'un autre

Digitized by Google

côté, faute de sens, on emploie pour la faire produire une quantité de manœuvres qui absorbent le produit. Un particulier a-t-il des propriétés peu étendues, il aura peine à subsister? avec une propriété immense, il ne sera guère plus avancé : les ouvriers et les consommations augmentant en proportion de l'étendue du terrain, il ne lui restera rien à vendre, ou au moins si peu, qu'il aura peine à fournir aux salaires des ouvriers et à la solde des impôts.

Cet état général d'indigence et de malaise qu'on remarque chez tous les propriétaires et dans toutes les propriétés, a développé une tendance générale que M. l'abbé de Pradt a très-bien aperçue, et dont il développe très-ingénieusement les fâcheux effets. L'économie, en Auvergne, n'est pas comme dans d'autres pays, de dépenser avec sens et avec règle, à l'effet d'obtenir de grands produits. Un tel calcul ne se présente pas même à la pensée. La méthode est de ne pas dépenser du tout. Cette économie *négative*, comme l'appelle très-bien le voyageur, porte l'Auvergnat, non à acquérir pour avoir de quoi jouir, et par conséquent de quoi améliorer sa position, mais seulement à éviter toute dépense, à se mettre dans le cas de se passer du marché, sans s'occuper de se mettre en état d'y porter.

Si, après avoir suivi ce tableau, on demande à l'auteur les moyens d'y remédier, sa réponse est simple; elle se réduit à ces deux points : Faites que votre terre rapporte plus; faites qu'elle rapporte mieux; ayez des produits en plus grande quantité; ayez des produits en meilleure qualité; proscrivez le régime des jachères qui vous ruine; ouvrez vos vieilles prairies qui ne vous rapportent rien; ayez des bois, au lieu de mauvaises et de vaines pâtures; ayez par-tout de beaux produits et de beaux élèves.

Ce ne sont point ici, comme dans d'autres ouvrages, ou de vaines déclamations, ou les conceptions hasardées d'une brillante théorie. M. l'abbé de Pradt ne s'avance que le flambeau de l'expérience à la main. Tous les ob-

Digitized by Google

jets d'utilité ont reçu leur degré de perfection et d'accroissement : il faut que l'agriculture la reçoive de même ; il faut que la manufacture première du grain, celle du chanvre, du bois et du lin, celle qui contribue à multiplier les chevaux et les animaux de toute espèce, marchent du même pas que les autres manufactures. Où en serions-nous, si, à force de beaux raisonnemens, on voulait réduire nos manufactures à n'employer que les produits de l'ancien art de filer ? Où en serons-nous, si l'agriculture persiste à croire que les terres ont besoin de repos, que le sol des prairies a horreur de la charrue, et qu'il faut toujours conserver les mêmes espèces chétives qu'on nourrit aujourd'hui, sous prétexte qu'on les a nourries ainsi autrefois ? Enfin, n'est-ce pas une pitié que des pays entiers couverts de neige pendant huit mois de l'année, n'aient pas un seul arbre pour leur abri, pour leur chauffage et pour la construction des bâtimens ? On ne peut se former d'idée de la facilité et de la célérité avec laquelle on peut se procurer en Auvergne des forêts, et quelles richesses et quel prix acquerraient aussitôt des terrains immenses, qui sont aujourd'hui sans valeur.

On s'étonne que de vastes corps de domaine offrent peu de produit. Ce phénomène s'explique facilement : le système des jachères fait qu'on travaille toute l'année une terre qui ne donnera ses produits que l'année d'après. Si cette même terre avait été ensemencée en prairie artificielle, elle offrirait le double profit de produire et de n'être point cultivée. On aurait ainsi un produit sans travail, tandis qu'on a un travail sans produit.

Ce n'est pas assez qu'avec le système des jachères, on ait une multitude de laboureurs sans produit ; avec le système des animaux de petite espèce, on a, sans produit, l'inconvénient d'une grande consommation et de nombreux gardiens. En accordant qu'il se trouve quelque différence de soins pour l'éducation d'un bel animal, on conviendra au moins que cette différence est sans propor-

Digitized by Google

tion avec celle de la valeur ; on conviendra qu'il ne faut pas plus de gardiens pour une quantité de chevaux, de génisses, de taureaux ou de moutons d'une qualité supérieure, que pour la même quantité d'animaux à vil prix. L'amélioration des espèces, voilà ce que le voyageur agronomique recommande avec raison pour l'amélioration des produits. Cette amélioration sera obtenue aussi-tôt qu'on fera usage des belles races.

Quel que difficile qu'il soit communément de faire renoncer un peuple à ses anciennes pratiques, ou plutôt à ses anciennes routines, je ne pense pas qu'il y ait à l'égard de l'Auvergne toutes les difficultés que M. l'abbé de Pradt semble redouter. L'amour propre des cultivateurs est porté à un tel point en Auvergne, que le possesseur de beaux animaux y jouit toujours d'une certaine considération. On cite à plusieurs lieues à la ronde le propriétaire qui se distingue en ce genre ; lorsque ses animaux paraissent dans les marchés, ils sont toujours un objet de curiosité : celui qui, dans une foire, peut emporter la couronne, c'est-à-dire mériter à ses animaux la distinction d'un ruban, acquiert dans le pays une sorte d'illustration. Une place marquée à l'église, ou dans les assemblées publiques, serait encore une distinction qu'on pourrait accorder au cultivateur.

M. l'abbé de Pradt propose de joindre à ces moyens d'émulation des fermes particulières, qui serviraien comme de modèles, et d'où le gouvernement semblerait dire : *Inspice et fac.* Ce système a été déjà pratiqué en Angleterre avec succès. Il était même, grâce aux soins de M. le chevalier Sinclair, au moment d'y prendre de la consistance et une sorte d'organisation en grand, lorsque la jalousie du ministère et celle de la société d'agriculture sont venues en arrêter le développement. Je suis très-porté sur ce point, comme sur tous, à entrer dans les vues de M. l'abbé de Pradt ; je crois seulement que cette partie d'ordre public mérite d'être considérée plus en grand. Voici ma pensée.

Digitized by Google

En réfléchissant sur le genre d'action qui anime en général toutes les administrations, il m'a paru qu'elles n'avaient presque jamais que la moitié de l'esprit qu'il leur importait d'avoir. Je me souviens d'avoir eu un jour la curiosité de connaître la correspondance d'une grande province : il ne me fut pas difficile de me convaincre que l'intendant, homme d'esprit d'ailleurs et homme de bien, n'était occupé que d'une seule idée, celle de fixer avec justice et régularité les subsides, ainsi que les autres services du pays qui étaient sous ses ordres. Il serait possible que beaucoup de préfets eussent hérité aujourd'hui de l'esprit qui animait autrefois beaucoup d'intendans : il est si commode d'administrer pour les gouvernans, et de ne point s'embarrasser ensuite des gouvernés ; il est si commun d'obtenir de cette manière grâce, faveur et confiance, qu'on doit une grande reconnaissance à un préposé qui a la bonté d'aller au-delà.

On doit cette justice au gouvernement actuel. En pressant toutes les mesures de service et d'obéissance, il n'a pas voulu négliger les mesures de fécondité et de reproduction. On en a la preuve dans les statistiques des divers départemens. Je ne sais pourtant si cette mesure, qui ne se présente jusqu'à présent que comme un point de spéculation, est conçue de manière à obtenir tout le résultat qu'on pourrait s'en promettre. Je ne sais si, dans la même administration, la partie qui s'occupe de cueillir est bien celle qui est la plus propre à semer ; et s'il ne conviendrait pas plutôt qu'il y eût dans chaque département un corps stable et à part, dont la fonction expresse fût de féconder et de vivifier.

Je soumets, au surplus, cette vue à M. l'abbé de Pradt ; personne n'est plus que lui à même de l'apprécier. Je remets à d'autres temps plusieurs vues accessoires, qui s'y rapportent. En ce moment il faut que je finisse un extrait sur lequel je me suis peut-être trop arrêté. Grégoire de Tours rapporte, d'un roi de la première race, qu'il

Digitized by Google

fut si charmé, en traversant l'Auvergne, de la beauté et de la fécondité extraordinaire du pays, qu'il y demeura trop long-temps, et négligea ainsi des affaires plus importantes. Aurai-je commis la même faute? Je demande bonté et indulgence.

MONTLOSIER.

ANNONCES.

Mémoires de la Société médicale d'émulation; cinquième année; Un volume in-8°. de près de 500 pages, orné de figures en taille-douce. Prix, 6 fr. et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez *Crapart*, *Caille* et *Ravier*.

On trouve chez les mêmes libraires les quatre premiers volumes, qui vendent séparément le même prix que celui-ci.

Synonymes anglais, ou différence entre les mots réputés synonymes dans la langue anglaise, ouvrage utile à ceux qui veulent écrire et parler avec justesse et élégance anglais et français; traduit par P. L.: deux volumes in-8°. Prix, 9 fr. et 11 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez la veuve *Richard*, libraire, rue Hautefeuille; n°. 11.

Dictionnaire abrégé des Hommes célèbres de l'antiquité et des temps modernes, à l'usage de la jeunesse; par A. L. Leblond, membre de plusieurs sociétés savantes; deux vol. in-12. Prix, 5 fr. et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez *Bertin* frères, rue de Savoie, n°. 4.

Bibliothèque pastorale, ou *Cours de littérature champêtre*, contenant les chefs-d'œuvres des meilleurs Poètes pastoraux anciens et modernes, depuis Moïse jusqu'à nos jours; recueil instructif et amusant essentiellement utile aux personnes qui veulent jouir de la campagne, et dans lequel on compare la marche de l'art avec celle des progrès de la civilisation et des connaissances humaines; quatre vol. in-12, avec de jolies gravures. Prix, broché, 10 fr. et 13 fr. 20 c. franc de port.

A Paris, chez Genest aîné, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 8.

Ces quatre ouvrages se trouvent aussi chez *Lenormant*, libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxurrois, n. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

On a eu la bonté de s'étonner, dans cette guerre, des actes d'hostilité commis de la part de l'Angleterre préalablement à toute déclaration. Les Anglais n'y ont jamais manqué. En 1755, notamment, on les vit attaquer, sans aucune déclaration préalable, à la hauteur du cap raz de l'île de Terre-Neuve, dix vaisseaux de guerre français, et s'en rendre les maîtres. Après quoi les corsaires anglais tombèrent sur les vaisseaux marchands français, en enlevèrent successivement jusqu'au nombre de trois cents et prirent huit mille matelots.

Ce serait sûrement bien assez de l'usage consacré parmi les nations, pour réprouver des actes aussi sauvages et aussi contraires aux lois communes de l'équité; mais il faut remarquer, dans l'espèce présente, que ce cas même avait été prévu. Il avait été convenu, par les traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle, que les deux nations s'accorderaient respectivement, en cas de guerre, une sauvegarde pour leurs sujets qui se trouveraient avoir des vaisseaux dans les ports l'un de l'autre, *parce que, ne pouvant avoir eu connaissance de la rupture survenue, ils ont navigué dans la confiance de la paix et sur la foi des traités.*

Ici on peut juger d'un seul trait la différence des deux nations : en même temps que l'Angleterre prenait partout les vaisseaux français, la France faisait rendre religieusement tous ceux des vaisseaux anglais qui s'étaient trouvés dans ses ports lors de la rupture, ou qui avaient été pris à la mer avant la connaissance de la déclaration de guerre. Le cabinet de Saint-James accepta la restitution qu'on lui faisait, mais pour son compte il n'en fit point; il se contenta de se moquer de la bonne foi du cabinet de Versailles.

Quand une nation s'est une fois produite avec ce caractère, elle rend légitimes toutes les précautions et toutes les suspicions. Franchement nous n'avons jamais cru que l'intention de l'Angleterre fût d'exécuter le traité d'Amiens; et du moment que nous l'avons vu attermoyer l'évacuation de Malte, du cap de Bonne-Espérance et d'Alexandrie, il nous a été évident qu'elle balançait cette démarche au poids de ses intérêts, et non pas d'après la teneur de ses engagemens.

Digitized by Google

L'espérance d'engager la Hollande dans la neutralité, de sauver par-là l'électorat d'Hanovre, et d'ôter à la France l'appui maritime d'un pays rempli de vaisseaux propres à un débarquement, est ce qui a déterminé la restitution du Cap.

La crainte de s'attirer la guerre de la part de l'empire Ottoman, et d'autoriser une coalition entre la France et cet ancien allié, est ce qui a déterminé la restitution de l'Egypte.

Toutes les vues se sont alors concentrées sur Malte. S'il ne fallait examiner que les droits positifs et les droits politiques, rien n'est plus illusoire à cet égard que les prétentions de l'Angleterre. On ne sait en vertu de quel titre elle pourrait vouloir se placer à Malte. Elle n'a aucun rapport avec l'ordre de Malte. La France a, au contraire, les trois langues de France, d'Auvergne et de Provence, dont les droits sont incontestables. La révolution, dit-on, a détruit ces langues. Mais, d'abord, elle ne les a pas détruites au profit de l'Angleterre, et d'un autre côté nous avons vu relever, et nous voyons relever tous les jours, beaucoup d'institutions que la révolution a détruites.

Les droits politiques de la France sont aussi clairs que ses droits positifs. Une partie de ses possessions est baignée par la Méditerranée. Une partie de ses provinces tire ses subsistances du sol africain. Les régences barbaresques ayant pour principe d'être en guerre perpétuelle avec les puissances chrétiennes, il convient à la sûreté de la France, qu'il y ait, au milieu de la Méditerranée, une puissance ayant pour principale institution, de contenir et combattre ces régences. Au lieu d'une puissance amie et de sa nature inoffensive, telle que Malte, supposez une puissance naturellement ennemie et rivale, telle que l'Angleterre, tous ces intérêts sont perdus, tous les rapports anéantis.

Après avoir esquissé les droits qui naissent des titres politiques et positifs de la France, il n'est pas sans intérêt d'examiner ce qui peut avoir conduit l'Angleterre à violer tout-à-la-fois le traité d'Amiens, les intérêts les plus sacrés de nos provinces méridionales, les droits des trois langues de France, de Provence et d'Auvergne; en un mot, d'oser annoncer à toute l'Europe l'expropriation et la spoliation définitive d'un des ordres les plus anciens et les plus illustres de l'Europe, et dont l'existence a eu toujous son aveu, sa protection, sa garantie. Plusieurs grands intérêts ont déterminé cette mesure.

Digitized by Google

Le premier, c'est la prépondérance dans la Méditerranée. Cette prépondérance a trois objets ; le premier de rester maître de l'ancien commerce des échelles du Levant ; le second de prendre, au moyen de son argent et de sa marine, une influence prépondérante sur la nouvelle république des Sept-Isles ; de pratiquer, dans cet état non encore consolidé et plein de troubles, un parti et des appuis, au moyen duquel elle puisse en usurper quand elle voudra la domination, et commander de là dans la Grèce et dans toute l'Adriatique. Le troisième objet est de pouvoir se lier aux quatre régences barbaresques, de manière à faire avec elles la guerre, non-seulement pendant la guerre, mais même quand elle le voudra pendant la paix ; d'animer à son gré ou de contenir leur brigandage ; de détruire par la terreur de ce brigandage, chez les diverses puissances commerçantes, toute spéculation de commerce dans le Levant, ainsi que sur toutes les côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique ; enfin, d'affamer au besoin celles de nos provinces qui tirent leur subsistance de la côte d'Afrique, en même temps qu'on ruinera et qu'on envahira leur commerce.

Tel est le premier intérêt de l'Angleterre. A celui-ci s'en joint un second qui n'est pas moins puissant. L'invasion des Français en Egypte ayant alarmé la sécurité de l'Inde, et pouvant l'alarmer encore à l'avenir, l'Angleterre regarde comme important d'occuper Malte, à l'effet de veiller de plus près sur Alexandrie et Suez, seules avenues par lesquelles on puisse atteindre commodément ses possessions d'Asie.

Enfin, un troisième intérêt est de compléter son système de défense, ou plutôt de fortification politique et commerciale. L'Angleterre a, à six mille lieues, des possessions qu'elle regarde comme hors de toute atteinte : elle a son sol défendu de tout côté par la mer, et par une marine supérieure ; elle a son Gilbraltar qui est imprenable : il ne lui manque plus que d'avoir au-devant de l'Egypte, Malte qui soit imprenable de même, et alors elle aura complété ce qu'elle appelle *sa situation*. Elle consiste en deux points : 1°. avoir à discrétion par sa marine le commerce de toutes les autres nations, sans que les autres nations aient prise sur le sien. 2°. Pouvoir attaquer militairement, quand elle voudra, toutes les nations de l'Europe, sans pouvoir jamais être attaquée par elles.

Cette politique une fois connue, elle suffit pour éclairer

Digitized by Google

l'Europe sur le danger d'une puissance qui proclame par-tout son isolement de toutes les autres puissances, son indépendance des maximes d'équité généralement établies, qui peut, par ce moyen, commettre toute espèce d'injustice avec impunité, qui peut prendre de cette manière la Chine après l'Inde, le Japon après la Chine; s'emparer sur les mers de toute espèce de commerce, permettre ou empêcher toutes les navigations, et qui cherche à se composer de manière à ce que le monde entier n'ait, à son égard, aucun moyen de réparation et de justice.

Nous ne chercherons pas à le dissimuler, la France, comme puissance militaire, est redoutable; elle a été un objet de terreur dans la révolution, elle peut être encore un objet de crainte. Mais quelqu'opinion qu'on se fasse à cet égard, à quelque point qu'on porte l'exagération, quand on voudrait supposer qu'aucun des grands états de de l'Europe (ce qui ne sera pas admis par tout le monde) n'est pas en état de lutter avec elle, les plus exagérés ne contesteront pas au moins que la Russie et la Prusse, ou l'Autriche et la Russie ne puissent lui tenir tête. Hélas! au milieu de ses succès, des revers terribles ont mis plusieurs fois sa puissance à deux doigts de sa perte; même sous le premier consul, la bataille de Marengo a demeuré long-temps indécise.

L'Europe ne peut nourrir, relativement à l'Angleterre, aucune espérance de ce genre. Toutes ses flottes réunies ne sauraient combattre ses flottes; toutes ses forces réunies ne sauraient prendre Gibraltar, où attaquer Malte. Cela suffit pour expliquer la sagesse qui, dans ce nouveau conflit, a présidé aux déterminations des Etats du continent. La puissance militaire de la France (qui est leur seul objet d'inquiétude) ne s'agrandira pas par des succès contre l'Angleterre, au lieu que la puissance maritime de toute l'Europe s'élève nécessairement au premier revers que subira l'Angleterre.

Il est facile de présumer de la situation actuelle des choses, que l'Angleterre n'est pas seulement mécontente de la France, qu'elle l'est encore de toute l'Europe. En même temps qu'elle fait tirer sur le premier consul à Boulogne, et que, sous des prétextes puériles, elle ordonne la prise de tous les bâtimens pêcheurs qui se trouveront sur la côte, elle fait bloquer l'Elbe, et parce que les Français se sont rendus maîtres de ses rives, il se trouve

Digitized by Google

qu'il n'est permis à aucune des puissances de l'Europe d'y aborder. Ici le lecteur ne sait pas qu'elle est la prétention des Anglais relativement aux blocus; il faut le leur apprendre.

Il a toujours été convenu entre les nations que quand une place ou un port sont bloqués, du moment que ce blocus est signifié aux puissances neutres, il ne leur est plus permis d'y aborder : les Anglais qui repoussent sans façon toutes celles des maximes du droit des gens qui ne leur conviennent pas, ont admis celle-là. Ils lui ont donné même la plus singulière extension. Ce n'est pas assez pour eux de bloquer une place ou un port, ils prétendent bloquer le cours des rivières; ils prétendent bloquer toute une côte; bien plus, ils prétendent bloquer un pays tout entier. Ils ont été, dans la dernière guerre, au moment de mettre la France entière en état de blocus.

Ce n'est pas assez pour eux de bloquer réellement avec une force présente et prépondérante, ils prétendent que si les vents, ou d'autres causes, font retirer la flotte composant le blocus, le blocus subsiste tout de même, que l'entrée des bâtimens des puissances neutres, qui se porteroient dans ce cas vers les points déclarés en état de blocus, peuvent être saisis et légitimement confisqués; ils prétendent, non pas comme il a toujours été pratiqué entre les nations, que le blocus doit être composé avec une force suffisante, mais que la présence de la plus petite corvette, le plus petit bâtiment de guerre suffit pour conserver l'état de blocus.

Les voilà actuellement qui recommencent à mettre ces maximes, en pratique : le cours entier de l'Elbe se trouve prohibé à toutes les puissances dans toute l'étendue de son cours, sous prétexte que les Français en occupent un point. Si par hasard les Français étaient les maîtres du Sund, ils feraient une déclaration par laquelle ils interdiraient à toutes les puissances l'entrée de la Baltique. Cette mesure est fondée sur ce principe : c'est que là où les Anglais ne vont pas, les autres Nations n'ont pas le droit d'aller.

D'après une telle conduite et de telles maximes, on peut être moins étonné de l'humeur qu'éprouvèrent, pendant la dernière guerre, les puissances neutres, et qu'elles commencent de nouveau à manifester. Nous avons vu précédemment que le Danemark a déjà porté des plaintes; on apprend de Pétersbourg que la flotte a

Digitized by Google

été mise sur un pied respectable, et qu'on l'augmente journellement par des vaisseaux de toute espèce. Cette cour est décidée à observer la plus parfaite neutralité; elle veut aussi que son pavillon et ses droits soient respectés. La Suède ne s'est pas encore expliquée, mais elle a été si violemment outragée, qu'il est permis de lui soupçonner peu d'intérêt pour l'Angleterre. D'un autre côté, des lettres récentes nous apprennent que la Prusse vient d'accorder formellement le passage sur son territoire à l'armée française de réserve, qui doit se rendre dans le Hanovre.

C'est ainsi que s'évanouissent ces bruits répandus avec tant d'affectation, du prétendu mécontement des puissances du Nord, au sujet de l'occupation des états allemands de sa majesté britannique.

D'après tout ce que nous avons dit, rien ne doit paraître plus simple que la conduite des puissances du Nord. Rien n'est plus extraordinaire que celle du roi d'Angleterre.

On peut voir, par la lettre du lord Hawkesbury, « que » sa majesté a toujours considéré le caractère d'électeur » d'Hanovre comme distinct de son caractère de roi des » royaumes-unis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. » Cette prétention n'est soutenable qu'autant qu'on veut bien s'y prêter. On pourrait se prêter tout de même à distinguer le roi de l'Irlande du roi d'Angleterre, et l'un et l'autre du roi d'Ecosse. Si au traité de Bâle, en 1795, et plus récemment, au traité de Lunéville, la France a voulu condescendre, pour des intérêts communs, à cette distinction, est-elle tenue à s'y prêter toujours?

Ce n'est pas assez que cette prétention soit insoutenable, elle est accompagnée de tous les actes de contradiction et d'inconséquence. Voilà, d'un côté, le roi d'Angleterre qui prétend garder la neutralité dans le Hanovre. De l'autre, voilà son fils qui va, de sa part, mettre tout le pays en insurrection, et chercher à armer cinquante mille hommes. Ce n'est pas tout: d'un côté, les ministres de ce même roi, qui prétend à la neutralité, préparent une expédition, soit pour aller porter des forces au pays, soit pour en ramener l'armée, à l'effet de servir en Angleterre. Le parlement, d'un autre côté, agite des projets pour attaquer de ce point, sur ses derrières, l'armée française destinée à l'invasion. On peut se souvenir du discours de lord Moira.

Au défaut de ses états d'Hanovre et des puissances du

Digitized by Google

Nord, l'Angleterre trouvera facilement des alliés. Depuis qu'elle occupe Malte, le même mouvement semble avoir électrisé les puissances barbaresques. Voilà le roi de Maroc qui a déclaré la guerre à l'empereur d'Allemagne ; les Algériens et les Tunisiens sont entrés dans l'Adriatique, où ils n'étaient point entrés depuis des siècles. Grâce à la possession de Malte par les Anglais, il n'y aura bientôt plus un seul bâtiment qui ose sortir des ports de la Méditerranée.

PARIS.

Lettre du général Mortier, au PREMIER CONSUL. — *Au quartier-général à Lunebourg, le 17 messidor an* 11.

CITOYEN PREMIER CONSUL,

J'écrivis le 11 au maréchal de Walmoden la lettre dont je joins ici copie. M. le baron de Bock, colonel au régiment des gardes, vint me trouver le lendemain de sa part ; il me dit que la proposition de faire mettre bas les armes à son armée pour être conduite prisonnière de guerre en France, était d'une nature tellement humiliante, qu'ils préféraient périr tous les armes à la main ; qu'ils avaient assez fait de sacrifices pour leur pays par la capitulation de Suhlingen, qu'il était temps enfin de faire quelque chose pour leur propre honneur : que leurs officiers, leur armée étaient réduits au désespoir. M. de Bock me représenta alors l'extrême loyauté avec laquelle les Hanovriens avaient rempli scrupuleusement tous les articles de la convention de Suhlingen qui les concernaient ; que leur conduite à notre égard était exempte de tout reproche, et qu'elle ne devait point leur attirer les malheurs dont je les menaçais. Je me récriai de mon côté sur la perfidie du roi d'Angleterre, qui avait refusé la ratification de la convention du 14 prairial ; que c'était le machiavélisme seul de l'Angleterre qu'ils devaient accuser, et qu'il était constant que ce gouvernement les sacrifiait, comme il avait toujours sacrifié ses amis du Continent.

M. de Bock est un homme plein d'honneur et de loyauté. Il me dit que si je pouvais faire des proposi-

Digitized by Google

tions acceptables, telles que de renvoyer une partie de l'armée en semestre, de garder un noyau de 3 à 6 mille hommes dans le Lauenburg, etc., il croyait que M. le maréchal entrerait en arrangement. Ma réponse fut négative, et nous nous quittâmes. J'avais déjà pris toutes mes dispositions pour le passage du fleuve. Une quantité de barques ramassées tant sur l'Elbe que dans l'Elmenau, m'avait procuré de grands moyens. L'ennemi occupait une position entre le Steknitz et la Bille.

C'est dans la nuit du 15 au 16 que l'attaque générale devait avoir lieu. L'ennemi s'était procuré du gros calibre à Ratzeburg; il en avait garni toutes ses batteries sur l'Elbe. J'avais fait établir de mon côté des contre-batteries, mes troupes étaient bien disposées, et tout annonçait une heureuse issue, lorsque M. de Wallmoden me fit faire de nouvelles propositions.

Citoyen premier Consul, l'armée hanovrienne était réduite au désespoir; elle implorait votre clémence. J'ai pensé, qu'abandonnée par son roi, vous voudriez la traiter avec bonté. J'ai fait au milieu de l'Elbe, avec le maréchal de Walmoden, la capitulation que je joins ici. Il l'a signée le cœur navré. Vous y verrez que son armée met bas les armes; que sa cavalerie met pied à terre, et nous remet près de 4000 excellens chevaux. Les soldats rentrant chez eux, vont se livrer à l'agriculture, et ne doivent faire éprouver aucune espèce d'inquiétude. Ils ne seront plus aux ordres de l'Angleterre.

Salut et profond respect. *Signé*, Ed. Mortier.

P. S. Il serait difficile de vous peindre la situation du beau régiment des gardes du roi d'Angleterre au moment où il met pied à terre.

Le roi d'Angleterre, s'étant refusé de ratifier la convention de Suhlingen, le premier Consul s'est trouvé obligé de regarder cette convention comme non avenue. En conséquence, le lieutenant-général Mortier, commandant en chef de l'armée française, et son excellence M. le comte de Walmoden, commandant en chef l'armée hanovrienne, sont convenus de la capitulation suivante, qui devra immédiatement avoir son exécution sans être de nature à être soumise à la ratification des deux gouvernemens.

Art. Ier. L'armée hanovrienne déposera les armes; elles seront remises, avec toute son artillerie, à l'armée française, etc. etc.

Digitized by Google

— Une lettre de Dunkerque annonce qu'on doit former à Saint-Omer un camp de 100,000 hommes, *idem* de 60,000 hommes à Cherbourg, et un de 40,000 hommes en Hollande. Nous ne doutons pas que ces camps ne soient immédiatement formés... sur le papier.

— En conséquence des nouvelles reçues de Bordeaux, l'embargo a été mis sur les navires anglais à Saint-Domingue le 24 avril, et à la Martinique le 27 avril.

— Il est arrivé ce matin des malles de Lisbonne et de la Jamaïque. La dernière a apporté la nouvelle que sept vaisseaux de ligne français étaient partis de Saint-Domingue pour l'Amérique septentrionale.

— C'est un messager arrivé mercredi soir qui a apporté la nouvelle importante que la communication entre ce pays et Hambourg serait bientôt rouverte. Nous avouerons que nous attendons avec beaucoup d'impatience, et en même temps avec espoir et confiance, que l'on réprime l'esprit d'agression et d'agrandissement qui paraît augmenter dans le gouvernement français, et qui menace d'écraser tout ce qui reste encore en Europe qui n'ait pas été en proie au pillage et à la tyrannie des Français. Nous pensons que l'empereur de Russie ne verra pas avec indifférence l'envahissement de l'Hanovre (1), et une violation aussi manifeste de l'empire germanique (2). Nous sommes d'avis que la mesure vigoureuse du blocus de l'Elbe ne servira qu'à leur inspirer les sentimens de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes.

On annonce dans les lettres du nord de l'Allemagne, que le général Mortier (3) a consenti à rétablir la communication pour le passage des lettres d'Angleterre par Brême et Hambourg; cependant il est à présumer que le général Mortier, s'il a consenti à cet arrangement, n'avait pas alors connaissance du blocus de l'Elbe.

(*Extrait du Morning-Chronicle.*)

---

(1) Le Hanovre sera restitué au roi d'Angleterre, lorsque le roi d'Angleterre restituera Malte à l'Ordre, et pas une heure avant.

(2) L'Empire germanique a jugé que ceux qui ont violé sa neutralité sont les Anglais. Respectez l'ordre de Malte qui fait partie de l'Empire germanique, et vous aurez le droit de demander qu'on respecte l'électorat d'Hanovre.

(3) Le général Mortier n'a été en Hanovre que pour intercepter votre commerce.

Digitized by Google

(N°. CVIII.) 4 THERMIDOR an 11.
(Samedi 23 Juillet 1803.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION D'HORACE,

LIVRE 2°., ODE 3°.

Æquam memento rebus in arduis, etc.

Que le sort t'élève ou t'abaisse,
Sans troubler la paix de ton cœur:
Supporte un revers sans faiblesse;
Mais loin de toi la folle ivresse
Et l'insolence du bonheur.

Dellius, une loi commune
Borne ta vie à quelques jours:
Soit que la jalouse fortune,
Par une tristesse importune,
Flétrisse des momens si courts;

Soit que, dans ce bois solitaire,
Tapissé d'un gazon nouveau,

Digitized by Google

Coule en ta coupe héréditaire
Le vin, qu'ancien dépositaire,
Sous trois clefs cèle ton caveau.

Là, parmi des arbres sans nombre,
T'offrant son dôme hospitalier,
Du vieux pin le feuillage sombre
Se plaît à marier son ombre
A la pâleur du peuplier.

A tes pieds l'onde fugitive,
Qui suit à regret les détours
Du lit qui la retient captive,
Semble s'échapper de sa rive,
Et vouloir abréger son cours.

Dans ces beaux lieux, dès chaque aurore,
Fais porter du vin, des odeurs,
Et la rose qu'un jour dévore;
Jouis, tandis qu'il reste encore
A filer aux avares Sœurs.

Peut-être ce riche domaine,
Ce bois planté de citronniers,
Ces épis qui dorent la plaine,
Seront, avant l'aube prochaine,
Envahis par tes héritiers.

Qu'importe à l'inflexible Parque
Qu'on soit du sang d'Agamemnon!
Assis à côté du monarque,
Le pâtre, dans la même barque,
Va visiter le noir Pluton.

Tôt ou tard, de l'urne fatale
Ton nom doit sortir à son tour.

Digitized by Google

Reçus dans la nuit sépulcrale,
Nous passons tous l'onde infernale,
Et notre exil est sans retour.

Par M. DE WAILLY.

ENIGME.

Je fais avec l'échine un contraste frappant;
Si quelques nœuds, formés de distance en distance,
Veulent qu'à cet égard je lui sois ressemblant;
Lorsque je la mesure, on sent la différence.
Je hâte d'un baudet le pas tardif et lent;
Je modère l'ardeur d'un coursier qui s'élance;
Dans les mains de l'aveugle utile suppléant,
S'il me trouve à ses pieds, gare la révérence.
Des plus nobles guerriers j'étais la récompense;
Je suis celle aujourd'hui du faquin impudent.

B. *de Reims.*

LOGOGRYPHE.

Avec mes six pieds différens,
Je fais naître vingt-quatre enfans;
Mais cette nombreuse séquelle,
En naissant quitte le palais
Où l'on me fixa pour jamais.
Au fait, je suis une femelle;
Et voilà sans doute pourquoi
Nos malins faiseurs d'épigrammes
Prétendent qu'entr'elles les femmes
Ne sauraient se passer de moi.
Mais sur mon compte on a beau dire,

Digitized by Google

Je ne m'en effarouche pas,
Et je suis bonne en tous les cas,
Pour riposter à la satire.
Afin d'exercer mes talens,
Je vais nommer tous mes enfans;
D'aucuns je ne te ferai grâce:
Mais j'ai terminé ma préface;
J'entre en matière; attention!
A deux pieds, je donne le ton;
D'un lustre aussi je fais partie;
Je suis ville de Normandie,
Et ce qu'en ménage, dit-on,
Deux époux doivent toujours faire.
A trois pieds, jadis je fus d'or;
Deux fois je mouille; je sais braire;
Je suis zéro; je suis encor
Ce qu'un candidat voudrait être;
Et certain appât assez traître,
Que doivent craindre les moineaux.
A quatre pieds, une autre ville,
Et puis un de nos minéraux;
Un récipient bien utile;
Du ciel un page; un mal qui cuit;
Ce qui donne de la souplesse;
La blanche reine de la nuit;
Ce qu'un homme à l'autre est sans cesse,
Devant l'interprète des loix.
A cinq pieds, j'étais en mesure;
J'ai ma pointe; je chasse aux noix;
Je suis enfin la couverture
Qui garantit l'enfant de l'air;
Et je pousse au bord de la mer.
C'est assez; voilà ma portée.

Digitized by Google

Mais apprends, pour te mettre au fait,
Qu'en débitant mon chapelet,
Je puis, lecteur, être arrêtée,
Par le moindre petit filet.

CHARADE.

Mon premier et mon dernier,
Au sexe près, sont tout-à-fait semblables :
Ils sont, par un doux nœud, unis dans mon entier ;
Le petit bruit qu'il fait les rend inséparables.
D'une telle union ne vous étonnez pas :
Trouveriez-vous un seul ménage
Qui subsistât long-temps sans bruit et sans tapage ?
Ma nature est pourtant qu'il se fasse tout bas.
Mon premier, aux voleurs cause bien de la peine :
Communément on le fait tout exprès ;
Et mon second, du bonhomme Silène
Grotesquement jadis enluminait les traits.

Par un Abonné.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Rien.*

Celui du Logogryphe est *Orgueilleux*, où l'on trouve *or, orgue, gueule, ouïe, lie, Elie, rue, rixe, oie, râle, orge, œil, grille, règle, lire, exil, luxe, orgie.*

Le mot de la Charade est *Fer-vent.*

Digitized by Google

Nouvelle édition du Génie du Christianisme, ou *Beautés de la Religion Chrétienne ;* par *François-Auguste Châteaubriand :* 4 vol. in-4°., cartonnés, et imprimés sur papier vélin, avec neuf gravures avant la lettre, dessiné et gravé par les meilleurs artistes. Prix : 108 fr., avec la *Défense.* Le même ouvrage, in-8°., cartonné et imprimé aussi sur vélin, avec neuf gravures avant la lettre, 4 vol., avec la *Défense ;* prix : 75 fr. Les frais de port, tant pour l'étranger que pour les départemens, seront payés séparément. Se trouve à Paris, chez *Migneret*, imprimeur, rue du Sépulcre, n°. 28, faubourg Saint-Germain ; à Lyon, chez *Ballanche ;* et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Un homme célèbre a dit du *Génie du Christianisme* « que le plus mince littérateur en corri-» gerait aisément les défauts, et que les plus grands » écrivains en atteindraient difficilement les beautés. » Ce jugement explique assez bien la fortune de cet ouvrage depuis qu'il a paru ; l'admiration et l'enthousiasme qu'il a excités, les critiques de détail et les plaisanteries qu'il a essuyées, et le zèle également actif des admirateurs et des détracteurs. Au milieu de cette controverse, qui continue toujours pendant que les éditions se multiplient, s'il y a quelque chose de parfaitement prouvé et hors de toute discussion, c'est le succès de l'ouvrage ; et il semble, au premier abord, qu'il devait dispenser l'auteur d'en écrire la défense.

Il avait suffisamment répondu aux critiques de

Digitized by Google

détail par les heureux changemens qui rendent cette édition si supérieure aux précédentes ; il ne devait point répondre aux plaisanteries, car les plaisanteries et les grandes pensées sont dans deux mondes différens, et ne se rencontrent jamais.

Mais l'auteur du *Génie du Christianisme* ambitionnait une autre gloire que celle du talent ; et lorsqu'il l'a obtenue, lorsqu'à l'aide de tableaux pleins de charme et de grandeur, il a ménagé une heureuse réconciliation entre l'opinion publique et les vérités utiles ; lorsque ces vérités, qui étaient hardies au moment où elles furent rappelées, sont aujourd'hui reconnues et respectées de tous les bons esprits : alors si des hommes également ennemis des lettres et de la société, veulent ternir cette gloire innocente; s'ils emploient contre l'auteur les mêmes moyens qu'ils ont de tout temps employés contre le christianisme; s'ils affectent de se méprendre sur ses véritables intentions, et que la critique dégénère en calomnie, son devoir l'oblige de la repousser ; sa réputation devient inséparable de la cause qu'il défend.

Telle doit être l'unique défense, tel est aussi l'unique objet de celle qui accompagne les nouvelles éditions du *Génie du Christianisme;* on n'y trouve point le ton de la plupart des critiques littéraires où l'envie est aux prises avec l'amour propre; et sans doute on saura gré à M. de Châteaubriand d'avoir renouvelé l'exemple de ces discussions franches et polies, qui font assez d'honneur aux juges que l'on s'est choisis, pour supposer qu'ils s'intéressent à la vérité.

C'est avec le ridicule et la malveillance qu'on l'attaque; c'est avec la simplicité et la modération qu'il se défend, mais aussi avec les armes d'une logique sévère et pressante, une sagesse de style et

Digitized by Google

même une sobriété d'imagination, qui, de la part de l'auteur du *Génie du Christianisme*, est une grande preuve de désintéressement.

On voit donc qu'il adresse cette défense aux lecteurs de bonne foi, et c'est dire assez qu'elle ne persuadera point le plus grand nombre des détracteurs de son ouvrage. Après tout, ce n'est pas un si grand malheur, puisque l'on doit plutôt se prévaloir de leurs critiques que les réfuter. Si l'on entre dans le fonds de ces critiques, on ne peut s'empêcher de voir qu'elles sont plutôt dirigées contre le succès que contre l'ouvrage lui-même ; il aurait fallu, pour contenter ces amis sevères de la vérité, que l'auteur eût écrit précisément de manière à n'être point lu; qu'il se fût resserré dans les formes de la scholastique et de la théologie ; mais sur-tout qu'il eût beaucoup déclamé contre l'hérésie et l'incrédulité : on avait à lui opposer des épigrammes, des bons mots, de fades bouffonneries qui se trouvent par-tout; et c'étoit une grande avance pour des hommes qui, depuis près d'un demi-siècle, se font une loi de les répéter avec tout autant de plaisir et de gaieté.

Peut-être même quelques lecteurs trouveront que M. de Châteaubriand a trop fait pour éviter ces anathèmes philosophiques : telle est l'extrême difficulté de ces temps où le ridicule et la mauvaise foi ont établi des convenances plus rigoureuses que celles de la raison, que l'on risque trop souvent d'y sacrifier une partie de la vérité, en ménagemens pour la vérité. Une critique pieuse, mais impartiale, a pu lui reprocher des inexactitudes, des faits hasardés, et même quelques tableaux où les sentimens légitimes sont trop voisins des passions dangereuses. Mais en relevant des imperfections inévitables dans le premier jet d'une si vaste composition, cette même critique, lorsqu'elle a été sincère, s'est empressée de rendre

Digitized by Google

justice aux intentions de l'auteur ; et à l'époque de dégoût et de sécheresse où nous sommes parvenus ; lorsque toutes les opinions sont comme arrêtées au terme de l'indifférence ; lorsqu'on ne pouvoit les agiter de nouveau sans troubler la paix, elle l'a félicité d'avoir intéressé l'indifférence, sans réveiller les haines ; de n'avoir défendu la religion que par sa beauté, et de n'avoir triomphé, pour ainsi dire, que par des enchantemens.

Ceux donc qui ont blâmé le genre de cette apologie, n'ont tenu compte ni des hommes, ni des circonstances (et c'est ce que M. de Châteaubriand a victorieusement démontré) ; mais il me semble qu'ils n'ont pas connu davantage toute l'étendue et toutes les ressources d'un sujet qui embrasse l'Univers entier, où même l'Univers n'entre que pour une partie. Il est impossible en effet de considérer le Christianisme dans tous les rapports qu'il établit, sans reconnaître que l'on ne peut séparer sa force de sa beauté, ses preuves de ses bienfaits, sa morale de son culte ; en un mot, ce qu'il a de sensible, de ce qu'il a d'intellectuel.

Si je lui demande des preuves sur l'existence d'un Dieu, premier fondement de toute morale et de toute croyance, il me renvoie aux merveilles de la nature et à la magnificence de l'ouvrage qui atteste la sagesse et la toute-puissance de l'Ouvrier. Si j'examine ses dogmes et ses mystères qui fixent la légèreté de l'esprit en accablant la raison, il me montre les sacremens qui en appliquent les bienfaits, les solennités et les cérémonies touchantes de son culte, qui en expliquent les intentions. Si je recherche ce qu'il a fait pour le bonheur des hommes et pour la consolation de leurs maux, toute la terre publie ses bienfaits ; l'imagination ne peut comprendre tous les dévouemens qu'il a inspirés, toutes les institutions qu'il a fondées, tous

Digitized by Google

les maux qu'il a prévus, et les inventions de la charité aussi multipliées que nos besoins et nos misères. Si je veux connaître son influence sur les progrès des arts et de la société, je vois le Christianisme ouvrant les sources de l'antiquité, sans laquelle nous serions si peu de chose, conservant la tradition des lettres au milieu des sombres révolutions de l'Europe moderne, établissant insensiblement le droit public qui la gouverne aujourd'hui; en un mot, la civilisation avec les arts, la politesse et l'humanité, parcourant l'Univers, précédée du flambeau de la religion.

Veut-on enfin étudier le Christianisme dans ses antiquités, dans ses souvenirs, dans toute la suite de son histoire, qui se sert à elle-même de preuve; il offre tout ce qui peut charmer l'esprit et agrandir la pensée. Son origine, aussi ancienne que le monde, nous appelle aux berceaux d'Eden, où se déclarent les destinées du genre humain. L'imagination se plaît dans ces lointains, où l'on découvre les tentes des patriarches et leurs troupeaux errans. Un puits, une vallée fertile en pâturage, mérite d'occuper l'histoire de ces heureux temps de simplicité. Ces vénérables pasteurs qui saluaient de loin le Messie par leurs désirs, fixent la patrie de leur postérité dans la terre promise, en y laissant leurs tombeaux. Les enfans des Hébreux repassent ce fleuve chéri que leurs pères avaient traversé, un bâton de voyageur à la main: ils retrouvent la caverne de Mambré et le chêne des pleurs, à l'ombre duquel fut ensevelie la nourrice de la tendre Rebecca. Bientôt ils deviennent une société qui passe par toutes les formes de gouvernement et par tous les développemens de la civilisation; et l'histoire d'un peuple qui reçut à-la-fois, et pour toujours, des lois, des mœurs et des usages, offre autant de maximes applica-

Digitized by Google

bles au gouvernement de la société, que de préceptes utiles à la conduite de l'homme. Ce peuple immuable et pur dans ses traditions, au milieu des empires qui se succédaient autour de lui, et dont il conservait les dates, au milieu de ses propres malheurs, au milieu de ses prévarications mêmes, marquait l'espèce de grandeur qui lui avait été promise, et l'intégrité de la doctrine qu'il conservait pour une postérité qu'il devait méconnaître. Mais les vérités vont succéder aux figures : il se fait une alliance entre les deux testamens; les prophéties deviennent l'histoire. L'antique Troye ne subsiste plus que dans de beaux chants; Sion, l'antique Sion subsiste toujours; c'est une cité mystique placée entre le temps et l'éternité, qui unit les choses de la terre aux choses du ciel, et l'histoire des hommes aux merveilles de la foi. Il se découvre un nouvel ordre de choses, plus rapproché des besoins de notre cœur, et plus élevé au-dessus des facultés de notre intelligence, plus évident et plus incompréhensible; c'est cette alliance et cet enchaînement qui frappaient Bossuet d'une admiration à laquelle la force et la magnificence de son génie ne pouvaient suffire. En nous élevant avec lui jusqu'à ces hauteurs où il est si grand, la suite de la religion paraît comme une route mystérieuse que les prophéties éclairent successivement, et dont le reste est encore couvert de nuages prophétiques.

En un mot, le Christianisme, considéré dans sa doctrine, dans sa morale, dans ses institutions, dans ses bienfaits, dans ses preuves, dans son histoire, etc, offre par-tout, et avec une richesse inépuisable, de saines maximes pour la conduite de la vie, des sentimens pour le cœur, des tableaux pour l'imagination, de simples raisonnemens pour

Digitized by Google

les intelligences ordinaires, de hautes considérations pour les esprits supérieurs.

Ces réflexions ont été faites mille fois avant nous, et sans doute dans ces temps de contradiction qui sollicitent si puissamment l'essor de la vérité, le sujet du *Génie du Christianisme* s'est offert à plus d'un esprit. Mais si le germe des mêmes pensées se rencontre à-peu-près dans tous les esprits, toutes n'y deviennent pas également sublimes et fécondes; et après avoir montré le Christianisme comme le fondement de la seule morale utile aux hommes, comme le lien et le conservateur des sociétés, il n'appartenait pas à tous de le montrer encore comme la source de ce qu'il y a de plus élevé et de plus délicat dans les arts de l'intelligence.

La Religion chrétienne a fait connaître aux hommes de nouvelles vertus, elle a frappé de ses anathêmes des vices qui étaient des vertus anciennes; en un mot, elle a changé les mœurs, et par une conséquence naturelle, elle devait changer la littérature qui est l'image et comme l'expression des mœurs. En opposant plus de résistance aux passions, elle a donné plus d'énergie aux accens qui la rappellent, et aussi plus de vérité aux scènes qui la représentent; car en apprenant à les combattre, elle apprend à les connaître; il n'y a même que ceux qui les combattent qui en connaissent toute la puissance.

Cette idée si simple a fourni à l'auteur une sorte de poétique chrétienne. On l'a déjà suivi dans cette immense revue de tous les chefs-d'œuvres de l'esprit humain, où il compare successivement entre elles les productions du même genre, rapproche les détails de la composition, oppose les caractères des personnages, et par-tout fait res-

Digitized by Google

sortir les différences ou même les simples nuances qui séparent les anciens des modernes; quelquefois même, dans les conceptions modernes, soulève avec un art ingénieux le voile de mythologie dont elles sont enveloppées, nous montre les inspirations du Christianisme dans la conduite de Mentor, ou démêle les soupirs de la Mère chrétienne au milieu des gémissemens d'Andromaque. Parmi la foule d'aperçus que présente cette poétique si nouvelle et si pleine de tous les germes d'invention, on a reproché à l'auteur plusieurs conséquences forcées des principes qu'il avait si heureusement établis. Ses opinions sur la poésie descriptive en particulier, lui ont attiré plusieurs critiques également recommandables par la politesse et les talens de leurs auteurs. Mais il n'est plus permis aujourd'hui de revenir sur toutes ces difficultés qui ont été résumées et suffisamment éclaircies dans ces dissertations (1), où les talens, les lumières et la politesse se trouvent réunis à toute l'autorité d'un juge, et que l'on relit toujours comme des pages choisies qui honorent les lettres françaises.

Cependant, pour nous en tenir à la poésie descriptive, il nous semble que l'auteur avait assez indiqué, par ses propres exemples, ce que peut-être il n'avait pas assez développé dans la théorie. On ne peut en effet parcourir cette suite de tableaux où il prodigue avec tant d'abondance les couleurs et les richesses de la poésie, sans être frappé de ce caractère d'immensité et de magnificence qu'ils doivent à l'influence du Christianisme; il est impossible de le méconnaître dans cette description de l'*Antique Abbaye de Saint-Denis*, que les der-

(1) Voyez dans les précédens numéros les extraits du *Génie du Christianisme*, par M. de Fontanes.

Digitized by Google

niers changemens de l'auteur rendent presqu'entièrement nouvelle.

« L'abbaye gothique où se rassemblaient les grands » vassaux de la Mort, ne manquait pas de gloire : les tré» sors de la France étaient à ses portes ; la Seine passait à » l'extrémité de sa plaine ; cent endroits célèbres rem» plissaient, à quelque distance, tous les sites de beaux » noms, tous les champs de beaux souvenirs ; la ville » d'Henri IV et de Louis-le-Grand était assise dans le » voisinage ; et l'antre royal de Saint-Denis se trouvait » au centre de notre puissance et de notre luxe comme un » vaste reliquaire où l'on jetait les restes du temps, et le » surabondance de l'empire français.

» C'est là que venaient tour-à-tour s'engloutir les rois » de la France. Un d'entr'eux (et toujours le dernier des» cendu dans ces abymes) restait sur les degrés du souter» rain comme pour inviter sa postérité à descendre. Cepen» dant Louis XIV a vainement attendu ses deux derniers » fils : l'un s'est précipité au fond de la voûte en laissant » son ancêtre sur le seuil ; l'autre, ainsi qu'Œdipe, a » disparu dans une tempête. Chose digne d'une éternelle » méditation ! Le premier monarque que les envoyés » de la justice divine rencontrèrent, fut ce Louis si fa» meux, par l'obéissance que les peuples lui portaient ! » Il était encore tout entier dans son cercueil. En vain » il semble se lever avec la majesté de son siècle, et » une arrière-garde de huit siècles de rois ; en vain, son » geste menaçant épouvante les ennemis des morts ; » lorsque précipité dans une fosse commune, il tomba » sur le sein de Marie de Médicis ; tout fut détruit. Dieu, » dans sa colère, avait juré par lui-même de châtier la » France ; ne cherchons pas sur la terre les causes de » pareils événemens ; elles sont plus haut.

» Dès le temps de Bossuet ; dans le souterrain *de ces* » *princes anéantis*, on pouvait à peine déposer madame » Henriette : « Tant *les rangs y sont pressés*, s'écrie le » plus éloquent des orateurs, tant la *mort est prompte à* » *remplir les places*. » En présence des âges, dont les flots » écoulés grondent encore dans ces profondeurs, les es» prits sont abattus par le poids des pensées qui les op» pressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de » néant et tant de grandeur. Lorsqu'on cherche une

Digitized by Google

» expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a
» de plus élevé, l'autre moitié de l'objet sollicite le terme
» le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil.
» Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines,
» et à je ne sais quelle odeur de poussière, répandue
» sous ces arches funèbres; on croirait respirer les temps
» passés. Ici les ombres des vieilles voûtes s'abaissent
» pour se confondre avec les ombres des vieux tombeaux;
» là des grilles de fer entourent inutilement ces bierres,
» et ne peuvent défendre la mort des empressemens des
» hommes. Ecoutez le sourd travail du ver du sépulcre,
» qui semble filer, dans tous ces cercueils, les indestruc-
» tibles réseaux de la mort.

» Lecteurs chrétiens, pardonnez aux larmes qui coulent
» de mes yeux, en errant au milieu de cette famille
» de Saint Louis et de Clovis. Si tout-à-coup jetant à
» l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces mônar-
» ques allaient se dresser dans leurs cercueils, et fixer sur
» nous leurs regards étincelans, à la lueur de cette lampe
» sépulcrale !.... Oui, nous les voyons tous se lever, à
» demi, ces spectres de rois; nous distinguons leur race,
» nous les reconnaissons, nous osons interroger les ma-
» jestés du tombeau. Eh bien ! peuple royal de fantômes
» voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une cou-
» ronne?.... Mais d'où vient ce profond silence? d'où
» vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous
» secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de pous-
» sière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez
» lentement dans vos cercueils !

» Ah ! si nous avions interrogé les morts champêtres
» dont naguères nous visitions les cendres, ils auraient
» percé doucement le gazon de leurs tombeaux, et, sortant
» du sein de la terre comme des vapeurs brillantes, ils
» nous auraient répondu : « Si Dieu l'ordonne ainsi,
» pourquoi refuserions-nous de revivre ? pourquoi ne
» passerions-nous pas encore des jours résignés dans nos
» chaumières? Notre hoyau n'était pas si pesant que vous
» le pensez; nos sueurs même avaient leurs charmes lors-
» qu'elles étaient essuyées par une tendre épouse et bénies
» par les larmes de la religion.

» Mais où nous ont entraînés de futiles descriptions de
» ces tombeaux déjà effacés de la terre? Elles ne sont plus
» ces fameuses sépultures. Les petits enfans se sont joués

Digitized by Google

» avec les os des puissans monarques : Saint-Denis est dé-
» sert ! L'oiseau l'a pris pour son passage, l'herbe croît sur
» les autels brisés ; et au lieu de l'éternel cantique de la
» mort qui retentissait sous ces dômes, on n'entend plus que
» les gouttes de pluie qui tombent par son toit découvert,
» la chute de quelques pierres qui se détachent de ses
» murs en ruines, ou le son de son horloge qui va rou-
» lant dans les tombeaux vides et les souterrains dé-
» vastés. »

On aurait pu, sans doute, choisir un autre exemple de description que ce passage, où l'auteur anime les scènes de la Mort de tout ce que l'éloquence a de plus dramatique. *Les ruines des monumens chrétiens*, et *les ruines des temples de la Grèce*, nous auraient fourni des tableaux pleins de vie et de grandeur, comparés à des tableaux pleins d'êtres allégoriques, de grâces et de variété. Mais l'embarras aujourd'hui serait d'en rappeler un qui ne fût pas dans la mémoire des connaisseurs. C'est sur-tout dans la solitude des temples et des tombeaux chrétiens, que le talent de l'auteur s'élève à ce caractère de tristesse et d'immensité, qui est la véritable poésie des ruines. Peut-être aussi ces descriptions n'ont-elles pour nous un intérêt si profond, que parce qu'elles réveillent des souvenirs plus récens, et que des impressions de douleurs encore toutes vives se mêlent naturellement aux magnifiques peintures et aux idées imposantes de l'antiquité.

Et qui ne déplore ce jour où toute une nation s'arma du marteau de la destruction contre les monumens de ses pères ? Qui ne croit entendre encore s'écrouler de toutes parts, ces temples noircis par les siècles, ces vieilles basiliques qui avaient reçu Charlemagne, Philippe-Auguste, Henri IV ; et tous ces restes de magnificences gothiques en harmonie avec le ciel de la Gaule, ses sombres forêts

Digitized by Google

forêts de chêne, et la politesse inculte de ces guerriers ?

Le voyageur n'aperçut plus de loin ces tours consacrées qui s'élevaient dans les cieux, comme autant de témoignages pour la postérité; et nos villes, dépouillées de leurs souvenirs, ressemblaient à des villes nouvellement bâties au milieu d'un nouveau monde. Les étrangers, encore tremblans, qui abordaient sur la terre de France, voyant ces pierres sculptées, ces marbres mutilés, et tous ces débris des arts dispersés sans honneur; la pierre chargée d'épitaphes, devenue le seuil de l'hôtelerie; le char de la moisson entrant sous les voûtes du sanctuaire, ne pouvaient croire qu'une destruction si grande et qui nous laissait si tranquilles, fût l'ouvrage de nos propres mains: et, dans le trouble de leurs pensées, s'imaginaient que le monde avait été de nouveau traversé par ces antiques légions accourues des forêts de la Pannonie, qui, après avoir rompu l'effort de l'empire d'Occident, se montraient aux provinces désolées encore toutes couvertes de peaux de bêtes sauvages, et des lambeaux de la pourpre romaine. Mais bientôt le temps, dans sa marche inévitable, aura détruit jusqu'aux traces de nos fureurs. Les ruines mêmes vont périr : *Etiam periere ruinæ*. Le sol qui portait les monumens de nos ancêtres est converti en places publiques, décorées d'édifices modernes. De nouveaux habitans y passent *en sifflant*, comme sur les villes maudites par les prophètes. Les petits enfans s'y réunissent sur le soir, et, dans leurs jeux, poussent des cris de joie sur la cendre des générations ensevelies. D'autres, plus indifférens, leur succéderont encore. Un moment de violence a fait l'intervalle de plusieurs siècles, et le jeune homme qui a été témoin de ces grandes catastro-

Digitized by Google

ples, est déjà comme un antiquaire et un homme précieux pour la tradition.

Mais nous devons montrer l'auteur du *Génie du Christianisme* sous un autre point de vue.

Des hommes accoutumés à voir l'intelligence humaine rangée par compartimens, et divisée par chapitres, ont séparé comme sans retour *l'imagination de la pensée*, et, de leur pleine autorité, ont distribué les dons de penser et d'imaginer, d'après leurs nomenclatures, ou plutôt d'après leurs prétentions secrètes: comme si toutes les opérations de l'intelligence, indifféremment, ne supposaient pas le concours et l'ensemble de ces facultés que nous avons si vainement distinguées, et qu'il ne fût pas aussi impossible, par exemple, de séparer *l'imagination de la pensée*, qu'une action d'un mouvement quelconque! Et pourquoi cette messagère de l'esprit, qui devance et prépare le travail de la réflexion, perdrait-elle son nom lorsqu'elle quitte les scènes de la nature et les jeux des passions humaines, pour s'exercer sur des êtres abstraits? Pourquoi celui qui, dans un tableau, aurait trouvé ce trait principal qui en décide tout l'effet, serait-il condamné à ne jamais connaître la justesse dans les rapports des choses, et la vérité dans les convenances morales? Cependant c'est d'après cette prévention vulgaire contre un *homme à imagination*, que l'on a jugé quelques opinions de l'auteur du *Génie du Christianisme* sur les sciences exactes. Nous y arrêterons un moment le lecteur.

Depuis quelque temps on dispute volontiers de la prééminence des *lettres* sur les *sciences*, et du degré d'estime qu'elles doivent obtenir dans l'opinion publique. Ces sortes de discussions ne doivent point affliger; car elles supposent une rivalité, toujours heureuse, lorsqu'elle n'exclut personne. On

Digitized by Google

peut donc prouver, tant qu'il plaira, que si l'on excepte les hommes de génie parmi les savans (et cette exception doit avoir lieu aujourd'hui comme autrefois), il y a moins de création dans leur travail, moins de participation de leur esprit, si l'on peut parler ainsi, qu'une sorte d'attention et d'assiduité toutes mécaniques. Les sciences et les mathématiques, dit-on communément, dessèchent l'imagination, c'est-à-dire qu'elles la rendent paresseuse, et qu'elles l'occupent sans l'exercer. De là vient que la plupart, séduits par l'attrait assez naturel de ce repos occupé, s'engagent volontiers dans l'étude des formules et des nomenclatures, et se procurent ainsi, par leur mémoire, une satisfaction que leur refuseroit peut-être un travail plus actif de la pensée.

On peut démontrer encore que les lettres et les arts d'imagination n'exigent un naturel plus exquis dans ceux qui les cultivent, que parce qu'elles sont elles-mêmes d'une nature plus excellente ; que les méthodes des sciences sont changeantes et sujettes à ces réformes que l'on appelle *progrès*, parce qu'elles ont pour objet un monde créé et fini, tandis que les principes des arts d'imagination sont immuables, parce qu'ils sont pris dans le cœur de l'homme qui est infini.

Cependant toutes ces discussions ne seraient que de vaines disputes toujours suspectes de partialité et de vengeance, si le rang que les sciences occupent dans l'opinion ne déterminaient celui qu'elles doivent tenir dans l'éducation publique : et c'est-là le seul point de la question vraiment important, et le seul aussi que l'auteur ait eu principalement en vue.

« Si, exclusivement à toute autre science, » dit-il en parlant des mathématiques, vous en-

Digitized by Google

» doctrinez un enfant dans cette science, qui in-
» dubitablement donne peu d'idées, vous courez
» les risques de tarir la source des idées mêmes
» de cet enfant, de gâter le plus beau naturel,
» d'éteindre l'imagination la plus féconde, de re-
» trécir l'entendement le plus vaste. Vous rem-
» plissez cette jeune tête d'un fracas de nombres
» et de vaines figures, qui ne lui représentent rien
» du tout. Vous l'accoutumez à ne marcher qu'à
» l'aide d'une formule, à ne faire jamais usage de
» ses propres forces, à soulager sa mémoire et sa
» pensée par des opérations artificielles, à ne con-
» naître, et finalement à n'aimer que les principes
» rigoureux et les vérités absolues qui ne trouvent
» jamais d'application dans la société.

» On a dit que les mathématiques servent à
» rectifier dans la jeunesse les erreurs du raison-
» nement; mais on a répondu très-solidement que
» pour classer des idées, il fallait premièrement
» en avoir; que prétendre arranger *l'entendement*
» d'un enfant, c'était vouloir arranger une chambre
» vide. Donnez-lui d'abord des leçons claires de
» ses devoirs moraux et religieux; enseignez-lui
» les lettres humaines et divines; ensuite quand
» vous aurez donné tous les soins nécessaires à
» l'éducation du cœur de votre élève, quand son
» cerveau sera suffisamment rempli d'objets de
» comparaison et de principes certains, mettez-y
» de l'ordre, si vous le voulez, avec de la géo-
» métrie. »

Ainsi, c'est donc sur-tout de l'époque où l'on enseignera les mathématiques et les sciences au jeune homme, qu'en résulteront pour lui les inconvéniens ou les avantages; du reste, tout ce que l'on peut dire sur cette question, se réduit à cette vieille maxime de l'expérience: *qu'il faut former le cœur*

Digitized by Google

avant l'esprit. Les vérités utiles au cœur de l'homme ont un degré de certitude morale nécessaire au mérite de la vertu et à l'économie de la société. Les vérités mathématiques ont un degré de certitude absolue, parce qu'elles sont fondées sur des rapports d'identité, et qu'elles ne sont toutes que les traductions diverses d'un principe convenu. Si donc dans la manière de chercher ou d'enseigner les vérités morales, on emploie des procédés mathématiques, l'esprit deviendra faux et stérile à-la-fois ; on se servira d'instrumens qui ne peuvent servir, de moyens qui n'ont aucun rapport avec l'effet.

« D'ailleurs, continue M. de Châteaubriand, » rien ne dérange le compas du géomètre, et tout » dérange le cœur du philosophe. Quand l'instru- » ment du second sera aussi sûr que celui du pre- » mier, nous pourrons espérer de connaître le » fonds des choses ; jusque-là il faut compter sur » des erreurs. Celui qui voudrait porter la rigidité » géométrique dans les rapports sociaux, devien- » drait le plus stupide ou le plus méchant des » hommes. »

Ces vérités trouveront moins d'opposition aujourd'hui. Le principe réparateur qui anime les différentes parties de la législation, s'est fait sentir dans l'éducation publique, dont les règlemens sont les premières lois de l'état ; et les études littéraires, combinées avec les études mathématiques, tendent de plus en plus à reprendre et leur place et leur influence. Il faut espérer que la réforme s'étendra aussi à l'étude de l'*idéologie*, si improprement appelée *science morale*, dont on dédie chaque jour de nouveaux traités aux écoles centrales. Cette réforme sera, je crois, la moins difficile de toutes ; car le dégoût est venu au secours du sens commun.

Digitized by Google

L'idéologie s'est décréditée en devenant plus claire, et pour ainsi dire par ses propres aveux. Sa doctrine et son langage matériels, ont fait de tels progrès, que rien ne ressemble mieux à un traité de mécanique que l'*analyse de la pensée* (1). Ce ne sont qu'actions et réactions, forces motrices, forces d'inertie, etc.; et tout ce qu'il en reste, lorsqu'il en reste quelque chose, c'est d'avoir appris ces étranges définitions des facultés de l'âme.

Mais en examinant la métaphysique moderne dans des sources plus pures, doit-on lui accorder une si grande importance dans le cours des études élémentaires? On a regardé comme *un progrès*, l'idée de séparer la métaphysique de la morale, c'est-à-dire, la connaissance de notre être de la connaissance de nos devoirs et de notre fin; et dès-lors, a-t-on dit, la métaphysique est comme une méthode générale, applicable à tous les objets de nos connaissances. Mais, quoi! Locke et Condillac reprochent aux Cartésiens d'avoir fait précéder leur philosophie de quelques axiomes généraux, dont ils font dériver toutes les connaissances humaines, comme autant d'applications particulières, et voilà une méthode générale qui précède des connaissances et des études particulières..... Et ne retombe-t-on pas encore ici dans l'inconvénient d'*arranger une chambre vide?* si ce n'est toutefois qu'il s'agit ici d'une géométrie tout autrement vaine et stérile, puisqu'elle n'a pas même des figures pour appuyer ses inventions.

Certes, si la métaphysique est l'esprit de mé-

(1) On n'entend nullement parler ici de plusieurs ouvrages de métaphysique recommandables, qui ont paru dans ces derniers temps; et dont les auteurs sont les premiers à déplorer ces abus.

Digitized by Google

thode, il y en avait plus autrefois qu'aujourd'hui. Jadis on élevait le jeune homme dans l'admiration des modèles anciens. L'étude de l'antiquité remplissait presqu'entièrement les longues années du premier âge; et cet emploi d'un temps si précieux était fondé sur des raisons qui subsistent toujours. Car l'amour du beau et le goût du naturel s'insinuent dans l'intelligence plutôt par une suite d'impressions, que par un effort d'attention et de mémoire, et le succès de ces impressions demande une fraîcheur dans l'imagination et des intervalles de repos, qui supposent nécessairement un long espace de temps. Quoiqu'il en soit, les hommes que préparait cette éducation heureuse, savaient unir l'enthousiasme, la beauté des sentimens, et toutes les richesses de l'imagination, à cette sévérité de raisonnement et à cette force d'ensemble qui assurent une vie durable à leurs ouvrages. De nos jours on a cru pouvoir se passer de tout, avec la science de Condillac, et l'analyse a détruit jusqu'à la méthode.

N'aurions-nous pas confondu l'esprit de méthode avec l'esprit d'arrangement et de symétrie que donnent nécessairement une attention ordinaire, et la considération assidue des mêmes objets: tandis que la véritable méthode de l'esprit, ce coup d'œil analytique qui ordonne et dispose un sujet, tient à une puissance d'inspiration que l'étude de la métaphysique ne donne pas, qu'elle tend même à détruire; à-peu-près comme un régime scrupuleux et une surveillance inquiète des diverses fonctions de l'économie animale, finit par les troubler et par énerver la santé la plus heureuse? Or, cet esprit de méthode qui s'acquiert par la réflexion, préside essentiellement aux sciences. C'est lui qui dirige et soutient le mathémati-

Digitized by Google

cien vulgaire ; c'est lui qui invente les nomenclatures et les méthodes. C'est à lui encore que l'on doit rapporter, en grande partie, nos progrès dans les sciences : car, les méthodes des sciences sont comme des instrumens perfectionnés qui en facilitent des applications journalières ; et il est vrai de dire, en un sens, que c'est en assurer les progrès que les répandre davantage. Mais si l'on applique le même esprit aux arts d'imagination et aux sciences morales, il produira des livres didactiques, des grammaires, des poétiques, de la métaphysique, des *histoires de nos idées*, histoires du passé qui ne servent de rien pour l'avenir. Il finira même par être funeste à tous les talens, puisqu'il les éloignera de plus en plus de leur véritable source, qui est le sentiment.

Aussi remarque-t-on que la méthode dans les sciences, la métaphysique dans les choses de sentiment, et le scepticisme dans la morale, se rencontrent aux mêmes époques. Mais si de semblables résultats se rencontrent, il ne faut pas en conclure qu'ils soient dépendans et nécessaires, et si l'on pouvait ici séparer les travers de l'esprit des vices du cœur, il serait bien facile d'indiquer le terme de l'erreur et les limites qu'on a franchies.

On montrerait que cet enchaînement des connaissances humaines dont on a fait tant de bruit dans le siècle dernier, que ce coup-d'œil encyclopédique sur les sciences a pu répandre de l'ordre et de la clarté dans quelques-unes, mais qu'il a singulièrement contribué à introduire la confusion entr'elles. Les sciences, en se touchant de trop près, se sont mêlées. La manie de généraliser est venue de l'impuissance de distinguer, et ceux qui se vantaient de hâter les progrès de l'esprit humain, sont tombés dans une erreur ou plutôt dans une

Digitized by Google

disposition à mal raisonner, toute semblable à celle qu'ils reprochent aux scholastiques.

Car, enfin, ceux-ci regardant la vérité comme ancienne (ce qui est vrai pour la vérité morale), ils en concluaient que les nouvelles découvertes dans la physique étaient autant d'erreurs, et s'opposaient ainsi par principe aux progrès naturels des sciences. Pour nous, nous disons, avec raison, que le temps amène des découvertes nouvelles dans la physique et les autres sciences; mais nous en concluons faussement que les vérités morales sont de la même date que la chimie moderne. En un mot, les anciens jugeaient des lois de la nature d'après les convenances; ils raisonnaient moralement en physique : nous, au contraire, nous raisonnons physiquement en morale. On sent assez quelle influence doit résulter d'une semblable disposition dans les esprits.

L'auteur du *Génie du Christianisme* la caractérise d'une manière bien *sensible*, lorsqu'il dit : « Les écrivains de la nouvelle école flétrissent » l'imagination avec je ne sais quelle vérité qui » n'est point la véritable vérité ; le style de ces » hommes est sec, l'expression sans franchise, » l'imagination sans amour et sans flamme; ils » n'ont nulle diction, nulle abondance, nulle sim- » plicité; on ne sent point quelque chose de plein » et de nourri dans leurs ouvrages, l'immensité n'y » est point, parce que la divinité y manque..... »

Mais encore, ils desséchèrent les sources sacrées du beau et du vrai qu'ils avaient abandonnées; et par un procédé qu'autorisent les temps de faiblesse et de désordre, ils voulurent justifier leur conduite en détruisant les lois, et faire triompher leurs raisonnemens en attaquant les principes de toute raison. Ils leur substituèrent je ne sais quelle mo-

Digitized by Google

rale ou *moralité* qui change au gré des circonstances et des caprices ; des maximes philantropiques, sans autorité et sans force de persuasion, qui ne sont que des maximes altérées du Christianisme ; *des idées libérales* qui ôtent bien plutôt le nom aux vices qu'elles ne persuadent des vertus, et augmentent la liberté de l'homme de tout ce qu'elles retranchent à ses remords et à sa conscience. Ces doctrines furent saisies avidement dans leur nouveauté : mais comme elles n'étaient point bonnes pour l'homme, elles furent comme ces alimens ingrats que l'on dévore sans se nourrir. Le faux enthousiasme qu'elles avaient excitées tomba de lui-même ; le cœur perdit à-la-fois ses consolations, son appui, ses espérances, ses terreurs, ses combats..... et dans cette abjection, semblable à ces tempéramens appauvris, qui n'ont plus assez de ressources pour éprouver de grandes maladies, il perdit jusqu'à ses passions. Aussi l'on prétendit à *la passion* avec le même effort qu'on en mettoit autrefois à la déguiser, et par une conséquence naturelle, on ne crut plus à celle que l'on pouvoit réprimer. Mais enfin, ces doctrines stériles dégénèrent elles-mêmes avec les esprits, et à mesure qu'elles tendent de plus en plus à se convertir en systèmes de matérialisme ; on voit les calculs prendre la place des vertus, le libertinage la place des passions, et le genre des romans touche de près au genre de certains ouvrages de médecine

En suivant ainsi les traces de *la nouvelle école* dans les différentes branches de la littérature : dans l'éloquence, où les convenances philosophiques épuisent tout le talent de l'orateur, et plus souvent encore le dispensent de talent ; dans l'histoire, où l'érudition sans conscience ne consiste plus

Digitized by Google

qu'à infecter les sources de l'instruction, où de froides admirations et de tristes railleries, en rapetissent les grandes leçons et en obscurcissent les certitudes; dans l'art dramatique destiné à reproduire les scènes de la société, mais qui manque également de sujet d'éloges, de satire et de plaisanterie; tant les bienséances sont affaiblies! on serait conduit au terme où s'unissent la littérature philosophique et la littérature révolutionnaire, les doctrines matérielles, et les doctrines de l'anarchie. Mais de pareilles considérations sortiraient de notre sujet. Lorsqu'on mesure de l'œil une perspective, les abymes et les précipices disparaissent et n'occupent point de place.

Peut-être expliquera-t-on simplement cette décadence des lettres par la nécessité des temps, qui fait succéder les sciences aux arts d'imagination, comme l'âge mûr à la jeunesse. Cette opinion est commode pour la paresse des esprits. Cependant s'il fallait l'admettre sans restriction, elle ne serait qu'une autre déclamation contre les sciences. Sans doute on ne peut nier la supériorité de l'érudition sur la science pour féconder le talent et l'imagination; je veux dire, des vérités de temps et de mœurs sur les vérités de fait et de démonstration. Cependant le champ des sciences n'est point stérile pour les lettres. Si les talens médiocres y dégénèrent, si la mémoire embarrassée dans les nomenclatures et les méthodes arrête la marche de l'esprit; les imaginations vigoureuses, semblables à ces eaux qui deviennent plus vives et plus pures à-mesure qu'elles ont traversé plus d'obstacles, peuvent retirer de l'étude et des sciences, des rapports intéressans, des couleurs nouvelles et des harmonies heureuses.

Encore une fois, ce n'est point parce que l'lus-

Digitized by Google

toire naturelle s'est enrichie de faits et de découvertes nouvelles, que l'on voit tant de poëmes didactiques et descriptifs, dont les tableaux le disputent aux définitions de Linné; poésies dépouillées de tout intérêt humain, théâtres déserts, représentations sans drame; mais c'est qu'on a perdu de vue les véritables rapports de l'homme dans l'Univers, et qu'on s'est accoutumé à ne plus le considérer que comme un objet d'histoire naturelle. Ce n'est point parce que les mathématiques sont parvenues à un tel degré de considération, qu'il n'est plus permis de les ignorer; que l'éloquence a perdu son onction et son pouvoir; mais c'est parce qu'on a méconnu des vérités, qui pour n'être point mathématiques, n'en sont pas moins certaines; c'est parce que l'on a voulu combattre la vérité avec l'image de la vérité.

« Mais, dit M. de Châteaubriand, il ne faut » pas croire que notre sol soit épuisé : ce beau » pays de France, pour prodiguer de nouvelles » moissons, n'a besoin que d'être cultivé à la ma- » nière de nos pères; c'est une de ces terres heu- » reuses où règnent les génies protecteurs des » hommes et ce souffle divin qui, selon Platon, » décèlent les climats favorables à la vertu. » Celui qui donne des espérances si consolantes les a justifiées, et montre le premier tout ce que peut le le talent, en s'appuyant sur des principes plus heureux.

Il ne nous appartient pas de marquer la place du *Génie du Christianisme;* ce soin regarde la postérité, qui se venge presque toujours lorsqu'on devance ses arrêts. Si l'on recueille cependant les suffrages éclairés que cet ouvrage a mérités depuis sa publication, on peut assurer que cette place ne sera pas sans honneur; par-tout on y retrouve ce

Digitized by Google

caractère de magnificence et de sensibilité, de tendresse et de grandeur, qui est le caractère distinctif du talent de son auteur. Mais il se montre avec plus d'avantage encore dans ces descriptions si éloquentes, dont l'intérêt est varié à chaque instant par d'agréables rêveries, par des rapports inattendus, et par ces expressions sorties du cœur, qui donnent presque du mépris pour les saillies de l'esprit. Toutefois ce plaisir n'est point stérile pour l'esprit, comme l'ont prétendu des hommes qui comptent les *idées*, et qui prennent pour telles les tournures sèches et ambitieuses des penseurs modernes. Les belles images, les sentimens profonds sont inséparables des fortes pensées ; mais elles sont perdues pour ceux qui n'aiment ni les sentimens profonds, ni les belles images, et disparaissent alors au milieu des richesses d'une élocution abondante, comme les hardiesses d'expression se dissimulent dans les artifices d'un style savant.

On a reproché avec plus de raison à l'auteur du *Genie du Christianisme* des incorrections, des négligences, et quelques expressions qui sont triviales lorsqu'elles ne sont pas sublimes. En général, il s'abandonne plutôt aux inspirations de son talent et à la beauté de son sujet, qu'il ne se précautionne contre la critique ; et il nous semble qu'il remplit avec moins de succès ces intervalles de la composition, dont l'unique intérêt consiste dans un certain degré d'élégance et de précision qui s'acquiert par le travail. On sent, d'ailleurs, qu'un essor aussi élevé entraîne des chutes et des inégalités nécessaires, et qu'il n'est pas possible de parcourir du même pas une carrière aussi étendue. Sans doute, pour oser la mesurer toute entière, il fallait une imagination

Digitized by Google

agrandie par le spectacle des catastrophes de la société, et des scènes magnifiques de la nature. Semblable à ces vents féconds et puissans qui apportent de nouveaux germes et de nouvelles semences; elle a fourni des couleurs et des images à la poésie, des aperçus nouveaux aux talens qui se nourrissent d'imitations ou d'emprunts, des pensées favorites à ceux qui aiment à vivre avec eux-mêmes: en un mot, elle a favorisé, par les influences les plus heureuses, ce retour salutaire de l'opinion publique, qui se lassait depuis si long-temps dans des voies égarées.

L'auteur du *Génie du Christianisme*, quoiqu'encore jeune, a déjà acquitté les promesses d'un grand talent; il nous donne encore de plus grandes espérances. Il est à Rome, et son imagination va s'enrichir des tableaux de cette terre poétique où la religion étale toutes ses pompes, et les arts tous les souvenirs.

Ces nouvelles éditions, sorties des presses de M. Migneret, ornées de gravures et de tout ce que l'élégance et le choix des caractères peuvent ajouter à l'exactitude typographique, sont dignes de la réputation de cet ouvrage.

D. M.

VARIÉTÉS.

J'ai remarqué qu'un bon ouvrage en littérature en produisait toujours une foule de mauvais; tous les gens médiocres, incapables d'avoir une idée neuve, s'exercent à rendre celles des autres; tantôt ils pensent que l'auteur d'un bon livre n'a pas tout dit, et ils font des supplémens, des continuations; tantôt ils se contentent de prendre le cadre ou le plan de l'ouvrage, et ils traitent le même sujet sous d'autres

Digitized by Google

noms. Tout cela est arrivé pour le *Voyage d'Anacharsis*; il a paru en 1789, et déjà il a plus de dix imitateurs et continuateurs. Le public a été assez indulgent pour encourager les premiers, et nous ne savons pas encore où cette aveugle indulgence nous conduira. Nous avons vu paraître tour-à-tour le *Voyage d'Anthénor*, le *Voyage de Pythagore*, les *Courtisannes de la Grèce*, etc. Aujourd'hui ce sont des *Lettres écrites sous le règne d'Auguste*, précédées d'un précis historique sur les Romains et les Gaulois. Agamède, né dans la Gaule, voyage à Rome sous le règne d'Auguste; il rend compte de ce qu'il a vu à ses amis, et sur-tout à la belle *Quercitie*, sa maîtresse. Il y a quelque chose de bon dans ce plan; mais l'époque du règne d'Auguste n'est pas heureusement choisie; l'historien, en se plaçant dans cette perspective, ne peut pas voir Rome toute entière, et la montrer à ses lecteurs. Le personnage de *Quercitie* n'est pas propre d'ailleurs à donner au sujet la gravité dont il paraît susceptible. Les gentillesses qu'Agamède lui débite dans ses lettres, tantôt en prose, tantôt en vers, font dégénérer l'histoire en roman, et nous ne pouvons que reprocher ici à l'auteur d'avoir exécuté trop à la lettre le projet de Mascarille, qui se proposait de mettre l'histoire romaine en madrigaux.

On vient de publier une vie de Molé. Le style en est peu soigné, mais elle renferme des anecdotes piquantes. Nous allons en citer une.

« Lorsque M. Colin-d'Harleville eut terminé son » *Inconstant*, il fut dans l'embarras qu'éprouvent tous » les jeunes auteurs qui débutent dans la carrière, il ne » savait comment pénétrer jusqu'à l'aréopage comique, » il cherchait avec ardeur quelqu'un qui pût lui en ouvrir » le sanctuaire. — Par un hasard fort heureux, un homme » de lettres de ses amis se trouva avoir des liaisons avec » Molé; M. *Colin* prie son Mécène de le conduire chez » l'acteur, et de lui recommander son ouvrage. En effet, » le jour est choisi, on se met en route, on arrive. —

Digitized by Google

» *Molé* était alors très-amoureux d'une actrice célèbre de » la Comédie Française, et, tout entier à sa passion, il » négligeait ses affaires, ses amis, et tout ce qui était » étranger à sa flamme. — Au moment où M. *Colin* et » son ami arrivèrent, *Molé* était sur le point de monter » en voiture; il apprend qu'il est question d'une pièce; » or, on sait que pour un homme bien épris, la lecture » d'un chef-d'œuvre ne vaut pas une minute de rendez-» vous. Aussi *Molé* prit-il lestement congé de ces mes-» sieurs, en les remettant à la huitaine. — Le jeune » auteur fut exact, mais *Molé* avait oublié sa pro-» messe; il n'était point chez lui; on lui demande une » entrevue par dix lettres auxquelles il ne répond pas; » enfin, après plus de six mois, la personne qui avait » recommandé M. *Colin*, a le bonheur de rencontrer » *Molé*; celui-ci balbutie quelques excuses, et, voulant » réparer ses torts, il invite les deux amis à passer le len-» demain chez lui, et promet d'entendre la lecture de la » pièce. Cette fois, il se trouva au rendez-vous; mais à » peine M. *Colin* avait-il son manuscrit à la main, qu'on » annonce à *Molé* un ami qu'il n'avait pas vu depuis long-» temps. L'ordre de le faire entrer est aussi-tôt donné, et » le nouveau venu prend séance comme un homme qui » n'annonce pas l'intention de sortir de sitôt; qu'on se » figure l'impatience du pauvre auteur; mais ce fut bien » pis, lorsque *Molé* dit à son ami : « As-tu déjeûné ? — » Non, je viens dans l'intention de déjeûner avec toi. — » Holà, sur-le-champ, qu'on nous donne *du vin blanc et* » *des huîtres, cela vaudra bien la pièce de Colin.* » On se » met à table, on jase, on déraisonne; l'heure de la répé-» tition arrive, et la pièce n'est point encore écoutée. » Laissez-la-moi, dit *Molé*, je la lirai moi-même. Six » semaines après il y jeta un coup-d'œil, et dès la pre-» mière scène, il se reprocha amèrement d'en avoir dif-» féré la lecture. Aussi, épargna-t-il à M. *Colin* toutes les » démarches; il fit recevoir la pièce lui-même, la fit mettre » sur-le-champ

Digitized by Google

» sur-le-champ à l'étude, et en établit le personnage prin-
» cipal avec le plus grand talent. »

Nous avons cité, l'année dernière, dans le Mercure, quelques *Pensées* d'une dame étrangère; elles furent respectées dans d'autres journaux, et obtinrent un succès général. Nous donnerons aujourd'hui un passage extrait d'un roman intitulé *Valérie*, écrit par la même personne. Le style de cet ouvrage nous a paru très-pur, toujours correct et souvent élevé. On en jugera par le morceau qu'on va lire. Nous regrettons de ne pouvoir en citer davantage. C'est un Suédois qui écrit d'Italie, et qui rend compte à son ami des impressions qu'il éprouve à la vue de ce beau pays.

Lettre de Gustave à Ernest.

« Je ne sais par où commencer, Gustave; au milieu
» de tant de beautés, mon âme s'arrête indécise; elle vou-
» drait vous conduire par-tout, vous faire partager ses
» plaisirs, et offrir du moins à votre imagination quel-
» ques esquisses de ces tableaux que vous n'avez pas voulu
» voir avec moi.

» Mais comment vous rendre ce que j'admire? com-
» ment parler de cette terre aimée de la nature, de cette
» terre toujours jeune, toujours parée au milieu des anti-
» ques débris qui la couvrent? Vous le savez, deux fois
» mère des arts, la superbe Italie ne reçut pas seulement
» toutes les magnifiques dépouilles du monde; magni-
» fique à son tour, elle donna aussi de nouvelles merveilles
» et de nouveaux chefs-d'œuvres à l'Univers. Ses monu-
» mens ont vu passer les siècles, disparaître les nations,
» s'éteindre les races, et leur éloquente grandeur parlera
» encore long-temps aux races futures.

» Le temps a dévoré ces générations qui nous éton-
» nèrent: les fortes pensées, les mâles vertus de l'antique

Digitized by Google

» Rome et sa barbare grandeur, tout a disparu. La mémoire seule plane silencieusement sur ces campagnes, » appelle tantôt de grands noms, tantôt cite des cendres » coupables ; dessine ces scènes gigantesques, où se » mêlent le triomphe et la mort, les fêtes et les douleurs, » le pouvoir et l'esclavage ; ces scènes où Rome donna » ses lois, régna sur l'Univers, et périt par ses victoires » mêmes.

» Le voyageur alors aime à rêver sur les ruines du » monde ; mais, fatigué d'interroger la poussière des » conquérans, sur laquelle il croit voir peser encore tant » de calamités, il cherche, dans des bosquets tranquilles, » ou près d'un monument consolateur élevé par la religion, il cherche les restes de ces hommes qui, dans » le siècle des Médicis, donnèrent à l'Italie une nouvelle » splendeur, qui parlèrent à leurs frères un langage simple et céleste. Nous croyons les voir consacrer les arts » à élever l'âme, à la rapprocher d'un bonheur plus pur, » et essayer en tremblant de rendre les saintes beautés » qui les transportent.

» La peinture, la poésie et la musique, se tenant par » la main comme les grâces, vinrent une seconde fois » charmer les mortels ; mais ce ne fut plus, comme dans » la fable, en s'associant à de folles absurdités : ces pudiques et charmantes sœurs avaient apporté des traits » célestes, et, en souriant à la terre, elles regardaient » le ciel ; et les arts alors se vouèrent à une religion épurée, austère, mais consolante, et qui donna aux hommes les vertus qui font leur bonheur.

» Ici aussi s'élevèrent le Dante et Michel-Ange, comme » des prophètes, qui annoncèrent toute la splendeur de » la religion catholique. Le premier chanta ces vers » pompeux et mystiques ; l'autre, avec une grâce sauvage qui ne reconnaît d'autre loi que celle qu'elle » créa elle-même, conçut des formes plus grandes, plus » hardies, les revêtit d'une beauté sévère et terrible. Il

Digitized by Google

» s'abyme dans les secrets de la religion, il épuise l'effroi,
» il fait fuir le temps, et laisse enfin à l'art étonné son
» miracle du jugement dernier.

» Mais que j'aime son génie quand il se dépose dans
» cette grande conception, dans ce temple dont la vaste
» immensité appelle pensée sur pensée, et qu'un siècle
» entier construisit lentement! Des rochers ont été arra-
» chés à la nature; de froides carrières ont été dévastées;
» d'innombrables mains ont travaillé à assembler ces
» pierres, et se sont engourdies elles-mêmes. Mais où est-
» il celui qui donna une pensée à tout cela? Qui dit à ces
» magnifiques colonnes de s'élever sur leur base? Qui
» commanda à cette énorme coupole, et la fit obéir à sa
» téméraire conception? Qui ainsi réalisa cet incroyable
» rêve par un art pieux et les secours de ces pontifes qui
» portèrent la triple couronne? Hélas! il a passé aussi,
» l'auteur de ces merveilles; et comme lui se sont levées
» lentement de leurs siéges sacrés les pontifes, ont déposé
» leur thiare, et ont passé sous tes voûtes, sublime mo-
» nument, majestueux Saint-Pierre; toi qui, créé par
» des hommes, as vu s'effacer la race de tes créateurs,
» et qui verra encore, pendant des siècles, les généra-
» tions plier religieusement sous tes dômes.

» Vous voyez, Gustave, combien je me suis laissé
» entraîner; et pourtant de combien de choses encore je
» voudrais vous parler!

» Suivez-moi: voyez près de là où dorment d'ambi-
» tieux Césars, veiller d'humbles filles qui ont renoncé
» à tout, voyez sous l'arc du triomphateur, l'araignée filer
» silencieusement sa toile. C'est aux pieds du Capitole, où
» vinrent expirer tant d'empires, que j'ai lu Tite-Live;
» comme aussi du rivage d'où je considérais Caprée, j'ai-
» mais à lire Tacite, et à voir l'horrible Tibère, par
» une juste réaction de la Providence, forger son propre
» malheur en forgeant celui des autres, et écrire au
» sénat qu'il était le plus à plaindre des hommes.

Digitized by Google

» Mais laissons les crimes des Romains ; voyons de ces » rivages ces verdoyantes îles parées d'une éternelle jeu- » nesse, auprès de ces dévorantes laves, et le Vésuve » tonnant sur ce même golfe où nous nous laissons tran- » quillement aller vers Pausilippe. Plus loin, que j'aime » sur cette terre mythologique, près de l'antre où pro- » phétisait la sibylle, le couvent d'où sort un pauvre » religieux qui s'en va prêchant la vertu, et prophétisant » sa récompense !

» Que j'aime à m'arrêter dans ces vallons que le ciel » semble regarder avec joie, et où mon pied heurte sou- » vent contre une pierre funèbre ! Bocages de Tibur, » aimable Tivoli, jardins où méditait Cicéron, sentiers que » suivait Pline en observant la nature, qu'avec volupté » je me suis vu au milieu de vous ! Ah ! du moins vous » resterez toujours à l'Italie ! et le voyageur cherchera » vos traces et les retrouvera.

» Mais vous, chefs-d'œuvres que mes sens enchantés » contemplent souvent, où vivent encore des hommes que » nous n'admirons pas assez, vous pouvez quitter ce » ciel comme des captifs emmenés loin de leur pays » natal. Un nouvel Alexandre peut étonner l'univers et » enrichir son triomphe de vos superbes dépouilles ; heu- » reux alors celui qui vous aura vus ici, ici où vous fûtes » inspirés par la religion, et où la religion vous entoura de » ses pompes ; heureux qui vous aura vus dans ces tem- » ples où se prosterna devant vous la dévotion humble » et errante et la puissance orgueilleuse et superbe !

» En ôtant d'ici la Transfiguration, la Sainte-Cécile, » la Sainte-Cène, du Dominicain, où les placera-t-on ? » Quel que soit le palais magnifique, ou l'édifice qui » leur est destiné, leur effet sera détruit (1) : c'est au fond » d'une Chartreuse, c'est, rempli de terreur et d'effroi, » qu'il faut voir un Saint-Bruno, et non auprès d'un front

(1) Ce n'est ici qu'une opinion purement poétique.

Digitized by Google

» couronné de roses. Et ces vierges si pures, qui ont ap-
» porté des traits divins et des âmes qui ne connaissent
» que le ciel, les verra-t-on sans tristesse à côté de pro-
» fanes et d'impudiques amours ?

» Et vous aussi, enfans de la Grèce, race de demi-dieux,
» modèles enchanteurs de l'art, vous qui, en quittant la
» Grèce, n'avez changé que de terre sans changer de
» ciel, ne quittez jamais cette seconde patrie, où les
» souvenirs de la première sont si vivement empreints.
» Ici, sous de légers portiques, ou bien sous la voûte
» plus belle d'un ciel pur, vos regards se tournent encore
» vers l'Attique ou la fabuleuse Sicile; irez-vous cacher
» vos fronts sous d'épaisses murailles et au milieu d'une
» terre étrangère ? Vous, Nymphes, dispersées dans ces
» bocages, vivrez-vous auprès des ruisseaux enchaînés?
» Et vous aussi, Grâces, qui n'êtes point vêtues, qui
» ne pouvez point l'être, que feriez-vous dans des climats
» rigoureux ? etc. »

ANNONCES.

Recherches physiologiques, et *expériences sur la vitalité et le galvanisme*; troisième édition : suivies d'une quatrième édition de son *Opinion sur le supplice de la guillotine*, ou *sur la douleur qui survit à la décolation*; ornées de quatre planches en taille-douce; par *Jean-Joseph Sue*, docteur en médecine des ci-devant collége et académie de chirurgie, ancien professeur d'anatomie dudit collége, médecin en chef de l'hôpital militaire de la garde des Consuls, professeur d'anatomie et de phisiologie à l'athénée de Paris, membre des sociétés d'histoire naturelle, sciences et arts de Paris, etc. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 50 c. et 2 fr. franc de port. A Paris, chez *Gabon* et comp., libraires, place de l'Ecole de Médecine, n°. 6.

Histoire du Clergé de France, depuis la convocation des Etats-Généraux par *Louis XVI*, jusqu'au rétablissement du Culte par le premier Consul *Bonaparte*. Trois vol. in-12. Prix : 6 f. et 8 f. franc de port. A Paris, chez *J. Garnier*, imprim.-libr. rue Jean-Robert, près celle Saint-Martin.

Ces deux ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, impr.-lib., rue des Prêtres Saint-Germ.-l'Auxerrois, n. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Nous annoncions, dans notre dernier numéro, que les puissances du continent ne tarderaient pas à manifester leur mécontentement contre les entreprises de l'Angleterre ; nous n'imaginions pas que l'événement suivît de si près nos prédictions. Des lettres récentes d'Allemagne ont apporté les détails suivans :

« Il est question de nouvelles liaisons très-importantes, » qui sont sur le point de se former entre plusieurs puissances du Nord, relativement à la liberté de la navigation. Plusieurs événemens qui ont eu lieu depuis que la » guerre a éclaté entre la France et l'Angleterre, et surtout la capture des bâtimens neutres par les Anglais, ont » fait entrevoir aux cours de Pétersbourg, de Berlin, de » Stockholm et de Copenhague, que leur intérêt exige de » prendre des mesures combinées pour faire respecter » leurs pavillons par les dominateurs des mers. On parle » d'une ligue qui a été proposée à cet effet par le cabinet » de Pétersbourg, et qui tend à-peu-près au même but » que la neutralité armée adoptée à la fin de la dernière » guerre, et qui avait tant indisposé la cour de Londres. » Les cabinets de Berlin et de Copenhague sont, à ce » qu'on assure, très-disposés à faire cause commune avec » celui de Pétersbourg. La cour de Stockholm a, dit-on, » formé quelques objections contre le plan proposé, » mais on a lieu de croire qu'elles seront écartées. Il se » confirme d'ailleurs qu'il y a des négociations entre le » général Mortier et le prince royal de Danemarck, relativement à plusieurs objets très-importans. »

La saisie systématique et continuelle de tous les bâtimens neutres, l'impossibilité d'avoir raison des corsaires anglais, et de leur amirauté, encore plus corsaire qu'eux, a pu sans doute déterminer des délibérations sur les moyens

Digitized by Google

de s'en préserver. Mais la fermeture de l'Elbe, la rigueur qu'exercent les trois frégates stationnées à son embouchure, au point qu'elles renvoient les vaisseaux mêmes qui se présentent, soit au Weser, soit à l'Eyder; une telle conduite n'a permis ni la dissimulation, ni la patience.

On peut dire en atténuation de ces griefs, que l'Angleterre a promis à la cour de Prusse de respecter le pavillon prussien. « Elle a bien voulu consentir que les vaisseaux » de cette nation fréquentassent les ports de France, en se » conformant toutefois au règlement établi en Angleterre, » relativement aux puissances neutres. » Mais plus nous réfléchissons sur la teneur de cette déclaration, plus nous sommes étonnés que les autorités prussiennes de la ville d'Embden se soient permis de la publier officiellement. Comment n'ont-ils pas vu, en pareil cas, que la faveur est aussi insolente que la prohibition? comment n'ont-ils pas vu que le droit de l'une pourra être allégué un jour, comme constatant le droit de l'autre? Quelle est donc cette manière de disposer de la mer, de l'accorder aux uns, et de la refuser aux autres, comme si elle était le domaine d'une seule nation.

Tandis que cette comédie se joue dans la mer du Nord, la même comédie est en action dans la Méditerranée.

Des lettres de l'Italie méridionale, annoncent que l'amiral Nelson a répandu, dans toute cette partie de l'Italie, un manifeste où il déclare qu'il s'emparera de tous les bâtimens qui se rendront dans les ports quelconques d'Italie occupés par les troupes françaises, ou qui en sortiront, n'importe à quelle nation ils appartiennent.

En vérité, lord Nelson a eu bien de la bonté de réduire sa prohibition aux ports de l'Italie. Il n'en coûtait pas davantage de l'étendre à tous les ports de France, ainsi qu'à ceux de la Hollande.

Il paraît que les puissances du midi ne sont pas moins révoltées de cette conduite que les puissances du Nord. L'Espagne, qui au moment de la guerre avec la France,

Digitized by Google

avait désarmé ses vaisseaux, et qui croyait pouvoir compter sur une paisible et entière neutralité, est tellement harcelée aujourd'hui par les violences des vaisseaux anglais, et par les menaces des écrivains politiques aux gages de leur gouvernement, qu'elle se voit contrainte de prendre enfin l'attitude qui lui convient.

On écrit d'Espagne, que l'on y a ordonné une levée de 40 mille hommes, pour renforcer les garnisons d'Alicante, de Cartagène, Cadix, le Ferrol et la Corogne. Les embouchures des ports de ces villes seront défendues par une nombreuse artillerie, de nouvelles redoutes et des fortifications extraordinaires; enfin, que les forces maritimes de l'Espagne seront augmentées de 9 vaisseaux de ligne et de 12 frégates.

L'Angleterre ne trouve pas dans ses prétentions politiques, moins de résistance que dans ses prétentions maritimes. Elle cherche envain à abolir l'ordre de Malte; elle veut en vain changer en comptoir ce monument antique d'honneur et de courage, ce gardien de toute l'Europe contre les pirates de la Méditerranée, cet honneur de nos familles, cette espérance de notre postérité; elle est abandonnée sur ce point comme sur les autres. Ce n'est pas au moins l'empereur de Russie et celui d'Allemagne qui seconderont ses vues. D'un côté, nous apprenons que des officiers russes ont été spécialement chargés, par l'empereur Alexandre, de porter au grand-maître la croix et la couronne qui avoient été faites pour le feu empereur Paul I^er^. D'un autre côté, nous savons qu'ils ont été présentés à Vienne à leurs majestés impériales, qui les ont parfaitement accueillis.

Si cet événement, dans lequel on ne peut méconnaître l'influence de la France, n'a pas une très-grande importance en lui-même, il montre au moins à quelle distance elle se trouve aujourd'hui de cet esprit révolutionnaire qui l'a autrefois tourmentée, et dont le premier principe était de détruire sur la terre toutes les institutions tendantes

Digitized by Google

à consacrer l'honneur des races et l'existence des familles. La lettre adressée, par le premier consul, à la noblesse immédiate de l'Empire, la satisfaction qui s'y trouve exprimée d'avoir *contribué à maintenir et à assurer son existence politique*, est un nouveau garant de l'esprit de paix, de bon ordre, et de conservation sociale qui anime la France et son chef.

Lorsque l'Angleterre est aussi visiblement abandonnée de toutes les puissances du continent, éclairées enfin sur ses vues, et sur sa politique, il est assez curieux de la voir insister pour réclamer leur appui. On peut se demander à quel titre. Est-ce comme roi d'Angleterre? est-ce en sa qualité de souverain de l'Océan? est-ce en reconnaissance du blocus de l'Elbe et de tous les ports de la Méditerranée, que Georges III espère que les puissances se hâteront de lui porter protection et appui? Non, dit-on: c'est comme électeur d'Hanovre, comme partie intégrante du corps germanique. Sous ce titre même, il n'a pas meilleure grâce. Le *Moniteur* fait, sur ce point, deux observations fort justes; la première, que puisque l'électeur d'Hanovre a fait la paix de Bâle sans l'empereur, il peut faire de même la guerre; la seconde, que l'ordre de Malte, dépouillé par l'électeur d'Hanovre, est, aussi bien que lui, prince de l'empire, et a autant de droit à sa protection.

Georges III n'étant plus par le fait électeur d'Hanovre, un anonyme a trouvé plaisant de nous écrire, pour nous demander s'il est bien sûr qu'il soit, par le droit, roi d'Angleterre? L'anonyme établit sa question sur le fondement que Georges III n'a d'autre droit à la couronne d'Angleterre, que la clause spéciale énoncée à cet égard au traité de Rysvich, et renouvelée ensuite au traité d'Utrecht. « On ne peut réclamer un droit, dit-il, quand » on en viole le titre. Georges III, violant envers la » France les traités par lesquels celle-ci l'a reconnu roi » d'Angleterre, cesse de l'être par rapport à elle. »

Digitized by Google

Nous n'avons aucun intérêt à nous occuper d'une question qui ne peut être bonne que pour les écoles de droit. Il nous paraîtrait singulier qu'à la suite de toutes ses entreprises, le roi de la Grande-Bretagne finît par n'être que grand-maître de Malte.

On parle toujours, en Europe, d'une grande médiation; (Le lecteur trouvera des détails à cet égard à l'art. *Nouvelles diverses*) mais l'Angleterre ne paraît pas du tout disposée à s'y prêter : elle s'occupe toujours de grands préparatifs hostiles. Nous apprenons, par les débats parlementaires du 12 juillet, que le maire de Londres s'est fortement élevé contre l'esprit d'indifférence et d'apathie qu'on reprochait à sa cité. Il prétend que la cité de Londres est extrêmement empressée de porter sa part des fardeaux de la guerre. S'il faut en croire certaines lettres, il n'est genre de violence qui n'y soit exercée : de tous côtés, on s'empare, sous prétexte de vagabondage, des hommes qu'on trouve en état de porter les armes. Les réclamations contre ces violences, ainsi que contre les nouveaux impôts, se multiplient. On parle d'un grand nombre de rassemblemens, d'émeutes et de caricatures. Dans le fait, tout le monde s'attend à une invasion prochaine. Le duc d'Yorck vient de publier à ce sujet une instruction militaire pour l'armée de reserve : cette instruction porte sur la manière dont cette armée doit se composer, et dont elle doit agir. Le principal danger, y est-il dit, d'une force irrégulière, c'est le manque de confiance et de bonne intelligence. Le prince recommande, en conséquence, que chaque compagnie soit composée d'hommes qui se connaissent. Relativement à son service, c'est sur-tout, dit-il, de fatiguer et de harasser l'ennemi, de ne jamais engager d'action régulière, mais d'attaquer en détail les avant-postes et ses postes détachés, d'être sans cesse sur ses derrières et sur ses flancs, et de lui couper toutes ses communications. L'événement montrera si cette instruction aura plus de succès que celles du duc de Cambridge.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Copenhague, 9 *juillet.*

On attend incessamment dans ce port, ou dans le Sund, la flotte russe.

On écrit de Rostock, en date du 11 juillet, que onze vaisseaux de guerre russes sont arrivés à Warnemunde, avec des troupes : on en attend encore un plus grand nombre.

Ratisbonne, *le* 8 *juillet.*

Le premier consul a adressé à la noblesse immédiate de l'Empire une lettre, dont voici la traduction :

« Messieurs les membres du directoire général de la noblesse immédiate, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, en date du 12 avril 1803, et j'y ai lu l'expression de votre reconnaissance pour ce que j'ai pu faire à l'avantage de la noblesse immédiate. Je suis très-satisfait d'avoir contribué à maintenir et à assurer votre existence politique. Je vous prie de ne pas douter de mes sentimens de bienveillance, et du désir que j'ai de vous être utile. »

Saint-Cloud, 2 juin 1803. *Signé* BONAPARTE.

Du 4 *juillet.* — Nos côtes, ainsi que celles de Toscane, de Naples et de Sicile, sont couvertes de corsaires anglais. Une escadre de onze vaisseaux de ligne de cette nation a été vue à la hauteur du port Maurice. Une autre, de dix-sept vaisseaux, se trouve au cap Corse, et une troisième dans les eaux de Porto-Ferrajo. Une autre escadre anglaise est à la vue de Naples; enfin, une dernière, forte de dix vaisseaux de lignes et sept frégates, a passé le détroit de Messine.

— D'après les mêmes nouvelles, le roi de Naples, informé des projets des Anglais sur la Sicile, a résolu de ne point se rendre à Palerme, comme il se l'était, dit-on, proposé, et de rester dans sa résidence ordinaire.

Lunebourg (pays de Hanovre), 22 *messidor.*

Avant-hier M. de Krusemark, major et adjudant du feld-maréchal de Mollendorf, est arrivé dans cette ville, et s'est rendu auprès du général Montrichard, qui a encore son quartier-général à Liéne, dans un château situé à un

Digitized by Google

quart-d'heure de cette ville. Après cette visite, M. de Krusemark partit pour Harbourg. On assure que cet officier est chargé d'une mission importante de la part de S. M. prussienne, mission qui n'est point, dit-on, étrangère à la neutralité de l'Elbe.

De Londres, 11 *juillet.*

— Le secrétaire de l'ambassade russe à Paris, arriva hier à une heure chez le comte de Voronzow, avec des dépêches. Il était aussi porteur de dépêches pour lord Hawkesbury, et elles ont été expédiées sur-le-champ à sa seigneurie, à sa maison de campagne, à Coombe. On a expédié en même temps des messagers à M. Addington et aux autres ministres.

La correspondance entre la Russie et l'Angleterre, et entre la France et la Russie, est extrêmement active, et n'a rapport qu'à la guerre actuelle. Le bruit dont nous avions parlé il y a quelques jours, que le gouvernement de Russie avait proposé un congrès général pour arranger les différends entre les deux puissances, et pour établir quelque balance politique, circule de nouveau avec plus de confiance. Mais les ministres de sa majesté n'attendent aucun résultat favorable de la médiation de la Russie.

Bruxelles, 30 *messidor.*

Parmi les personnes de distinction que la prochaine arrivée du premier consul fait affluer ici, on remarque M. Lombard, conseiller intime du roi de Prusse, venu de Berlin pour trouver ici le premier consul. Rien ne transpire sur l'objet de la mission dont il peut être chargé.

PARIS.

Une guerre terrible nous a été déclarée par les Anglais; et cependant chez ces Anglais même, un grand nombre d'entre nous se trouve avoir reçu, dans les temps révolutionnaires, secours, hospitalité, asile. Le rapprochement de ces circonstances offre des traits que la malveillance a voulu saisir, et qu'il importe d'examiner. Les droits et les devoirs qui peuvent être prescrits en pareil cas, présentent une grande question de morale publique, c'est-à-dire de droit des gens. Je vais tâcher de traiter cette question aussi succinctement qu'il me sera possible.

Digitized by Google

On a trop cru qu'il n'y avait de morale dans l'Univers que pour les individus; on a trop dit que l'équité des nations consistait dans leur intérêt. Un grand et antique précepte dément cette doctrine. « Sachez, est-il dit dans » le Deuteronome, que le Seigneur votre Dieu, est le » Dieu des dieux, le maître des maîtres; qu'il aime l'é- » tranger; qu'il lui donne la nourriture et le vêtement: » et vous aussi, vous aimerez les étrangers, car vous avez » été étrangers dans la terre d'Egypte. » Telle est la loi que Dieu même dicta à une nation envers les autres nations.

Les Gentils n'ont pas eu à cet égard d'autre doctrine que les Hébreux. Leurs lois sur l'hospitalité sont connues; ils ont particulièrement distingué dans ces lois les étrangers malheureux. Ceux qui se sont trouvé avoir, avec les nations dont ils réclamaient les secours, des rapports de lois, de religion, d'une cause commune, ont dû être un objet de préférence.

Les exemples ne manquent pas à cet égard. Les Ioniens, menacés par le roi de Perse, reçurent des Lacédémoniens l'offre de les transporter en Grèce, par la seule considération qu'ils étaient Grecs d'origine.

Dans des temps postérieurs, les habitans de la Neustrie, ceux des Armoriques, un grand nombre d'Espagnols échappés à la tyrannie des Sarrasins, reçurent, dans l'intérieur de la France, protection et faveur.

Ce fut le lien d'une croyance commune et d'un ennemi commun qui arma toute l'Europe en faveur des chrétiens d'Orient, et qui forma les croisades.

Ce fut encore ce lien qui attacha Louis XIV au sort du roi Jacques. Lorsque ce prince, la reine, le prince de Galles, vinrent implorer sa protection, le monarque français ne se contenta pas de les combler personnellement de bienfaits, il prit à sa charge vingt mille Anglais, tant soldats que fugitifs, qui s'étaient associés à leur fortune.

Dans les mêmes circonstances, les Français ont éprouvé les mêmes bienfaits. Lors de la proscription des Protestans en France, tous les états protestans de l'Europe ont regardé comme un devoir de les accueillir.

Enfin, dans ces derniers temps, une grande révolution ayant éclaté en France, tout son sol s'est vu couvert de ruines, toute l'Europe de fugitifs et de proscrits.

Digitized by Google

Il faut le dire franchement : le peuple anglais est celui qui, dans cette grande cause commune à toute la civilisation, a été le plus fidèle à la loi des nations ; il a reçu avec bonté les proscrits ; il leur a donné du pain, un couvert, un asile. Il ne s'agit pas ici d'accuser sa manière ou ses vues : une nation n'est pas tenue d'emprunter d'autres manières que les siennes ; elle n'est pas tenue non plus de renoncer à tout espoir d'avantage et d'intérêt dans sa conduite.

Je n'ai point dissimulé le bienfait ; je ne veux pas dissimuler non plus l'obligation : que personne ne prétende s'en dispenser. Le devoir peut même être considéré ici comme imposé à la France entière. La France en reprenant ses enfans a dû adopter en effet leurs engagemens et leur reconnaissance. Il ne s'agit plus que de rechercher en point de morale publique, quelle doit être, en pareil cas, la nature de la reconnaissance, et son étendue.

D'abord on ne peut douter que des étrangers admis dans un pays, ne doivent à ce pays, tant qu'ils y sont, protection et appui, même contre leur propre patrie. Cela a été pratiqué ainsi dans tous les temps. Sous l'empire romain, les Goths ont quelquefois servi contre les Goths, les Francs contre les Francs. Sous la féodalité, les Français, soumis au roi d'Angleterre, ont servi contre le roi de France. Après la révocation de l'édit de Nantes, les réfugiés français ont composé en Hollande et en Prusse des corps dont la fidélité ne s'est jamais démentie, même contre les Français.

La même règle a été observée dans les temps révolutionnaires. Je puis me dispenser de citer les divers corps étrangers au service de l'Angleterre : l'éloquence de M. Pitt et celle de M. Windham les ont assez célébrés.

Le résultat que présentent ces faits, c'est que les nations ont droit de compter sur le dévouement des étrangers, tant que ceux-ci leur appartiennent, et qu'ils sont dans leur sein. Mais cette prétention ne s'est jamais étendue jusqu'au temps où les étrangers ont été rendus à leur patrie. Je défie qu'on cite à cet égard une seule autorité et un seul exemple.

Il était réservé au *Morning-Post* d'oser proclamer une maxime contraire ; il étoit réservé à des écrivains anglais, d'oser invoquer la trahison en faveur de la reconnaissance. Qui croirait que ces écrivains se sont élevés en im-

Digitized by Google

précations contre ceux des évêques et des individus français, qui après avoir été accueillis en Angleterre pendant les bourasques révolutionnaires, ont *l'ingratitude* (c'est l'expression dont ils se servent) d'épouser aujourd'hui la cause de la France. Et quoi! les bienfaits que vous avez accordés à ces hommes avaient donc pour objet de leur faire abjurer tout sentiment français! De quelle nature était donc le pain que vous avez approché de leurs lèvres, pour que vous l'ayez cru capable de corrompre en eux tout intérêt de patrie, tout honneur national! Singulier signalement que ces écrivains donnent à toute la terre de l'espèce de générosité qui caractérise la nation britannique!

Ah! sans doute, avant que la guerre fût élevée, j'espère qu'il n'est aucun des Français qui ont été reçus en Angleterre, qui n'ait désiré ardemment le maintien de la paix entre les deux pays. Pour ce qui me concerne, je puis dire que j'ai formé à cet égard les vœux les plus ardens. J'espère les avoir assez manifestés, et pourtant je déclare que si j'eusse eu l'honneur d'être ministre des relations extérieures, au moment où lord Withworth est venu porter son *ultimatum* de trente-six heures, son excellence ne fût pas demeurée trente-six secondes dans mon cabinet, et trente-six minutes dans la capitale. Il ne s'agit pas de contester ce que nous devons à une terre qui nous a reçu au passage; nous devons encore plus à la terre qui a été notre berceau, qui a reçu la cendre de nos pères, et qui recevra bientôt la nôtre. Nous devons à la Grande-Bretagne, mais nous ne lui devons pas au moins de supporter ses affronts, et de conspirer avec elle son élévation et notre perte.

Les vœux les plus ardens pour que la Providence écartât des deux pays le fléau de la guerre: voilà quel a été notre devoir: mais actuellement qu'elle est déclarée, un autre sentiment doit nous animer. Le choix d'Albe et de Rome est fait; il ne s'agit plus de gémir sur ce malheur, il faut l'affronter. Singulière prétention de ces hommes qui nous envoient tous les foudres de la guerre, et qui prétendent ne recevoir de nous en retour que des complimens et des actions de grâce!

Je n'ignore pas ce que peuvent suggérer de vieux ressentimens. L'ancienne France a été effacée..... nous sera-t-elle rapportée par les boulets de l'Angleterre? Ah! si

Digitized by Google

notre patrie était en effet détruite, il est une vérité qui ne devrait être ignorée d'aucun Français : c'est qu'il est plus facile de la faire renaître de la poussière de nos tombeaux, que des secours d'un peuple qui se glorifie de nous abhorer comme nation, au moment même où il nous tend, comme individus, une main hospitalière.

MONTLOSIER.

— M. Biot a rendu compte à l'Institut du voyage qu'il vient de faire, par ordre du gouvernement, dans le département de l'Orne, relativement au météore observé aux environs de Laigle, le 16 floréal dernier. De cette relation, qui n'est que l'exposé fidèle des faits et la comparaison critique des témoignages, il résulte que le phénomène dont il s'agit est réellement arrivé, et qu'il est tombé ce jour-là aux environs de Laigle une épouvantable pluie de pierres, qui s'est étendue sur un espace de plus de deux lieues carrées. Le nombre de ces pierres est au moins de deux ou trois mille. Leur poids varie depuis deux gros jusqu'à dix-sept livres et demie. Cet événement a été amené par l'explosion d'un globe enflammé qui a paru dans l'atmosphère quelques instans auparavant.

La classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national a ordonné l'impression extraordinaire de ce mémoire. Il paraîtra, dans quelques jours, chez Baudouin, imprimeur de l'Institut national. On y joindra, d'après les cartes de Cassini, le relevé exact des lieux sur lesquels s'est étendue l'explosion. Il est remarquable que sa direction, déterminée par M. Biot, s'est trouvée coïncider parfaitement avec celle du méridien magnétique.

— Les adresses, les fêtes et le mouvement que cause le premier consul dans tous les lieux honorés de sa présence, sont au-dessus de tout ce qui s'est vu en ce genre. Les adresses des départemens et les dons relativement à la guerre contre l'Angleterre, se multiplient chaque jour. Rien n'est, sans doute, plus irrégulier en soi que cette manière d'impositions et de contributions communes ; mais cette irrégularité, effet de l'enthousiasme général, et l'absence de toute réclamation sur ce point, deviennent un témoignage de plus que la guerre a toute l'affection nationale.

Digitized by Google

(N°. CIX.) 11 THERMIDOR an 11.
(Samedi 30 Juillet 1803.)

MERCURE DE FRANCE.



LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION

DE L'ÉPÎTRE D'HÉLOÏSE A ABAILARD, DE POPE.

(Fin. *Voyez* le numéro du 15 prairial dernier.)

HÉLAS ! il m'en souvient encore avec effroi ;
Le silence et la nuit régnaient autour de moi,
Tout dormait ; de ces murs la vaste solitude
Nourrissait de mon cœur la sombre inquiétude ;
Tremblante, je priais à côté d'un tombeau ;
Pâle et près de s'éteindre un lugubre flambeau
Jetait un jour livide et des clartés funèbres,
Qui de ces lieux d'horreur révélaient les ténèbres ;
Du cercueil, tout à coup, des sanglots échappés,
Portèrent jusqu'à moi ces mots entrecoupés :
« Viens, ma sœur, cède enfin au chagrin qui t'accable ;
» Comme toi, de l'amour victime déplorable,
» Je gémissais en proie à des tourmens affreux . . .
» D'un bonheur éternel je jouis dans les cieux.
» Viens, contre le malheur la mort t'offre un asile ;
» Dans la nuit du tombeau, ma sœur, tout est tranquille ;
» Notre dernier sommeil assoupit nos douleurs,
» Et l'amour malheureux n'y verse point de pleurs.

Digitized by Google

» La paix habite ici, la gloire m'environne;
» L'homme n'y juge plus, un Dieu clément pardonne. »
J'obéis, ô ma sœur! Héloïse te suit
Pour chercher près de toi le repos qui la fuit.
Abailard! c'est à toi de fermer ma paupière;
Je meurs! Ah! pourrais-tu rejeter ma prière?
Viens (ce service encor je l'exige de toi)
M'enseigner à mourir et l'apprendre de moi;
Vois au lit de la mort Héloïse étendue!
Sans crime alors, sur moi tu peux fixer la vue;
Quel autre qu'un époux a droit de recueillir
Et mon dernier baiser et mon dernier soupir?
Dans ce fatal moment, qu'Héloïse expirante
Presse encore ta main de sa main défaillante,
Je mourrai dans tes bras avec moins de terreur.
Déjà je sens la mort pénétrer dans mon cœur:
Dissipe les frayeurs d'une amante craintive,
Et reçois dans ton sein mon âme fugitive.
Mais pour toi, que tes jours, par la mort respectés,
Quand je ne serai plus, coulent moins agités.
Du Dieu que j'ai trahi désarme la colère,
Et trouve au moins la paix au bout de ta carrière;
Qu'alors, cher Abailard, les habitans des cieux
Veillent à tes côtés et te ferment les yeux.
Que pour dernier bienfait le tombeau réunisse
Deux époux que du sort sépara l'injustice!
Quand le froid de la mort aura glacé nos cœurs,
Et qu'en la nuit des temps se perdront nos malheurs,
Si deux amans, épris d'un feu semblable au nôtre,
Visitent notre tombe, appuyés l'un sur l'autre,
Plaignant notre infortune et l'excès de nos feux,
Puissions-nous, diront-ils, n'aimer jamais comme eux!

DE WOLFF.

Digitized by Google

A BONAPARTE.

Jeune héros, dont le courage
De la France a fait le bonheur;
O toi! qui, dans la fleur de l'âge,
A fourni des siècles d'honneur!
Mille exploits éclatans ont couronné ta gloire,
Et fait voler au loin celle du nom français.
Mais ta main, qui dix ans enchaîna la victoire,
Fit plus en un seul jour; elle signa la paix.
Nos cœurs la bénissaient, lorsqu'à tes vœux contraire,
Un peuple astucieux nous appelle aux combats,
Et cherche à relever l'étendard de la guerre.
Il a donc oublié ce que sont nos soldats?
Nous ne le fuirons point: que le léopard tremble!
Qu'il aille se cacher au fond de ses forêts!
Un seul et même esprit aujourd'hui nous rassemble:
Combattons!... puisqu'il faut renoncer à la paix.
Mais ce farouche orgueil dont Albion s'honore,
Nos guerriers sauront bien le lui rendre fatal:
Ne sont-ils pas Français, et n'ont-ils pas encore
Leur courage pour guide, et toi pour général?

Par M. Gentil, *Lieutenant de la Cavalerie d'honneur amiénoise.*

ENIGME.

Je suis un mot très-usité,
Et qui plus est, hermaphrodite;
Pour excuser cette espèce maudite,
Écoute mon utilité:
De la coquette Célimène
Je peins le benêt de mari;
Dans un espace qui te gêne,
Te sens-tu resserré, meurtri?

Digitized by Google

Avec moi, ton séjour va devenir commode.
Quoiqu'antique, lecteur, je suis fort à la mode.
Si tu ne me tiens pas, entre en ta chambre, ou bien
Déroule les fastes de Rome;
Tu me découvriras sous les dehors d'un homme
Qui fut du crime un infame soutien,
L'horreur de son pays, de toute la nature,
Et l'éternel effroi de la race future.

LOGOGRYPHE.

Je voltige dans l'air, me meus à contre sens,
Me plie en cent façons, mesure mes élans,
Franchis l'espace; et, domptant la nature,
Par mes hardis efforts j'étonne les humains.
Si très-souvent, par ma légère allure,
Je brave des périls, pour un autre certains,
D'Icare quelquefois j'éprouve la disgrace.
Ote ma tête; alors prenant une autre face,
Aidé des seuls regards de la postérité,
Sans craindre ou prévoir ma ruine,
Je monte avec orgueil à l'immortalité,
Et deviens Cicéron, Démosthène ou Racine.

CHARADE.

Mon premier dans les airs lève sa noble tige;
Mon second va s'y perdre, et mon tout y voltige.

Par M. Lhomandie.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Bâton.*

Celui du Logogryphe est *Langue*, où l'on trouve *la, en, Eu, un, âge, eau, une, âne, nul, élu glu, Agen, alun, auge, ange, gale, élan, lune, égal, aulne, angle, gaule, lange, algue* (herbe qui croît au bord de la mer).

Le mot de la Charade est *Mur-mure.*

Digitized by Google

Esope en trois langues, ou *Concordance de ses Fables avec celles de Phèdre, Lafontaine, et autres fabulistes.* Un vol. *in*-12, Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez *Leprieur*, libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves; et chez *le Normant*, imprim.-libraire, rue des Prêtres St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

C'ÉTAIT un homme d'une imagination charmante et d'un esprit très-délicat que celui qui a créé ces *Fables*, où la science du monde est mise en action d'une manière également enjouée et instructive. Ce sont des peintures de la vie humaine qui plaisent à tous les âges; elles nous amusent presqu'au berceau, et nous amusent toujours utilement: car en accordant même, selon l'opinion de J. J. Rousseau, que l'esprit des enfans ne soit pas capable de saisir la vérité sous des voiles si légers, c'est toujours beaucoup d'offrir à la jeunesse des images riantes comme elle et des leçons qui inspirent la bonne humeur. Je suis loin de penser, comme certains philosophes, que l'on doive faire de l'instruction un divertissement; ce serait donner aux enfans des idées fausses; et c'est s'en faire à soi-même une bien chimérique d'imaginer qu'ils puissent confondre deux choses si essentiellement différentes. Il n'y a point d'instruction sans étude, et point d'étude sans application: or l'application, dont l'effet est de captiver l'esprit, ne peut ni ne doit jamais ressembler au divertissement qui est institué pour le dissiper. Quelques illusions qu'on puisse donner à un enfant, on ne changera pas la nature des choses. Grand précepteur d'Emile, appelez l'étude récréation, si vous le voulez, il en faudra toujours

Digitized by Google

venir à fixer l'attention de votre élève, et à le forcer de réfléchir; et vous aurez d'autant plus d'efforts à y employer, que vous aurez mis plus d'art à le divertir. C'est par un ordre supérieur que la peine est jointe au travail, et cet ordre est plus puissant que tous les secrets de la philosophie. Le seul adoucissement que la nature permet, et que la raison conseille, est de tourner les études du premier âge vers des objets agréables qui portent à la gaieté et aux inclinations douces; et c'est un avantage qu'on rencontre presqu'uniquement dans les fables, qui offrent un assaisonnement si parfait de plaisir et d'instruction que, bien qu'elles soient proportionnées au besoin de l'enfance, par la simplicité et le naturel de leurs tableaux, cependant plus on a d'expérience et de connaissance du monde, et plus on y découvre de finesse et de raison.

Ces leçons naïves de l'apologue ont un mérite d'invention plus rare qu'on ne l'imagine. L'art de faire dire la vérité aux hommes par des animaux, lorsqu'ils ne pouvaient la souffrir dans la bouche de leurs semblables, suppose une grande intelligence du cœur humain : lorsqu'on songe qu'un esclave a été, dans cet art, le premier modèle, et le modèle de tous les temps, on apprend à respecter les plus humbles conditions de la vie. La nature se plaît quelquefois à les orner des plus beaux talens, pour montrer que ce sont des dons de sa main plutôt que des fruits de nos études. Le nom d'*Esope* est plus célèbre que celui des personnages puissans de son siècle, qui se sont tourmentés, et qui ont tourmenté tout le monde pour acquérir de la réputation. La manière dont on raconte que ce philosophe fut reçu chez Crésus, roi de Lydie, fait honneur aux lettres et à la politesse de cette cour. Nous nous croyons au-

Digitized by Google

jourd'hui bien plus polis et bien plus lettrés, sans comparaison : cependant un homme qui parcourerait l'Europe, comme Esope parcourait la Grèce et l'Asie, avec quelques fables, y recevrait-il les mêmes honneurs? Cela est bien douteux. La morale des Fables paraîtrait peut-être encore bien sévère et bien importune à ceux qui ont secoué celle de l'évangile. On dit que les Delphiens firent un mauvais parti à Esope, à cause de sa fable des *Bâtons flottans* (1), qu'ils eurent la sottise de s'appliquer, quoiqu'il y dépeigne en général tous ceux qui ont plus de hauteur que de mérite; gens dont Lafontaine dit à sa manière :

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.

Certainement Esope ne serait pas mieux reçu aujourd'hui avec sa fable; on le trouverait bien hardi d'oser donner des leçons à des gens qui n'en veulent pas recevoir. Ce philosophe, qui avait si bien réussi à la cour, périt pour avoir dit la vérité dans une république; il fut traité comme Socrate, à qui il ressemble pour le caractère et pour l'esprit. Tous deux instruisaient les hommes en riant, et tous deux firent une fin tragique, pour avoir voulu les rendre meilleurs. Il y a une règle sûre pour juger des progrès de la philosophie, c'est d'examiner de quelle manière on traite ceux qui entreprennent de redresser les mœurs et les esprits.

L'Esope en trois langues est une espèce de monument élevé à la gloire de ce père de l'apologue; c'est une idée assez heureuse que d'avoir mis ses fables en parallèle avec celles de ses successeurs. On verra plus aisément ce que son génie leur a fourni de matériaux, et comment ses inventions

(1) Elle est intitulée, dans Esope, ὁδοιπόροι, *les Voyageurs.*

Digitized by Google

ont d'abord été polies par l'élégance de Phèdre, et ensuite rajeunies et ornées par les grâces de notre Lafontaine. Etudier ces trois hommes, c'est suivre tous les progrès de leur art, depuis sa naissance jusqu'à sa perfection. Esope a travaillé en philosophe, qui ne cherche que le sens et l'instruction; son style est privé d'images et de mouvemens; il ne peint pas, il raconte, il est historien. Phèdre est plus dramatique, il a mis en scène ce qu'Esope n'avait mis qu'en récit : mais il faut avouer que Lafontaine a donné la vie aux fables, et qu'il en a créé le style. Il n'y a peut-être point de supériorité mieux reconnue que la sienne; tous ceux qui viennent après lui se sentent forcés de l'imiter, tout en désespérant de l'égaler jamais.

Convient-il donc de dire que Lafontaine *n'a jamais rien inventé*, et *qu'il n'a d'autre charme que le pouvoir naturel des vers naturels* (1)?

J'en demande bien pardon aux admirateurs de M. de Voltaire; mais en vérité il n'y a pas moyen de lui passer cette injustice; et si, à chaque pas, il s'en rencontre de semblables, doit-on nous reprocher ou nous plaindre d'en supporter le dégoût? Et quel serait donc dans les lettres le ministère de la critique, si elle ne s'employait à relever les faux jugemens des écrivains célèbres, que leur réputation a, pour ainsi dire, consacrés? Nous y mettons de la passion, dites-vous. J'entends; c'est-à-dire, que votre enthousiasme blessé vous y fait voir une animosité qui n'y est point; cela est dans la nature : vous ressemblez au malade dont on sonde la plaie, et qui taxe de cruauté le chirurgien qui le guérit. — Mais vous ne guérissez personne. — Je crois que si l'on ne guérissait personne, vous ne vous plaindriez pas si amèrement.

(1) Voyez le *Siècle de Louis XIV*.

Digitized by Google

Et de bonne foi, au lieu de s'emporter contre ceux qui tâchent de réparer des injustices, n'y aurait-il pas plus d'équité et plus de philosophie à s'indigner contre celui qui les a commises? Qu'un écrivain vicieux arrache à un homme d'honneur des expressions de mépris, qu'y a-t-il en cela de révoltant? Au lieu de répéter niaisement qu'on cherche à détruire des réputations, il y aurait plus d'esprit à prouver que les coups qu'on leur porte n'ont rien de solide. Mais que peut-on attendre de gens qui trouvent plus commode de dire des injures que de donner des raisons?

Je reviens à Lafontaine, et je soutiens, avec tous ceux qui le connaissent et qui le jugent sans envie, que non-seulement il a créé une manière qui n'appartient qu'à lui, mais même des beautés de style et d'expression absolument originales; et n'est-ce pas là ce qui constitue une partie de l'invention poétique? Je laisse donc à penser dans quel esprit M. de Voltaire a pu se permettre le jugement que je viens de rapporter.

Pour bien saisir le génie de nos trois fabulistes, il faut les comparer dans la manière dont ils traitent le même sujet. Il me semble qu'Esope dessine mieux ses personnages, et les fait agir plus conséquemment: par exemple, dans la fable du loup et de l'agneau, il s'est bien gardé d'introduire un loup furieux et affamé, il voulait peindre la férocité politique et dissimulée d'un fourbe qui songe toujours à mettre les apparences de la justice de son côté. Il commence donc par donner au loup un caractère qui convenait à son dessein; il vous prévient qu'il était grand formaliste de son naturel, et qu'il ne voulait manger l'agneau qu'avec des raisons spécieuses et plausibles.

Cela est plaisant, et cela fait concevoir les subtilités et les chicanes dans lesquelles il tâche d'em-

Digitized by Google

barrasser l'innocence. Mais Phèdre et Lafontaine n'ont pas motivé son action avec le même jugement ; tous deux le représentent avec le naturel du loup, et d'un loup pressé par la faim :

Tunc fauce improbâ
Latro incitatus jurgii causam intulit.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que le faim en ces lieux attirait.

Avec ce caractère, et dans cette situation, un loup ne s'amuse point à chercher querelle ; il ne s'épuise pas à forger des prétextes pour satisfaire un besoin qui le presse ; ainsi on n'entre pas dans les raisons de cette grande controverse où il s'engage bien inutilement ; on n'en sent pas la finesse comme dans Esope : et lorsqu'au bout de la plaidoirie il emporte sa proie et la mange, *sans autre forme de procès*, comme dit Lafontaine, on trouve que c'est y mettre encore bien des formes pour un loup. Cela vient, ce me semble, de ce que le poète n'a pas préparé l'esprit du lecteur, en donnant au loup un caractère conforme à son action, ensorte que sa conduite est en contradiction avec ses mœurs.

C'est précisément parce que l'apologue n'admet que des mœurs de convention, qu'il faut que tout s'accorde, et que rien n'y blesse la convenance. On ne fait pas assez d'attention dans les fables au fonds de l'invention et au dessein du poète. M. de Voltaire relève, par une réflexion bien juste, le mérite presque oublié des anciens asiatiques qui ont créé ces ingénieuses fictions, et qui y ont mis tant de vérité et de justesse.

Pour ce qui est du style, il n'y a pas plus de comparaison à faire entre Esope et Phèdre qu'entre Phèdre et Lafontaine ; le style d'Esope est froid et pesant comme une analyse, chaque phrase commence par un participe : *Le loup ayant vu*, ... *L'agneau ayant répondu*. . . . . .

Digitized by Google

On croit lire une gazette. Phèdre, quoique tout voisin de la simplicité de son modèle, a donné bien plus de grâce et de mouvement à son style ; il a coupé la narration par un dialogue moins vif à la vérité qu'élégant :

Cur, inquit, turbulentam fecisti mihi aquam bibenti? etc.

Il n'y a qu'à comparer ce ton à celui de Lafontaine :

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Son breuvage ! l'onde qui court dans la plaine ! quel style ! mais il serait superflu de s'appesantir sur des beautés qui sont connues de tout le monde.

Dans une autre fable, Phèdre et Lafontaine se sont écartés entièrement du dessein d'Esope : mais j'avoue que le Grec me paraît bien plus fertile en traits comiques, et bien plus profond dans la peinture du cœur humain : en effet, dans la fable du Romain, comme dans celle du Français, le lion, qui est en société avec la brebis, la chèvre et la génisse, lorsqu'il s'agit de partager le butin, fait lui-même les parts ; et se les adjuge, l'une après l'autre, par le raisonnement d'un stupide, et avec une ironie grossière qui ne peut aboutir qu'à rompre tout-à-coup la société. C'est un tour de carnaval plutôt qu'une conduite politique. On ne voit pas trop ce que cette leçon veut prouver, si ce n'est que les fripons envahissent tout, et que les honnêtes gens les regardent faire. Mais la fiction d'Esope est bien plus finement appropriée à la manière dont les puissans de ce monde se gouvernent. Le lion de sa fable est un vrai Tibère, qui, d'un air de désintéressement, dit à l'âne de partager les fruits de leur chasse. L'âne, très-mauvais courtisan, fait les parts absolument égales, et invite chacun à prendre la sienne. Mais le lion, qui ne s'accommode pas de cette égalité, accuse l'âne de s'y être mal pris, et le met en pièces pour lui ap-

Digitized by Google

prendre à vivre. Ensuite il prie le renard de faire le partage avec plus de réflexion. Celui-ci met à-peu-près tout d'un côté, et presque rien de l'autre. Le lion trouve ce partage admirable. Il ne manque pas de faire de grands complimens au renard sur son équité, et sur le talent qu'il a de contenter tout le monde. Je crois qu'il serait difficile de mieux rendre ce composé d'insolence et d'hypocrisie qui forme le caractère de cette espèce de gens qu'Esope voulait peindre. Il est vraisemblable que Phèdre, qui écrivait sous Tibère, craignit d'exposer un tableau où ce monstre aurait pu se reconnaître. Mais sa prudence ne le mit pas à l'abri des persécutions de Séjan. Car les méchans ne manquent jamais de s'appliquer tous les traits qu'un écrivain lance en général contre les vices de son temps. Ils ne sentent pas qu'ils se blessent de leurs propres mains, ou plutôt qu'ils s'accusent eux-mêmes par l'application qu'ils s'en font.

Pour revenir à nos fabulistes, l'idée qu'on s'en forme, en les étudiant avec soin, c'est qu'Esope établit mieux l'idée principale de son sujet; et cela peut venir de ce que ses fables se rapportaient d'ordinaire à quelqu'événement marquant, ou à quelque scandale public, comme on le voit dans celles qui ont trait à l'usurpation de Pisistrate, et aux noces d'un illustre voleur de son temps : cela nous donne une idée bien singulière de la liberté qu'avaient alors les écrivains. Mais il faut penser que Lafontaine, qui s'est permis des libertés pour le moins aussi grandes, a fini sa carrière bien plus tranquillement : *rarâ temporum felicitate.* On croit sentir la douceur de cet heureux siècle dans ses fables qui étincellent de gaieté. Quand on songe que Lafontaine osait dire sous Louis XIV,

Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français,

Digitized by Google

que d'esprit on trouve à Louis XIV !.... Mais si l'on compare le génie de Lafontaine à celui de ses rivaux, on ne peut nier qu'il ne développe avec bien plus d'intérêt l'action et les caractères de ses fables ; qu'il ne soit infiniment plus riche en idées et en ornemens accessoires, et sur-tout bien plus grand peintre. Il n'a laissé à Phèdre qu'un seul avantage, celui de la pureté d'expression. *Unum hoc maceror et doleo tibi deesse.....*

Ce recueil des meilleurs fabulistes ne peut être qu'utile et agréable à ceux qui n'ont pas tout-à-fait perdu de vue les langues anciennes. Le texte grec, et celui des fables latines paraissent établis avec soin. Le style d'Esope est si clair, qu'il suffit d'avoir quelque teinture de sa langue pour l'entendre aisément ; et l'on sait que Phèdre est un de ces modèles de la bonne latinité qu'on ne peut lire trop souvent. On est fâché de trouver à côté des chefs-d'œuvres des grands maîtres, des imitations insipides qui déparent cette collection. On peut encore souffrir les vers de Desbillons après ceux de Phèdre. Mais après les fables de Lafontaine, trouver celles de Groseiller, de Richer, de Gancou, c'est servir le vin de Surène après la liqueur.

CH. D.

Premier livre des Métamorphoses d'Ovide, traduit en vers français ; par M. *Richerolle*. Un volume in-12. Prix : 1 fr. 50 c. et 2 fr., franc de port. A Paris, chez *Barrois*, aîné, libraire, rue de Savoie ; *Lami*, libraire, quai des Augustins, n°. 26 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis le petit portail.

Les *Métamorphoses d'Ovide* sont un des ouvrages de

Digitized by Google

l'antiquité qui ont été traduits le plus souvent dans les langues modernes, et la raison en est simple. Outre la grâce qu'Ovide met toujours dans ses descriptions, il a, dans son sujet, un intérêt que le temps n'a point détruit; il a mis en vers tout ce que la mythologie des anciens a de plus ingénieux, de plus gracieux; et ses allégories sont souvent si naturelles, qu'elles s'expliquent encore par la marche de la nature, beaucoup mieux sans doute qu'elles ne s'expliquaient de son temps par la croyance des Dieux. C'est ce qui a fait dire à M. Delille, en parlant du poète latin :

Chez lui les fictions ne sont pas des chimères.

Thomas Corneille est le premier qui ait mis en vers français les *Métamorphoses d'Ovide*. Sa traduction est oubliée et méritait de l'être. Plusieurs autres traductions soit en vers, soit en prose, ont paru après celle de Corneille. Celle de M. de Saint-Ange est celle qui a réuni le plus de suffrages. M. de la Harpe avait encouragé les premiers essais du traducteur français; mais lorsque la traduction a paru, il s'en fallait de beaucoup que l'auteur du *Cours de Littérature* en portât un jugement aussi favorable que celui qu'il avait porté sur quelques fragmens. Nous lui avons souvent entendu dire qu'il ferait un jour justice de la traduction de Saint-Ange; nous n'avons pas le droit d'être aussi sévères que M. de la Harpe, et nous ne craignons pas même de dire qu'on trouve souvent de grandes beautés dans la traduction des *Métamorphoses*. Quoi qu'il en soit, le succès qu'a obtenu M. de Saint-Ange, n'a point découragé ses concurrens; et parmi ceux qui se sont jetés dans la carrière après lui, on doit distinguer M. de Richerolle, qui vient de publier une traduction du premier livre des *Métamorphoses*.

Nous allons faire connaître quelques fragmens de cette nouvelle traduction.

Digitized by Google

Le Chaos et la Création du Monde (1).

Tout n'était rien : le ciel, l'air, la terre et les eaux
N'offrant qu'un seul aspect ; on appela *Chaos*
Ce monde inanimé, masse informe et grossière,
Mélange monstrueux, impuissante matière,
Vain et stérile amas d'élémens divisés,
Dans leur confusion, l'un à l'autre opposés.
Titan, au haut des cieux, de sa flamme féconde,
Phébé, de son croissant, n'éclairaient point le monde.
Balancé par son poids, le globe, au sein des airs,
Ne suivait point son cours, et de ses vastes mers,
Thétis n'embrassait point son immense étendue.
L'eau restait dans la terre, avec l'air confondue,
La terre délayée, et sans solidité,
L'air sans feu, sans ressort, l'eau sans fluidité.
La nuit seule régnait sur toute la Nature,
Les élémens rivaux, dans cette masse obscure,
Par un choc éternel restaient anéantis ;
Les contraires par-tout combattaient réunis,
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide,
Le liquide élément s'opposait au solide,
Sur eux la pesanteur n'exerçait point ses lois.

M. de Richerolle observe que le début du passage latin que nous avons eu soin de mettre en note, est admirable;

---

(1) *Ante mare et terras, et, quod tegit omnia, cœlum,*
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixêre Chaos : rudis, indigestaque moles
Nec quicquam, nisi pondus iners, congestaque eòdem
Non bene, junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan,
Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe,
Nec circumfuso pendebat in aëre tellus
Ponderibus librata suis : nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Quâque erat et tellus, illic et pontus, et aër.
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aër : nulli sua forma manebat :
Obstabatque aliis aliud : quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.

Digitized by Google

il ajoute que l'élégante préposition *ante*, est en français dénuée de grâce et d'harmonie. C'est ce qui l'a déterminé à emprunter du grand Rousseau, ces trois expressions : *tout n'était rien.* Nous ne prononcerons point sur le choix de ces expressions; nous ne répéterons point non plus ici les argumens philosophiques de Bayle sur le *Chaos* expliqué par Ovide, encore moins ceux de Voltaire, qui répond à Bayle, et qui semble ne soutenir l'opinion d'Ovide, que par la seule raison qu'elle appuie le système de ceux qui soutiennent l'éternité de la matière. Notre tâche n'est point d'examiner ce qu'il y a de vrai, mais ce qu'il y a de beau dans les poètes. Les vers de M. de Richerolle nous ont paru très-bien tournés, et plusieurs vers d'Ovide sont heureusement et fidèlement rendus dans sa traduction.

On pourrait cependant reprocher au nouveau traducteur de n'avoir pas rendu assez exactement ce beau vers latin, *nec circumfuso pendebat in aëre tellus; le globe au sein des airs*, est une image un peu vague, et ne rend point le *circumfuso.* M. de Richerolle n'a pas non plus rendu assez littéralement, *nec non crescendo reparabat cornua Phœbe.* Au reste, nous ne faisons ces remarques que pour faire voir combien il est difficile de traduire les poètes : et cette critique minutieuse doit faire sentir encore davantage le mérite du nouveau traducteur, qui a réussi à vaincre les plus grandes difficultés.

C'est sur-tout par comparaison qu'on peut juger une traduction; et pour mettre le lecteur à portée de juger M. de Richerolle, nous allons citer ici le même passage traduit par M. de Saint-Ange.

Avant la terre et l'onde et l'océan des airs,
Et le ciel étoilé, voûte de l'Univers,
La nature sans vie, indigeste, uniforme,
N'était qu'un tout confus, où rien n'avait sa forme.
On l'appela chaos, mélange ténébreux
D'élémens discordans et mal unis entr'eux.
Le Dieu dont la clarté donne la vie au monde,
N'épanchait point les feux de sa chaleur féconde;

Digitized by Google

Et le cours de Phébé ne réglait point les mois.
La terre, dans le vide où la soutient son poids,
N'était point suspendue; et pressée autour d'elle,
Thétis n'embrassait point les longs flancs de Cybelle.
L'air et la terre et l'onde et les cieux confondus,
Dans un amas informe au hasard répandus,
Rassemblaient en désordre et le plein et le vide,
Le froid avec le chaud, le sec avec l'humide;
Les atômes pesans, les atômes légers,
L'un de l'autre ennemis, l'un à l'autre étrangers.



On ne peut s'empêcher de convenir que ces vers ne soient très-bien faits; ils ne sont pas cependant sans défauts, comme traduction. Le premier vers n'est pas heureux; *l'océan des airs* est une expression déplacée et amenée là pour compléter le nombre des syllabes. Le second vers et ceux qui suivent sont beaucoup mieux. L'envie de faire trouver Newton dans Ovide a fait manquer au traducteur le sens de ces mots latins:

Nec circumfuso pendebat in aëre tellus,
Ponderibus librata suis...

Il n'est point question ici du *vide*, mais tout simplement de l'atmosphère, de l'air qui enveloppe le globe. Les vers qui suivent, sont élégans; mais ils ne rendent point:

Sic erat instabilis tellus, innabilis undâ,
Lucis egens aër.

La terre délayée, et sans solidité,
L'air, sans feu, sans ressort, l'eau, sans fluidité.

Le morceau de la création est en général bien rendu par M. de Richerolle et par M. de Saint-Ange; le premier a fait parler Ovide avec plus d'énergie, le second peut-être avec plus de grâce. Au reste ce passage, quoique assez fidèlement rendu par les deux traducteurs, est loin de justifier ce qu'avance M. de Saint-Ange d'après Voltaire, qui ne craint pas de mettre le récit de la création par Ovide au-dessus de celui de Moïse. Nous nous dispenserons de répondre à cette assertion. Tout le monde connaît les traits sublimes du récit de Moïse, et nous ne pensons

Digitized by Google

pas qu'on puisse rien leur comparer, à moins qu'on ne les lise dans la parodie de Voltaire intitulée : *La Bible enfin expliquée par les aumôniers du roi de Prusse* ; c'est une chose reçue qu'un traducteur croit en conscience avoir le droit de mettre son original au-dessus de tout ce qui a été fait ; mais M. de Saint-Ange a porté ici le privilége un peu loin. Non-seulement le morceau de la *Genèse* est au-dessus de celui d'Ovide, mais les poètes qui ont parlé de la création d'après la *Genèse*, sont supérieurs à tout ce qu'on a écrit sur le même sujet chez les anciens ; il serait trop long de faire des citations, et nous nous contenterons de renvoyer M. de Saint-Ange au septième livre du *Paradis perdu*.

Revenons à la traduction de M. de Richerolle. Il a très-bien rendu, à quelques nuances près, le morceau du déluge.

Il enferme, il retient captifs dans leur prison
Tous les vents dont le souffle épure l'horizon.
L'autan seul déchaîné, couvert d'ombres livides,
S'élève en frappant l'air de ses ailes humides ;
Sa voix gronde et mugit : des nuages épais
S'étendent sur son front et voilent tous ses traits ;
D'obscurs et noirs brouillards pressent sa barbe immonde ;
La terreur suit ses pas dans une nuit profonde.
En mille endroits déjà l'eau sortait de ses flancs ;
Mille ruisseaux coulaient de ses longs cheveux blancs ;
De ses mains tout-à-coup dans les airs étendues
Il presse avec effort les orages, les nues ;
Et des montagnes d'eau avec un bruit affreux
Tombent de tous côtés à flots impétueux.

Ces vers sont beaux ; il est fâcheux qu'ils soient déparés par l'*hiatus* qui se trouve dans l'avant-dernier.

On vit dans un instant les fleuves débordés
Fondre de toutes parts dans les champs inondés,
Renverser les rochers, entraîner les montagnes,
Ravager les forêts, les villes, les campagnes ;
Roulant avec fracas dans leurs cours furieux
Et les palais des rois et les temples des dieux.

Digitized by Google

Les eaux ont englouti les forêts et les villes ;
L'homme, les animaux ne trouvent plus d'asiles.
Ils s'efforcent en vain de défendre leurs jours ;
Ils gravissent des rocs, ils montent sur des tours ;
Les flots amoncelés en assiègent la cime,
Et les tours, à grand bruit, s'écroulent dans l'abyme.
Jusqu'au sommet des monts qui menacent les cieux,
Neptune ose porter son front audacieux ;
La terre a disparu, la mer est sans rivage.
Confondus, réunis dans ce commun naufrage
Tous les êtres vivans luttent contre les eaux.
Le loup nage au milieu des timides agneaux, etc.

M. de Richerolle n'a point suivi Ovide dans les détails de sa description, et nous devons l'en féliciter. Le poète latin représente les Néréïdes étonnées de se trouver dans des palais, le dauphin, bondissant sur le sommet des forêts, et les poissons perchés sur des ormeaux. Ici Ovide se parodie lui-même, et il fait une véritable caricature du déluge, après en avoir fait le tableau le plus pompeux ; la terre est submergée, pourrait lui dire le lecteur ; elle a perdu ses nombreux habitans ; et toi, malheureux, tu t'amuses à faire des jeux d'esprit ; M. de Saint-Ange a plus de tolérance que les lecteurs vulgaires, et il s'amuse à traduire les jeux d'esprit du poète latin. Nous allons citer quelques vers de sa traduction.

A flots impétueux les fleuves débordés,
Précipitent leur cours sur les champs inondés ;
Ils entraînent troupeaux, bergers, arbres, cabanes,
Et les temples des Dieux comme les toits profanes.
Si quelque tour résiste et reste encor debout,
L'onde en presse le faîte et la couvre par-tout :
D'un bout du monde à l'autre elle étend ses ravages,
Tout était mer, la mer n'avait point de rivages :
L'un saisit une barque, un autre gagne un roc,
La rame se promène où se traîna le soc.
Celui-ci sur ses toits gouvernant sa nacelle,
Voit nager ses moissons sur l'onde universelle ;
Celui-là sur un orme, asile des oiseaux,
Est surpris de trouver un habitant des eaux ;
Où le pampre a verdi, le pin creusé fend l'onde,

Digitized by Google

Et l'autre trouve un pré sous la vague profonde ;
Le phoque monstrueux se roule sur les monts,
Où la chèvre légère ébranchait les buissons ;
La Néréïde, au fond des campagnes humides,
Admire des palais, des tours, des pyramides :
Les citoyens de l'onde habitent les forêts,
Et le dauphin joyeux bondit sur leurs sommets, etc.

On voit qu'Ovide pousse ici la multiplicité de ses images jusqu'au dégoût ; c'est un homme qui veut être absolument ridicule, et qui veut l'être de cent manières ; après nous avoir effrayés par des images terribles, il veut nous rassurer, il cherche presque à nous faire rire, et il semble vouloir prouver que ce qu'il a dit précédemment pourrait bien n'être pas vrai : de tout le morceau du déluge ce passage est précisément celui que M. de Saint-Ange a le mieux rendu, et nous en sommes fâchés pour lui. Au reste, nous aimons à rendre justice à M. de Saint-Ange, et quoiqu'Ovide soit beaucoup plus facile à traduire que Virgile, Horace, Lucrèce et la plupart des poètes latins, sa traduction n'est pas moins un ouvrage très-estimable. Nous invitons M. de Richerolle à continuer son travail ; nous ne savons point si M. de Saint-Ange aura quelque chose à redouter de cette rivalité ; mais nous aimons à croire que le public ne pourra qu'y gagner.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques; un *Essai sur la chronologie d'Hérodote*, et une *Table géographique*. Nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, à laquelle on a joint la *Vie d'Homère*, attribuée à *Hérodote*; les extraits de l'*Histoire de Perse et de l'Inde*, de *Ctésias*, et le *Traité de la malignité d'Hérodote*: le tout accompagné de notes. De l'imprimerie de *Crapelet*. Neuf vol. in-8°. Prix : 60 fr. A Paris, chez *Guillaume Debure* l'aîné, libraire de la Bibliothèque nationale, rue Serpente, n°. 6; *Théophile Barrois*, libraire, rue Hautefeuille; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

La traduction d'Hérodote, par M. Larcher, et le commentaire lumineux dont elle est accompagnée, sont un de ces ouvrages que l'on estime davantage à mesure qu'on les connaît mieux, et qui, après avoir été lus et consultés plusieurs fois, sont encore une mine féconde pour les recherches des littérateurs et des savans. La concordance des différens textes, l'éclaircissement des passages obscurs, portent la lumière sur l'un des plus beaux monumens de la littérature grecque; les remarques historiques pleines de justesse et de sagacité, servent à faire admettre ou rejeter les traditions de l'antiquité, non d'après ces vraisemblances apparentes tirées du rapprochement de nos mœurs avec celles des anciens, mais d'après des recherches immenses et toujours guidées par une saine critique. L'*Essai sur la chronologie d'Hérodote*, éclaircit des points historiques douteux, doit guider ceux qui désirent étudier à fonds l'ordre des événemens qui se sont passés dans ces temps reculés, et ouvre de nouvelles routes à ceux qui veulent en écrire l'histoire; enfin, la *Table géogra-*

Digitized by Google

phique, ouvrage immense, où les peuplades les moins considérables, les plus petites villes, sont mises à leur place, d'après des renseignemens certains, est non-seulement nécessaire pour lire Hérodote avec fruit, et pour suivre la marche des expéditions lointaines qu'il raconte, mais elle devient un livre classique pour les géographes, qui ne peuvent suivre un meilleur guide dans les sentiers ténébreux de la géographie ancienne. On voit que plusieurs classes de lecteurs peuvent considérer l'ouvrage de M. Larcher comme un livre aussi intéressant qu'utile pour l'objet de leurs études. Ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un délassement agréable et une instruction moins profonde, y trouveront une traduction élégante d'un des historiens qui a su le mieux disposer les événemens, ménager des momens de repos dans lesquels il attache par des détails de mœurs, et émouvoir l'imagination par des tableaux touchans, des contrastes amenés avec art, et de grandes réflexions morales.

Quelques écrivains modernes, et principalement M. de Voltaire, ont cherché à dénigrer l'*Histoire d'Hérodote*. Ils n'ont vu, dans cet auteur, qu'un homme crédule qui admet, sans examen, tous les bruits populaires, et dont les contes ridicules ne méritent aucune attention sérieuse. Le grand moyen qu'ils emploient contre lui, est de comparer les usages extraordinaires qu'il attribue à différens peuples, aux mœurs des temps modernes. Leur philosophie septique n'a pas de peine à les faire paraître incroyables aux yeux des lecteurs qui n'ont aucune idée de l'antiquité. Une philosophie plus élevée eût peut-être cherché, par de profondes études, à trouver dans les ouvrages des anciens l'explication des faits avancés par Hérodote. Mais il eût fallu de longs travaux pour remplir ce but. Qu'avait-on besoin de se livrer à des études arides, pour recueillir de nouvelles preuves sur ce qui avait été cru et admiré depuis un grand nombre de siècles? Il était beaucoup moins pénible, et sur-tout plus gai, de rejeter sans examen toutes les traditions anciennes, et de les tourner en

Digitized by Google

ridicule. On a aussi reproché à Hérodote le désordre apparent qui règne dans son histoire. D'autres critiques ont trouvé qu'il n'avait pas cette rigueur et cette stabilité de principes qui dirigent les narrations historiques vers un but uniforme et moral.

En examinant sommairement jusqu'à quel point ces reproches peuvent être fondés, nous parviendrons peut-être en même temps à donner une idée du style, des combinaisons et de l'ensemble de ce précieux monument de l'antiquité que l'orgueil moderne daigne à peine examiner et consulter. Le but moral qu'Hérodote se propose est de prouver, par une multitude d'exemples, que les jouissances de l'orgueil sont passagères; que l'on ne doit pas se laisser éblouir par l'éclat des dignités et des richesses; que l'homme, parvenu au plus haut degré de prospérité, est souvent prêt à tomber dans les plus affreux malheurs; que rien n'est stable sur la terre, et que les grandes calamités sont voisines d'un grand bonheur, comme les grandes consolations d'une grande souffrance. Ce système, auquel les réflexions d'Hérodote ramènent sans cesse le lecteur, lui fait sentir les avantages de la vie privée, le portent à souffrir, sans murmure, l'élévation de ceux qu'il a cru ses égaux, et inspire à l'homme puissant la modération et la justice, qui sont les plus dignes attributs du pouvoir.

La situation des différens états de la Grèce, à l'époque où Hérodote écrivait, était très-propre à faire adopter cette doctrine. Les Grecs devaient chercher à se fortifier contre les vicissitudes de la vie humaine. Le résultat des guerres terribles qu'ils avaient à soutenir, soit entr'eux, soit contre les barbares, était souvent le ravage entier de leur pays et l'esclavage des habitans. La fortune, les honneurs ne pouvaient garantir de ces revers funestes. Plus on avait été puissant dans sa patrie, plus on avait à redouter la fureur d'un vainqueur implacable. Des hommes habitués aux jouissances que donnent les dignités et les richesses, entourés d'une nombreuse famille, vivant au sein des

Digitized by Google

arts et épuisant toutes les recherches du luxe, ne pouvaient pas répondre qu'un jour ils ne seraient pas dépouillés de leurs biens, qu'ils ne verraient pas égorger leurs femmes et leurs enfans, et qu'ils ne seraient pas obligés d'obéir, comme esclaves, à tous les caprices d'un maître orgueilleux. Aussi les anciens avaient-ils pour maxime de ne pas considérer un homme comme heureux, avant que la mort n'eût mis un obstacle invincible aux revers dont il pouvait être accablé. « Apprenez, dit Sophocle, à fixer » vos regards vers les derniers jours de la vie, et à ne » donner à aucun mortel le titre d'heureux, avant qu'il » ait achevé sa carrière sans avoir éprouvé d'infortunes. »

Les tragédies grecques, et principalement celles de Sophocle, portent l'empreinte de cette doctrine. On ne doit attribuer le respect des anciens pour les supplians, qu'à l'idée terrible, mais souvent trop vraie, que l'homme dont on implorait la pitié tomberait peut-être bientôt dans une infortune semblable à celle qu'on le conjurait de soulager. Dans la tragédie d'*Œdipe à Colonne*, Thésée offre des secours à ce malheureux prince; ses motifs semblent puisés dans la doctrine touchante qu'Hérodote a développée : « Apprenez-moi quels secours vous attendez de » moi, dit Thésée à Œdipe, pour vous et pour l'infor- » tunée qui vous conduit. Il faudrait que ce que vous » demandez fût bien difficile, pour que je ne pusse pas » vous l'accorder. Je me rappelle trop bien que je fus » autrefois, comme vous, étranger et malheureux. J'ai » vu rassemblés sur ma tête tous les maux qui peuvent » assiéger un homme dans une terre éloignée de sa patrie. » Comment donc pourrais-je me refuser à secourir un » étranger aussi infortuné que vous l'êtes ? Ne sais-je pas » que je suis mortel, et que je n'ai pas plus de droits que » vous au jour qui suivra celui-ci ? » Ce dernier trait prouve combien les anciens étaient convaincus de l'instabilité des choses humaines.

Hérodote ne se borne pas à faire l'application de son système sur les hommes qui sont exposés si fréquemment

Digitized by Google

aux revers de la fortune; il la fait aussi sur les empires, dont la prospérité s'éclipse et s'anéantit comme celle de l'homme, à des époques plus éloignées, mais à proportion aussi fréquentes. Voilà pourquoi l'historien ne parle pas seulement des grands peuples, et pourquoi il s'étend quelquefois sur les petites villes, sur les colonies peu importantes, et sur des peuplades qui n'ont acquis aucune célébrité. « Je poursuivrai, dit-il, mon récit, qui embrassera » les petits états comme les grands; car, ceux qui fleurissaient autrefois sont, la plupart, réduits à rien, et ceux » qui fleurissent de nos jours étaient jadis peu de chose. » Persuadé de l'instabilité du bonheur des hommes, je » me suis déterminé à parler également des uns et des » autres. »

On remarque le dessein principal de l'historien, dans la manière dont il présente tous les grands événemens. Crésus, roi de Lydie, avait négligé les sages avertissemens de Solon, qui l'avait exhorté à ne pas se fier à son bonheur. Cyrus détruit sa ville capitale, le fait prisonnier; et ce prince, auparavant si riche, si puissant et si orgueilleux, est condamné à être brûlé vif. Alors, il s'écrie, dans sa douleur : *Solon ! Solon !* Cyrus lui fait demander quel est cet homme : *C'est un sage*, répond ce malheureux prince, *dont je préférerais l'entretien aux richesses de tous les rois.* « Alors, ajoute Hérodote, Cyrus se repent; il songe qu'il » est homme, et que cependant il fait brûler un homme » qui n'avait pas été moins heureux que lui. » Ce même Crésus, dépouillé de son diadême, suit son vainqueur dans toutes ses expéditions. Il offre ainsi le spectacle continuel de la fragilité des grandeurs, et l'auteur a soin de le faire paraître dans toutes les circonstances où son exemple peut donner lieu à de grandes leçons. Après la mort de Cyrus, le roi détrôné s'attache à Cambyse son fils; il l'accompagne dans ses folles entreprises, et il cherche vainement à le diriger par ses conseils. Quel tableau moral que celui qui représente un prince devenu sage par l'expérience et les malheurs, s'efforçant de contenir les

Digitized by Google

passions violentes d'un jeune homme enivré de sa puissance !

La mort de Policrate, tyran de Samos, si heureux pendant une grande partie de sa vie, est encore un des événemens sur lesquels Hérodote appuie, pour faire ressortir ses principes. Mais le traitement affreux que Cambyse fit souffrir à Psamménite, roi d'Egypte, qu'il avait vaincu, est un de ces tableaux frappans qui méritent d'être gravés dans l'imagination des hommes. Nous citerons ce récit intéressant d'Hérodote, parce qu'il donne en même temps une idée de sa manière de narrer. « Cambyse fit habiller » la fille de Psamménite en esclave, et l'envoya, une » cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accom- » pagnée de plusieurs autres filles qu'il avait choisies » parmi celles de la première qualité, et qui étaient ha- » billées de la même façon que la fille du roi. Ces jeunes » filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes » et jetèrent des cris lamentables. Ces seigneurs voyant » leurs enfans dans un état si humiliant, ne leur répon- » dirent que par leurs larmes, leurs cris et leurs gémisse- » mens; mais Psamménite, quoiqu'il les vît et qu'il les » reconnût, se contenta de baisser les yeux. Ces jeunes » filles sorties, Cambyse fit passer devant lui son fils, » accompagné de deux mille Egyptiens de même âge que » lui, la corde au cou, et un frein à la bouche. On les » menait à la mort. Psamménite les vit défiler et reconnut » son fils; mais tandis que les autres Egyptiens qui » étaient autour de lui, pleuraient et se lamentaient, il » garda la même constance qu'à la vue de sa fille. Lors- » que ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard » qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, » dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des » aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par » toute l'armée, implorant la compassion de chacun, et » celle de Psamménite et des seigneurs égyptiens qui » étaient dans le faubourg. Ce prince, à cette vue, ne put » retenir ses larmes, et se frappa la tête, en l'appelant par

Digitized by Google

» son nom. Des gardes placés auprès de lui, avec ordre de » l'observer, rapportaient à Cambyse tout ce qu'il faisait » à chaque objet qui passait devant lui. Etonné de sa con- » duite, ce prince lui en fit demander les motifs. Cambyse » votre maître, lui dit l'envoyé, vous demande pourquoi » vous avez paru insensible, en voyant votre fille traitée » en esclave, et votre fils marchant au supplice, et que » vous prenez tant d'intérêt au sort de ce mendiant, qui » ne vous est, à ce qu'il a appris, ni parent, ni allié. » Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de » ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les » pleurer : mais le triste sort d'un ami qui, au commen- » cement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence, » après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter » des larmes. » En peignant de grandes infortunes, l'au- teur n'emploie aucune tournure ambitieuse ; l'expression la plus simple est toujours celle qu'il préfère, et le tableau du malheur de Psamménite produit d'autant plus d'effet, qu'on s'aperçoit moins du travail et des efforts de celui qui l'a tracé. Non-seulement, dans ce récit, Hérodote s'est proposé d'offrir un exemple de l'instabilité du bonheur des hommes ; mais la manière dont il gradue la douleur de Psamménite, annonce une connaissance profonde du cœur humain. Les grandes douleurs sont muettes : *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent*, dit Sénèque. L'allégorie de Niobé, changée en pierre après avoir perdu tous ses enfans, représente très-bien cette immobilité glacée que produit le malheur parvenu à son comble. Qu'au milieu d'une telle souffrance, observe très-bien Hérodote, un chagrin plus léger vienne s'emparer de nous, alors nous pouvons avoir le soulagement des larmes, et notre cœur attendri retrouve les ressorts de la sensibilité. « De vrai, » dit Montagne, l'effort d'un desplaisir, pour être ex- » tresme, doit estonner l'âme, et lui empescher la liberté » de ses actions : comme il nous advient à la chaude alarme » d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, » transis, et comme perclus de tous mouvemens : de

Digitized by Google

» façon que l'âme se relaschant après aux larmes et aux » plaintes semble se despendre, se démesler et se mettre » plus au large et à son aise. »

L'événement qui termine l'histoire d'Hérodote, sert plus que tous les autres à prouver la fragilité des grandeurs humaines. L'orgueilleux Xercès avait transporté dans la Grèce toutes les forces de l'Asie. Se fiant au nombre de ses soldats, il avait regardé sa victoire comme certaine. Plusieurs fois il avait donné des preuves d'une vanité ridicule, en voulant commander aux élémens, et en rejetant tous les sages conseils qu'on lui avait donnés. Quelle fut la suite de tant d'apprêts, de tant de menaces, et d'une confiance si funeste ? La bataille de Salamine décide du sort de la Grèce et de la Perse. Xercès revient honteusement dans ses États ; ses passions déréglées portent le désordre dans sa famille ; il est accablé de chagrins ; et le sang qu'il fait répandre, ne sert qu'à les aigrir et à les augmenter. L'abattement d'une si grande puissance avait singulièrement frappé les Grecs : Eschyle qui s'était trouvé à la bataille de Salamine, offrit sur la scène le désespoir des Perses après leur défaite. L'ombre de Darius leur prédit leurs désastres : « Le sang des Perses, dit-il, engrais- » sera les champs béotiens. Ce sera le digne prix de » l'audace impie du chef et de l'insolence des soldats. Les » Dieux vengeront le pillage et l'incendie de leurs tem- » ples, leurs autels abattus, leurs statues traînées dans » la fange et foulées aux pieds. Le châtiment égalera le » crime. Ces maux ne sont pas encore à leur comble ; ils » ne font que commencer. » Hérodote, comme l'observe très-bien l'abbé Guénoz, en prolongeant son histoire après la bataille de Mycale, a voulu offrir dans tout son jour l'abaissement de Xercès.

Cette morale qui domine dans l'histoire d'Hérodote, était, ainsi que nous l'avons déjà observé, très-utile à l'époque où il écrivait. Elle inspirait aux grands une prévoyance salutaire, et les entretenant toujours dans l'idée que leur puissance était périssable, elle leur suggérait les

Digitized by Google

moyens de prévenir les révolutions funestes, dont ils pouvaient être victimes.

On a reproché à Hérodote une crédulité facile, qui lui faisait admettre sans examen tous les bruits populaires. La simple lecture de son histoire peut suffire pour faire tomber cette critique injuste. On voit qu'il avait su se procurer des relations avec les savans de tous les pays dont il parle. En Egypte, il s'était lié avec les prêtres qui, comme on le sait, renfermaient dans les temples une doctrine qu'ils ne communiquaient jamais au vulgaire. A quel témoignage plus certain Hérodote pouvait-il se rapporter qu'à celui des hommes qui se transmettaient, de génération en génération, les annales historiques de leur pays ? Cependant sa confiance n'était pas aveugle. On voit qu'après un entretien avec les prêtres de Memphis, Hérodote eut quelques doutes sur l'authenticité des faits qui lui furent racontés. Il se transporta à Héliopolis, et ensuite à Thèbes, pour les vérifier auprès des prêtres de ces deux villes. Certainement il est impossible qu'un historien soit plus scrupuleux. Ce qui prouve encore qu'Hérodote n'est pas aussi crédule qu'on a voulu le faire croire, c'est que souvent il rejette les témoignages qu'il a recueillis sur les lieux mêmes. Après avoir parlé d'une coutume singulière des Egyptiens, il s'exprime ainsi : « Si ces propos des » Egyptiens paraissent croyables à quelqu'un, il peut y » ajouter foi; pour moi je n'ai d'autre but, dans toute » cette histoire, que d'écrire ce que j'entends dire à » chacun. »

Hérodote visita lui-même tous les pays dont il fait mention dans son Histoire. Il parcourut la Grèce entière, et il pénétra jusques chez les Scythes. Il vit l'Egypte, cette contrée célèbre qui précéda la Grèce dans l'invention des arts, mais qui fut loin de les porter, comme elle, à leur plus haut degré de perfection. On croit qu'il passa de là en Asie, où il vit les principales villes de Perse, et où il étudia les mœurs de ce peuple, qu'il a si bien peint. On

Digitized by Google

ne peut se faire une idée des obstacles qu'il éprouva dans ces voyages lointains, et du courage qu'il déploya pour les surmonter, qu'en se reportant à cette époque reculée. Les communications étaient alors très-difficiles ; l'extrême différence des mœurs et du langage rendait les liaisons presque impossibles, et les haines nationales, beaucoup plus violentes que dans les temps modernes, faisaient naître continuellement des dangers pour le voyageur. Le désir de transmettre à la postérité les annales des empires, la persévérance, qui est toujours la compagne du génie, donnèrent à Hérodote la force de vaincre tout ce qui pouvait s'opposer à son projet. Il se fit ouvrir les archives des peuples, il consulta les monumens et les anciennes inscriptions, il étudia les généalogies des rois et des personnages illustres ; il se lia, enfin, avec les hommes les plus instruits, et il puisa, dans leurs doctes entretiens, les vastes connaissances dont il se servit dans son ouvrage. Que l'on compare la manière dont les historiens modernes recueillent leurs matériaux, avec les travaux, les fatigues et les dangers qu'Hérodote osa braver. Ce n'était point dans des bibliothèques tranquilles que l'historien d'Halicarnasse cherchait des renseignemens sur les rois et sur les peuples ; c'était en se transportant dans les différens pays, en s'exposant aux intempéries des climats, aux persécutions des hommes, qu'il observait, sur les lieux mêmes, les mœurs, les usages, les gouvernemens. Aussi, quelle différence entre le coloris de ses tableaux et celui des historiens qui sont venus après lui ! Hérodote avait quarante ans quand il termina son ouvrage. On y remarque l'impression vive que des objets nouveaux produisent sur la jeunesse. Ses peintures ont toute la fraîcheur que l'imagination donne à cet âge heureux. Jamais on n'y trouve cette sécheresse que produisent, dans plusieurs historiens, le dégoût des hommes et la perte des illusions. Bien différent de Tacite, Hérodote ne cherche pas à pénétrer dans les plus profonds replis du cœur humain, pour y découvrir d'horribles mystères ; il se borne à

Digitized by Google

juger les hommes par leurs actions, moyen presque toujours sûr d'être juste envers eux.

On a reproché à Hérodote le désordre qui paraît régner dans son ouvrage. Sans doute il n'a pas la méthode scrupuleuse d'un chronologiste; son histoire n'est point hérissée de dates, et plusieurs digressions intéressantes suspendent quelquefois la suite des faits. Mais on ne peut se lasser d'admirer la combinaison pleine de génie de ce bel ensemble d'événemens et de descriptions. La manière de l'historien grec, lorsqu'il raconte les expéditions lointaines des rois de Perse, est de peindre les mœurs, les lois et même les productions du pays qui sont le théâtre de la guerre. Vous suivez, pour ainsi dire, ces conquérans dans leurs entreprises audacieuses; vous examinez, avec eux les nations qu'ils vont soumettre, et votre esprit s'enrichit de toutes les connaissances morales et physiques que peuvent fournir les contrées dans lesquelles l'auteur semble vous conduire. Outre que cette manière d'écrire l'histoire est beaucoup plus instructive que celle des auteurs de chroniques, elle réunit encore l'avantage d'être plus agréable, et de couvrir, par des descriptions pittoresques, les détails un peu arides d'une histoire générale. L'enchaînement des grands événemens dont parle Hérodote mérite d'être examiné; et un court exposé de cette combinaison suffira pour répondre aux critiques superficiels, qui lui ont reproché de n'avoir pas un plan régulier. Cyrus fait la conquête de la Lydie, l'auteur s'étend sur les mœurs des Lydiens. Cambyse, fils de Cyrus, subjugue l'Egypte; c'est à l'occasion de cette fameuse expédition, qu'Hérodote nous donne, sur les Egyptiens, ces connaissances précieuses qui ne se trouvent que dans son ouvrage. Il peint ensuite les révolutions qui suivirent la mort de Cambyse; et lorsqu'il a tracé les causes extraordinaires de l'élévation de Darius, il fait connaître à son lecteur les mœurs des Perses. Darius, après avoir soumis Babylone, marche contre les Scytes; description de la Scythie, dans laquelle ce peuple singulier est examiné

Digitized by Google

sous tous les rapports qui peuvent inspirer quelque intérêt. Hérodote parle des premiers motifs de la guerre des Grecs et des Perses. Il raconte, avec détail, les batailles sanglantes où la discipline des Grecs eut toujours l'avantage sur le désordre des barbares; et il termine son immense tableau par l'abaissement de Xercès, qui revient cacher sa honte dans son royaume. On voit qu'Hérodote passe d'un pays à un autre, à mesure que les événemens l'y conduisent; ses récits s'enchaînent avec art, et présentent le double avantage de la variété et d'un ensemble dont on ne peut contester la régularité.

Les historiens modernes sont loin de pouvoir soutenir le parallèle avec l'historien ancien. Ils n'ont sur-tout point ce naturel enchanteur qui fait le charme des narrations d'Hérodote. Chez ce dernier, l'art est caché avec tant de soin, qu'à peine se fait-il apercevoir; vous ne le remarquez qu'après avoir étudié cette histoire; il vous échappe aux premières lectures, où vous êtes entraîné comme malgré vous par l'intérêt qui anime tous les récits. Il y aurait un rapprochement curieux à faire entre le ton tranchant de quelques historiens modernes, qui n'ont consulté que des livres, et le ton toujours modeste et réservé d'Hérodote, qui avait visité avec soin et observé par lui-même les peuples dont il parle. On pourrait aussi comparer la méthode des historiens du siècle dernier, qui ont divisé leurs ouvrages par chapitres, moyen qui dispense des transitions, mais qui dépouille l'histoire de l'avantage d'enchaîner et de fondre tous les faits; on pourrait, dis-je, comparer cette méthode avec la marche majestueuse d'Hérodote, qui parcourt un si grand nombre de pays, qui peint tant de peuples différens, sans interrompre sa narration, et en conduisant insensiblement le lecteur d'un objet à un autre. Les bornes de cet article ne nous permettent pas de faire ces rapprochemens.

La traduction de M. Larcher est un monument littéraire qui honore le dix-huitième siècle. Son style, toujours clair et élégant, rend très-bien le coloris d'Hérodote;

Digitized by Google

dote; ses notes sur le texte, sur les mœurs des peuples, complètent cet ouvrage, et sont d'une aussi grande utilité pour les érudits que pour ceux qui se bornent à étudier l'histoire. Nous avons dit, dans le commencement de cet article, que l'édition nouvelle dont nous parlons présentait tout ce que le public pouvait désirer sous les rapports de la géographie et de la chronologie. Nous pensons donc que cette édition, dans laquelle M. Larcher a rectifié quelques erreurs qui lui étaient précédemment échappées, servira à couronner la réputation d'un homme, dont la longue carrière fut entièrement consacrée à des travaux aussi épineux qu'utiles, qui fut honoré pendant long-temps par les persécutions des philosophes modernes, et qui survivant à leur triomphe passager, rappelle encore parmi nous le souvenir de cette vaste érudition que possédaient presque tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV.

P.

ANNONCES.

La Gymnastique de la jeunesse, ou traité élémentaire des jeux d'exercice considérés sous le rapport de leur utilité physique et morale; par *M. A. Amar Durivier*, et *L. F. Jauffret*. Ouvrage orné de 30 gravures, avec cette épigraphe :

> Veux-tu que ton corps soit sain et vigoureux ? accoutume-le à obéir à ta pensée, et exerce-le par de fréquens travaux. *Xénophon.*

Prix : 3 fr., 4 fr. papier fin, 2 fr. sans figure ; ajouter 1 fr. 25 cent. pour le port. A Paris, chez *A. G. Debray*, libraire, près le Louvre, place du Muséum, n°. 9.

Les Provinciales, ou *Lettres de Louis de Montalte;* par *B. Pascal*. Deux vol. in-18, papier ordinaire, 2 fr. 70 cent. ; les mêmes, 2 vol. in-18, papier vélin, portrait, 6 fr. 40 cent. ; — deux vol. in-12, papier fin, portrait, 6 fr. 40 cent. ; — deux vol. in-12, papier vélin, portrait, 9 fr. 40 cent. A Paris, chez le même.

Ces deux ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

S

Digitized by Google

POLITIQUE.

Tous les jours les moyens hostiles de l'Angleterre prennent plus de développement et d'apparat ; tous les jours l'intervention de la Russie et de la Prusse prend plus d'activité et de solennité. C'est vers ces deux points que nous avons à attirer l'attention du lecteur.

Si l'intervention de la Russie et de la Prusse est bien comprise, elle doit porter sur trois objets : premièrement l'appel que la France leur a fait en garantie de la conservation de l'ordre de Malte, et de l'exécution du traité d'Amiens ; secondement leur conduite pendant la guerre, par rapport à la Grande-Bretagne, et aux conditions que celle-ci prétend imposer à leur neutralité ; troisièmement leur conduite par rapport à la France, relativement à l'occupation de l'électorat d'Hanovre, et à la présence d'une grande armée française dans l'intérieur de l'Allemagne du Nord. Examinons attentivement ces trois objets.

Les puissances veulent-elles que l'ordre de Malte, ses droits, sa souveraineté, ses possessions demeurent à jamais anéantis? Veulent-elles que l'Angleterre, puissance ambitieuse et tracassière, se place d'une manière immuable et inattaquable au centre de la Méditerranée? L'Empire veut-il qu'une puissance étrangère anéantisse pour jamais ou opprime un de ses co-états ? Ces questions en elles-mêmes sont peu difficiles à décider. Mais l'exécution de ces décisions offre des démêlés et des dangers.

Ici l'Angleterre vient heureusemsnt à notre secours : elle se conduit envers les puissances, de manière à leur offrir autant de dangers comme neutres que comme juges. Son premier soin, dans toutes les guerres, est de rendre pour toutes les puissances la neutralité impossible. Il faut que tous leurs vaisseaux qui naviguent sur les mers soient visités, non-seulement dans l'objet de s'assurer que ces

Digitized by Google

bâtimens et leurs marchandises n'appartiennent pas à ses ennemis, mais encore que tous les ballots soient ouverts, et qu'ils soient amenés dans ses ports pour y être confisqués sous le plus léger prétexte, ou pour y dépérir s'ils ne sont pas confisqués ; car les tribunaux anglais ont un très-grand soin, dans ce cas, de ne donner de jugement que lorsqu'à force de séjour, les marchandises sont avariées, les matelots ont déserté, le temps des ventes et des marchés sont passés, en un mot, les propriétaires ruinés.

Dans les premiers temps de la guerre, la bonhomie des puissances se prête quelquefois à ce manège. Rien n'est plus curieux que de voir successivement la Prusse, le Danemarck, la Russie, la Suède, amenés comme des moutons sous le ciseau des amirautés anglaises, qui les tondent à leur plaisir. Lorsque les gouvernemens veulent conserver de la dignité, ils ont soin de ne pas se mêler de ces procès ; il faudrait ou se fâcher contre ces injustices, ce qui amènerait des démêlés, ou les supporter sciemment, ce qui deviendrait le comble de l'avilissement. On laisse les affaires sous la protection de quelques délégués obscurs, qui font ce qu'ils peuvent et qui ne font rien.

C'est aujourd'hui à la Russie, à la Prusse, à toutes les puissances du nord, puisqu'elles ont bien voulu intervenir dans les différends de la France et de l'Angleterre, à examiner leur position sur ce point, et à savoir si elles veulent consacrer ou repousser les conditions que continue à leur imposer l'Angleterre.

Le troisième objet, c'est-à-dire l'occupation de l'électorat d'Hanovre, ne sera pas un objet moins sérieux de leur attention. On a beaucoup parlé dans le public de l'occupation de cet électorat. Les ennemis de la France ont rassemblé tous les raisonnemens pour donner à cette mesure les couleurs de la violence ou de l'injustice : rien au monde n'est plus pitoyable. Si jamais, dans des circonstances semblables, un chef de la France étoit capable de se conduire autrement que le premier consul n'a fait, il faudroit que les Français se levassent tous à-la-fois pour l'accuser. Il

Digitized by Google

n'est personne en Europe aujourd'hui qui le conteste. L'occupation de l'électorat d'Hanovre étoit une mesure indispensable.

Cependant, si sans faire attention aux intérêts et aux droits de la France, nous examinons cet événement sous le seul rapport de la sûreté et de l'intérêt particulier de l'Allemagne, nous ne ferons aucune difficulté d'avouer qu'il mérite pour l'avenir toute son attention. C'est déjà beaucoup pour elle que les circonstances de la dernière guerre ayent fait tomber la Hollande sous l'influence immédiate de la France. C'est peut-être trop qu'à chaque querelle de l'Angleterre la France pénètre encore au delà, dans l'électorat d'Hanovre, et prenne ainsi à revers tout le nord de l'Allemagne. Cette position, que les événemens d'une guerre opiniâtre peuvent prolonger pendant plusieurs années, est de nature à donner des inquiétudes. Nous ne connaissons qu'un seul moyen de les faire cesser : c'est le changement de domination. Que l'Hanovre passe en d'autres mains. L'Angleterre perdra ainsi toute influence en Allemagne, toute participation directe aux affaires du continent ; mais on ne peut prévoir combien de troubles et de guerres odieuses on s'épargnera. L'Europe devra peut-être à cet événement les fondemens d'une paix et d'une prospérité stables.

Ce grand objet politique paraît n'avoir pas échappé aux divers cabinets. S'il faut en croire des lettres des bords du Mein, l'espèce de stagnation qui règne à la diète générale de l'Empire n'est pas sans rapport avec la destination éventuelle de l'électorat d'Hanovre. Quelques états même ont jugé convenable de différer le règlement définitif des objets qui doivent compléter l'organisation intérieure du corps germanique.

Quelles que puissent être a cet égard les dispositions de l'empire et celles des puissances médiatrices, elles ne trouveront pour l'avenir aucune difficulté de la part de la France : le papier officiel l'a déjà proclamé. Le Hanovre n'est point une conquête : c'est un gage qui a été pris sur le roi d'An-

Digitized by Google

gleterre, et qui lui sera restitué aussi-tôt que celui-ci aura restitué Malte.

La France ne s'opposera pas davantage à tout ce qu'elles voudront statuer relativement à leur neutralité : elles ne peuvent avoir à cet égard que leur intérêt et leur dignité pour règle. La France n'a point la domination de l'Océan, elle n'y aspirera jamais. Cependant lorsque les navires de ses marchands couvriront les mers, il faut qu'ils soient respectés. Si l'électorat d'Hanovre est mis pour l'avenir hors de son atteinte, il lui faut d'autres gages de sûreté. Il lui faut des précautions de défense contre un ennemi invétéré qui se joue des droits et des traités, et qui attaquant toutes les nations comme il lui plaît et quand il lui plaît, a la prétention de se regarder comme inattaquable. Considérons franchement sur ce point la situation des deux pays.

En supposant que, grâce à la médiation du Nord, la paix fût faite demain sur les erremens accoutumés, pense-t-on que nos villes commerçantes, telles que Nantes, Marseille et Bordeaux, eussent beaucoup de confiance en une telle paix? Pense-t-on qu'on vît toute la France très-empressée à remettre sur les mers ses richesses et ses capitaux? Pense-t-on que les dangers d'une guerre qu'on a la prudence de ne déclarer jamais qu'à la bouche du canon, ne se présenteraient pas sans cesse à toutes les spéculations et à toutes les pensées?

Voilà par rapport à notre commerce et à nos villes maritimes. Examinons actuellement la situation du gouvernement.

Au moment de la guerre il avait peu de vaisseaux, peu de matelots, et ce qu'il en avait ne pouvait guères être regardé comme ayant assez de cette habitude et de cette expérience de la mer qui, toutes choses compensées d'ailleurs, peuvent rendre entre les deux pays la lutte égale. Il fallait une occasion unique dans son genre, pour réveiller tout-à-coup l'essor national, et lui faire opérer des prodiges. On n'a pas plutôt présenté à la

Digitized by Google

France les outrages de l'Angleterre, que trente millions d'hommes ont promis leur soutien. Des efforts extraordinaires ont été la suite de ce mouvement d'indignation. Tout l'enthousiasme de la nation française s'est développé, toutes ses ressources se sont déployées. Un an après la paix faite, supposons la guerre rallumée; le gouvernement français rallumera-t-il de même l'enthousiasme qu'il aura laissé éteindre? Refera-t-il l'énergie qu'il aura laissé dissiper? Retrouvera-t-il tous les élémens, tous les moyens, tous les sacrifices qu'il aura laissé échapper? Ah! les nations ne se manient pas de cette manière, on ne se joue pas ainsi de tout un esprit public.

En exposant ces considérations aux politiques, à Dieu ne plaise qu'il soit dans notre intention de présenter la guerre comme interminable! Mais puisque l'Angleterre a une marine formidable, qu'elle a non-seulement aujourd'hui ses propres vaisseaux, mais encore ceux-mêmes des autres puissances, que les événemens de la guerre ont fait tomber dans ses mains, elle ne peut trouver mauvais que la France se compose des moyens suffisans de défense. Il faut s'entendre sur ces moyens.

La France a eu, quand elle l'a voulu, une marine (nous entendons par-là une multitude de vaisseaux de ligne), elle en aura encore une quand elle voudra. Mais lui convient-il d'en avoir? C'est une question à examiner. Ce parti qui convient à l'Angleterre, à raison de son grand commerce, de ses immenses possessions lointaines, et de la situation de son sol entouré d'une multitude de ports, de baies, de havres et de criques, pourrait ne pas offrir les mêmes avantages à la France. Ce qui est un moyen de prospérité ou peut-être de nécessité pour un pays, peut être pour l'autre un moyen de ruine. Au taux de supériorité où se trouve l'Angleterre, elle ne regarderait pas sans doute comme une démarche hostile, que la France fît construire dans ses ports, en temps de paix, un nombre de vaisseaux de haut bord égal au sien. Mais elle ne peut pourtant pas exiger que la France ne fasse à cet égard

Digitized by Google

que ce qu'elle fait. Parce que l'Angleterre a envers nous un système d'attaque commode, et conforme à sa situation, elle ne peut exiger que la France adopte un système justement parallèle.

Il faut le dire franchement; puisque l'essor est pris, il faut que nous ayons une marine, non comme il convient à l'Angleterre, mais comme il nous convient. Il faut que nous ayons une marine, non pour faire la guerre à quelques vaisseaux égarés sur l'immensité des mers, mais pour faire la guerre au foyer même d'où elle sera sortie. L'Angleterre a une marine, au moyen de laquelle elle peut, au moment où il lui convient, saisir sur les mers nos bâtimens marchands. Il faut que nous ayons une marine, avec laquelle nous puissions aller prendre Douvres comme elle va prendre nos flottes. Des navires en nombre suffisant, et toujours prêts pour transporter en Angleterre soixante mille hommes, et de trente à quarante vaisseaux de ligne pour les convoyer: voilà toute la marine qui nous convient.

Quand cette situation aura été bien composée, alors le gouvernement français pourra considérer avec plus de sécurité les brouillards qui viendront à passer par la tête des ministres britanniques. Nos marchands, instruits de cette situation et de nos moyens de défense, craindront moins de s'aventurer avec leurs capitaux et leurs spéculations lointaines. C'est ainsi que sans le fracas d'une marine de haut bord égale à celle de l'Angleterre, marine ruineuse et de pure parade pour la France, nous aurons formé, comme il nous convient, un système de défense maritime et des garans pour notre sûreté.

Il nous paraît impossible que l'intervention des puissances, quelle qu'elle puisse être, arrête sur ce point l'essor qui a été pris. Il nous paraît impossible que la continuité des mesures nouvelles, sauve-garde nécessaire de notre commerce, soit interprétée d'une manière hostile. Avec cette restriction convenable, nous nous réunissons avec zèle aux vœux de tous les amis de la paix. En attendant que ce vœu se réalise, la manière dont l'Angleterre

Digitized by Google

cherche à mettre en mouvement ses moyens de défense militaires ou pécuniaires, ne laisse pas que de mériter l'attention. La milice, les volontaires, l'armée de réserve, l'armée de ligne étaient déjà de grands moyens de défense; on vient d'y ajouter la levée en masse de tout le peuple anglais. L'*income tax*, ou impôt sur le revenu, figure d'un autre côté comme la levée en masse de toutes les richesses. Observons sur ces deux points la marche de l'Angleterre.

M. le chevalier Sinclair disait, il y a quelques années, que M. Pitt et tous les ministres mériteraient de porter leur tête sur l'échafaud, par la seule raison de l'invention odieuse de l'*income tax*. Toute l'Angleterre a regardé dans le temps cet impôt comme une calamité; et sa suppression effectuée par M. Addington, lui a valu une partie de sa popularité.

Quand cet impôt a été proposé de nouveau dans les derniers temps, il n'a pas manqué de faire la même impression; mais si on veut avoir une idée du danger où se croit l'Angleterre, on n'a qu'à remarquer le peu d'opposition qu'il a éprouvé. L'ancienne opposition particulièrement s'est tue. Quelques membres cependant n'ont pu se contenir. M. Vexton a dénoncé cet impôt comme contraire aux principes fondamentaux de la constitution, en même temps qu'il était odieux, vexatoire, inquisitorial dans son mode de perception (1). M. Smith a allégué contre tout impôt de ce genre l'autorité de M. Hume, ainsi que celle de son parent Adam Smith. « Cette taxe, » a-t-il dit, prépare aux Anglais une inquisition plus ter» rible qu'aucune qui ait jamais été imaginée. Un système » d'inquisition, tel que je le vois autorisé par ce bill, ne » peut qu'irriter les passions du peuple anglais et af-

(1) M. Weston in very energetic terms reprobated the Income Tax, as infringing on the fundamental principles of our free Constitution, as being odious, vexatious and inquisitorial, in the mode of its collection.

Digitized by Google

» faiblir par-tout l'esprit patriotique. Il fut un temps où » la simple annonce de cette taxe n'eût pas été endurée. » Dans l'année 1794, un de nos papiers publics disait que » si les Français mettaient le pied en Angleterre, leur » première démarche serait de nous imposer de sem- » blables taxes. Cet écrivain pensait, de cette manière, » exciter au plus haut point l'indignation publique. Un » saint office de taxation va donc être établi dans ce pays. » Je ferai ensorte au moins de n'être pas un de ses fami- » liers. Sur vingt personnes, à peine en est-il une qui » soit en état de lire ce bill et de l'entendre. »

Les imprécations contre ce bill n'ont pas été moins fortes à la cité qu'au parlement. Les partisans du ministère ont dit alors : « Vous craignez de découvrir vos propriétés » à des préposés anglais. Aimez-vous mieux les découvrir » à Bonaparte ! » Cette considération a fait pencher la balance en leur faveur.

Ce serait bien là le cas de rendre compte ici à nos lecteurs des causes de la vive impression que cet impôt a occasionnée. Il ne faut pas s'étonner si nos pères, ces hommes ignorans dans les lettres, mais savans et profonds dans toutes les choses de la liberté et de l'honneur, se refusèrent continuellement et de toutes leurs forces à toute espèce d'impôts directs. Ils laissèrent leurs rois, tant qu'ils voulurent, rogner les monnaies et établir les gabelles, mais tout impôt personnel fut constamment rejeté comme la tache de la servilité et de l'ignominie. On s'étonne de cette répugnance invincible contre l'impôt direct; c'est qu'il est, par sa nature, essentiellement tyrannique et immoral; c'est qu'en même temps qu'il donne lieu à une foule de collusions et d'inventions hypocrites, il fournit des occasions cruelles d'exercer des ressentimens et des faveurs. Le collecteur des impôts indirects reçoit à votre heure et non pas à la sienne; celui des impôts directs reçoit à son heure et non pas à la vôtre. Il est en quelque sorte votre supérieur et votre maître. Vous êtes son tributaire et son esclave. Mécontent de vous, il augmente ou fait augmenter

Digitized by Google

vos impositions. Il a tout un code de délits et de peines à vous infliger.

Le payement des impôts indirects n'offre rien de semblable. Vous n'avez point d'humeur de payer 24 francs un chapeau de la valeur intrinsèque de 12. Ces 12 francs d'impôt, vous les payez à qui il vous plaît et quand il vous plaît : c'est au jour de votre opulence et de votre fantaisie, c'est en satisfaisant à vos passions, que vous satisfaites au besoin de l'état, et vous avez un plaisir en acquittant une dette.

On peut citer comme un des bienfaits de la révolution et de la philosophie *économiste* d'avoir fait tous les Français roturiers et de nous avoir tous mis à la taille. Un des bienfaits du génie financier de M. Pitt, est d'avoir flétri l'Angleterre d'un *income tax*, dont elle ne se relevera jamais.

M. Pitt nous paraît avoir tiré un parti assez perfide des mécontentemens que cet impôt a occasionné. Il nous semble avoir joué, avec M. Addington, un jeu qui n'est ni très-loyal, ni très-amical. Du moment que l'ex-ministre a vu qu'on introduisait quelques exemptions en faveur des pauvres propriétaires de terre, il n'a pas manqué de réclamer la même faveur pour les propriétaires de fonds publics (stocks holders). « Je suis sûr, a-t-il dit, que les » ministres de S. M. n'ont pas l'intention d'imposer une » loi dure aux propriétaires de fonds publics ; mais je ne » vois pas pourquoi ils seraient exclus des exemptions » stipulées en faveur des autres propriétaires. Il ne s'agit » pas d'examiner si cette différence est aujourd'hui de » peu d'importance, il suffit qu'elle soit une fois admise » pour voir tomber en ruine tout le système de notre » finance. On n'ignore pas qu'à chaque emprunt les bills » engageaient le crédit du pays, à ce que l'intérêt fût » payé sans déduction. Si nous ne pouvons faire mieux, » la bonne foi nous oblige du moins à proclamer que » ceux qui ont *aventuré* (1) leurs propriétés dans les

(1) Embarked.

Digitized by Google

» fonds ne paieront rien de plus que s'ils avaient porté » leurs capitaux dans une autre partie. Sur ces motifs, » et à l'effet de marquer plus fortement le principe, je » demande qu'il soit donné au comité une instruction » spéciale à cet effet. »

Aussi-tôt M. Dent, l'avocat général, lord Hawkesbury, se sont élevés et contre l'accusation outrageante de violation de foi publique prononcée par M. Pitt, et contre l'inutilité de donner au comité un pouvoir qu'il avait déjà, d'autant mieux que chaque membre pouvait, comme il lui plaisait, faire introduire dans le comité même cette clause, ou telle autre si la chambre l'agréait. M. Pitt n'en a pas moins insisté, et il a fallu que la chambre rejette positivement sa proposition.

M. Pitt s'attendait, sans doute, à ce revers; mais il n'ignorait pas que son appel à la foi publique trouverait au dehors de nombreux échos. La cité, en effet, a pris l'alarme. Le murmure et le mécontentement se sont tellement prononcés, que, dès le lendemain même, le pauvre M. Addingtion est venu prononcer le discours suivant :

« J'ai considéré, avec autant d'attention qu'il m'a été » possible, les motifs qui ont été présentés hier, au sujet » des exemptions. Je dois dire que je demeure aujour- » d'hui précisément dans la même opinion que j'ai mani- » festée hier : savoir, que le bill ne contient aucune in- » fraction à la foi publique. Je pense encore qu'on ne » peut augmenter les exemptions sans augmenter les » moyens de donner de la publicité aux propriétés. » Cela a été démontré, hier au soir, par le très-honorable » membre près de moi, le procureur-général. Je pense » encore que l'exécution de l'exemption nouvelle qu'on » sollicite, deviendra extrêmement difficile pour les » commissaires, et qu'elle augmentera prodigieusement » leur travail. Enfin, je suis convaincu que l'exemption » nouvelle portera la défalcation dix fois au-dessous de » ce qu'on l'a estimée dans le dernier débat. J'avoue que » j'envisage avec effroi le déficit qui en résultera. Cepen-

Digitized by Google

» dant, d'après les *circonstances qui sont venues à ma* » *connaissance*, et d'après ce qui m'a été représenté par » diverses personnes, je consens à adopter cette réso- » lution. »

Rien n'est assurément plus soumis. C'est ainsi que s'est terminé ce débat, au grand triomphe de M. Pitt, au grand scandale des partisans de M. Addington, et à la grande satisfaction des courtiers de la cité, qui ont cru avoir remporté, sous les bannières de l'ancien ministère, un avantage sur le ministère actuel. Après que nous aurons dit que l'emprunt de l'Irlande n'a pu être rempli, et que les fonds publics anglais, qui ne cessent de baisser, sont déjà au-dessous des fonds français, on aura une idée de toute la nouvelle situation financière de la Grande-Bretagne.

Passons à sa situation militaire.

L'espace nous manque pour rendre compte, comme nous le voudrions, du discours du secrétaire de la guerre, relativement à la levée en masse et à son organisation militaire. Ce discours est remarquable, 1°. par la confession qu'on y fait de l'embarras du gouvernement, par rapport à l'armement de l'Irlande; 2°. par l'admission de la possibilité d'un débarquement de cinquante mille Français; 3°. par l'abandon où l'Angleterre se trouve de toute l'Europe.

M. Wyndham a dit que cette opération était trop tardive. En blâmant les ministres de ne l'avoir pas fait plutôt, il les a blâmés aussi de ne point oser instruire le peuple franchement du danger dans lequel le pays se trouvait. C'est lorsque le danger n'est pas grand, a-t-il dit, qu'il n'y a aucun risque à l'exagérer. Enfin, il a blâmé les ministres d'avoir recours à une mesure forcée. *Ce qui est forcé n'a rien qui flatte la vanité ou le zèle.*

Le lord Hawkesbury a répondu à M. Wyndham. Celui-ci a été défendu par M. Pitt. Lord Castlereagh a défendu lord Hawkesbury. Son discours est très-remarquable. M. Fox a pris la parole à son tour. Il persiste à désap-

Digitized by Google

prouver la guerre ; mais il approuve les mesures qui peuvent préserver le pays d'une invasion. La mesure, comme on peut le croire, a passé. Nous ne pouvons aujourd'hui en examiner le mode. Nous y reviendrons dans un prochain numéro.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 18 *juillet*.

Des dépêches sont arrivées aujourd'hui de Saint-Pétersbourg à lord Hawkesbury, et au comte de Woronzow. On a expédié un messager à S. M. à Windsor, et il se tiendra un conseil du cabinet chez lord Hobart. On assure que ces dépêches sont d'une grande importance, puisque le ministre anglais à Saint-Pétersbourg et le gouvernement russe ont expédié en même temps chacun un courrier.

Vendredi dernier, au cirque, lorsque Nader chantait la chanson loyale et patriotique : « *Le bout d'une corde pour l'affreux* BONAPARTE, » un individu s'avisa de siffler. Sur-le-champ l'assemblée se leva en désordre, et tous purement animés du désir de corriger cet apostat qui osait insulter si publiquement à l'honneur de la nation.

Des lettres de Berlin, du 28 du mois dernier, annoncent que le comte Haugwitz a été disgracié, ou qu'il s'est démis du ministère. Ce ministre est bien connu pour ses principes anti-anglicans. On dit que sa disgrace a été occasionnée par quelques dépêches d'Angleterre qu'il a cachées au roi, et où l'on priait sa majesté de s'emparer de l'électorat d'Hanovre avant l'arrivée des Français, en s'indemnisant sur les revenus de ce pays, qui seraient à sa disposition (1).

(1) Cette dépêche est sans doute la réponse à la proposition libérale de S. M. le roi de Prusse, acceptée par le premier consul, et faite en conséquence au cabinet de Londres par le ministre de Berlin.

S. M. prussienne offrait au roi d'Angleterre de garantir l'Hanovre, et lui faisait connaître que la France exigeait pour unique condition de cette garantie, que S. M. B. s'engageât à respecter le pavillon prussien, et à ne visiter les bâtimens de cette nation que pour reconnaître si le pavillon n'était pas simulé.

Le roi d'Angleterre, par une suite de cet esprit de vertige qui s'est emparé du cabinet de Londres, a répondu à S. M. le roi de Prusse, qu'il ne consentirait point à s'écarter en faveur du pavillon prussien, des principes de neutralité admis par la législation du gouvernement

Digitized by Google

Vienne, 1^er^. *juillet.*

Sa majesté l'empereur, ayant appris par le rapport des théologiens de Vienne, que M. de Sabran, ancien évêque de Laon, avait fait des mandemens sur les affaires de l'Eglise, qui, d'après examen, avaient été reconnus contraires à l'esprit de la religion et à la tranquillité de l'Eglise, lui a fait connaître qu'il eût à ne se permettre désormais aucun écrit semblable, sous peine d'être chassé de ses états, et l'a fait envoyer en Transylvanie, pour y rester en surveillance.

Du 14 juillet.

La santé de l'empereur étant devenue très-faible, les médecins ont jugé qu'il était convenable que S. M. se tînt pendant un certain temps éloignée des affaires. En conséquence, S. A. R. l'archiduc Charles sera chargé de l'administration générale de la monarchie autrichienne pendant l'absence du monarque, qui va se rendre, ainsi qu'il a été dit, aux eaux de Bade. Les arrangemens nécessaires à cet effet ont été pris dans le dernier conseil d'état qui a été tenu en présence de S. M.

Voici la liste des vaisseaux danois que les Anglais ont conduits dans les ports de la Grande-Bretagne, depuis le 7 juillet : *L'Heureuse-Arrivée*, allant de Naples à Amsterdam ; *l'Aurore*, allant de Toulon à Amsterdam ; *l'O-*

anglais. En conséquence de cette réponse, S. M. le roi de Prusse a senti qu'il ne pouvait ni ne devait s'immiscer dans les affaires du Hanovre.

Telle est sans doute la lettre que l'on dit que M. d'Haugwitz n'a pas communiquée au roi de Prusse. Les journalistes anglais croient que le petit-neveu de Frédéric-le-Grand est semblable à Georges III, qui, après avoir signé l'évacuation de Malte, a cédé à la volonté d'un ministère olygarchique, indécis et changeant au gré des misérables intrigues et des petites menées intérieures.

Les membres de ce gouvernement avaient signé le traité d'Amiens pour être ministres ; ils ont déclaré la guerre pour conserver le ministère ; ils se servent de la signature de leur roi, comme d'une griffe : c'est tout ce que peut être pour eux un prince infortuné, sujet à des infirmités cruelles. Il faut le plaindre ; mais il faut aussi s'affliger de l'influence d'un tel ordre de choses sur le sort de l'Europe.

Georges III, tel qu'il était il y a vingt ans, n'eût jamais faussé sa signature. Nous présumons assez de l'élévation et des sentimens de l'héritier du trône d'Angleterre, pour penser que sa politique pourrait être plus ou moins exigeante, le porter à continuer plus ou moins long-temps la guerre avant de signer un traité de paix ; mais que jamais il ne violerait ses engagemens, et ne manquerait à sa dignité, au point de devenir le mannequin de quelques intrigues subalternes.

Digitized by Google

ean, allant de Cette à Amsterdam; *l'Espérance*, allant de Bandol à Amsterdam; *Marguerite-Elisabeth*, allant de Livourne à Ostende; *Frau Catherine*, allant d'Italie au Havre; *l'Industrie*, allant de Civita-Vecchia en France; *Emmanuel*, allant de Cette à Elseneur et Lubeck; l'*Aigle*, allant de Hambourg à Malaga. Les vaisseaux suivant ont été relâchés, mais leurs cargaisons doivent être déchargées; *la Spéculation*, *Frau Brigitta* et *l'Heureuse-Arrivée*. Le vaisseau *Emmanuel* a obtenu la permission de continuer son voyage avec sa cargaison. Les vaisseaux danois ont été exceptés à Dublin de l'embargo général.

Madrid, le 4 juillet.

Sa majesté catholique ayant eu connaissance des mandemens de MM. de Couci, de Thémines et Montagnac, anciens évêques de la Rochelle, de Blois et d'Arles, les a fait examiner par une commission de théologiens, qui ont déclaré ces mandemens séditieux, contraires aux principes de l'Eglise et du saint-siége. Sa majesté catholique a donné ordre que leurs auteurs fussent renfermés dans des couvens, et qu'on veillât strictement à ce qu'il ne fût permis aucune démarche contraire au saint-siége et à la tranquillité de la France.

Fermo (marche d'Ancône).

Suivant une lettre de cette ville, les Français équipent dans ce port et dans celui d'Otrante une flotille nombreuse, dont la destination est, à ce qu'on prétend, de fermer la mer Adriatique aux Anglais. Les équipages de cette flotille seront en grande partie composés d'habitans des côtes, qui sont tous de bons marins et d'habiles tireurs; il leur a été promis des primes d'encouragement. C'est à Otrante que doivent se rassembler ces marins; leur nombre est déjà de deux mille. Il y a parmi eux beaucoup de Dalmates.

Amsterdam.

Notre gouvernement vient de donner les ordres nécessaires pour faire commencer la construction et l'armement de 100 canonnières, dont chacune doit porter 3 pièces de canon de 18 l. de balles. Il a également ordonné de mettre en armement 250 bateaux plats. D'un autre côté, il a été enjoint aux commissaires de la marine de presser l'achèvement de tous les bâtimens qui sont en chantier.

L'argent est toujours assez abondant et à un intérêt raisonnable.

Digitized by Google

Copenhague, 16 *juillet*.

On apprend qu'il vient d'être notifié à notre gouvernement, de la part de S. M. britannique, que dans le cas où le commerce de la Grande-Bretagne serait inquiété dans la mer Baltique par des corsaires français, quelques vaisseaux de ligne seraient stationnés à l'entrée du Sund, pour assurer le commerce de l'Angleterre.

PARIS.

— Le premier consul partira de Bruxelles vendredi 10 thermidor pour aller coucher à Maëstricht.

Il y restera samedi 11.

Il en partira pour Liége le dimanche 12.

Restera à Liége le lundi 13.

En partira pour Namur le mardi 14.

Restera à Namur le mercredi 15.

En partira pour Mons le jeudi 16.

Restera à Mons le vendredi 17.

En partira pour Givet le samedi 18.

Partira de Givet pour Sedan le dimanche 19.

Restera à Sedan le lundi 20.

Partira pour Reims le mardi 21.

Restera à Reims le mercredi 22.

Partira pour Laon le jeudi 23.

Partira de Laon pour Soissons vendredi 24.

Partira de Soissons pour être rendu à Paris le 25.

On assure que le premier consul restera peu à Paris et qu'il ira visiter incessamment les côtes de la Bretagne.

— On désigne l'amiral Bruix, conseiller d'état, pour commander l'expédition préparée à Boulogne.

— Plusieurs journaux ont annoncé que le général Vial, ambassadeur de la république française à Malte, s'était embarqué, le 15 juin, pour retourner en France. Nous recevons à l'instant une lettre de M. David, secrétaire de la légation française, qui nous apprend qu'aussi-tôt leur arrivée à Naples, ils ont reçu ordre de se rendre à Messine, près du Grand-Maître, où ils conserveront leur caractère.

— M. Lombard, conseiller-privé de S. M. le roi de Prusse, chargé d'une mission particulière auprès du premier consul, arrivé à Bruxelles, ainsi que les barons de Rangohr et Hinuber, députés des états d'Hanovre, doit déjà avoir eu une audience du chef du gouvernement français. On parle beaucoup dans le public, de l'arrivée prochaine des ministres de diverses puissances de l'Europe, pour former un congrès à Bruxelles.

Digitized by Google

(N°. CX.) 18 THERMIDOR an 11.
(Samedi 6 août 1803.)

MERCURE DE FRANCE

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES FORGES.

POÈME SUR LES QUATRE ÉLÉMENS.

Fragment.

De l'élément du feu quel prodige nouveau !
L'homme marche éclairé des lueurs d'un flambeau ;
Il descend dans un antre, et des flancs de Cybèle
Arrache la poussière où le fer étincelle.
Et lorsque du métal les grains sont rassemblés,
Il va dans la forêt : sous ses coups redoublés,
Tremble, chêne superbe, honneur du paysage ;
La hache, en gémissant, fait frémir ton feuillage ;
L'arbre frappé chancelle, et criant dans les airs,
De sa chute éclatante ébranle les déserts.
Sur ses bras mutilés le feu court, se déploie ;
Là parure des monts à Vulcain est en proie,
Et Philomèle en vain, par ses touchans regrets,
Redemande un asile aux toits de ces forêts :
Noirs débris de la flamme, aliment d'incendie,
Que le Dieu de Lemnos présente à l'industrie
Pour fondre et cimenter la poudre des métaux.
Voyez-les se confondre en de vastes fourneaux,

Digitized by Google

Quels gouffres embrasés ! de leurs bouches bruyantes
Sortent en mille éclats les flammes ondoyantes ;
Par le jeu des soufflets les airs impétueux
Se glissant dans leurs flancs, y grondent, et des feux
Redoublent la fureur, l'irritent, la rallument ;
De cet enfer nouveau les entrailles écument ;
Et le métal brûlant en tous sens refoulé,
Bouillonne, et de la tour bat le mur ébranlé.
Entends la vague en feu te demander l'issue ;
Qu'elle coure, en canaux, sur le sable reçue ;
Elle s'y précipite, en pétillant s'enfuit,
Plus lentement s'écoule et repose sans bruit.
Aussi-tôt de ce bloc, masse informe et grossière,
Vulcain, dans ses creusets, épure la matière.
Approchez : quel tableau ! la roue en frémissant
Rejette dans les airs le fleuve blanchissant,
Qui sur elle retombe en poussière liquide :
Prompte comme l'éclair, sur son axe rapide,
Elle tourne : entendez retentir les marteaux ;
Eole emprisonné mugit dans les fourneaux.
Le feu brille ; et déjà la tenaille mordante
Arrache le métal de la fournaise ardente,
Le roule sur l'arêne, et l'enfant de Vulcain,
Dont la lourde massue a surchargé la main,
A travers des torrens de cendre et de fumée,
Frappe avec pesanteur la matière enflammée.
Effrayante harmonie ! un bruit tumultueux
Se mêle aux sifflemens des soufflets et des feux ;
Dans les flots irrités le fer frémit et fume ;
Ici, l'éclair pétille ; et là, gémit l'enclume.
Un Cyclope, couvert d'une noire vapeur,
Presque nu, le front pâle, et fier de sa vigueur,
Saisit, d'un bras nerveux, la masse étincelante,
Sous le marteau tonnant la traîne, la tourmente,
L'allonge, l'amincit, la façonne, et du fer
Tandis que les éclats se dispersent dans l'air,
Il avance, recule ; il se courbe, chancelle ;

Digitized by Google

La sueur, en torrent, de tout son corps ruisselle;
Et les muscles tendus, l'œil en feu, haletant,
Il épure et polit le métal éclatant.
Tel Vulcain s'agitait dans ses grottes profondes,
Et du vieil Océan faisait trembler les ondes,
Lorsqu'exilé des cieux, à la reine des eaux
Chaque jour il offrait des ornemens nouveaux;
Ou tel encor ce dieu, du bruit de sa massue
De l'Olympe ébranlé remplissant l'étendue,
Arrondissait l'airain, et d'un jeune guerrier
Forgeait avec orgueil l'immortel bouclier.
Tel ce Cyclope, etc.....

Par EMMANUEL JOBEZ.

LE VŒU INDISCRET,

RÉVOQUÉ PAR SURVENANCE D'ENFANT.

CONTRE les perfides Anglais,
Voulant, comme tout bon Français,
Signaler ma juste colère,
Dans un patriotique accès,
J'ai promis, j'ai fait vœu d'équiper à mes frais
Une fulminante galère;
Mais.... j'ai promis plus que je ne puis faire:
Et d'un treizième enfant, que je n'attendais pas,
La perspective inquiétante
Me déconcerte et me tourmente.
Je me rétracte, et reviens sur mes pas.
Avoir, grands Dieux! treize enfans sur les bras!...
D'un paternel effroi, je me sens l'âme atteinte.
L'État peut seul me tirer d'embarras,
Bannir et dissiper ma crainte.
De très-grand cœur j'offre donc à l'État,
Au lieu d'une galère, au lieu d'un bateau plat,
L'enfant dont ma femme est enceinte.

(Par un citoyen de Meudon.)

Digitized by Google

ENIGME.

On ne me voit jamais sans feuille,
Quelquefois je donne des fleurs
Attrayantes par leurs couleurs;
Mais il est peu commun que la main qui les cueille,
Y passât-elle et les jours et les nuits,
Ait le bonheur d'y rencontrer des fruits.
Si le hasard vous en présente,
Prenez garde d'être séduits;
Leur forme d'abord vous enchante,
Leur suc vous plaît par sa saveur,
Mais ce n'est qu'un appât trompeur:
Car leur écorce qui vous tente,
Souvent renferme une liqueur,
Douce à la bouche, amère au cœur.
Ne jugez pas de mon mérite
Par mon volume et ma grandeur.
Que ma feuille soit grande, ou moyenne, ou petite,
Cela fait peu pour ma valeur;
Car j'en porte de trois espèces.
Les petites, par fois, sont bien les plus traîtresses,
Les grandes ne font qu'endormir.
Quant à mes fruits, pour un qui fera vivre,
Il en est cent qui font mourir.
A leur goût dangereux l'insensé qui se livre,
S'abreuve d'un subtil poison
Dont l'effet doit, au moins, altérer sa raison.
Lorsque je suis à grande feuille,
Il est bien rare qu'on m'accueille,
Le vulgaire de moi fait alors peu de cas.
Mais quand mes feuilles sont petites ou moyennes,
Souvent de vers elles sont pleines,
Et c'est même par là qu'elles ont plus d'appas.
Parmi ces vers, les uns se jouant avec grâce,
Vrais papillons, sont vifs et sémillans;

Digitized by Google

Les autres lourds, pesamment se traînans,
Du triste ennui semblent suivre la trace.
La feuille sur laquelle on trouve ces derniers,
Est un puissant soporifique
Qui par degrés amène un sommeil léthargique;
A forte dose, elle a de grands dangers.
Puisque j'ai dit de moi tout le mal que j'en pense,
Pour l'acquit de ma conscience,
Je dois pourtant en dire un peu de bien.
Les grands talens, la vertu, la vaillance
Par moi trouvent leur récompense;
Et du héros que flatte une telle espérance,
Dans les périls, je deviens le soutien.
Mes feuilles forment la couronne,
Qu'un lâche, un intrigant réclameraient en vain,
Et qui, lorsqu'une habile main,
Pour nous illustrer, nous la donne,
Est plus durable que l'airain.
Mais terminons; car si l'on voulait suivre
Tout le bien et le mal qu'on peut dire de moi,
Tu dormirais, lecteur, je suis de bonne foi,
Car il faudrait faire un grand livre.

LOGOGRYPHE.

Nous sommes quatre sœurs, ne marchant guère ensemble;
Bénis l'heureux destin qui pour toi nous rassemble!
Privé de nos secours, dans la société,
Tu serais taciturne, inquiet, emprunté,
Insensible aux attraits de la douce harmonie,
Qui charme quelquefois les peines de la vie.
Vas-tu sans nous, lecteur, t'égarer dans les bois?
Philomèle est muette, Echo n'a plus de voix;
Zéphire vainement agite le feuillage;
La mer en vain pour toi mugit sur le rivage;
Il est vrai que sans nous, dans ton triste repos,
Tu te vois à l'abri des discours de bons mots,

Digitized by Google

Dont la froide gaieté, dont la fade éloquence,
Font regretter souvent le modeste silence.
Divise-nous, lecteur : tu vois ce mot charmant,
Qu'une vierge aux autels balbutie en tremblant ;
Un adverbe ; un oiseau ; cette nymphe adorable,
Que Jupiter aima, si l'on en croit la fable.

CHARADE.

Dans l'enfance du monde aux humains inconnu,
Fruit d'un art précieux jusqu'à nous parvenu,
Mon premier, doux présent d'une déesse même,
De l'heureuse abondance est devenu l'emblême ;
Il est de tous les biens le germe créateur,
Et toujours de l'État il fonda la grandeur.
Mon second, de l'amour dissipe les alarmes,
A la beauté flétrie il rend ses premiers charmes,
De ses yeux presqu'éteints ranime la clarté,
Rappelle dans ses sens la douce volupté ;
La ravit à la tombe, à peine à son aurore,
Et du bonheur d'aimer la fait jouir encore.
Des cagots de nos jours sans cesse décrié,
Mon tout fut dans la Grèce aussi calomnié ;
Mais, bravant les clameurs, le sublime génie
Ouvrit un champ plus vaste à la philosophie,
Des erreurs de son temps déchira le bandeau ;
La morale, sous lui, prit un essor nouveau ;
Philosophe indulgent, vertueux sans rudesse,
A côté du plaisir il plaça la sagesse.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Commode.*
Celui du Logogryphe est *Sauteur*, où l'on trouve *auteur.*
Le mot de la Charade est *Pin-son.*

Digitized by Google

Politique d'Aristote, traduite du grec, etc.; par *Ch. Millon*, professeur, etc. On a joint à cet Ouvrage plusieurs extraits de Platon, et les deux traités de Xénophon sur les Républiques de Sparte et d'Athènes, etc., etc. Trois volumes *in*-8°. Prix : 12 fr. 50 cent., et 17 fr. francs de port. A Paris, chez *Artaud*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« QUEL homme, a dit Voltaire, que cet Aristote qui trace les règles de la tragédie de la même » main dont il a donné celles de la dialectique, » de la morale, de la politique, et dont il a levé, » autant qu'il a pu, le grand voile de la nature! » — L'antiquité n'a point eu de génie plus étendu et plus profond, d'esprit plus juste, ni si éminemment philosophique. Cicéron ne voyait personne que l'on pût lui préférer pour le génie et l'exactitude : « Pourtant, ajoute-t-il, j'excepte toujours » Platon. » Mais ici, peut-être Cicéron n'est pas juste; Aristote eut sûrement au moins autant de génie que Platon, et à coup-sûr plus d'exactitude; mais Platon est infiniment plus grand écrivain.

Admiré par les anciens, Aristote fut long-temps pour les modernes un objet d'enthousiasme et de culte. « Il n'y a, dit Jules Scaliger, qui ne s'ex- » primoit pas comme tout le monde, il n'y a que » deux aigles dans la nature des choses : l'aigle » de la gloire militaire et celui de la gloire litté- » raire; l'aigle de la puissance et celui de la sa- » gesse, César, et Aristote. En poésie, je ne connais » qu'un *Sirenophœnix*, c'est Virgile. » Scaliger et ses métaphores sont un peu ridicules; mais ce

Digitized by Google

qui l'est cent fois davantage, c'est le sérieux avec lequel les rabbins espagnols ont prétendu qu'Aristote s'était, vers la fin de sa vie, converti à leur religion, et qu'il était mort juif, et qui pis est, juif très-fervent. L'admiration des chrétiens ne s'est pas signalée par un moindre zèle. Henri de Assia, qui fut une des lumières de l'école, écrivit qu'Aristote était pour le moins aussi grand théologien que Saint-Paul. Georges de Trébizonde fit un livre pour prouver que la doctrine d'Aristote était conforme à celle de la *Bible*; et ce fut longtemps l'opinion commune que, plus heureux que Socrate et Platon, condamnés selon leurs mérites à des feux éternels, il avait été sauvé et admis en paradis. Son portrait était placé en regard avec celui de Jésus-Christ; et il y eut une époque où il valait un peu mieux être hérétique que de n'être pas péripatéticien. On sait que Ramus, l'un des plus savans hommes du seizième siècle, fut cruellement persécuté pour avoir écrit contre les principes de cette école; et il existe un arrêt de François Ier., qui fait les plus expresses défenses *d'user de médisance et d'invectives contre Aristote.*

« Le dieu de la science scholastique, écrivait, » vers ce temps, le sceptique Montaigne, c'est » Aristote : c'est religion de desabattre de ses or- » donnances, comme de celle de Licurgus à » Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale, » qui est à l'adventure aultant faulse qu'une » aultre. »

Mais il est arrivé à Aristote ce qui arrive à tous ceux dont un enthousiasme exagéré élève trop haut la réputation; on a passé avec lui d'un extrême à l'autre : on l'avait trop admiré, on en est venu presqu'à le mépriser; et ses ouvrages, après avoir eu plus de douze mille commentateurs, ont fini par n'avoir presque plus de lecteurs. Il faut ex-

Digitized by Google

cepter cependant son *Histoire des animaux*, qui, par l'exactitude et l'intérêt des observations, méritera toujours de fixer l'attention des naturalistes, et ses deux traités sur la *Rhétorique* et la *Poétique*, que leur utilité et l'excellence de leurs principes, ont sauvés de la proscription, et doivent faire entrer dans les études de tous les littérateurs.

Pour son livre de *Politique*, il était, comme tous ses autres ouvrages philosophiques, complétement oublié; et depuis plus d'un siècle, il n'avait pas eu d'éditeur, lorsqu'il y a environ trente ans, M. Reiz en fit réimprimer une partie, avec des notes excellentes. Mais cette édition, peu connue hors de l'université de Leipsig, faite d'ailleurs exclusivement pour des lecteurs hellénistes, ne paraît pas avoir procuré en Allemagne beaucoup de partisans à la *Politique* d'Aristote; et je crois qu'en France, où l'on ne lit point de grec, elle fût restée tout aussi négligée qu'elle l'était depuis long-temps, sans la révolution, qui, en tournant presque tous les esprits vers les études économiques, lui a donné un très-grand intérêt. Sans doute il ne fallait pas moins que de telles circonstances pour qu'un livre aussi sérieux, aussi obscur, et, j'oserai le dire, aussi ennuyeux, pût avoir quelque succès parmi nous qui sommes devenus si frivoles.

Voilà depuis six ans deux traductions que l'on nous en donne. La première, publiée par M. Champagne, ne paraît pas avoir complétement satisfait les savans; mais telle était alors la manie politique, que cet ouvrage, malgré les défauts qu'on lui a reprochés, a suffi pour faire la fortune littéraire de l'auteur. M. Millon, le nouveau traducteur, ne vient pas dans des circonstances tout-à-fait aussi favorables; les étudians en gouvernement sont, Dieu merci, moins nombreux, et les livres

Digitized by Google

politiques n'ont plus tant de lecteurs. Au reste, M. Millon, sachant que s'il devait avoir moins de juges, il en aurait de plus éclairés et de plus sévères, semble avoir été excité par cette considération à travailler avec encore plus de soin, et à mériter, par de plus grands efforts, un succès devenu plus difficile.

Je ne ferai point ici l'analyse de l'ouvrage d'Aristote, elle excéderait beaucoup les bornes de cette feuille et celle de mes talens. Le soixante-deuxième chapitre du *Voyage d'Anacharsis* en contient une excellente, à laquelle je ne peux mieux faire que de renvoyer le lecteur. Je suis même fâché que M. Millon, qui a inséré dans sa notice sur Aristote, les extraits de ses ouvrages donnés par l'*Encyclopédie*, n'ait pas fait usage de cet excellent morceau de M. Barthélemy; il est impossible de lire un meilleur abrégé de la doctrine d'Aristote; c'est le résumé le plus clair, le plus méthodique et le mieux présenté de ses principes, souvent très-difficiles à suivre au milieu de ses longues digressions et de l'obscurité d'un texte plein de lacunes, de transpositions, et altérées de toutes les manières.

Ces défauts du texte, joints à l'extrême difficulté du sujet et à l'embarrassante concision affectée par Aristote, rendent ce traité prodigieusement difficile à traduire; et je ne crois même pas que, parmi les ouvrages qui nous restent de l'antiquité, il y en ait qui le soient davantage. « Il faut, » a dit Cicéron, une grande application d'esprit » pour expliquer Aristote. » Ce mot, que M. Millon a très-heureusement choisi pour épigraphe, est applicable à tous les ouvrages d'Aristote, mais sur-tout à sa *Politique*. Il n'y a pas de page qui n'offre plusieurs grandes difficultés dans les mots ou dans les pensées; et il y a tel endroit du texte

Digitized by Google

actuel sur lequel je doute qu'Aristote lui-même pût aujourd'hui donner une explication satisfaisante.

Il était impossible que M. Millon, ayant à lutter contre de tels obstacles, ne s'égarât pas quelquefois. Mais dans la comparaison que j'ai faite de sa traduction avec le commencement du premier livre, les derniers chapitres du septième, et le huitième tout entier, j'ai trouvé que les fautes étaient peu nombreuses, que la plupart même étaient légères, et j'ai en même temps admiré la rare habileté avec laquelle il s'était tiré d'une foule de passages d'une difficulté vraiment désespérante. En faisant cette comparaison, j'ai regretté plus d'une fois que M. Millon n'eût pas consulté l'excellente édition de M. Reiz, dont je me servais; elle lui aurait donné d'utiles secours. Il ne paraît pas avoir connu non plus les notes de MM. Reiske, Gurlitt; en général, c'est un peu le défaut des littérateurs français d'ignorer les travaux de ceux qui les ont précédés, de ne point s'environner d'assez de secours, de ne point faire assez de recherches. Il en résulte que nos livres sont un peu superficiels, un peu vides d'instruction, et que souvent les étrangers se moquent de nous. Mais s'ils nous appellent ignorans, nous nous en consolons en les appelant lourds et pédans.

Obligé de borner cet extrait, je ne citerai point les passages où j'aurais des éloges à donner au traducteur; il ne me resterait plus de place pour critiquer quelques-uns de ceux où je crois qu'il s'est trompé, et j'aurais fait un article sans utilité. Les lecteurs n'ont pas besoin qu'on leur indique les endroits bien traduits, mais ceux qui le sont mal.

Tom. 3, pag. 160, M. Millon fait dire à Aristote : « La musique est, je le répète, le principe

Digitized by Google

» de tous les charmes de la vie. » Cela n'est point vrai du tout, et Aristote le savait bien ; il était trop sage pour donner une telle importance au plus frivole de tous les arts. Le texte est ici un peu obscur, et M. Millon a pu assez facilement se tromper : il devait cependant voir qu'il prêtait à Aristote une opinion déraisonnable, et chercher un autre sens. Le nominatif de la phrase est un pronom, que M. Millon a rapporté à la musique dont il était parlé précédemment, et qu'il fallait, je crois, rapporter au repos dont il était aussi question dans la phrase précédente. C'est le sentiment de M. Reiz. Ces mots, *je le répète*, eussent pu éclairer M. Millon ; car Aristote n'a écrit nulle part ailleurs cet étrange paradoxe sur la musique ; au lieu qu'il a plusieurs fois parlé des avantages du repos et du bonheur de vivre dans le loisir.

Tom. 3, pag. 82 : « Dans toutes les espèces » animales, les fruits prématurés de sujets trop » jeunes, sur-tout si c'est la femelle, sont imparfaits, débiles et de petite stature. » Une légère faute dans l'accent du mot *thélytoca*, qu'il faut accentuer sur l'ante-pénultième, a produit ici une erreur. Aristote dit que *les fruits prématurés de sujets trop jeunes, sont imparfaits*, DU SEXE FÉMININ, *et de petite stature.* Cette influence particulière de la trop grande jeunesse de la mère sur le fruit, ~~n'est pas~~ exprimée dans Aristote. *Thélytora* se rapporte au fruit, et a le sens passif.

Ibid. pag. 167 : « Les Achéens et les Hénioques » du *Pont-Euxin*, et d'autres nations plus enfon- » cées dans *les terres de cette contrée.* ». Il est difficile de concevoir comment le *Pont-Euxin*, étant une mer (aujourd'hui *la mer Noire*), il y a des nations plus ou moins *enfoncées dans les terres de cette contrée.* Il fallait, *les Hénioques*

Digitized by Google

du Pont. Le *Pont* était une grande province voisine du *Pont-Euxin*. Le texte dit littéralement : *Les Achéens et les Hénioques qui sont autour du Pont, et d'autres nations continentales*. . . . . Cette faute ressemble à celle de Dupin, qui, dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, parlait d'un *Evagre du Pont-Euxin*. Un de ses amis lui dit à ce sujet, qu'il fallait nécessairement que cet *Evagre* fût un poisson ou un homme marin, puisqu'il était du *Pont-Euxin*.

Ibid. pag. 183. Il est question d'un *Thrasippe*, qui « avait fait les frais des jeux de la tribu » Ecphantide. » Le texte de ce passage est corrompu. Mais M. Millon, en essayant de le traduire, ne devait pas faire dire à Aristote ce qu'il n'a pas pu dire; il n'y avait point de tribu *Ecphantide*.

Je ne multiplierai pas davantage ces exemples. Au reste, quand je le voudrais, il ne me serait pas facile de les multiplier beaucoup. Il est, à la vérité, une foule de passages que je n'expliquerais pas comme M. Millon ; mais ce sont des passages si difficiles, qu'il est fort embarrassant d'en bien déterminer le sens, et sur lesquels je suis d'ailleurs très-disposé à m'en rapporter à M. Millon, qui ayant fait, pendant plusieurs années, une étude particulière d'Aristote, est beaucoup plus que moi en état d'en comprendre les difficultés. Les fautes réelles, ou plutôt celles qui me paraissent telles, sont, comme je l'ai déjà dit, fort rares dans tous les endroits que j'ai comparés.

M. Millon, voulant donner à-la-fois un recueil des meilleurs ouvrages politiques des anciens, a joint à l'ouvrage d'Aristote les *Traités de Xénophon*, sur les républiques de Sparte et d'Athènes, et de longs fragmens des dialogues politiques de Platon. Je n'ai point examiné cette partie de son

BIBL. [illegible]
Digitized by Google

travail ; mais il est plus que probable que si M. Millon a réussi dans la traduction d'Aristote, il n'aura pas été au-dessous de lui-même en travaillant sur des auteurs infiniment plus faciles.

Ω

VARIÉTÉS.

Lettres d'un Mameluck, ou *Tableau moral et critique d'une partie des mœurs de Paris*; par *J. Lavallée*. Un volume in-8°. Prix : 5 fr. et 6 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez *Capelle*, libraire, rue J.-J. Rousseau ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Si nous étions très-sévères, nous commencerions par censurer le titre même de l'ouvrage, et nous demanderions à l'auteur ce que c'est que le *tableau moral de quelques parties des mœurs de Paris*. Le tableau des mœurs peut-il être autre chose qu'un tableau moral, et qu'est-ce que des mœurs qui ont *une* ou *plusieurs parties* ? Nous ne pousserons cependant pas plus loin notre critique sur ce point. Nous savons que de grands littérateurs modernes se sont beaucoup récriés sur le titre d'un poëme, qu'ils ont jugé l'ouvrage détestable d'après le titre ; nous ne prendrons point cette manière expéditive de juger un ouvrage, et nous pensons même qu'un livre peut être excellent, bien que son titre ne soit pas un chef-d'œuvre.

On connaît le succès prodigieux qu'obtinrent les *Lettres Persannes* à leur publication, succès fondé sur le style de l'ouvrage et sur l'originalité du cadre qu'a employé Montesquieu. En effet, ce cadre était très-heureux ; il donnait à l'auteur la facilité d'exprimer des idées neuves et de rajeunir des idées déjà connues. Un Français ne peut point voir les mœurs de Paris du même œil qu'un Asiatique, et les observations d'un voyageur persan durent piquer la curiosité. Le contraste des mœurs asiatiques

Digitized by Google

avec les mœurs françaises, devait faire naître la variété ; et ce contraste, toujours présenté avec autant de vérité que de sagacité et d'élégance, donne aux *Lettres Persanes* ce charme qu'elles ont conservé et qu'elles conserveront toujours. Montesquieu a eu beaucoup d'imitateurs ; mais aucun n'a rempli le cadre qu'il avait adopté, si on en excepte l'aimable auteur des *Lettres Péruviennes*, qui a su conserver la vérité des caractères, et qui a toujours prêté à ses personnages le langage qui leur convient. Les *Lettres Juives*, les *Lettres Portugaises*, et tant d'autres, ne sont qu'une froide correspondance, où l'auteur se montre toujours lui-même, et où il met sans cesse la gravité et l'appareil des sentences philosophiques à la place de la vérité. On ne peut pas précisément faire les mêmes reproches à l'auteur des *Lettres d'un Mameluck* ; il n'a point la morgue d'un philosophe qui prêche ; il n'a cependant point rempli son cadre, et il n'est pas assez fidèle à ce qu'on pourrait appeler la vraisemblance des caractères. Dès la première page, on voit un *Mameluck* qui écrit sous la dictée d'un Parisien, et le cadre adopté par l'auteur devient inutile. Le *Mameluck* n'écrit que ce qu'on voit tous les jours dans les livres, dans les journaux ; il l'exprime de la même manière, et nous ne voyons pas pourquoi l'auteur fait intervenir un étranger, pour nous dire ce qu'il aurait fort bien pu nous dire lui-même, sans rien changer à la forme de son récit.

Nous allons appuyer notre opinion de quelques citations. Dans la première lettre, le Mameluck, après quelques considérations générales sur les mœurs de Paris, parle des spectacles. Il parle du Vaudeville, qui représente tantôt les grands hommes qu'il veut honorer, tantôt ceux qu'il veut tourner en ridicule. « Ils font, ajoute-t-il, chanter Voltaire, Malesherbes, Patru ; que sais-je ! quelque jour ils feront chanter Massillon, Pascal et Montesquieu. Ainsi que Racine et les Eléphans, j'ai reçu un petit hommage du Vaudeville ; moi, pauvre Mameluck, qui sais à peine prononcer deux mots de leur langue, ils m'ont fait

Digitized by Google

parler français tant bien que mal ; par conséquent, ils m'ont fait dire ce que je n'ai jamais dit. » Il est difficile de n'être pas choqué de l'extrême invraisemblance de cette lettre ; il semble que l'auteur soit venu lui-même au-devant de la critique, et qu'il ait pris plaisir à se priver de tout moyen de justification. Son Mameluck raisonne comme le plus tranchant de nos Aristarques ; il prononce sur les spectacles, sur nos grands écrivains, et, presque dans la même phrase, il convient qu'il ne sait pas deux mots de notre langue. Cet étranger qu'on fait parler ainsi, n'a-t-il pas le droit de dire à M. Lavallée ce qu'il dit des auteurs du Vaudeville : *Moi, pauvre Mameluck, qui sais à peine prononcer deux mots, vous me faites parler français tant bien que mal ; par conséquent, vous me faites dire ce que je n'ai jamais dit.*

Mais l'auteur ne s'en tient pas là : le Mameluck, après avoir parlé du Vaudeville, de Voltaire, de Massillon, s'occupe sérieusement de résoudre des problèmes historiques, et de nous apprendre l'origine et le caractère des Français d'aujourd'hui. « Dans ces contrées, dit-il, les » peuples indigènes se nommaient les *Gaulois* : leur ori- » gine est de la plus haute antiquité. Qui la connaît ? per- » sonne. Il y a quinze siècles qu'un peuple conquérant » vint s'incorporer avec eux : il se nommait les *Francs*. » Même bravoure, mais non pas mêmes mœurs. Ils » croient qu'ils se sont mêlés, que toutes les nuances ont » disparu. Cela n'est pas : ce sont deux fleuves ; ils ont » coulé dans le même lit, à travers les âges, sans se con- » fondre. Pendant douze années qu'ils viennent d'em- » ployer à leur moderne révolution, mille événemens » leur paraissent une énigme. Ils sont aveugles : qu'ils » regardent ; le mot est là : les *Francs*, toujours âpres, » toujours indomptés, toujours licencieux ; les *Gaulois*, » toujours frivoles, toujours inconstans, toujours super- » stitieux ; et les uns et les autres, toujours terribles à la » guerre. Voilà tout le mystère. »

Cette idée est assez ingénieuse, et elle ne serait point déplacée

Digitized by Google



déplacée dans une lettre, si l'auteur n'avait pas l'air de prendre au sérieux et d'en faire la base des explications qu'il nous donne sur l'origine de la révolution. Nous avons souvent été surpris d'entendre, dans les sallons de la capitale, de profonds rêveurs, qui faisaient remonter la révolution jusqu'à Saint Louis, et même jusqu'à Philippe-le-Bel; mais nous ne nous étonnons plus de rien, depuis qu'un Mameluck est venu nous apprendre que les droits de l'homme ont commencé avec les Francs. Au reste, c'est la manie des écrivains français d'expliquer les causes de la révolution, et probablement c'est aussi celle des Mamelucks. Les explications ridicules qu'on nous donne tous les jours sur l'origine de nos troubles politiques ressemblent aux explications qu'on nous a données sur les pierres tombées du ciel. On n'a pu savoir comment ces pierres avaient été formées dans l'atmosphère, et, pour la résoudre, on a porté la difficulté dans la lune. Au reste, le système sur le mélange des Francs et des Gaulois n'est pas la chose la plus ridicule que nous débite le Mameluck; dans une autre lettre, il attribue la révolution aux prêtres, et voici comment il explique ce système tout nouveau. Le sacerdoce s'était appuyé du trône, mais bientôt il résolut de le renverser. Comment s'y prit-il? « Ennemi » profondément humilié, mais plus profondément savant, » il ne souffrit pas à ses ressentimens de lui conseiller de » séparer sa cause de celle des trônes. Il lui fallait renon- » cer à l'orgueil de placer les rois entre lui et les peu- » ples; il écouta l'adresse : elle lui conseilla de se placer » entre les peuples et les rois. Par-tout il s'empara des » générations naissantes, par-tout, propriétaire exclusif » de l'éducation, il la fonda sur deux bases uniques, l'in- » tolérance religieuse, l'étude des langues mortes. Pour- » quoi l'intolérance? pour éterniser ses défenseurs. Pour- » quoi les langues mortes? pour voiler aux yeux de la » jeunesse la connaissance, trop dangereuse pour lui, de » l'histoire moderne, et, maître du choix des antiques » auteurs, n'ouvrir aux élèves que ceux dont les écrits

Digitized by Google

» pourraient verser dans leur cœur un levain de haine » contre les rois. Par un calcul non moins terrible, Quint-» Curce et les *Commentaires de César* furent seuls admis » à l'honneur de partager, avec les historiens des répu-» bliques, l'attention des disciples. Pourquoi ? pour » vicier dans leur berceau même, en inspirant à de jeu-» nes têtes le délire des conquêtes ; pour vicier, dis-je, » les principes des républiques, dont il ne voulait pas que » les hommes pratiquassent les vertus, mais si fait bien » la licence. Et pourquoi encore ? pour faire, sans se » compromettre lui-même, cette confidence indirecte à » ses disciples, qu'il n'est point de potentat si superbe » que l'on ne puisse abattre quand on le veut. Ainsi, par » ce plan vraiment étonnant dans sa sombre et profonde » politique, aperçu, mais à peine ébauché par les uni-» versités, qui n'eurent pas l'art de le pousser au-delà de » l'indiscipline de leurs écoliers, mais saisi depuis dans » tout son ensemble, balancé dans toutes ses parties, » considéré dans tous ses résultats, exécuté dans toute son » étendue par un corps religieux que les Européens ap-» pelaient Jésuites, le sacerdoce était parvenu à se créer » lui-même une garantie contre les rois, et, en semant » ces germes de républicanisme qu'il se flattait de déve-» lopper ou d'étouffer au gré de son intérêt, à se ména-» ger des moyens de comprimer les monarques, ou de se » venger d'eux au besoin, s'ils tentaient de séparer leur » cause de la sienne.

» Il fut un moment où elle emporta les hommes plus » loin que l'intérêt du sacerdoce ne l'exigeait, et qu'il » ne le prévoyait sans doute, puisqu'il parut un instant » lui-même enveloppé sous la chute du trône : mais enfin » le trône est abattu, et le sacerdoce s'est relevé presque » triomphant de ses propres ruines. »

Cette explication me rappelle que Marmontel a dit quelque part, qu'on *trouve de tout dans les livres.* Il serait difficile d'y trouver rien de plus ridicule et de plus extravagant que cette opinion du Mameluck ; et il est évident

Digitized by Google

que le grand prophète avait savouré un peu trop de schiras, quand il lui inspira l'idée de cette correspondance; le lecteur nous dispensera sans doute de répondre sérieusement à de pareilles absurdités; cela ressemble trop à ces déclamations dans lesquelles on ne craignait pas de dire, à la tribune des jacobins, que les émeutes populaires étaient dirigées par des cordons bleus, que les amis de Louis XVI avaient présidé au 2 septembre, que les Colons avaient incendié les Colonies, les gentilshommes leurs châteaux, et les marchands, pillé les comptoirs.

L'indignation que doit causer une opinion aussi insensée, ne nous empêchera pas cependant d'être justes envers M. Lavallée, et de dire que son livre n'est pas sans intérêt. Les *Lettres d'un Mameluck* sont bien loin des *Lettres Persannes;* le ton en est souvent monotone; on y trouve souvent des dissertations froides et ennuyeuses, des expressions communes; le style n'en est pas toujours correct, mais plusieurs morceaux sont écrits avec beaucoup d'esprit. On y trouve des traits et des anecdotes piquantes. Nous allons faire quelques citations.

« En France, quatre mots suffirent souvent à leurs » généraux pour embraser tous les esprits, pour *imposer* » *silence au murmure*, pour commander la victoire. » Dans la dernière guerre, un soldat mécontent montre à » Bonaparte son habit entièrement usé, dont les lambeaux » le couvraient à peine, et lui en demande un neuf avec » assez d'humeur. *Un habit neuf!* répond le général, » *tu n'y songes pas; on ne verrait pas tes blessures.* L'an- » tiquité n'offre rien de comparable à ce mot.

» Avant la révolution toute leur infanterie était habillée » de blanc; un corps seul de grenadiers avait l'uniforme » bleu. Dans une bataille un régiment blanc allait char- » ger: l'officier qui le commande ne lui dit que ces mots: » *Blancs, les bleus vous regardent*, et la victoire fut dé- » cidée.

» Pendant la guerre de la révolution, le général Péri- » gnon commandait l'armée française contre les Espa-

Digitized by Google

» gnols. Au moment de livrer bataille, il dit : *Soldats, voilà les Gardes Wallonnes devant vous ; elles passent pour les meilleures troupes de l'Europe : que dira-t-on de vous qui allez les battre !* et il les battit.

» Un représentant du peuple portant, dans une tête exaltée, un esprit sujet aux préventions, ou peut-être entraîné loin de sa raison par les opinions irréfléchies et dominatrices dans un moment de tourmente, ordonne par écrit à ce même général de faire arrêter tel officier, parce que, dit l'ordre, cet officier est aristocrate. Le général Pérignon lui répond à l'instant : « Je vous préviens, citoyen représentant, que cet officier, que vous m'ordonnez de faire arrêter comme aristocrate, a été tué hier en combattant pour la liberté. » Que de sens dans cette réponse ! tout est là.

M. Lavallée a un style rapide et quelquefois brillant dans ses descriptions. Nous aurions plusieurs citations à faire dans ce genre, nous nous bornerons à celle-ci :

« Plus je vois ces Français, plus ils m'étonnent : quand on vit avec eux, on est forcé de les aimer ; mais par fois on se demande par quelle raison on les aime. Ils sont gracieux, affables, prévenans : abordez-les, ils vous caressent ; quittez-les, ils vous oublient. Tant mieux ; peut-être ; car, pour être l'ami de prédilection d'un Français, il faudrait tous les jours faire connaissance avec lui. Sont-ils bons, sont-ils méchans ? C'est un problème : ni l'un ni l'autre, peut-être. Leur amitié est un phosphore ; leur haine une épigramme. Gais, folâtres, volages à l'excès, ils font toujours le contraire de ce qu'ils disent. Il s'accommodent de tout, et ne sont jamais contens de rien : rire et plainte sont pour eux synonymes. Comme leur chagrin est sans gravité, leurs consolations sont sans éloquence : ils *dépensent* leurs douleurs comme leurs richesses, sans songer au lendemain. Dans l'homme français il y a toujours deux hommes ; l'homme parlant et l'homme agissant, et ces deux hommes ne se consultent jamais. L'homme par-

Digitized by Google

» leur s'attendrit souvent; l'homme acteur très-rarement: » le parleur passera six mois à faire un traité sur la bien- » faisance ; et l'acteur froissera chaque jour l'infortuné » sans lever les yeux sur lui. »

On trouve dans les *Lettres d'un Mameluck*, beaucoup de tableaux aussi vivement tracés, mais ils ne produisent pas leur effet, parce qu'ils sont liés à des choses invraisemblables, et que le lecteur ne reste jamais un moment dans l'illusion que doit faire naître ce genre d'ouvrage. On ne croit jamais entendre un Mameluck, mais toujours un Français, et un Français qui brûle de montrer son esprit. Il le prodigue trop, et on pourrait lui appliquer ces mots d'un écrivain moderne : *C'est avoir beaucoup d'esprit, que d'en avoir trop, mais à mon avis ce n'est pas en avoir assez.* Au reste, on voit tant d'excellentes choses, même dans les arts, se faire sans esprit, qu'on pourrait croire qu'il n'est presque bon à rien, et nous pensons qu'on devrait bien enfin revenir au simple bon sens, ne fût-ce que par esprit de nouveauté, et par envie de paraître extraordinaire.

Dictionnaire universel de la langue Française, avec le latin, et *Manuel d'Ortographe et de Néologie*, extrait comparatif des Dictionnaires publiés jusqu'à ce jour; par *P. C. V. Boiste*, homme de lettres, imprimeur. Deuxième édition; deux volumes in-8°. oblongs, de près de 1300 pages. Prix : 13 fr. et 19 fr. par la poste. A Paris, chez *Desray*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 36; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce dictionnaire est justement qualifié d'*Universel*; il contient tout ce qu'on peut désirer sur la connaissance et l'usage de la langue française. En le parcourant, on est étonné de trouver, dans deux volumes, tout ce qu'il promet; on est étonné en même temps du courage qu'un homme de lettres a eu de se livrer à un travail aussi péni-

Digitized by Google

ble que peu apprécié. Cependant, lorsqu'on connaît quel était l'objet de M. Boiste, quels en sont les détails, quels en sont les avantages, on ne peut que lui savoir un gré infini de la publication d'un ouvrage qui est également utile à ceux qui apprennent la langue française, et à ceux qui écrivent dans cette langue. Le but que l'auteur s'est proposé, a été, 1°. de donner succinctement la signification des mots, leurs acceptions différentes et leurs équivalens ou synonymes, en indiquant les différences, souvent très-grandes, dans la signification, et quelquefois même les sens très-opposés que leur donnent les autres dictionnaires;

2°. De présenter avec clarté le rapprochement et la comparaison des systèmes d'ortographe, c'est-à-dire, les différentes manières d'écrire les mots lorsqu'ils sont susceptibles de variantes, ce qui est très-fréquent;

3°. De séparer le *mologisme* de la *mologie*, c'est-à-dire, de désigner, par des indications précises, les mots nouveaux adoptés depuis l'Académie, et qui font aujourd'hui partie de la langue; ceux qui ne peuvent être employés qu'avec circonspection, même dans le style familier, et ceux qui doivent être rejetés.

Le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1778, a servi de base à ces recherches, mais en y ajoutant tous les mots des autres dictionnaires anciens et modernes, avec l'indication de leurs auteurs et les termes particuliers aux sciences, arts, manufactures et métiers, etc. Le nouveau lexicographe a compulsé pour ce dictionnaire, l'un après l'autre et mot pour mot, tous les autres dictionnaires; il a fait le relevé des mots qui ne s'y trouvaient pas, et rétabli ceux qu'il avait omis, noté toutes les différences dans l'ortographe et les définitions; comparant ensuite ces dictionnaires entr'eux, il a rapproché les autorités, soit pour l'adoption d'un mot, soit pour la manière de l'écrire, et pour sa définition : les nouveaux dictionnaires de 1799 et de 1803, ainsi que ceux de Trévoux et de Gattel, ont servi à perfectionner cette nomenclature.

Digitized by Google

M. B. ne s'est pas borné à ces rapprochemens ; Restaut, Wailly, Richelet, les dictionnaires particuliers, tels que ceux du *vieux langage*, le *Manuel Lexique*, le *Glossaire Français*, les *Dictionnaires néologiques* ont été consultés, tous les systèmes d'ortographe ont été comparés, analysés et resserrés comme le format l'exigeait.

Les termes de sciences ont été fournis par les deux *Encyclopédies* et par les traités particuliers ; ceux des arts, manufactures et métiers, par les livres classiques et par les descriptions que l'Académie des Sciences en a publié.

Le laborieux lexicographe voulant former *un corps complet de langue*, a cru devoir ajouter à son dictionnaire divers traités particuliers, qui réunissent tout ce qu'on peut désirer de trouver dans une collection entreprise pour l'utilité et l'instruction. On trouve donc ici un dictionnaire des synonymes ou acceptions de la langue, des dictionnaires de rimes, de mythologie, des personnages célèbres, de géographie universelle, des traités particuliers de *versification*, de *ponctuation*, de *conjugaison des verbes*, des *principales difficultés de la langue française* ; enfin, d'un *tableau de grammaire, parfaitement bien conçu*, et exécuté avec clarté. On a réuni, dans un espace aussi circonscrit, les diverses connaissances nécessaires pour se perfectionner dans l'étude de notre langue ; c'est une encyclopédie portative sur une matière qui ne peut être étrangère aux Français, et qui est de la première utilité pour ceux qui apprennent cette langue ; c'est le dictionnaire des dictionnaires. Le principal but de ce travail a été de présenter la langue française non-seulement avec tous les mots, toutes les expressions et les locutions dont elle se sert pour rendre toutes les pensées, exprimer tous les sentimens, peindre toutes les images, mais encore avec tous les termes qu'elle emploïe pour désigner les êtres physiques et métaphysiques, etc. On peut assurer que l'auteur a rempli une tâche qui demandait autant de sagacité que de persévérance, autant de recherches que d'intelligence.

Digitized by Google

Les hommes de lettres reconnaîtront aisément les diverses périodes par lesquelles la langue française a passé, pour parvenir à être la langue de l'Europe. M. Boiste les divise en quatre âges. Le premier, est celui où *Jean de Meun*, *Montaigne*, *Marot*, *Cholet*, *Rabelais* écrivaient. Le deuxième âge est celui de Louis XIV, sous le règne duquel des hommes de génie la fixèrent. Le troisième, est celui de *Buffon*, de *Voltaire*, de *J.-J. Rousseau*, et autres écrivains qui se rapprochèrent le plus des grands modèles. Le quatrième, est celui où le néologisme est venu la corrompre par ses innovations, l'affaiblir par ses prétendues richesses.

Nouveau Dictionnaire universel, historique, biographique, bibliographique et portatif, contenant l'histoire, les vies, actions et caractères des hommes qui, dans tous les temps et chez toutes les nations, se sont rendus célèbres par des talens, des vertus et des crimes, etc.; ainsi que des révolutions des états, la succession des princes et souverains anciens et modernes; précédé d'une table chronologique des événemens, découvertes et inventions qui correspondent à ce dictionnaire, et forment une suite des principaux faits de l'histoire générale, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Traduit de l'Anglais, de *John Watkins*, et considérablement augmenté par M. *l'Ecuy*, ancien docteur de Sorbonne, abbé de Prémontré. Deux volumes in-8°. Prix : 12 fr. et 16 fr. par la poste. A Paris, chez *Desray*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 36; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42.

Parmi les productions nombreuses, insignifiantes et même condamnables qui paraissent chaque jour, il est agréable pour les journalistes d'avoir à annoncer de temps en temps des ouvrages recommandables par leur utilité et par le mérite de leurs auteurs. L'idée d'un dictionnaire

Digitized by Google

historique, qui, en faisant connaître les hommes célèbres de tous les temps, fût à la portée des facultés de tous les lecteurs, est due à l'abbé l'Avocat: il l'exécuta avec succès, quoique son premier essai fut incomplet. On s'est emparé de son plan et on a multiplié les volumes, en s'éloignant des vues qui l'avaient fait entreprendre. Les dictionnaires historiques sont devenus des livres de bibliothèque. M. l'Ecuy a voulu rappeler celui qu'il vient de publier à sa première destination. En traduisant Watkins il n'aurait pas rempli son but, qui était de donner, dans le moins de volumes possible, un ouvrage *portatif* qui renfermât le plus d'articles intéressans; aussi n'a-t-il emprunté de l'auteur anglais que les articles qui faisaient connaître les hommes célèbres de l'Angleterre; tout ce qui intéressait la France était incomplet : il a donc fallu abréger, corriger, quelquefois augmenter et souvent compléter ce qui avait été ou négligé ou oublié. On peut dire que ce n'est point ici une traduction de Vatkins, mais un ouvrage qui appartient, presque en totalité, à M. l'Ecuy; il ne lui doit que le fond et l'identité du plan. L'auteur anglais avance que sa collection contient un ou deux mille articles de plus que celles qui l'ont précédée; on peut dire que celle-ci en contient à-peu-près autant, qui ne sont point dans la sienne. L'auteur français, en formant sa collection d'après ses propres recherches, se serait épargné un travail pénible; il n'aurait pas été obligé de refaire ce qui était inexact, de suppléer ce qui avait été oublié, de réformer ce qui s'éloignait de l'impartialité, principal caractère de l'historien. C'est cette impartialité qui distingue le nouveau dictionnaire; c'est dans cet esprit qu'il a été fait. « On s'est abstenu de jugemens, dit l'auteur, à l'exception de ceux que le public et la postérité » ont consacrés. On s'est dépouillé de ses propres opinions » pour se borner à exposer simplement les faits. On a » gardé, à l'égard des personnes, tous les ménagemens » compatibles avec la vérité. On a parlé de toutes les » sectes religieuses avec les égards qui paraissent dûs à ce

Digitized by Google

» qui est l'objet du respect d'autrui, parce qu'on n'a pas » cru qu'un dictionnaire dût ressembler à un traité dog- » matique. On a cité les ouvrages, en s'interdisant la » critique. On a évité, avec plus de soin encore, tout ce » qui peut tenir à l'esprit de parti ; autant qu'on l'a pu, » on a mis le lecteur en état de juger ; on a préféré lui en » laisser le plaisir et le soin. »

M. l'Ecuy a été fidèle à la règle qu'il s'était prescrite ; on en jugera par l'article que nous citons. « Jean-François » de la Harpe, membre de l'Académie Française, et l'un » des littérateurs les plus distingués de la fin du dix-hui- » tième siècle, était né à Paris, en novembre 1739, d'une » famille noble et ancienne du pays de Vaud ; elle était » protestante, et perdit sa fortune pour avoir embrassé la » religion catholique. La Harpe fit ses études dans l'Uni- » versité de Paris, d'une manière brillante ; il débuta très- » jeune, dans la carrière de la littérature, par des héroï- » des ; bientôt il prit plus d'essor, et s'essaya dans le genre » dramatique. Il donna, en 1764, *le Comte de Warwick*, » tragédie qui eut le plus grand succès ; elle fut suivie, » dans la même année, de *Timoléon*, autre tragédie, » accueillie moins favorablement. Ses autres pièces dra- » matiques sont : *Mélanie*, *Coriolan*, *Virginie*, *Ment- » sicoff*, *Jeanne de Naples*, *les Barmécides*, *Philoctète*, » *Gustave*, *les Muses rivales*, etc. Il est auteur de plu- » sieurs éloges qui ont remporté le prix de l'Académie » Française : tels sont ceux de *Charles V*, *de Fénélon*, *de* » *Racine*, *de Catinat*. La même couronne fut adjugée à » quelques pièces de poésies, notamment à une *Ode sur* » *la Navigation* et à des vers sur *les Talens dans leur* » *rapport avec la société et le bonheur*. On lui doit d'uti- » les et bonnes traductions, celle des *douze Césars de* » *Suétone*, *de la Louisiade du Camoens*, de la *Jérusalem* » *du Tasse*, en vers français, de laquelle il n'a encore été » publié que des fragmens. On a de lui un *Abrégé de* » *l'Histoire des Voyages*, un *Cours de Littérature* plein » de goût, et qui lui a mérité le titre de Quintilien fran-

Digitized by Google

» çais. La Harpe avait été emprisonné sous Robespierre ; » c'est pendant sa détention qu'il reprit des sentimens re- » ligieux ; le reste de sa vie fut occupé à les manifester, » quoiqu'il paraisse que ce changement n'ait pas été vu » de bon œil par un parti qui devait regretter la perte » d'un homme de son mérite. Au 18 fructidor, il fut de » la nombreuse liste des condamnés à la déportation. Il » eut le bonheur de s'y dérober, en se cachant. Il repa- » rut quand le danger fut passé, et continua d'écrire en » faveur des principes religieux et de ceux du goût. Il » mourut le 11 février 1803. Un testament simple ex- » prime ses derniers sentimens ; ce sont ceux d'un phi- » losophe chrétien. Les œuvres de la Harpe avaient été » réunies en six volumes in-8°., sans son théâtre, qui » devait former deux volumes. Cette collection est loin » d'être complète. Depuis cette édition, il a paru son » *Cours de Littérature*, une *Correspondance littéraire*, en » quatre volumes in-8°. Il se proposait de donner des » *Commentaires sur Crébillon.* Parmi ses papiers, il s'est » trouvé des manuscrits précieux, qui seront incessam- » ment publiés dans une nouvelle édition de ses œuvres, » laquelle doit être faite sous la direction de son ami, » M. de Fontanes. »

L'ouvrage de Watkins a une table chronologique destinée à lier les événemens épars ; M. l'Ecuy a jugé qu'étant plus étendue, elle remplirait mieux cet objet ; et elle est devenue douze fois plus considérable que la première. Les siècles s'y présentent comme dans un tableau en miniature, et l'esprit embrasse, dans leur ensemble, l'espace immense des âges. C'est une espèce de table de chapitres des annales du genre humain. On y a sur-tout inscrit avec soin tous les événemens relatifs à la révolution. On aime par fois à retourner sur ses souvenirs, parce qu'il y a quelque plaisir à songer aux dangers auxquels on a échappé.

Ce répertoire biographique est fait avec une exactitude, une précision, une modération qu'on trouve rarement dans des ouvrages de ce genre. L'auteur a rempli son objet ;

Digitized by Google

il a rendu son dictionnaire aussi complet qu'il était possible ; il l'a mis à portée de tous les lecteurs et de toutes les fortunes. Il peut même être de quelque utilité aux littérateurs.

Rapport du Comité central de Vaccine, établi à Paris par la société des souscripteurs pour l'examen de cette découverte. Un volume in-8°. Prix : 7 fr. et 7 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez madame veuve *Richard*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 11 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Cet ouvrage n'est, pour ainsi dire, que le recueil des expériences qui doivent fixer l'opinion publique sur la plus belle découverte de la médecine moderne. L'histoire même de cette science, dans ses différentes époques, n'offre aucune autre découverte plus importante ; par la grandeur et l'universalité du mal qu'elle a pour objet, par la simplicité du remède qu'elle lui oppose, par son influence sur l'avenir ; et l'on peut ajouter, par les circonstances au milieu desquelles elle s'est propagée. En effet, c'était pendant les bruits de guerre et les troubles de l'Europe, qu'un médecin anglais vérifiait et démontrait les avantages de la vaccine ; tandis que la fleur des générations était moissonnée dans les champs de bataille, et que la discorde multipliait les formes d'une mort violente, la science travaillait, dans la solitude, à détruire une des chances inévitables de la vie humaine ; et, sans doute, la *vaccine* (si toutefois ce nom lui reste) paraîtra comme une sorte de compensation donnée à la société par cette main paternelle qui pèse les biens et les maux, et maintient l'équilibre et l'harmonie de l'univers.

L'ordre de ce rapport est le même que le comité de vaccine a suivi dans ses recherches, et l'on y reconnaîtra d'une manière bien sensible, le bon esprit et la supériorité de méthode qui préside aujourd'hui aux sciences. Il

Digitized by Google

n'y a pas long-temps encore que l'on disputait sur l'inoculation. Les gens de lettres écrivaient des mémoires, une question de fait était devenue un objet de raisonnement, et l'on oubliait presque toujours la seule autorité qui pût fixer tous les doutes, l'autorité de l'expérience. Le comité de vaccine donne un exemple bien différent.

Au premier bruit de cette découverte, on voit se former une réunion de savans, qui d'abord remontent à la source, constatent le fait, établissent des correspondances, recueillent toutes les lumières, intéressent le gouvernement à leurs travaux (1), et s'appuient de tous les secours réunis de l'esprit méthodique et d'une administration intelligente; fondent des hospices, où les expériences se succèdent sous les yeux de leurs juges naturels, sans passer par les altérations de l'ignorance et de la mauvaise foi; mais, toujours dans l'examen et le rapprochement de ces expériences diverses, procèdent avec un esprit de réserve, plus conforme à leur crainte qu'à leurs désirs, et qui les rendait, en quelque sorte, les interprètes de la défiance qui accompagne toujours une découverte récente. Aussi la rapidité de ses progrès fut proportionnée à la prudence et à la circonspection de ses premiers essais; et dans moins de trois années, la vaccine, répandue dans tout le nord de l'Europe, dans la Turquie, d'où l'inoculation nous était venue, dans l'Inde même, a déjà reçu, d'une multitude d'expériences favorables, une autorité et une sanction à laquelle le temps ne peut rien ajouter.

Mais le comité de vaccine n'avait pas seulement à résoudre les doutes des savans et des médecins, il devait encore répondre à toutes les difficultés des gens du monde;

(1) Le comité associe à sa reconnaissance et à la gloire de ses travaux, MM. la Rochefoucault - Liancourt, qui le premier donna l'idée d'une souscription pour les recherches sur la vaccine, Frochot préfet du département de la Seine, Duquesnoi, maire du dixième arrondissement, etc. Les membres de l'Institut, auteurs *du rapport sur la vaccine*, et parmi eux le docteur Hallé, qui a donné des renseignemens décisifs sur cette belle découverte.

Digitized by Google

il devait persuader les mères ; et cette considération justifiera plusieurs détails de ce rapport, que l'on serait tenté de croire superflus. On y voit qu'il ne dédaigne aucune objection, aucun renseignement, aucun bruit populaire ; et ce n'est qu'après un nombre infini d'expériences renouvelées, de faits constatés ou démentis, d'épreuves et de contre-épreuves, qu'il prononce enfin le grand résultat de ces travaux.

« Le comité a reconnu, dans cette affection singulière, » une éruption nouvelle, entièrement distincte de toutes » celles qui sont connues, qui, paraissant particulière à » l'une des espèces les plus utiles et les plus nombreuses » de nos animaux domestiques, peut cependant se trans- » mettre à l'homme ; qui, lorsqu'elle lui a été inoculée et » qu'elle se développe, offre la marche la plus bénigne, » n'est accompagnée d'aucune autre apparition de pus- » tules que celles qui surviennent à chacune des piqûres ; » ne se communique ni par l'air, ni par le contact ; n'est » sujette à aucune récidive, et se termine, sans trouble, » en un petit nombre de jours.

» Dans cette action si calme et si douce, il n'a pas » moins reconnu un grand pouvoir, celui de modifier » l'économie animale, et d'anéantir en nous cette dispo- » sition si universelle, si constante, qui nous rend suscep- » tibles d'être atteints par la contagion de la petite vérole. » Cette puissance secrète de la vaccine, éprouvée pendant » une longue suite d'essais tentés, pendant plus de trois » ans, sur des milliers d'individus de tout sexe et de tout » âge, ne s'est démentie en aucune occasion. Le comité a » reconnu la plénitude de son effet, même dans les cir- » constances où la contagion, développée par tous les » moyens possibles, était mise aux prises avec son pou- » voir, armée de toute sa force et portée au plus haut » degré d'énergie auquel elle puisse parvenir. »

Ainsi les conjectures de plusieurs hommes d'un génie supérieur, tels que Boerhaave, Stoll, Huxham, *qui avaient pressenti la possibilité d'énerver le virus vario-*

Digitized by Google

lique, recevront un accomplissement qu'ils n'auraient pas même osé espérer. Les dangers de la petite vérole sont prévenus non-seulement pour chaque homme en particulier, mais pour la société entière, et désormais ce fléau sera compté avec la lèpre et plusieurs autres maladies contagieuses, que les progrès de la civilisation ont fait disparaître, et qui n'occupent plus de place que dans la liste des infirmités humaines.

Quelques savans ont prétendu que la *vaccine* avait été connue en France avant la publication des travaux du docteur Jenner. On se rappelle avoir entendu dire au respectable d'Aubenton que, dans la Bourgogne, il avait souvent observé sur les mains des gens de la campagne, une sorte de boutons, qu'ils disaient leur avoir été communiqués par leurs troupeaux; et auxquels ils attribuaient une vertu préservative contre la petite vérole.

Mais une découverte appartient à celui qui en tire les conséquences et qui en applique les résultats, comme une pensée appartient à celui qui l'exprime; et combien d'observations indifférentes aujourd'hui, sont peut-être encore le germe de grandes découvertes pour l'avenir! Aussi le comité termine l'exposé de ses travaux, en payant, « au nom des souscripteurs, un juste tribut de reconnais-» sance *à l'illustre auteur de la découverte*, le docteur » Jenner, qui désormais sera compté au nombre des » hommes qui ont le plus honoré la science et le mieux » servi l'humanité.

» Et il associe à cet hommage le docteur Woodville, » qui, par son voyage en France, lui a été si utile et a si » puissamment concouru au succès de ses expériences. »

Il se présente ici une réflexion à laquelle les savans français ont plus d'une fois donné lieu, et qui est trop honorable à la France en général, pour la passer sous silence; c'est qu'elle est peut-être la seule nation qui sache louer dignement le mérite étranger. Attribuera-t-on cette disposition à l'indifférence pour la gloire nationale, ou à une sorte de générosité qui, dans un individu, est la marque

Digitized by Google

d'un caractère élevé et d'un esprit supérieur? Quoi qu'il en soit, on peut dire, sans amertume, que si la découverte de la vaccine appartenait aux médecins français, leur éloge eût été moins pur, ou leur gloire plus contestée. Cette observation, au reste, a déjà été faite par Voltaire, qui avait des vues si saines et des préventions si injustes, et dans cet *Essai sur les Mœurs*, où il fait si bien les honneurs de sa nation, et qui est souvent un *essai sur les ridicules et les travers de la société*; après avoir vengé la mémoire de Colomb des nations rivales qui lui disputaient la gloire de la découverte du Nouveau-Monde, il ajoute :

« Je remarque exprès ce défaut d'équité, de politesse » et de bon sens dont il n'y a que trop d'exemples; et je » dois dire que les bons écrivains français sont, en général, ceux qui sont le moins tombés dans ce défaut intolérable. Une des raisons qui les font lire dans toute » l'Europe, c'est qu'ils rendent justice à toutes les nations. »

ANNONCES.

Le Mérite des Femmes, poëme; par *Gabriel Legouvé*, membre de l'Institut national. Troisième édition, revue et augmentée. Un volume in-12, papier vélin. Prix : 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 25 cent. par la poste. A Paris, chez *Antoine-Augustin Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

Rapport fait à la société des inventions et découvertes, le 28 brumaire an XI, sur une balance inventée et construite par le citoyen *Fortin*, ingénieur en instrumens de physique et mathématiques, à l'école centrale du Panthéon Français. Avec figure. Prix : 75 cent., et 1 fr. par la poste. A Paris, chez *Delaplace*, libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 31.

Art Poétique d'Horace, traduction nouvelle en vers français, par *R. A. Dardaoust*. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez la veuve *Nyon*, libraire, pavillon des Quatre-Nations.

Ces trois ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

POLITIQUE.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Nous avons assez parlé, dans notre dernier numéro, des mesures financières de la Grande-Bretagne. C'est une sorte de levée en masse de toutes les fortunes. En lisant le *Moniteur* de dimanche dernier, nous avons été étonnés d'y trouver l'*income tax* apprécié à la valeur du vingtième des propriétés ou de deux années du revenu. Nous doutons que cette évaluation soit exacte. M. Addington n'a proposé le nouvel *income tax* que comme un impôt sur le revenu, ainsi que le porte la dénomination même de cet impôt. De plus, ce ministre ne l'a proposé que sur les erremens de celui de M. Pitt, avec cette différence que ce dernier l'avait porté au dixième du revenu, sans y comprendre les fonds publics et les petites fortunes, et que M. Addington, en le réduisant au vingtième du revenu, lui a fait embrasser les fonds publics ainsi que les fortunes inférieures. Il est vrai que, dans le cours des discussions, il a été question de rechercher le capital là où on ne pourrait trouver assez clairement le revenu; mais nous n'avions pas cru que le nouvel impôt dût être regardé, en général, comme un impôt sur la propriété.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit de tout point excessif. Toutes les fois qu'une nation paie un impôt direct considérable, le plus petit impôt indirect devient une charge accablante; et réciproquement, lorsque ce sont les impôts directs qui ont le plus de poids. Nous n'en citerons qu'un exemple. On s'est plaint, en France, de quelques misérables centimes qui ont été imposés sur les feuilles publiques. En Angleterre, chaque feuille publique paie sept sols, seulement pour le timbre, sans compter les autres droits, qui portent sur les ouvriers, l'encre, les presses, les caractères, le papier. C'est en cela, et par les raisons que nous avons alléguées dans notre précédent numéro, que le nouvel *income tax* survenant au milieu

Digitized by Google

des autres impôts, est regardé généralement comme une calamité.

Les mesures militaires de l'Angleterre ne sont pas moins dignes d'attention que ses mesures financières. Les Anglais avaient déjà la milice, les volontaires, les troupes de ligne et l'armée de réserve : voilà qu'ils vont avoir encore leur population armée. Tous les individus mâles, depuis dix-sept ans jusqu'à cinquante-cinq, vont être tenus de prendre les armes, et de s'exercer régulièrement un jour de la semaine. Cette masse formera trois classes différentes ; la première, depuis dix-sept ans jusqu'à trente ; la seconde, depuis trente jusqu'à quarante-cinq ; et la troisième, depuis quarante-cinq ans jusqu'à cinquante-cinq. Les lieutenans des comtés pourront requérir une de ces classes, ou toutes trois, à leur volonté ; et leur service sera non-seulement contre les ennemis du dehors, mais encore contre les révoltés du dedans.

Cette mesure prise pour toute l'Angleterre, on ne voit pas très-clairement l'usage qui en sera fait pour l'Irlande. D'un côté, le secrétaire de la guerre dit *qu'il y a des particularités dans la condition de ce pays qui engagent à confier sa défense aux moyens déjà préparés à cet effet ;* d'un autre côté, il reconnaît « que la crise actuelle est » telle qu'il vaut mieux mettre au peuple de ce pays » les armes à la main, à l'effet de se défendre contre » l'attaque d'un ennemi étranger, que de l'exposer, par » la crainte de quelque hasard domestique, à tomber, » désarmé et sans défense, au pouvoir d'un conquérant. »

Quoi qu'il en soit, les ministres comptent que, pour l'Angleterre seule et l'Ecosse, cette mesure leur donnera de quatre à cinq cent mille hommes disponibles. Cette circonstance est digne de toute l'attention des politiques.

Qui que ce soit, qui a vu des écoles anglaises, aura pu apprécier à son juste mérite ces horribles rassemblemens d'écoliers qu'on fouette grands comme père et mère, et qu'un instituteur mène ensuite toute la journée le bâton à la main, en tâchant de leur inculquer, à force,

Digitized by Google

de coups de canne, un peu de science et de bon sens. Si cette grossière et stupide progéniture apprend peu de choses de ce qu'on veut lui enseigner, elle retient au moins cet adage très-répandu en Angleterre : « c'est qu'un Anglais doit toujours battre trois Français. » Et quoi ! tout ce que vous pouvez admettre, dans l'hypothèse d'un débarquement, c'est que 50,000 hommes atteignent vos rivages, et il vous en faut 600,000 pour vous défendre! Vous ne pouvez plus vous croire en sûreté, si vous n'êtes parvenu à armer douze Anglais contre un Français ! L'histoire pourra consigner ce singulier rapprochement ; mais cette mesure présente d'autres caractères qu'il est plus important encore d'examiner.

Si on ne voulait savoir sur ce point que notre pensée, nous ne balancerions point à affirmer que dans le cas où cinquante mille Français débarquassent en Angleterre, et les volontaires et les milices, et les troupes de ligne et l'armée de réserve, et la levée en masse, tout cela ne serait pas trois mois sans être subjugué. L'univers serait étonné de la facilité avec laquelle tout ce vain échafaudage, embarrassé dans lui-même, serait ébranlé et renversé. Il serait étonné de la célérité avec laquelle tout le peuple, passant de la fureur à la reconnaissance, trouverait des libérateurs dans ceux qu'il aurait regardé d'abord comme ses ennemis, et demanderait à contracter avec eux une alliance fondée sur les bases éternelles de la liberté de tous et des droits de tous.

Mais quoique ce soit ici entièrement et franchement notre opinion, il en est de notre affirmation comme de toutes les affirmations politiques ; elle n'est fondée que sur des chances de probabilité qu'une multitude de circonstances peuvent ou détourner ou déjouer. C'est à la raison à déterminer dans tous les événemens leur issue probable ; c'est en même temps à la sagacité à rechercher tous les résultats possibles. Les ministres sont déterminés à armer en Angleterre toute la population du pays. Il nous paraît probable que c'est un vain nuage qui se dissipera sans

Digitized by Google

effet. Mais si pourtant ce nuage s'établit, s'il se remplit, comme ils le veulent, de grêles, de foudres et d'éclairs, qu'en résultera-t-il? c'est ce qu'il convient d'examiner.

C'était une chose curieuse au temps du directoire et du comité de salut public de voir tous les efforts qu'on se donnait en France pour mettre l'Angleterre en révolution. Les insensés ne s'aperçevaient pas que les rochers qu'ils voulaient lancer dans les airs seraient infailliblement tombés sur leurs têtes; ils ne voyaient pas que si le peuple anglais avait renoncé tout-à-la-fois à ses habitudes, à ses arts, à ses mœurs, à toutes ses institutions, il eût été entraîné à faire la conquête de la France et celle de l'Europe. L'imagination s'effraie du spectacle d'un peuple de onze millions d'hommes arrachés tout-à-coup de toutes les cases que lui ont faites le temps, l'industrie, les rapports du commerce, tous les ingénieux artifices d'une longue civilisation, n'ayant plus de bras que pour les armes, de fer que pour le sang, de vaisseaux que pour porter avec plus de rapidité, sur tous les points du globe, ses cohortes armées : voilà ce que tramait dans sa fureur le comité de salut public, dans sa bêtise le directoire; tant les hommes savent peu en général et ce qu'ils font, et où ils vont, et ce qu'ils veulent.

En soulevant aujourd'hui tout le peuple anglais, les ministres se disent peut-être : « Nous allons créer la foudre et ensuite nous en disposerons. » Cette foudre commencera sans doute par les écraser eux-mêmes. Mais quand M. Pitt aura été mis en pièce, lord Hawkesbury en morceaux, l'Europe en sera-t-elle plus avancée? Elle doit, selon nous, attacher ses regards à un ordre de choses que des imprudens, s'ils avaient du succès, élèveraient pour leur perte et pour sa ruine. Nous prions les hommes d'état de peser mûrement les considérations suivantes.

Ou nous nous trompons beaucoup, ou voici ce qui a rendu la révolution française un objet d'effroi sur la terre. En même temps qu'on l'a vue affreuse dans son objet, on la vue extrême dans ses moyens. Tous ses

Digitized by Google

hommes sont devenus à-la-fois des soldats, toutes ses propriétés de la monnaie. Tous les moyens que la nature avait créés pour les arts de la paix sont devenus des instrumens de guerre, et la guerre s'est annoncée comme la destruction et le renouvellement du monde. A peine échappée de ce danger terrible, ce doit être un singulier spectacle pour l'Europe que de voir l'Angleterre rechercher les mêmes erremens, et se placer dans la même situation. Depuis long-temps, au lieu de monnaie, elle n'a plus qu'un papier basé comme les assignats sur les propriétés, et l'émission de ce papier est sans mesure comme sans terme. Avec ces moyens, que l'Angleterre parvienne encore comme la France révolutionnaire à mettre toute sa population sous les armes; au lieu de bombardemens inutiles, ou de quelques ravages infructueux, qu'elle puisse disposer à volonté, comme la révolution, de quatorze armées, les faire promener à son gré sur les mers pour envahir le Danemark, ou le Portugal, l'Espagne, ou la Suède; qu'elle puisse présenter dans toutes les divisions de l'Europe, comme elle a fait dans celles de l'Inde, l'intervention continuelle d'une grande puissance militaire; sapper sans cesse tous les états, à force secrète ou à force ouverte, et qu'on nous dise si à l'asservissement des mers ne s'ajouterait pas bientôt celui du continent. Si le gouvernement britannique ne fait que jouer, voilà ce qu'il veut faire craindre; s'il est sérieux, voilà ce qu'il trame. Et qu'on ne s'y trompe pas; il n'a pas sans doute, comme la révolution, le vent d'une multitude de passions effrénées pour enfler ses voiles et faire un chemin immense: mais il a l'avantage de plus de sagesse; il met plus d'ordre dans ses opérations, ses mouvemens sont plus sagement composés; ses assignats, qu'il appelle billets de banque, sont émis avec plus de sobriété; sa levée en masse est assujettie à plus de règle. D'un autre côté, si la domination des mers et l'asservissement de l'Europe qu'il a en vue est d'une nature moins attrayante pour la multitude, cet objet est plus mûri, mieux combiné; il a pour lui l'appui d

Digitized by Google

toutes les habitudes, et en quelque sorte l'assentiment national.

Tels sont, relativement aux nouvelles opérations de l'Angleterre, les résultats qu'elle paraît vouloir se ménager, et que plusieurs circonstances inopinées peuvent lui faire produire. L'analyse de cette situation présente, comme on voit, de l'importance. Ce n'est pas seulement pour son avantage que la France combat en ce moment, c'est encore peut-être pour le salut et pour la liberté de l'Europe.

Analyse des dernières séances du parlement.

C'est dans la séance du 18 juillet, que le secrétaire de la guerre a proposé les nouvelles mesures. Il a cité d'abord la loi des Anglo-Saxons, pour prouver que la construction des forteresses, la réparation des ponts et l'expédition contre les ennemis, étaient trois devoirs publics, et qu'il était de la prérogative royale d'appeler tout le peuple, lorsque le pays était menacé d'une invasion. Il a déclaré qu'il n'était pas impossible que 50,000 hommes débarquassent en Angleterre; que le Français était un peuple remarquable pour sa curiosité; qu'il était curieux de savoir s'il y avait en Angleterre des hommes capables de porter les armes, et il a cité à ce sujet un grand nombre de traits de courage de la nation anglaise.

M. Windham s'est levé, non pour combattre la mesure, mais pour se plaindre qu'on n'y eût pas pensé plutôt. « Si nous ne nous hâtons pas, dit-il, nous entendrons » parler, un de ces jours, de quelque général français » qui aura débarqué en Angleterre. Un autre jour il sera » rapporté qu'il a fait des progrès. Il est vrai que, d'après » de grandes autorités, l'invasion est impossible. C'est » l'avis de plusieurs magistrats instruits, d'un grand nombre de profonds théologiens, de plusieurs négocians » consommés, d'une multitude d'agriculteurs habiles, et » enfin de la plupart de nos jolies femmes. Mais une telle » opinion, nous ne l'avons pas entendue prononcer par

Digitized by Google

» la seule autorité à laquelle, en pareil cas, nous puis-
» sions donner quelque confiance. Nous entendons parler
» des militaires et des marins expérimentés. Cette auto-
» rité me paraît préférable à celle d'hommes qui n'ont vu
» la mer qu'à Margate, qui ne connaissent ses effets que
» dans une baignoire, et qui, avec nos murailles de bois
» et nos têtes de bois, persistent à nous croire invulné-
» rables. Jetez, messieurs, vos regards sur les temps
» présens, et dites-moi si nous n'avons pas vu s'effectuer
» une multitude d'événemens que la raison même aurait
» jugé impossible? La mesure est bonne; elle est néces-
» saire; elle est seulement trop tardive. Ce qui eût été
» préparé, il y a quatre mois, avec maturité et sagesse, ne
» pourra plus s'opérer qu'avec désordre et précipitation.
» Il me semble entendre, au sujet de cette nouvelle levée,
» les paroles du major Sturgeon. Les tambours battaient
» en front, les chiens hurlaient sur les derrières, et bien-
» tôt nos propres taureaux furieux vinrent jeter toute
» cette multitude en confusion. On nous a versé la vérité
» goutte-à-goutte; on a craint de nous précipiter dans une
» terreur panique. La conduite de la France, lors de
» l'invasion des étrangers, fut bien différente; rien ne
» fut dissimulé. Et en effet, c'est lorsqu'il y a peu de
» danger, qu'il n'y a aucun risque à l'exagérer. Eût-on,
» comme on le devait, effrayé le peuple? on eût eu au
» même moment l'offre de tous les services et de tous les
» efforts. On est réduit aujourd'hui à obtenir forcé ce
» qu'on pouvait obtenir de plein gré. Les hommes répu-
» gnent naturellement à ce qui leur est imposé. En effet,
» ce qui est imposé n'a rien qui flatte la vanité ou le
» zèle. »

M. Windham insinue ensuite que les Anglais sont naturellement gauches; que beaucoup auront de la répugnance à se montrer en spectacle sous le costume militaire, et à être ainsi un objet de ridicule et de risée; il craint que tous ces grands préparatifs ne finissent comme les grands canons, qui font beaucoup de bruit et peu d'effet.

Digitized by Google

Enfin, il trouve que le peuple n'est pas assez pénétré de sa situation, qu'il ne règne point assez de patriotisme, que tous les moyens de défense sont faibles, et que la Tamise, dont l'activité et l'industrie anglaise ont fait un grand fleuve, finira peut-être par devenir un petit ruisseau.

Lord Hawkesbury répond à M. Windham, qu'on ne peut concevoir aucune crainte sur les résultats ultérieurs d'un débarquement, qu'il s'en faut reposer sur le courage et sur l'orgueil du pays. Tant qu'il demeurera un arpent de terrain anglais, il n'est point du caractère britannique de l'abandonner ; même si vingt Londres étaient prises, il ne faudrait point encore désespérer du salut du pays.

Le chevalier Burdett prétend que le meilleur plan de défense est de rappeler tous les actes passés contre la liberté du pays, sous le règne du présent roi.

M. Pitt dit qu'il est impossible qu'un peuple fasse les efforts convenables pour sa défense, lorsqu'on le tient soigneusement dans l'ignorance de ses dangers. Il est, à cet égard, de l'avis de M. Windham. Il félicite les ministres d'avoir mis enfin un terme à leur apathie et à leur lenteur.

La discussion du 20 juillet a été principalement remarquable par des détails sur la différence du service volontaire au service forcé, et par un beau discours de M. Pitt. Les uns ont paru ne vouloir avoir recours qu'aux offres volontaires; les autres ont paru se méfier des offres volontaires, et ont préféré qu'on employât les moyens légaux. M. Pitt a voulu qu'on fit marcher ces deux mesures sur une ligne parallèle, et qu'on n'eût recours à l'une qu'au défaut de l'autre.

En réfléchissant à ce débat, il nous a paru que tout le monde se déviait un peu de la vérité. Faites-vous usage des offres volontaires ? vous avilissez tout ce qui sera de service forcé. Comment n'a-t-on pas vu que là où est le devoir, tout doit être censé volontaire? *Ubi amatur non laboratur, ou si labo atur labor amatur.* Le mouvement qui cherche

Digitized by Google

à s'annoblir, en se rendant indépendant du devoir, a le double inconvénient de donner une couleur servile à tout ce qui n'a pas pris sa forme, et de n'offrir aucune garantie pour un service qui ne se croit jamais engagé. Les Grenadiers Royaux en France, dont le service était forcé, furent d'aussi bons soldats que les autres troupes de ligne; et nos conscrits, dont un grand nombre marchent à regret, ne sont pas ceux qui se défendent le moins bien sur le champ de bataille.

Quand l'avis de M. Pitt a eu passé, le débat s'est engagé sur l'intervalle de temps qu'on pourrait accorder pour les exercices. M. Pitt a été d'avis de le prolonger jusqu'au mois de décembre, temps auquel on suppose que les Français tenteront préférablement leur invasion. C'est alors qu'il a tenu un discours de bravade, où il a provoqué toute la France, où il a répété plusieurs fois que l'Angleterre victorieuse, rendrait à l'Europe l'esprit d'indépendance que celle-ci avait perdu, et il a avoué que les préparatifs actuels *tendaient à changer les destinées futures de la Grande-Bretagne, ainsi que celles de l'Europe en général.*

Les débats du 22 juillet ont été plus remarquables encore: il y a été question de fortifier Londres, les approches de Londres, et au moins une partie des côtes; d'armer tout le peuple de piques de la même manière qu'ont fait les Français au temps de la révolution. Cet avis, ouvert par le colonel Crawfurd, a été appuyé par M. Pitt et par plusieurs autres membres. On a cité les fortifications faites autour de Paris lors de l'entrée du duc de Brunswick. Le capitaine Harvey a prétendu qu'il ne pouvait y avoir de descente en Angleterre avec de simples bateaux plats. Le ministre de la guerre a eu beau observer que tous ces détails ne pouvaient être la matière de débats parlementaires, la chambre n'en a tenu compte.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 21 *juillet.*

Lord Hawkesbury a fait lecture au parlement du message suivant de sa majesté.

« GEORGES roi, .

» Sa majesté ayant pris en considération la situation de l'illustre maison d'Orange, les liens du sang et d'amitié qui existent entre S. M. et cette maison, les services importans qu'elle a rendus à ce pays en tant d'occasions, et les pertes qu'elle a souffertes dans le cours de la dernière guerre, recommande ces circonstances à l'attention sérieuse de la chambre des communes, et l'invite à lui procurer les moyens d'accorder à cette illustre famille un subside pécuniaire proportionné à la situation dans laquelle elle se trouve, à ses prétentions et à la générosité nationale. »

Ce message a été renvoyé au comité des subsides.

Ce message, en vérité, est de nature à exciter une grande curiosité ! et nous ne pouvons nous empêcher de le recommander à la méditation de tous les souverains du Continent. Après la paix d'Amiens, lorsque le prince d'Orange se trouvait dans une situation en effet pénible, le ministère anglais lui refusa tout ce que ce prince était en droit de demander. Pendant les deux années de paix qui suivirent, on lui répondit sans cesse qu'on ne pouvait ni ne devait rien lui donner. La guerre se déclare, et un message sollicite en sa faveur la générosité nationale. Espérons que bientôt un autre message invitera la chambre à payer les dettes de la nation à l'égard du roi de l'île de Sardaigne, en s'acquittant avec ce prince des subsides qui lui sont encore dus. (*Moniteur.*)

— Les gazettes anglaises publient un office du prince régent de Portugal, en date du 3 juin 1803, portant en substance, que voulant observer la plus stricte neutralité vis-à-vis des puissances belligérantes, l'entrée des ports de ce royaume sera interdite aux corsaires, aux prises qu'ils auraient faites, aux frégates, vaisseaux de ligne et à tous autres bâtimens de guerre desdites puissances, excepté dans des circonstances où les lois de l'hospitalité rendraient cette mesure inévitable.

— Nous apprenons avec regret que plusieurs vaisseaux

Digitized by Google

marchands français, chargés pour les ports de France, sont arrivés sains et saufs à Cadix, et dans d'autres ports d'Espagne.

Du 27 juillet.

Les fonds viennent encore d'éprouver une baisse considérable : les trois pour cent consolidés sont à 52 1/4. — L'*Omnium*, à 8 1/4 de perte.

La malle de Dublin, qui est arrivée aujourd'hui, nous a apporté des nouvelles alarmantes. Cependant nous avons la satisfaction d'annoncer que les premiers bruits qu'on a répandus à ce sujet ont été exagérés. Dans la soirée du 23, il y eut une espèce d'émeute sur les quais, événement qui n'est pas extraordinaire dans ces sortes d'endroits ; mais comme cela arriva dans un moment où les esprits étoient dans un état d'agitation, à l'occasion des bruits qui se répandent sur les préparatifs d'une invasion, on interpréta cette circonstance comme un *soulèvement* des mécontens. Malheureusement un magistrat a été tué dans le tumulte. L'alarme s'était répandue à un tel point, qu'on dit qu'on avait battu la générale. Nous espérons cependant que les nouvelles qui nous seront apportées par le premier courrier, dissiperont les craintes que nous avons éprouvées en apprenant cet événement.

La chambre des communes a voté une somme de cinquante mille livres sterling et une annuité de seize mille livres sterling, comme une compensation en faveur du prince d'Orange. On a aussi adopté un vote de crédit de de deux millions cinq cent mille livres sterling pour les besoins du gouvernement.

Le court exposé qu'on va lire de la conduite des soldats français en Hanovre, est si horrible et si révoltant, que nous nous fussions abstenus d'offrir un pareil tableau à nos lecteurs, si nous n'avions pas jugé que cette tâche était pour nous un devoir dans les circonstances actuelles, pour montrer aux Anglais de quoi sont capables ces bandits qui nous menacent d'une invasion, et combien leur caractère est différent de ce qu'ils en disent eux-mêmes dans leurs journaux. Cet extrait est copié d'une de nos gazettes du matin : — « Depuis le moment où » l'électorat a été conquis, ce n'a été qu'une scène de pil» lage et de carnage, qui ne le cède, dit-on, qu'à la si» tuation de la Suisse au printemps de 1798. Les soldats » français n'ont mis aucun frein à leurs passions domi» nantes ; la *rapacité*, la *cruauté* et la *débauche*. Dans la

Digitized by Google

» ville de Hanovre, et jusque dans les rues, les femmes » de la première qualité ont été violées par les derniers » des soldats, sous les yeux de leurs maris et de leurs » pères, et ont été exposées à tous les outrages que » la licence la plus effrénée pouvait imaginer, et qu'on » ne saurait décrire. Nous connaissons les noms de quel- « ques-unes de ces malheureuses dames; mais l'honneur » de leur famille, et leur sûreté personnelle pour l'a- » venir, nous empêchent de les publier. Le baron de K..., » partisan bien connu de la philosophie et de la politique » des Français, se rendit auprès du commandant de » Hanovre, et réclama sa protection comme admirateur » de la révolution française : mais il fut très-mal accueilli » par l'aga des janisaires du sultan Bonaparte, qui lui » dit : *Le jacobinisme n'est plus aujourd'hui de mode* : » *retirez-vous*, etc. Les paysans n'ont pas été mieux » traités; plusieurs villages ont été brûlés, et deux dis- » tricts ont été livrés à toutes les horreurs d'une exécu- » tion militaire. Au milieu de ces scènes atroces, telle » est la misérable dégradation du Continent, que depuis » Naples jusqu'à Berlin, il n'est aucune gazette qui ose » publier un seul mot de vérité sur ce qui se passe en Ha- » novre (1). »

On a reçu samedi la première malle expédiée de Gothembourg. Les lettres sont datées du 13 du courant, et elles annoncent que la médiation de la Russie n'avait rapport qu'à cette partie de nos démêlés avec la France, qui concerne l'ordre de Malte. On dit que l'empereur a proposé six articles à ce sujet, etc.

Le sénat de Hambourg a expédié des courriers à Saint-Pétersbourg et à Berlin, pour représenter à ces deux cours la malheureuse situation où leur ville est réduite par le blocus de l'Elbe, et pour les prier de solliciter auprès du premier consul l'éloignement des troupes fran-

(1) Les Anglais répandent avec affectation, et sous toutes sortes de couleurs, que l'armée française a tout massacré en Hanovre, qu'elle y a fait des choses horribles. C'est ainsi qu'on avait persuadé aux Allemands et aux Italiens que nous mangions les enfans, que nous violions les filles et brûlions les temples. Quand, à leur grand étonnement, ils ont vu une armée composée de citoyens, humaine, disciplinée autant que brave, ne méprisant aucune classe de citoyens, et sur-tout les laboureurs, les artisans, et la partie nombreuse et respectable du peuple qui offrait à chaque soldat l'image de sa famille, la révolution a été complète; et ils nous ont d'autant plus aidés, qu'ils avaient été plus impudemment trompés.

Digitized by Google

caises de Stadt et des autres places qui ont occasionné le blocus.

Une division de la flotte russe a fait voile de Cronstadt pour croiser dans la Baltique, et était attendue à Copenhague, pour assurer, dit-on, la protection du Sund. Un vaisseau de ligne russe et plusieurs frégates étaient arrivés le 15 juin à Travemunde près de Lubeck.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer d'autres nouvelles d'une nature plus satisfaisante. On dit d'abord qu'une des premières maisons de commerce dans la cité a reçu des avis de Hollande portant que les troupes bataves commencent à porter impatiemment le joug des commandans français, et que deux régimens s'étaient déjà révoltés (1). (*Extrait du Star.*)

Le bill pour la défense générale a passé hier dans la chambre des lords, et il recevra la sanction royale aujourd'hui. On y a fait plusieurs amendemens, dont le plus important porte qu'aucun membre d'une association volontaire effective, ne sera sujet à être requis pour servir dans l'armée de ligne ou dans les corps de milices.

INDES ORIENTALES.

Mahé, côte de Malabar, le 22 novembre 1802, (1^er^. *frimaire, an* 11).

Hulkar a gagné une grande bataille à neuf lieues de Koulack, sur les Anglais réunis au Pascheva. Les Anglais négocient dans ce moment avec le chef des Marattes pour une portion du territoire de cette nation, qui paraît être à leur convenance.

On écrit de Canton que trois vaisseaux de guerre anglais s'étant présentés devant Macao, le 19 mars 1802 (28 ventose an 10), le commandant de cette escadre requit le gouverneur de le laisser entrer dans le port, pour secourir les Portugais contre les Français qui, disait-il, venaient s'emparer de cet établissement. Le gou-

(1) Rien ne prouve avec plus d'évidence le besoin où se trouve aujourd'hui l'Angleterre de susciter le trouble, et d'avoir recours à la fabrication de quelques nouvelles extraordinaires, que ce tas de mensonges et de faux bruits qu'elle fait courir. Aujourd'hui, c'est l'armée batave qui se révolte contre les Français; demain, c'est l'Italie en masse; après-demain, c'est une nouvelle plus absurde encore. Vous avez là de tristres ressources pour animer votre peuple. Les fardeaux que vous lui faites supporter sont trop lourds, vos agens de troubles trop discrédités, et l'Europe et la France trop unis dans des sentimens d'indignation contre vous, pour que vous puissiez voir se réaliser la moindre partie de vos espérances.

Digitized by Google

verneur en référa au sénat qui refusa l'entrée aux Anglais, en observant qu'il serait temps de prendre un parti à cet égard si les Français venaient à paraître, et que d'ailleurs la Chine n'avait rien à craindre des Français. Toutes les impostures que prodigua le commandant de l'escadre furent inutiles. Il fut obligé de mettre à la voile le 8 juillet suivant (19 messidor), et il partit sans saluer les forts.

Vienne, 21 juillet.

Les nouvelles qu'on reçoit des frontières de la Turquie, sont toujours d'une nature très-fâcheuse; quoique l'on n'ait pas des notions exactes sur le véritable état des choses; il résulte des différens rapports, que le trouble et l'anarchie augmentent de plus en plus dans cet empire; que la plupart des pachas ou gouverneurs, bien loin de chercher à éteindre le feu de la révolte, l'attisent et favorisent secrètement les insurgés; qu'enfin la jalousie, l'envie, la haine, la cupidité sont autant d'élémens dont les moteurs cachés se servent pour mettre tout en combustion, armer les habitans les uns contre les autres, et opérer par ces froissemens la dissolution absolue de l'empire ottoman.

Outre le principal foyer, qui est à Widdin (résidence de Passwan-Oglou), il y a en Bosnie un rassemblement de mécontens; un autre sur les frontières de la Valachie; enfin, le corps nombreux de brigands qui menace Andrinople, s'étend en plusieurs divisions depuis les frontières de la Macédoine, jusques dans la Bulgarie. D'un autre côté, l'Albanie, et tous les pays qui formaient l'ancienne Grèce, ne sont rien moins que tranquilles; les pachas, désunis entr'eux, gouvernent arbitrairement leurs provinces, et font peu de cas des firmans de la Porte. Quelques-uns sont en guerre ouverte. Dans cet état des choses, une puissance du Nord a fait de sérieuses représentations à la Porte, et a offert d'intervenir elle même activement pour rétablir l'ordre dans la Turquie européenne, et anéantir les brigands. Mais la Porte n'a pas cru devoir accepter cette offre; elle a répondu que les mesures les plus énergiques allaient être prises par sa hautesse pour atteindre ce but.

Des bords du Mein, 30 juillet.

Suivant les derniers avis de l'Italie, les Anglais bloquent maintenant les principaux ports du royaume de Naples, et ils se disposent même à occuper militairement ceux de la Sicile. L'amiral Nelson a fait venir de Malte quelques mille hommes de troupes qui doivent être débarquées à

Digitized by Google

Messine, Syracuse etc. Les troupes françaises sous les ordres du général Saint-Cyr occupent maintenant les deux Abbruzzes, la Pouille et une partie de la Calabre; le quartier-général était le 15 de ce mois à Foggia. Cette occupation a eu lieu dans le moindre désordre, et par-tout les habitans n'ont qu'à se louer de la conduite des Français. Le camp qui devait avoir lieu dans la ci-devant Toscane, entre Pise et Livourne, a été transféré dans les environs de Lucques, à la demande du ministre d'Etrurie.

Hambourg, 22 juillet.

On vient d'imprimer et de publier l'acte d'accession du roi de Suède à la convention de Pétersbourg, du 17 juin 1801, entre la Russie et l'Angleterre. On y a joint le texte même de cette convention, avec les articles séparés ou additionnels. L'acte d'accession est composé de quatre articles. Le premier exprime l'accession de la Suède à la convention de Pétersbourg. Par le second, le roi de Suède est reconnu par le roi d'Angleterre, partie contractante dans ladite convention. Le troisième article établit que les procès relatifs aux prises maritimes, pourront être jugés en dernière instance par le tribunal suprême de Suède. Enfin, pour éviter toute discussion à l'avenir, le quatrième article rapporte la convention de Pétersbourg dans son entier. L'acte d'accession de la Suède a été signé à Pétersbourg le 30 mars de cette année, et ratifié le 16 avril à Stockholm, et le 5 mai à Saint-James.

Cadix, le 3 juillet.

Les Anglais viennent encore de donner un nouvel exemple de leur mépris pour les droits des neutres. Les misérables prétextes dont ils couvrent leurs vexations, ne servent qu'à les rendre plus insultantes.

Plusieurs bâtimens danois ont été arrêtés et conduits à Gibraltar, et parce que les chargemens avaient été faits pour compte neutre, sans désignation de propriétaires, on les a confisqués.

Ces agressions, dont les exemples se multiplient tous les jours, et sur toutes les mers, montrent assez à l'Europe que c'est contre les droits maritimes de toutes les nations que la guerre de l'Angleterre est dirigée; mais la patience provoquée sans relâche, a enfin un terme: il doit sortir de ce silence des peuples offensés un cri général d'indignation contre un système de piraterie dirigé sans honte et sans choix contre tous les territoires et tous les pavillons.

Digitized by Google

Rome, 17 *juillet.*

Le roi régnant de Sardaigne a fait complimenter ces jours-ci, par son majordome, le cardinal Fesch, qui s'est présenté le lendemain chez ce souverain accompagné du C. Cacault, pour faire ces remerciemens à sa majesté, avec laquelle il s'est entretenu plus d'une heure,

PARIS.

— Le premier consul, parti le 12 de Bruxelles, s'est arrêté à Louvain, et s'est rendu de là à Maëstreiht; il doit arriver à Reims, le 21 thermidor. La ville est occupée à lui préparer une réception digne de lui.

— L'amiral Bruix est parti pour se rendre à sa destination.

— Les communications sont suspendues entre Douvres et Calais. Cette mesure et les préparatifs qui se font de part et d'autre pour l'attaque et la défense, annoncent que non-seulement la guerre continuera, mais qu'elle sera bientôt poussée avec plus de vigueur que jamais. Cependant des bruits sourds répandus dans le public, et la circulation rapide des courriers, font croire qu'il est encore question de négociations secrètes, et réveillent de nouvelles espérances de paix. (*Argus.*)

— Le ministre des relations extérieures vient d'arriver des départemens de la Belgique, il part aujourd'hui pour les eaux de Bourbon-l'Archambault.

— Le consul Lebrun est de retour de son voyage à Bruxelles.

— La partie de l'escadre de Saint-Domingue, qui était attendue et qui consistait en cinq vaisseaux de ligne, commandée par le contre-amiral Bedout, est heureusement arrivée le 27 messidor. La frégate *la Dido*, expédiée de la Guadeloupe, est arrivée en même temps.

— Les boulangers de Hanovre ont eu une grande commande de biscuits de mer, et depuis quelques jours ils y travaillent sans relâche.

— On remarque, depuis quelque temps, que la correspondance entre l'empereur et le roi de Prusse est très-active, et quelle a lieu directement entre les deux monarques, sans le concours de leurs ministres.

— Suivant ce qu'on apprend, la cour de Copenhague a fait protester à Londres contre la prise des vaisseaux danois.

Digitized by Google

(N°. CXI.) 25 THERMIDOR an XI.
(Samedi 13 août 1803.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

SYSTÈME DE LA NATURE.

ÉNÉIDE, CHANT VI, VERS 724 ET SUIVANS.

C'est Anchise qui parle.

Apprends d'abord qu'une âme et puissante et féconde,
Alimente à la fois le feu, les airs et l'onde,
Et la terre, et la lune au disque radieux,
Et tous ces globes d'or qui roulent dans les cieux.
Dans les veines du monde elle entre toute entière ;
Et de ce vaste corps agitant la matière,
Produit l'hôte des bois et des champs et des airs,
L'homme, et ces lourds troupeaux que nourrissent les mers.
Dans l'essence d'un Dieu puisant leur origine,
Ils furent tous doués d'une vigueur divine,
Autant qu'un corps terrestre et sujet au trépas,
Par son fardeau grossier ne la ralentit pas.
C'est par-là qu'en leur sein tour-à-tour se déploie
La crainte ou le désir, la douleur ou la joie ;
Mais ces esprits cachés dans leur sombre prison,
Ne peuvent d'un ciel pur entrevoir l'horizon ;

Digitized by Google

Bien plus, en déposant sa dépouille mortelle,
L'âme conserve encor sa tache criminelle;
Et le vice hideux que le corps a produit,
Jamais dans les enfers ne peut être détruit,
Si de longs repentirs n'effacent les souillures.
Les mânes sont ici contraints par des tortures,
D'expier les forfaits qu'ils commirent vivans.
L'un, suspendu dans l'air, flotte jouet des vents;
Les autres sont plongés dans les vagues d'un fleuve,
Ou d'une flamme active ils subissent l'épreuve:
Tous ont un Dieu vengeur de leurs crimes divers.
De l'Élysée enfin les champs leur sont ouverts.
Mais peu sont introduits dans ces rians bocages,
Avant le temps marqué par le cercle des âges,
Où les âmes, du corps dépouillant la laideur,
Du ciel, qui les créa, reprennent la splendeur.
Toutes, après un cours de dix fois cent années,
Sur les bords du Léthé par un Dieu sont menées,
Afin que de leurs maux perdant le souvenir,
A d'autres corps sur terre elles veuillent s'unir.

Par M. LATRESNE.

VERS

SUR LE VOYAGE DU PREMIER CONSUL DANS LA BELGIQUE.

BELGES, ne craignez plus que vos plaines fertiles,
Vos superbes remparts, et vos pompeuses villes
Suscitent désormais l'ambition des rois:
Il leur est défendu d'attenter à vos droits.
Le Rhin, l'Escaut, la Meuse embrassant vos frontières,
Aux fureurs de Bellone opposent leurs barrières:
Au plus grand des mortels vous devez ces bienfaits.
Il sut vaincre l'Europe et lui donner la paix.

Digitized by Google

C'est lui, c'est ce héros, dont la terre étonnée
Contemple avec respect la haute destinée,
Qui, de notre bonheur uniquement jaloux,
Descend du Louvre auguste, et s'approche de nous;
Interroge, répare, anime, vivifie,
Imprime à tout l'éclat de son puissant génie.
Que de droits n'a-t-il pas à nos vœux, à nos cœurs!
Que de maux réparés! Qu'il a séché de pleurs! . . .
Les autels relevés par ses mains triomphantes,
Les tribunaux instruits par ses lois bienfaisantes,
Les sciences, les arts, long-temps épouvantés,
Rappelés de l'exil, éclairant nos cités;
Le commerce à sa voix ramenant l'abondance.
Mais la haine en rugit et menace la France;
Notre bonheur naissant rallume son courroux;
Croit-elle dans son île échapper à nos coups?
Du héros des Français l'invincible fortune
Peut briser dans ses mains le trident de Neptune.
Serait-il moins heureux ou moins grand que César?
L'Océan contre lui n'est qu'un faible rempart.
A peine Scipion eut-il soumis le Tage,
Qu'il traversa les mers et détruisit Carthage:
Tel on verra du Tibre et du Nil le vainqueur,
Sur le rivage anglais porter le fer vengeur.

AMÉDÉE BAJARD, *Lieutenant dans la Cavalerie d'honneur lilloise.*

L'ÉLÉGANT
D'IL Y A DIX-SEPT CENTS ANS.

COTYLE, en tous lieux l'on vous nomme
Un merveilleux, un élégant;
Mais quelle est donc l'espèce d'homme
Que par ces deux mots on entend?....

Digitized by Google

Belle demande !... Il est d'usage
D'ainsi nommer un personnage
Qui sans cesse de ses cheveux
Range et dérange l'ordonnance ;
Qui de parfums délicieux
Tout à la ronde vous encense.
Il s'en va toujours fredonnant
Quelque ariette d'Italie ;
Et, dans la bonne compagnie,
S'il cesse d'être en mouvement,
Dans une bergère il s'étend,
Prenant soin que le voisinage
De quelque épais provincial
Ne dérange point l'étalage
Qu'il doit le soir montrer au bal.
Là, comme une rare merveille,
Il vous chuchote dans l'oreille
Des mots qui ne sont que du vent ;
Ou, de quelque poulet bien tendre,
(Que lui-même s'écrit souvent,
Et dont on l'accable, à l'entendre,)
Mon homme vous entretiendra.
Si vous voulez, il vous dira
Du jour l'anecdote galante,
Et, des merveilleux qu'il fréquente,
Celui chez qui l'on soupera.
Enfin, de spectacle idolâtre,
Il va vous décliner par cœur
Les noms, surnoms de chaque acteur
Qui figure à chaque théâtre.....
— Hé mais, que me dites-vous là ?
La chose est vraiment admirable ;
Car, dans le portrait que voilà,
L'on reconnaît un *incroyable*.

Digitized by Google

Vous croiriez qu'au Palais-Royal
J'ai crayonné cette figure?
Point du tout : la carricature
Toute entière est dans *Martial*.

MART., liv. 3, 65.

DÉLASTRE, *professeur d'histoire à l'école centrale de la Vendée, à Luçon.*

ENIGME.

EXISTAIS-JE en effet, ou n'existai-je pas?
La réponse n'est pas facile.
Si j'existe un instant, je m'en vais à grands pas :
Vouloir me retenir, c'est bien peine inutile.
J'ai deux frères : l'un est l'aîné ;
Dès que je termine ma vie,
Je deviens lui. Vous êtes étonné !
Mais ce n'est pas une folie.
Mon cadet, qui n'est pas encor,
Est moi, si tôt qu'il reçoit l'être.
Hélas ! plaignez son triste sort !
A peine vous aurez le temps de le connaître !
Cesse-t-il d'être moi? devient-il mon aîné?
C'est comme s'il n'était pas né.

Par M. GAULTRY DE BRASSINS, *Elève au Pensionnat de Vendôme.*

LOGOGRYPHE.

Sous trois noms différens, dont le sens est le même,
J'occupe dans la sphère un des points cardinaux :
Tous les matins, mon front, d'un brillant diadême,
Offre aux humains l'éclat, les rappelle aux travaux.

Digitized by Google

En me décomposant, de mes membres l'on tire
Une espèce de sel âpre et médicinal ;
Un minéral qui fait souvent notre martyre ;
Un végétal piquant ; un stupide animal ;
De la grandeur suprême on y trouve le faîte ;
Le souverain qui porte une couronne en tête ;
L'organe qui secrète une de nos humeurs ;
Et la privation de toutes les couleurs ;
Enfin, ce que devient un objet qu'on nettoie :
Ote mon premier pied, les hommes dans la joie,
Font le restant. Lecteur, si tu me comprends bien,
Retranche le dernier, je suis réduit à rien.

Par un Abonné.

CHARADE.

Quand, sur le même plan, deux lignes inclinées
Se rencontrent par fois, vous voyez mon premier.
Quand pourront des Français les forces combinées,
Abordant enfin mon dernier,
Briser l'orgueil de mon entier ?

Par M. Verlhac, de Brive.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Livre.*

Celui du Logogryphe est *Ouie*, où l'on trouve *oui*, *ou*, *oie*, *Io.*

Le mot de la Charade est *Épi-cure.*

Digitized by Google

Histoire de la vie de Pierre III, empereur de toutes les Russies, présentant, sous un aspect impartial, les causes de la révolution arrivée en 1762; par M. *de Saldern*, ambassadeur de Russie dans plusieurs cours de l'Europe. Un vol. *in*-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. par la poste. A Paris, chez *Treutell* et *Wurtz*, libraires, quai Voltaire; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

VOICI une de ces pages qu'il faudrait arracher de l'histoire pour l'honneur du genre humain, s'il n'était nécessaire de la conserver pour son instruction. Puisque les hommes sont condamnés à acheter si chèrement un peu d'expérience et de raison, il importe que les fautes des uns et les malheurs des autres leur soient fidèlement retracés pour qu'ils connaissent l'ouvrage de leurs passions. Combien faut-il qu'il se renverse de trônes pour enseigner à ceux qui gouvernent la droite politique, qui est la science de l'ordre? et par combien de révolutions les peuples se convaincront-ils que la licence est le chemin de la servitude?

S'il entre dans les devoirs de l'écrivain d'approfondir ces sources de scandale, ce n'est pas pour le plaisir d'émouvoir les lecteurs par des scènes tragiques, ni d'amuser la malignité de l'esprit humain par les traits d'une censure trop libre, mais pour tirer des grands crimes de grandes leçons, et pour faire ressouvenir ceux qui sont exposés à l'ivresse de la fortune que tôt ou tard ils arriveront dépouillés de leur pompe, et sans autre cortége que celui de leurs actions, à ce tribunal où on les jugera d'autant plus sévèrement qu'ils

Digitized by Google

auront été flattés avec plus d'empressement pendant leur vie.

Lorsqu'on songe à tout ce que fit Catherine II pour échapper à ce jugement, et pour imposer silence à la postérité, non-seulement par toutes les ressources du génie, mais par tous les moyens de la terreur et de la corruption, on sent quelle crainte profonde la vérité peut inspirer aux plus puissans et même aux plus hardis. Le cœur humain est plein de mystères et de contradictions inexplicables; qui croirait que l'audace du crime qui renverse les barrières les plus sacrées, n'est pas incompatible avec le soin délicat de la réputation? On veut jouir du vice avec les honneurs de la vertu; c'est ce qui fait qu'on persécute la vérité, et qu'on prend soin de l'étouffer dans le sein des gens de bien; mais par ce soin même on se trahit, car une conscience irréprochable n'est pas si ombrageuse, et la réputation des méchans périt presque toujours par les précautions mêmes qu'ils prennent pour la défendre: c'est en effet un étrange moyen de faire dire du bien de soi que de persécuter ceux qui en peuvent dire du mal.

Quand l'ouvrage de M. de Saldern ne servirait qu'à montrer quels sont les fruits de cette politique, ce serait une connaissance bien utile qui pourrait épargner quelques injustices dans ce monde. M. de Saldern était un de ces témoins importuns qu'une autorité inquiète ne pouvait souffrir. Le rôle qu'il avait joué dans les affaires lui avait donné plus de pénétration qu'il n'en fallait pour son repos, et il avait trop de probité pour ménager ses intérêts dans une révolution qui l'obligeait à choisir entre son devoir et sa fortune. Il perdit sa place, s'exila de sa patrie, et s'ensevelit dans une retraite au fond de l'Allemagne, où il écrivit l'histoire de cette révolution de 1762, dont

Digitized by Google

il n'avait pu supporter le spectacle. En mourant, il confia ses papiers à un ami, avec ordre de ne les publier qu'après le décès de l'impératrice. Ainsi, c'est en quelque sorte du fond de son tombeau que cet historien a élevé la voix pour déposer dans cette grande affaire.

Sa qualité de contemporain ne permet pas de regarder son ouvrage autrement que comme un mémoire. Un homme ne peut pas écrire l'histoire d'une révolution dont il a été le témoin, et qui, en remuant les fondemens de l'État, a nécessairement agité toutes les passions ; car si cet homme est demeuré étranger aux affaires, il ne peut pas être bien informé ; et s'il y a pris part, on doit le considérer comme témoin dans sa propre cause. On ne peut dissimuler que le livre de M. de Saldern, dans quelques endroits, a moins le ton de l'histoire que celui d'une apologie. Il défend et il accuse tour-à-tour d'une manière qui peut paraître trop véhémente : son indignation et son mépris éclatent dans des termes assez peu ménagés. Mais ce qui en fait un monument d'honneur et de droiture véritablement précieux pour l'histoire, c'est que l'auteur s'est enveloppé lui-même dans la ruine de son prince, pour avoir le droit de défendre sa mémoire. Il aurait pu profiter, comme tant d'autres, d'une révolution qui n'était pas son ouvrage, pour s'élever dans son pays ; on ne lui demandait qu'un peu de complaisance pour le parti victorieux, qu'il pouvait justifier par la grande raison de la nécessité. Mais après la fin tragique de Pierre III, n'ayant plus rien à espérer de lui, et pouvant tout craindre de ses ennemis, il demeura plus que jamais attaché à la gloire de cet empereur détruit ; et par quel lien !... Que ceux qui ne voient que l'intérêt pour unique ressort dans les actions humaines, expliquent cet atta-

Digitized by Google

chement ; mais malheur à celui qui ne sent pas le motif et le prix de cette fidélité ! Il n'y a pas de plaisir plus délicieux que de partager les sentimens d'une grande âme ; certes, une telle conduite justifie bien noblement la vivacité du zèle et l'ardeur de quelques expressions peu mesurées. Quand on s'est élevé au-dessus de tous les intérêts pour plaider la cause du malheur et de l'innocence, il est permis aux entrailles de s'émouvoir et au cœur de parler. Dans de telles circonstances, bien loin que la chaleur de la passion soit une marque d'injustice, c'en est une de vérité.

Il y a des gens qui ont le malheureux don de n'être sensibles à rien; ils écrivent sur les ruines de leur patrie avec une plume de fer, qui ne décèle aucune émotion, et ils se glorifient de leur sang-froid. Mais comment un historien de ce caractère peut-il peindre les malheurs qui instruisent les hommes? On a mis cette insensibilité de l'égoïsme à la mode, et on l'a décorée de plusieurs beaux noms, qui ne changent rien à la chose. C'était une opinion répandue dans un certain parti, que pour être bon historien il fallait n'avoir aucun attachement, être sans patrie, sans religion, être, en un mot, un homme sans préjugés. Cette idée est si insoutenable qu'on ne daigne pas l'examiner. Il est assez sensible que s'il y a un moyen d'être absolument incapable d'écrire l'histoire de la société, c'est de se rendre étranger à toutes les affections qui forment les liens de cette société. Mais il suffit de voir quels historiens sont sortis de cette école, et comment l'homme s'est trouvé peint sous leur plume : quel vain et indécent persiflage ! quel malheureux talent de tourner tout en ridicule ! et qui pourrait envier à ces petites âmes la triste et cruelle jouissance de rapetisser tout ce qui est grand, d'avilir tout ce qui est noble, de flétrir

Digitized by Google

tout ce qui est pur, et de s'imaginer que mépriser tout, c'est être au-dessus de tout ?

J'ose le dire, c'est une honte pour notre nation qu'il se soit trouvé un Français capable de se faire un sujet de plaisanterie de la sanglante catastrophe qui termina le règne et la vie de l'infortuné Pierre III ; je veux parler de la relation de M. de Rulhière, où toutes les bienséances sont violées indignement. Il est inconcevable que l'autorité ait souffert un outrage si barbare fait à la dignité impériale, et sur-tout au malheur, chose si sacrée ! cela répugne si ouvertement au caractère français, qu'on ne peut s'élever avec trop de force contre des traits qui le déshonorent. Pierre III n'était pas notre ennemi ; et quand il l'eût été ..... on ne saurait porter une nation à des sentimens trop généreux ; lorsque la nôtre en manque, c'est toujours la faute de ceux qui la conduisent. On s'est persuadé que le ministère avait eu, dans cette occasion, quelque chose de plus que de la faiblesse à se reprocher ; on a supposé que la France, qui s'entendait avec la Russie et l'Autriche pour accabler la Prusse qui commençait à donner de la jalousie, avait vu avec chagrin le grand duc Pierre III succéder à Elisabeth, parce que son plan se trouvait entièrement déconcerté par les liaisons de ce prince avec Frédéric. La suite naturelle de cette idée fut de se réjouir de son renversement, et d'entrer dans les intérêts de Catherine pour l'engager à son tour dans les vues qu'on vient de dire. Par un effet de cette même bizarrerie qu'on a remarqué plus haut, en même temps qu'on avait assez peu de délicatesse pour rechercher cette alliance, on avait celle d'en vouloir pallier le scandale. On crut sauver les apparences en représentant cette révolution de Russie comme une petite intrigue de cour, et, pour ainsi

Digitized by Google

dire, comme une affaire de galanterie, avec des couleurs si ridicules, qu'il était impossible de sentir tout ce qu'il y avait de singulier et de déplorable dans cet événement. On ne vit pas que c'était accoutumer la nation à de tels spectacles; et que si le malheur voulait qu'un roi de France fût traité comme cet empereur de Russie, les esprits y seraient comme préparés; mais le malheur qui entre souvent dans la destinée des princes, n'entre jamais dans leur pensée. Ils ne sont pas exempts de le souffrir, mais ils le sont de le prévoir. Eh! qui voudrait des grandeurs de ce monde sans la confiance qui en cache les précipices?

Quoi qu'il en soit des vues que le ministère pût avoir, l'ouvrage de Rulhière est plein d'une malignité profonde et d'un badinage cruel qui caractérisent cette époque de nos mœurs. Si ce bel esprit a suivi son naturel en écrivant, et s'il n'a pas eu d'autre dessein que celui d'amuser les cercles de la capitale, il faut avouer qu'il a choisi là un étrange sujet pour faire le plaisant. On dit que son histoire était recherchée par les femmes avec autant d'avidité qu'un roman, et que l'auteur n'était pas insensible à ce genre de succès. Si c'est pour leur en rendre la lecture supportable qu'il a fallu faire une espèce de comédie des plus extrêmes infortunes auxquelles un empereur puisse être exposé, comme prince et comme homme, cela prouve une grande sensibilité de nerfs et une prodigieuse dureté de cœur.

Cet écrivain n'a pas mis plus d'exactitude dans les faits que de dignité dans son style; on le verra en comparant son récit à celui de M. de Saldern. Il donne à Pierre III des traits burlesques qu'il n'avait pas, et une conduite extravagante qui n'était pas la sienne. La petite envie de faire rire qui le possédait, lui a fait rapporter des circons-

Digitized by Google

tances ridicules et indécentes, que la nuit et le mystère devaient couvrir également. Il ose avancer que le prince passait les premières nuits de son mariage à montrer l'exercice à la prussienne à la grande duchesse, et à lui faire faire des factions à la porte de sa chambre, un fusil sur l'épaule; et il ajoute que la grande duchesse disait quelquefois : *Il me semblait que j'étais bonne à autre chose.* Cette manière d'écrire l'histoire n'est certainement bonne qu'à amuser la mauvaise compagnie; elle devrait suffire pour décréditer un historien. Mais ceux qui connaissent l'empire du ridicule dans le monde, ne s'étonneront pas que M. de Saldern se soit cru obligé de réhabiliter la mémoire de son souverain, et qu'il ait pris quelquefois le ton d'un apologiste, et d'un apologiste indigné! On peut juger de la haute idée qu'il avait de ce devoir, et du sentiment qui l'a porté à le remplir par le morceau suivant, qui fait la conclusion de son livre:

« Lorsque l'heure importante où je devrai quitter le séjour de cette terre pour jouer un autre » rôle, selon les plans de la divine Providence, » sera arrivée, rien ne m'affecterait aussi vive- » ment, rien ne pourrait me causer un repen- » tir aussi amer que d'avoir négligé de trans- » mettre à la postérité ce qui peut honorer la » mémoire d'un monarque qui a été victime de » l'envie, de la calomnie, de la haine la plus in- » juste et de la fureur la plus aveugle. Je me » sentirais méprisable, même aux portes de l'éter- » nité, si je n'avais pas employé tous les moyens » qui sont en mon pouvoir pour effacer les im- » pressions désavantageuses que la plus grande » partie de l'Europe avait reçues sur le compte » d'un prince qui méritait d'avoir des sujets re- » connaissans et un sort plus favorable.

Digitized by Google

» Prince bon, noble et loyal ! lorsque tu es » monté dans ces régions où la vertu trouve sa » récompense dans l'approbation de l'Être infini, » tu as emporté avec toi la conviction que tes in- » tentions pures et généreuses avaient pour but le » bonheur du peuple que tu gouvernais. Des de- » meures élevées, tu aperçois les larmes que » ton souvenir arrache encore à quelques-uns de » tes sujets fidèles, à ceux qui prononcent avec » horreur les noms de tous ceux qui t'ont perse- » cuté. »

Il faudrait plaindre celui qui aurait assez de préjugés pour regarder un dévouement si rare avec mépris. De tels sentimens, quelqu'en soit l'objet, font honneur à la nature humaine, et plairont dans tous les siècles à ceux qui ont l'âme belle. Il est fâcheux seulement que l'historien n'étende pas toujours ses réflexions à des considérations d'un intérêt plus général et d'une plus grande instruction pour les mœurs. On doit regretter aussi qu'il n'ait pas jeté plus de force et d'éloquence dans son style, de cette éloquence qui est propre à l'histoire, et que le fond des choses demandait. Il n'y a mis que la force de son âme et de son affection ; il était trop plein de son sujet pour le méditer à loisir, et y mettre la solidité et la profondeur qu'on y désirerait.

Il faudrait la main d'un Tacite pour achever ce tableau. L'histoire offre peu de scènes plus terribles et plus instructives. Ceux qui déclament tant contre les progrès de la civilisation et qui leur attribuent la dissolution des mœurs, doivent avoir bien de la peine à comprendre comment de telles horreurs peuvent se rencontrer dans l'histoire d'un peuple nouvellement sorti de la barbarie : on peut dire que le malheur de Pierre III lui vint de sa philosophie. Il voulut réformer la religion à l'exem-

Digitized by Google

ple de Gustave, et prendre, comme lui, les biens des églises. On sait que le czar, en sa qualité de patriarche, a tout pouvoir dans la religion comme dans l'état ; mais une puissance sans bornes a plus à craindre que tout autre, elle a plus besoin de leçons et elle les reçoit plus fortes. On se convainc que les affaires de ce monde sont conduites par un bras supérieur, lorsqu'on voit un empereur absolu dans son autorité tomber du trône en un moment, et se laisser détruire sans résistance, sans même avoir la pensée d'employer pour sa défense les forces qui sont dans sa main ; c'est ce qui glace d'épouvante dans la chute de Pierre III. Ce prince était sobre, actif, courageux, et il avait le génie militaire. On le voit à travers toutes les folies que lui prête l'historien français. S'il faut l'en croire, il saluait souvent le portrait de son ami Frédéric, le verre à la main, et il s'écriait : *Mon frère, nous conquerrons l'univers ensemble.* Il exerçait lui-même ses troupes, qui étaient bien tenues, bien disciplinées, et il avait à son service un excellent homme de guerre, le vieux maréchal Munick, qu'il avait tiré de la Sibérie, et qui lui était tout dévoué.

Cependant à peine fut-il attaqué qu'il sembla que toutes ses ressources l'abandonnaient ; il se trouva le plus faible des hommes ; il ne sut ni rien entreprendre par lui-même, ni se livrer aux conseils du maréchal, qui l'assurait que rien n'était perdu, et qui ne lui demandait, pour le sauver, qu'un ordre, qu'il n'eut pas le courage de donner. Il pouvait se réfugier à Cronstadt ; s'il n'eût pas perdu de temps..... Il y trouvait sa flotte toute équipée ; il pouvait fuir en Prusse, son armée y était ; il pouvait rentrer dans ses Etats à la tête de quatre-vingt mille hommes ; il y avait mille chemins pour se sauver, un seul pour se perdre, et

Digitized by Google

il paraissait même impossible de le prendre. C'était de livrer lui-même sa tête à ses ennemis ; et c'est ce qu'il fit. Il n'y a pas d'exemple plus terrible de cet esprit de vertige dont les gouvernemens les plus forts se trouvent frappés dans un jour de malheur : grande leçon pour les hommes trop pleins de confiance en eux-mêmes, mais dont ils ne profiteront point.

CH. D.

Abrégé de l'Histoire d'Espagne, de don *Thomas d'Yriarte*, traduit de l'Espagnol par *Charles Brunet*, pour servir à l'éducation de la jeunesse ; suivi d'une *courte description géographique de l'Espagne et du Portugal*, par le même auteur. Un volume in-12. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Gérard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs ; et chez *le Normant*, imprimeur-lib., rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, n°. 42.

On voit avec plaisir se multiplier les ouvrages destinés à l'instruction de la jeunesse. Peu-à-peu ils se dépouillent de cet esprit sophistique et novateur que l'on remarque dans la plus grande partie des livres qui ont paru à la fin du dix-huitiéme siècle. On revient à des principes sages et modérés ; et, grâce aux soins du gouvernement, l'enfance n'est plus infectée par la doctrine de cette multitude d'ouvrages *révolutionnaires* et irréligieux, que la Convention et le Directoire faisaient répandre avec profusion dans toutes les écoles. L'étude de l'histoire n'est pas une des parties les moins importantes d'une bonne instruction ; mais elle doit être restreinte à des élémens généraux. Si les élèves négligent les bases fondamentales de l'ancien enseignement, pour entrer dans tous les détails de l'histoire, ils ne recueilleront que des aperçus imparfaits ; leur jugement peu formé s'égarera lorsqu'ils voudront rechercher les causes des grands événemens ; ils seront hors d'état de les apprécier et de les comparer ; ils en prendront presque toujours

Digitized by Google

toujours une idée fausse, et les préjugés de leur enfance les suivront à l'époque où ils auraient pu s'en garantir. C'est donc lorsque l'éducation est terminée, que l'on doit étudier l'histoire à fonds. Si, de bonne heure, on a appris la chronologie et la géographie, qui sont les parties de cette science les plus difficiles à retenir; par la première, on s'est procuré de grands points de ralliement, tels que les époques célèbres, les hommes extraordinaires; par la seconde, on a pris connaissance de toutes les contrées où se sont passés les événemens importans, et ces événemens se sont liés dans la mémoire avec les pays qui en furent le théâtre. Lorsque la raison est formée, déjà riche de cette immense nomenclature, le jeune homme remplit facilement les vides qui se trouvent dans les élémens; il est à portée de méditer avec fruit sur les révolutions des empires; il ne craint plus de rien confondre; enfin, sa mémoire et son jugement sont d'accord, si d'ailleurs il a l'esprit juste, pour lui donner des idées saines et lumineuses sur la politique et sur la morale. Bossuet fait d'abord connaître à son illustre élève la *suite des temps*; il jette un regard rapide sur les peuples anciens, dont il concilie les diverses chronologies; ensuite, dans son admirable discours *sur les Empires*, il indique les causes particulières des grandes révolutions, en développant, avec son éloquence entraînante, les vices des gouvernemens et les erreurs des peuples. Le premier de ces discours paraît destiné à l'enfance du prince; le second, à sa jeunesse: l'un sert à meubler sa mémoire, l'autre à former son jugement.

Don Thomas Yriarte s'est, à peu de choses près, conformé à ces principes dans ses *Elémens de l'Histoire d'Espagne*. Il partage cette histoire en sept grandes époques, depuis la conquête des Carthaginois jusqu'au règne de Charles III. La narration est claire et méthodique; les événemens importans sont, en général, placés dans un jour propre à les graver dans la mémoire; les réflexions sont rares et presque toujours justes. Quelques jugemens

Digitized by Google

trop favorables, soit à la nation espagnole, soit à quelques-uns de ses rois, peuvent seuls donner lieu à une critique fondée; mais on peut les excuser jusqu'à un certain point, quand on se rappelle l'excès contraire où sont tombés tant d'écrivains français du dix-huitième siècle. On prépare la ruine des institutions de son pays, en dénigrant les puissances qu'elles ont créées; en les louant, même outre mesure, on est loin de s'exposer au même danger.

L'auteur espagnol parle avec quelque détail du règne fameux de Ferdinand et d'Isabelle. C'est une des époques les plus brillantes de l'histoire d'Espagne. La conquête de Grenade, l'expulsion des Maures, la découverte du Nouveau-Monde, préparèrent le règne éclatant de Charles-Quint, où la monarchie espagnole parvint à son plus haut degré de splendeur. L'historien, en prodiguant des éloges à la reine Isabelle, rappelle quelques particularités intéressantes qui font le plus heureux contraste avec le courage et les qualités vraiment royales de cette princesse. « Elle cultiva, dit-il, son esprit par la lecture, et étudia » avec fruit la langue latine, sans que cette étude ni ses » autres grandes occupations lui fissent négliger les tra- » vaux de son sexe. Elle se glorifiait de ce que le roi son » époux n'avait pas porté une chemise qu'elle n'eût filée » et tissue de ses mains. Glorieux exemple, en effet, » d'application industrieuse que cette mère respectable » donnait à sa famille et à ses vassaux ! » Pour faire connaître le caractère de Ferdinand, l'auteur cite un portrait qui en a été fait par don Diego Saavedra, auteur célèbre dans sa patrie. Ce morceau, surchargé d'antithèses, est écrit avec affectation et recherche. Cependant, comme il offre de grands traits, comme il peut donner une idée du goût littéraire des Espagnols, j'en rapporterai un fragment. « Pendant le règne de Ferdinand, dit Saavedra, on cultiva » tous les arts de la paix et de la guerre; il offrit les événe- » mens contraires de la bonne et de la mauvaise fortune; » L'enfance de ce grand roi fut adulte et mâle. Ce que ne » purent perfectionner en lui l'art et l'étude, fut achevé

Digitized by Google

» par l'expérience. Son repos était travail, ses divertisse-
» mens étaient attention. Maître de ses affections, il
» se gouverna par les règles de la politique plus que par
» ses inclinations naturelles. Le trône lui parut une
» charge plutôt qu'une succession. Il fut roi dans son
» palais comme dans ses royaumes, économe dans l'un
» comme dans les autres. Il imposa au grand nom-
» bre, par le châtiment d'un petit; et par la récom-
» pense de quelques-uns, il entretint l'espérance de
» tous. Il exposa l'état plutôt que sa dignité. La pros-
» périté ne l'énorgueillit point; il ne fut point humi-
» lié par l'adversité. Il fut d'un abord facile; il écou-
» tait pour savoir, et demandait pour être informé; son
» amitié était convenance; sa parenté raison d'état; sa
» confiance, vigilante; sa méfiance, éclairée; sa finesse,
» discernement; sa crainte, circonspection; sa malignité,
» défense; et sa dissimulation, remède. Ce qu'il put faire
» par lui-même, il ne le confia pas à autrui. L'effet de ses
» résolutions se découvrait avant leurs causes. Il cachait
» ses desseins à ses ambassadeurs, quand il voulait que,
» trompés eux-mêmes, ils persuadassent mieux le con-
» traire. » Dans ce morceau, que j'ai considérablement abrégé, on trouve des traits qui caractérisent très-bien Ferdinand le Catholique. Un prince qui avait tant d'empire sur lui-même, qui joignait au courage une si profonde dissimulation, devait réussir dans toutes ses entreprises.

Malgré son extrême réserve, Yriarte ne dissimule point que l'on doit attribuer à Philippe II la décadence de l'Espagne. Les vains efforts que fit ce prince pour soumettre des sujets révoltés, ses tentatives contre l'Angleterre, les intrigues qu'il lia en France pour y entretenir des troubles, épuisèrent son royaume, et forcèrent ses successeurs à l'accabler d'impôts. « Ses sujets, dit un auteur espagnol
» cité par Yriarte, s'en étonnaient quand ils considéraient
» la multitude des trésors qui étaient venus de l'Inde pen-
» dant son règne; ils remarquaient qu'en 1595, dans l'es-

Digitized by Google

» pace de huit mois, il était entré dans le port de San » Lucas trente-cinq millions d'or et d'argent, suffisans » pour enrichir les princes de l'Europe, et qu'en 1596, » il ne restait pas un seul réal en Castille. »

L'auteur s'étend sur le règne de Philippe V. Il reconnaît dans ce prince les grandes qualités de son aïeul, et il pense que l'Espagne lui doit d'avoir vu renaître dans son sein le commerce et les arts. Ce règne a été tracé par plusieurs écrivains français. Presque tous ont cherché à rabaisser le petit-fils de Louis XIV. Ils sont allés chercher, jusque dans les détails les plus secrets de sa vie privée, des faiblesses que l'on respecte même dans la conduite d'un simple particulier. D'après les mémoires du duc de Saint-Simon, on a représenté Philippe V et Marie-Louise, sa première épouse, obéissant à la princesse des Ursins, comme des enfans à leur gouvernante; et l'on ne s'est pas arrêté sur le courage et la constance qu'ils déployèrent dans le commencement orageux de leur règne. On a paru oublier que Philippe disputa long-temps son royaume contre les prétentions d'un compétiteur puissant; que deux fois il fut obligé de quitter sa capitale; que dans les revers les plus affreux, il donna des preuves d'un courage invincible, et que lorsque Louis XIV accablé d'années, découragé par des défaites multipliées, lui conseilla de céder, il osa s'y refuser, et fut sur le point de passer en Amérique pour conserver sa couronne. On n'a pas assez remarqué les qualités extraordinaires d'une reine de quatorze ans, acceptant la régence pendant l'absence de Philippe, présidant aux conseils, recouvrant une partie de son royaume, et excitant l'enthousiasme des peuples par une force de caractère inébranlable.

Duclos est celui de tous les écrivains français qui a recherché le plus curieusement des petites anecdotes sur Philippe V. Il pénètre dans l'intérieur de son palais; il le suit dans ses actions les plus indifférentes, et il note avec soin tout ce qui peut faire perdre à ce prince l'estime qu'il s'était acquise par ses grandes qualités. Dans un long

Digitized by Google

passage de ses mémoires sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV, Duclos fait le tableau d'une maladie de Philippe V; il peint le délire où cette maladie le fit tomber, et il tire de cet état passager des conclusions sur son caractère. Il n'épargne sur-tout point Isabelle Farnèse, seconde femme de Philippe; il donne à cette princesse tous les défauts d'une bourgeoise sans éducation, et il pousse le cynisme philosophique jusqu'à rapporter une anecdote dont il est difficile qu'il ait été instruit positivement. Il prétend que la reine, voulant obtenir une grâce que son époux lui refusait, employa une préparation chimique pour réveiller des désirs auxquels elle ne devait céder que si le roi lui accordait ce qu'elle avait demandé. Voilà cependant ce que l'éditeur des mémoires de Duclos appelle un *tableau superbe*. Est-ce là écrire l'histoire ? Je n'ai pas besoin d'observer qu'Yriarte ne tombe jamais dans des défauts pareils. Son histoire n'offre que des événemens dignes de fixer l'attention; et jamais il n'ajoute foi à ces petites anecdotes, la plupart supposées, dans lesquelles les observateurs superficiels croient trouver le caractère des princes et des hommes qui ont marqué par de grandes actions.

Le traducteur mérite des éloges pour avoir fait connaître aux Français un ouvrage aussi estimable. Il a ajouté à cette histoire le règne de Charles III qu'Yriarte n'avait fait que commencer. Quelques défauts de style qui paraissent tenir à une trop grande fidélité littérale, n'empêchent pas qu'on ne lise cette histoire avec intérêt. La netteté des idées, la pureté des principes suppléent à ce qui peut lui manquer du côté de l'élégance et de la correction.

P.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Des pierres tombées dans les environs de Laigle, département de l'Orne.

Le citoyen Biot, nommé commissaire par l'institut national, s'est transporté dans le département de l'Orne, pour s'assurer de la vérité des faits, et pour examiner et recueillir les différentes circonstances d'un phénomène qui fixe depuis quelque temps l'attention de l'Europe savante. Son mémoire a été imprimé et distribué aux membres de l'institut; nous croyons devoir en donner un léger extrait. Il résulte des témoignages qu'a recueillis le C. Biot, qu'il y a eu aux environs de Laigle, le mardi 6 floréal an 11, vers une heure après midi, une explosion violente, qui a duré pendant cinq ou six minutes, avec un roulement continuel. Cette explosion a été entendue à près de trente lieues à la ronde. Le même jour, quelques instans avant l'explosion de Laigle, il avait paru dans l'air un globe lumineux, animé d'un mouvement très-rapide : ce globe n'avait pas été observé à Laigle; mais il l'avait été de plusieurs autres villes environnantes, et très-distantes les unes des autres. On doit en conclure que l'explosion qui a eu lieu le 6 floréal aux environs de Laigle, était la suite de l'apparition du globe enflammé qui avait éclaté dans l'air. Cette opinion fondée sur des faits positifs, suffit pour faire abandonner le système de ceux qui font tomber les pierres de la lune, et pour faire croire, avec M. Isard, que les pierres ont été formées dans les régions de l'atmosphère.

Suivons le C. Biot dans son récit : la première pierre qui lui a été montrée, était tombée de l'atmosphère, à Vassolerie, village situé à une lieue au nord de Laigle : elle était du poids de dix-sept livres, et elle avait formé dans la terre, par sa chute, un trou de dix-huit à vingt pouces. Le C. Biot a recueilli à ce sujet le témoignage d'un grand nombre de personnes de tout âge, parmi les-

Digitized by Google

quelles se trouvent des hommes éclairés. Parmi ces témoignages, nous citerons celui d'un habitant de Vassolerie, qui se trouvait dans un champ voisin, lors de l'explosion : « Il dînait avec ses frères et sœurs sous un noyer » qu'il me montra (c'est le C. Biot qui parle). Tout-à-» coup ils entendirent au-dessus de leur tête un bruit de » tonnerre effroyable, accompagné d'un roulement si » continuel qu'ils se crurent prêts à périr. Le jeune » homme dit à ses frères de se coucher par terre, de peur » d'être emportés. Alors ils entendirent dans le pré voisin » un terrible coup, qu'ils comparent à celui d'un tonneau » plein qui tomberait de haut. Ils coururent à cet endroit, » dont ils étaient séparés par une haie, et virent cette » pierre, qui était enfoncée si profondément qu'elle avait » fait sourdre l'eau. »

De Vassolerie, le C. Biot se rendit au château de Fontenil, où tous les témoignages plaçaient le commencement de l'explosion. On y avait entendu, le 6 floréal, plusieurs coups violens, semblables à des coups de canon, suivis d'un bourdonnement semblable à celui du feu dans une cheminée. On avait entendu en même temps sur la terre de l'enclos qui environne le château, un grand bruit sourd, comme d'un grand arbre qui tomberait après avoir été ébranché. On a trouvé dans le même lieu une pierre du poids de trois livres. Le même bruit s'était fait entendre à quelque distance de là, au château de la Métonnerie, et dans le hameau de la Marcelière, ainsi qu'à Saint-Nicolas-de-Sommaire, aux villages de Bas-Vernet, et de Mesle. Après avoir parcouru tous ces lieux différens, le C. Biot s'est transporté au bourg de Gloss, à la Barne, au hameau de Bois-la-Ville, au château de Corboyer. Il a parcouru ainsi une étendue de trois lieues de long sur deux lieues de large ; par-tout il a recueilli des témoignages uniformes, par-tout il a vu des pierres ou des fragmens de pierres tombées de l'atmosphère. Nous croyons devoir rappeler ici quelques passages de son récit, qui feront juger de son impartialité

Digitized by Google

et de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il a rempli sa mission.

« De la Métonnerie j'allai au village de Saint-Nicolas-» de-Sommaire : je me présentai chez une dame à laquelle » on avait porté beaucoup de pierres météoriques ; elle » avait autrefois la seigneurie de ce canton. Elle me reçut » avec beaucoup d'honnêteté, et me donna par elle-même » et par ses gens tous les détails qui étaient parvenus à sa » connaissance. Je trouvai chez elle deux curés, celui du » lieu et celui d'un hameau voisin nommé Saint-Michel-» de-Sommaire ; il y avait de plus le garde forestier et une » femme de confiance anciennement attachée à la maison. » Toutes ces personnes, excepté le garde, sont témoins » oculaires de la chute des pierres. Celui-ci revenait alors » de Laigle ; il a seulement vu le météore et entendu le » bruit.

» Le curé de Saint-Nicolas regardait directement le » nuage d'où l'explosion est partie. C'était un carré long, » dont le plus grand côté était dirigé est et ouest ; il sem-» blait immobile, et il en sortait un bruit continuel sem-» blable au roulement d'un grand nombre de tambours ; » puis on entendait les pierres siffler dans l'air comme » une balle qui passe, et tomber sur la terre en rendant » un coup sourd. On remarquait très-bien que le nuage » décrépitait successivement de différens côtés, et chacune » de ces explosions ressemblait au bruit d'un pétard. Le » curé de Saint-Nicolas a entendu tomber ces pierres, sans » les voir dans leur chute ; mais le curé de Saint-Michel » m'assura en avoir aperçu une qui tomba en sifflant dans » la cour de son presbytère, aux pieds de sa nièce, et » qui rebondit de plus d'un pied de hauteur sur le pavé. » Il dit aussi-tôt à sa nièce de la lui apporter ; mais elle » n'osa pas, et une autre femme qui se trouvait présente » la ramassa. Je ne l'ai point vue ; mais ce curé m'a » assuré qu'elle était en tout semblable aux autres, et ces » pierres, dont nous avions sous les yeux un grand nombre » de morceaux, sont trop connues maintenant dans ce » pays, pour que l'on puisse s'y méprendre.

Digitized by Google

» La maîtresse de la maison me donna plusieurs de ces » masses que l'on avait vues tomber. J'en rapporte d'au- » tres dont on m'a montré les trous encore récens, et » qui portent les empreintes des terrains où elles sont tom- » bées. Elles sont toutes de la même nature que celles que » nous avons déjà, et à cet égard il y a autant de témoins » que d'habitans. Il paraît, par les renseignemens que j'ai » recueillis, qu'il est tombé dans cet endroit et dans les en- » virons une quantité effrayante de pierres ; mais quoi- » qu'elles soient encore fort grosses, puisqu'elles pèsent » jusqu'à $0^k 97$ (2 livres), aucune d'elles n'égale celles de » la Vassolerie et des environs du Fontenil : circonstance » qu'il importe de remarquer.

» Tout le monde s'accorde à dire que ces pierres fu- » maient sur la place où elles venaient de tomber. Por- » tées dans les maisons, elles exhalaient une odeur de » soufre si désagréable, qu'on fut obligé de les mettre » dehors. Un gros morceau que je brisai, m'offrit encore » très-fortement cette odeur, mais dans son intérieur seu- » lement. Dans les premiers jours, ces pierres se cassaient » très-facilement ; toutes ont depuis acquis la dureté que » nous leurs connaissons. Ces changemens d'état sont au- » tant de preuves physiques qui s'accordent pour faire » voir que ces pierres sont étrangères aux lieux où elles » se trouvaient alors, ou qu'elles y avaient été récemment » transportées. »

Le C. Biot se borne à rendre compte des faits, et il ne donne point son opinion sur la formation des pierres, dont il a rapporté des échantillons. Leur nombre peut être évalué à deux ou trois mille ; la plus grosse est de dix-sept livres, et la plus petite d'environ deux gros ; les échantillons ont été déposés au Muséum d'histoire naturelle ; le C. Thenard en a analysé quelques-uns, et il y a trouvé du *silice*, 46 ; du *fer oxidé*, 45 ; *magnésie* 10 ; *nickel*, 2 ; *soufre* environ 5. Les divers morceaux qu'on a essayés comparativement, n'ont point offerts de différences appréciables.

Digitized by Google

Bibliothèque médicale, ou *Recueil périodique d'extraits des meilleurs ouvrages de médecine et de chirurgie*; par une société de médecins. On s'abonne chez *Gabon* et compagnie, libraires, place de l'Ecole de Médecine; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Lorsque l'on considère le nombre infini de livres qui traitent de chaque science, et que multiplie tous les jours l'esprit de système si commode pour l'ignorance, on ne peut s'empêcher de convenir que parmi les difficultés qui se rencontrent dans l'étude de la science, les secours avec lesquels on a la prétention de les applanir, ne sont ni les moins longues, ni les moins décourageantes. C'est principalement dans les livres qui traitent de la médecine que se fait sentir cet inconvénient de l'abondance, ou plutôt le désordre de la multitude; les connaissances précieuses qu'ils renferment sont perdues pour le médecin le plus désireux d'approfondir son art, mais dont presque tous les momens sont réclamés par ses devoirs. Et comment se déterminerait-il à acheter la connaissance de quelques faits dus à l'observation, par une lecture plus pénible que l'observation même? à peine a-t-il le temps de parcourir les excellens ouvrages de ces derniers temps, où la médecine, éclairée par les progrès des autres sciences naturelles, et dirigée par une analyse plus sûre, a mieux connu les lois particulières de l'économie animale, trop long-temps confondues avec celles de la mécanique et de la chimie, et mieux caractérisé les diverses altérations dont cette économie est susceptible.

On ne saurait donc trop encourager le projet de réunir dans un petit espace le sommaire de la doctrine des médecins modernes, et particulièrement de ceux dont les noms rappelleront un jour les plus belles époques de la science. Tel a été celui des rédacteurs de la *Bibliothèque*

Digitized by Google

médicale. In hoç seduli (annoncent-ils avec Bacon dans leur épigraphe), *ut proba et bona sint , et ut in repositione spatium minimum occupent.* Persuadés aussi que la science s'éclaire par les rapprochemens , ils se sont proposés d'offrir à leurs lecteurs des extraits d'ouvrages anciens , dont la comparaison avec des écrits plus récens ne sera peut-être pas toujours à l'avantage des derniers. « Videant (disoit le célèbre Baglivi , à la fin du dix-» septième siècle ,) quantum differat historia et mas-» cula Græcorum medecina , a speculativâ et pensili » novorum hominum. »

S'il faut juger de toute la suite de la *Bibliothèque médicale* par les premier et deuxième numéros qui ont déjà paru , on peut assurer que les rédacteurs rempliront parfaitement leurs promesses et nos espérances ; l'heureux choix des ouvrages , qui sont les premiers objets de leurs analyses , et comme leur point de départ ; la clarté avec laquelle ils en ont résumé la doctrine et fait ressortir les principales conséquences , l'élégante précision du style , leur ont généralement obtenu les suffrages des hommes éclairés : mais la continuation d'un semblable travail ne leur donne pas moins de droit à la reconnaissance des jeunes gens qui se destinent à la profession de la médecine ; car, si l'unique ressource de celui qui veut avoir des connaissances saines et positives de son art consiste à oublier ce qu'il a mal appris ou ce qu'il a appris d'inutile , c'est une heureuse préparation pour bien savoir , de connaître ce qu'il faut apprendre , et comment il faut l'étudier.

Cependant ce Journal n'est pas exclusivement réservé aux médecins , il peut encore intéresser plusieurs classes de lecteurs , et les mettre à portée de mieux apprécier une science dont tout le monde veut avoir une certaine connaissance, en se méprenant trop souvent sur la nature des faits et des détails dont elle doit se composer. Il intéressera particulièrement les philosophes qui méditent sur les opérations de l'intelligence , car les opérations de

Digitized by Google

l'intelligence et les phénomènes de l'économie animale se rencontrent inévitablement; mais il n'est utile d'observer leurs analogies que lorsque l'on respecte les limites qui les séparent.

Sous ce rapport, les rédacteurs de la *Bibliothèque médicale* ne rendront pas un moindre service à la science. On trouve déjà dans les premiers numéros plusieurs dissertations métaphysiques qui complètent et même réforment, à certains égards, la doctrine physiologique de quelques hommes célèbres : on a loué le talent et la politesse de ces critiques, j'aime mieux en faire remarquer le bon esprit que l'on recherche en vain dans la plupart des critiques littéraires, où le ton et la couleur d'un livre décident d'avance le jugement que l'on en portera, où l'on prononce bien plutôt sur les principes, les intentions, et, si l'on veut, *le parti* de l'auteur, que sur le mérite et l'utilité de son ouvrage. Les rédacteurs de la *Bibliothèque médicale* ont montré dans ces divers extraits comment l'on pouvait concilier l'uniformité des principes et l'admiration pour les talens, avec des différences d'opinion, et de franches et libres remontrances. Si cette critique généreuse est honorable pour celui qui la fait, elle l'est bien plus pour celui qui en est l'objet; car elle lui suppose une vertu recommandable, mais qui est héroïque dans un auteur, je veux dire un certain désintéressement d'amour propre bien plus rare que l'amour de la vérité.

Procès-verbal de la Séance publique de l'Athenée du département du Gers, tenue le premier messidor an 11 *de la république.*

On a sans doute beaucoup abusé de la facilité d'élever des Académies et des Athenées; mais ces établissemens littéraires ont néanmoins leurs avantages, et lorsqu'ils sont bien dirigés, ils sont propres à entretenir une heu-

Digitized by Google

reuse émulation, et à faciliter les progrès des lumières. Nous pourrions citer ici plusieurs Athenées des départemens, aussi recommandables par le choix des membres qui les composent, que par les travaux auxquels ils se sont livrés ; tels sont les Athenées de Lyon, de Nismes, de Bourg, d'Auxerre, de Toulouse, de Dijon ; celui du département du Gers marche avec succès sur les traces de ses rivaux. Présidé par le C. Balguerie, préfet du département, il a tenu une séance publique le premier messidor ; on y a lu les ouvrages suivans :

1°. Réflexions générales sur quelques sources d'indications curatives dans les maladies chroniques ; par le citoyen *Forgues*, médecin.

2°. Mémoire relatif à l'unité des poids et mesures ; par le citoyen *Vidaloque*.

3°. Voyage de Sorèze, en prose et en vers ; par le citoyen *Chaudruc*, secrétaire de l'Athenée.

4°. Mémoire sur le vice dartreux ; par le cit. *Lantrac*, médecin.

5°. Morceau de poésie descriptive, intitulé *le soir d'automne*, précédé de quelques réflexions sur ce genre de littérature ; par le citoyen *Toulouset*, secrétaire de l'Athenée.

6°. Mémoire sur une amputation de la jambe ; par le citoyen *Pardiac*, chirurgien.

Ces différens mémoires que nous avons sous les yeux renferment des observations aussi utiles que judicieuses. Les morceaux de littérature qui ont été lus dans la même séance ne sont pas sans intérêt. Nous citerons seulement les vers qui terminent le voyage à Sorèze.

Grave lecteur, de la critique épris,
pour mon récit je te demande grâce ;
De ses défauts, censeur ne t'embarrasse ;
Mais souviens-toi de ce petit avis,
Lorsqu'au public on offre ses écrits,
L'esprit seul brille et le cœur est de glace ;
Mais lorsqu'on parle à ses amis,
L'esprit se tait et le cœur prend sa place.

Digitized by Google

M. Wassily de Pouchkin, littérateur russe très-distingué, vient de nous adresser quelques chansons qu'il a traduites de la langue de son pays; elles nous ont paru renfermer des idées originales, et elles peuvent servir à faire connaître l'esprit de la nation où elles ont été composées. Nous croyons devoir en mettre quelques fragmens sous les yeux de nos lecteurs.

I. Douce alouette, toi qui nous annonces le printemps par tes chants mélodieux, répète ce que je vais te dire!

Un jeune homme, beau comme l'amour, était enfermé dans une tour obscure; il écrivit à ses parens: Mon père respectable, ma tendre mère, je suis dans les fers, rachetez votre fils unique! Le père et la mère répondirent que leur fils n'était point un méchant forçat; ils ont renié leur enfant.

Douce alouette, toi qui nous annonces le printemps par tes chants mélodieux, répète ce que je vais te dire!

Le jeune homme écrivit à sa bien-aimée: fille aimable, maîtresse chérie, rends-moi ma liberté, je suis dans les fers, rachète-moi! La jeune fille reçoit la lettre et l'inonde de ses larmes; apportez, s'écrie-t-elle, apportez mes clefs d'or, ouvrez mes coffres d'argent, envoyez mes pierreries à mon bien-aimé; qu'il soit heureux, qu'il soit libre, l'ami que mon cœur a choisi!

II. Beau jardin, toi qui fais mes délices, d'où vient que tu fleuris si vîte, et que tu te fanes sitôt? d'où vient que tu couvres la terre de tes feuilles?

Je n'entends plus que la voix du rossignol, dont les tendres chansons navrent mon cœur de tristesse! Hélas! ce cœur sensible brûle sans feu, et se consume sans flamme!

Mon bien-aimé est toujours présent à mes pensées. Je l'ai connu et je l'ai aimé. Qui n'aurait pas fait comme moi? On aime sans peine, mais on oublie difficilement, on se sépare avec douleur! un instant m'a donné un amant

Digitized by Google

chéri ; des siècles ne suffiraient pas pour l'effacer de ma mémoire !

III. Camarades ! qui, jusqu'à présent, pouvait pénétrer dans nos sombres forêts ? pas même le vautour vorace, pas même l'aigle au plumage d'ébène.

Eh bien, camarades ! on voit une grande route au milieu de la forêt. Un jeune homme a voulu la traverser ; c'était au lever du soleil, au coucher de la lune pâle et tremblante.

Il est mort, le téméraire ! Il est là, tué dans la plaine. Sa tête est fracassée, son cœur est percé d'une flèche ; les roseaux lui servent de lit, les bruyères d'oreiller ; sa couverture est une nuit d'automne, une nuit froide et orageuse !

Trois hirondelles ont volé vers le jeune homme. La première s'est placée sur sa tête, la seconde sur son sein d'albâtre, la troisième sur ses pieds agiles.

La première hirondelle, c'était sa tendre mère ; la seconde, une sœur chérie ; la troisième, sa jeune épouse. Elles ont enlevé son corps inanimé ; elles l'ont emporté dans leur château aux tours majestueuses.

Les larmes de la mère ressemblent au débordement d'un fleuve ; celles de la sœur, au cours d'un ruisseau rapide ; celles de la jeune épouse, à la rosée.

La rosée se séchera à l'approche du soleil, la jeune épouse se remariera et oubliera son bien-aimé (1).

IV. Un jeune homme se promenait sur les bords de la *Moscva Réca*. C'était au lever du soleil. Il regardait les murs qui renfermaient sa bien-aimée, et se disait tristement : Tous les oiseaux se sont réveillés ; ils se sont couverts de leurs ailes, et ma bien-aimée dort encore d'un profond sommeil ; sans doute que je ne suis point présent

(1) Cette romance a été faite sous le règne du czar Iwan Wassilieurtche Grosnoy, que les étrangers appellent communément Bazilide. Et elle se chante encore.

Digitized by Google

à ses pensées, sans doute que dans ses rêves elle ne voit point son ami; et moi, hélas! je n'existe point sans ma bien-aimée, je gémis et je souffre quand je ne la vois point.

La jeune fille sort du château; son visage est inondé de larmes, ses beaux yeux sont éteints, ses bras d'albâtre n'ont plus de force. Mon ami, dit-elle à son bien-aimé, je viens te dire adieu..... adieu pour toujours! je sais que mes paroles navreront ton cœur de tristesse, mais le sort nous sépare, et je dois obéir. Hier, mes parens m'ont fiancée, aujourd'hui l'on me marie; je t'aimerai toujours, ô mon ami, mais je serai fidelle à mon époux (1).

ANNONCES.

Recherches historiques sur les principales nations établies en Sibirie et dans les pays adjacens, lors de la conquête des Russes; ouvrage traduit du russe, par M. Stollenwerck, ancien officier de carabiniers, au service de Russie. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 25 c., et 3 fr. par la poste. A Paris, au magasin de librairie, rue des Bons-Enfans, n°s. 19 et 36, en face de la cour des Fontaines.

Le Nouvel Anténor, ou *Voyages et Aventures de Trasybulle en Grèce*, ouvrage pouvant faire suite aux *Voyages d'Anténor*, par *Lantier*, orné de 4 figures, gravées par *Bovinet*, et de notes historiques, critiques et littéraires. Prix: 5 fr., et 6 fr, 50 c. par la poste. Papier vélin, 10 fr. et 11 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *M. yeux*, libraire-commissionnaire, rue de la loi, n°. 268, et *Capelle*, libraire, rue J. J. Rousseau.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Erratum *de l'annonce du* Dictionnaire universel, *de Boiste, au numéro CX.*

Prix, in-8°., 15 fr., au lieu de 13, et 19 fr. par la poste. Le même, in-4°., papier fin, 21 fr., et 25 fr. par la poste.

Pag. 310, 3e. alinéa, au lieu de *mologiome* et *mologie*, lisez *néologisme* et *néologie.*

(1) On attribue cette romance au czar Pierre-le-Grand; le fait est qu'il aimait beaucoup à la chanter.

POLITIQUE.

Digitized by Google



POLITIQUE.

En traitant, dans notre dernier numéro, de la situation actuelle de l'Angleterre, nous n'avions à parler que de l'*income tax*, et de la levée en masse. Nous avons aujourd'hui à y ajouter l'insurrection qui a eu lieu en Irlande, et dont on verra tous les détails à l'article *Nouvelles diverses*. Cette rebellion paraît assoupie plutôt qu'apaisée. On compte si peu sur les soldats du pays, que le lord Limmérich a proposé d'en faire transporter en Angleterre la milice, et d'envoyer en Irlande celle d'Angleterre. Il ne manquait que cette circonstance pour compléter les embarras de la Grande-Bretagne. Elle n'a plus rien actuellement à envier à la France de 1793. Elle en a les assignats, les réquisitions en nature, la levée en masse, la patrie en danger, et la révolte prête à éclater par-tout.

Voici ce qu'elle n'en a pas : ce sont les passions violentes qui enflammaient la France à cette époque. M. Wyndham se plaint de l'apathie générale. Il a un bon moyen de la faire cesser. Il n'a qu'à annoncer, comme chez nous, l'égalité des conditions, la distribution de toutes les places, le partage de toutes les propriétés, la confiscation de toutes les grandes fortunes, la proscription de tout ce qui était honoré et considéré, il aura avec les autres avantages de 1793, que nous avons détaillés, celui de l'enthousiasme qui lui manque. On a pu voir que, dans son embarras, il cherche de toutes ses forces à effrayer sa patrie, afin de lui donner au moins, faute d'autres, la passion de la peur.

Toujours remuante, toujours comprimée, jamais soumise, l'Irlande peut être présentée comme un grand exemple aux souverains et aux peuples. Les états ne sont point, comme des individus, des êtres immortels; ils n'ont point à attendre, comme eux, une vie à venir. La

Digitized by Google

Providence n'a point à les gouverner par les craintes d'un Tartare, ou par les délices d'un Elysée. Sa justice sait pourtant les atteindre, et venger, quand il le faut, la morale publique.

Cette grande pensée animait sans doute l'orateur romain, quand il disait : « Il m'est impossible de traiter » aucun sujet politique, si on ne convient pas d'abord » avec moi non-seulement qu'il est faux de dire qu'un état » ne puisse se gouverner sans injustice, mais encore si on » n'admet pas comme une chose certaine qu'un état ne » peut se gouverner sans une souveraine équité (1). » Une fois pénétré de ces vues, si nous portons nos regards sur l'Irlande, qu'y verrons-nous? un pays où les spoliations ont été converties en titre, le vol en propriété; où la justice ne fait pas la loi, mais où la loi fait la justice; où la force n'est pas soumise au droit, mais le droit à la force; où le gouvernement place d'autorité le peuple dans une attitude qui le gêne; où tout, enfin, est dressé pour le bonheur, la sécurité, la commodité des gouvernans, rien pour la sécurité, la paix et la commodité des gouvernés.

Dans quelque pays que ce soit, quand une situation semblable est composée, les siècles ont beau succéder aux siècles, la force à la force; les réactions succèdent de même aux réactions; la tranquillité n'est qu'apparente, la soumission se produit des calculs de la prudence, au lieu de la conscience ou du sentiment du devoir. Les maux publics comprimés, profitent alors d'instinct de toutes les circonstances qui se présentent, jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé une favorable où ils puissent en liberté se dissiper et s'exhaler.

Avec l'appui de la France, il est facile de présumer que

---

(1) *Nihil est quod de republicâ putem dictum, et quo possim longius progredi, nisi sit co firmatum, non modo falsum esse istud, sine injuriâ non posse, sed hoc verissimum, sine summâ justitiâ rempublicam regi non posse.* Cic. frag. ex. lib. rep.

Digitized by Google

l'Irlande va être bientôt arrachée à la longue tyrannie de la Grande-Bretagne. Mais si celle-ci ne perd que cette partie de son territoire, qu'elle ne se plaigne pas. Elle sera traitée aussi favorablement que ces peuples auxquels les Romains se contentaient d'ôter le tiers de leurs terres : *Tertiâ parte agri damnati.*

On écrit de Pétersbourg qu'on y a beaucoup d'espérance de l'intervention des deux puissances médiatrices, et qu'on compte prochainement sur la paix. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que si les puissances du Nord prétendent à la gloire de pacificatrices, il faut qu'elles se hâtent; car, avant peu de temps, il se pourrait que la paix fût signée à Londres sans elles. Toute la côte présente en ce moment, avec l'appareil le plus menaçant, une activité sans exemple. Cent quatre-vingt mille hommes et huit mille chaloupes canonnières se préparent à remplir incessamment les vœux de M. Pitt. Cet ex-ministre disait, dans un de ses derniers discours, qu'aussi-tôt que la levée en masse serait organisée, l'Angleterre n'aurait plus, à l'égard de la descente, qu'une seule crainte, c'est qu'elle ne s'effectuât pas. Nous sommes persuadés que le gouvernement français composerait volontiers avec lui sur ce point, et qu'il lui donnerait même le temps de former, dans les cinq ports, la brigade redoutable de dix-huit cents hommes qu'il doit commander.

Quoi qu'il en soit, si les puissances médiatrices parviennent à devancer la lutte terrible qui se prépare, nous aurons au moins acquis un grand avantage, c'est d'apprendre au peuple anglais que tout n'est pas jouissance désormais dans les prémices de la guerre. Ce n'est pas tout désormais de prendre quelques-uns de nos vaisseaux sur les mers, il faut ensuite subir la taxe sur le revenu, et la levée en masse. L'Angleterre semble dire : *Frappe et ne menace pas.* Elle semble invoquer la présence même du danger, pour se délivrer plutôt du tourment de la crainte. Mais nous menacerons tant que nous voudrons, et nous frapperons quand il nous plaira. Si votre attitude est

Digitized by Google

violente, la France n'a qu'à vous laisser dix ans dans cette situation. Il ne lui faut que quelques misérables planches pour vous tenir sans cesse en haleine, vous fatiguer et vous lasser. Son seul regard de l'autre côté de l'eau aura suffi pour vous faire mettre bas les armes, et vous contraindre à demander la paix. Si, au contraire, vos efforts ne sont pas ce qu'ils doivent être, ou qu'ils viennent à s'affaiblir; si, à quelques accès de fièvre, succède une atonie, symptôme de votre prochaine dissolution, elle verra combien de temps elle doit vous laisser à vos propres divisions, pour entreprendre ensuite la formalité de vous envahir.

En attendant, nous pouvons nous flatter d'avoir fait débarquer, en Angleterre, une avant-garde très-imposante. L'*income tax*, la levée en masse et la peur, sont de très-bons auxiliaires.

On ne sait comment une nation, qui se croit aussi puissante, a pu se condamner à de si fâcheuses précautions. Les autres nations, quand elles sont en guerre, ne se croient pas perdues, parce qu'on pourra toucher leur territoire. Elles ne se croient pas obligées de donner aussitôt jusqu'à leur dernier écu et d'armer jusqu'à leurs vieillards. Mais l'Angleterre se croit déshonorée, si elle se bat sur son territoire. Elle se croit finie, si les Français s'établissent jamais en Egypte, quoiqu'ils fussent encore dans ce cas à mille lieues de l'Inde.

Ces fameux hommes d'état croient, sans doute, que c'est une chose sans conséquence que d'armer tout un peuple. Ils verront, s'ils parviennent à effectuer cette mesure, ce qui en résultera sur tout leur régime intérieur. Ils verront ce que produiront, sur leur régime moral, l'habitude des armes, le langage et les mœurs des camps; sur leur régime commercial, l'interruption du travail, le dégoût des habitudes casanières, l'amour de la dépense et de la dissipation, le goût des fêtes et des rassemblemens. Relativement à leur régime politique, ils verront ce que c'est que de donner, dans une nation, l'influence aux

Digitized by Google

armes, de changer ainsi le système antique de la vieille Angleterre, qui fut de n'avoir jamais de grandes armées ; de préparer ainsi leur pays pour que tout tombe, selon les chances, ou vers le peuple, ou vers la couronne, de manière à ne plus laisser à l'état d'autre alternative que la démocratie ou le pouvoir absolu.

Le secret de cette mesure désespérée, c'est que l'Angleterre se sent abandonnée de tout le continent. Nous voulons croire qu'en Europe on n'aime point la France, mais on aime encore moins l'ambition des Anglais ; ambition beaucoup plus redoutable, beaucoup plus systématique, et rendue sur-tout hideuse par un orgueil grossier. Et en effet que possède aujourd'hui la France qu'elle n'ait pas possédé presque dans tous les temps ! Clovis n'avait-il pas réuni à sa domination les Ripuairs, c'est-à-dire les Francs des rives du Rhin ? N'avait-il pas défait le roi de Bourgogne ? N'avait-il pas réuni à son empire, par la défaite d'Alaric, les Aquitaines et la Gaule méridionale ? Charlemagne n'avait-il pas étendu plus loin encore sa domination ? Dans ces derniers temps, l'Europe ignore-t-elle que la famille de nos princes régnait sur la France, les Espagnes, et les principales contrées de l'Italie ! Où est donc l'influence nouvelle dont on nous accuse ? Où est cette prépondérance qui doit causer tant d'alarmes à toute l'Europe ?

Qu'on suive de la même manière les fastes de l'Angleterre ; qu'on examine ce qu'elle était autrefois ; qu'on regarde ce qu'elle est devenue. Hélas ! l'ambition, quand elle tient à un homme, est fragile comme sa vie. Sa durée peut se rechercher facilement dans les tables connues des probabilités de la vie humaine. Il n'en est pas de même quand elle tient à tout l'esprit d'un peuple. Ainsi à Clovis succèdent des rois fainéans. Après Charlemagne, l'état tombe dans les mains d'un Charles-le-Chauve ou d'un Louis-le-Débonnaire. Le grand Louis lui-même ne peut vivre autant que son génie. L'état tombe avec lui dans les mains d'une femme et d'un prêtre. En Angleterre au

Digitized by Google

contraire, un même esprit reste supérieur à tous les événemens et à tous les gouvernemens. Il est le même sous les Tudor et sous les Stuart, sous l'usurpation de Cromwell, ou sous la faiblesse de Georges III, sous les Whigs, ou sous les Torys, sous le ministère de M. Pitt, ou sous celui de M. Addington. Nous voulons croire que la France a acquis quelque prépondérance. La maison d'Autriche, la Prusse, la Suède, chaque état a eu aussi la sienne selon qu'il a été secondé par les circonstances, ou par l'action d'un génie extraordinaire. Mais ni dans aucun pays, ni dans aucun état, la prétention de cette prépondérance n'a été ni aussi consistante, ni d'un tel caractère. Aucune n'a été au point de vouloir posséder l'Océan et la Méditerranée, toutes les colonies et tout le commerce, troubler à son gré toute l'Europe sans cesser de tyranniser toute l'Asie.

Que l'Angleterre cesse de se plaindre. Elle ne doit qu'à l'excès de ses prétentions l'abandon où elle se trouve; elle ne doit qu'à sa folie la guerre terrible où elle s'est engagée; elle ne doit qu'à ses injustices et à sa longue tyrannie la révolte de l'Irlande; elle ne doit qu'à l'excès de son orgueil les procédés avec lesquels elle a aliéné les puissances mêmes médiatrices : en un mot c'est elle-même qui a aiguisé et forgé à plaisir le poignard avec lequel elle veut se détruire.

Voilà que M. Pitt s'est fait général et chef de brigade. Nous verrons s'il sera aussi habile à l'épée qu'à la parole. On dit aussi que le duc d'Yorck est venu lui demander à dîner à Walmercastle. Il fallait sans doute une crise aussi importante pour opérer le rapprochement de ces deux personnages. Personne n'ignore que ce prince fut au moment un jour de jeter le ministre par les fenêtres, qu'il se porta sur lui l'épée à la main dans l'appartement même du roi, et qu'on vit le moment où le fils du roi allait être envoyé à la Tour. Aujourd'hui ils dînent ensemble, ils se voient, ils se pardonnent. Rien n'est plus édifiant qu'une réconciliation semblable : on sait qu'elle est prescrite aux chrétiens à leur dernière heure.

Digitized by Google

Analyse des dernières séances du parlement.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Séance du 26 juillet.

L'avocat-général se lève conformément à la notice qu'il a précédemment donnée, à l'effet de faire rappeler l'ancien bill contre les étrangers et lui en substituer un nouveau. L'objet du nouveau bill est de mettre les étrangers entièrement à la discrétion du pouvoir exécutif. Le très-honorable membre espère que par ce moyen l'Angleterre pourra se dispenser de renouveler la suspension de l'acte d'*Habeas corpus*.

M. Barham se plaint de l'impôt qui a été mis sur le sucre, et de l'affectation avec laquelle on fait porter les impôts sur les propriétaires coloniaux. Sir William Pultney, un des hommes les plus considérés d'Angleterre, appuie M. Barham. Enfin, à la sollicitation de plusieurs membres, M. Barham consent à retirer sa motion.

28 juillet.

CHAMBRE DES LORDS.

Lord Hobart présente un message de sa majesté relativement aux nouveaux troubles de l'Irlande, à l'effet d'engager la chambre à prendre les mesures les plus efficaces pour les faire cesser. Lord Hobart fait la motion de deux bills, l'un pour la proclamation de la loi martiale, l'autre pour la suspension de l'acte d'*Habeas corpus*. Il pense que la révolte ne s'étend pas beaucoup au delà de Dublin, que cependant le gouvernement est préparé à tout.

Lord Limerick désirerait qu'on transportât la milice d'Irlande en Angleterre et celle d'Angleterre en Irlande. Il prétend que les prêtres et en général ceux même des catholiques du pays, qui ne partagent pas l'esprit de révolte, lui portent pourtant beaucoup d'indulgence et quelquefois de l'appui.

28 juillet.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Le chancelier de l'échiquier présente le même message que ci-dessus.

M. Windham se lève. Il ne pense pas que la chambre, dans cette circonstance, doive se départir de l'usage où elle est de renvoyer l'examen d'un message au jour suivant.

Digitized by Google

« Le très-honorable membre nous assure qu'il n'y a qu'une petite partie de l'Irlande en état de rebellion. » J'espère en Dieu que cela est; mais comme le dit un honorable officier, le colonel Crawfurd, il n'est pas dans la nature de l'homme que des esprits aussi violemment agités s'apaisent sur-le-champ. Je n'ai cessé, ajoute-t-il, de me méfier de ce pays; et quand je vois qu'il ne s'en est fallu que d'un pouce que la capitale ait été au pouvoir des insurgens..... (*On rit.*) Vous riez ! Ah ! Je ne crains pas que, dans une circonstance semblable, les rieurs soient contre celui qui avertit la patrie de son danger; le rire et le mépris doivent être contre ceux dont la négligence et l'imprévoyance ont mis ce pays à deux doigts de sa perte.

M. Shéridan. Il attaque vigoureusement M. Windham; il le blâme d'attaquer les ministres sans sujet, et de montrer ainsi, dans une crise aussi importante, une division scandaleuse. Il s'étonne que celui qui s'est plaint de la lenteur des ministres dans la conduite de la guerre, depuis la rupture du traité d'Amiens, vienne les accuser ensuite de précipitation.

Lord Hawkesbury se joint à M. Shéridan. Le docteur Lawrence défend son ami M. Wyndham, M. Archdall fait l'éloge de M. Shéridan. Il dit de lui qu'on ne l'a jamais vu changer de parti, comme tant d'autres; qu'on l'a vu sans cesse du côté de son pays. L'adresse passe.

Le chancelier de l'échiquier se lève; et après avoir prouvé la nécessité d'avoir recours à la loi martiale en Irlande, ainsi qu'à la suspension de l'acte d'*Habeas corpus*, il rappelle toutes les grandes occasions où l'Angleterre a eu à se louer des talens et de l'éloquence de M. Shéridan. Il cite la révolte de la flotte, la dernière confédération du Nord, son dernier discours au sujet de la menace d'invasion. Je ne connais point, ajoute-t-il, cet honorable membre autrement que par nos rapports parlementaires; mais je vénère sa conduite dans toutes les grandes occasions, ainsi que tout anglais doit le faire. Il sera richement récompensé par l'honorable place qu'il obtiendra dans l'histoire. (Applaudissement général.)

M. Windham s'est levé de nouveau, a lancé de violentes épigrammes à M. Shéridan et au chancelier de l'échiquier. M. Shéridan lui a répliqué avec la même aigreur et le même sarcasme. Il a présenté toutes les lignes différentes qu'avait tenu M. Windham depuis le commencement de sa carrière parlementaire.

M. Hutchinson a demandé qu'au moins les ministres

Digitized by Google

fissent bien attention à ce qu'il ne fût pas fait, dans cette révolte, un usage aussi atroce de la loi martiale que dans la précédente. Il expose à la chambre que souvent un village a été brûlé, sous le prétexte de l'absence d'un seul habitant, qu'on a ensuite fusillé dans les champs, sur le fondement que sa maison avait été brûlée.

Le colonel Craufurd s'est fait remarquer dans cette séance par son insistance à ce qu'on se résolût à revêtir les ministres du pouvoir le plus étendu et le plus absolu.

Les deux bills ont passé.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 29 juillet.

Le gouvernement anglais était parvenu à apaiser les troubles d'Irlande, en promettant aux catholiques le libre exercice de leur religion et l'abolition de la loi du test, par laquelle il était établi qu'aucune fonction publique ne serait conférée à un Irlandais que sous le serment qu'il n'appartient point à la religion catholique romaine, loi barbare et digne du 4e. siècle. Aussi-tôt que le roi d'Angleterre a cru le calme rétabli et son autorité assurée en Irlande, il a été fidèle à sa parole comme au traité d'Amiens; il a refusé de tenir sa promesse et faussé sa signature. D'un autre côté, il a couvert l'Irlande de troupes et d'échafauds, et multiplié les exécutions militaires avec une barbarie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il n'est point de vexations que l'on n'ait mises en usage pour faire de nouveau ployer sous le joug les infortunés Irlandais. A l'abri du titre de royaume-uni et d'une union qui n'existait que dans le protocole, on leur a enlevé le reste de leurs priviléges.

L'Europe ne sait pas assez jusqu'à quel point le joug de l'Angleterre s'est appesanti sur l'Irlande; elle ignore le nombre des victimes, et celui des exactions qui ont pesé sur ceux des Irlandais échappés au fer des boureaux. On n'exagère pas lorsqu'on assure que depuis dix ans plus de 50,000 ont succombé ou sur des échafauds ou sous des exécutions militaires.

Extrait d'une lettre de Liverpool, en date du mardi 26 juillet, quatre heures après midi.

Je n'ai que le temps de vous dire qu'un ami de M. Bold, premier magistrat de notre ville, vient d'arriver à l'ins-

Digitized by Google

tant à bord d'un paquebot venant d'Irlande; il nous apprend que, samedi dernier au soir, 4000 rebelles avaient tenté d'enlever d'assaut la ville de Dublin. L'armée de ligne était sur ses gardes; mais le combat qui devint bientôt général dans toute la ville, dura jusqu'à une heure dix minutes du matin. La personne qui nous donne cette nouvelle a entendu un feu de peloton jusqu'à dix heures le même jour.

Le cri général était, *à bas les Anglais, tuez-les tous!* Les rebelles jetaient des grenades dans les rangs, et avaient étendu dans les rues des planches hérissées de clous, afin de rendre la cavalerie inutile.

On a découvert un dépôt de 30,000 piques et de 10,000 uniformes. La même personne a vu MM. Payne, capitaine, et Brown, colonel du 21^e^. ou 22^e^. régiment, avec environ 40 autres, morts étendus dans les rues. 30 rebelles devaient être exécutés hier matin; ce qui semblerait indiquer que la rebellion serait à-peu-près apaisée à Dublin.

Dublin, 24 juillet.

Hier au soir, différentes proclamations incendiaires furent distribuées dans toutes les parties de la ville, invitant le peuple à s'unir comme autrefois pour secouer le joug des Anglais. A huit heures, un parti considérable força la maison du maire, et enleva les armes et les piques qui s'y trouvaient. Sur les dix heures, un combat général s'engagea dans le voisinage de Thomas Street, et ensuite dans toute la ville. Lord Kilwarden, premier magistrat du banc du roi, qui rentrait en ville, sur les neuf heures, fut tiré de son carrosse avec son neveu, et l'un et l'autre furent tués à coups de piques. M. Brown, colonel du 21^e^. régiment, et quelques autres officiers, plusieurs soldats et volontaires ont malheureusement perdu la vie, ainsi qu'un grand nombre de rebelles qui paraissaient tous de la plus basse classe.

Il a été tenu un conseil de guerre au château pendant deux heures, et on s'attendait que la loi martiale serait proclamée sur-le-champ. Le seul chef apparent est un homme appelé Maccable, cabarretier, dans la maison duquel on a saisi 1000 piques et 600 cartouches. Nous n'avons point entendu parler de troubles dans l'intérieur.

Londres, 1^er^. août.

On a reçu des nouvelles de Dublin hier et ce matin, les premières en date de vendredi, et les dernières de jeudi.

Digitized by Google

Il y a eu mardi soir une nouvelle alarme à Dublin, en conséquence des nombreux rassemblemens qui se sont formés dans le quartier dit de la Liberté pour assister aux funérailles de l'un des amis de l'indépendance.

Jeudi les choses paraissaient aussi tranquilles que s'il n'y avait pas eu d'insurrection. Tous les régimens de ligne et de milice se disputent entr'eux à qui montrera plus de surveillance, d'ordre, d'activité et de courage dans ces circonstances difficiles.

On fait à chaque instant de nouvelles découvertes, et on a heureusement saisi plusieurs des chefs qui ont organisé le plan de la révolte. On compte parmi eux Holms, Hynley, Hope et Russell, mais non pas le Russel qui a eu l'audace de publier, depuis l'insurrection du 23, la proclamation suivante :

« Thomas Russel, membre du gouvernement provisoire, général en chef du district du Nord.

» Peuple d'Irlande ! aujourd'hui que vous avez repris les armes pour la garantie des prérogatives qui appartiennent à l'homme, et pour la délivrance de votre pays, vous voyez par le secret qui a été gardé dans la conduite de cette affaire, et par le nombre immense des individus qui, dans toutes les parties de l'Irlande, se sont engagés à exécuter ce grand objet, vous voyez que votre gouvernement provisoire a pris les mesures les plus sages. Vous verrez que dans Dublin, à l'ouest, au nord et au midi, le coup a été frappé au même instant. Vos ennemis ne peuvent pas plus s'opposer à cette puissante révolution qu'ils ne pouvaient la prévoir. Les proclamations et les règlemens prouveront qu'on n'a considéré que votre honneur et vos intérêts. Votre général, qui a été nommé par le gouvernement pour commander dans ce district, vous exhorte fortement à obéir à ces règlemens. Votre valeur est bien connue, soyez aussi justes et humains que vous êtes braves, et que les Anglais sont cruels, et mettez votre confiance dans le Dieu qui est la source de toute victoire ; il couronnera vos succès.

» Le général ordonne qu'on s'assure des otages dans tous les quartiers : tous les attentats qui se commettaient contre les lois de la guerre et de l'humanité, seront sévèrement vengés. »

(Au quartier-général, le 24 juillet 1803.)

(*Extrait du Star.*)

— Il y a beaucoup de fermentation dans la flotte.

Digitized by Google

— Les effets publics ont éprouvé une dépréciation considérable ; les 3 pour cent sont tombés à 50 et demi, et l'*omnium* à 11 et demi de perte.

Dublin, 28 *juillet.*

Des émissaires ont voulu exciter le peuple du Nord à la révolte, mais il s'y est refusé ; et cette bonne conduite fait bien présumer de celle des autres parties du royaume ; parce que celle du Nord étant la plus peuplée, la plus remplie de manufactures et d'ouvriers, est d'un exemple imposant.

Avant-hier, 26, Dublin fut témoin d'une scène de confusion, mais qui a encore montré l'impuissance des rebelles, et la disposition des volontaires à les repousser. Un de ces volontaires qui avait été mis à mort le premier jour de la révolte, à coups de pique, était accompagné au cimetière par ses camarades. Quelques groupes de la populace parurent menacer le cortége ; ce qui accrédita le bruit que les rebelles arrivaient en force à Dublin. L'alarme fut répandue, et dans moins d'une demi-heure, plus de 5,000 hommes se trouvèrent sous les armes. Tout ce calma, et le faux bruit fut dissipé.

On a arrêté quelques personnes au-dessus du commun, entr'autres M. Holmes, conseiller et parent du conseiller Emmet ; M. Russel, madame Debois, Edward Hay, du comté de Wexford, mais demeurant depuis quelque temps à Dublin ; un M. Hart, M. Hope, teinturier, et plusieurs autres. On assure que le gouvernement a reçu des informations importantes de la part de M. le duc de Leinster, auquel les rebelles des environs de Maynvoth ont été proposer de livrer leurs armes et de dénoncer leurs chefs, à condition qu'on leur accorderait pardon et protection.

Le conseil a eu une séance très-longue.

Belfast, 26 *juillet.*

Quelques légers symptômes d'insurrection s'étant manifestés dans notre voisinage, on a pris les précautions nécessaires pour la défense de cette ville. Cependant tout est parfaitement tranquille ; et quelles que puissent être les intentions des mécontens, la vigilance et la force des honnêtes gens sont telles qu'il est impossible que les premiers osent se montrer.

Londres, 2 *août.*

Trois pour 100 consolidés 52 $\frac{1}{4}$. *Omnium* 9 $\frac{3}{4}$. de perte.

— Nous n'avons pas eu de nouvelles d'Irlande, ce matin.

Digitized by Google

Cependant nous avons tout lieu d'espérer qu'elles seront de plus en plus favorables.

— On répandit hier le bruit qu'on devait proposer, dans la séance du soir, à la chambre des communes, une mesure vigoureuse; cependant les ministres n'ont rien dit qui annonçât cette disposition. On suppose que cette mesure a pour objet la suspension de l'acte de l'*habeas corpus*. Il n'est pas douteux qu'il y ait à Londres plusieurs Irlandais-Unis, et nous croyons que plusieurs de ceux qui ont pris part à l'insurrection qui vient d'éclater en Irlande, se sont réfugiés à Londres pour échapper à la juste punition qui les attend.

— M. Pitt est occupé à lever dans les cinq ports un corps qui formera une brigade de trois régimens de 600 hommes chacun, et qu'il commandera en personne.

— S. A. R. le duc d'Yorck était attendu hier à Douvres, où il doit inspecter les ouvrages et passer en revue les fencibles de mer. Il avait dîné dimanche chez M. Pitt, à Walmercarstle, avec le duc de Cambridge.

Constantinople, 19 *juin*.

Nous recevons des nouvelles du Caire. Taher, le chef de Arnautes qui a chassé le pacha du Caire, a été assassiné par le peuple. Les beys qui étaient dans la Haute-Egypte, sont rentrés au Caire.

Les Russes viennent d'occuper une partie de la Géorgie entre Téflis et Sarapam. Les Anglais, mûs toujours par cet esprit d'intrigue qui les distingue, usent de tous les moyens pour persuader à la Porte que la France veut s'emparer de la Morée. Ils ont été jusqu'à faire passer dans ce pays de la poudre et des armes sous pavillon français.

Gothembourg, 23 *juillet*.

Vingt pièces de canon de 24 sont mises en batterie à Stralsund.

Hambourg, 30 *juillet*.

Sur la proposition du ministre de France près le cercle de Basse-Saxe, le sénat de notre ville a formellement consenti à ce que, pendant toute la durée de la guerre actuelle, le gouvernement français entretînt une garnison à Cuxhaven, port situé près de l'embouchure de l'Elbe. On croit aussi qu'il y aura bientôt une garnison française dans le port de Travemunde sur la Baltique, du consentement du sénat de la ville impériale de Lubec, à laquelle ce petit port appartient. L'envoyé anglais près les villes anséatiques

Digitized by Google

a fait de fortes représentations à ce sujet ; mais elles n'auront aucun résultat.

Des bords du Mein, 9 août.

Il vient d'être formé une espèce de coalition ou d'union entre la Russie, la Suède et le Danemarck ; elle a pour but de s'opposer à toute tentative qui serait faite pour entraver le commerce et la navigation de la Baltique, et de mettre leurs sujets à l'abri des vexations auxquelles ils seraient exposés, si l'on ne prenait pas les mesures les plus importantes. Cette coalition est dirigée, comme l'on voit, au moins implicitement contre l'Angleterre, puisque c'est celle des puissances belligérantes qui porte atteinte à la neutralité en gênant la liberté de la navigation. On assure qu'en conséquence de ce nouveau concert qui vient de s'établir entre les trois puissances du Nord, la Suède et le Danemarck vont faire sortir de leurs ports un nombre de vaisseaux de guerre proportionné à celui que l'empereur Alexandre enverra dans la Baltique. Comme cette réunion de forces maritimes ne laissera plus aucun doute sur les dispositions du cabinet russe, on espère que la cour de Londres aura égard enfin aux propositions qui lui ont été faites, tant de la part de la Russie que de celle de la Prusse. Quelques personnes prétendent même que ces propositions ont été déjà acceptées, et que le courrier qui est porteur de l'adhésion de sa majesté britannique doit être arrivé, en ce moment, à Pétersbourg. En conséquence il sera tenu un congrès, où les principales puissances de l'Europe enverront des ministres. La ville de Hambourg a été proposée comme le lieu le plus favorable pour la tenue de ce congrès, étant situé entre Londres et Pétersbourg.

Outre l'arrangement des objets qui ont amené la rupture entre la France et l'Angleterre, l'on s'occupera encore dans ce congrès de divers autres points tendant à régler d'une manière plus précise et asseoir sur une base plus solide la balance de l'Europe, sur-tout dans ce qui concerne la partie maritime et les relations commerciales. Il serait possible aussi qu'il y fût question de la situation actuelle de l'empire ottoman et des mesures éventuelles que l'on pourrait adopter au cas que ce vaste état éprouvât quelques catastrophes, malgré tous les efforts que ses amis et alliés tenteraient de faire pour réunir dans un ensemble parfait toutes les parties de ce vaste empire, et pour empêcher sa dissolution. Tels sont les bruits politiques qui circulent maintenant en Allemagne.

Digitized by Google

PARIS.

— Le premier consul est arrivé hier au matin à Saint-Cloud.

— Les évêques de France ont cru devoir consacrer, d'une manière particulière, le 16 août, jour remarquable par la naissance du premier consul, par sa nomination au consulat à vie, et par la signature du concordat, et qui en outre est distingué dans l'Eglise comme jour de l'Assomption de la Vierge. Parmi tous les mandemens publiés à ce sujet, on cite principalement celui de M. l'évêque de Quimper. En voici quelques traits :

« Dieu dit à la révolution, comme autrefois à la mer : » *Usque luce venies hic confringes tumentes fluctus tuos.* » Il parle, et aussi-tôt nous voyons cesser et le blasphême » qui accusait sa puissance, et le scandale qui faisait dou- » ter de sa justice..... Des extrémités du monde arrive » un homme assez fort pour vaincre seul une révolution » qui avait vaincu toute la terre. Elle avait abattu les » puissances du siècle, les grands des nations, et, à la » présence de ce héros, elle est abattue elle-même ..... » *A Domino factum est istud et est mirabile in oculis* » *nostris.* »

— On parle de la publication prochaine d'un arrêté du gouvernement, relatif aux pensions des chevaliers français de l'ordre de Malte. Suivant les dispositions de cet arrêté, les chevaliers compris dans la convention du mois de prairial an 6, seront admis à la liquidation de leurs pensions, pour en être payés intégralement. Les membres du même ordre, restés en France, et non encore liquidés définitivement, seront liquidés et payés suivant les lois concernant les ecclésiastiques, à l'exception de celles relatives aux sermens dont ils sont dispensés. Ils feront régler préalablement, par le préfet des départemens où étaient situés leurs bénéfices, la quotité du revenu dont ils jouissaient.

— Le comte d'Apraxim, major des armées de sa majesté l'empereur de toutes les Russies, et attaché à la légation russe à Paris, est passé, le 17 thermidor, à Montauban; il allait en courrier porter à M. de Marcoff, qui est aux eaux de Barèges, des dépêches que l'on suppose être d'une bien grande importance, puisqu'elles n'ont point été confiées à des courriers ordinaires. Il était venu de Paris en trois jours.

Digitized by Google

— Le 21 thermidor on a fait l'épreuve d'une invention nouvelle, dont le succès complet et brillant aura les suites les plus utiles pour le commerce et la navigation intérieure de la France. Depuis deux ou trois mois, on voyait au pied du quai de la pompe à feu de Chaillot un bateau d'une apparence bizarre, puisqu'il était armé de deux grandes roues posées sur un essieu comme pour un charriot, et que derrière ces roues était une espèce de grand poêle avec un tuyau, que l'on disait être une petite pompe à feu destinée à mouvoir les roues et le bateau. Des malveillans avaient, il y a quelques semaines, fait couler bas cette construction. L'auteur ayant réparé le dommage, obtint avant-hier la plus flatteuse récompense de ses soins et de son talent. A six heures du soir, aidé seulement de trois personnes, il mit en mouvement son bateau et deux autres attachés derrière, et pendant une heure et demie, il procura aux curieux le spectacle étrange d'un bateau mû par des roues, comme un charriot, ces roues armées de volans ou rames plates, mûes elles-mêmes par une pompe à feu.

En le suivant le long du quai, sa vîtesse, contre le courant de la Seine, nous parut égale à celle d'un piéton pressé, c'est-à-dire, de 2400 toises par heure : en descendant, elle fut bien plus considérable ; il monta et descendit quatre fois depuis les Bons-Hommes jusques vers la pompe de Chaillot ; il manœuvra en tournant à droite, à gauche, avec facilité ; s'établit à l'ancre, repartit et passa devant l'école de natation.

— Les pièces d'or de 24 et 48 livres sont réputées monnaie ayant cours forcé. — Les pièces de 24 liv. sont admissibles pour cette valeur, lorsqu'elles pèsent 143 grains et demi ; celles de 48 liv. doivent peser le double. — Lorsque ces pièces sont d'un poids inférieur à celui qui vient d'être désigné, la personne qui les offre en paiement a le droit de les faire admettre, en bonifiant pour chaque grain de déficit, 16 centimes et demi. — Chaque pièce doit être du poids prescrit, et l'on n'a point la faculté de les peser en masse, en faisant passer le fort pour le faible. — Les pièces de 24 liv. qui pèsent au-delà de 144 grains, ne valent pas plus de 24 liv. dans la circulation, comme monnaie.

— On écrit de Brest, 13 thermidor : « Un convoi de quinze à vingt bâtimens marchands vient d'entrer dans notre port, sous l'escorte d'un bâtiment de guerre et à la barbe des vaisseaux anglais qui nous bloquent. »

Digitized by Google

(N°. CXII.) 2 FRUCTIDOR an 11.
(Samedi 20 août 1803.)

MERCURE DE FRANCE.



LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION

DE LA SECONDE ÉLÉGIE DE TIBULLE.

Adde merum, etc.

Buvons encor, buvons ! que Morphée et Bacchus
S'emparent de mes sens par la douleur vaincus !
Gardez de m'éveiller ! leur baume dans mes veines
Circule, et de l'amour a suspendu les peines :
Buvons, puisque Délie, esclave d'un jaloux,
Gémit dans sa prison, sous d'odieux verroux.

Porte sourde a ma voix, que les vents, que la foudre,
Que les Dieux irrités te réduisent en poudre !
Mais plutôt, pour moi seul, ne te ferme jamais !
Epargne-moi les cris de tes gonds indiscrets :
Si j'ai pu te maudire en mon délire extrême,
Que l'imprécation retombe sur moi-même !
Rappelle-toi mes vœux, mes prières, mes pleurs,
Quand je parais ton seuil de couronnes de fleurs.

De tes geoliers, Délie, ose braver la rage ;
Il faut oser : Vénus protège le courage ;

Digitized by Google

Vénus du jeune amant seconde les projets ;
Elle ouvre en sa faveur les asiles secrets ;
Vénus instruit l'amante, à l'ombre du mystère,
A se rendre, pieds nus, au réduit solitaire ;
A déserter, sans bruit, la couche d'un époux ;
A donner, sous ses yeux, l'heure du rendez-vous ;
Des signes empruntant la muette éloquence,
Vénus plus d'une fois fit parler le silence.

Mais il est peu d'amans dignes de ses leçons.
Pour lui plaire affrontant les rigueurs des saisons,
Son heureux favori ne connaît point la crainte.
Du fer impunément il peut braver l'atteinte :
La déesse a sur lui les yeux toujours ouverts.
Eh ! que me font, à moi, les glaces des hivers,
Les autans déchaînés et les torrens de pluie,
Les courses, les travaux ! pourvu que ma Délie
Daigne agréer enfin mon hommage assidu,
Et me donner, du doigt, le signal attendu ! . . . .

Passant, ferme les yeux, respecte mon audace !
Vénus de ses larcins aime à cacher la trace.
Ne va pas m'effrayer par un bruit indiscret,
T'informer de mon nom, divulguer mon secret,
Approcher de mes yeux l'importune lumière !
Si tu m'as reconnu, que ce soit un mystère,
Ou Vénus t'apprendra, trop tard pour ton malheur,
Qu'elle naquit du sang (1) et des flots en fureur !

(1) Suivant Macrobe, Saturne, ou le Temps, ôta au Ciel, son père, la faculté de se reproduire. On prétend que les parties sanglantes ayant été jetées à la mer, eurent encore la vertu de donner le jour à Vénus, qui fut appelée *Aphrodite*, du mot de l'écume dont elle était sortie.

(*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

Mais loin de nous, Délie, un effroi ridicule !
Rien ne pourra convaincre un mari trop crédule ;
Il n'écoutera rien : celle qui l'a prédit,
Est savante en son art, et jamais ne ment it.
Je l'ai vue arrêtant les astres dans leur course ;
Elle fait remonter les fleuves vers leur source ;
Elle évoque les morts du fond des monumens ;
Sait ranimer leur cendre et leurs froids ossemens.
Le magique pouvoir de sa voix sépulcrale
Dissipe ou réunit la colorte infernale.
D'un mot, elle ôte au ciel ou lui rend sa clarté,
Elle répand la neige au milieu de l'été :
Médée, entre ses mains, a remis sa puissance.
Je tiens d'elle un moyen de cacher ta présence :
Ton époux me verrait enchaîné dans tes bras,
Que, toujours plus aveugle, il ne le croirait pas.
Mais prends garde, ô Délie ! à tout autre contraire ;
Ce n'est que pour moi seul que le prestige opère.

Le dirai-je ? elle osa, par ses enchantemens,
Se vanter d'apaiser l'excès de mes tourmens.
En vain elle alluma la flamme expiatoire ;
En vain elle immola sa brebis la plus noire :
Mon cœur, loin d'abjurer un malheureux amour,
Ne demandait, hélas ! qu'un trop juste retour,
Et j'eusse, avec horreur, repoussé comme impie,
Le vœu de pouvoir vivre un seul jour sans Délie !

Par M. KERIVALANT.

ENIGME.

Comme de gens qui font mine de se cacher,
Et qui brûlent qu'on les devine !

Digitized by Google

Moi qui, de bonne foi, veux me faire chercher,
Lecteur, je vais voiler jusqu'à mon origine.
Je sors alternativement
D'un cerf, d'un bœuf, d'une racine.
Ou je me trompe bien, ou l'huître est ma voisine.
Je tiens enfin de près à l'éléphant.
Si l'on ne m'a pas mis au rang des sept merveilles,
Je n'en suis pas moins étonnant.
Bien que je sois petit, il n'est pas moins constant
Qu'à plus d'un grenadier j'ai frotté les oreilles.
Sans être fin, je démêle aisément
Les choses les plus embrouillées.
Je suis adroit, accommodant;
Je rafraîchis, je calme en un instant
Les têtes les plus échauffées.
La toilette eut pour moi des attraits en tout temps.
La beauté qui sait faire éclore mes talens,
Ajoute tous les jours quelque chose à ses charmes.
Je fais peur aux petits enfans;
Je leur fais verser bien des larmes.
Il est certains petits tyrans
Beaucoup trop communs sur la terre,
A qui, pour le repos d'un grand nombre de gens,
Je fais une éternelle guerre.
Quant à ceux que je tiens une fois dans mes dents,
C'en est bientôt fait de leur vie....
Ne me crois pas pour cela, je t'en prie,
Lecteur, plus dur que je ne suis;
De grâce ne prend pas le change.
En poursuivant tes ennemis,
Je te gratte où ça te démange.

Par madame veuve GAUTIER,
de Villeneuve-sur-Yonne.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Je fais du bruit et du fracas;
A mes efforts il faut qu'on cède:
Il est vrai que j'ai besoin d'aide,
Qui peut s'en passer ici bas?
De maints corps que je tyrannise,
J'exige, et non sans dureté,
Qu'ils se conforment à ma guise.
Je suis fort souvent agité,
Non pour mon bien, puisque ma tête
Et s'use et souffre horriblement,
Lorsque je suis en mouvement.
Dès que je le peux, je m'arrête.
En moi l'on trouvera d'abord
Ce qui rend parfait un ouvrage;
Ce qui porte atteinte au plumage;
Ce qu'on n'a plus quand on est mort;
Une substance très-mobile;
Le nom d'un grand musicien;
Ce que d'avoir il est utile
Lorsque l'on rencontre un vaurien;
Plus d'une note de musique;
Un adjectif dont la valeur
Est le contraire d'*identique;*
Des forêts l'ornement, l'honneur;
Un fruit qui se sert d'épithète
A lui-même, quand il est bon;
Ce qui supporte sur la tête
Le poids d'une habitation;
Ce qu'autre fois dans un navire
On était sûr de rencontrer;
D'une divinité l'empire

Digitized by Google

Qu'on doit plus craindre qu'admirer ;
Un instrument fort en usage
Et qui ne sert qu'avec les dents.
Mais j'en aurai trop dit, je gage,
Même pour les moins clairvoyants.

Par M. D***, *d'Amiens.*

CHARADE.

Mon premier, dans les bois, du meurtre est le signal,
De son bruit effrayés les cerfs, aux pieds agiles,
Abandonnent soudain leurs demeures tranquilles.
Mon second appartient au règne végétal,
La cuisine en fait cas : le sexe le déteste,
Aux minois rajeunis il est, dit-on, funeste.
Pour mon entier, lecteur, tu le verras toujours
Sur des livres qu'entr'eux assiégent les amours.

Par mademoiselle Eugénie Roblastre, née Bruyant, âgée de 10 ans.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est le *Présent*, dont les frères sont le *Passé* et *l'Avenir.*

Celui du Logogryphe est *Orient*, où l'on trouve *nitre*, *or*, *ortie*, *oie*, *trône*, *roi*, *rein*, *noir*, *net*, *rient*, *rien.*

Le mot de la Charade est *Angle-terre.*

Digitized by Google

Vies et Œuvres des peintres les plus célèbres de toutes les écoles, Recueil classique, contenant l'Œuvre complète des peintres du premier rang, et leurs portraits; les principales productions des artistes de 2e. et 3e. classe; un abrégé de la Vie des peintres grecs, et un choix des plus belles peintures antiques, réduit et gravé au trait, d'après les estampes de la Bibliothèque Nationale, et des plus riches collections particulières. Publié par *C. P. Landon.* Tome Ier.; un vol. *in*-fol., cartonné. Prix 25 fr. A Paris, chez l'auteur, quai Bonaparte, nº. 23; et chez *le Normant*, rue des Prêtres-S.-G.-l'Aux., nº. 42.

Le volume que nous annonçons contient la vie et l'œuvre complète de Dominique Zampieri, dit *le Dominiquin.* Soixante-douze planches offrent *le trait* de presque toutes les productions de ce peintre célèbre; celles dont l'éditeur n'a pu se procurer assez-tôt la gravure, seront insérées dans le volume suivant. Cette collection nous a paru faite avec le plus grand soin; les gravures conservent la pureté et la correction des formes, et rendent en même temps la finesse des détails, avantage rare dans presque tous les ouvrages de ce genre, où l'une de ces parties importantes de l'imitation est trop souvent sacrifiée à l'autre.

Le Dominiquin, comme tous les hommes qui dominent dans un art, eut des détracteurs injustes, et ne fut véritablement apprécié qu'après sa mort. Un caractère réservé et modeste l'empêcha de lutter avec avantage contre ses ennemis; ne répondant à leurs outrages que par de nouveaux chefs-d'œuvres, il accroissait leur fureur sans leur imposer silence: les persécutions horribles qu'il éprouva, montrent à quel excès peuvent se

Digitized by Google

porter la haine et la jalousie des artistes. On lui reprochait de donner trop d'uniformité à l'expression de ses figures, de leur imprimer à toutes un caractère de timidité qui nuisait à l'effet des passions, et d'offrir dans ses conceptions, plutôt l'idée d'un travail pénible, que les élans d'un génie hardi et créateur.

On a tant abusé dans les arts, de ce que l'on appelle *les élans du génie*, qu'il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici les principes dont les grands peintres, et principalement ceux d'Italie, ont fait de si heureuses applications. Dans les situations les plus terribles, au milieu des tourmens les plus cruels, leurs personnages conservent une attitude noble; leurs visages ne portent point l'empreinte d'une douleur poussée au dernier degré; des contorsions horribles à voir ne défigurent point leurs traits et leurs gestes; enfin ils conservent toujours le caractère du *beau idéal*, attribut que la peinture ne doit jamais abandonner. Telle étoit l'idée que les anciens s'étaient faite de cet art. « Le » caractère général et distinctif des chefs-d'œuvres » grecs en peinture et en sculpture, dit M. Winckelman, consiste dans une noble simplicité, » dans une grandeur tranquille, tant de l'attitude » que de l'expression. De même que la mer demeure calme dans ses profondeurs, quelque » agitée que puisse être sa surface; ainsi, dans » les figures grecques, au milieu même des passions, l'expression nous annonce encore une » âme grande et rassise. » La poésie diffère en cela de la peinture. Quoiqu'il lui soit également prescrit de conserver le *beau idéal*, qui lui est propre, elle peut porter le pathétique et l'effet des douleurs de l'homme, beaucoup plus loin. D'abord elle prépare la situation qu'elle veut peindre; elle vous y conduit par une multitude

Digitized by Google

de gradations qui servent à vous disposer aux effets terribles qu'elle cherche à produire sur vous. Ensuite, le tableau qu'elle vous présente ne se grave pas dans votre imagination avec les mêmes traits que s'il était offert à vos regards. Les beautés du style, l'harmonie des vers vous détournent, sans que vous vous en aperceviez, de la sensation pénible que vous éprouveriez, si vos yeux s'arrêtaient long-temps sur ce tableau. La peinture, au contraire, ne peut se servir d'aucune préparation, elle ne vous offre que l'action d'un instant; rien ne peut diminuer l'effet de la situation qu'elle exprime; vous reportez souvent les yeux sur un tableau, et si les objets qu'il a imités vous inspirent quelque dégoût, ce dégoût ne peut que s'accroître. La peinture doit donc, quelque sujet qu'elle traite, donner aux figures et aux positions, de la noblesse, de l'élégance et un certain calme sur lequel les yeux aiment à se fixer souvent. « Si » l'artiste, dit M. Lessing, ne peut jamais saisir » qu'un instant du mobile tableau de la nature; » si le peintre en particulier ne peut présenter cet » unique instant que sous un seul point de vue; » si pourtant les ouvrages de l'art ne sont pas faits » pour être simplement aperçus, mais considérés, contemplés long-temps et à diverses reprises, » il est certain qu'on ne doit rien négliger pour » choisir ce seul instant, et le seul point de vue » de ce seul instant le plus fécond qu'il soit possible. Nous ne pouvons entendre ici par le plus » fécond, que ce qui laisse à l'imagination le » champ le plus libre. Plus nous regardons, plus » il faut que nous puissions ajouter par la pensée » à ce qui est offert à nos yeux; plus notre pensée y ajoute, plus il faut que son illusion puisse » se réaliser. Mais de toutes les gradations d'une » affection quelconque, la dernière, la plus ex-

Digitized by Google

» trême, est la plus dénuée de cet avantage; il » n'y a plus rien au-delà. Montrer aux yeux ce » dernier terme, c'est lier les ailes à l'imagination. » Ne pouvant aller au-delà de l'impression reçue » par les sens, elle est forcée de s'occuper d'images » moins vives, hors desquelles elle craint de re- » trouver ses limites dans cette plénitude d'expres- » sion qu'on lui a offerte mal-à-propos. Si Lao- » coon et Philoctète gémissent, l'imagination peut » les entendre crier : s'ils crient, elle ne peut se » représenter ce qu'ils souffrent d'un degré plus » faible ou plus fort, sans les voir dans un état » plus passif et par-là moins intéressans. Elle ne » les entendra plus que soupirer, ou bien elle les » verra morts. »

M. Lessing nous paraît avoir très-bien saisi les nuances qui doivent distinguer la peinture de la poésie. En effet, Sophocle peint Philoctète livré aux douleurs les plus horribles; ses cris font retentir les antres de Lemnos, et l'abandon auquel il va être livré, met le comble à son désespoir. Virgile nous représente Laocoon poussant vers le ciel des hurlemens effroyables :

Quales mugitus, fugit cum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.

Cependant le peintre et le sculpteur ayant à retracer la situation de ces deux personnages, ne porteraient pas leur désespoir à son dernier excès, et ils auraient soin de conserver, dans leur attitude et dans leurs traits, l'empreinte plus calme du *beau idéal*. Le groupe célèbre de Laocoon sert à prouver la vérité de ce principe.

Puisque nous avons trouvé l'occasion de parler des limites qui séparent la poésie de la peinture, on nous permettra de nous arrêter un moment sur un objet qui n'a qu'un rapport éloigné avec l'ouvrage

Digitized by Google

que nous annonçons. La confusion des genres, ce signe certain de la décadence des arts, que l'on remarque aujourd'hui dans une grande partie de leurs productions, nous fera pardonner cette courte digression dont le sujet est purement littéraire.

Les poètes trompés par le précepte d'Horace : *ut pictura poesis erit*, ont, sur-tout dans les temps modernes, trop multiplié les descriptions; ils ont pensé qu'en retraçant avec détail les beautés isolées d'un objet, ils pouvaient produire le même effet que le peintre dans un tableau où ces détails sont travaillés avec soin. Nous pensons que les poètes se sont trompés dans cette combinaison. En donnant une idée de la sensation différente que font naître un tableau et une description poétique, nous parviendrons à fournir des preuves de la vérité de cette opinion. Dans la peinture ou dans la sculpture, tous les détails qui forment un bel ensemble, frappent en même temps les yeux. Dans la poésie, au contraire, ces détails ne peuvent être connus que successivement, et par conséquent ne sauraient produire cet effet rapide et certain. Dans celle-ci, l'on commence par l'analyse, ce qui anéantit la sensation; dans l'autre, on juge l'ensemble d'un coup-d'œil, et l'on ne le décompose que lorsque la première émotion s'est déjà fait sentir.

L'Arioste décrit avec soin les beautés d'Alcine, et son tableau analytique est dépourvu d'intérêt.

Di persona era tanto ben formata
Quanto me' finger san pittori industri:
Con bionda chioma, lunga ed annodata,
Oro non è che più risplenda e lustri.
Spargeasi per la guancia delicata
Misto color di rose e di ligustri.
Di terso avorio era la fronte lieta
Che lo spazio finia con giusta meta.

Digitized by Google

Sotto due negri et sottilissimi archi
Son due negri occhi, anzi due chiari soli,
Pietosi a riguardar, a mover parchi,
Intorno a cui par ch'amor scherzi, e voli,
E ch'indi tutta la faretra scarchi,
E che visibilmente i cori involi,
Quindi il naso per mezzo il viso scende
Che non trova l'invidia ove l'emende.

Sotto quel sta, quasi due vallette,
La bocca, sparsa di natio cinabro:
Quivi due filze son di perle elette,
Che chiude ed apre une bello e dolce labro;
Quindi escon le cortesi parolette,
Da render molle ogni cor rozzo e scabro;
Quivi si forma quel soave riso,
Ch'apre a sua posta in terra il paradiso.

Malgré l'élégance et l'harmonie de ces vers, on a dû facilement s'apercevoir que cette peinture est froide et sans effet. J'ai supprimé deux strophes où le poète entre dans de grands détails, sur le cou, sur les bras, sur les mains, sur les muscles et sur les pieds d'Alcine.

Que l'on compare cette description avec le passage dans lequel Homère parle de la beauté d'Hélène. « Au-dessus des portes de Scées, dit le poète » grec, étaient assis des vieillards vénérables et » d'une prudence consommée. Accablés de vieillesse, ils se tenaient éloignés des combats; mais » ils discouraient avec sagesse, semblables aux » cigales qui, dans les bois, se reposant sur la cime » des arbres, ne cessent point de faire entendre » leurs faibles et douces voix; tels, au haut de cette » tour, étaient ces vieillards troyens. Lorsqu'ils » virent Hélène s'avancer vers la tour: *On ne* » *doit pas s'étonner*, dirent-ils entr'eux à voix » basse, *que les Troyens et les Grecs souffrent de-* » *puis un si grand nombre d'années, tant de* » *maux pour une telle femme. Elle a les traits* » *et le port d'une déesse.* » Toutes les descrip-

Digitized by Google

tions ne sauraient approcher de ce jugement des vieillards troyens: dans un âge où les passions sont éteintes, ils ne peuvent refuser leur admiration et leur hommage à celle qui a causé les malheurs de leur pays. Quelle idée ne donnent-ils pas de la beauté d'Hélène! C'est ainsi que la poésie, par d'autres moyens que la peinture, offre d'un seul trait l'ensemble dont celle-ci doit présenter avec soin tous les détails.

Le Dominiquin a sur-tout excellé dans cette partie de son art. Quoiqu'il fût loin de lui sacrifier la hardiesse d'une vaste composition, il n'est aucune de ses productions où l'on ne remarque des figures accessoires qui sont de la plus grande beauté. Ses têtes d'enfans et de vieillards sont des modeles que l'on ne se lasse point d'admirer.

Nous avons dit que ce peintre célèbre n'a jamais donné à la souffrance de l'homme ce caractère effrayant que les connaisseurs blâment avec raison dans la peinture. Saint Sébastien mourant, a la sérénité et l'attitude calme d'un confesseur de la foi chrétienne. Son visage n'est point altéré par les tourmens qu'on lui prépare; et ses yeux levés vers le ciel, semblent attendre avec joie la palme du martyre. La mort de Sainte Cécile offre l'image de la beauté expirante dans une douce agonie. La douleur de tous ceux qui entourent cette sainte, fait le contraste le plus touchant avec la tranquillité qui règne sur son front, et la piété qui brille dans ses regards. Enfin la communion de Saint Jérôme, que l'on regarde comme le chef-d'œuvre du Dominiquin, réunit dans la composition et dans l'exécution, toutes les beautés que nous avons considérées comme faisant partie des ressources de la peinture.

C'est après avoir examiné avec soin les chefs-d'œuvres des peintres d'Italie et de ceux qui ont

Digitized by Google

honoré l'école française, que l'on apprécie à leur juste valeur ces productions monstrueuses qui sont quelquefois offertes à nos regards dans les expositions publiques, et qui trouvent des admirateurs. On se rappellera long-temps d'avoir vu un tableau d'Oreste, où tout ce que le crime a de plus hideux, la fureur de plus atroce, était représenté de manière à n'inspirer qu'un sentiment de dégoût et d'horreur. Ce tableau, que l'on ne pouvait considérer sans frémir, était cependant estimé de quelques artistes, partisans exagérés de l'école dont il était sorti.

L'entreprise de M. Landon paraît destinée à combattre ce goût vicieux; et sous ce rapport elle mérite les suffrages de tous les vrais connaisseurs. L'exemple du jeune artiste qui, par deux chef-d'œuvres, a mérité une place parmi les peintres célèbres, sans sortir des bornes de son art, contribuera aussi à faire abandonner ces conceptions outrées qui n'obtiennent quelque succès qu'à la faveur d'une nouveauté monstrueuse.

L'éditeur de l'Œuvre du Dominiquin y a joint une longue notice sur la vie de ce peintre. Ce morceau est en général écrit avec élégance; et inspire beaucoup d'intérêt. On voit l'artiste modeste lutter contre des ennemis orgueilleux, obtenir avec peine qu'on le place au rang de ceux qui lui sont inférieurs, et à chaque succès éprouver un nouveau malheur. L'éditeur a recueilli quelques-unes de ses reparties qui donnent une idée de son caractère. Ses amis voulaient lui persuader de finir moins ses ouvrages, et de suivre en cela l'exemple de ses contemporains; il répondit : « *C'est pour moi* » *seul que je travaille, et pour la perfection de* » *l'art.* Quand on lui faisait connaître, ajoute » l'éditeur, les critiques amères de ses ennemis, il » en concluait que probablement il avait réussi à

Digitized by Google

» produire un bon ouvrage ; et par la même rai-
» son, lorsqu'on lui racontait que les mêmes per-
» sonnes avaient loué quelques parties de ses
» tableaux : *J'ai bien peur*, disait-il, *qu'il ne me*
» *soit échappé quelque faute considérable.* »

La jalousie que les succès du Dominiquin excitèrent parmi ses rivaux, les emporta à des excès qui seraient incroyables s'ils n'étaient attestés par les contemporains. Appelé à Naples pour y décorer une chapelle, il fut en proie à la haine de tous les artistes de ce royaume. « On eut recours, dit
» l'éditeur, aux plus perfides moyens pour le
» perdre ; on gagna le maçon qui préparait
» les enduits sur lesquels il devait peindre, et
» l'on fit mêler des cendres avec la chaux qu'il
» employait, de manière que, lorsque le Domi-
» niquin venait à retoucher ses figures, l'enduit
» du mur se gerçait de tous côtés, et ne lui per-
» mettait pas de continuer son travail. » Tant de dégoûts, tant de persécutions abrégèrent les jours du Dominiquin ; quelques personnes crurent qu'il avait été empoisonné. Les jugemens qui terminent cette notice, paraissent être le fruit des méditations d'un artiste distingué.

Ce premier volume donne les plus heureuses espérances. Si M. Landon tient les promesses qu'il a faites dans son Prospectus et dans son avis préliminaire, nous pensons que son ouvrage obtiendra une estime méritée, et fera partie des collections de tous les amateurs éclairés.

P.

Digitized by Google

Œuvres de Bernard, seule édition complète, et la première faite sur les manuscrits autographes de l'auteur, la plupart inédits. Deux vol. in-8°. Prix : 8 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, libraire, rue Hautefeuille, n°. 22; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis l'église.

J'ai connu un petit-fils de madame de Sévigné, qui a passé sa vie à rechercher les lettres inédites de son aïeule, non pour les publier, mais pour les brûler impitoyablement, quelles qu'elles fussent. Il pensait que de nouvelles lettres ne pouvaient rien ajouter à la gloire de madame de Sévigné, et que leur trop grand nombre nuirait peut-être à leur succès. Quelle leçon pour les éditeurs des ouvrages posthumes, et pour ceux qui se font un scrupule de ne laisser rien échapper dans une collection ! Combien d'écrivains très-estimables ont été parmi nous victimes des spéculations d'un libraire ; combien de poètes et d'académiciens ont succombé sous le poids de leurs œuvres réunies ?

Cette observation ne doit pas cependant s'appliquer dans toute sa rigueur à cette édition nouvelle des *Œuvres de Bernard*. En nous donnant quelques vers agréables que nous ne connaissions pas, on nous en a donné quelques-uns de médiocres, mais le volume n'en est pas tellement augmenté qu'il ne puisse surnager encore sur le fleuve d'oubli. Les vers inédits qu'on publie aujourd'hui étaient renfermés dans un porte-feuille de la maison de Coigny ; et si c'est un bonheur pour les lettres qu'ils en soient sortis, nous le devons à la révolution, à qui, du reste, nous devons si peu de services dans ce genre. C'est une tempête qui a tout bouleversé, qui a causé cent mille naufrages, et qui a jeté sur la rive quelques-uns des diamans qui appartenaient aux naufragés ; au reste, si elle a épargné

Digitized by Google

épargné quelques vers de Bernard, elle a englouti sa prose; j'ai vu autrefois des mémoires qu'il avait faits sur les campagnes d'Italie, et ces mémoires, qui n'étaient point sans intérêt, ont été la proie des flammes.

Les poésies qu'on est parvenu à sauver consistent principalement dans le *Poëme des campagnes d'Italie*, dans les *Dialogues orientaux* et *Aminte et Médor*, qui réunis forment ce que les gens de lettres appelaient le *poëme d'Asor;* un opéra en cinq actes; trois entrées de ballet; une comédie en cinq actes; un fragment d'un poëme sur l'amitié; plusieurs épîtres, odes et pièces fugitives.

La comédie intitulée *Elmire* a été jouée à Paris, sous le voile de l'anonyme, en 1801. Cette pièce, en trois actes, est plutôt une exquisse qu'un tableau. Une femme aimable, spirituelle (je cite ici l'examen qui en a été fait par le comité du Théâtre Français), désespérant de fixer la constance dans le mariage, préfère un amour platonique, indépendant des sens, à l'hymen, que Dorante, qu'elle aime, et dont elle est aimée, lui propose, dans la persuasion où il est que cet amour ne suffit pas pour être heureux. — Elle se refuse enfin à cet hymen vainement sollicité, et offre de vivre, on ne sait trop comment, avec Dorante,

« Assuré de son cœur, maître dans sa maison. »

Dorante aime cette Elmire, mais aime encore plus la possession de sa femme. Heureusement il lui a fait adopter une jeune personne, qui n'a que seize ans, et s'appelle *Lucette*, infortunée, qui n'a qu'une tante, madame Dorbac, peu riche elle-même, et qui trouve un mari pour sa nièce qu'elle veut établir. Les refus d'Elmire ouvrent les yeux de Dorante sur ceux de Lucette, jeune innocente, qui ne demande pas mieux que de se marier. Il n'en faut pas davantage pour donner de la jalousie contre Dorante, à sa rivale, qui offre tout son bien à la jeune Lucette pour épouser le parti que sa tante lui propose; mais il n'est plus temps: Lucette aime Dorante autant qu'elle en est

Digitized by Google

aimée. Elle veut l'épouser, puisque Dorante lui propose un hymen qu'Elmire a refusé.

Elmire, alors aussi généreuse qu'elle pouvait en être jalouse, lui dit :

Vous qu'il faut que j'estime....
Vous refusiez mes biens pour prendre un autre époux,
Je vous fais maintenant, *d'une âme différente*,
Offre des mêmes biens pour épouser Dorante.

Dorante, aussi magnanime, s'écrie :

Cet hymen ne peut être, et *je romps tous ses nœuds*,
S'il fait votre malheur.

Elmire répond :

Dorante, je le veux....

Elle termine enfin, pour le dénouement, par dire :

Oui, j'avoue en ce jour,
Que, dupe de l'esprit, j'ai mal connu l'amour.

Tel est le plan de cette comédie, où il ne manque qu'un peu plus de connaissance du caractère des femmes pour faire passer tout ce que ce dénouement peut avoir en soi d'invraisemblable et de peu naturel.

Voltaire a dit :

— « L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;
» La femme l'est même avant que d'aimer. »

Mais lorsqu'elle aime une fois, elle ne cesse point d'être jalouse, aussi facilement, et le sacrifice est peut-être au-dessus de ses forces, ou du moins il ne s'opère pas sans de grands combats, quelle que soit sa générosité. D'ailleurs, il y a peut-être un peu d'ingratitude à jouer en pareil cas un amour aussi désintéressé, quoique Dorante se refuse à profiter de la générosité d'une amante au-dessus de tout intérêt personnel. C'est un beau rôle, au surplus, pour honorer un sexe qui mérite encore plus de sacrifices qu'il ne doit en faire pour nous.

L'ouvrage a un autre défaut, sur-tout dans l'exposition ; c'est qu'il n'est pas exempt d'une sorte d'indécence dans l'expression, lorsque Dorante insiste tant sur le besoin de

Digitized by Google

satisfaire *les sens*, et la passion de l'amour qu'il ne conçoit pas sans eux.

De pareilles scènes demandent plus d'art et de délicatesse que l'auteur n'en a mis, et nous ne sommes plus au temps où Molière traitait un peu crûment la matière dans ses *Femmes Savantes*. Au surplus, les rôles des deux rivales en opposition sont aussi ingénieux qu'agréables. Celui de Lucette est naïf et intéressant. Mais la comédie française ne peut admettre cet ouvrage, même à la lecture, parce que, si le fond en est ingénieux, l'ensemble et la manière dont il est traité ne sont pas assez réfléchis, assez soignés, assez bien combinés avec la décence théâtrale, dont la scène française ne peut plus s'écarter, sans que le public n'en appelle à une critique sévère que les maîtres de l'art lui ont appris à exercer par leurs défauts mêmes. »

Nous nous dispenserons de parler de l'opéra de *Tancrède*, *des surprises de l'Amour*, de *l'enlèvement d'Adonis*, de *Sélimus* ou du *fleuve de l'indifférence*, et des *Hespérides*. On a dit depuis long-temps que ce genre était celui de la médiocrité; et nous ne croyons pas que ceux qui s'y sont livrés, aient jamais eu la prétention de se faire lire. Les écrivains du siècle dernier ont beaucoup vanté les opéras de Quinaut, sans doute moins par intérêt pour l'auteur d'*Armide*, que par l'envie de reprocher une erreur à Boileau; ils ont fait beaucoup de partisans et d'admirateurs à Quinaut, mais ils lui ont donné peu de lecteurs; et à l'exception de quelques morceaux qui se trouvent dans la mémoire de tout le monde, les chefs-d'œuvres de notre théâtre lyrique ne sont guère connus que des gens de lettres. Les opéras de Bernard, où l'on trouve plusieurs morceaux agréables, auront sans doute le même sort, et nous ne pouvons que les recommander aux musiciens et aux artistes de l'opéra.

Une des pièces les plus remarquables de cette nouvelle collection est un poëme sur les guerres d'Italie, dont deux ou trois fragmens avaient déjà paru dans quelque

Digitized by Google

recueils. Ce poëme est adressé à la duchesse de Gontaut. Il est composé en rimes libres.

Du retour éternel des rimes compassées
Quand l'auguste épopée appesantit ses airs,
Rompons les *mesures glacées*,
Parcourons les modes divers;
J'abandonne au hasard ces rimes dispersées,
par chute cadencées,
Et donne l'essor à mes vers
Aussi libres que mes pensées.

Mesures glacées est une expression impropre; on voit que Bernard a voulu faire un dithyrambe; mais notre langue est trop raisonnable pour se prêter à ce genre de poésie, qui prit naissance aux fêtes de Bacchus, et qui a dû conserver quelque chose du délire qui présidait aux Bacchanales. Le délire du dithyrambe ne se trouve point dans des mesures plus ou moins glacées, mais dans la liberté des inversions, dans le désordre des idées, et dans l'extrême hardiesse des images, choses qui sont interdites aux poètes français, et que nous n'envions peut-être pas beaucoup aux anciens. Le poëme dithyrambique de Bernard renferme cependant des morceaux très-remarquables et faits pour être cités. On lira avec plaisir les vers où le poète parle de la mort du général de Mercy.

Mercy tint ce discours *féroce et valeureux*.
Le ciel n'écouta point sa promesse barbare;
Un nouveau combat se prépare;
Mercy paraît, monté sur un barbe fougueux;
Il apporte la mort, et son heure est venue;
Il demande le sang, et son sang va couler;
Un trait vengeur, parti d'une main inconnue,
Immole ce guerrier, qui veut tout immoler.....

Nous pourrions faire encore d'autres citations aussi heureuses; il s'en faut de beaucoup, cependant, que tout l'ouvrage soit de la même beauté; on y trouve un assez grand nombre de vers faibles, et de détails fastidieux. On voit que le talent de Bernard n'est point fait pour décrire des batailles; ce poëme des guerres d'Italie ne détruira pas

Digitized by Google

sa réputation, mais il n'est pas fait pour l'augmenter. Nous allons passer à l'examen des poésies diverses. Nous citerons d'abord quelque chose de la charmante épître que le poète adresse à ses vers, en les envoyant à madame de Pompadour.

Quittez, mes vers, les ombres du mystère,
Allez paraître au plus brillant séjour;
Abandonnez les vallons de Cythère;
Mais évitez l'éclat d'un trop grand jour.
Enfans, voués au culte de l'amour,
Ne vous montrez qu'aux regards de sa mère.
Craignez aussi, dans vos jeux indiscrets,
De vous livrer aux traits de la licence:
De la beauté voilez quelques attraits,
Et ramenez au ton de la décence
Le coloris de vos tendres portraits.
Qu'avec plus d'art vos gazes retenues,
Par un obstacle irritent le zéphir;
Peignons toujours les Grâces demi-nues:
L'œil qui voit tout perd bientôt tout désir.
En imitant les maîtres de la lyre,
Craignez, mes vers, d'en suivre trop l'ardeur:
J'aime Catulle et son tendre délire;
Mais trop souvent sa muse sans pudeur
Donne à l'amour un masque de Satyre.
Suivez Ovide; osez dicter ses lois;
Mais de son art épurez le système:
Il parle aux sens, et nous redit cent fois
Comme on jouit et non pas comme on aime.
Tibulle encor, ce dieu du sentiment,
Des voluptés voila trop peu l'image.
De ces Latins la langue était peu sage:
Galante, obscène et libre impunément,
Elle dit tout: la nôtre, un peu sauvage,
Rougit d'un mot; un rien lui fait ombrage:
C'est une prude, on la blesse aisément.

Ce serait sans doute un problême intéressant à résoudre, que de chercher à savoir pourquoi la langue française est en effet plus chaste que celle des Latins; nous ne sommes sans doute ni plus ni moins corrompus que les Romains du temps d'Ovide et de Catulle; mais la galante-

Digitized by Google

terie a pris, chez les modernes, des formes plus aimables; nous vivons plus avec les femmes que les anciens; nous avons pour elles plus d'égards, plus de respects; et notre langage en est devenu plus décent : au reste, il ne faut pas croire que la morale ait beaucoup gagné à la décence de notre langue : plus nos mœurs se sont corrompues, plus notre langage s'est épuré. Il est néanmoins un avantage attaché à cette gêne à laquelle notre langue est asservie; elle a contracté un caractère de finesse, qu'elle n'aurait point sans cela : l'esprit consiste souvent à laisser deviner sa pensée; il est plus difficile d'avoir de l'esprit, dans une langue où l'on peut tout dire.

Bernard, qui se plaint ainsi de la pruderie de notre langue, fait des tableaux plus voluptueux, plus dangereux, peut-être, que ceux de Catulle et d'Ovide, quoiqu'il n'emploie point, comme ses modèles, des expressions obscènes. Dans ses dialogues orientaux, il alarme quelquefois la pudeur des Grâces et de Vénus elle-même. Son *Art d'aimer* est cependant plus décent que celui d'Ovide; il a de plus l'avantage d'avoir un plan beaucoup mieux conçu et mieux suivi que celui du poète latin. Ce poëme paraît ici avec plusieurs corrections, variantes et additions trouvées sur les manuscrits de l'auteur. Nous citerons un nouvel épisode qui se trouve dans le second chant.

Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sur un balcon, fatiguant des cruelles,
Chanter, gémir, et vous battre pour elles;
D'autres climats, d'autres scènes d'amour.
Par cent beautés caressé tour-à-tour,
L'Asiatique, en proie à la mollesse,
Dans les excès consume sa jeunesse.
L'enfant du Nord, loin de ces voluptés,
Suit par instinct des plaisirs peu goûtés;
Il boit, il chasse, et, l'âme appesantie,
Comme Aquilon, brusque son Orithie.
L'Ausonien, enflammé de désir,
Dévot, profane, atteint de tout plaisir,

Digitized by Google

Enfle un sonnet de tendres hyperboles;
Mais le tyran enchaîne ses idoles.
Ce peuple fier, né pour la liberté,
L'Anglais gémit, captif de la beauté;
Immole tout à son ardeur extrême,
Sent comme il pense, et plein de ce qu'il aime,
Sombre, inquiet, trop sensible aux rigueurs,
Donne à l'amour ses tragiques langueurs.
L'amant français, d'une main plus heureuse,
Sème de fleurs sa carrière amoureuse;
Léger, brillant, plein de grâce et de feu,
On le verra, dans son rapide jeu,
Changer d'objets, prodiguer ses tendresses,
Mourir d'amour aux pieds de dix maîtresses;
On le verra, souple, enjoué, badin,
L'œil enflammé, *le champagne à la main*,
Par un couplet agaçant une belle,
Chanter gaiement son martyre pour elle.

Le Champagne à la main, est une expression impropre; ces autres vers sont faciles et ingénieux; on trouve en général dans ce poëme plus de grâce que d'imagination, plus d'esprit que de sensibilité: le style n'est pas toujours exempt d'incorrections, les expressions et les tournures n'y sont pas toujours poétiques; mais *l'Art d'aimer* est un de ces ouvrages auxquels chaque lecteur ajoute son esprit, que chacun refait, pour ainsi dire, au gré de son imagination: la jeunesse, sur-tout, y va chercher des sensations qu'il n'est pas difficile de réveiller, et elle apporte à ces sortes de lectures des dispositions toujours favorables.

Je sais qu'on a reproché à l'auteur de l'*Art d'aimer* d'avoir trop parlé aux sens, et d'avoir eu le tort qu'il reproche lui-même à Ovide, dans ces vers que nous venons de citer.

Il parle aux sens, et nous redit cent fois
Comme on jouit et non pas comme on aime.

Ce reproche est sans doute très-fondé; mais il est probable que Bernard n'aurait pas été lu, s'il s'en fût tenu aux idées de Platon. Céladon est mort depuis long-temps, et

Digitized by Google

l'Astrée n'est guères connue de nos jeunes gens. Il y a près de cinquante ans, que Destouches a fait un tableau trop fidèle de notre manière d'aimer. « On entre dans une as-» semblée, dit cet écrivain, ou dans une compagnie, on » regarde, on choisit entre toutes les dames celle qui plaît » davantage, on lui jette de tendres œillades, on lui fait » des mines, on cherche à lui parler, on lui parle; la dé-» claration se fait dès le premier abord : si la belle s'en » scandalise, ce qui n'arrive guères, on s'en moque, on » n'y revient pas : si elle prend la chose de bonne grâce, » on lui fait des protestations, elle y répond, voilà qui » est fait : ensuite on court ensemble au bal, aux spec-» tacles, on médit du prochain, on prend du tabac, on » boit du vin mousseux, on avale des liqueurs, on passe » les nuits au cours, on ne songe qu'au plaisir, on le » cherche ensemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre : » dès que l'ennui se met de la partie, le *Monsieur* tire » d'un côté, la *Dame* tire de l'autre, et l'on va s'accrocher » ailleurs : voilà de quelle manière naissent, s'entretiennent » et finissent les passions d'aujourd'hui. »

Ce tableau n'est que trop vrai; il n'a rien perdu de sa vérité depuis 40 ans, et j'en suis fâché pour notre siècle; il faut convenir que nous n'avons pas le droit de reprocher aux peintres des mœurs, aux poètes, de peindre ce qu'ils ont sous leurs yeux, et avant de corriger leurs tableaux, je pense que nous devons nous corriger nous-mêmes, si nous le pouvons encore.

Les madrigaux de Voltaire ont beaucoup contribué à la réputation de Bernard; mais il est probable que le philosophe de Ferney adressait son encens au protégé de madame de Pompadour, encore plus qu'à l'auteur de l'*Art d'aimer* : Bernard savait d'ailleurs très-bien apprécier les illusions de la gloire; il préféra toujours le repos à la célébrité, les faveurs des grâces à celles des muses; recherché pour son esprit, chantant tour-à-tour l'amour et l'amitié, il vécut heureux au milieu de ses amis et de ses maîtresses; il se contentait de lire ses vers à Corinne, à

Digitized by Google

Cinthie, qui les trouvait toujours charmans; son *Art d'aimer*, qui n'était connu que par des lectures particulières, avait fait, pendant près de vingt ans, les délices de quelques sociétés; et lorsqu'enfin l'ouvrage parut au grand jour, lorsque la critique vint flétrir les lauriers qu'il avait cueillis dans l'ombre, l'auteur était tombé dans une espèce de démence, il avait perdu jusqu'à son amour propre; il avait oublié jusqu'à ses vers. Combien de gens de lettres ont dû lui envier cette destinée?

Nous devons cette édition des *Œuvres de Bernard* à M. Fayolle.

MICHAUD.

VARIÉTÉS.

Correspondance d'un Auteur de province avec feu M. DE LA HARPE, *dans le cours de l'an* 9 (1800).

Première lettre à M. de la Harpe.

MONSIEUR,

Une grande réputation expose à de grandes importunités. C'est à la vôtre que vous devrez imputer la liberté que je prends de vous écrire, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, pour attirer un moment votre attention sur des choses qui probablement ne la méritent guères. Le C. Deroy, commissionnaire en librairie, est chargé de vous remettre, de ma part, deux petites brochures; l'une, en prose, intitulée: *Essai sur le vrai sens du mot* LIBERTÉ, etc.; l'autre, contenant un recueil de vers, sous le titre d'*Essais en divers genres de poésie*. Si je me bornais à cet hommage, que beaucoup d'auteurs, bons ou mauvais, se font sans doute un devoir de vous rendre, tout serait assez dans l'ordre. Mais j'ai osé pousser mes prétentions plus loin: je me suis permis d'espérer que, si je vous en priais, vous auriez la complaisance de me lire; et comme l'ima-

Digitized by Google

gination va grand train quand elle est une fois lancée, j'ai porté la folie de mes espérances jusqu'à me flatter que vous ne refuseriez pas de m'éclairer de vos lumières. Je disais un jour à M. l'abbé Delille, qui m'honorait de quelques bontés, par un effet de sa grande facilité de mœurs, que j'aimerais mieux être critiqué par vous, que loué par beaucoup d'autres journalistes. Il trouva que j'exagérais; mais je crois que je n'avais pas tout-à-fait tort, car vos critiques auraient pu m'instruire, même en mortifiant mon amour propre; au lieu que les éloges de certains autres n'auraient flatté que très-faiblement ma vanité, et n'auraient pas plus servi à mon instruction qu'à ma gloire.

En vous soumettant, Monsieur, ma petite brochure en prose, je vous donne une grande preuve de ma confiance dans l'équité de vos dispositions; car j'ai pris la liberté d'y combattre une de vos opinions. Ce n'est pourtant pas que je me croie sûr d'avoir raison contre vous; je suis très-porté, au contraire, à me défier de mes idées, lorsqu'elles sont en opposition avec les vôtres, et je vous prie de ne voir en moi qu'un disciple docile, quoiqu'un peu raisonneur, qui exerce, par ses objections, la patience et la sagacité de son maître.

Je n'ai pas besoin d'une semblable apologie pour mes vers, qui ne peuvent choquer tout au plus que votre goût et votre oreille. Parmi toutes les raisons que j'ai de craindre, pour ces faibles enfans de ma veine, la sévérité de votre jugement, je ne sais quel sentiment confus me fait espérer qu'ils pourront se recommander à vous par le naturel, et que vous me saurez gré d'avoir suivi de mon mieux vos leçons, en évitant l'affectation et le ton maniéré. Heureux si, à cette simplicité, j'avais pu joindre l'élégance poétique que j'ai cherchée peut-être en vain, car c'est un don qu'il faut sans doute avoir reçu de la nature. Au reste, Monsieur, vous en jugerez, et je me jugerai moi-même d'après votre décision. Je ne serais pas très-mécontent de moi, ni de vous, si par hasard vous portiez

Digitized by Google

de mon recueil le même jugement que Martial a porté du sien. Dans ce cas, je mettrais mon amour propre à ne conserver que ce qui vous paraîtrait en mériter la peine, et à brûler tout le reste pour n'y plus penser. Le public est rassasié de bons vers en tout genre, tant du siècle passé que du nôtre, et son goût dédaigneux ne peut plus supporter que l'excellent, qui devient toujours plus rare à mesure que la mine s'épuise. C'est une consolation pour ceux qui n'ont que peu de titres à faire valoir, et même pour ceux qui n'en ont point du tout.

Je suis bien honteux, Monsieur, d'avoir à vous dire, en finissant, que le débutant qui sollicite aujourd'hui vos avis et vos bontés, est un homme de quarante et quelques années. Vous trouverez qu'il est bien tard pour se mettre sur les rangs, et qu'il est passablement ridicule d'avoir attendu, pour faire une pareille folie, l'âge où l'on doit avoir le plus de raison. Je conviens de tous mes torts, et j'implore votre indulgence en me recommandant à votre discrétion.

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma considération respectueuse. D.

Réponse de M. de la Harpe.

(Paris, 25 avril.)

Il est bien vrai, Monsieur, que votre lettre m'a fait assez de plaisir pour me répondre de celui que me feraient vos vers. J'y ai reconnu un élève et un ami de l'abbé Delille. Peut-être si vous ne l'aviez pas perdu de vue depuis si long-temps, vous aurait-il engagé à travailler un peu plus *difficilement* vos vers, comme disait notre maître Boileau. Mais vous sentez aussi qu'on ne donne ces conseils-là qu'à ceux qui sont de force à en profiter. J'ai été particulièrement satisfait de vos contes, quoiqu'un peu libres. Mais j'avoue que ce qu'il y a de délicatesse et de sentiment corrige du moins ce qu'il y a d'un peu libertin. Vous savez raconter en vers, ce qui est assez rare. Quelque chose de plus rare, c'est de faire comme Sénecé, qui se piquait

Digitized by Google

d'être un conteur à-la-fois agréable et moral, et qui en est venu à bout. Il vous convient d'ambitionner la même gloire, et d'excuser un vieux barbon qui moralise sur le tard, et tâche de donner des leçons meilleures que ses exemples.

Il y a loin de vos gaietés poétiques à vos raisonnemens sur la *liberté*. Mais aussi vous êtes de ceux qui peuvent dire :

Omisso quæramus seria ludo.

Vous n'êtes pas plus déplacé dans l'un que dans l'autre. Ce n'est pas que vous m'ayez converti sur *l'indépendance*. Mais ce n'est pas la matière d'une lettre, et il n'est pas juste, quand vos contes m'ont amusé, que je vous ennuie de mes argumens. Je me borne à vous remercier, en vous priant d'agréer l'hommage de ma reconnaissance et de mon estime. LA HARPE.

Deuxième lettre à M. de la Harpe.

C'est à moi à vous remercier, monsieur, d'avoir eu la complaisance de me lire et de me répondre. Je me suis trouvé très-honoré de votre attention, et je n'ai pas été moins flatté de votre indulgence. Mon amour propre a d'abord joué son rôle, car je me suis appliqué, dans ma joie, le vers d'Horace,

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

La raison, qui est toujours la dernière à parler, m'a fait entendre ensuite que je devais mettre sur le compte de votre honnêteté, ce que vous me dites d'obligeant, et croire principalement à la sagesse et à l'utilité de vos conseils. Celui de faire des vers *difficilement*, n'est pas le plus facile à suivre. Je vous assure que je ne l'ai jamais négligé, quoique je sente très-bien combien je suis loin de l'avoir observé dans toute son étendue. Mais que voulez-vous, Monsieur ? on fait des vers après avoir lu Virgile et Racine, comme on chante au sortir d'un concert. On satisfait son goût, sans oser s'y livrer sérieusement, et

Digitized by Google

comme on s'accoutume par modestie à mettre peu de prix à ce qu'on fait, on s'arrange par paresse de manière que ce qu'on fait ne coûte à-peu-près que ce qu'il vaut. Si jamais je refais des vers, les encouragemens que vous voulez bien me donner, Monsieur, m'inspireront plus d'émulation, et me feront faire des efforts plus soutenus pour réussir dans cet art charmant que vous possédez si bien. Je ferai ensorte aussi de ne plus mériter le reproche de *licence*. Je suis plus honteux qu'un autre de m'y être exposé, car rien n'est plus éloigné de mes mœurs et de mes inclinations. Mais j'étais de bonne foi à cet égard, et je ne croyais pas avoir passé, dans mes gaietés, les bornes que la décence prescrit aux jeux de l'imagination, sur-tout dans la poésie qui, comme vous le savez, a des priviléges bien plus étendus que la prose. J'aurais volontiers pris pour épigraphe, *quæ legat ipsa Lycoris*, en supposant que Lycoris ne fût pas une jeune pensionnaire de couvent, mais une femme mariée de vingt-cinq à trente ans, familiarisée avec les libertés ordinaires de la conversation. J'allais même plus loin dans ma simplicité, et j'osais me féliciter que mes plaisanteries n'offrissent aucun résultat vraiment immoral, comme on peut le reprocher à la plupart de nos meilleurs contes. Qu'une jeune fille, trahie par sa sensibilité, éprouve un moment de faiblesse pour un amant tendre et délicat, qu'elle a long-temps fait languir, si ce n'est pas un exemple à proposer aux demoiselles, ce n'est pas non plus une chose bien épouvantable, et même, poétiquement parlant, il y a quelque chose de moral dans ce dénouement qui, précédé d'une longue résistance, et préparé par le sentiment, n'offre plus que la récompense de l'amour fidèle et respectueux. Mais, sans parler des polissonneries de Grécourt, et des saillies un peu fortes de *la Pucelle*, qu'on nous intéresse à une jeune égrillarde qui, sous prétexte d'entendre chanter le rossignol, va coucher avec son galant; ou à des commères qui s'applaudissent des bons tours qu'elles ont joués à leurs maris; c'est là ce que Boileau appelle avec raison *rendre le vice*

Digitized by Google

aimable, et c'est ce que je n'ai point fait, me croyant d'ailleurs autorisé à quelques libertés modérées, par cette autre décision du maître, qui a dit aussi :

> Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
> Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens.

Mais en voilà bien long pour bien peu de chose (c'est de mes vers que je parle). Vous conclurez peut-être de cette apologie que je ressemble à beaucoup d'autres qui ne veulent jamais avoir tort. Veuillez croire aussi, Monsieur, que, si j'étais moins jaloux de votre estime, je mettrais moins d'intérêt à me justifier auprès de vous. Au reste, cela n'empêche pas que l'exemple de Sénecé ne soit très-digne d'être imité, et je le prendrais bien volontiers pour modèle, si je faisais encore des contes pour rire. Mais je m'occupe à présent de contes d'une autre espèce, et je me suis jeté tout-à-fait dans le sérieux. Vous avez la bonté, Monsieur, de ne pas m'y trouver déplacé. Cela me donne meilleure opinion de moi-même. Cependant, je suis un peu humilié de ne vous avoir pas converti sur l'indépendance. Il faut que je sois bien peu persuasif ! Je me sauve, comme je peux, de cette petite mortification, en me réfugiant dans mon système de tolérance, et puis, sur la plupart des questions métaphysiques, en exceptant celles dont la solution influe immédiatement sur nos actions; quand j'ai bien raisonné ou déraisonné, j'en reviens volontiers à dire comme cet autre, à propos des Allobroges, *que diable cela fait-il ?*

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de la longueur de ma lettre. Mais voilà ce que c'est que d'encourager les jeunes gens; ils deviennent importuns par reconnaissance. Ce n'est peut-être pas un bon moyen d'obtenir ma grâce, que de prendre avec vous de nouvelles libertés. Mais il faut que je vérifie la prédiction d'Horace : *Non missura cutem*, etc.

Au reste, Monsieur, ne vous donnez pas la peine de

Digitized by Google

me répondre, si vous ne voulez pas que je vous importune davantage; car je sens qu'il me serait difficile de ne pas abuser de vos bontés.

Agréez, etc. D.

Réponse de M. de la Harpe.

(Paris, 14 juin.)

C'est précisément, Monsieur, parce que vous écrivez avec esprit, comme le prouve encore votre lettre et votre apologie, et avec *délicatesse*, comme le prouvent vos contes; c'est parce que, s'il vous en souvient, j'y ai reconnu expressément ce mérite, que j'ai pris la liberté de les trouver d'autant plus dangereux. Pardonnez à un vieux Mentor, devenu d'autant plus sévère qu'il a été plus long-temps mauvais, et qui sait mieux que personne que le poison préparé avec art, n'en est pas moins un poison. Vraiment ce n'est pas avec des peintures grossières que l'on séduit l'imagination, sur-tout celle des jeunes personnes, c'est avec des tableaux tels que ceux que vous tracez encore dans votre lettre. Les priviléges de la poésie vont assez loin pour le monde, mais ne vont pas jusque-là pour la religion, et c'est en son nom que je parlais, parce que la morale véritable n'est que dans la religion. C'était l'avis de Rousseau qui n'était pas *dévot*, et qui a été fort inconséquent en faisant, dans un roman, ce qu'il condamnait dans sa philosophie. Mais l'inconséquence des actions ne détruit pas la vérité des principes.

Vous parlez *des femmes mariées de vingt-cinq à trente ans*; et qui vous dit que la jeunesse ne vous lira pas? Soyons de bonne foi : voudriez vous que l'on donnât de pareilles leçons de *résistance* à votre fille, à votre femme, à votre sœur? Non, sans doute. Eh bien! cet argument est sans réplique en *morale*, et dès-lors le reproche est sans excuse.

Songez que c'est un païen qui a dit, en louant la sévérité des mœurs des Germains : *Non hic corrumpere et*

Digitized by Google

corrumpi sæculum vocatur. C'est la réponse à votre apologie, et c'est Tacite qui l'a faite, il y a long-temps.

Je laisse là Grécourt qui mérite à peine d'être nommé. Vous savez jusqu'où Lafontaine a porté le repentir de ses contes qui ne lui avoient paru d'abord que des badinages innocens. Mais pour ce qui est de *la Pucelle*, vous saurez quelque jour tout le mal qu'a fait ce malheureux ouvrage, si saillant d'esprit, de poésie, d'impiété et de libertinage. Je finis cette lettre qui devient trop grave, et vous invite à des réflexions qui sont plus sûres que les discussions métaphysiques. Je n'ai pu lire encore les morceaux que vous me faites l'honneur de m'envoyer. Je suis accablé d'occupations et d'embarras, et ma lettre ne vous prouve que l'intérêt et l'estime que vous inspirez, et dont je vous prie d'agréer les témoignages.

LA HARPE.

Troisième lettre à M. de la Harpe.

Quoique toujours un peu porté, Monsieur, à trouver votre sévérité excessive, je ne puis cependant qu'en respecter le principe. Je me permettrai seulement d'ajouter à mon apologie que le conte qui vous a scandalisé n'est point de mon invention; le sujet en est pris de je ne sais quel auteur allemand. Im.... se l'était déjà approprié, et son imitation, qui figure encore très-innocemment dans le recueil de ses poésies, fut annoncée dans le temps avec éloge par *l'Année Littéraire*. Le hasard ayant fait tomber cet extrait entre mes mains, je fis une attention assez légère aux vers d'Im.... pour en perdre totalement le souvenir, mais le sujet resta gravé dans ma mémoire. Il était fait pour séduire une imagination de dix-sept à dix-huit ans, et je n'eus point de repos que je ne l'eusse aussi versifié à ma manière, ce que je fis avec la facilité ordinaire à cet âge. Voilà comment M. Im.... et M. Fréron, son panégyriste, m'ont induit en erreur. Pouvais-je m'imaginer qu'un journal imprimé avec approbation et privilége, sous la garantie de la censure, et la protection spéciale du chargé

Digitized by Google



clergé de France, se permît de préconiser des choses contraires aux bonnes mœurs et à la décence publique? Je ne dis point cela, Monsieur, pour attaquer votre jugement, mais seulement pour vous rendre compte des motifs de ma sécurité; et cela n'empêche pas que je ne sois disposé à vous donner satisfaction sur cet article, malgré la révolte secrète de ma vanité poétique exaltée par vos complimens. *Dans le doute, abstiens toi.* Cette maxime du sage doit suffire pour me décider. Je vous avouerai pourtant, à ma honte, que ce motif a encore besoin d'être fortifié dans mon esprit par le désir de complaire à un homme que j'honore infiniment, et de lui payer, par ma docilité, le prix de son indulgence. Je ferai donc, Monsieur, le sacrifice de ce misérable conte, et je me soumets d'avance à tous ceux que vous me prescrirez, soit au nom de la sagesse, soit au nom du bon goût. Hélas! je prévois qu'il me restera bien peu de chose, rien peut-être! Mais il faut subir son sort de bonne grâce, et puisqu'il était de ma destinée de ne faire que des *sottises* ou des *bêtises*, il vaut encore mieux que ce secret reste entre vous et moi. Veuillez donc, Monsieur, faire en ma faveur un dernier acte de complaisance et de bonté, en me marquant ce que je dois encore retrancher de mon mince recueil, pour le rendre irréprochable à vos yeux, ou s'il faut le supprimer entièrement. Je n'en ai fait, par bonheur, imprimer que cent exemplaires, et, à une demi-douzaine près que j'ai distribués, et qui probablement n'iront pas bien loin, le reste est encore chez le libraire, où personne ne s'avise d'en venir chercher. Ainsi, vous voyez, Monsieur, que je suis dans une position très-favorable pour revenir sur l'imprudence d'une première démarche. Racine ne fut pas si heureux, lorsqu'il se repentit d'avoir fait ses tragédies. Ni vous non plus, Monsieur, vous n'aurez pas le même avantage, si jamais vous vous repentez d'avoir fait *Warwick*, *Mélanie*, et autres péchés de votre jeunesse, qui ont fort scandalisé les bonnes âmes de ce temps-là.

J'ai vu avec peine, Monsieur, dans le premier numéro

Digitized by Google

du *Mercure*, que vous renonciez à l'enrichir de vos extraits. Le public y perdra beaucoup, et moi particulièrement, car je me promettais un grand plaisir de la lecture de ce journal, lorsque la voix publique m'autorisait à vous en regarder comme le principal auteur. Peut-être se mêlait-il, à mes espérances, quelques vues personnelles. Peut-être la bonté avec laquelle vous m'avez traité, m'aurait-elle donné la hardiesse de mettre sous votre protection quelques vers innocens propres à tenir la place des anciens logogryphes.... Mais voilà mes châteaux en Espagne détruits, et ma fortune littéraire renversée par votre fatale abdication ! Cependant le dépit que j'en ai ressenti, ne m'a point rendu injuste, et j'ai lu et relu le touchant épisode d'*Olinde et Sophronie*, avec le plaisir que me font toujours les beaux vers. Comme je ne suis point assez sot pour croire que vous ayez besoin de mes éloges, je me bornerai à vous soumettre, avec toute l'humilité convenable, une observation critique qui s'est présentée à mon esprit dans le cours de cette lecture intéressante. Vous faites tutoyer Aladin par Clorinde, qui commence par l'appeler *Seigneur*. Il me semble que ces deux choses là ne vont pas bien ensemble. Je sais bien que le Tasse les allie; mais peut-être le mot *signor*, en italien, est-il moins cérémonieux que le mot *seigneur* en français ? Peut-être le tutoiement est-il d'un usage plus commun et plus étendu dans une langue que dans l'autre, et suppose-t-il là moins qu'ici, l'absence de toute cérémonie. Quoiqu'il en soit, je vous avoue que ce *seigneur* à qui on dit *tu* et *toi*, ne m'entre point dans l'oreille, et je me suis permis d'y substituer, *in petto*, *ô roi !* ou *sultan*, comme dans *Zaïre*,

Sultan, tiens ta parole, etc.

Pardon, Monsieur, mille fois pardon de mon impertinence : mais je vais vous dire mon secret. Il me semble qu'on peut se mettre plus à son aise avec des esprits supérieurs comme M. l'abbé de Lille et vous, qu'avec des esprits ordinaires, que le sentiment de leur médiocrité tient toujours sur le qui vive.

Digitized by Google

J'ai lu quelque part, que les soldats du grand Frédéric le traitaient assez familièrement un jour de victoire, et ne l'appelaient pas autrement que leur *vieux Fritz*. Prenez-moi, je vous prie, pour un soldat de votre armée, et passez-moi des libertés qui n'offensent point un grand général. Ce que je me reproche le plus, c'est d'*ennuyer le héros que j'aime*, par de longues lettres dont il n'a que faire. Mais j'espère que mon héros excusera cette nouvelle importunité en faveur de mes bonnes intentions. Il verra que je ne suis pas tout-à-fait incorrigible, et il saura compâtir à la faiblesse humaine.

Agréez, etc. D.

Réponse de M. de la Harpe.

(Paris, 5 septembre.)

J'arrive de la campagne, Monsieur, où les chaleurs m'ont à-peu-près tué; et la quantité de lettres qui m'attendaient à Paris, ne m'a pas ressuscité. Car rien ne me coûte plus que d'écrire des lettres qui, la plupart, ne sont que des inutilités. La vie est si courte, et le temps si précieux! Votre lettre a été distinguée de la foule une des premières, comme de raison. Je ne saurais vous dire combien votre modestie et votre bon esprit m'ont charmé. Avec cet esprit là vous devez comprendre que les principes que j'ai le bonheur de suivre aujourd'hui, sont un peu plus sévères; et heureusement aussi un peu plus sûrs que ceux de l'*Année Littéraire*; cela est aussi clair qu'il l'est que vous n'avez pas eu beaucoup de peine à faire mieux qu'Im....

Vraiment oui je me reproche *Mélanie*, c'est-à-dire que j'y vois des choses reprochables qui, par bonheur, peuvent être corrigées. Mon intention première n'était pas mauvaise, car j'attaque dans cet ouvrage un abus détestable. Mais il ne faut pas confondre les hommes qui ont tort, avec Dieu qui a toujours raison, et quelques endroits tendent à inculper l'état religieux en lui-même, quoiqu'en lui-même il soit bon; c'est un genre de calomnie de ne

Digitized by Google

montrer une chose louable que par l'abus qu'on en a fait: cette faute sera réparée autant du moins qu'il est en moi, et assurément l'ouvrage, bien loin d'y perdre, y gagnera. La vérité sans alliage, en a plus de force et d'effet. Quant à mes autres pièces de théâtre, je n'y vois rien, je l'avoue, de moralement répréhensible, rien de ce qui amollit le cœur ou fait aimer ses faiblesses. Racine et Voltaire ont épuisé cet art dangereux, grand en poésie, mais toujours un peu contagieux, même suivant les maximes de la sagesse humaine. Voyez ce qu'en pensait Rousseau, et il avait raison en ce point. Racine n'avait donc pas tort de songer *au compte qu'il rendrait à Dieu de ses tragédies*; mais je crois qu'il n'était pas inquiet sur *Phèdre*, *Britannicus*, *Mithridate* et *Iphigénie*, et j'espère qu'*Athalie* seule aura suffi pour faire pardonner *Andromaque*, *Bérénice* et *Bajazet*. Pour Voltaire, il serait trop heureux de n'avoir à se reprocher que ses péchés du théâtre. Quant à moi, leur faible disciple, je n'ai que deux ouvrages appuyés sur l'intérêt de l'amour, *Mélanie* et *Jeanne de Naples*, et dans l'une et l'autre, il n'y a rien de contraire à la plus pure vertu. Il n'y en a point dans *Virginie*, ni dans *Philoctète*, ni dans *Coriolan*. Dans *Warwick* il n'est que comme moyen, et non comme passion; ainsi que dans les *Barmécides*, et dans *Menzicoff*, c'est le triomphe de l'amour conjugal. Voilà ma confession, en fait de théâtre. Je voudrais n'avoir pas à dire plus de *meâ culpâ* dans la partie dramatique, que dans la partie morale. Mais, quoiqu'il en soit, j'y ai renoncé, parce qu'il y a mieux à faire, sur-tout aujourd'hui.

Je n'ai point *abdiqué* pour le *Mercure*. On a, dès le premier numéro, annoncé que *je ne prenais aucune part à la rédaction*. J'ai seulement promis à mon ami Fontanes quelques morceaux de poésie, et n'en ai encore envoyé qu'un.

Vous pourriez bien avoir raison sur le tutoiement avec *gneur* : il se peut que le *signor* m'ait entraîné. Je crois tant que j'en trouverais des exemples dans notre poésie ise.

Digitized by Google

Il m'a été impossible, au milieu des embarras d'un emménagement, de retrouver votre recueil dans la foule des brochures que je reçois. Mais tenez-vous beaucoup à ces essais de jeunesse ? *In sylvam ne ligna feras.* On fait trop de vers, parce qu'il est devenu trop facile d'en faire avec tous ceux qu'on a faits. Songez qu'il n'y a plus de place que pour l'excellent, tout au plus pour le bon, et le bon même est rare. Permis de s'amuser comme on veut chez soi ; mais pour mettre le public dans sa confidence... Ah ! c'est une grande entreprise, et il y a toujours plus d'esprit à ne pas plaider, qu'à risquer de perdre sa cause. Pardonnez ces avis à l'intérêt et à l'estime que vous m'avez inspirés. LA HARPE.

ANNONCE.

Barême sinoptique des poids ; tableau présentant dans le même cadre la transformation réciproque des livres, des onces, des gros, des deniers et des grains de l'ancien et du nouveau style, ensemble de leurs prix respectifs : le tout distribué en deux parties ; la première consacrée au calcul décimal pour ceux qui le préfèrent à l'ancien ; la deuxième à l'ancien calcul, pour ceux qui ne sont point encore familiarisés avec le nouveau ; par *Aubry*, géomètre. Prix : 50 c., et 60 c. par la poste. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Hirondelle, n°. 30, où il fait un cours public de calcul décimal et de transformation, et où l'on trouve en détail les Barêmes sinoptiques qui suivent, savoir, celui de l'aune de Paris, de la toise carrée, de la toise cube, de la pinte, des titres d'or et d'argent et des monnaies, lesquels ouvrages se trouvent également chez *Bailly*, libraire, rue Saint-Honoré, Barrière des Sergens, et chez *Dubroca*, libraire, rue de Thionville. Ces nouveaux Barêmes ont l'avantage précieux de convenir à toutes sortes de personnes, en ce que dans le même cadre ils réunissent tout ce que l'on peut désirer pour la transformation des nouveaux poids et mesures, et qu'à la plus grande exactitude, se joint l'élégance de la forme et la commodité des moyens. On voit avec plaisir que le public n'aura plus de prétexte pour se plaindre des difficultés de la transformation.

Cet ouvrage se trouve aussi chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Enfin, on est sûr que l'empereur de Russie et le roi de Prusse sont formellement investis de la qualité de médiateurs. Dans l'état actuel de la guerre, et d'après la direction qu'elle a prise, l'intervention de ces puissances était inévitable. On dira ce qu'on voudra de la présence d'une armée française sur le revers de l'Allemagne du Nord; elle ne peut être qu'incommode. Ce qui est plus incommode encore, c'est la fermeture de l'Elbe et du Weser, et, en général, toutes les prétentions de l'Angleterre. Il est curieux de lire la nouvelle signification qui a été faite par le lord Hawkesbury, à toutes les nations neutres. *S. M. a reçu, depuis peu, la nouvelle qu'une partie des rives du Weser ayant été occupée par les troupes françaises, la navigation des bâtimens de S. M. et de ses sujets n'est plus libre, et que par là la neutralité de ce fleuve a été violée. En conséquence, S. M. a jugé à propos d'ordonner que l'embouchure de ce fleuve serait étroitement bloquée.* Il est dit plus bas, que S. M. est prête à lever le blocus aussi-tôt que ses bâtimens pourront, avec sûreté, remonter ce fleuve concurremment avec ceux des autres nations.

Telle est la prétention de l'Angleterre sur les blocus: elle fait partie du code particulier maritime de cette nation. On n'a le droit de marcher que quand elle marche, et de faire que ce qu'elle fait. Si son ennemi possède une partie quelconque des rives d'un fleuve, comme elle est gênée alors dans sa navigation, il faut que toutes les puissances des territoires inférieurs ou supérieurs en soient exclues. Personne n'a le droit, en Europe, d'aller chez soi, si l'Angleterre n'a en même temps celui de l'y accompagner. On parle de restrictions faites par le gouvernement britannique à l'acceptation de la médiation de la Russie; nous ignorons si cette doctrine et ces prétentions en font partie.

Digitized by Google

Quand un peuple se sépare ainsi de toutes maximes de droit reconnu parmi les nations, il ne reste plus qu'à s'en séparer aussi. Il y a déjà quatre régences barbaresques. On peut, quand on voudra, en compter une cinquième; on fera bien même de lui payer un tribut, pour qu'elle veuille bien permettre aux nations de l'Europe de naviguer sur les fleuves et sur les mers. Ce ne sont point ici des prétentions qui tiennent seulement à une fumée d'orgueil; on pourrait alors n'y faire point d'attention, et passer outre sans les accorder, ou les contester. Les puissances médiatrices ont déjà éludé toutes ces questions dans leur dernière pacification avec l'Angleterre. Elles peuvent l'éluder encore. Malheureusement voici ce qu'elles n'éluderont jamais, c'est de ne pouvoir être en paix du moment que l'Angleterre sera en guerre. L'Angleterre, en effet, ne peut avoir de contestation, qu'aussi-tôt elle ne renouvelle et sa prétention des blocus et celle de fouiller tous les bâtimens neutres, et celle de les amener dans ses ports, et celle, en un mot, de détruire, par le seul fait qu'elle est en guerre avec une nation, la navigation de toutes.

Le commerce de l'Europe est tellement fait aujourd'hui à cet ordre de choses, que le premier coup de canon tiré par l'Angleterre y devient constamment le signal de l'interruption de toute entreprise maritime. Quel est, en effet, le négociant un peu sensé qui oserait, dans ce cas, risquer sur les mers des navires et des capitaux, dont le premier corsaire anglais est autorisé à disposer, qui sont amenés dans les ports anglais, avec la certitude d'y périr au moins pour leurs maîtres, si, après des délais et des vexations sans nombre, on ne juge pas à propos de les adjuger au preneur. Les cours d'amirauté anglaise savent très-bien qu'en autorisant ces iniquités, le résultat sera qu'aucun commerce ne se fera sur les mers qu'avec des navires anglais. La guerre, qui est un fléau pour les autres peuples, se trouve ainsi, pour l'Angleterre seule, un moyen de richesse et de prospérité.

Digitized by Google

L'Europe ne peut demeurer plus long-temps dans une situation semblable. Puisqu'elle est investie comme médiatrice de ce démêlé, il faut qu'il soit jugé; il faut que toutes les puissances se réunissent pour mettre un terme à ce scandale; il faut que l'Angleterre rentre dans le pacte commun des nations civilisées; il faut qu'elle renonce à imposer au monde entier ses lois particulières, et les prétentions qu'elle s'est créées; il faut enfin que l'époque présente voie sanctionner pour tous, les droits communs à tous. Sans cela l'Angleterre doit être à jamais reléguée dans son île, exclue de tous les marchés de l'Europe, de toutes les relations sociales, et alors on n'entendra plus parler d'elle que par les malles de l'Inde ou celles de l'Amérique.

Quelques politiques sont loin de partager ces vues. A les en croire ce n'est pas l'Angleterre qui est dangereuse: c'est la France; ce n'est pas l'Angleterre qui a de l'ambition: c'est le premier consul. Les Anglais font circuler dans toute l'Europe les plus beaux manifestes. On y trouve que le chef de la France est loin de se trouver satisfait de la domination de trente millions de Français; qu'il lui faut encore celle du monde. On cite à ce sujet les Romains, et on conclud que c'est contre la France que l'Europe doit se réunir.

Nous doutons que ces considérations et tout le mouvement dont on les appuie aient aujourd'hui une très-grande fortune. Nous ignorons les obligations que les puissances du continent peuvent avoir à l'Angleterre. Nous connaissons celles qu'elles ont au chef de la France. Qu'elles jettent les yeux sur leur situation passée; qu'elles considèrent leur situation présente. A-t-on déjà oublié le temps où aucune dignité, aucun rang, aucune richesse, aucune considération n'étaient en sûreté en Europe? Aujourd'hui si tous les droits s'y trouvent raffermis, si les sentimens qui sont les plus chers aux hommes y jouissent de quelque sécurité, est-ce aux défaites de M. de Cobourg ou à celles de Melas que l'Europe en a obligation? Est-ce à la défaite

Digitized by Google

de M. le duc d'Yorc à Dunkerque ou à sa capitulation en Hollande? Qui a triomphé de cette révolution qui triomphait de tout? A qui l'Europe doit-elle la conservation de ses intérêts les plus sacrés? A cet homme même qu'on lui propose d'attaquer, et qui a été sans doute son ennemi, mais qui a été encore plus son sauveur et son libérateur.

L'Angleterre se vante de son union et de son esprit public. Ignore-t-elle qu'il suffirait de relever en France la caverne de la rue Saint-Honoré pour tout mettre en Angleterre en confusion! Les deux cent mille hommes qui couvraient les plaines de *Copenahgenhouze* n'existent-ils plus? Ignore-t-elle qu'il ne faut pour les rassembler de nouveau que les droits de l'homme et un bonnet rouge? Avec ses mesures forcenées elle peut mettre en péril de nouveau ses lois, ses finances, ses milices, sa flotte. L'Europe, très-probablement ne suivra point son exemple. Elle ne l'imitera ni dans son papier-monnaie, ni dans ses impôts exorbitans, ni dans sa levée en masse, ni dans aucune de ses folies.

C'est peut-être sur l'état de la France que ses ennemis fondent leur espoir. Nous ne saurions trop exhorter les hommes d'état à se méfier à cet égard et des petites suggestions de la haine, et des faux calculs de quelques prétendus observateurs, et des fausses conséquences de quelques mauvais rapports. Dans tous les temps il y a eu en France et beaucoup de mécontens et beaucoup de frondeurs. Dans sa situation actuelle, il est impossible qu'il n'y en ait aussi beaucoup. Mais de quelque manière qu'on se peigne ces mécontentemens et ces murmures, qu'on se garde d'y attacher beaucoup d'importance, et sur-tout d'y espérer un appui. Veut-on savoir comment se conduisent en général les petites haines. Le premier jour on est secrètement satisfait de voir un ennemi éloigné s'armer contre un ennemi présent: le second jour on se demande ce qui en résultera. Le troisième jour on commence à comprendre que ce qui arrive est encore pire que

Digitized by Google

ce qu'on avait ; et on se réfugie par raison dans une ligne qu'on avait abandonné par honneur. C'est ainsi qu'à Clichy une haine commune réunit momentanément contre le directoire un parti qui se divisa bientôt par ses vœux divers. Il ne fallut, pour le dissoudre, que l'aspect prochain de conséquences qui n'avaient pas été prévues.

Que ceux qui prétendent à quelque sagesse dans leur recherche sur l'état de la France, fassent bien attention à ce caractère. Sans cela, ils risquent de tomber dans des erreurs graves. L'accusation d'ambition a plus d'apparence, mais n'a pas plus de vérité. On peut se plaindre de notre influence sur la Suisse et sur la Hollande. Cette influence a été calculée sur des intérêts de sûreté plus que sur une cupidité de domination. Quand on n'est pas encore bien assis au dedans, il est naturel qu'on craigne le moindre ébranlement au dehors. Et on peut dire alors :

. . . . Regni novitas me talia cogunt
Moliri, et late fines custode tueri.

La France a une ambition plus réelle : c'est de soutenir à la paix la gloire qu'elle a acquise à la guerre ; c'est de chercher à rétablir son commerce, lier tout son territoire par des canaux, à se rendre célèbre par des entreprises utiles et hardies, à vivifier tout son sol, à faire renaître, ou à remplacer ses colonies. Tous ces mouvemens d'une ambition innocente, sont plus de nature à exciter l'émulation que la jalousie. Ils n'ont rien d'offensif. La France veut faire ce qui lui convient, et le laisser faire aux autres. Hélas ! ce n'est pas par le bonheur et la prospérité que les nations sont redoutables au dehors, c'est bien plus souvent par leur inquiétude, et leur manque de paix et de félicité intérieure.

NOUVELLES DIVERSES.

PARLEMENT IMPÉRIAL.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Séance du 2 août.

On n'a recueilli dans les gazettes que des extraits de cette séance, qui a été prolongée fort avant dans la nuit.

Digitized by Google

Le colonel Crawford avait à peine dit quelques mots sur l'objet de la discussion qui allait avoir lieu (la défense de la nation), que, sur la motion de M. Frankland, on fit évacuer toutes les galeries.

Le colonel Crawford a parlé fort longuement sur la nécessité de faire des retranchemens pour la défense du royaume, et pour la protection de la capitale. Il est entré dans tous les détails historiques de la tactique militaire pour appuyer son opinion. Il a ensuite témoigné sa surprise que le gouvernement eût refusé les offres de service de l'héritier présomptif de la couronne. Il a parlé en faveur de l'établissement d'un conseil de guerre.

Le secrétaire de la guerre a combattu plusieurs des opinions du colonel; il était cependant d'avis que l'établissement d'un conseil de guerre était généralement une mesure sage; mais que, dans la circonstance actuelle, c'était une attaque directe contre l'administration de l'armée confiée aux soins du duc d'York.

M. Barham a parlé dans le même sens que le colonel Crawford; il a censuré amèrement la conduite des ministres relativement au prince de Galles, dont les services pouvaient être d'une si grande utilité dans les circonstances actuelles.

M. Tyrwihtt a parlé en ces termes: — « M. le président, ayant l'honneur d'occuper une place dans la maison de l'illustre personnage dont il est question dans la discussion actuelle, je ne crois pas devoir plus longtemps garder le silence. Le prince, depuis le commencement de la guerre, a manifesté le désir de servir son pays, et ses intentions à ce sujet ont été connues des ministres de S. M. Il est en outre de mon devoir de déclarer que si les services de l'illustre personnage dont il s'agit ont été rejetés, *j'ai la preuve* qu'il ne faut pas en accuser le commandant en chef. »

M. Hawkins Browne a fait une vive peinture de tous les maux que le peuple avait à attendre de la liberté française.

M. Fox a parlé fortement en faveur de l'établissement d'un conseil de guerre. Il a sur-tout déployé tous les mouvemens de son éloquence en parlant du prince de Galles et des troubles de l'Irlande. « Quels peuvent être vos motifs (a-t-il dit) pour refuser les services de l'héritier présomptif? Est-il trop vieux? est-il trop jeune? En avez-vous fait un colonel, il y a vingt-deux ans, par

Digitized by Google

» forme de gratification, et seulement pour lui fournir » une petite ressource pécuniaire? Ne sait-on pas qu'il » est à la fleur de l'âge, à cette époque de la vie où » l'homme est capable de la plus grande énergie? J'at- » tends, et la nation attend comme moi, que les minis- » tres déclarent pourquoi il est ainsi traité? »

M. Fox a ensuite proposé, « que la chambre présentât » une humble adresse à sa majesté, pour la prier de nom- » mer un conseil militaire, composé d'officiers-généraux » et de tous autres individus qu'il lui plairait de choisir, » pour donner leur avis lorsqu'ils en seraient requis par » sa majesté, par le commandant en chef et par les mi- » nistres, sur les moyens de défense qu'il conviendrait » d'adopter. »

Le chancelier de l'échiquer a répondu à plusieurs des argumens du colonel Crawfort. Quant aux interpellations qui lui ont été faites relativement au prince de Galles, il n'y a personne plus disposé que je ne le suis à rendre toute la justice qui est due à des sentimens si dignes du rang et du caractère connu de l'illustre personnage dont il est question. Mais ici je m'arrête, et je déclare qu'il ne faudra rien moins que l'ordre exprès de S. M. et l'autorité de cette chambre, pour me forcer à l'avenir d'ajouter un seul mot à ce que j'ai dit sur ce sujet.

Le général Maitland a parlé contre la motion, alléguant qu'il existait déjà un conseil de guerre.

M. Calcraft a répondu à une objection du chancelier de l'échiquer, que la mesure proposée était sans exemple. Il a observé que les circonstances où l'on se trouvait étant sans exemples, il fallait avoir recours à des moyens extraordinaires de salut public; il a témoigné sa surprise que les ministres s'expliquassent avec autant de réserve en parlant d'un prince dont la conduite est si digne d'éloges. Le prince de Galles, a-t-il dit, n'a pas eu d'autre grade que celui de colonel depuis 1782. Son frère est feld-maréchal, commandant en chef; trois autres de ses jeunes frères sont lieutenans-généraux, et l'héritier de la couronne, celui qui est le plus intéressé à la défendre, n'a d'autre grade que celui de colonel.

M. Shéridan, et les colonels Hutchinson et Wood ont parlé en faveur de la motion.

On est allé aux voix: MM. Crawford et Shéridan, ayant été désignés pour compter les votes, le résultat a donné 38 voix en faveur de la motion, et 65 contre.

Digitized by Google

Londres, 4 août.

Trois pour 100 consolidés, 53 1/4. — *Omnium*, 7 3/4.

— Les prises suivantes sont annoncées :

Un corsaire français de 22 canons ;

Un vaisseau de la compagnie des Indes anglaise, *le Culland's-Grove*, a été pris par le corsaire français *la Blonde*. Ce bâtiment est assuré à Lloyd pour 100,000 l. st.

Du 5.—Trois pour cent consolidés 53.—*Omnium* 8 1/2.

— Nous avons reçu ce matin des nouvelles de Dublin. La ville était tranquille. On a fait plusieurs arrestations. Les nouvelles du Sud ne sont pas aussi favorables. Plusieurs de ceux qui avaient été bannis, ont reparu en Irlande. La ville de Cork est dans un état de fermentation. Cependant la légion de Loyal-Cork et le corps des Yeomanrie y prennent une attitude formidable.

— On croit qu'il y aura bientôt un échange de prisonniers entre la France et l'Angleterre, et qu'on est sur le point de nommer des commissaires pour cet effet.

Du 6.—Trois pour 100 consolidés, 52 3/4.—*Omnium*, 8 3/4.

On a reçu, ce matin, des nouvelles importantes de Jersey, par un vaisseau qui avait quitté cette île vendredi dernier. Les Français embarquaient un corps considérable de troupes à Saint-Malo et à Granville. Quelques avis, que l'on croit exagérés, en portaient le nombre à 50,000. On s'attendait à une attaque sur Jersey et Guernesey ; mais nous ne croyons pas que ce soit là le but de ces grands préparatifs. Nous croyons très-sérieusement qu'on tentera une invasion. Peut-être des événemens récens pourraient-ils l'accélérer ; et Bonaparte qui se proposait de rester plus long-temps dans les Pays-Bas, a tout-à-coup changé de résolution, et il doit retourner à Paris sous peu de jours ; il n'y restera que peu de temps, et il se rendra incessamment sur les côtes de la Bretagne.

— Les nouvelles de Dublin, et celles du nord et de l'ouest de l'Irlande sont très-favorables. Celles du midi ne sont pas aussi satisfaisantes. On a arrêté 14 personnes à Cork, au nombre desquelles est un lieutenant de Yeomanrie.

— Les deux bills qui ont été adoptés dans le parlement en conséquence de la révolte, ont été reçus lundi à Dublin ; et l'on publia, mardi, deux proclamations, l'une pour annoncer l'existence de la loi martiale, et l'autre offrant une récompense de 50 liv. sterl. en faveur de ceux qui parviendront à découvrir et à arrêter les premiers cent individus impliqués dans l'insurrection du 23.

Digitized by Google

— On a reçu ce matin des dépêches du lord Nelson que l'on dit être d'une grande importance. Leur contenu n'a pas transpiré, mais on suppose qu'elles sont relatives aux mesures que sa seigneurie a cru devoir adopter en conséquence de l'entrée des troupes françaises dans les états napolitains.

— On a établi des signaux entre les forces sur le rivage et les vaisseaux de guerre, au moyen desquels on peut être informé sur-le-champ de l'approche d'un ennemi.

— Nous avons reçu dernièrement de France des avis d'une source très-authentique, qui parlent *en termes très-positifs* des différens endroits où les armées ennemies doivent faire une invasion.

Vingt mille hommes seront dirigés du Havre vers la côte de Sussex, ils feront en sorte de débarquer près de Brighton.

Les flotilles de Boulogne, Calais, Dunkerque, Ostende, et de la Hollande se dirigeront vers la côte opposée, sans faire aucune jonction entre elles, même dans le cas d'une attaque par les flottes anglaises. On indique les principaux points où la descente s'effectuera, dans les comtés de Sussex, de Kent et d'Essex. Les troupes qui auront le bonheur d'arriver, feront sur-le-champ leur jonction pour marcher sur Londres.

Toutes ces divisions mettront à la voile lorsque les soirées seront longues et les nuits obscures.

Du 8.—Les 5 pour cent consolidés, 52 1/2.—*Omnium*, 9.

— Nous avons reçu ce matin deux malles de Dublin et une de Waterford. La capitale continuait à être tranquille: mais on a fait de nouvelles arrestations, et plusieurs dans la classe aisée. On a arrêté quelques personnes à Holyhead et à Liverpool, et l'on soupçonne que ce sont les chefs. Les nouvelles du Midi sont beaucoup moins favorables que celles de Dublin. — Tout prouve que la révolte avait des ramifications dans les principales parties de l'Irlande.

— Il est arrivé hier soir une malle de Hambourg. La violation de l'indépendance de l'Hanovre par la France, et le blocus de l'Elbe et du Weser, qui n'est qu'une suite de cette violation, ont plongé le commerce de Hambourg et des autres villes dans une grande détresse. Cependant la Russie, toujours aveugle sur ses vrais intérêts, continue à favoriser les vues de la France, et se propose, dit-on, de mettre une flotte considérable en mer, si nous faisons la moindre tentative de bloquer le Sund.

— La chambre des communes s'est ajournée à mercredi,

Digitized by Google

pour laisser à celle des lords le temps d'émettre son vote sur les bills qui ont été soumis, et le parlement sera prorogé jeudi ou vendredi au plus tard. Il est certain qu'il reprendra ses séances dans le courant de novembre.

— On a reçu, samedi, des dépêches du lord Nelson, écrites à bord de *l'Amphion*, le 8 juillet, à la hauteur de Toulon. Sa seigneurie avait joint la flotte ce jour-là, et avait trouvé la flotte française, à Toulon, égale en force à la sienne; mais on ne s'attendait pas qu'elle se hasardât à sortir avant d'avoir une supériorité décidée.

— Le brick français, *l'Epervier*, de 16 canons, capturé par la frégate *l'Egyptienne*, est arrivé à Spithead. On dit qu'il était commandé par Jérôme Bonaparte, frère du premier consul. Il est certain que son bagage était à bord du brick, et l'on assure qu'il est actuellement lui-même à bord de *l'Egyptienne*. (*Extrait du Courrier.*)

Du 13. — Les 3 pour 100 consol., 52 $\frac{7}{8}$. — *Omnium*, 8 $\frac{1}{4}$.

— Le roi a fermé hier la session du parlement qui se trouve prorogé au 6 octobre prochain. S. M. n'a fait dans son discours aucune allusion à l'invasion de l'Hanovre, ni aux dispositions des puissances du Continent. Cependant si les ministres de S. M. avaient eu des avis favorables à communiquer, relativement aux puissances du Nord, ils n'auraient pas manqué de le faire dans un moment où l'on est dans une si vive inquiétude à ce sujet.

— Il est arrivé, ce matin, une malle de Dublin. La ville doit être divisée en cinquante sections, dans chacune desquelles il y aura un comité de dix ou plus, des principaux habitans, qui sera spécialement chargé de maintenir la paix et le bon ordre, etc.

— On va s'occuper sur-le-champ de faire des retranchemens depuis la commune de Galleywood en Essex jusqu'à Windsor, qui offre un site élevé propre à protéger la grande route de Londres. On y établira plusieurs redoutes. Ce travail commencera lundi prochain.

Défense des côtes.

La côte d'Angleterre est divisée en districts de croisières, dans chacun desquels un officier distingué dans la marine a sous ses ordres une flotte convenable de gros et petits vaisseaux. Sir Sidney Smith occupe la station entre Harwich et l'embouchure de la Tamise. Lord Keith, qui est commandant en chef dans les Dunes et la mer du Nord, a pris des mesures pour renforcer celles des stations qui en auraient besoin, sans dégarnir les autres points. Nous espérons ainsi être en mesure contre les ruses corses.

Digitized by Google

Mercredi, en conséquence d'un ordre des lords de l'amirauté, le capitaine Jervis se rendit à bord de la corvette *l'Epervier*, à Spithead, pour faire des recherches si Jérôme Bonaparte qui la commandait ne se trouvait pas à bord. Il examina et interrogea chaque homme en particulier, et ne put se procurer aucune information relativement à lui. Le capitaine Jervis était accompagné par un lieutenant du *Magnificent*, qui connaît la personne de Jérôme Bonaparte. *L'Epervier* avait une partie de son bagage à bord, et beaucoup d'animaux et d'objets d'histoire naturelle qui lui appartiennent. (*Extrait du Courrier.*)

PARIS.

Lundi dernier, jour de l'anniversaire de sa naissance, le premier consul reçut les autorités constituées en corps. Il donna audience ensuite au corps diplomatique. Dans cette audience, M. le bailly de Ferrette remit ses lettres de créance en qualité de ministre plénipotentaire de l'ordre de Malte. Le soir le *Te Deum* fut chanté dans l'église métropolitaine, en commémoration et en action de grâces de la naissance du premier consul en 1769, de sa nomination au consulat à vie et de la signature du concordat.

— Il a été question dans les papiers publics d'un navire qu'on a vu remonter la Seine sans vent et sans voile. Un M. Maguin de Rouen réclame la priorité de cette découverte, et s'engage à démontrer que sans construire un seul nouveau navire, nous en avons assez pour faire arriver dans tous les temps deux cent mille hommes en Angleterre.

— On écrit d'Espagne que l'approche d'une armée française a fait beaucoup de sensation. On porte à 30 mille hommes l'armée qu'on dit prête à entrer dans ce pays. On y arme 30 vaisseaux.

— Dix vaisseaux de ligne sont, en ce moment, en état de service à Toulon. Trois autres, qui sont en construction, vont être prêts incessamment. Le 14, on a lancé un vaisseau de 80 canons.

— La Turquie, avec toutes les puissances maritimes du midi, sont prêtes à se joindre à la Russie unie à toutes les puissances maritimes du nord, à l'effet de faire respecter leur neutralité et leur commerce.

— Les villes de la Mecque et de Médine viennent d'être prises par les nouveaux sectateurs arabes.

— Des gazettes publient que des troupes prussiennes pourront occuper incessamment l'embouchure de l'Elbe et quelques ports du nord de l'Allemagne.

Digitized by Google

(N°. CXIII.) 9 FRUCTIDOR an 11.
(Samedi 27 août 1803.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

MES ADIEUX AU PRYTANÉE (1).

ADIEU, séjour paisible ! où, fuyant la paresse,
J'ai, dans des jours sereins, vu fleurir ma jeunesse;
Où mon luth, jeune encor, sous mes timides doigts,
Apprit à résonner pour la première fois ;
Retraite, où la gaieté, compagne de l'étude,
Si long-temps de mon cœur chassa l'inquiétude,
Adieu ! Dix mois ont fui, depuis que, dans mes vers,
J'ai chanté l'Espérance et ses charmes divers :
Moins heureux aujourd'hui, que, loin de cet asile,
Une loi rigoureuse, hélas ! trop tôt m'exile,
Muse chère à ces lieux, vois d'un œil maternel,
Mon dernier grain d'encens fumer sur ton autel !
Il faut donc fuir tes murs, ô retraite chérie !
De quels touchans regrets mon âme est attendrie !

(1) Ces vers ont été récités à la distribution solennelle des prix du Prytanée de Paris, en présence du citoyen Chaptal, ministre de l'intérieur, et du citoyen Fourcroy, conseiller d'état, chargé de la direction et surveillance de l'instruction publique.

Digitized by Google

Eh! quel est le mortel qui, sans verser des pleurs,
Pourrait quitter les lieux où l'on forma ses mœurs,
Les lieux témoins des jeux où se plut son enfance,
Témoins des premiers pas qu'il fit dans la science?

Soit que le jour renaisse, ou qu'il cède à la nuit,
Ce douloureux penser m'assiége et me poursuit;
Et si parfois encor ma gaieté se déploie,
Cette idée aussitôt vient attrister ma joie :
Malgré moi, je répète : Adieu, tendres amis!
Vous ne me verrez plus, aux mêmes lois soumis,
Revenir chaque année, après deux mois d'absence,
De vos jeunes succès partager l'espérance.
Cet heureux temps n'est plus! Dans des jours de repos,
Vanvres (1), jadis si cher aux plaisirs d'un héros,
Ne me reverra plus sous son antique ombrage,
Tantôt dans une lutte exerçer mon courage,
Et tantôt, las de jeux, seul, avec un ami,
D'une lecture aimable égayer mon ennui.

Semblable au malheureux qui, sur une autre plage,
De son pays absent ne voit plus que l'image.

Mais que dis-je? pourquoi chercher à me tromper?
Du monde vers ces lieux je pourrai m'échapper.
Ah! quel plaisir alors de revoir cet asile,
Dont la paix protégea mon enfance tranquille,
De me dire : en ce lieu des maîtres indulgens
Ont avec intérêt cultivé mon printemps;
Et si de quelques fruits s'est paré mon automne,
Je dois à leurs talens en offrir la couronne.
De mes premiers travaux, de mes premiers plaisirs,
Tout m'y rappellera les touchans souvenirs :

(1) Maison de campagne du Prytanée, qui appartenait autrefois à la maison de Condé.

Digitized by Google

Là, d'une adroite main une balle lancée
Allait et revenait, poussée et repoussée;
Cent fois sur cette pierre, une corde, en sifflant,
Passait et repassait sous mon pied bondissant;
Ici, j'ai vu deux camps : deux bruyantes armées
Paraissaient d'un beau feu pour combattre animées;
Combat d'un nouveau genre, où l'agile assaillant
Provoque le danger, et triomphe en fuyant.
Flatteuse illusion! image enchanteresse!
Qui viens pour un moment consoler ma tristesse,
Tu fuis! et tout, hélas! me redit, en ce jour,
Qu'il faut, loin de ces murs, m'exiler sans retour.
Mais, avant ce départ, vous, mes amis, mes frères!
Pupilles de l'État qu'ont défendu vos pères,
Permettez qu'à l'État j'offre dans ce moment,
De concert avec vous, ce modeste présent (1).
Que du moins les enfans qu'adopta la patrie,
Trop jeunes pour donner et leur sang et leur vie,
Dans ces jours d'héroïsme, où l'on voit les Français
Se disputer l'honneur de châtier l'Anglais,
De ce léger tribut concourent, pour abattre
L'ennemi que leurs bras eût mieux aimé combattre.

Par le C. Regley, *élève du cours de rhétorique.*

PLAINTES DE LA MÈRE D'EURYALE,

SUR LA MORT DE SON FILS.

Traduction de Virgile, Enéide, liv. 9.

Des rayons pâlissans d'une faible lumière
L'amante de Tithon embellissait la terre;

(1) L'élève était chargé de présenter au ministre l'offrande du Prytanée pour la descente en Angleterre.

Digitized by Google

Appelant ses guerriers, Turnus s'arme : soudain
S'étendent devant lui ses bataillons d'airain,
Et les chefs distingués, en marchant à leur tête,
Aiguisent leur courage au combat qui s'apprête.
De Nisus, d'Euryale, on suit, à cris pressés,
Les fronts pâles, sanglans, sur deux lances dressés.
La droite des remparts d'un fleuve est protégée ;
La troupe des Troyens à la gauche est rangée :
Debout au haut des tours, ces tristes combattans
Voyaient ces fronts connus, d'un sang noir dégouttans,
Pour divulguer leur mort, la prompte renommée,
A dirigé son vol vers la ville alarmée.
La mère d'Euryale, à ce récit cruel,
Sent ses membres saisis d'un tremblement mortel.
La toile, de sa main, tombe au loin déroulée ;
Et, dans son désespoir, la tête échevelée,
Se déchirant le sein, poussant des hurlemens,
Eperdue, elle court vers les retranchemens,
S'élance aux premiers rangs ; dans ses vives alarmes,
Oubliant les périls, les guerriers et les armes,
De ses accens plaintifs elle remplit les cieux :
« Euryale, est-ce toi que l'on offre à mes yeux ?
» Toi, le dernier soutien de ma longue vieillesse !
» As-tu pu me quitter, et tromper ma tendresse,
» Cruel ? et t'engageant dans ces périls affreux,
» Tu n'as pas de ta mère attendu les adieux !
» Hélas ! aux champs latins, les corbeaux, avec joie,
» De tes membres sanglans se disputent la proie !
» O malheureuse mère ! en vêtement de deuil,
» Je n'ai pu de mes pleurs arroser ton cercueil,
» Ni te fermer les yeux, ni laver ta blessure,
» La soigner, la couvrir de la riche ceinture,
» Dont pour toi, jour et nuit, je hâtais le tissu,
» Et charmais mes vieux ans d'un travail superflu !

Digitized by Google

» Où te suivre ? où trouver ta dépouille si chère ,
» Et ton corps en lambeaux perdu dans la poussière ?
» Voilà donc , ô mon fils ! tout ce que tu me rends !
» Tout ce que j'ai suivi sur les deux élémens !
» Rutules , par pitié , tournez sur moi vos armes !
» Que le feu me dévore et tarisse mes larmes !
» Exaucé ma prière , ô souverain des Dieux :
» Sur ce front détesté lance tes triples feux :
» Ote - moi le fardeau d'une odieuse vie ,
» Et plonge au noir Tartare une tête ennemie ! »

Par M. LACHÉZE.

ENIGME.

Je suis le père des merveilles ;
Le caprice est ma seule loi.
Tel manant quand il dort , tel savant dans ses veilles ,
Ne font souvent qu'extravaguer par moi.
Je figure fort bien dans les tragiques scènes ;
De mille œuvres je suis la définition ;
J'occupe enfin bien des têtes humaines ;
Qui veut me deviner me mette en action.

Par le C. MACQUÉ , *neveu.*

LOGOGRYPHE.

Dans les cercles brillans de la société
On me voit arriver avec l'Oisiveté :
Ma sœur me suit de près , et souvent son langage
Plus méchant que le mien remporte l'avantage.
En me décomposant , on trouve , cher lecteur ,
Une ville où naquit un prophète imposteur ;

Digitized by Google

Celui dont le talent nous conserve la vie ;
La déesse propice aux vœux d'Iphigénie ;
Des sens le moteur immortel ;
Le pain qu'à nos aïeux distribuait le ciel ;
Ce qu'on trouve au sein de la terre ;
Un peuple d'Orient, amateur de la guerre ;
Le mois où tous les cœurs se livrent à l'amour ;
Dans l'ancien almanach, la veille d'un saint jour ;
L'exercice léger qu'inventèrent les Grâces.
Mais j'en dis trop, lecteur, je te vois sur mes traces.

Par un Abonné.

CHARADE.

Celui qui portait mon dernier
Souvent n'avait pas mon premier
Quand il était de la Garonne.
Pour l'emploi de mon tout, il faut jeune personne
Qui joigne à la vivacité
Minois fripon, et beaucoup de gaieté.

Par un Abonné.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Peigne.*

Celui du Logogryphe est *Marteau*, où l'on trouve *art, mue, âme, eau, Rameau, arme, ut, re, autre, rameau, mure, mur, rame, mer, rateau.*

Le mot de la Charade est *Cor-ail.*

Digitized by Google

Le Mérite des Femmes, poëme, par *G. Legouvé*, membre de l'Institut national. Un vol. *in*-12; edition augmentée. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. A Paris, chez *Ant. August. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le mérite des femmes est très-grand; mais s'il était possible de les flatter moins, et de les rendre plus heureuses, cela vaudrait peut-être mieux que ce déluge de vers qu'on fait à leur louange, et qui n'en sont pas meilleurs. Ne faisons pas tant de madrigaux, et ayons moins de divorces; tout le monde y gagnera, les femmes auront de meilleurs maris, et nous aurons moins de mauvais poètes.

Je ne sais ce qui déplaît dans tous les auteurs qui ont célébré le beau sexe en vers comme en prose; mais un sujet si heureux n'a presque jamais été traité heureusement. C'est peut-être que comme un homme ne peut guères être sans intérêt dans une pareille cause, cela donne à ses éloges un air d'adulation et de fausseté qui répugne. On lui suppose l'intention de flatter et de séduire, parce que les hommes ont naturellement cette intention, et on n'aime pas que celui qui loue quelqu'un, puisse avoir en vue d'en être payé; ce motif fait perdre à la louange toute sa délicatesse et tout son prix. Ainsi, pour louer les femmes noblement, il faudrait n'avoir rien à espérer d'elles. Vous remarquerez qu'Homère fait louer Hélène par des vieillards qui admirent sa beauté, mais qui en déplorent les effets; c'est un tour très-fin et très-délicat. Mais Théocrite est encore

Digitized by Google

plus heureux, car il met les louanges de cette même Hélène dans la bouche de ses rivales et de ses compagnes : c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

Tout cela n'empêche point que M. Legouvé ne se soit proposé un but très-moral, comme il l'imagine, en célébrant le mérite des femmes ; il a voulu faire revivre la politesse française parmi cette jeunesse élevée comme celle de Phalante, et parmi cette foule de parvenus dont l'esprit, à ce qu'il dit, n'est pas fort cultivé. Je m'en rapporte à son jugement : il estime que les miracles ne coûtent rien aux femmes, et que celui de rendre tous ces gens-là polis et spirituels ne peut être que leur ouvrage ; car il établit qu'il n'appartient qu'à elles de recréer une nation qui a perdu son caractère. Il soupçonne que notre barbarie n'est venue que de ce qu'on n'aimait pas assez les femmes. M. Jourdain nous dirait que cela venait uniquement de ce qu'on n'aimait pas assez la danse ; et il se pourrait qu'il eût raison aussi. *Celui qui aime les femmes*, dit M. Legouvé, *est* rarement *un barbare ;* ce *rarement*, si l'auteur y prend garde, renverse au moins la moitié de sa doctrine, et je crains que l'autre moitié ne paraisse pas trop solide : car enfin il y a bien des manières d'aimer les femmes ; Gengis-Kan, Hérode, Mahomet, Sylla, Tibère, Tamerlan, Henri VIII, ne les haïssaient pas ; cependant ce n'étaient sûrement pas des gens bien doux, ni bien civils. Je crois même qu'en parcourant toute l'histoire, on trouvera que les hommes les plus abandonnés aux voluptés, ont été généralement les plus cruels ; on voit que ceux qui ont épuisé les sensations douces, ne peuvent plus être remués que par des spectacles barbares. Il ne suffit donc pas d'aimer les femmes pour prendre dans leur société cette fleur de politesse

Digitized by Google

et d'aménité qui distinguait notre nation ; il faut encore savoir les respecter ; et ce qui est plus difficile, se respecter soi-même. C'est ainsi que l'empire de la beauté tient à celui des mœurs.

Mais avant que les femmes puissent policer et adoucir cette race dure dont parle l'auteur, qui est, comme l'Hippolyte de Racine, *fier, et même un peu farouche*, il faudrait apprendre à ces visigots à être sensibles au mérite des femmes ; et c'est pour eux précisément que M. Legouvé a composé son poëme, attendu que ces gens-là aiment beaucoup les vers, et s'y connaissent fort, comme chacun sait ; mais je crains qu'il ne perde de vue un objet si important. N'est-ce pas tomber de toute la hauteur de son sujet que de dire, comme il fait, qu'il a voulu *démontrer que les femmes sont le charme de la société, comme nous en sommes l'appui ?* Je ne sais si un poète démontre quelque chose, mais je crois que cela n'a pas besoin de démonstration. Il semble que les poètes ne soient pas obligés d'être conséquens : l'auteur nous prévient qu'il n'accorde pas aux femmes *une supériorité que la nature semble leur avoir refusée ;* et vous verrez tout-à-l'heure qu'il les regarde comme l'ouvrage le plus parfait de la création. Il paraît que c'est se contredire ; mais nous jugerons mieux des idées comme du style, en suivant la marche du poëme. En voici le début :

Le bouillant Juvénal, aveugle en sa colère,
Despréaux moins fougueux, et non pas moins sévère,
Contre un sexe paré de vertus et d'attraits,
Du carquois satirique ont épuisé les traits.

Le premier vers est faible ; les termes de *bouil-*

Digitized by Google

lant et de *colère* forment une redondance vicieuse. Racine a dit dans *Athalie :*

Il ne poursuivra point, *aveugle en sa colère*,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.

C'est le même hémistiche, mais qu'il est employé bien différemment ! Le style fort est celui où les mots sont mis pour le sens ; dans le style faible, ils ne font que remplir la mesure. Le second vers n'est pas d'un tour heureux, non plus que ceux-ci :

De ces grands écrivains je marche loin encore,
Mais j'ose, défenseur d'un sexe que j'honore,
Opposant son pouvoir à leur inimitié.....

Ce n'est pas *son pouvoir* qu'il fallait opposer, ce sont ses vertus ; c'était ici le mot propre, le mot nécessaire, et c'était montrer le beau côté du poëme. Qui est-ce qui ne sent pas combien il y a de noblesse à n'opposer que son mérite à ses ennemis ?

Lorsqu'un Dieu, du chaos où dormaient tous les mondes,
Eut appelé les cieux et la terre et les ondes....

Il est singulier que les poètes d'aujourd'hui commencent presque toujours leurs poëmes comme *l'Intimé* commence son discours, dans les *Plaideurs*, par le récit de la création ; on serait bien tenté, comme *Dandin*, de les prier de passer au déluge ; mais on est trop poli pour prendre cette liberté. *Lorsqu'un Dieu* est une faute, il fallait :

Lorsque Dieu
Eut élevé les monts, étendu les guerêts,
De leurs panaches verts ombragé les forêts.

Ces *panaches* font une image bien petite et bien

Digitized by Google

fausse dans un tableau comme celui de la création. Quiconque a vu des forêts se balancer sur les montagnes, et les ondes de leur verdure agitées par les vents, n'a sûrement pas imaginé qu'il voyait des panaches flotter en l'air. Il faut avouer que l'Εἰνοσίφυλλον d'Homère est d'un autre style. Comparez donc cela aux grands traits de la Genèse, où Dieu ne donne pas des panaches aux forêts, mais crée la lumière et les cieux d'une parole. Voyez comme toute poésie tombe en langueur auprès de celle-là ! comme on méprise tout ce qui n'est que joli et spirituel ! comme la vanité du bel esprit fait pitié !

Et de l'homme, enfanté par un plus grand miracle,
Eût fait le spectateur de ce nouveau spectacle.

Premièrement, *le spectateur d'un spectacle* manque d'élégance, cette répétition n'a aucune grâce : ensuite, ce *nouveau spectacle* ferait présumer qu'il y en eut un autre précédemment ; et quel spectacle y avait-il avant la création ? Enfin, Dieu n'a pas fait l'homme pour être simple spectateur. Ovide avoit des idées plus justes, lorsqu'il nous a dit en très-beaux vers :

Sanctius his animal, mentis que capacius altæ
Deerat adhuc, et quod dominari in cætera posset,
Natus homo est. . . . .

Il est vrai qu'il peint aussi l'homme comme spectateur, mais avec quelle noblesse !

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sydera tollere vultus.

Et Racine le fils a très-bien dit après lui :

L'homme élève un front noble et regarde les cieux.

Lorsqu'on ne se sent pas réduit au silence de l'ad-

Digitized by Google

miration par les grands modèles, et qu'on veut encore peindre la nature après eux, il faut au moins en savoir choisir les plus beaux traits.....

Pour son dernier ouvrage il créa la beauté ;
On sent qu'à ce chef-d'œuvre il doit s'être arrêté.

Pour s'exprimer purement il fallait dire, *il devait*, ou *il a dû s'arrêter*. L'aoriste conviendroit également. Il doit *s'être arrêté* marque une action suspendue par une nécessité ou une obligation actuelle. Ainsi l'on dit d'un voyageur qui est en route : *il doit s'être arrêté en tel endroit.* Mais l'action du Créateur étant terminée (par rapport à la formation de la femme) et le prétendu devoir dont parle le poète étant accompli, il faut nécessairement employer l'un des trois temps du passé. On ne dira jamais, *Dieu doit avoir créé la femme*, mais Dieu *a dû créer la femme* pour le bonheur de l'homme.

Eh ! qu'aurait fait de mieux sa suprême puissance ?

Cela est bien galant. Certainement si Dieu a dû s'arrêter, après avoir créé la femme, parce qu'il était impossible de rien faire de mieux, il s'en suit que c'est son ouvrage le plus parfait ; autrement il se serait arrêté, par la même raison, après avoir créé l'homme. N'est-ce pas accorder ouvertement aux femmes cette supériorité que l'auteur leur avait refusée dans sa préface? Apparemment qu'il est plus libéral en vers qu'en prose. Il est bon de remarquer qu'une opinion si galante est née dans ces temps que nous appelons barbares ; elle fut soutenue par un certain Corneille Agrippa, qui a fait un traité *de la philosophie occulte*, et un autre, *de l'excellence de la femme au-dessus de l'homme*, où il y a d'énormes bêtises, s'il faut en croire le philosophe Bayle : cela n'a pas em-

Digitized by Google

péché qu'on ne l'ait accusé d'être sorcier. L'historien Paul Jove a même écrit qu'il avait toujours un diable à son service, et ce diable était un gros chien noir, qui suivait par-tout son maître, et qui avait peut-être mordu ce Paul Jove.

Quoi qu'il en soit, il paraît que ce prétendu sorcier raisonnait comme font aujourd'hui bien des gens qui certainement ne le sont pas : il soutenait que Dieu avait sans cesse voulu se surpasser dans l'œuvre de la création, et que c'était dans cette vue qu'il avait d'abord créé les choses inanimées, puis les animaux, puis l'homme, puis enfin la femme ; et qu'après elle il n'avait rien fait, parce qu'il n'y avait rien de mieux à faire ; d'où il concluait que la femme est autant au-dessus de l'homme que l'homme est au-dessus de la carpe, quoique la carpe vive plus long-temps que lui, ce qui est très-ridicule, comme le remarque maître Arouet dans sa *Philosophie*. Mais revenons au poëme de M. Legouvé.

Après avoir accordé aux femmes cet insigne avantage, il passe en revue leurs perfections, d'abord la beauté, qui est l'écueil de tous les poètes et de tous les romanciers ; le tour qu'il emploie n'est pas vif : *ce front .... cette bouche .... cet œil .... ces cheveux se jouant en boucles ondoyantes .... ce sein .... ces formes attrayantes .... ce tissu transparent* .... tout cela, dit l'auteur,

Nous commande l'amour, *même* l'idolâtrie.

Voilà un *même* qui est bien froid ; en voici un autre qui est bien déplacé. Le poète représente un cercle de femmes, et dit :

Tous les cœurs attentifs ressentent leur pouvoir,
Même, sans les entendre, on jouit de les voir.

Digitized by Google

Qu'y a-t-il d'étonnant qu'on jouisse du plaisir de voir quelqu'un sans l'entendre? Le *même* est de trop, et fait contre sens. C'est une faute qui ressemble à celle que la Baumelle releva dans le troisième vers de la Henriade,

Qui par le malheur *même* apprit à gouverner.

Voltaire profita de la critique, tout en disant d'horribles injures à la Baumelle. Mais j'ai l'avantage de parler à un homme plus poli, qui sait qu'il n'y a point de déshonneur à faire des fautes dans un art où Racine lui-même en a fait. De la peinture de la beauté, le poète passe à celle des talens. Nous voici au concert.

Aux sons harmonieux d'une harpe docile
Chloris a marié sa voix pure et facile.
L'œil tantôt sur Chloris, tantôt sur l'instrument,
On savoure à longs traits ce double enchantement.
Ses accords ont cessé, son maître la remplace :
Il a plus de science, a-t-il autant de grâce ?
Il enfante des sons plus pressés, plus hardis,
Mais offre-t-il ces bras par l'amour arrondis,
Qui, s'étendant autour de la harpe savante,
L'enlacent mollement de leur chaîne vivante ?
Offre-t-il la rougeur, le touchant embarras,
Qui d'un front virginal relèvent les appas?
Plaît-il enfin à l'œil, comme il séduit l'oreille ?

Voilà des questions un peu ridicules. Il paraît bien singulier de demander si un maître de musique *offre des bras arrondis par l'amour*, s'il a de la pudeur, comme une vierge, et autres choses semblables; mais on voit par cette description quel est le goût et le style poétique de l'auteur. Il est inutile d'observer qu'on ne savoure pas un enchantement, que l'amour n'arrondit pas les bras, et que des bras arrondis ne sont pas *une chaîne*

Digitized by Google

vivante. Toutes ces expressions sont faibles, parce qu'elles sont forcées.

On ne dit pas *la harpe savante*, à moins qu'on ne parle de l'instrument de quelqu'homme célèbre, comme dans ce vers :

De David la harpe savante. . . . . .

Un bal suit le concert : c'est une autre merveille.

Je ne suis pas émerveillé de cette transition, non plus que de voir des femmes qui en dansant *agitent l'élégance* de leur taille. Je ne le suis pas davantage de voir une mère qui, pendant que son fils dort, *écoute le silence de l'ombre, et défend au réveil d'approcher*. Toutes ces expressions recherchées et extraordinaires sont dépourvues de tendresse ; elles n'ont jamais touché personne. On dirait volontiers en un vers,

Pour peindre la nature, il faut parler comme elle.

L'auteur manque de naturel, et n'a pas su être touchant en parlant des soins d'une mère ; ce devait être le plus beau morceau de son poëme. Mais ce qui prouve combien il est resté au-dessous de son sujet, combien même il a peu senti ce que lui prescrivait le titre de son ouvrage, c'est qu'ayant à peindre le bonheur et les consolations que l'homme trouve dans l'amour, il vous dit crûment dès le premier vers :

Une femme en secret lui rendant ses soupirs,
Rêveuse, s'abandonne à ses vagues désirs. . . . .

Et tout le reste est une scène où la passion triomphe avec plus d'emportement que de délicatesse. Quelle faute de jugement, si je ne me trompe ! Comment cet auteur n'a-t-il pas senti que c'était des plaisirs chastes, et le bonheur conjugal qu'il fallait représenter ? Comment un poète qui a l'ima-

Digitized by Google

gination belle, et qui veut corriger les hommes, n'a-t-il pas compris que le tableau d'une jeune vierge, qui est conduite à l'autel par ses parens, et qui tremble en recevant la main de celui qu'elle aime, est un modèle bien plus touchant, bien plus beau, et bien plus utile que celui d'une amante emportée qui s'abandonne, comme il le dit, bien plus qu'elle ne cède aux désirs vagues d'une passion illégitime? Quoi, dans un poëme sur le mérite des femmes, peindre une femme sans retenue! Mais les poètes et les peintres croyent ne pouvoir plus intéresser par la décence. Bientôt le dernier voile de la pudeur tombera sans que personne jette un cri. Les nudités les plus révoltantes ne pourront plus émouvoir un peuple à qui elles sont étalées en spectacle, dans ses monumens et dans ses jardins publics, comme s'il n'y avait plus personne qui sût rougir.....

Mais disons que M. Legouvé a été plus heureux lorsqu'il a peint le dévouement et la générosité que les femmes ont montré dans nos malheurs. Il y a un beau vers sur l'infortuné M. de Sombreuil, qui après avoir été sauvé par sa fille, périt au tribunal.

Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé!

On peut dire aussi que les derniers vers du poëme offrent un sentiment bien touchant et bien digne du sujet; la critique est désarmée, lorsque l'auteur s'écrie:

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Ch. D.

Digitized by Google

Institutions du droit de la Nature et des Gens, par le C. *Gérard de Rayneval*. Un volume in-8°. Prix, 6 fr. et 8 fr. franc de port. A Paris, chez *Leblanc*, imprimeur-libraire, cour Abbatiale; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail.

S'il existe une science dont l'étude doive plus particulièrement fixer les regards du gouvernement et l'attention de la jeunesse, c'est celle qui a pour objet de faire connaître les principes sur lesquels reposent les institutions sociales, les droits des individus, des nations, les limites de leurs puissances, les devoirs des chefs de l'état envers leurs sujets et *vice versâ* ceux des sujets envers les chefs de l'état; mais comme toutes les sciences ont leur chimère, la politique a aussi la sienne. Par elle on a prétendu tout expliquer, tout définir, et l'on est parvenu trop souvent à poser, à côté de quelques vérités incontestables, des erreurs qui, conservées d'âge en âge avec un respect superstitieux, ont formé ce code informe et toujours incomplet du *Droit naturel et des gens*, dont notre mémoire peut bien embrasser les détails, mais dont notre intelligence saisit ou applique mal les résultats.

Aussi, lorsqu'à la suite d'une révolution qui a confondu tous les élémens, sappé les principes de la propriété et de l'ordre, on rencontre par hasard un de ces hommes disposés à remplir le pénible emploi d'instituteur de ses semblables, on doit le féliciter de n'avoir pas entièrement désespéré de la chose publique et de ses concitoyens. En effet, que d'obstacles n'a-t-il pas à vaincre pour garantir la jeunesse des prestiges de l'ignorance présomptueuse des politiques du jour, de la prévention qui résulte de l'exemple de quelques hommes imposans, de la généralité de l'usage, de l'autorité des opinions dominantes et des décisions de l'erreur!

Il faut avoir long-temps réfléchi, pour apprécier tout

Digitized by Google

le mérite de celui qui entreprend une pareille tâche, qui la poursuit avec ardeur au milieu de l'insouciance générale; qui embrasse dans sa pensée non-seulement la génération présente, mais encore celle qui lui succèdera, et trace ainsi pour toutes deux les premiers rudimens de cette doctrine dont on a tant abusé, parce qu'elle n'était pas encore bien définie, mais qui, plus clairement développée, plus régulièrement suivie, a une influence immédiate sur la durée des empires et la prospérité nationale.

M. Gerard de Rayneval a pensé, avec raison, que le moment était venu où l'on pouvait de nouveau faire entendre le langage de la raison, de la morale, de la religion, de l'humanité; où ces mots n'étaient plus de vains sons pour l'oreille, ou un signal de mort pour l'innocent. Il a osé dire et écrire; et, après lui, forts des intentions du gouvernement, appuyés sur l'expérience que le peuple en a faite lui-même, nous oserons répéter que la liberté ne consiste pas plus dans l'état imaginaire de pure nature et dans l'anarchie; que dans le pouvoir arbitraire; qu'elle ne peut se trouver que dans l'état social bien constitué, dans la soumission à une loi commune, à une autorité tutélaire; que si cette autorité a des devoirs sacrés à remplir, il ne lui importe pas moins de maintenir la dignité et les prérogatives, sans lesquelles il n'existe pas de société.

En suivant, dans cet ouvrage, qu'on peut appeler élémentaire et classique, l'ancienne division de *Wolf*, adoptée depuis par Watel, M. de Rayneval a senti que le moyen de faire goûter son livre, était de mettre dans cette exposition, ce développement des principes opposés en apparence, cette clarté, cette précision, cette brièveté qu'on ne rencontre pas toujours chez les écrivains qui ont traité ces grandes questions.

Son ouvrage est divisé en trois livres, et chacun d'eux est lui-même subdivisé en chapitres. Dans le premier, l'auteur remonte à l'origine des sociétés; il trace avec précision les formes présumées des gouvernemens primi-

Digitized by Google

tifs, définit les différens pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire. En parcourant, avec cette rapidité que donnent seuls l'expérience et le jugement, tous les modes de gouvernement connus; en recherchant les causes de leurs révolutions, de leurs différens degrés de prospérité, de leur décadence, M. de Rayneval trouve, à l'exemple de Montesquieu, que leur bon ou mauvais état dépend toujours de l'état de vigueur ou de relâchement de certains principes, qu'il considère, avec raison, comme les principes conservateurs de chaque forme de gouvernement.

Cet aperçu de l'organisation intérieure des états conduit l'auteur à l'examen approfondi de leurs relations réciproques, de leurs lois, dans le rapport qu'elles ont ou qu'elles peuvent avoir avec les forces offensives et défensives des différens gouvernemens.

L'usage de la force défensive ou offensive doit être réglé par le droit de la défense naturelle; c'est-à-dire, par le droit qu'ont tous les êtres de pourvoir à leur propre conservation. De ce droit fondamental dérive celui de la guerre, et, dans beaucoup de cas, celui de conquête: en sorte que, toutes les fois que la conservation d'un état n'est ni menacée ni compromise, les *manifestes* où l'on entreprend, à l'exemple des Anglais, de motiver une déclaration de guerre, ne peuvent jamais être qu'un tissu de sophismes dictés par l'ambition, l'imposture ou l'ignorance. Toutes les nations anciennes, sans en excepter les Grecs et les Romains, se persuadaient faussement que la servitude perpétuelle était une conséquence du droit de conquête; et il est remarquable que, dans toute l'antiquité, il ne s'est pas trouvé un seul philosophe qui ait songé à réclamer les droits de l'humanité. Les publicistes modernes, qui n'ont connu d'autre droit des gens que celui fondé sur des faits, ont entrevu cette vérité lumineuse que M. de Rayneval expose lui-même dans la première partie de son ouvrage; savoir, que la servitude n'est ni ne doit être l'objet immédiat de la conquête, mais qu'elle n'est légitime et qu'elle ne doit subsister qu'autant qu'elle im-

Digitized by Google

porte à la conservation de l'état conquérant. Cette vérité est un des bienfaits du Christianisme.

Le second livre est consacré à l'examen des rapports de nation à nation, des principes de leur indépendance, de leurs pouvoirs, de leurs bornes, de leurs alliances, des obligations qui en résultent, des garanties réciproques dont elles sont l'objet, des droits de rétorsion, de répression, etc., etc.

Dans le troisième, M. de Rayneval traite les grandes questions sur l'état de paix et de guerre avec cette logique, cette supériorité que donne seule une expérience de trente ans dans la carrière diplomatique, fortifiée par la lecture approfondie des meilleurs ouvrages.

On aperçoit, dès les premiers chapitres de ce troisième livre, que l'auteur est entièrement maître de son sujet, par l'ordre qui préside à ses questions, par la justesse, la clarté de ses définitions, la force et la simplicité de ses raisonnemens.

Nous avons dit, au commencement de cet extrait, que toutes les sciences avaient leur chimère. Celle de nos législateurs modernes, qui étaient de bonne foi, avait aussi pour objet la recherche de *l'Optimisme absolu*. Mais lorsqu'on lit sérieusement l'ouvrage de M. de Rayneval, on est bien guéri de la vaine prétention de procurer à une nation civilisée, mais corrompue, cette *panacée* universelle des alchimistes de 93. La triste et douloureuse expérience que nous venons de subir devrait pour jamais nous préserver de la manie des systèmes, et nous inspirer plus de confiance pour ces institutions qui ont lentement traversé les siècles, en assurant le bonheur des peuples qui les ont religieusement observées.

Quand il s'agit d'innover, un législateur ne devrait jamais perdre de vue l'état, ou plutôt l'esprit général de la nation qu'il veut former. Cet esprit, quoiqu'on dise, est le résultat des manières, des coutumes, des opinions, de la religion, des exemples et de beaucoup d'autres élémens : et de là nous oserons tirer une maxime fondamentale, c'est qu'une législation prudente ne doit jamais heurter les dé-

Digitized by Google

faults dominans et qui tiennent au caractère national. Il faut toujours se souvenir que les lois ont moins de force que le penchant. Celles-là constituent le citoyen. Celui-ci tient à la constitution de l'homme ; et loin de vouloir le détruire, il faut tâcher de le plier adroitement et de tourner son effort vers le bien public. Qu'une nation, par exemple, soit orgueilleuse, elle aura peu d'industrie et tombera facilement dans l'ignorance. Un législateur sage devra se proposer, sans doute, de la tirer de cette pernicieuse léthargie ; mais au lieu d'attaquer ses vices directement et à force ouverte, de vouloir les détruire par une sévérité déplacée, et, si nous osons le dire, par la violence des lois, il sentira la nécessité de tirer parti de l'orgueil même. Entreprendre de changer le caractère, l'esprit d'une nation, c'est un ouvrage difficile et peut-être interminable. On ne reprochera point à M. de Rayneval d'avoir eu cette ridicule prétention. Tout son ouvrage, au contraire, ne paraît avoir pour but que de rasseoir la société sur ses premières bases. Quelle confiance ne doit pas inspirer d'ailleurs l'homme éclairé qui, en offrant à la jeunesse le tribut de ses veilles, vous dit : « Je ne considère la » politique que sous le rapport qu'elle a avec le véritable » intérêt de l'état. Je ne l'indique que comme un moyen » de procurer aux nations paix et sûreté, non comme » un moyen de se dépouiller alternativement. Je ne trace » pas non plus des règles pour abuser au dedans de l'au» torité, de la puissance, pour anéantir les droits du » peuple, pour assurer sa servitude. Je ne m'attache qu'à » celles qui peuvent servir à maintenir une autorité légi» time. En un mot, toute ma politique intérieure est » fondée sur la justice des lois et sur une autorité efficace » pour leur observation. »

Presque tous les journaux ont donné de justes éloges à cet ouvrage vraiment classique, et aux notes instructives que l'auteur y a semées ; mais je ne sache pas qu'aucun d'eux ait relevé ce trait de franchise, de bonne foi si rare parmi les écrivains du jour. MERLIN, *ex-législateur*.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

L'Education, poëme en 4 chants; par *J.-A.-F. M...* 2 vol. in-18, fig. papier vélin. Prix: 1 fr. 50 cent., et 1 fr. 80 cent. par la poste. A Paris, chez *Pigoreau*, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du Journal des Débats, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nous avons parlé, il y a quelques mois, d'un poëme qui avait pour sujet et pour titre: *l'Education*. Nous avons aujourd'hui sous les yeux un autre poëme qui porte le même titre, où l'on traite le même sujet, et qui est divisé comme le premier en quatre chants. Nous n'avions point d'éloges à donner au premier, le second n'est pas indigne de quelques suffrages; mais nous croyons que ce beau sujet est encore à traiter. La division du poëme que nous annonçons, est claire et facile; l'auteur, dans le premier chant, traite de l'éducation depuis la naissance jusqu'à six ans. Dans le second chant, il suit son élève depuis six ans jusqu'à douze; dans le troisième, depuis 12 jusqu'à 18; et dans le quatrième, depuis 18 jusqu'à 24. On ne peut pas être plus fidèle aux règles de l'arithmétique, et l'on ne peut s'empêcher de dire que les proportions des nombres ne soient ici très-bien observées. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails; nous citerons seulement quelques vers. Voici le début:

Vous qui vous destinez, effroi de l'ignorance,
Dès le seuil de la vie à diriger l'enfance,
A soutenir ses pas faibles et chancelans,
A faire éclore un jour le germe des talens:
Long-temps réfléchissez; oui, votre art est sublime;
Mais l'homme quelquefois en devient la victime.
La nature peut seule ébaucher un Caton:
Tremblez, instituteurs! Sénèque fit Néron.
Mais de vos soins constans l'influence propice
Peut vaincre la nature et détruire le vice.

Digitized by Google

Dans Rome, on vit jadis son plus ferme soutien,
Du fils d'un fier tyran former un citoyen.

Cette exposition n'est point claire : on croit d'abord qu'il est question de l'éducation des princes. L'auteur parle cependant de l'éducation des simples citoyens, comme on le voit dans les vers suivans :

Avec de grands moyens, de vastes connaissances,
Possédez-vous la clef de toutes les sciences ?
Cela ne suffit pas : vos tendres nourrissons
Perdront en un instant le fruit de vos leçons,
Si de vices honteux l'exemple disparate
Leur laisse voir Cléon sous l'habit de Socrate.
En vain vous affichez des postiches vertus ;
Vous n'assoupirez point les yeux de votre argus :
Il vous devinera malgré votre artifice,
Et vous éprouverez le sort de l'écrevisse.

On ne s'attendait pas à trouver Néron dans le début d'un poëme sur l'éducation ; on s'attendait encore moins à y trouver l'*écrevisse ;* mais on trouve de tout dans les poëmes modernes. On trouve même des vers agréables dans celui-ci, témoins ceux qui suivent :

Pour former un enfant et lui servir d'appui,
Ah ! songez qu'il faut être innocent comme lui.
De même que les vents, sur leurs ailes légères,
Apportent dans nos champs des graines étrangères,
Et font croître, au printemps, la ronce, les chardons,
Où la blonde Cérès nous promettait ses dons :
De même un seul propos, une démarche, un geste,
Au cœur de vos enfans glisse un poison funeste,
Et peut des passions allumer le volcan.
De ses déréglemens devenu l'artisan,
Et lâche corrupteur de son âme novice,
Loin d'être son Mentor, vous êtes son complice.

Ces vers sont faciles et coulans ; ce poëme en renferme beaucoup de semblables, mais il s'en faut de beaucoup que l'auteur se soit élevé à la hauteur de son sujet et qu'il l'ait traité d'une manière satisfaisante. Au reste, on n'a jamais vu tant d'ouvrages sur l'éducation. Tout le

Digitized by Google

monde s'en mêle, et si cela dure, je pense que ce sera tout-à-fait de notre faute, si nous sommes encore mal élevés.

ANNONCE.

Code Pharmaceutique, à l'usage des hospices civils, des secours à domicile et des prisons, publié par ordre du ministre de l'intérieur; par A. A. Parmentier, de l'Institut national de France; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-8°. Prix, br.: 4 fr. 50 c., et 5 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Méquignon, l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

Le conseil-général d'administration des hospices civils, persuadé que la multiplicité des médicamens qui existent dans les établissemens de bienfaisance, tend toujours à compliquer la médecine pratique, et à rendre incomplètes, douteuses et incertaines, les opérations de la pharmacie, il a chargé sa section de santé de la réduction d'une pharmacopée qui, ne contenant qu'un petit nombre de recettes en faveur desquelles une longue suite d'expériences et d'observations a prononcé, pût devenir plus conforme aux vrais principes de l'art de guérir, plus utile aux malades, et moins onéreuse à la classe des pauvres. C'est cette pharmacopée que nous annonçons; soumise au jugement de l'Ecole de Médecine de Paris, elle a obtenu et mérité son approbation. Elle est divisée en trois parties, et chaque partie est subdivisée à son tour en plusieurs sections; l'auteur a cru devoir adopter cette manière de procéder, parce qu'elle lui a donné la faculté de classer les médicamens. La première offre les substances qui doivent former toute la matière médicale des pharmacies des hospices; la seconde comprend les médicamens officinaux; la troisième les médicamens magistraux. Le tout est terminé par des vues nouvelles sur les cantharides et les vésicatoires; sur la gélatine, considérée relativement à sa propriété fébrifuge; enfin, sur les moyens de maintenir et de rétablir la salubrité de l'air dans les hôpitaux. Cet ouvrage ne peut qu'être infiniment utile à tous ceux qui se destinent à l'exercice de l'une des trois branches de l'art de guérir.

Cet ouvrage se trouve aussi chez *le Normant* imprimeur-libraire rue des prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, vis-à-vis l'église.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le plus grand secret continue à régner dans les négociations du Nord, relativement à la guerre entre la France et l'Angleterre. Mais quelque effort qu'on fasse pour dérober au public l'objet de sa curiosité, le départ des courriers, la fluctuation des fonds publics, des mots échappés; tout concourt à soulever quelques coins du voile. Les notions acquises de cette manière sont, sans doute, imparfaites et erronées; mais on peut avoir pourtant, au milieu des erreurs, quelques faits positifs. Cherchons à les démêler.

Suivant les lettres de Londres, du 11 août, on y augurait fort mal des dispositions de la Russie. « Du moment, » disait-on, que la Russie a permis qu'un grenadier fran» çais mit le pied dans l'électorat d'Hanovre, il était » naturel de croire que sa politique n'était pas favorable » à l'Angleterre. Nous avons été informés que, depuis » deux jours, le gouvernement a reçu des dépêches qui » annoncent que l'ambassadeur de Russie sera rappelé » immédiatement, si nous ne consentons pas à lever le » blocus de l'Elbe et du Weser. »

C'est sans doute cette connaissance des dispositions de la Russie, ainsi que de tout le continent, qui a fait dire au chancelier de l'échiquier, et répéter ensuite à tous les ministres, d'un côté, *que le continent est aux pieds de la France.....; que l'Angleterre est armée pour délivrer le continent du joug de la France;* d'un autre côté, que l'Angleterre est *armée pour combattre contre toute l'Europe;* qu'elle doit prendre des mesures pour *résister au monde entier.*

Tandis que ces sentimens, d'une couleur incertaine, se balançaient entre l'affection et l'hostilité, cette Russie, qu'on provoquait en parlant de la combattre, et qu'on provoquait encore de nouveau en parlant de la protéger, renvoyait à Londres des paroles de paix, que l'inquiétude

Digitized by Google

générale s'empressait de saisir. Les dépêches du courrier Fisher, expédié par la Russie, portaient tout-à-coup l'*omnium* de 9 et demi de perte à 7 et demi. Il faut croire que la hausse des fonds publics a été l'effet de ces dépêches : car il n'est guères possible de l'attribuer à la nouvelle de la conquête glorieuse et importante de Tabago, gardé par cent hommes, qui avaient l'ordre de se rendre. Voilà tout ce qui a transpiré à Londres sur la négociation. Veut-on s'en rapporter aux lettres d'Allemagne? on en aura une idée plus précise. Voici d'abord ce qu'on écrivait de Berlin, en date du 10 août :

Il arrive fréquemment ici des courriers de Londres et de Pétersbourg. Notre cour, conjointement avec celle de Russie ne néglige aucun moyen pour faire cesser la guerre entre la France et l'Angleterre. Les dernières propositions qui ont été faites au cabinet de Londres sont d'une telle nature, qu'il ne pourra refuser d'y accéder, sans mettre dans la plus grande évidence son éloignement pour la paix. On assure que si les cours de Prusse et de Russie ne peuvent parvenir à réconcilier les deux puissances belligérantes, il sera formé entre les principaux souverains de l'Allemagne une confédération qui sera à-peu-près semblable à celle qui a existé sous la dénomination de *ligue germanique*. Cette confédération aura pour but de mettre l'Allemagne à l'abri de toute espèce d'atteinte, de protéger son territoire, ses habitans, leurs droits et propriétés, et sur-tout d'assurer le commerce et la navigation. On s'attend, au reste, à un prompt changement dans la situation actuelle des choses; l'Elbe et le Weser ne peuvent rester long-temps bloqués, les inconvéniens qui résultent de ce blocus, la stagnation et les dommages qu'éprouvent le commerce, sont trop grands pour que notre cour et celle de Pétersbourg ne prennent les plus sérieuses mesures pour les faire cesser.

La Prusse étant devenue un des principaux centres de la négociation, l'Allemagne s'est bientôt remplie de tous les bruits que les lettres de Berlin ont voulu répandre.

La lettre suivante de Francfort a occupé extrêmement tous les politiques.

Francfort, 14 août.

Nous recevons à l'instant des nouvelles très-intéressantes de Berlin, qui jettent un grand jour sur les bruits de paix répandus depuis quelque temps en Allemagne. Elles portent, en substance, ce qui suit : Les envoyés russe et prussien à Paris, MM. de Marcoff et Luchésini, ont présenté, il y a six à huit semaines, au nom de leurs gouvernemens, à celui de France, par le canal de M. Talleyrand, une note pour inviter les deux principales puissances belligérantes (la France et l'Angleterre) d'accepter leur médiation pour l'applanissement des différends qui subsistent entr'elles.

Ils lui ont remis en même temps le projet d'un nouveau traité de

Digitized by Google

paix, assez conforme à celui d'Amiens, à l'exception qu'il en diffère relativement à l'article qui concerne Malte, et quelques objets d'une moindre importance. On assure qu'il a été proposé, à l'égard de Malte, de rétablir cette île dans le *statu quo* avant 1798, avec les modifications cependant qu'aucun Français ni Anglais ne puisse devenir membre de l'ordre; qu'il fût entretenu, pour toujours, une garnison napolitaine dans l'île, qui ne sera pas moindre de 4000 hommes, et pas plus forte que de 6000, et que la France et l'Angleterre contribuassent, par portion égale, à son entretien.

Ces propositions n'ont pas été rejetées de la part de la France, mais on aurait déclaré à cette occasion qu'on demanderait à l'Angleterre une indemnité complète pour toutes les pertes éprouvées depuis la déclaration de guerre, et qu'on garderait l'électorat d'Hanovre en dépôt jusqu'à ce que ces pertes fussent restituées ou compensées.

En même temps que MM. de Marcow et Luchesini firent ces démarches, elles eurent également lieu à Londres de la part du comte de Woronzow, ministre russe, et de M. de Jacobi, ministre prussien en Angleterre. Le résultat de cette négociation a été jusqu'à présent que la cour de Londres n'a pas rejeté la médiation de la Prusse et de la Russie, mais qu'elle a déclaré *ne pouvoir entrer en des négociations régulières que lorsqu'on aura établi comme base certaine, que l'Angleterre aura une île dans la Méditerranée, où elle pourra toujours entretenir une flotte et obtenir par-là une garantie contre toutes les entreprises futures de la France contre la Porte ottomane, et nommément contre l'Egypte.*

Elle demandait que la France rendît toutes les sommes, par elle perçues dans l'électorat d'Hanovre, jusqu'au jour de la signature de la paix; qu'enfin elle rendît ce pays au roi d'Angleterre et reconnût sa neutralité dans toutes les guerres futures, dans lesquelles l'Empire germanique ne sera pas impliqué. — On attend maintenant les mesures ultérieures que les cabinets de Pétersbourg et de Berlin jugeront à propos de prendre à cet égard.

Enfin, il n'y a pas jusqu'aux lettres de Rome, qui n'ayent prétendu nous instruire des destinées futures de l'ordre de Malte. On a fait circuler, dans toute l'Italie, la convention suivante qu'on a dit proposée par l'empereur de Russie, comme devant être incorporée à l'art. 10 du traité d'Amiens.

1°. Il n'y aura point de nouvelle langue maltaise; mais l'ordre sera rétabli dans le même état qu'avant la guerre, et sera chargé lui-même de son organisation intérieure.

2°. Les droits du roi des Deux-Siciles, comme suzerain de l'île de Malte, lui demeurent assurés par le traité d'Amiens, tels qu'auparavant.

3°. Toutes les puissances contractantes reconnaissent et assurent pour l'avenir la neutralité de l'île de Malte dans toutes les guerres qui pourraient avoir lieu, et la protègeront contre toute attaque.

4°. Les troupes du roi de Naples occuperont l'île de Malte, jus-

Digitized by Google

qu'à ce que l'ordre ait mis sur pied une garnison suffisante. Les puissances contractantes, la France et l'Angleterre, contribueront à son entretien : mais le grand-maître entrera sur-le-champ dans les fonctions du gouvernement.

5°. Les présens articles seront insérés comme supplément à l'original du traité d'Amiens, et auront le même effet.

6°. L'empereur de Russie, l'empereur d'Allemagne, les rois d'Espagne, de Naples et de Prusse sont particulièrement invités à garantir ce supplément.

A toutes ces nouvelles qu'on débite si exactement et qu'on croit si fermement en pays étranger, nous voudrions ajouter quelque chose des bruits de Paris ; mais on ne sait guère à Paris à ce sujet, que ce qu'on débite dans les pays étrangers. Il paraissait certain que les demandes que les députés du pays d'Hanovre avaient été chargés de faire au premier consul, avaient été en partie accordées. On disait, en conséquence, que plusieurs corps de troupes de l'armée d'Hanovre avaient quitté ce pays pour se rendre dans la Belgique, où ils seraient réunis à l'armée d'Angleterre. On assurait même que l'armée française d'Hanovre allait être réduite à 12 mille hommes. Enfin on parlait en même temps d'un corps de troupes prussiennes qui s'avançaient vers l'embouchure de l'Elbe. Aujourd'hui on ne croit rien de tout cela. On débite au contraire que l'attitude plus hostile de l'Angleterre, a obligé la France à rehausser la sienne.

Nous n'avons pas le projet d'ériger en faits positifs tous les bruits qui circulent. Cependant, appuyé par quelques autres données, nous ne pouvons nous empêcher de trouver quelque probabilité à la demande que l'Angleterre est supposée avoir faite d'une île dans la Méditerranée, à l'effet d'y faire parader ses flottes, et de mettre l'Egypte, ainsi que l'Empire ottoman, sous sa précieuse tutelle. Veut-on une expression synonyme de cette demande, et qui soit en même temps et beaucoup plus simple et beaucoup plus éclairée ? il faudra dire, *à l'effet d'empêcher, dans le Levant, la renaissance du commerce considérable que la France a perdu par la révolution, et dont l'Angleterre a trouvé le moyen de s'emparer.* Ajoutez encore à

Digitized by Google

l'effet de s'assurer, en cas de décadence de l'empire ottoman, de la domination de l'Egypte, et fermer, par ce moyen, toute espèce d'accès aux domaines britanniques de l'Inde.

Et quoi! l'Angleterre veut s'établir en force dans la Méditerranée, à l'effet de garder et de protéger l'empire ottoman! Elle ne sera point embarrassée de fournir des titres à cette protection. Si le grand-seigneur a quelque inquiétude à cet égard, n'a-t-il pas son frère le grand mogol, qui peut lui dire avec quelle libéralité l'Angleterre garde et protège les empires! Comment tous les pachas de l'empire ottoman ne s'empresseraient-ils pas de se mettre sous la garde des Anglais! Ignorent-ils avec quelle bonté l'Angleterre a traité dans l'Inde et le sultan du Mysore et celui du Carnate, et en général tous les nababs et tous les rajahs leurs confrères? C'est la doctrine de l'Angleterre, de se gouverner toujours par des *précédens*. Combien d'heureux *précédens* n'a-t-elle pas à invoquer aujourd'hui pour convaincre l'Europe de lui laisser faire dans la Méditerranée toutes les belles choses qu'elle a faites dans la mer des Indes et dans la mer Rouge?

Si telle est la pensée de l'Angleterre, ceux qui ont conçu quelques espérances de la paix, peuvent y renoncer. Nous ne présumons pas que la volonté d'aucune nation de l'Europe soit de voir l'Angleterre s'établir avec un nouveau Gibraltar dans l'intérieur de la Méditerranée. Et qui sait s'il ne lui faudrait pas bientôt un nouvel établissement semblable dans la Baltique? Il lui fallait aussi autrefois la ville de Dunkerque. Ensuite, elle ne pouvait se passer de la Belgique. L'alliance de la Hollande lui était de même absolument nécessaire; et alors, comme aujourd'hui, sa constitution, sa prospérité, son bonheur, son existence étaient attachés à toutes ces possessions. Nous l'avons accoutumée à s'en passer: nous l'accoutumerons à se passer de même de la Méditerranée. Ce n'est pas assez que, par sa constitution maritime, cette puissance soit frontière de tous les états du monde;

Digitized by Google

car on peut dire qu'avec ses vaisseaux elle touche le monde entier. Ce n'est pas assez qu'à sa puissance maritime elle ajoute, aux yeux de toutes les nations, une des plus gigantesques puissances militaires, et qu'elle établisse son système défensif de manière à avoir toujours cent mille hommes disponibles au dehors; ce n'est pas assez que, dans sa nouvelle constitution, elle se soit mise à même de menacer à volonté tous les états du monde, quelques éloignés qu'ils soient d'elles, il faut encore que toute l'Europe s'assemble en congrès pour lui choisir un point de repos dans tous les lieux et sur toutes les mers ! Il faut que tous les potentats de l'Europe, à l'exemple des rajahs de l'Inde, ne soient plus que les satellites de ses prétentions et les instrumens de sa puissance : il faut, en un mot, qu'ils concourent avec elle au soin de la mettre en état d'attaquer tous les peuples du monde, tandis qu'elle restera seule invulnérable et inaccessible sur tous les points.

Encore une fois, nous ne pouvons présumer que toute l'Europe souffre en silence l'accomplissement d'un semblable dessein. Nous ne pouvons présumer qu'elle puisse demeurer indifférente dans une contestation où l'Angleterre ne lui permet pas même de demeurer neutre. Ce n'est point ici un mauvais accommodement que nous pouvons solliciter; c'est une paix solide qu'il nous faut. Il n'y en a point à espérer, à moins que l'Angleterre ne commence à renoncer à sa doctrine maritime, scandale des nations et principe perpétuel de guerre.

Dans cette juste et invincible obstination, nous serons bien trompés si la paix est prochaine. Il ne faut pas craindre d'annoncer à tout le peuple français que la guerre sera aussi longue qu'il le faudra, pour qu'elle produise une paix glorieuse et solide. Il ne faut pas craindre d'appeler d'avance tout ce qui sera nécessaire en privations et en sacrifice. Les maux de la guerre sont déjà grands; ils peuvent le devenir cent fois plus encore avant d'égaler ceux de la honte qui serait notre partage, si le traité d'Amiens ne recevait son absolue et complète exécution.

Digitized by Google

Ces paroles ne seront dures que pour les âmes faibles. Elles ne le seront point pour tous ceux qui désirent quelque honneur à la France. Elles ne le seront point pour ceux qui, dans leur proscription, au milieu de beaucoup de douleurs et de beaucoup de souffrances, ont eu pour toute consolation le courage de leur pays. Après tant de pertes, et comme individus et comme caste, qui voudrait se dessaisir de cette dernière et illustre possession?

Analyse des dernières séances du Parlement Britannique.

Comité sur l'acte de défense générale.

Séance du 4 août.

L'orateur ayant quitté le fauteuil, et la chambre s'étant résolue en comité, M. Bragge observe que les frères Moraves étant aussi opposés par leurs opinions religieuses que les Quakers à toute espèce de service militaire, il conviendrait que le comité adoptât l'une et l'autre exemption.

Le secrétaire de la guerre observe que l'objet du nouveau bill étant de donner à S. M. le pouvoir de suspendre les clauses compulsoires de l'acte de défense générale, dans le cas où le nombre des offres volontaires monterait aux trois quarts des individus de la première classe, il serait juste de lui laisser la faculté de choisir d'abord le nombre de ceux qui devaient être exercés, et ensuite celui de ceux qui devaient être incorporés.

M. *Windham* désire que chaque homme d'un âge militaire soit exercé et discipliné. Le plus grand avantage du bill, suivant lui, est d'obliger à l'usage des armes une multitude de personnes que la modestie en tient éloignées; par la honte de faire une triste figure au lieu de l'exercice. Il n'aime point l'extension qu'on donne au système de service volontaire. Il déplore la séparation qui s'est établie entre les maîtres et les valets: ce qui va pro-

Digitized by Google

duire une sorte d'aristocratie inférieure, et, avec cette aristocratie, toutes sortes de mécontentemens et de fâcheuses conséquences. Enfin, il cite les papiers publics, qui viennent de prendre un peu d'activité après avoir demeuré long-temps dans la même inertie que les ministres.

M. *Sheridan* attaque fortement M. Wyndham. Il l'accuse de porter dans ses idées, vacillations, inconsistance, doutes, hésitations, considérations, reconsidérations, altérations, révisions, changement d'opinions sur de nouvelles instructions, et rechangement sur d'autres réinstructions. Il cite les demandes du gouvernement français, relativement à la liberté de la presse, comme le premier des motifs de la guerre. Je pense pourtant, ajoute-t-il, que le très-honorable membre n'entend pas comprendre, dans ses censures, toutes sortes de publications périodiques. Les pauvres feuilles de chaque jour sont d'un rang qu'il peut mépriser. L'aristocratique dignité du *Weekly register* (1) trouvera auprès de lui plus de grâce. Il est vrai qu'on y trouve des exhortations à la révolte, dans les chantiers et dans la marine. Mais quoique je n'approuve pas ce papier, j'aurai pourtant la candeur d'avouer qu'il s'y trouve souvent des choses intéressantes. (*Ici M. Wyndham fait la révérence.*) Le très-honorable membre me salue ; je n'en dirai pas davantage, de peur d'embarrasser la modestie d'un auteur présent.

M. *Wyndham*. L'honorable membre vient de montrer une très-grande faculté de sophisme ; ce qui n'est pas, au surplus, la moindre des merveilleuses facultés qu'il possède. Il a, comme dans d'autres récentes occasions, déployé ce zèle de nouveau converti, qu'une trop grande ardeur empêche souvent d'être utile. Il vient de déclamer contre moi, comme si j'attaquais les ministres, sans se donner la peine d'observer, qu'au moins pour cette fois, je n'ai pas songé à les attaquer. L'honorable membre, avec une

(1) Papier établi par M. Wyndham, et où il insère des articles.

bravoure

Digitized by Google

bravoure toute semblable à son zèle, lâche son coup de fusil à la première alarme comme un recru, sans se donner le temps de distinguer son ennemi, encore moins de le viser. (*On rit.*) L'honorable membre m'excusera, si je rends son feu, non à lui seulement, mais à ses amis qui paraissent le choyer avec tant d'empressement.

Je pense que chaque partie de la mesure qui nous occupe, devait être portée à la chambre dans son temps. On pourrait la diviser comme Shakespeare divise les âges de la vie. Elle est encore dans son enfance, et on a commencé par nous la présenter dans son âge mûr. Il en résulte que tout le pays est aujourd'hui en confusion comme au temps des assises, ou des courses de chevaux. (*On crie, écoutez, écoutez, du banc des ministres*); si Bonaparte venait en ce moment, et personne ne peut être assuré qu'il ne viendra pas, je demande quelle opposition, ou quel échec il pourrait recevoir d'une machine aussi délabrée. Le dixenier va chez le maître d'école pour se faire expliquer l'acte, le maître d'école embarrassé s'adresse au juge de paix, celui-ci au lord lieutenant, le lord lieutenant au secrétaire de la guerre, ce dernier au parlement: voilà le spectacle que présente la mesure dont nous nous occupons. Elle n'a pas encore produit un seul homme capable d'aller chercher la gloire à la bouche du canon. J'applaudis aux papiers publics. Mais ils ont imité justement la conduite de l'honorable membre. Après avoir mis le feu aux quatre coins du monde, ils viennent comme lui avec un petit baquet pour l'éteindre. Quant au papier de la semaine dont il a été mention, je respecte son auteur que je n'ai jamais vu (1); je pense que sa conduite en Amérique lui a mérité une statue d'or. (*On rit.*) Il ne cessa de s'opposer aux succès de tous les mauvais principes que l'honorable membre lui-même n'a cessé de prôner dans cette chambre. M. Wyndham finit par censurer le système par lequel on cherche à encourager la formation des volontaires, en les exemptant d'entrer dans les troupes de ligne.

(1) M. Cobbet, auteur du *Porcupine*.

Digitized by Google

M. *Sheridan* se défend d'être un recru ou un converti, quand il s'agit de défendre son pays. Il ne croit pas que les ministres aient beaucoup souffert du feu du très-honorable membre. Il y a dans son discours de l'esprit et de la colère, mais point de raison. L'honorable membre ne s'est pas conformé à la pratique militaire qu'il recommande. Il a oublié de mettre un boulet dans sa pièce. Il y a eu du feu et du bruit, et point d'effet. Ce qu'il a entendu relativement à la situation du pays, lui paraît digne d'un bateleur plutôt que d'un membre patriote du parlement. Il ne sait quel est son objet, si ce n'est une invitation directe à Bonaparte de se hâter d'envahir le pays. M. Sheridan ne peut dire si le premier consul acceptera cette invitation. Dans tous les cas, il pourrait se trouver trompé par le tableau du très-honorable membre. Car, au lieu de trouver le pays sans un soldat, il en verrait cent mille qui viennent d'être ajoutés à sa défense.

Le chancelier de l'échiquier observe que si l'autorité du très-honorable membre M. Wyndham était égale à l'opinion qu'on a généralement de son zèle, ses sentimens, énoncés dans la chambre, auraient fait la plus funeste impression. M. Wyndham faisant alors quelques gestes, il n'y a rien, reprend le chancelier de l'échiquier, que je remarque avec plus de peine, que le profond mépris avec lequel le très-honorable membre traite tout ce qui vient de ce côté de la chambre. Car, si c'est son objet de former une nouvelle administration, je doute qu'il lui soit possible d'en former une qui obtienne de quelque manière la confiance du peuple. Veut-il remplacer l'administration actuelle par les membres qu'on voit généralement du côté opposé, ou par ceux qui précédemment ont été ses collègues ? Je ne pense pas qu'il règne jamais entr'eux une plus grande unanimité que celle qui a existé déjà. Le pays, en général, en rendant justice à ses motifs, craint ses principes et ses opinions. M. Addington finit par dire que toute la force armée de l'Angleterre s'élèvera au-dessus de 400 mille hommes.

Digitized by Google

Séance du 11 *août.*

ÉTAT DE L'IRLANDE.

Nomination du prince de Galles.

M. *Hutchinson.* Il reconnaît l'amélioration actuelle de l'état de l'Irlande; mais en rendant justice aux bienfaits qu'elle a reçu, depuis quelque temps, il déclare qu'on ne peut compter sur le pays, tant que l'état actuel des choses s'y maintiendra. Il désire qu'une députation du parlement y soit envoyée, à l'effet de connaître l'état du pays, pour en faire ensuite le rapport. Il demande que les grands propriétaires soient tenus d'y demeurer, ou au moins quelqu'un de leur famille. Des hommes tirent de ce pays-là, tous les ans, d'immenses sommes, qui n'y ont jamais mis les pieds. Quand l'union fut accomplie, un ministre (M. Pitt) nous avait assuré que de grandes mesures seraient prises pour sa tranquillité : annonce heureuse, puisqu'elle avait contribué à l'union; annonce funeste, puisqu'on n'y a pas été fidèle. Il ne désire pas prendre les ministres de S. M. par surprise; il doit cependant déclarer que, s'il était possible d'envoyer en Irlande le prince qui, dans la crise présente, a fait une offre si loyale et si patriotique de ses services, dont la libéralité est sans borne et les talens universellement reconnus, les heureux effets qui résulteraient de la présence de l'héritier apparent de la couronne seraient incalculables. Chaque habitant serait convaincu alors (même les anciens rebelles) de l'amour de sa majesté pour son peuple, de son désir de les secourir dans leurs besoins, et de redresser leurs griefs. Chez les plus mécontens même l'affection et la fidélité renaîtraient, quand ils verraient le prince de Galles laisser la splendeur et les plaisirs de la cour, pour aller visiter la nudité de cette terre et les misères de ses habitans, en rendre ensuite compte à son royal père, et implorer sa bienveillance. Cet événement rétablirait la fidélité irlandaise de manière qu'elle ne pourrait jamais plus être ébranlée.

Digitized by Google

Je cherche, au moment où nous nous occupons de nouvelles mesures de défense, comment il se fait qu'on éloigne précisément la personne qui doit y prendre la plus brillante part. La tenir de côté dans de telles circonstances, semble affaiblir le haut respect que les peuples portent à la couronne. Si de nouveaux troubles s'élèvent en Irlande, ce que j'espère qui ne sera pas, au moins dois-je prier les ministres de S. M., en employant les mesures nécessaires de vigueur, de faire ensorte que ces mesures demeurent dans de justes bornes. L'injustice, qui détruit un individu, fait naître des milliers de rebelles. L'Irlande, en ce moment, est tellement frappée de terreur, que, dans la crainte que les scènes anciennes ne se renouvellent, des personnes de la plus grande fortune dans le pays, sont sur le point de l'abandonner pour passer en Amérique. Pour montrer à quel excès ont dû se porter les tortures et les cruautés qu'on s'est permis dans la dernière rebellion, M. Hutchinson rappelle un acte du parlement irlandais, à l'effet d'exempter les magistrats de toute action et poursuite pénale pour les excès commis dans la vue de supprimer la rebellion. Il conclut dans le sens de son discours.

Lord *Hawkesbury* et lord *Castelreagh* s'opposent à la motion.

M. *Wyndham* censure la conduite du gouvernement en Irlande. Il rapporte qu'un officier général, M. Morissson, a été dernièrement renvoyé de son commandement, par la seule raison qu'il avait recommandé de prendre des précautions. Voulez-vous savoir quelle est la conduite du gouvernement en Irlande ? La même qu'en Angleterre. Cela ne l'empêche pas de se glorifier et de s'applaudir sans cesse ; semblable à la montagne dont parle le poète, « autour de son flanc sont répandus les brouillards et l'obs» curité, et cependant un éternel rayon du soleil siége sur » sa tête. »

Though round his bosom, fogs and Darkness spread
Eternal sunshine settles on his head.

Digitized by Google

Les ministres ne cessent de se plaindre de lui et de ses amis, et ne cessent pourtant d'adopter les mesures qu'ils leur suggèrent, comme si elles étaient de leur propre génie. Avec quelle grâce peuvent-ils appeler le pays aux armes pour sa défense, s'ils ne commencent à abjurer leur vieux chant de coucou, qu'il n'y a rien à craindre.

Le chancelier de l'échiquier prétend que toutes les dépêches que le gouvernement reçoit d'Irlande sont pleines d'expression de plainte sur le mauvais effet des discours de M. Wyndham au parlement. Toute l'occupation de cet honorable membre est de chercher à réparer le lendemain ses imprudences de la veille.

Le docteur Lawrence défend son ami M. Wyndham, ainsi que sa conduite politique depuis le traité d'Amiens. Il accuse principalement la lenteur des ministres. Une lettre, dit-il, a été envoyée de l'amirauté aux différens officiers de vaisseau commandans sur la côte, pour leur ordonner de faire des plans, de sonder les côtes, et d'informer l'amirauté des points sur lesquels l'ennemi pourrait effectuer un débarquement.

L'avocat général trouve que l'orateur de la chambre a eu bien de la condescendance de laisser ainsi le docteur Lawrence s'égarer dans des extravagances. La motion de lord Hutchinson est rejetée sans division.

Séance du 11 août.

REMERCIMENT DE LA CHAMBRE AUX CORPS VOLONTAIRES.

M. *Sheridan*. Je sais combien il est difficile d'obtenir l'unanimité, quand le très-honorable membre (M. Wyndham) est dans la chambre. (*On rit.*) Mais j'espère qu'un jour au moins se passera sans altercation, sur-tout lorsque ce jour est celui où les membres doivent se séparer au moins pour quelque temps. Peut-être que la motion que je fais eût été plus convenable de la part des ministres. On pourra trouver aussi qu'elle convient de la part d'un volontaire. On a élevé quelque doute sur le point de savoir si ceux qui s'engagent comme volontaires, sont

Digitized by Google

encore soumis à l'appel général porté par l'acte. Il suffit de déclarer qu'ils sont exempts, pour lever toute obscurité à ce sujet. Une autre chose à laquelle nous devons porter notre attention, c'est à la multitude d'individus qui sont retenus de s'offrir comme volontaires, à raison du luxe et de la richesse que plusieurs ont mis dans leurs habits. (Un cri *écoutez, écoutez.*) Des milliers sont tenus à l'écart, qui se présenteraient avec joie, si les habits étaient moins chers et dégagés de ces dispendieuses décorations auxquelles le plus grand nombre ne peut fournir sans ruiner leur famille. Je pense que, dans cette circonstance, le riche et le pauvre devaient se faire également honneur d'être vêtus avec modestie. C'est d'hommes dont nous avons besoin pour défendre nos libertés, et non de ces frivolités. Je désirerais que ou l'uniforme, ou quelque chose d'uniforme, distinguât, jusques dans leur travail, ceux qui se sont voués à la défense du pays. Je désirerais aussi que les exercices militaires se fissent en particulier. Une multitude d'oisifs viennent, quand l'exercice est public, se moquer de ceux qui s'exercent, et plusieurs préféreraient d'être fusillés que d'être un objet de raillerie. M. Shéridan rappelle ici l'obligeance de M. le duc de Portland qui a donné la cour de sa maison dans Piccadily. Il censure en même temps les propriétaires du terrain de *lord Cricket*, qui ont donné des places à six sous à tous ceux qui ont voulu venir se moquer de nos jeunes volontaires. Je ne puis pas donner d'opinion, comme militaire; mais si quelqu'un regrette que notre mélange présent de force militaire ne soit pas fondu en troupe de ligne, je ne suis pas de son avis. Celui-là raisonnera peut-être mieux comme militaire, moi comme membre indépendant du parlement; car nous avons aussi nous une petite forteresse à défendre : la constitution. Je suis satisfait que nos ministres aient déclaré qu'ils n'accepteront aucune paix qui ne s'accorde avec l'honneur et la sécurité du pays. J'espère qu'on n'en acceptera d'aucune espèce, tant qu'un ennemi sera sur notre sol. Si je croyois que cette idée pût un mo-

Digitized by Google

ment être balancée, je ferais la motion à l'instant même que tout ministre qui fera la paix, tant qu'un Français sera en Angleterre, soit déclaré traître. Je désire qu'en ce jour toute différence de parti s'évanouisse, qu'elle soit suspendue au moins jusqu'à la session prochaine, et surtout qu'elle ne soit pas portée dans l'intérieur du pays, où elle ne peut produire que de fâcheux effets. Il conclut par la motion des remercîmens de la chambre aux corps volontaires.

Le général Gascoigne éprouve une satisfaction particulière à appuyer cette motion. Il voit seulement un inconvénient dans la formation actuelle des corps volontaires : c'est que des hommes de rang, de fortune et de talent s'enrôlent comme soldats dans un grand nombre de corps. Quand il apprend que dans la chambre des pairs, et même dans celle-ci (désignant le maître des rôles), plusieurs grands personnages se sont enrôlés comme simples soldats dans le corps des avocats, j'en ai beaucoup de regret. Un tel mélange est essentiellement contraire au bon ordre, ainsi qu'à la discipline militaire; car il est dans la profession de soldat une multitude de devoirs qu'on ne peut raisonnablement exiger de tels hommes.

Je passe à un autre sujet. L'honorable membre veut bannir de la chambre toute discussion, c'est-à-dire, la dépouiller de son plus beau privilége. Dans un conseil composé de militaires, des discussions militaires sont indispensables. Je ne suis point militaire; mais au moins, comme membre du parlement, je ne veux point en abandonner les fonctions, encore moins priver la chambre des observations que des hommes plus instruits que moi peuvent nous donner sur le danger du pays, et les moyens de pourvoir à son salut. Je ne puis me résoudre, sur-tout, à passer sous silence la composition actuelle des corps volontaires. Ils ne peuvent faire aucun bien dans cette forme. Et ne croyez pas que le nombre fasse toujours la force. On ne peut pas même dire d'eux que s'ils ne font pas de bien, il ne feront pas de mal; car ils encombreront les

Digitized by Google

mouvemens, obstrueront les routes, consommeront les provisions; (*On rit.*) et ce qui doit être encore d'une plus grande considération, je crains qu'ils ne forment un vaste dépôt de terreur panique, qui, de leur sein, se répandra par-tout. Pourquoi ne pas mettre toute cette cohue à l'écart? Une fois exercée à l'instar d'infanterie légère, elle se porterait par-tout où on aurait connaissance des mouvemens de l'ennemi; et l'harcélerait et le fatiguerait, bourdonnant sans cesse à ses oreilles comme une fourmillière d'insectes. De cette manière, et avec des forteresses telles que les a conseillées un honorable membre (M. Crawford), joint à de grandes armées, nous n'aurions plus à dépendre du sort de deux batailles; chaque pouce de terrain serait disputé et défendu. Il y a des mesures qui ont leurs progrès naturels, au moyen desquels elles se perfectionnent. Ici, au contraire, rien de semblable; c'est de la bierre de juillet qui, avec le délai nécessaire pour fermenter, tirer et mettre en bouteilles, pourra à peine être bue à Noël. L'honorable membre (M. Sheridan) ne veut point d'opposition. Tout le monde est unanime pour la défense du pays. L'opposition, dont il fit partie dans la dernière guerre, n'eut point un tel caractère. Si la même unanimité n'existe pas dans le mode, j'en suis fâché. Je suis fâché d'avoir à censurer les ministres. Mais cette censure est un droit, et son expression un devoir. Il est très-malheureux d'avoir un gouvernement dans lequel le pays ne puisse avoir confiance. Si notre gouvernement est tel, il faut le declarer.

M. *Windham*: Je voudrais qu'il fut en mon pouvoir de condescendre aux désirs qu'a manifesté l'honorable membre (M. Shéridan), relativement à l'unanimité; mais il a montré plus de zèle à énoncer son vœu, que de fidélité à le suivre; car tandis qu'il a déployé la discussion, il s'est mis à dire tant de choses pour la provoquer, qu'il m'est impossible de lui accorder ce qu'il demande. Fidèle à l'habitude de ses méprises, si l'honorable membre pense que je vais m'opposer à sa motion, il se trompe

Digitized by Google

Je crois avoir parlé sans aucun manque de considération des volontaires et de la milice. Les volontaires seront au jour du danger ce qui convient à des anglais. Pour ce qui est de la milice, je pense qu'avec tout le zèle et le courage dont elle est animée, elle ne peut encore posséder les qualités militaires qui sont spécialement propres aux soldats qui ont été en action. Il n'y a pas, je pense, en cela de quoi lui déplaire. Cependant je dois convenir que je ne regarde pas comme une bonne règle de conduite de ne dire ou de ne faire jamais que ce qui peut plaire; l'administration actuelle considère toujours, non pas si ce qu'elle fait est bien, mais seulement si cela sera agréable. Tantôt ce sont les gentilshommes de la campagne qu'elle veut flatter, tantôt ce sont les officiers de milice: un jour ce sont les souscripteurs de Lloyde, un autre jour ce sont les possesseurs de l'*Omnium*. Voulez-vous savoir ce qu'a produit cet esprit? La fameuse paix d'Amiens, et toutes les bénédictions qui en sont aujourd'hui la suite. Je n'ai point à m'opposer aux remercîmens qu'on propose, mais pourtant si j'étais volontaire, il me semble que je voudrais les avoir mérités avant de les recevoir. Tout ce que la chambre a de mieux à accorder pour les services les plus distingués, tant sur terre que sur mer, ce sont ses remercîmens. Ne craignez-vous pas que de les accorder aussi indiscrètement n'en abaisse le prix?

Connait-on rien de plus dangereux qu'un gouvernement foible, sur lequel on se reposerait avec confiance, et qui tout-à-coup croulerait et ferait crouler la chose publique. Quand un gouvernement se règle par l'opinion, c'est par devant l'opinion qu'il faut le citer. Suffit-il qu'un gouvernement soit dans l'embarras pour lui accorder sa confiance? L'honorable membre veut interdir la discussion, il veut même étendre cette interdiction au dehors pendant la vacance. Avant qu'il réussisse à m'enfermer, moi et mes amis, pour mettre ensuite la clef dans sa poche, (*On rit.*) je veux au moins sauver mes droits par une bonne protestation. L'honorable

Digitized by Google

membre peut après cela, si cela lui convient, aller comme un maître de cérémonies, faire sa révérence à chaque corps de volontaires, et leur porter des remercimens qui probablement ne sont point du tout attendus.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 10 *août*.

Les dernières nouvelles reçues d'Espagne sont beaucoup moins pacifiques que toutes celles qui nous avaient été transmises précédemment. On assure positivement que les Espagnols mettent leur armée sur un pied de guerre, et que les négocians qui doivent des sommes considérables à l'Angleterre, ont reçu ordre de suspendre les paiemens qu'ils allaient faire.

— Voici l'extrait d'une lettre que nous venons de recevoir de l'Inde, par *le Wellesley*, et qui nous est écrite par un officier de marque dans l'armée anglo-indienne, au cap de Hurry-Hur :

« L'armée indienne est sur le point de commencer une » guerre avec les Marattes. Notre armée s'est mise en » marche sous les généraux Stuart et Wellesley. L'en- » nemi a une cavalerie formidable, et elle fera certaine- » ment une invasion dans le Mysore et dans le Carnate, » pays occupés par les troupes de la compagnie. Cette » guerre peut devenir ruineuse et destructive pour nous. »

Du 11. — Une maison de commerce respectable de la cité, a reçu des lettres d'Italie, qui annoncent que les Français lèvent dans ce pays une armée de 80,000 hommes, et l'on assure qu'elle est destinée à reconquérir l'Egypte.

Du 15. — Trois pour 100 consolidés, 52 7/8. — *Omnium*, 9 1/2.

— La gazette officielle de samedi annonce que lord Hawkesbury a notifié aux ministres des puissances neutres résidans à Londres, que S. M. B. avait donné des ordres pour faire le blocus des ports de Gênes et de la Spezzia.

— Le capitaine Hallowell est arrivé ce matin à l'amirauté, apportant la nouvelle de la reddition de Tabago aux troupes anglaises, le 30 juin. Les canons du Parc et de la Tour ont annoncé cet événement (1).

(1) Il y avait à Tabago cent hommes qui avaient ordre de rendre l'île à la première réquisition et de capituler. Oh ! la glorieuse conquête pour tirer le canon de la Tour !

Digitized by Google

— La gazette officielle publie deux proclamations. La première porte que toutes les personnes venant des pays occupés par l'ennemi, ne pourront débarquer que dans les ports d'Yarmouth, Harwich, Douvres, Southampton et Graves. La seconde ordonne que tous les étrangers résidans en Angleterre, se rendront à Londres dans l'espace de dix jours, ou de seize jours s'ils habitent l'Ecosse, et que désormais ils ne pourront résider que dans la capitale ou dans une distance de cinquante milles au plus, et à dix milles au moins des ports de mer et des chantiers.

— M. Pitt est nommé colonel des volontaires des cinq ports.

Du 18.—Trois pour cent consolidés, 55 3/8.—*Omnium* 7 1/2.

On écrit de Torbay : Le cutter *la Vénus* nous rapporte qu'étant le 4 à seize lieues environ sud-ouest des Lizards, il fut rencontré par un bâtiment danois qui lui apprit qu'il avait été la veille chassé et visité par un sloop français de 16 canons et chargé de troupes, lequel, après avoir vérifié qu'il était danois et non destiné pour l'Angleterre, l'avait laissé aller et s'était lui-même rapproché de deux frégates, dont il s'était séparé pour lui donner la chasse.

D'après la marche qu'il avait vu suivre à ces trois bâtimens, le capitaine danois ne doutait point qu'ils ne fissent route pour l'Irlande; il reconnut très-distinctement à l'uniforme des troupes à bord du sloop, que c'était bien un bâtiment français et non un sloop anglais sous pavillon français.

Sur le compte qui fut rendu de tout ceci au commandant de Plymouth, cet officier s'empressa de dépêcher au lord Cornwallis en croisière devant Brest, et un autre au lord Gardner, en station à Cork. Comme, au rapport de l'officier danois, ces deux frégates sont fort grandes, et peut-être armées en flûte, on peut supposer que cette petite escadre porte 14 à 1500 hommes. (*Extrait de l'Argus.*)

De l'Allemagne septentrionale.

L'annonce de la retraite de la plus grande partie de l'armée française, celle de la marche prochaine d'un corps de troupes prussiennes vers l'embouchure de l'Elbe; la contre-annonce subséquente non-seulement que toute l'armée française demeurera dans l'électorat, mais encore qu'elle y sera renforcée; la retraite qui vient de s'effectuer

Digitized by Google

du comte de Haugwitz et du comte de Schulenbourg, les deux principaux ministres du cabinet prussien, en voilà assez pour attirer toute l'attention des politiques.

Dublin, 10 *août*.

J'ai la douleur de vous annoncer qu'on n'a fait que quelques blessures au serpent de la révolte, mais qu'il n'est pas encore mort. On commence à faire des arrestations importantes. On répand le bruit, et je crains que ce ne soit avec trop de fondement, que des troubles se sont manifestés dans la ville et dans les environs de Carrickmacross.

— La malle de Limerick a été attaquée ce matin à une heure, près de la ville de Kildare. L'homme de garde a été blessé à mort.

— Quelques personnes craignent un soulèvement des paysans mécontens aussi-tôt qu'ils auront fait leur récolte.

— On fait des dispositions pour mettre la ville de Dublin en état de défense. On doit placer de grandes portes de fer sur plusieurs points, et l'on travaille aussi à fortifier le château.

— On a arrêté un négociant de la cité, soupçonné d'être un agent des rebelles. Il a subi samedi un interrogatoire devant lord Pelham. On a trouvé chez lui un sceau portant une harpe, avec la devise, *Erin-go-bra*, et une inscription latine qui signifie « soyez braves, et vous serez libres. »

— Une personne qui vient d'arriver de Cork annonce que le major Chatterton avait déclaré sous serment qu'il avait rencontré Arthur O'Connor dans cette ville.

— Des troubles commencent à se manifester dans le comté de Clare. On a arrêté à Ennis quelques Français qui parcouraient le pays sous le costume de prêtres, demandant des aumônes pour bâtir un monastère sur les Alpes.

Des bords du Mein, 20 *août*.

Des lettres particulières du Hanovre, d'une très-bonne source, annoncent que le nombre des troupes françaises dans les possessions continentales du roi d'Angleterre, bien loin d'être diminué, sera augmenté incessamment de dix-huit bataillons d'infanterie et de neuf régimens de cavalerie. Quelque porté que soit le gouvernement français à alléger le fardeau qui pèse sur le peuple hanovrien, des considérations majeures lui prescrivent de tenir entre le Weser et l'Elbe un corps respectable de troupes, afin de

Digitized by Google

déconcerter, par une attitude imposante, les projets que son ennemi acharné pourrait former. Il paraît certain, d'après les mêmes lettres, que le général Mortier quittera le commandement de l'armée d'Hanovre pour être employé d'une manière plus active.

Une lettre de Berlin assure que l'espoir d'une paix prochaine n'est point entièrement évanoui. Les cours de Pétersbourg et de Prusse continuent leurs démarches amicales près des deux puissances belligérantes pour opérer un rapprochement. Il paraît même que les dernières propositions qui ont été faites à la cour de Londres, ont produit sur elle une certaine impression, et qu'elle a répondu d'une manière qui annonce le désir d'entamer des négociations directes avec la France. Ce qui est certain, c'est que dans l'état actuel des choses, il ne serait pas étonnant que l'on apprît tout-à-coup qu'il a été arrêté une suspension d'armes.

Francfort, 19 *août*.

Notre commerce se ressent déjà beaucoup des mesures prises par les Anglais pour bloquer l'Elbe et le Weser. Il est dans ce moment très-insignifiant, sur-tout à l'égard des denrées coloniales; mais il est difficile de décrire le découragement qui règne dans ce moment à Hambourg et à Brême. Cette dernière ville ne s'était pas attendue à la mesure rigoureuse qui la concerne, et qui lui a été communiquée officiellement par M. Rumbôldt, chargé d'affaires du cabinet de Londres près les villes anséatiques. On s'étonnait d'autant plus de la fermeture du Weser, que les Français n'avaient inquiété en aucune manière la libre navigation de ce fleuve. Le territoire de la ville impériale de Brême était resté intact, et les Français n'avaient porté la moindre atteinte à la neutralité de cette petite république. Dans l'électorat d'Hanovre même, les troupes françaises s'étaient éloignées des bords du Weser, de manière que, sur les bords de la rive droite de ce fleuve, il n'y avait aucune force armée; elles n'avaient occupé que la ville de Bremerlehe, distante d'une demi-lieue du Weser. Nulle part on n'avait établi des batteries. Les troupes, dans le duché de Brême, n'avaient pas même de la grosse artillerie, mais seulement de petites pièces légères.

Berlin, 13 *août*.

M. le comte de Haugwitz, ministre du cabinet, partira demain pour ses terres en Silésie; il projetait ce voyage depuis long-temps, et a obtenu à cet effet un congé de sa

Digitized by Google

majesté. M. le comte de Schulenbourg-Kehnert, ministre d'état, est également parti pour sa terre de Kehnert.

Sa majesté, désirant donner au conseiller de Lombard une preuve de sa satisfaction particulière, lui a accordé une prébende qui rapporte annuellement 1000 rixd. Elle a aussi donné au frère de M. Lombard, qui est maintenant à Paris, le titre de conseiller de légation.

Copenhague, 9 *août*.

Il est arrivé ici, le 7, un courrier de Londres. Depuis ce moment, le bruit court qu'une flotte anglaise passera incessamment le Sund, et entrera dans la mer Baltique.

Nous avons lieu de croire que ce bruit n'a aucun fondement. La prétention du Danemark a toujours été que la Baltique est une mer fermée. Accorder passage sur son territoire maritime à une armée navale anglaise, serait une démarche qui exigerait, par réciprocité, une compensation de faveur, qui pourrait embarrasser la cour de Copenhague.

Constantinople, 15 *juillet*.

M. Drummond, ministre d'Angleterre, a reçu de sa hautesse l'ordre du croissant avec une plaque enrichie de brillans; son exc. ne le portera qu'après en avoir obtenu la permission de son souverain.

Les sollicitations et les instances réitérées des ministres français et anglais, ont engagé la Porte à leur faire notifier de nouveau, par le reiss-effendi, que rien ne pourrait l'engager à se désister du système de neutralité qu'elle a adopté.

Il est arrivé hier ici un courrier extraordinaire du roi de Perse; les dépêches qu'il a apportées, sont, à ce que l'on assure, de la plus grande importance.

PARIS.

— Le premier consul a visité, un de ces jours derniers, les chantiers de construction de la Rapée. Il est monté sur la chaloupe canonnière *la Parisienne*, la première qui ait été lancée à l'eau à Paris, et construite d'après les ordres du conseiller-d'état, préfet de police. Le premier consul l'a visitée jusqu'à fond de cale.

— Le conseiller-d'état préfet de police, vient de publier

Digitized by Google

une ordonnance et une instruction concernant les bestiaux malades. Il est enjoint par l'ordonnance aux propriétaires ou dépositaires de moutons, de bêtes à cornes et chevaux atteints de maladies dans les communes rurales, du ressort de la préfecture de police, d'en faire sur-le-champ la déclaration aux maires de leurs communes respectives, et d'en indiquer exactement le nombre, à peine de 100 fr. d'amende. Les animaux malades seront visités en présence du maire, par des experts, etc.

— Le corsaire de Bordeaux *la Représaille*, armé de 14 canons de trois livres de balle, monté de quatre-vingts hommes, et commandé par le capitaine Quoniam, a pris à l'abordage le paquebot du roi d'Angleterre, *le King Georges*, portant huit caronades de douze livres de balle, et ayant quarante hommes d'équipage. Il y a eu à bord du paquebot cinq hommes hors de combat, dont deux blessés mortellement; le capitaine est du nombre de ces derniers. Le capitaine Quoniam se loue infiniment de son équipage, qui a franchi les filets dont l'ennemi s'était enveloppé, avec une ardeur étonnante. La prise est entrée au port. Elle est chargée de 31,000 piastres fortes, et avait à bord une boîte d'objets précieux. Elle est évaluée 50,000 liv. sterling.

— On est informé d'une manière authentique que les Anglais continuent les préparatifs d'une expédition dans les ports de Margate, Yarmouth, Harwick, ainsi que dans la rade des Dunes, en conséquence l'embargo des troupes de toutes armes, tant françaises que bataves, pour les îles de Walcheren, de Sud-Reveland, ainsi que pour d'autres parties de la Zélande, se continuait encore à Berg-op-Zoom le 2 de ce mois. Les garnisons des places de Flessingue et de Weere ont été augmentées chacune d'un bataillon d'infanterie de ligne hollandaise.

— L'éclipse de soleil qui est arrivée le 17 août au matin, a été observée à Paris par un très-beau temps, et par tous les astronomes, MM. Delambre, Messier, Bouvard, Lalande neveu, Burckhardt et moi. J'ai vu le commencement à 5 heures 59 minutes 18 secondes au collége de France, et M. Messier a marqué la fin à 7 heures 46 minutes 8 secondes. Fidèle à la loi que je me suis faite de calculer le même jour ces sortes d'observations, j'ai trouvé la conjonction à 8 heures 30 minutes 24 secondes, temps vrai, réduit au méridien de l'observatoire. Cela servira de terme de comparaison pour trouver les longitudes de tous les pays où elle aura pu être observée. Elle a été annulaire en Egypte. DELALANDE.

Digitized by Google

— Un défenseur plaidant pour un Anglais, à l'audience de la troisième section du tribunal civil, le 28 thermidor dernier, dit : Celui que je défend est un honnête homme, quoiqu'Anglais. Le C. Bexon, président, interrompant l'orateur : « Défenseur officieux, retranchez de votre plaidoirie les mots *quoiqu'Anglais*. Les nations ne doivent jamais s'insulter, et ce n'est plus en France, encore moins dans le sanctuaire de la justice, que cela peut être permis.

—On mande de Berne qu'un menuisier de cette ville, Muller, est occupé en ce moment à faire le modèle d'une maison complète de paysan suisse bernois, destinée pour Madame Bonaparte, et d'après lequel il en sera bâti une en grand aux environs de Malmaison ou de Saint-Cloud.

—Un petit corsaire d'Ancône, commandé par le capitaine Muzzolini, et monté de 25 à 30 hommes qui n'avaient point encore été sur mer, a pris, dans les parages de Trieste, trois bâtimens anglais, chargés de chanvre, de soufre et de soies crues du Levant. En les apercevant, le corsaire avait arboré le pavillon turc. Lorsqu'il fut à leur portée, il les somma de venir lui présenter leurs papiers. Ils mirent aussi-tôt une chaloupe à la mer, et se rendirent à bord. Le capitaine fit alors hisser son pavillon; et après l'avoir assuré par un coup de canon, il alla s'emparer des trois bâtimens anglais qui ne firent aucune résistance, quoique leurs forces en hommes fussent à-peu-près égales à celles du corsaire, et que leur artillerie fût plus nombreuse et d'un plus gros calibre.

La valeur de ces prises est estimée de 30 à 40 mille liv. sterling.

Le parti anglais à Trieste a été d'autant plus humilié, que les capitaines de ces trois navires, s'y trouvant lors de la déclaration de guerre, les avaient pavoisés, avaient fait venir de la musique à bord, et avaient enfin témoigné leur joie de la manière la moins décente.

—Des plâtriers de Montmartre, en fouillant un terrain, ont découvert un cercueil de plomb, renfermant les restes d'un évêque; les marques de la dignité étaient très-bien conservées. Ces ouvriers, plus occupés de la valeur du plomb que du respect dû aux morts, ont enlevé le cercueil et jeté les ossemens à la voirie. Le maire, instruit de cette irrévérence, en a dénoncé les auteurs à la police.

— Le général Dumouriez a quitté, à l'approche des Français, le Mecklenbourg où il s'était retiré; on croit qu'il s'est rendu en Angleterre.

Digitized by Google

(N°. CXIV.) 16 FRUCTIDOR an 11.
(Samedi 3 septembre 1803.)



MERCURE DE FRANCE

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ODE

SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

O diva . . . . . .
Serves iturum Cæsarem in ultimos
Orbis Britannos. . . .
Horat. od. 36, lib. I^er.

Et quoi!. tandis que tout l'empire
D'un héros chante les bienfaits,
Et qu'enfin le monde respire
A l'abri d'une heureuse paix;
Du crime odieux privilége!
Un peuple impie et sacrilége
Osera troubler ce concert!
Nous le verrons, dans son audace,
Eclater, ou ne faire grâce
Qu'au faible ennemi qui le sert!... (1)

(1) Le défaut d'espace nous ayant empêché d'insérer cette pièce toute entière, nous avons conservé celles des strophes qui nous ont paru devoir faire le plus de plaisir à nos lecteurs, et en même temps avoir le plus de liaison entr'elles.

Digitized by Google

Dis, Albion, quelle insolence
Te fait ainsi nous outrager ?
Veux-tu, du bonheur de la France
Et nous punir et te venger ?
Faut-il que de ton industrie
L'audace flattée et nourrie
Se vienne enrichir sur nos bords,
Et que la France tributaire,
Se dépouille, pour te complaire,
De sa gloire et de ses trésors ?.....

Tu les verras, fier insulaire,
Ces triomphantes légions
Porter le flambeau de la guerre
Dans le sein de tes régions.
Oui, sur ton rivage perfide
Tu verras ce nouvel Alcide
Guider le Français irrité.
A ses coups, mais trop tard peut-être,
Ton orgueil aura su connaître
Bonaparte et la liberté.....

Quelle pompe ! sur son passage
Les chemins sont semés de fleurs ;
Le nuit, pour un si noble usage,
Du jour emprunte les splendeurs.
Oracle de paix et de guerre,
La foudre l'annonce à la terre ;
L'airain s'ébranle dans les airs ;
A nos chants, par de saints exemples,
La religion, dans ses temples,
Mêle ses augustes concerts.....

Noble élan, peuple magnanime,
Gages précieux de ta foi !

Digitized by Google

Que ne peut un héros sublime
Qui s'arme et qui combat pour toi ?
Ah ! sous ce glorieux auspice,
S'il est vrai que de la justice
Le nom et les droits soient sacrés,
Suivons son auguste interprête ;
Que tardons-nous ? qui nous arrête ?
Nos triomphes sont assurés.

C'en est fait ; le cri de la guerre
A retenti de toutes parts ;
J'entends préluder le tonnerre
De nos maritimes remparts.
De carnage encore fumantes
Déjà nos barques foudroyantes (1)
S'arment et volent loin du port,
Et lancent par de coups terribles,
Sur ces rives inaccessibles,
Et l'embrasement et la mort. . . . . .

Hâte-toi, vengeur de la France,
Fais briller l'éclair de tes yeux ;
Lève-toi, punis l'insolence
De ces tyrans audacieux ;
Par assez de cris et d'outrages
Ils ont menacé nos rivages
A l'abri de leurs pavillons :
Marche, un dieu te sera propice ;
Frappe, tu dois ce sacrifice
A la gloire des nations.

Par VICTOR P..., *officier au premier régiment de dragon.*

(1) Barques canonnières.

Digitized by Google

ENIGME.

Je suis nécessaire à la vie ;
De l'homme on m'appela pour composer le cœur.
Je suis fort utile au génie,
Et je tiens sous mes lois poète et maint lecteur.
Je termine toute haine ;
Je me plais dans la vérité ;
Je suis un des anneaux qui forment une chaîne,
Et toujours cependant je suis en liberté.
Pour une femme aimable
Je puis avoir quelques appas ;
Toujours j'assiste à ses repas,
Mais pour être au bout de sa table.
Enfin, sans moi plus de trépas.
Voulez-vous que je vous découvre
Encor quelque secret ;
Pour Cérès tour-à-tour, je me ferme, je m'ouvre,
Et toujours pour le vice on me verra muet.
Tu n'as besoin de plus longue harangue,
Lecteur, pour me trouver,
Et bientôt tu vas me nommer,
Puisque déjà je suis sur le bout de ta langue

Par M. QUENTIN, *dit* TATASSE.

LOGOGRYPHE.

Jadis, avec éclat, je régnai dans la Grèce ;
Guerriers et citoyens, législateurs et rois,
Grands et petits, tout reconnut mes lois.
De mille amans, complaisante maîtresse,
Au lieu de les blâmer, je flattais leurs penchans.
Grâce à mon adroite souplesse,
Prenant mille tons différens,

Digitized by Google

Je me prêtais à l'humeur, aux caprices,
Et, quand il le fallait, aux vices
D'une foule de soupirans.
Je savais, tour-à-tour indulgente ou sévère,
Pleurer, rire, parler et quelquefois me taire;
Vivre dans l'opulence ou dans la pauvreté.
Tantôt censeur atrabilaire,
Aux plaisirs déclarant la guerre,
Je prêchai la sévérité;
Tantôt, semant de fleurs les bords du précipice,
Aux humains j'enseignai le vice,
Le néant et la volupté.
Sous les haillons de la misère,
Sous la pourpre des courtisans,
On me vit gourmander les maîtres de la terre,
Ou ramper, en esclave, à la cour de tyrans.
Par-là, sur mes amans, j'étendis mon empire;
Facile à leurs désirs, je les contentais tous;
Et quelques-uns, lecteur, avaient des goûts
Que j'aurais honte de vous dire.....
Dans mes beaux jours, j'éclairai les mortels;
J'étais utile et vraie; et leur reconnaissance
Par-tout me dressa des autels.
Aujourd'hui quelle différence!
Fausse et frivole, on déserte ma cour:
J'ai beau prêcher, dans mes discours sublimes,
De la raison les plus douces maximes,
En prose, en vers, enseigner le bonheur,
Ma lourde prose et mes petites rimes,
Et mon pathos endorment le lecteur.
Quelquefois, j'en conviens, le bon sens m'abandonne;
A force de raison, souvent je déraisonne;
Enfin, pour vous parler franchement, mes amis,
Je ne sais plus ce que je dis.

Digitized by Google

Mais admirez la calomnie !
Si l'on en croit mes nombreux ennemis,
C'est moi qui, dans la France, allumai l'anarchie,
Proscrivis les vertus, éteignis le génie ;
Qui, du sang des Français faisant couler les flots,
Tison de la discorde. . . — Arrêtez, je vous prie ;
Point de phébus, point de grands mots ;
Et mettant fin à tout ce bavardage,
Allons au fait, sans tarder davantage.
— J'y suis. Vous saurez donc, impatient lecteur,
Qu'on trouve en moi, si l'on me décompose,
Plus d'un mot et plus d'une chose :
D'abord un nom de femme, et celui d'un auteur ;
Le titre d'un roi de l'Asie ;
Puis une ville ; un fleuve d'Italie ;
Un animal connu par sa stupidité ;
Un poisson ; un oiseau dont le caquet ennuie ;
Et, pour finir ma litanie,
Ce qui fait le bonheur de la société.

Par une abonnée.

CHARADE.

Descendez lentement mon dangereux premier ;
Montez bien doucement mon pénible dernier ;
Célébrez dignement le jour de mon entier.

Par M. Verlac, *de Brive.*

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Rêve.*

Celui du Logogryphe est *Médisance,* où l'on trouve *Médine, médecin, Diane, âme, mâne, mine, Médée, mai, samedi, danse.*

Le mot de la Charade est *Sou-brette.*

Digitized by Google

Répertoire du Théâtre Français, ou *Recueil de toutes les Tragédies et Comédies restées au Théâtre depuis Rotrou*, pour faire suite aux éditions de *Corneille*, *Molière*, *Racine*, *Regnard*, *Crébillon*, et au théâtre de *Voltaire*; avec des notices sur chaque auteur, et l'examen de chaque pièce; par M. *Petitot*; édition de *Didot* l'aîné, avec gravures. *Première livraison* (1).

C'EST avec plaisir que nous annonçons une des plus belles et des plus utiles entreprises de librairie qui ait été faite depuis long-temps. En vain on combat le goût qui semble entraîner exclusivement les esprits vers les sciences exactes, l'analyse et la métaphysique; pour réveiller l'amour des lettres, il est moins sûr de s'appuyer de bonnes raisons que de bons ouvrages. On n'oubliera jamais dans quelles circonstances M. de la Harpe a publié son Cours de littérature, et quel bien il a produit. Nous lui devons l'ouvrage qui paraît aujourd'hui, et dont voici la première idée.

On sait que le Cours de littérature de M. de la Harpe a eu un succès aussi grand chez l'étranger qu'en France même; les étrangers connaissent

(1) Trois volumes *in*-8°. de 400 à 480 pages. Prix, 6 fr. le volume pour ceux qui souscrivent. On ne paie rien d'avance. La souscription sera fermée à la seconde livraison qui paraîtra le premier brumaire, et alors le prix sera de 7 francs par volume; il faut ajouter 1 fr. 50 cent. par chaque volume, franc de port par la poste. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n°. 1133; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. On a tiré des exemplaires en vélin, gravures avant la lettre; prix double.

Digitized by Google

parfaitement nos grands auteurs, mais les écrivains du second ordre, qui par des succès ont mérité de passer à la postérité, leur sont beaucoup moins connus. Un Anglais pria M. Fiévée, pendant le séjour qu'il fit à Londres, de lui envoyer toutes les tragédies et comédies dont M. de la Harpe parle dans son Cours de littérature. A son retour, M. Fiévée voulut vainement s'acquitter de cette commission; en effet, beaucoup de ces pièces manquent, la plupart sont remplies de fautes, et imprimées avec une économie dégoûtante. Il restait la ressource de prendre les œuvres complètes de chaque auteur, mais le nombre des volumes serait monté à plus de trois cents, en supposant même qu'on eût pu les réunir, ce qui est impossible, quelques auteurs n'ayant jamais eu d'édition complète de leurs œuvres, d'autres n'étant plus imprimés depuis long-temps. Ces difficultés amenèrent M. Fiévée à réfléchir que même en France où l'on a fait une si belle édition du *Théâtre Anglais*, où les farces du Théâtre Italien ont été recueillies, ainsi que celles de la Foire, il n'existe pas une bibliothèque qui ait une collection uniforme et digne des chefs-d'œuvres de la scène française; et il fit le projet de former un recueil de toutes les pièces des auteurs du second ordre, que le public a depuis long-temps l'habitude d'applaudir; recueil qui fit suite aux éditions *in*-8°. des grands maîtres de la scène, afin que les amateurs des lettres possédassent enfin tout ce qui a contribué à l'éclat du théâtre français.

Plusieurs entreprises de ce genre ont déjà été tentées, et il n'est pas sans intérêt d'examiner pourquoi le succès n'a pas toujours répondu au zèle des éditeurs. Marmontel eut le premier l'idée de rassembler toutes les pièces du théâtre français;

Digitized by Google

mais il crut apparemment que les amateurs même devaient étudier l'art dramatique jusque dans son enfance, et il partit de si loin qu'il se perdit dès le premier tome : l'ouvrage, tel qu'il l'avait conçu, aurait eu au moins cent volumes, et le prix de chaque était de 24 fr. ; c'était une véritable exagération poétique ; il avait oublié qu'où il y a abondance, il est raisonnable de choisir, et que l'unique moyen de rendre le goût des lettres général, est de ne point en faire une étude laborieuse à ceux pour qui il ne peut et ne doit être qu'un plaisir.

Depuis on a essayé un nouveau recueil dramatique qui, au huitième volume, n'était pas encore arrivé au *Venceslas* de Rotrou, la plus ancienne tragédie des auteurs du second ordre restée au théâtre, et la première en effet de l'édition que nous annonçons ; c'était recommencer à se perdre sur les traces de Marmontel. La petite *Bibliothèque des Théâtres* est le meilleur de tous les recueils de ce genre : on peut lui reprocher d'avoir donné ce que tout le monde avait, de n'avoir point donné tout ce que chacun désirait ; d'avoir mis des grands opéra, des opéra-comiques, des farces de la foire avec les chefs-d'œuvres de la scène française, et d'avoir adopté un format qui l'exclut des bonnes bibliothèques : mais ces défauts ne sont pas comparables au ridicule projet de faire lire aux hommes du monde de vieux ouvrages qui ne sont curieux que pour quelques littérateurs.

Nous ne parlerons pas d'un recueil fait au commencement du dix-huitième siècle, dans lequel tous les genres sont confondus, mais qui a eu longtemps un succès qu'on ne peut attribuer qu'au goût de notre nation pour les ouvrages dramatiques : ce recueil, assez rare aujourd'hui, est tout-à-fait tombé dans la classe des bouquins.

Digitized by Google

Le choix des pièces n'était pas difficile à faire cependant, ainsi que le prouve l'édition que nous annonçons; il suffisait de prendre le Répertoire du théâtre français, où sont enregistrées toutes les tragédies et comédies que le public a consacrées par de longs suffrages, et de consulter le *Cours de Littérature* de M. de la Harpe, pour sauver de l'oubli quelques bons ouvrages qu'on n'a pas remis depuis long-temps, mais qui méritent de l'être, et qui sans doute reparaîtront bientôt.

Cette édition est confiée à M. Didot, si connu par la beauté de ses caractères. Les trois volumes que nous annonçons sont vraiment un modèle de perfection typographique. Dans sa correspondance, M. de la Harpe, en parlant au grand duc de Russie des éditions faites pour l'éducation du Dauphin, dit : « Autrefois le mérite de ces éditions *ad usum Delphini*, consistait sur-tout » dans le choix et l'utilité des commentaires, ce » qui les fait encore rechercher des gens instruits; » au lieu que dans les nouvelles collections de » Didot, il n'y a rien pour l'instruction, et » qu'on n'a travaillé que pour le luxe : cette différence peut servir à caractériser le siècle passé » et le nôtre. » C'était à la fin du dix-huitième siècle que M. de la Harpe faisait cette réflexion vraie; mais ce siècle est fini, et M. Didot, dans la collection que nous annonçons, réunit le mérite de l'instruction à la beauté et à la correction qui distingue tout ce qui sort de ses presses.

Chaque pièce est précédée d'une Notice, et suivie d'un Examen. Ce travail est confié à M. Petitot, à qui on doit la traduction du théâtre d'Alfiéri, et l'utile édition de la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal, dont nous avons rendu compte dans le *Mercure* du 27 messidor dernier. Les notices sont purement littéraires; on

Digitized by Google

en a écarté ces petites anecdotes si ennuyeuses, si incertaines, et si souvent répétées : ce n'est pas l'homme qu'il est intéressant de connaître, ce sont les productions de l'auteur. Le vrai travail de l'éditeur consiste à sauver de l'oubli les beaux morceaux que l'on trouve souvent dans des ouvrages qui n'ont eu qu'un succès momentané. C'est ainsi que M. Petitot, dans la notice sur De Caux, à qui l'on doit la tragédie de *Marius*, parle avec détail de *Lysimachus*, ouvrage du même auteur, aujourd'hui entièrement oublié, mais qui présente de beaux vers. Les capitaines d'Alexandre se disputent sa succession ; l'un d'eux, plein d'ambition, dit, en parlant de ce grand homme :

Bientôt de sa grandeur, oubliant le principe,
Il ne voulut plus voir son père dans Philippe.
Par quelles cruautés ce prince furieux
Vengea-t-il le refus d'un encens odieux ?
Son courroux, si funeste à ses chefs les plus braves,
Distingua-t-il jamais ses amis des esclaves ?
Que devint Philotas, Clitus, Parménion ?
Exposé par son ordre aux fureurs d'un lion,
Vous-même alliez périr, si ce monstre terrible
N'eût servi de victime à ce bras invincible.
Et vous voulez qu'un fils de ce superbe roi,
Suive un jour son exemple et nous donne la loi ?
Non, non, c'est trop souffrir Alexandre pour maître ;
Régnons, et qu'il soit Dieu, puisqu'il a voulu l'être ;
Cédons lui cet honneur qui le rendit si vain ;
Que sa postérité, partageant son destin,
Et le suivant de près au séjour du tonnerre,
Laisse aux hommes le soin de gouverner la terre.

Les détails sur la mort d'Alexandre, donnés par un de ses capitaines qui reste fidèle à la mémoire de ce héros, sont d'une égale beauté, et rappellent avec quels soins De Caux s'efforçait d'imiter Cor-

Digitized by Google

neille. Toutes les notices offrent un pareil choix de citations qu'on ne trouve dans aucun autre recueil, parce que trop souvent les éditeurs travaillent sur des compilations, et que M. Petitot au contraire, qui de bonne heure a obtenu des succès au théâtre, consulte toujours les auteurs originaux. Nous ne pouvons donner une prévention plus favorable de ces notices littéraires, qu'en annonçant que plusieurs seront insérées dans ce journal. Nous commencerons par celles sur MM. Le Franc de Pompignan, de Belloy et de la Harpe; quoique ces ces deux derniers auteurs n'entrent que dans la seconde livraison, M. Petitot a bien voulu nous promettre de nous communiquer d'avance son travail.

Les trois volumes de la première livraison contiennent douze tragédies de douze auteurs différens; *Venceslas*, de Rotrou; *Pénélope*, de l'abbé Genest; *Andronic*, de Campistron; *Médée*, de Longepierre; *Manlius*, de Lafosse; *Amasis*, de Lagrange; *Absalon*, de Duché; *Marius*, de De Caux; *Inès de Castro*, de la Mothe; *Gustave*, de Piron; *Didon*, de Le Franc de Pompignan; *Mahomet II*, de Lanoue. La seconde livraison, également de trois volumes, contiendra de même douze tragédies, et terminera tout ce qui a rapport à cette partie de l'art dramatique. *Warwick*, de M. de la Harpe, sera imprimé avec les changemens faits par l'auteur. Cette collection aura en tout vingt volumes; nous renvoyons, pour de plus grands détails, au *prospectus* qui se trouve chez Perlet et le Normant; en général, il faut dire de cette entreprise qu'elle est entièrement calculée pour l'honneur de la littérature française, et c'est ce qui nous a engagés à nommer la personne à qui l'on en doit la première idée.

Quoique les gravures ne soient qu'accessoires

Digitized by Google

dans un ouvrage de littérature, elles deviennent partie principale quand elles rappellent avec exactitude le costume et l'architecture du temps où l'action s'est passée : cette fidélité est poussée jusqu'au scrupule dans les trois volumes que nous annonçons. M. Gault de Saint-Germain, à qui on doit la nouvelle édition du *Traité de peinture*, de Léonard de Vinci, dont le sénateur Lucien Bonaparte a accepté la dédicace, s'est chargé de présider à tous les détails de gravure, et aux choix des sujets dont les dessins sont confiés à M. Périn. On doit des éloges à cet artiste pour l'expression des figures, la correction du dessin, et sur-tout pour la composition générale des sujets. La mort d'Absalon, celle de Didon, la reconnaissance d'Ulysse par Pénélope, sont admirables; le dessin de Médée est d'un bel effet; la figure de Ladislas, dans Venceslas, frapperait même dans un grand tableau; en général, ces gravures font honneur à l'école française, et l'ensemble de cet ouvrage, comparé à la modicité du prix, doit étonner les étrangers pour qui il sera une preuve nouvelle des progrès que les arts font en France, puisque ces progrès se trouvent marqués dans des éditions qui ne sont pas de luxe, mais d'un usage général, et d'une utilité incontestable pour tous les amateurs de la bonne littérature française.

T. L. C.

Notice sur LE FRANC DE POMPIGNAN.

(Ce morceau est extrait du *Répertoire du Théâtre Français.*)

Jean-Jacques Le Franc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban le 10 août 1709. Destiné aux premières places de la magistrature, l'amour des lettres ne lui fit pas négliger des études plus sérieuses. Doué d'un esprit sage

Digitized by Google

et d'une grande aptitude au travail, il sut concilier avec les occupations de son état celles qui devaient le conduire à une connaissance approfondie de la littérature ancienne. Loin d'imiter la plus grande partie des poètes de son temps, qui méprisaient les ressources de l'érudition, et qui, dans leurs productions prématurées, n'annonçaient trop souvent que la plus ridicule ignorance, M. Le Franc sentit, comme les grands poètes du siècle de Louis XIV, qu'il est nécessaire, avant d'exercer son talent, d'avoir acquis un fonds riche et bien choisi de connaissances variées.

En 1734 il vint à Paris, pour faire représenter sa tragédie de *Didon*. Cette pièce eut un grand succès : l'auteur, qui n'avait alors que vingt-cinq ans, donnait les plus belles espérances ; une versification douce et élégante, quelques idées très-dramatiques, annonçaient un poète tragique qui pourrait balancer dans la suite les triomphes qu'obtenait M. de Voltaire. Personne ne parut s'élever contre le jugement du public. L'auteur, que les suffrages de la capitale auraient pu enivrer, ne se laissa point éblouir par les louanges qui lui furent prodiguées ; il revint dans sa patrie pour remplir les devoirs de sa place. Il paraît que les philosophes, qui à cette époque cherchaient à entraîner dans leur parti tous les hommes qui avaient un talent distingué, firent des efforts pour associer à leur secte le jeune magistrat ; c'est du moins à ce motif que l'on peut attribuer les témoignages d'amitié que lui donna M. de Voltaire : « Avec quel homme de lettres, lui écrivait-il en » 1738, aurais-je donc voulu être uni, sinon avec vous, » monsieur, qui joignez un goût si pur à un talent si » marqué ? Je sais que vous êtes non-seulement homme » de lettres, mais un excellent citoyen, un ami tendre : » il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme » comme vous. »

Pouvait-on présumer qu'après une telle lettre, M. de Voltaire se livrerait contre l'auteur de *Didon* à toute la rage de la haine et du dénigrement ? Il paraît que la pre-

Digitized by Google

mière cause de leur refroidissement fut un sujet de tragédie que l'un et l'autre avait traité. M. de Voltaire n'eut pas de peine à l'emporter au tribunal des comédiens sur un rival moins actif que lui : M. Le Franc retira sa pièce, et renonça pour toujours au théâtre.

Les divisions qui régnaient entre les cours souveraines et le ministère inspirèrent à M. Le Franc du dégoût pour son état. Il venoit d'épouser une femme très-riche; le désir de l'indépendance, celui de cultiver la société des gens de lettres, le portèrent à se fixer à Paris, où il pouvait vivre avec un certain éclat. Il était loin de prévoir les orages qui l'attendaient, et qui devaient lui être suscités par ces mêmes hommes dont il voulait se rapprocher. M. Le Franc n'éprouva d'abord aucun désagrément : comme il avait abandonné la carrière dramatique pour ne se livrer qu'à des traductions et à des recherches littéraires, il excita peu d'envie; les philosophes cependant ne lui pardonnèrent pas de les avoir dédaignés. A cette époque la philosophie moderne exerçait plus que jamais sa dangereuse influence; l'autorité, qu'elle devait bientôt détruire, semblait la protéger; et le crédit des novateurs, tant à la cour que dans les grandes sociétés de Paris, était devenu tout-puissant. Après avoir prêché la tolérance tant que le ministère les avait réprimés, ils devinrent persécuteurs aussi-tôt qu'ils eurent le pouvoir, ils disposaient de tous les moyens de dénigrer, de déshonorer, et de perdre leurs ennemis. L'affiliation à leur secte de plusieurs hommes en place les rendait maîtres d'un grand nombre d'emplois, et quelquefois même des dignités : ils pouvaient aussi se servir contre leurs adversaires des coups d'autorité, contre lesquels cependant ils ne cessaient de s'élever dans leurs ouvrages.

Diderot avait publié ses violentes diatribes contre toutes les idées reçues, soit en politique, soit en philosophie, soit en littérature.

Quoique ses ouvrages fussent obscurs, incohérens, et n'offrissent que quelques étincelles d'imagination, ils

Digitized by Google

avaient trouvé beaucoup de lecteurs, par le goût que le public témoigne ordinairement pour des sophismes nouveaux. La doctrine de Rousseau sur la souveraineté du peuple, ses idées républicaines, ses erreurs politiques et morales étaient généralement reçues : M. de Voltaire multipliait à l'infini les pamphlets satiriques dans lesquels il couvrait de ridicule ce que les hommes ont de plus sacré. Helvétius venait de faire paraître le livre de *l'Esprit*, monument des idées morales de ce temps, où l'égoïsme, l'insensibilité et le matérialisme sont érigés en système. Les adversaires de ces nouvelles doctrines paraissaient accablés sous le poids de l'opinion publique entièrement corrompue par les sophistes : des exemples récens prouvaient combien il était dangereux de heurter une secte aussi puissante. Ce fut alors que M. Le Franc fut reçu membre de l'académie française pour remplacer Maupertuis.

Il conçut le projet aussi hardi que périlleux d'attaquer la philosophie moderne dans le lieu même où était le centre de sa puissance. Son discours de réception se fit attendre six mois : il voulait mettre tout le soin possible à un ouvrage qui devait, ou produire un grand bien, ou perdre infailliblement son auteur. Enfin M. Le Franc parut à l'académie française : il soutint avec autant de force que de modération son opinion sur la philosophie moderne ; il prouva que la corruption des mœurs, la faiblesse de l'administration, l'inquiétude vague qui commençait à se faire remarquer parmi les peuples, avaient pour causes les doctrines nouvelles et les attaques portées au christianisme. Il semblait prévoir les grands bouleversemens qui devaient être bientôt produits par ces théories dangereuses. Dans cet ouvrage dirigé contre des hommes qui ne gardaient aucune mesure, il eut la sagesse de n'employer que le langage de la raison ; il ne se livra à aucun emportement contre ses adversaires ; il poussa même la réserve jusqu'à ne désigner aucun des hommes dont il voulait réfuter les principes.

Ce

Digitized by Google

Ce discours, qui produisit un grand effet [illegible] fureur de tout le parti opposé ; il n'y eut pas [illegible] sécutions que l'on ne préparât à celui qui avait osé attaquer la philosophie moderne en pleine académie. M. de Voltaire fit paraître sur-le-champ un écrit anonyme, où les outrages les plus sanglans, les injures les plus grossières furent prodigués au nouvel académicien : on pourra juger de ce libelle par le passage suivant, qui prouve que M. Le Franc n'avait que trop bien jugé l'influence des nouveaux systèmes.

« Quand on prononce devant une académie un de ces » discours dont on parle un jour ou deux, et que même » quelquefois on porte aux pieds du trône, c'est être » coupable envers ses concitoyens que d'oser dire dans ce » discours que la philosophie de nos jours sappe les fon- » demens du trône et de l'autel : c'est jouer le rôle d'un » délateur d'oser avancer que la haine de l'autorité est » le caractère dominant de nos productions ; et c'est être » délateur avec une imposture bien odieuse, puisque » non-seulement les gens de lettres sont les sujets les plus » soumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilége, au- » cune prérogative qui puissent leur donner le moindre » prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus criminel » que de vouloir donner aux princes et aux ministres des » idées si injustes sur des sujets fidèles, dont les études » font l'honneur à la nation ; mais heureusement les princes » et les ministres ne lisent point ces discours, et ceux » qui les ont lus une fois, ne les lisent plus ». Les événemens qui se sont passés sous nos yeux, ont suffisamment prouvé si la philosophie moderne était ou n'était pas ennemie de l'autorité. Au reste, on voit que M. de Voltaire ne ménageait pas ses adversaires : il reproche à M. Le Franc d'avoir fait le personnage d'un vil délateur, et il dit sérieusement qu'on est *criminel*, quand on parle aux princes et aux ministres le langage de la vérité. J'ai choisi un des passages les plus modérés de ce libelle ; on peut juger du reste. Le prétexte le plus spécieux de la

Digitized by Google

secte philosophique pour attaquer M. Le Franc portait sur ce qu'à l'académie on ne doit point parler de religion. L'auteur de Didon répondit d'une manière aussi mesurée que satisfaisante à tous ces griefs. « C'est mon discours à » l'académie française, dit M. Le Franc, qui m'a valu ce » tissu de calomnies et ce débordement d'injures. On me » fait un crime d'avoir élevé ma voix pour la religion » dans une compagnie littéraire; où l'anonyme a-t-il appris » qu'il soit défendu de parler de religion dans l'académie » française? Il n'est pas permis sans doute et il ne serait » pas convenable d'y discuter des matières théologiques; » les matières d'État n'y doivent pas être traitées non plus: » s'ensuit-il de là que, dans l'éloge d'un ministre, ou d'un » négociateur, ce fût manquer au gouvernement que de » louer et de circonstancier des opérations déjà finies, » des traités exécutés et publiés? Enfin où l'anonyme a-t-» il trouvé que venger la religion contre les esprits forts » ce fût traiter des matières de religion? Cette dernière » expression signifie les discussions dogmatiques, les dis-» putes de l'école, les controverses entre les théologiens » de même communion ou de communion différente; » et j'avoue que rien de tout cela ne peut être, dans » quelque occasion que ce soit, du ressort d'un discours » académique: aussi ne suis-je pas tombé dans cet incon-» vénient. Du reste, je n'ai point déféré au trône ni à » l'académie les incrédules et les esprits forts: je ne suis » l'ennemi de personne; je ferais du bien à ceux même » qui m'ont fait du mal, et je hais autant la persécution » et le trouble que j'aime la soumission et la paix ». On voit avec quelle noblesse M. Le Franc sait se défendre; il ne se permet aucune injure contre ceux qui le calomnient et qui l'outragent.

M. Le Franc, dégoûté de Paris, dont ses ennemis lui avaient rendu le séjour insupportable, se retira dans le château de Pompignan: l'étude approfondie des auteurs grecs et latins, la composition de plusieurs ouvrages utiles et agréables, la traduction des plus beaux morceaux

Digitized by Google

des prophètes, toutes ces occupations qui avaient fait les délices de sa jeunesse, le dédommagèrent des disgraces qu'il avait éprouvées, et confirmèrent l'idée que l'on s'était formée de ses talens poétiques et de sa vaste littérature. Le talent le moins contesté à M. Le Franc fut celui de la poésie lyrique; ses plus grands ennemis ne purent révoquer en doute que ce poète ne dût être placé immédiatement après J. B. Rousseau. Tout le monde connaît sa fameuse strophe sur la mort de ce grand poète, et le moyen qu'employa M. de la Harpe pour la faire juger impartialement par M. de Voltaire, qui, ne sachant pas que M. Le Franc en étoit l'auteur, s'écria: *Ah! mon Dieu, que cela est beau!* On n'a pas cité aussi souvent la première strophe de cette ode, qui est de la plus grande beauté :

Quand le premier chantre du monde,
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre effrayé dans son onde,
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs:
Les champs de l'air en retentirent,
Et, dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

Cette strophe réunit tous les charmes de l'harmonie à la variété et à la beauté des images.

Les poésies sacrées de M. Le Franc sont de ses ouvrages, celui que M. de Voltaire a le plus couvert de ridicule. Pour donner une idée de ce jugement, presque confirmé par un public habitué à croire M. de Voltaire sur parole, et qui n'eut pas même la curiosité de vérifier, en lisant l'ouvrage, si la critique était fondée, je citerai deux fragmens du pseaume de la création, l'un dans le genre lyrique, l'autre dans le genre descriptif. Le poète parle de Dieu :

Fait-il entendre sa parole?
Les cieux croulent, la mer gémit,

Digitized by Google

La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix, s'élancent dans l'air;
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Le morceau descriptif est presque aussi beau que celui que l'on vient de lire : on y remarquera sur-tout le mérite de la difficulté vaincue :

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et sa plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins :
Il verse également la sève,
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux;
Du cèdre voisin de la mue,
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux;
Le daim léger, le cerf, et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile;
Pour eux seuls, de ces bois Dieu ferma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

On doit à M. Le Franc une traduction des tragédies d'Eschyle : les tableaux énergiques de ce père de la tragédie grecque y sont rendus avec force : le seul reproche que l'on puisse faire au traducteur est d'avoir quelquefois altéré son original en voulant adoucir quelques peintures un peu prononcées. La version de M. Dutheil, qui a paru depuis, est plus fidelle et moins élégante. On doit remarquer le discours qui précède la traduction de M. Le Franc; c'est une dissertation lumineuse sur les mœurs dramatiques des anciens.

Le voyage du Languedoc, par M. Le Franc, est dans le goût du voyage de Chapelle et Bachaumont : on y

Digitized by Google

trouve moins de négligence, mais il n'offre point autant de grâce et d'abandon. Les connaisseurs ont remarqué dans cet ouvrage un tableau des spectacles des anciens, où les combats des gladiateurs sont peints avec beaucoup d'énergie ; ce morceau est sur le ton de la haute poésie :

Là, nos yeux étonnés promènent leurs regards
Sur les restes pompeux du fastes des Césars :
Nous contemplons l'enceinte où l'arène souillée
Par tant de sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendait les bras.
Quoi ! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre
Qu'ont épargné les ans, la vengeance, et la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adoré de ces jeux criminels,
Venaient d'un front serein et de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide ;
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour et volupté,
Par le geste fatal de sa main renversée
Déclarait, sans pitié, sa barbare pensée,
Et conduisait de l'œil le poignard suspendu
Dans le flanc d'un captif à ses pieds étendu.

Tous ces travaux d'un genre différent, où l'on remarque un talent distingué, obtinrent à peine à M. Le Franc une estime qui lui étoit disputée par des ennemis implacables. Cependant les connaisseurs l'admiraient en silence, et attendaient, pour déclarer hautement leurs sentimens, l'instant fatal où la mort de cet homme célèbre aurait désarmé l'envie. M. l'abbé Maury, depuis cardinal, s'exprima ainsi sur M. Le Franc dans cette même académie dont un zèle trop ardent lui avait attiré la haine : « M. Le » Franc, dont le principal mérite était pendant sa vie » une espèce de secret pour une partie de la nation, a » fondé sa réputation sur des titres aussi variés que dura» bles. En effet, avoir possédé une littérature vaste et fé» conde, et réuni à une connaissance approfondie de » l'hébreu, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'ita-

Digitized by Google

» lien, de l'anglais, le talent d'écrire en vers et en prose » dans sa propre langue, la plus difficile de toutes; avoir » allié une érudition immense aux dons de l'imagination, » et mérité des succès au théâtre, dans les tribunaux, » dans les académies; avoir su passer des plus hautes » conceptions de la poésie aux recherches de l'histoire, » aux méditations de la morale, aux calculs de la géo- » métrie, aux défrichemens même de la science numis- » matique; avoir parcouru tous les domaines de la littéra- » ture, et s'être mesuré tour-à-tour, par des tentatives » plus d'une fois heureuses, avec Virgile et Racine, » Pindare et Rousseau, Boileau et Horace, Anacréon et » les commentateurs de la langue des Grecs; avoir ajouté » à cette variété de connaissances et de talens les lumières » d'un jurisconsulte, souvent même les vues d'un homme » d'État; enfin avoir couronné par de bonnes actions une » carrière si honorable, et consacré les travaux d'un » homme de lettres et les vertus d'un citoyen par les » principes et les motifs de la religion : tel est le tableau » que présente la vie de cet écrivain justement célèbre. »

M. Le Franc, retiré dans une campagne charmante, partageait ses soins entre l'étude et la bienfaisance : loin du bruit et des intrigues de la capitale, il oubliait qu'il avait des ennemis; une piété sincère, une libéralité éclairée firent la consolation de ses derniers jours. Il appela dans sa terre des religieuses de la charité, et il leur donna la direction d'un hospice qu'il avoit fondé et doté richement. Il visitait souvent les pauvres auxquels il avait offert si généreusement un asile, et son plus doux plaisir, en quittant ses travaux, était de les consoler et de les secourir.

Tant que M. Le Franc fut magistrat, il mérita l'estime de sa province par son aptitude au travail et par son intégrité : dans la retraite il se concilia par des vertus plus rares quoique moins brillantes, l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Malgré les efforts de la haine et de la mauvaise foi, sa réputation littéraire a conservé jusqu'à

Digitized by Google

nos jours un grand éclat, et la tragédie de Didon, restée au théâtre, lui a donné le rang d'un des premiers poètes tragiques du second ordre. Il mourut dans sa terre de Pompignan le 1^er^. novembre 1784.

VARIÉTÉS.

Recherches historiques sur les principales nations établies en Sibérie et dans les pays adjacens, lors de la conquête des Russes. Ouvrage traduit du russe, par M. *Stollenwerck*; un vol. *in*-8°. Prix : 2 fr. 50 c. et 3 fr. 75 c., franc de port. A Paris chez *Laran*, imprimeur, place du Panthéon; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nous avons en français plusieurs voyages en Sibérie; mais aucun voyageur n'a entrepris de nous faire connaître l'histoire des peuples qu'il a visités dans cette immense région. Cette tâche appartenait à un Russe, et elle vient d'être remplie. L'ouvrage que nous annonçons est une dissertation savante sur différens points historiques, relatifs à ce pays. Nous allons d'abord citer ce que dit l'auteur sur l'origine du nom de *Sibirie* et non de *Sibérie*, comme on le voit dans nos géographies et nos voyageurs.

« Le nom de Sibirie, pris dans le sens le plus absolu, » ne fut appliqué d'abord qu'aux régions (1) du Bas-Ob, » conquises par les Russes sous le règne du Tsar Ioan» Vassiliévitch : le vrai nom est Sibir. Les Tatars (2) » de l'Irtich, à qui ces pays furent enlevés par les Russes,

(1) L'Ob est un fleuve qui sort du lac Telesnoé (Teleskoé-Ozero), appelé en tatar Altin-Koul; il entre dans la baie, à laquelle il donne son nom (Obskaia-Ghouba), sous les 86°. d. de long., et 67°. de lat. La baie d'Ob est placée sous les 90°. d. de long., et 73°. d. 50 m. de lat. dans la mer Glaciale.

(2) L'Irtich vient du pays des Kalmaks-Dzonghars, et tombe dans l'Ob au 86°. d. de long., et 61°. de lat.

Digitized by Google

» ne le connaissaient pas ; et pendant que la nation conquérante désignait par ce nom la capitale du Koutchoum-Kham, leur maître, ils lui donnaient le nom de d'Isker.

» Mais la dénomination dont se servaient les Russes prévalut ; elle s'étendit à tous les États de Koutchoum-Kham, situés sur l'Irtich (1), le Tobol (2), la Toura ; et l'on finit par l'appliquer à l'universalité des conquêtes faites par les Russes dans cette vaste partie de l'Asie.

» Il est à croire que les souverains de la Russie prirent le titre de Tsars de Sibirie (3), l'an du monde 7071, ou 1563 de l'ère chrétienne.

» Beaucoup de savans, tant russes qu'étrangers, ont inutilement tâché de découvrir l'étimologie du mot Sibir et sa signification. Un auteur, dont on a des notes manuscrites sur l'ouvrage de Stralhenberg, intitulé : *des Parties Septentrionale et Orientale de l'Europe et de l'Asie*, voit dans ce mot le nom de nombre tatar *bir*, un, qui, précédé de la syllabe *si*, exprime quelque chose de distingué, comme le premier, le principal.

» C'est aux personnes qui savent le tatar à juger du mérite de cette interprétation ; mais nous avons observé déjà que le mot Sibir n'était pas connu des Tatars de l'Irtich, quand les Russes firent irruption chez eux ; et que ces Tatars appelaient alors, du nom d'Isker, la résidence de leur Kham.

» D'autres écrivains font de Sibir une corruption du mot Séver, qui, en langue russe, signifie le Nord.

» En supposant qu'on pût admettre une pareille idée, comment concevrait-on que la nation qui parle cette

(1) Cette rivière prend sa source près du Iaik, dans la steppe des Kirghises-Kaïssaks, gouvernement d'Orenbourg, vers le 52°. d. de lat. ; elle tombe dans l'Irtich, vis-à-vis la ville de Tobolsk, au 58°. d.

(2) Elle sort des montagnes de Verkhotourié, au 59°. d. de lat., et va se rendre dans le Tobol, sous le 57°. d. 30 m. de lat.

(3) L'Église russo-grecque compte 5508 ans depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ.

Digitized by Google

» langue, eût renoncé à une expression régulière pour » en adopter une vicieuse ? En effet, Séver diffère beau- » coup de Sibir, soit qu'on l'articule, soit qu'on l'écrive. » D'ailleurs, pour que ce mot eût avec le premier un » rapport d'identité, il faudrait que le peuple qu'on dit » l'avoir imaginé pour son usage, se trouvât placé au » midi de la contrée à laquelle on l'applique : or, cette » position est propre aux Kirghizes, aux Kalmaks, et » non pas aux Russes, à l'égard desquels la Sibirie est » située au Levant.

» Si les Russes avaient voulu attacher à cette région » une dénomination indicative, par rapport à eux, d'une » relation de cette nature, ils ne l'auraient pas appelée » septentrionale, mais bien plutôt orientale.

» Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur le mot » Sibir, c'est qu'il vient des Permiens et des Zirianes, » ou que du moins on leur en doit la connaissance.

» Les Permiens et les Zirianes avaient coutume, long- » temps avant la conquête de la Sibirie par les Russes, » de faire, pour des raisons de commerce, des voyages » chez les peuplades sauvages, établies dans les parties » inférieures de l'Ob. Ce furent eux qui transmirent en » Russie le nom de Sibir, pris d'abord, comme on l'a » vu, dans une acception très-limitée; ce furent eux aussi » qui donnèrent à ce grand fleuve la dénomination d'Ob, » au lieu de celle d'Oumar qu'il portait; ce furent eux, » enfin, qui influèrent également sur d'autres (1) déno-

(1) Telle est celle d'Obdor (Obdorie), contrée du Bas-Ob. Ob signifie, dit-on, grand'mère chez les Zirianes. Si l'on admet cette interprétation, Ob sera moins le nom propre du fleuve appelé d'abord Oumar, qu'une qualification résultant d'une impression de reconnaissance ou d'amour, reçue à son sujet. C'est à-peu-près ainsi que l'on voit les Kosaks du Don appliquer avec complaisance à ce fleuve la dénomination de *Matoushka*, mère.

Ob, en langue persanne, signifie eau, et *dor*, porte, ou bien embouchure.

Nous demandons à présent comment des expressions persannes sont entrées dans le vocabulaire des Zirianes ?

Digitized by Google

» minations connues dans le voisinage de ce fleuve et de » la Sosva, lesquelles ont évidemment une origine zi- » riane. »

L'auteur des *Recherches historiques*, après avoir parlé des limites, des fleuves, des productions de la Sibirie, jette un coup d'œil rapide sur les peuples originaires de la Sibirie. Les peuples indigènes, dans les vastes provinces de la Sibirie, sont la plupart idolâtres. Ils diffèrent entr'eux par les mœurs; mais ils ont cela de commun, qu'ils ne s'adonnent point à l'agriculture, si l'on en excepte les familles devenues chrétiennes : les nations Sibiriennes, qui n'ont pas été obligées de se déplacer, sont principalement les Bouriates, les Téléhutes, les Tounghousses, les Samoïades, les Ostiaks et les Tatars. Deux peuples bordent les frontières de la Sibirie du midi; savoir, les Mounghols et les Kalmaks. L'auteur des *Recherches historiques* parle successivement de ces différens peuples, de leur origine, de leurs usages, et sur-tout de leur religion. En parlant de la religion des anciens Mounghols et Kalmaks, l'auteur parle des différens systèmes religieux qui ont long-temps partagé l'Orient, et par suite les peuples de la Sibirie. Le chamanisme a fourni aux Kalmaks leur premier culte, qu'ils abandonnèrent ensuite pour s'attacher au culte pratiqué par les peuples du Thibet, c'est-à-dire, au Dalai, lamisme.

Les deux systèmes auxquels ces cultes appartiennent étant peu connus en Europe, l'auteur a cru devoir en parler avec quelques détails.

« Le paganisme reconnaît trois branches en Orient. Il » faut les bien distinguer. Ce sont le chamanisme, le bra- » minisme, le lamisme. On ne peut, ce semble, refuser au » chamanisme l'honneur d'avoir été la plus ancienne » croyance qui se soit établie dans l'Inde. Strabon, Clément » d'Alexandrie, Porphyre en font mention, et donnent à » ceux qui la professaient de leur temps, le premier, le » nom de Ghermans (Hermans); le second, celui de » Sarmans; le troisième, le nom de Samanéens.

Digitized by Google

» Les Chamans, ou les prêtres chamans, se livraient à » la philosophie, et les bramines conviennent qu'ils » leur sont redevables de toutes leurs sciences. Ils lisent » même aujourd'hui le peu de livres qu'ils tiennent des » Chamans, avec les dispositions dans lesquelles nous lisons » les écrits des Grecs et des Latins. Mais les anciens » brames, taxant les prêtres chamans d'idolâtrie, leur » furent toujours contraires, et ne cessèrent de les pour- » suivre qu'après les avoir éloignés. Ils n'y parvinrent » pas tout-à-coup : ce ne fut, au contraire, qu'insensible- » ment ; mais enfin ils obtinrent un tel succès, que depuis » six cents ans il n'y a plus de prêtres chamans en-deçà du » Gange, ni d'observateurs de leurs dogmes.

» Les écrivains les mieux instruits des religions pro- » fessées au-delà de ce fleuve célèbre, pensent qu'elles » dérivent toutes du chamanisme, dont le lamisme tire » en partie son origine.

» Les anciens Chamans n'établissaient ni temps, ni » lieu, ni mode, ni distinction d'individu, ni succession » d'ordre dans la génération de leurs dieux. La théogonie » des Lamistes apprend, au contraire, que par une mys- » térieuse opération faite dans la personne du grand Lama, » une même divinité subsiste éternellement en ce pontife » suprême, mais sous différentes formes humaines qu'il » revêt successivement.

» Le chamanisme a produit aussi les opinions et les » pratiques superstitieuses qui constituent la religion des » anciens Mounghals ; mais comme ces barbares ne fai- » saient point usage de l'écriture, ils n'eurent que la voie » de la tradition pour transmettre à leur postérité les » points de leur croyance.

» C'est encore à cette croyance que se rapporte aujour- » d'hui celle des peuples idolâtres de la Sibirie, tels que » les Bouriates, les Iakoutes et les Tatars, qui ne sont ni » mahométans, ni chrétiens. Cependant, ces cultes n'ont » entr'eux aucune analogie, et l'on y trouverait même

Digitized by Google

» difficilement des indices qui pussent faire soupçonner » la doctrine renfermée dans l'ancien chamanisme.

» On voit également de nos jours le nom donné à cette » religion, retracé par celui de Sommona-Kodom, célèbre » idole des Siamois et des Pégouans (Péguens), que » révèrent d'autres peuples sous des dénominations peu » différentes. Les Mounghals appellent cette idole Chichi- » mouni, et les Kalmaks, auxquels Strahenberg joint à » cet égard, on ne sait pourquoi, les adorateurs de Brama, » la nomment Chakamouna, ou Chak-Chimouna.

» Cette dernière désignation paraît fort significative : » elle nous aide à trouver la véritable idée qu'on doit » se former de ce fameux Chaka, ou Chékia (Xaka), » nommé Fo, depuis son apothéose.

» Le P. Gaubil déclare, dans son histoire des Mogols, » qu'il ignore l'étymologie du mot Fo ; nous ne la savons » pas non plus avec certitude ; mais nous allons hasarder » quelques conjectures à ce sujet.

» Fo, nous semble être le Bed ou le Boudda (Budda) » dont parle Saint Jérôme. Bod, dit Danville, paraît » exprimer en général la divinité, et Bod-man ou » Boouman, nom annexé au royaume de Thibet, signifie » région divine. Selon nous, c'est par les Chinois que » le B a été changé en F ; car les Thibetans, ni les » Mounghals n'ont cette dernière lettre dans leurs alpha- » bets. Le mot Bod se montre aussi de diverses manières » dans l'Inde et dans le Mogholistan. Paouti-Ziat, que » rendent les mots de seigneur Paouti, passe encore pour » une dénomination de l'idole Sommouk-Kodom. Be est » le nom que donnent les Bouriates à leurs devins ou » sacrificateurs ; Boudda sert à exprimer, sur les bords » du Gange, le jour correspondant au troisième de notre » semaine. Boudda-Faran s'emploie également à cet usage » dans le Samskrot, ou Samscret ; c'est-à-dire, dans la » langue sacrée des Bramines, et les expressions de Boud- » dalédina, de Fan-Paout, de Boula-Kirouméi signifient

Digitized by Google

» la même chose chez les peuples de l'île de Ceilan, du » royaume de Siam et du Malabar.

» Tout ce qui précède tend à faire voir que Sommona- » Kodom, Chighimouni, ou Chichimouni, Chakchi- » mona, Chaka, Fo et Boudda, sont une même divinité, » sous des désignations diverses.

» On est d'autant mieux fondé à le penser, que les ha- » bitans de Lao, royaume dont l'école fameuse est une » espèce d'université, où les prêtres Siamois vont puiser » leur instruction, sont dans l'usage d'appeler indifférem- » ment la principale idole de ce pays, soit Boudda, soit » Sommona-Kodom, soit Chaka.

» Il y a peut-être des peuples chez lesquels cette idole » est connue sous d'autres noms. Le P. Gaubil dit qu'elle » reçoit celui de La, dans le Thibet. S'il en est ainsi, on » a, selon toutes les apparences, l'origine des dénomi- » nations de Lama et de Lao.

» Quant à la signification du mot Chaman, nous trou- » vons à ce sujet trois systèmes reçus parmi les savans. » Thomas Hyde présente ce mot comme exprimant le » sens de *respirant* et *d'expirant*, dans une langue qui » nous est inconnue; et cet ancien membre de l'académie » de Saint-Pétersbourg s'applaudit beaucoup de cette » explication.

» Mais la Loubère, écrivain judicieux et savant très- » éclairé, prétend que le mot Chaman est tiré de la lan- » gue balisse ou de l'idiôme dans lequel les livres sacrés » des Siamois sont écrits, et qu'il signifie un solitaire.

» Cette seconde interprétation nous paraît meilleure. » Elle s'accorde très-bien avec Clément d'Alexandrie sur » les Sarmans : Ce sont, dit-il, des solitaires; ils n'ha- » bitent ni dans les villes, ni même dans les maisons; ils » se revêtent d'écorces d'arbres, se nourrissent des pro- » ductions spontanées de la terre, et ne boivent que de » l'eau puisée dans le creux de leurs mains.

» Le même la Loubère donne une explication ingé- » nieuse du mot Chaka. Il le fait venir de l'expression

Digitized by Google

» Tchaouka, mon seigneur, qui s'adresse ordinairement » dans le royaume de Siam aux Talapoins, ou prêtres du » pays.

» La troisième opinion, dont nous avons à parler, » est celle du D. Kempfer, qui prétend que Chaman » signifie un homme exempt de passions.

» Au reste, les dénominations de Chaman et de Tala- » poin renferment un même sens : la première appartient » à la langue balisse ; la seconde est prise de celle qui se » parle vulgairement dans les Etats de Siam. »

Les historiens et les voyageurs n'ont que des notions confuses sur la religion du Thibet, et l'auteur Russe passe plus rapidement sur ce point. Il finit par donner l'origine des différentes peuplades Sibiriennes. Son ouvrage est rempli de recherches très-savantes ; mais nous devons craindre d'abuser de la patience de nos lecteurs, en multipliant les citations et les preuves de son érudition.

ANNONCES.

Le Renard, ou *le Procès des Animaux*, ouvrage allégorique et moral dans le genre des fables d'Esope, pour servir à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse. Nouvelle édition remise en meilleur ordre et ornée de 22 fig. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez Pillot, libraire, Pont-Neuf, n°. 5.

Annuaire Météorologique pour l'an XI ; par *J.-B. Lamarck*. 1 vol. in-8°. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez *Maillard*, libraire, rue du Pont de Lodi, n°. 1.

Correspondance de Louis XVI. 2 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c., et 9 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez *Smith*, à l'imprimerie de la rue de Vaugirard, n°. 939 ; et chez *Debray*, libraire, place du Muséum, n°. 9.

Renouvellemens périodiques des continens terrestres ; par *L. Bertrand*. Deuxième édition, corrigée et considérablement augmentée. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Genève, chez *Paschoud*.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois n°. 42, vis-à-vis l'église.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Analyse des dernières séances du Parlement.

CHAMBRE DES COMMUNES.

Suite et fin de la séance du 10 août.

M. *Archdall* fait quelques observations sur le caractère de M. Wyndham et sur sa conduite parlementaire.

M. *Francis* se lève, et s'adressant à l'orateur: *Monsieur*, l'honorable membre qui vient de s'asseoir, a terminé son discours par une comparaison qui me paraît peu juste. Il dit que si un père de famille rapportait à ses enfans que le feu est à la maison, ces enfans seraient absurdes de demander vingt-quatre heures pour examiner s'ils doivent ou s'ils ne doivent pas éteindre le feu. Certes, monsieur, si on regarde comme certain qu'une adresse à S. M. soit comme une pompe, et un acte du parlement comme un grand bassin d'eau, je conviens que toute la famille doit s'empresser de travailler à la pompe, et que se tenir un moment à l'écart est une grande faute. Cependant, jusqu'à ce que l'honorable membre ait établi la parité, il me sera permis de croire que son argument a peu de force. Dans l'occurence présente, je puis assurer mon honorable ami près de moi (M. Shéridan), que je n'ai point la pensée d'abuser du droit et du privilége qui m'appartient comme membre du parlement, pour discuter, autant que je le crois nécessaire, les questions qui se présentent; et cependant je ne me sens point disposé à céder à l'admonition que j'ai reçu de lui, pour nous abstenir de discussions militaires. Dans un sens parlementaire, le droit et le devoir sont des idées relatives. Le devoir donne le droit, et le droit indique le devoir. Quand l'occasion s'en présentera, j'exercerai mon droit du mieux que je pourrai, même sur des questions militaires, si elles deviennent, en parlement, la matière de débats. Et je suis parfaitement sûr que mon honorable ami en fera autant, quand cela sera nécessaire, nonobstant la remontrance qu'il vient de nous faire. Mon projet n'est point de m'opposer à la motion, quoiqu'elle me paraisse, à quelques égards, susceptible de grandes considérations. Ce qui m'a engagé à prendre la parole, c'est pour exprimer à mon

Digitized by Google

honorable ami le plaisir que m'a fait la conclusion de son discours; je ne dirai pas pour le mérite, la sagesse ou la nécessité de l'avis qu'elle renferme; je suis loin d'affirmer que cet avis ne soit pas sage, important, nécessaire, ou que, venant de lui, il n'ait pas l'avantage de la nouveauté; j'ai une autre raison. Il dit : « Dans ce jour au moins » soyons unis. Dans cette occasion, que la cordialité règne » parmi nous. En quittant la chambre, consentons à lais- » ser derrière nous tout esprit d'animosité, toute oppo- » sition factieuse au gouvernement; faisons comme quand » nous laissons nos chapeaux pour garder nos places sur » nos bancs; nous sommes sûrs, à notre retour, de trou- » ver tout comme nous l'avons laissé, etc. » Je rends justice à toutes ces belles choses; je dois dire à mon honorable ami cependant que, pour ce qui me concerne, ses bons avis sont superflus. Je n'ai point d'animosité contre les ministres de sa majesté, ni individuellement, ni collectivement; relativement à quelques-uns d'eux, c'est tout le contraire. D'après cela, je n'ai point de sentiment de cette espèce à déposer ici. Je sortirai de cette chambre avec mon chapeau sur la tête, et sans animosité dans le cœur. Quand j'ai entendu mon honorable ami, dans la conclusion de son discours, s'engager lui-même et exhorter les autres, avec tant de chaleur, à soutenir le ministère, la conséquence qui s'est naturellement présentée à mon esprit, et qui m'a causé un grand plaisir, c'est que mon honorable ami doit avoir reçu des ministres de S. M. quelque satisfaction sur deux points de très-grande importance à ses yeux comme aux miens; car, autrement, il me serait impossible de penser que les ministres auraient obtenu de lui cet appui cordial et cette approbation qu'il leur a donné ce soir, et qu'il leur a promis dorénavant. Le premier des objets dont je veux parler, est l'établissement d'un conseil militaire, pour lequel il parla avec une grande force : ce qui me fait croire qu'il regardait, ainsi que moi, cette mesure comme étant d'une grande importance. Le second objet est relatif à un illustre personnage et à ses offres pour le service public. Il est vrai qu'il n'assista pas aux débats ce jour-là; mais je n'ai point de doute de ces sentimens. Il est impossible que nous différions à cet égard. Si, sur ces deux points, j'avais obtenu la même satisfaction que je présume qu'a eue mon honorable ami, il me trouverait disposé à donner aux ministres, non pas peut-être aussi chaudement que lui, mais autant

que

Digitized by Google

que je le pourrais en conscience et en honneur, tout l'appui qui est en mon pouvoir, sans aucun mélange d'opposition.

Colonel Crawford. Je ne puis m'empêcher d'observer à la chambre qu'elle va accorder aux volontaires de même vote de remercîmens s'ils avaient sauvé l'état. Ils se sont présentés sans doute avec zèle et empressement; mais ils n'ont fait que remplir leurs devoirs envers leur famille et envers la patrie. Ne craignez-vous pas que ce ne soit offenser les volontaires qui ont délivré Dublin des féroces bandits qui le menaçaient, que d'accorder les mêmes honneurs à des hommes qui n'ont fait que s'armer pour leur propre défense et contre la plus grande calamité qui puisse écheoir à un peuple; je veux dire d'être subjugué par les Français. Un honorable ami a fait allusion précédemment à la tactique allemande : puisque j'ai la parole, je me permettrai quelques remarques à cet égard. Je n'ai jamais dit que les soldats allemands fussent supérieurs aux soldats anglais. J'ai pu, sans doute, après avoir passé toute ma jeunesse chez eux, et instruit comme je le suis de leur tactique, leur avoir porté quelque prédilection; mais après un peu plus d'expérience, je me suis facilement aperçu que mes préventions n'étaient pas fondées. J'aimerais mieux l'infanterie de l'armée anglaise, dans l'état où elle était après la guerre d'Amérique, que si elle était exercée d'après le système allemand, qui me paraît avoir été porté beaucoup trop loin. Le grand roi de Prusse, qui avait inventé ce système, l'avait adapté aux plaines étendues de la Silésie et de la Saxe; et cela seul montre qu'il ne peut avoir d'application à ce pays. Après cette explication, j'espère que je ne m'entendrai plus appeler le partisan de la tactique allemande. J'ai dit, il y a quelque temps, qu'une grande force de troupes de ligne me paraissait nécessaire; tout ce que j'ai entendu depuis, à ce sujet, ne m'a point détourné de cette opinion: mais je ne puis passer sous silence l'observation d'un honorable membre, qui a ouvert le débat, et qui a prétendu qu'une armée régulière était plus facile à corrompre qu'une autre. Je supplie la chambre de se ressouvenir de ce qu'elle doit à l'armée. Quand la marine a été en état de révolte; quand les Jacobins ont employé tous leurs efforts pour séduire l'armée; quand ils ont, dans un même jour, envoyé des lettres circulaires à tous les régimens, pour les informer que les autres régimens s'étaient insurgés

Digitized by Google

contre le gouvernement; enfin, quand ces lettres ont été remises par les gardes mêmes à leurs officiers, l'armée a montré qu'elle était incorruptible : le salut du pays est dû à sa fidélité. Je n'en suis pas moins convaincu qu'une grande force irrégulière peut rendre de très-grands services. Mais il faut alors lui donner un commandant en chef particulier, avec son état-major. Il est impossible au duc d'Yorck, même avec l'aide d'un adjudant et d'un quartier-maître général, de s'occuper convenablement de cet objet, qui est d'une toute autre nature que l'armée de ligne que son altesse royale a gouvernée jusqu'à présent avec tant de succès. Je n'ai point l'honneur d'être connu de l'illustre personnage dont le zèle et les offres de service ont occupé dernièrement la chambre; cependant si les ministres de S. M. cherchent à employer, de quelque manière, l'héritier apparent du trône, je ne vois point de circonstance dans laquelle il puisse rendre de plus grands services. Personne n'est plus capable de gagner les affections et le cœur du peuple. On ne peut dire à quel point un tel prince, entouré de bons officiers, accroîtrait partout l'enthousiasme. Qu'on ne pense pas que je veuille parler défavorablement du commandant en chef, qui, au milieu de ses autres devoirs, ne peut suivre assez complétement une organisation sans laquelle la levée actuelle ne peut être que de peu d'usage. Quant à ce qui a été dit relativement à un transport de Sipaye, dans les Indes occidentales, rien ne peut être plus pernicieux à notre service dans cette partie du monde. Ces troupes préfèrent notre service à celui des princes du pays, parce qu'elles sont mieux traitées. Mais elles se trouveraient très-malheureuses dans la traversée, encore plus malheureuses à leur arrivée; et, après tout, ce ne sont pas des troupes convenables contre des forces européennes. La conquête de quelques îles a affaibli, sinon tout-à-fait brisé, le courage de nos troupes dans la dernière guerre. Quelles que puissent être les considérations commerciales, j'espère qu'on ne fera plus un tel usage de nos forces. Je suis convaincu que nos colonies ont reçu toute l'extension que comporte notre population; et, sur ce point, j'avoue que j'ai été très-satisfait que le traité d'Amiens les eût rendues à la France. C'est à cela peut-être que nous sommes redevables de l'énergie qui nous anime. Je ne sais si la levée doit être restreinte à six fois le nombre de la milice originaire, et si les volontaires sont compris dans ce nombre.

Digitized by Google

J'en serais très-fâché, car les volontaires sont composés de personnes de toutes classes, plus ou moins accoutumées au bien-être, et qui, par conséquent, ne sont pas aussi propres à entrer en campagne que les personnes de la première classe, telles que le bill les avait d'abord désignées. Le danger d'invasion me paraît beaucoup plus imminent qu'il n'a jamais été dans la dernière guerre. Depuis le commencement de cette guerre, jusqu'au traité de Campo-Formio en 1797, toute la force disponible de la France était engagée sur le continent; et depuis ce traité, jusqu'au renouvellement des hostilités, en 1799, la crainte de l'Autriche avait obligé le gouvernement français à conserver une grande force pour veiller ses mouvemens; aujourd'hui, au contraire, la France peut réunir toutes ses forces, pour les porter contre ce pays.

Lord Hawkesbury. Je n'aurais pas pris la parole sans quelques observations de l'honorable officier qui vient de parler. Il trouve le pays dans un plus grand danger d'invasion, que pendant la dernière guerre. Il me paraît peu important de considérer l'état du pays comparativement à aucune période passée; car du moment qu'on admet le danger, il faut faire des efforts pour le repousser, sans s'informer si les mêmes mesures ont été employées dans d'autres temps. J'ai toujours cru le danger d'invasion aussi grand ou peut-être même plus grand en 1797 qu'à présent, quoique je pense avec l'honorable officier, que les armées françaises étant occupées alors sur le continent, le projet en question ne pouvait être développé sur une aussi grande échelle. L'honorable membre a allégué qu'après le traité de Campo-Formio qui ne fut qu'une sorte de trêve armée, les forces françaises ne purent s'éloigner dans l'expectative du renouvellement de la guerre que tout faisait présager. Cette observation peut s'appliquer au cas présent. Les Français ont en ce moment une plus grande étendue de pays à occuper avec leurs armées; et quoiqu'ils puissent avoir pensé au commencement de la guerre de l'état de dissolution et de dégradation du continent, une guerre ne peut être poursuivie avec une puissance comme la Grande-Bretagne, sans pourvoir en même temps aux moyens de poursuivre une guerre continentale, suite presque inévitable d'une semblable contestation. Le traité de Campo-Formio fut conclu en 1797, après quoi les Français conservèrent une force considérable dans le nord de l'Italie. En 1798, ils envahirent la Suisse avec une ar-

Digitized by Google

mée assez considérable pour tenir l'Autriche en échec ; en 1799 les hostilités recommencèrent. Pendant toute la période entre le traité et le renouvellement de la guerre, les Français occupèrent spécialement la gauche du Rhin, la Suisse et le nord de l'Italie. Actuellement ils ont une armée non-seulement dans le nord de l'Italie et en Suisse, mais encore une forte armée dans le sud de l'Italie, et une autre armée qui se renforce chaque jour dans le nord de l'Allemagne. Je suis donc fondé à soutenir, que pour ce qui est de la diversion occasionnée par l'occupation des autres pays, notre danger d'aujourd'hui n'est pas aussi grand que dans les précédentes périodes. Il est cependant une autre circonstance à laquelle l'honorable membre n'a pas jugé à propos de faire attention, et qui pourtant me paraît avoir une considérable influence sur la question ; c'est l'état comparatif de la marine française. En 1797 il y avait une flotte formidable à Toulon, celle que nous trouvâmes ensuite à Alexandrie. Il y en avait encore une autre à Brest. Qu'on examine toutes les circonstances du temps présent, qui peuvent nous être défavorables, et qu'on me dise si elles n'ont pas existé également dans les périodes précédentes. J'ai cru devoir me permettre ces remarques sur les observations de l'honorable membre, afin d'effacer les fausses impressions qu'elles auraient pu faire sur la chambre. C'est le devoir des ministres de prendre toutes les mesures nécessaires pour la sûreté du pays, sans s'arrêter à ce qui a pu être fait dans d'autres temps. Pour ce qui est du sujet de la motion, je suis prêt à admettre qu'il ne faut pas donner légèrement les remercîmens de la chambre ; mais parce qu'ils n'ont encore été donnés que pour de brillans services, il ne s'ensuit pas qu'on doive rejeter la motion qui est présentée. Le pays n'a jamais été dans la position où il se trouve : ce ne sont plus des moyens ordinaires auxquels il faut s'arrêter, lorsque et notre armée et notre milice ne suffisent pas même à notre défense.

M. Séridan. C'est un effet des bontés de la chambre, que les membres qui présentent une motion sont admis à répondre aux argumens qu on leur a opposés. Je n'eusse point usé de ce droit dans cette occasion, sans les réflexions directes et personnelles, dont j'ai été l'objet dans le cours de ce débat. J'avoue que j'éprouve une grande surprise, que l'appel que j'ai cru devoir faire pour un vote de remercîmens en faveur des braves qui se sont présentés pour

Digitized by Google

la défense de tout ce qui nous est cher, ait provoqué un seul dissentiment, et produit un débat d'une telle longueur, car nous sommes ici depuis cinq ou six heures. Si une semblable hésitation me paraît étonnante, elle ne me paraît pas moins impolitique. Pour la conduite de l'honorable membre (M. Wyndham), elle ne me surprend en aucune manière. Celui qui a demandé vingt-quatre heures pour examiner s'il était convenable de réprimer la révolte d'Irlande, ne pouvait manquer d'employer cinq à six heures à examiner s'il est convenable de déclarer notre reconnaissance et notre admiration à ceux dont la loyauté s'est dévouée à la protection du pays. Rien n'est plus conséquent. Tout ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu être appuyé par le brave officier qui est en ce moment derrière lui. Mais, avant de procéder à des remarques sur les observations de ces deux membres, je dois faire mention de l'appel qui m'a été fait par un de mes honorables amis, pour savoir si, avant de consentir à donner mon appui aux ministres, j'ai obtenu d'eux satisfaction sur deux points, et si cette satisfaction a été la condition de ma conduite. Pour ce qui est d'abord de l'établissement d'un conseil de guerre, que j'approuvai l'autre jour sur la motion d'un de mes honorables amis, j'avoue qu'après avoir adopté fortement cette mesure, j'ai depuis reçu, à cet égard, d'une très-haute autorité, des informations qui ont si non changé, du moins très-ébranlé mes opinions sur ce point. Les raisons qui m'ont été présentées pour prouver que cet établissement serait non-seulement désavantageux, mais pernicieux, m'ont paru tellement satisfaisantes, que je ne ferai aucune difficulté d'avouer que je me suis trompé à cet égard. L'autre point, auquel mon honorable ami a fait allusion, avec une manière un peu moins amicale que celle dont j'avais eu jusqu'à présent l'habitude, c'est relativement aux offres de service de son altesse royale le prince de Galles. C'est un sujet dans la discussion duquel je crois ne devoir point entrer en ce moment. J'espère que tous ceux qui me connaissent, ne douteront pas un instant de mon respect, de mon attachement et de ma vénération pour les vertus et le patriotisme de cet illustre personnage; mais je ne veux être ni remontré, ni réprimandé relativement à la manière dont je croirai devoir manifester mes sentimens, ou remplir mes devoirs. On n'a pas le droit de me dire qu'à moins que l'offre de ses services n'ait été acceptée par le gouverne-

Digitized by Google

ment, je dois lui refuser tout appui dans cet état de crise. Quelque puisse avoir été le résultat de cet offre, je suis convaincu que son altesse royale n'aimerait point des observations calculées pour exciter le mécontentement public, ou pour troubler l'unanimité. Je suis persuadé, au contraire, que, conformément aux sentimens de son digne ami, lord Moira, son altesse royale entrerait comme simple soldat dans les rangs de ses compatriotes armés, plutôt que de favoriser aucune discussion qui tendrait à diviser les sentimens du peuple. Relativement aux remarques de l'honorable officier, sur la manière dont les dissertations militaires sont traitées dans cette chambre, si c'est à moi qu'il a voulu faire allusion, je dois lui dire qu'il est dans l'erreur. Je n'ai jamais dit que cette chambre ne fût pas un lieu convenable pour des discusions militaires; j'ai dit seulement que, comme membre du parlement, je n'abandonnerais pas mon opinion par déférence à une autorité militaire. Je dirai même, si l'on veut, que je ne fais pas profession d'avoir un très-grand respect à cet égard, au moins pour ce que j'en ai vu dans la chambre. Je n'en ai jamais pu tirer aucune lumière positive. Un officier se lève, et nous donne un plan; un autre se lève, et nous en donne un tout contraire; ni l'un, ni l'autre, ne suivent même leurs idées: il y a une sorte de confusion dans leurs vues; au lieu de cette précision et de cette méthode qui seraient si nécessaires, ils divaguent de manière à ne pas se rendre intelligibles, ou du moins à ne laisser aucune lumière qui puisse nous guider. L'honorable officier auquel je réponds, nous raconte il est vrai quelques anecdotes militaires très-connues; un autre honorable officier nous gratifie de la même manière; mais s'ils ne savent nous dire que ce que tout le monde a vu dans les *Vies de Plutarque*, dans les *Commentaires de César*, ou dans les œuvres de Vauban; s'ils n'ont à nous apprendre que les manœuvres de Bleneim ou celles de Malplaquet, je ne crois pas qu'ils puissent en cela être très-utiles à leur pays, et pour leur propre crédit, je les inviterai à s'abstenir de telles discussions. Quant à la motion présente, l'honorable colonel demande quel remercîment on doit à des hommes qui ont fait leurs devoirs? Sa nouvelle connaissance et son très-honorable ami au-dessous de lui (M. Wyndham,) devrait être le dernier à s'opposer à une motion de remercîment envers ceux qui font leur

Digitized by Google

devoir, lui qui n'a cessé de déplorer le peu d'énergie qui existait dans le pays en raison du traité d'Amiens et du caractère des ministres. Si le très-honorable membre a désiré réellement changer cet esprit d'inertie, son langage ce soir a été certainement étrange; peut-être aussi est-il conséquent à lui de résister à une expression de gratitude envers des hommes qui ont proclamé son erreur, en s'élançant au-dessus de cette apparence d'apathie et de cette ombre de découragement, qu'il a si fréquemment dépeint à la chambre, mais qui n'a jamais eu de réalité. Je regrette que l'honorable colonel ait voulu, dans le cours de ce débat établir quelque contraste entre les volontaires et d'autres parties de la force publique de ce pays. De telles comparaisons sont dangereuses en tout temps; elles sont particulièrement imprudentes au temps présent. Je ne vois pas qu'elles puissent avoir aucun bon objet, quoique la sagesse de son honorable ami ait donné à cette pratique la sanction de son autorité. Je ne puis m'empêcher de dire que l'honorable colonel n'a pas même pris les moyens de rehausser sa force favorite. Les volontaires, suivant lui, n'ont fait que leur devoir; il rappelle à ce sujet les services de l'armée régulière, et le refus qu'elle a fait de céder aux invitations des Jacobins au temps de l'insurrection de la flotte. Mais ne peut-on pas dire qu'en cela aussi elle n'a fait que remplir son devoir? Voilà à quoi se réduit le raisonnement de ce régulier colonel. —On a parlé de la conduite de l'ancienne opposition. Si le très-honorable membre (M. Wyndham) veut l'imiter, voici ce qu'il fera: il aura soin de ne pas prendre la couleur d'une faction; il ne s'opposera point à de bonnes mesures, seulement parce qu'elles sont proposées par un certain parti; en un mot, il écartera de lui tout motif de jalousie: c'est alors qu'il rendra ses opinions et son opposition respectables; c'est alors qu'il pourra prétendre à une comparaison avec l'ancienne opposition. Jusqu'à présent, tout ce que la comparaison des deux oppositions me rappelle, c'est la dispute d'un propriétaire de Honslow, qui avait pour enseigne *les deux Pies*, avec un autre propriétaire qui jugea à propos de prendre la même enseigne. « Nous sommes les véritables anciennes » pies, et ce n'est que par dépit que vous avez levé » votre nouvelle enseigne. » (On rit.)

La résolution de remercîment passe à l'unanimité.

Digitized by Google

Nous apprenons, par le *Moniteur*, qu'une armée danoise de trente mille hommes est dans le Holstein. Les gazettes allemandes nous annoncent un corps de Suédois qui s'avance vers la Poméranie; on peut y ajouter, sur la même autorité, une armée prussienne, qui doit occuper l'embouchure de l'Elbe. Si on veut en croire lord Hawkesbury, on ne peut être en guerre avec son cabinet sans avoir à redouter la colère de tout le continent. Les Russes marchent d'après cela, dans les papiers anglais, pour venir défendre l'Angleterre; mais l'Angleterre s'occupe elle-même d'une grande expédition: on parle aussi-tôt de la maison de Bourbon, et d'une descente sur les côtes de France. Veut-on savoir des nouvelles de la négociation? le roi d'Angleterre ne veut consentir à aucun pourparler, qu'au préalable l'électorat d'Hanovre n'ait été évacué. Cependant deux grands souverains ont eu pendant longtemps une correspondance intime; cette correspondance va faire éclore les plus grands événemens. Enfin une nouvelle qui est au moins incontestable, c'est que les fonds publics anglais ont éprouvé, pendant quelque temps, une hausse considérable. Telle est la somme des bruits vrais, faux, douteux, qui nous ont occupés cette semaine: masse de fumée dans laquelle nous avons à chercher un peu de lumières.

A commencer par le mouvement de l'armée Danoise, justifié par la nécessité de lui faire prendre l'air; son déplacement n'est pas une démarche aussi indifférente qu'elle pourrait le paraître. Un souverain a sans doute le droit de faire parader comme il lui plaît ses armées; il peut de même, dans le voisinage d'une des puissances belligérantes, ou renforcer ses frontières, ou se fier au respect qu'inspirera son nom. Mais lorsqu'on en est aux procédés sévères, tout doit au moins être égal entre les deux partis. Tandis qu'une des puissances belligérantes recevra par-tout des faveurs, les rigueurs qui deviendront le partage de l'autre, établiront mal les dispositions d'une sincère et impartiale neutralité. La cour de Copenhague étale contre la France toutes ses forces de terre; qui sait qu'elle n'étale pas de même contre l'Angleterre toutes ses forces maritimes? est-ce du bombardement du lord Nelson qu'elle a appris à se confier à l'Angleterre? ou est-ce à raison de leur dévouement, à la cause et aux droits des neutres qu'elle croit devoir se méfier des Français? On dit qu'elle a laissé passer le

Digitized by Google

Sund à plusieurs vaisseaux de guerre anglais ; aurait-elle consenti, en faveur de cette puissance seule, à cesser de regarder ce détroit comme son territoire, et la mer Baltique comme une mer fermée ? Qui n'admirera ce système de neutralité désarmée envers l'Angleterre, et armé seulement contre la France ? Qui n'admirera la politique de joindre, dans les mêmes circonstances, l'ostentation de la force à celle de la faiblesse ?

Ce n'est pas, sous ce rapport seul, que la démarche de la cour de Copenhague mérite d'être considérée.

Personne n'ignore que le Jupiter britannique, non moins habitué à l'intrigue que celui de l'Olympe, se plaît à se changer comme lui en pluie d'or. Dans un instant où les amis soudoyés de l'Angleterre, et les ennemis obstinés de la France, réunissent leurs efforts pour entraîner les puissances du continent à une attitude hostile, on dirait que Copenhague s'est présenté à leurs calculs de la même manière que Naples, lorsque l'Autriche agitée par deux partis opposés, balançait dans ses mains le sort du traité de Campo-Formio. Il importait peu aux agitateurs de ce temps que le mouvement de Naples fût heureux ; ils ne demandaient qu'une étincelle pour en faire aussi-tôt une incendie. Telle est la destinée des puissances secondaires, lorsqu'elles ont l'imprudence de condescendre à des démarches dont elles n'ont pas le talent de démêler la perfidie. Nous doutons que cette fausse mesure ait, sous aucun rapport, les résultats qu'on en a espérés. Ses instigateurs peuvent avoir eu pour objet de faire renforcer notre armée Hanovrienne, et d'affaiblir par-là celle de Hollande. Mais il y a grande apparence que nous saurons déjouer les vues d'une semblable diversion.

Les grands préparatifs de l'expédition anglaise ne sont pas, à nos yeux, beaucoup plus formidables. Ce qu'on annonce d'un parti royaliste et d'une descente sur les côtes de France, est à-la-fois une injure et une absurdité. Il y a injure à vouloir associer à une perfidie une cause et des noms respectés. Quelle opinion a-t-on en Angleterre de ceux qu'on croit attachés à l'ancien état de la France, si on pense qu'au premier aspect des ravisseurs de Malte, ils vont se réunir à eux pour les aider à s'assurer du commerce de toutes les nations, et de la domination de toutes les mers ? Quelle opinion a-t-on de ce parti, si on pense qu'à chaque insulte qu'il plaira aux nations de nous offrir, il se présentera aussi-tôt pour les accepter ? Aujourd'hui

Digitized by Google

c'est Malte qu'on lui demande ; un autre jour ce sera peut-être la Belgique ou les départemens du Rhin ; bientôt ce serait l'Alsace et la Flandre Française. Qui sait s'il ne faudrait pas ensuite avoir un commissaire Anglais dans nos ports ! On cite un ancien parti de royalistes. Que ne cite-t-on aussi beaucoup d'autres partis ! Quelle heureuse émulation entre tous ces partis, si, pour se relever, ils imaginent de ressusciter la glorieuse ressource de servir des étrangers ! Ah ! quelque puisse être notre avenir, il est à nous et entre nous. Le temps est passé où un peuple, essentiellement ennemi, pouvait entrer dans le champ de nos infortunes, recruter nos ressentimens et nos douleurs, et leur faire faire feu contre notre pays et contre nous-mêmes.

Mais ce n'est point d'un parti ou d'une cause dont l'Angleterre s'occupe ; c'est d'une île dans le voisinage de la Hollande. Il n'y a pas encore long-temps que Dunkerque était en quelque sorte une propriété anglaise ; après l'avoir perdue, l'Angleterre avait conservé au moins la Belgique et la Hollande. Son système est aujourd'hui d'avoir des îles par-tout : il lui faut Ceylan dans les mers de l'Inde, Malte dans la Méditerranée, la Zélande dans la mer du Nord ; qui sait, avec les huit cents hommes qu'on a affecté de laisser à Copenhague, si les Anglais ne parviendront pas un de ces jours à s'en emparer, et à faire du Sund, le pendant de Gibraltar !

La déclaration de lord Hawkesbury relativement à la probabilité d'une guerre continentale, n'est pas un fait qui soit sans importance : ce ministre n'a point mis le parlement dans la confidence des instructions particulières qu'il peut avoir. Nous avons à douter à cet égard, et point à contester. Il est dans son discours un point qui offre plus de prise ; c'est relativement à la diminution des dangers actuels de l'Angleterre, comparativement à ceux de la guerre précédente. Le noble lord suppute très-bien ; mais il compte plutôt qu'il ne pèse. Il dit avec raison, que la France occupe aujourd'hui autant de terrain avec ses armées ; mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il n'y a plus aujourd'hui parmi nous qu'un objet et qu'une attention ; ce qu'il ne dit pas, c'est la différence du dévoûment de toute la France et de son énergie. A franchement parler, la guerre précédente contre l'Angleterre n'avait point d'objet précis et déterminé ; on ne savait des deux côtés pourquoi on se battait. Le temps de-

Digitized by Google

rait à tous les Français de voir terminer une lutte entreprise par la révolution et pour la révolution. Aujourd'hui l'objet est bien connu. Il n'y a point de sophisme ou d'éloquence qui puisse le déguiser. Tout le monde a lu le traité d'Amiens, et tout le monde sait où est Malte.

Dans cette situation on ne s'étonna point si, personne ne compte en France sur la paix, que Malte n'ait été restitué, et le traité d'Amiens exécuté. Ni les forfanteries du lord Hawkesbury, ni le redoutable appareil de l'armée danoise, ni même (ce que nous ne devons pas prévoir, et ce que nous verrions avec douleur) la partialité de quelques souverains abusés ne feront revenir les Français de cette détermination. Nous ne pouvons savoir si tous les détails d'une certaine conversation publiée entre le premier consul et le lord Witworth sont exactement vrais, nous devons croire qu'il s'y trouve beaucoup de fausseté; nous y voyons au moins un trait d'une grande vérité : c'est que le chef de la France n'a pas le pouvoir de faire une guerre injuste : il aurait encore moins le pouvoir de faire une paix qui ne serait pas glorieuse.

Après cela, s'il le faut, que les charges de la guerre s'accumulent, que son fardeau devienne de plus en plus pesant; nous sommes prêts à tout supporter. Nous pouvons parler à cet égard avec assurance. Que ceux qui veulent donner Malte à l'Angleterre, voir Marseille détruite, notre commerce enchaîné, toutes les mers dominées, des commissaires anglais à Dunkerque et dans tous nos ports, que ceux, en un mot, dont l'ambition est de rendre à leur patrie la paix de Bretigny ou celle de 1763, se montrent et nous désavouent.

Avertissement sur le dernier numéro.

Les lecteurs sont priés de rectifier une méprise typographique qui a eu lieu à la page 471, et qui a établi de la confusion entre le discours de M. Wyndham et celui du général Gascoigne. Le discours du général Gascoigne est fini à l'alinéa de la ligne 22. Là commence le discours de M. Wyndham, indiqué à la page 472. A l'alinéa de la

Digitized by Google

page 473, qui finit par ces mots : *Ne craignez-vous pas que de les accorder aussi indistinctement n'en abaisse le prix*, suit l'alinéa de la page 471, qui commence par ces mots : *Je passe à un autre sujet....*

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, le 27 juillet.

Abdul-Achal est en pleine possession de la Mecque. Il assiége Médine dont on croit qu'il ne tardera pas à se rendre maître. Le pacha de Bagdad a reçu ordre de la Porte de marcher contre lui. Mais la nécessité de défendre ses frontières l'a empêché d'obéir à cet ordre.

Le pacha de Damas se met en défense ; car il n'y a pas de doute qu'après la prise de Médine, Abdul ne marche sur la Syrie.

Copenhague, 20 août.

La nouvelle machine de natation, inventée par le professeur Pelt, et dont on a fait l'expérience, la semaine dernière, dans le Sund, a rempli l'attente du public. Le nageur, à l'aide de cette machine, a traversé ce détroit depuis Elseneur jusqu'à Helsingborg. Chemin faisant, il a chargé plusieurs fois un pistolet, et l'a fait partir ; il a fumé une pipe de tabac, et a mangé, pour prouver qu'il avait la liberté des bras. La machine est faite de manière que si celui qui en est revêtu tombe dans l'eau, la tête en sort sur-le-champ, et conserve toujours une position perpendiculaire. Cette machine est en outre solide et durable, ne pèse que 8 livres, et ne coûte que 3 rixdalers.

Milan, 26 août.

La république italienne vient d'ordonner la construc-

Digitized by Google

tion de deux frégates et de douze chaloupes canonnières, qui seront mises, pendant la guerre, à la disposition du premier consul, ainsi que les troupes de débarquement.

D'Hanovre, le 16 août.

Tout ce qui prend du service dans la légion hanovrienne, nouvellement créée, doit prêter serment de fidélité à la république française, et produire un certificat qui atteste qu'ils n'ont jamais été repris de justice pour fautes graves. Déjà plus de trois cents anciens soldats des troupes hanovriennes s'y sont engagés.

Des lettres de Munster annoncent que les troupes prussiennes de l'inspection de Magdebourg, qui ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à marcher, consistent en dix bataillons d'infanterie, douze escadrons de cavalerie et quelques corps d'artillerie.

Londres, 22 août.

D'après tous les avis que l'on reçoit de l'Ecosse, l'exécution du bill relatif à la défense générale, a rencontré beaucoup de difficultés dans quelques provinces de ce royaume. Dans l'Augushire, la populace s'est portée à des actes de violence pour en entraver l'effet, et l'intervention de la force militaire a été requise par les magistrats pour appaiser ces émeutes.

M. Pitt met une grande activité à organiser les volontaires sur les côtes de Margate à Douvres; il n'y a pas de jour qu'il ne visite l'une de ces villes.

Digitized by Google

PARIS.

— On reçoit chaque jour des lettres inquiétantes d'Irlande.

— On avait répandu méchamment le bruit que Jérôme Bonaparte était caché dans une maison près du château de Lulworth, dans le comté de Dorset, qui est habitée par quelques moines émigrés, de l'ordre de la Trappe, avec des armes et des munitions. L'affaire devint si sérieuse, que deux des principaux magistrats du comté s'y transportèrent avec une force armée, et ayant examiné toutes les parties de la maison, ils n'ont rien trouvé qui pût justifier les vives inquiétudes que l'on avoit conçues.

(*Extrait du Morning-Chronicle.*)

— Le bruit se répand, d'une manière confidentielle, que les généraux Pichegru et Dumourier doivent commander des armées de royalistes en France, qui seront protégées par des troupes anglaises dans leurs descentes sur les côtes de Bretagne, où des milliers les attendent pour se joindre à elle. Une armée anglaise fera en même-temps une attaque sur un autre point.

— Lady Jerningham, de Cossey, dans le comté de Norfolk, a proposé de lever et de commander un corps de 600 femmes pour éloigner les bestiaux de la côte dans le cas d'une invasion.

— Le vice-amiral Bruix est nommé au commandement de la flottile nationale, avec le titre d'amiral.

— Aucun bâtiment anglais parlementaire, paquebot ou autre, ne pourra être reçu dans les ports de France, com-

Digitized by Google

pris entre Brest et l'embouchure de l'Escaut. Les bâtimens parlementaires seront seuls reçus dans la baie d'Audierne près Brest.

— Il ne sera reçu dans les ports de France aucun bâtiment expédié des ports d'Angleterre, ou qui y ait touché.

— Il est mis embargo sur tous bâteaux pêcheurs au-dessus de sept tonneaux.

Tous les marins qui se livraient à la pêche recevront une feuille de route pour se rendre dans les ports de guerre de la république, où ils seront employés et payés d'après leur grade au service.

— Huit mille courbes et vingt mille pieds d'arbres propres au service de la marine, seront coupés dans les bois nationaux de la vingt-cinquième conservation forestière.

Les 5000 courbes reconnues exister dans la vingt-quatrième conservation forestière, seront martelées et coupées pour être mises à la disposition de la marine.

Seront également martelés et coupés, pour être remis à la disposition de la marine, les 36,000 pieds d'arbres reconnus propres au service de la marine dans la vingt-quatrième conservation forestière.

— On vient de faire, sur la Seine, l'essai d'un nouveau bateau construit sur les dessins donnés par M. Marguerie. Ce mécanicien a substitué des roues aux rames, et les a armées d'ailes mobiles qui se déploient dans l'eau, se replient et sortent avec une vîtesse étonnante. On a estimé la vîtesse de ce bateau à cent toises par minute. L'expérience s'en est faite devant un des préfets du palais, M. Magin, inspecteur-général de la navigation, et M. Montgolfier. Ce savant n'a pu s'empêcher de manifester, par de

Digitized by Google

vives exclamations, la satisfaction qu'il a éprouvée pendant le temps qu'a duré cet essai important.

— Un camp pour cent mille hommes va être établi près Saint Omer. Une autre armée de quatre-vingt mille hommes sera assemblée le long de la côte.

— Le ministre des finances vient d'adresser aux préfets un arrêté du gouvernement, en date du 18 thermidor, portant que les chevaliers français de l'ordre de Malte, compris dans l'article III de la convention du 24 prairial an 6, seront admis à la liquidation de leurs pensions, pour en être payés intégralement, en conformité de l'art. IV de ladite convention.

— L'intention du gouvernement est qu'il soit pourvu aux frais de l'État, à la subsistance de ceux des Anglais détenus sur le territoire de la république, qui seraient reconnus n'avoir pas les facultés nécessaires pour se la procurer. Le directeur de l'administration de la guerre vient de transmettre aux préfets des départemens les vues du gouvernement à cet égard.

Nous prévenons nos souscripteurs qu'à commencer du mois prochain, Madame *de Genlis* donnera, dans ce journal, des *Nouvelles*, des *Contes moraux*, et la suite des *Souvenirs* qu'elle avait l'habitude d'insérer dans la *Bibliothèque des Romans*. L'accueil fait par le public aux ouvrages de Madame *de Genlis*, nous dispense de tout autre détail.

Digitized by Google

(N°. CXV.) 23. FRUCTIDOR an 11.
(Samedi 10 septembre 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

Avis aux jeunes gens bien nés, dont le cœur cherche un cœur qui lui ressemble.

CHANSON.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver*, etc.

Vous qui, dès la fleur de vos ans,
Echauffés d'une pure flamme,
Cherchez, sans consulter vos sens,
Une âme digne de votre âme,
Evitez les chemins battus
Par le vice et par la folie :
Ce n'est qu'au sentier des vertus
Qu'*Emile* peut trouver *Sophie*.

La beauté qui charme les yeux,
N'a souvent qu'un éclat perfide ;
Et tel qui se croit dans les cieux,
N'est que dans les jardins d'*Armide*.
Un son de voix plein de douceur,
Des yeux baissés, un front modeste,
Quelquefois pour un noble cœur,
Sont le piége le plus funeste.

Digitized by Google

De l'aimable pudicité,
Connaissez mieux le caractère :
Belle de sa simplicité,
Elle plaît sans songer à plaire ;
L'amour s'éveille à son aspect,
Mais il reste au fond de notre âme ;
Et ce n'est que par son respect
Qu'on ose lui montrer sa flamme.

Mais, pour l'enflammer à son tour,
Et la subjuguer sans réserve,
Il faut que les traits de l'Amour
Soient lancés des mains de Minerve.
Souvent atteint, jamais vaincu,
Son cœur s'attend pourtant à l'être ;
Mais l'esclave de la vertu
Pourra seul devenir son maître.

Si l'honneur veut qu'aux champs de Mars
Vous alliez servir la patrie,
Sous de si nobles étendards,
Ne ménagez point votre vie.
La fière beauté ne se rend
Qu'au favori de la Victoire,
Et, pour l'adorer, elle attend
Qu'il soit au temple de Mémoire.

Des Muses aimez la beauté,
Servez-les d'une ardeur constante :
C'est la seule rivalité
Qui ne blesse point une amante.
Souvent aux amoureux concerts
D'une lyre tendre et plaintive,
Celle qui nous tient dans ses fers
Se change en une humble captive.

Les talens aux vertus unis,
La sagesse jointe au courage,

Digitized by Google

Mieux que les charmes d'Adonis
Embelliront votre visage.
Craignez peu vos brillans rivaux :
Aux yeux, dont l'éclat vous enflamme,
Vous aurez les traits les plus beaux,
Si vous avez la plus belle âme.

A l'auteur de la chanson précédente ; par une Demoiselle inconnue.

MÊME AIR.

O vous, dont la sage raison,
Par le sentiment embellie,
Aux jeunes gens donne leçon
Pour bien connaître une Sophie ;
Daignez aussi guider mon cœur
Dans le choix le plus difficile,
Et, pour assurer mon bonheur,
Faites-moi connaître un Emile.

Je le cherche depuis long-temps ;
Mon cœur le désire sans cesse.
Je vois s'écouler mon printemps,
Sans pouvoir fixer ma tendresse.
De nos aimables jeunes gens
Les beaux feux n'ont rien qui m'enflamme.
Leurs discours me semblent charmans,
Mais ne vont pas jusqu'à mon âme.

Cependant du besoin d'aimer
Je sens la vive impatience ;
Mais il faudrait, pour me charmer,
Vertu, raison, amour, constance.
De cet objet de tous mes vœux
Dépend le bonheur de ma vie.
Voulez-vous faire deux heureux ?
Donnez un Emile à Sophie.

Digitized by Google

Réponse à la Demoiselle inconnue.

Entre l'hiver et le printemps
Montrez-moi quelque sympathie,
Si vous voulez qu'en cheveux blancs
J'ose adorer une Sophie;
Mais plutôt cessez d'enflammer
Un cœur déjà trop misérable.
J'ai tout encor pour bien aimer;
Je n'ai plus rien pour être aimable.

Si j'avais encor mes vingt ans,
Dieux! avec quelle ardeur brûlante,
J'irais offrir un pur encens
A cette vertu qui m'enchante.
—Quoi, pour un objet inconnu.....
(Elle peut n'être pas jolie...)
—Ah! la beauté c'est la vertu.
Il n'est point de laide Sophie.

Si, par un goût trop peu commun,
Vous préférez, charmante fille,
De la rose le doux parfum,
Au vain éclat dont elle brille;
Nos deux cœurs pourront se lier
Des nœuds d'une amitié constante.
Je vous offre un vieux jardinier
Pour soigner une jeune plante.

Réplique de l'inconnue.

Mon choix est fait et je m'y tiens.
Fussiez-vous un octogénaire.
Pour un cœur fait comme le mien,
Savoir aimer, c'est savoir plaire.
Qu'importe que la main du temps
Sur vous se soit appesantie?
Sénèque, à soixante-dix ans,
Eut dans Pauline une Sophie.

Digitized by Google

Elle sembla n'avoir des sens
Que pour mieux goûter la sagesse,
Et des roses de son printemps
Voulut couronner la vieillesse.
Son exemple me sert de loi;
Au même sort je me destine.
Vous êtes Sénèque pour moi;
Pour vous je veux être Pauline.

ENIGME.

Sous le règne des rois, on me vit sur les lys :
Chassé du temple de Thémis,
Je servis la patrie, et pour la république
Je répandis par-tout l'épouvante et la mort;
Malgré ce changement, par un bizarre sort,
J'ai toujours habité mainte et mainte boutique :
Sans que tu sois marchand, je suis en ta maison;
Pour la rendre solide, il faut que je sois bon.
Si cela, cher lecteur, n'éclaircit pas mon être,
Je ne dis plus qu'un mot, et tu vas me connaître :
Chez les Hanovriens le Français avec moi
A paru; sur-le-champ il a donné la loi.

Par M. GRAND-MOULIN.

LOGOGRYPHE.

Je suis un animal existant sur la terre,
Et qui semble créé pour ton utilité;
Tantôt doux et craintif, tantôt méchant, colère,
De toi je suis chéri, très-souvent redouté;
Entreprends-tu, lecteur, un pénible voyage,
Tout mon être est à toi; par-tout je suis tes pas;
A travers les périls mon corps t'ouvre un passage,
Et par fois ma valeur te dérobe au trépas.
Mais, chut, chut! je me tais; car trop parler, peut-être,

Digitized by Google

Facilement par toi me ferait deviner.
Pour finir, cependant, que suis-je ? Tout mon être
Repose sur cinq pieds. . . Veux-tu me démembrer ?
A tes yeux s'offrira la place où, jour et nuit,
Le corps las des travaux que très-souvent j'endure,
Je viens me reposer ; et pour moi, ce réduit,
Quoique simple, de l'air me fait braver l'injure.
Je pourrais bien, lecteur, t'en dire davantage ;
Mais n'en voilà que trop ; tu me connais, je gage.

Par le C. DES.

CHARADE.

QUAND le soleil quitte notre hémisphère,
Mon premier, de ses feux, vient éclairer la terre.
Aimes-tu le silence, un réduit solitaire,
Ce n'est point dans mon dernier,
Lecteur, qu'il faut l'aller chercher.
Pour mon entier, de glorieuse mémoire,
Il est gravé dans le cœur des Français ;
Il est inscrit au temple de la Paix,
Au bas du nom du fils de la Victoire.

CASIMIR de F... *âgé de treize ans.*

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est la lettre *E*.

Celui du Logogryphe est *Philosophie*, où l'on trouve *Sophie*, *Pope*, *Sophi*, *Pô*, *oie*, *pie*, *loi*, *sole*, *Pise*.

Le mot de la Charade est *Pente-côte*.

Digitized by Google

Idylles, ou *Contes champêtres ;* par madame *Petigny ;* deuxième édition. Deux vol. *in*-18. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. franc de port. A Paris, chez *Gide*, libraire, quai Malaquais ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, vis-à-vis le petit portail, n°. 42.

CES idylles sont l'ouvrage d'un enfant. Madame Petigny n'était encore que Mlle. Rose, lorsqu'elles furent publiées en 1786. On les fit voir au célèbre Gessner, qui y retrouva quelque chose de sa manière et de son âme ; et il en fut si touché, qu'il crut ne pouvoir mieux témoigner son estime et sa tendresse pour cet ingénieux enfant, qu'en l'appelant sa petite-fille. Elle était bien digne de ce nom, et il lui restera. Ceux qui ont publié cette seconde édition des ouvrages, ou plutôt des amusemens de son enfance, sollicitent pour elle l'indulgence du public. Le public n'aura que de l'admiration pour son naturel et pour la beauté de ses sentimens. On ne cherchera pas dans ces petites productions l'art ni la force poétique ; ce sont des chants pleins de douceur et de naïveté ; ce sont des peintures de la campagne, telle qu'on la voit dans les premiers jours de la vie, qui en sont assurément les plus beaux. . . . .

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit. . . . .

On peut dire que les talens précoces qu'on voit briller dès l'enfance ont quelque chose qui paraît inspiré : *Non sine dis animosus infans.* Mlle. Rose ne pouvait manquer de l'être dans un sujet qui convient si bien à son sexe et à son âge ; c'est l'âge où l'on aime la campagne et où on la

Digitized by Google

loue de bonne foi. Dans ce genre, comme dans tous les autres, il n'y a de louanges agréables que celles qui partent du cœur. Celles de notre jeune auteur plairont par cette effusion même ; et j'ose assurer que ses *Idylles* charmeront les connaisseurs délicats, moins par les traits de poésie dont elles sont ornées, que parce qu'elle y a répandu toute la candeur, toute l'innocence et toutes les grâces de cet heureux âge, qui n'est que vérité et sentiment.

Il serait malheureux que notre nation perdît le goût de ce genre de poésie qui porte l'âme aux inclinations douces et paisibles. Les *Eglogues* de Virgile ouvrirent le beau siècle d'Auguste ; elles adoucirent cet homme qui avait signé tant de proscriptions ; elles firent triompher un pauvre cultivateur de la tyrannie des soldats qui avaient élevé leur maître à l'empire du monde : c'était une conquête bien surprenante que les lettres faisaient sur la barbarie. Vous me direz que les flatteries élégantes dont Virgile sema ses *Bucoliques* contribuèrent à ce prodige, bien plus que les descriptions champêtres où il parle des excellens fromages qu'il envoyait à Rome, et qui étaient très-mal payés, comme il le dit lui-même dans la plus belle poésie du monde :

Quamvis multa meis exiret victima septis,
Pinguis et ingratæ premeretur caseus urbi,
Non unquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

Ce sera toujours une chose bien singulière que cet Octave qui, après les horreurs du Triumvirat, ne pouvait guère être soupçonné d'avoir un cœur un peu sensible ; que ce maître absolu d'un Empire huit fois plus grand que les premiers Etats de l'Europe, ait daigné écouter un jeune laboureur qui venait à la cour redemander le champ de son père à ceux même qui l'en avaient dépouillé. Vous

Digitized by Google

savez que depuis la vigne de Naboth jusqu'au royaume de Tippoo-Saïb, il a toujours été bien difficile de rentrer dans ses propriétés ; vous n'ignorez pas avec quelle complaisance stérile les gens puissans reçoivent les éloges des gens de lettres. Comment donc Virgile, tout Virgile qu'il était, se fit-il écouter de l'empereur? comment vingt courtisans ne lui barrèrent-ils pas le chemin? comment les gens de guerre souffrirent-ils l'insolence d'un poète, qui prétendait se faire restituer un bien confisqué à leur profit ? comment ne se trouva-t-il pas un huissier du palais pour rebuter ce campagnard mal-appris ? Un villageois demander justice à la cour, et l'obtenir ! c'est assurément là une des circonstances les plus étranges de l'histoire. Je ne connais rien qui fasse plus d'honneur aux lettres, et même à Auguste, quoiqu'on en puisse dire ; ou si l'on veut que ce trait d'équité appartienne à ses ministres et à ses favoris, à Pollion, à Mécène, la chose n'en sera que plus admirable ; car la bonté et l'affabilité sont encore moins rares dans le premier rang que dans le second ; et pour parler d'une manière géométrique des grandeurs de ce monde, on peut dire que la hauteur et l'insolence sont en raison inverse de la dignité.

Si madame Petigny avait plaidé la cause de la justice et de l'infortune dans ses *Idylles*, elle eût mérité le même triomphe que Virgile. Je ne dis pas pour cela qu'elle l'eût obtenu : elle a plaidé la cause des mœurs par la délicatesse et la pureté de ses sentimens : son exemple doit faire impression. Une jeune femme qui chante la vertu a droit de la faire aimer ; c'est au moins une leçon bien noble qu'elle donne à ces écrivains malheureux qui spéculent dans leurs ouvrages sur la dépravation publique, et obtiennent par le scandale un succès qui les déshonore.

Digitized by Google

Ces *Idylles* ne sont pas toujours, je l'avoue, dans le goût et dans le style de l'antiquité ; mais une peinture peut plaire, quoiqu'elle ne soit ni dans Théocrite, ni dans Virgile. Par exemple, il est bien rare que Théocrite ne peigne pas, dans ses *Pastorales*, le lieu de la scène où il place ses bergers : mais d'un seul trait, et comme un homme qui craint de donner carrière à son imagination, il dit, dans la première : *Le pin qui borde ces fontaines agite son feuillage avec un doux frémissement. . . . Viens sur le penchant de cette colline, à l'ombre de ces bruyères, tu joueras de la flûte.....* Et dans la cinquième : *Viens t'asseoir à l'entrée de ce bois ; une onde fraîche y serpente, le gazon nous offre un lit de verdure, et le chant des cigales nous excite au combat.....* (1). On voit combien cette simplicité est grande ; et Virgile dit de même :

Tantùm inter densas, umbrosa cacumina, fagos,
Assidue veniebat. . . . . .
Forte sub argutâ considerat ilice Daphnis...
Compulerantque greges. . . . . .

Et tout de suite il passe au sujet. Cette brièveté est judicieuse ; car lorsqu'un poète me met sous les yeux deux interlocuteurs, je suis plus curieux d'apprendre ce qu'ils ont à se dire, que de savoir dans quel endroit et sous quel arbre ils s'entretiennent. Il m'importe peu que ce soit sous un chêne ou un tilleul, dans un pré ou au bord d'une rivière.

Cependant, madame Petigny, qui a suivi la manière de Gessner, s'est étendue bien davantage sur ces ornemens accessoires. Elle commence presque toujours par dessiner un paysage qu'elle anime par toutes les circonstances de la saison,

(1) Traduction de M. Geoffroy.

Digitized by Google

du temps, de l'heure du jour, et qu'elle peint, tantôt avec les couleurs du matin, tantôt avec celles d'une belle soirée. Elle y mêle quelque détail des usages et des occupations de la campagne; ces petits tableaux sont pleins d'agrément, et je ne vois pas en quoi ils manqueraient de goût; car, dans ces descriptions, c'est toujours le poète qui parle et qui rend compte des impressions qu'il éprouve, avec une imagination qui doit être ornée. Le morceau suivant donnera quelqu'idée de sa manière :

« On commençait à respirer un air plus frais, » après la chaleur accablante du midi: un léger » zéphir, qui venait de s'élever du couchant, » balançait doucement, et la cime des arbres, et » les oiseaux qui chantaient dans le feuillage. Le » soleil, à demi-caché derrière les collines, éclai- » rait la campagne d'une lumière douce, mêlée » d'une légère teinte de pourpre. D'un côté, une » troupe de laboureurs rentrait dans le village, en » s'entretenant de leurs travaux et de leurs espé- » rances : ici, des faneurs et des faneuses, le rateau » sur l'épaule, quittaient le pré où la meule s'éle- » vait en triomphe, couronnée d'un bouquet » de fleurs des champs. Ils se poursuivaient à la » course; ils riaient et poussaient des cris de joie. » Les pasteurs et les bergères s'assemblaient auprès » du hameau. Leurs nombreux troupeaux cou- » vraient toute la campagne.... etc. »

Si les anciens poètes bucoliques n'offrent pas de ces descriptions, ce n'est pas assurément que la richesse de l'imagination leur ait manqué. Quand ils veulent être peintres, personne ne l'est plus qu'eux. Théocrite n'est même quelquefois que trop riche et trop fécond, comme on le voit dans le morceau de la coupe; et si Virgile paraît l'être moins, on sent que c'est économie et non pas di-

Digitized by Google

sette, Je crois que les modernes seraient mal venus à leur disputer le prix des beautés poétiques; mais pour les beautés morales, et les choses de sentiment, ils l'emportent sans difficulté. C'est un avantage que les idées et les mœurs actuelles de la société ont dû naturellement leur donner. Les bergers de Théocrite sont quelquefois plus grossiers que les animaux qu'ils conduisent. Les héros d'Homère, qui se traitent *de chien et d'ivrogne*, sont polis en comparaison; et ces injures héroïques ne sont que des douceurs auprès des galanteries qu'ils se disent et qu'ils se font. En un mot, il y a des endroits qu'il est impossible de traduire en français, et qu'on ne saurait même voiler avec tout l'art imaginable. Cependant Virgile en a conservé précisément les traits les plus choquans, et il n'a fait que les embellir et les égayer.....

Et quo, sed faciles nymphæ ridere, sacello.

Il faut avouer que c'est une facilité un peu étrange que celle de ces nymphes qui sourient au spectacle de la luxure la plus effroyable. Les détracteurs des anciens triomphent de ces passages; ils les accusent d'avoir manqué d'art autant que de pudeur, parce que l'imitation poétique doit rejeter toute image ignoble et obscène. Ceux qui répondent à cela qu'ils ont peint la nature, et que leur simplicité vaut peut-être mieux que nos dégoûts, me paraissent n'entendre ni la question, ni l'intérêt de ceux qu'ils défendent; car il ne s'agit pas de savoir s'ils ont péché contre la morale, dans les passages qui nous scandalisent, et s'ils ont eu en cela moins de délicatesse que nous: cela ne peut pas faire la matière d'un doute. Mais s'imagine-t-on que Virgile ait blessé le goût et la décence aux yeux de sa nation? Croit-on que si les Romains avaient eu les idées que nous avons, ce

Digitized by Google

poète qui avait tant de jugement, se fût exposé à passer pour un cynique effronté ? C'est ce qui ne paraît pas vraisemblable. Il faut se persuader que les traits qui nous révoltent chez lui comme chez Théocrite, étaient faits pour plaire à la cour de Syracuse et à Rome. Le *Formosum pastor* ne faisait que représenter un vice très-commun. Nous voyons assez, par ce que nous rapporte Suétone, qu'il n'y avait rien là qui pût étonner Auguste. Non-seulement les mœurs privées, mais les mœurs publiques étaient extrêmement débordées, et les infamies qui se commettaient en plein théâtre, montrent à quel point la nation savait peu se respecter elle-même. Il se peut que, parmi nous, les mœurs de quelques particuliers ne vaillent pas mieux que celles des Romains ; mais outre que les mœurs générales de l'Europe sont plus pures, la règle de ces mœurs est tellement fondamentale, elle conserve un tel empire sur les cœurs les plus emportés, que quand bien même tout le monde pratiquerait le vice en particulier, il n'y a personne qui en souffrît l'image en public. C'est cette règle de décence et de perfection si austère qui a été la source de ce beau moral, de cette nature nouvelle, de ce sublime de pensée et de sentiment, de ces rafinemens singuliers dans le devoir et dans la vertu, enfin, de cette élévation d'âme et de ces délicatesses du cœur que les anciens n'ont pas connus. On n'en trouve aucune trace dans leur théâtre, ni dans leurs autres poésies, et je crois que c'est en cela que les modernes ont une supériorité incontestable.

C'est par-là que Gessner a fait de l'*Idylle* un poëme si moral et si touchant : ses bergers sont les vrais enfans de l'âge d'or, et ceux de mademoiselle Rose sont de la même famille. Ce sont des modèles de piété filiale, d'amitié, de tendresse, et même

Digitized by Google

de cette politesse de cœur qui n'est pas incompatible avec la simplicité pastorale. Serait-ce donc une raison d'estimer moins ces charmantes productions, parce qu'elles n'offrent que des images gracieuses et des sentimens honnêtes ? Elles peignent la nature en beau ; mais cette beauté touche les cœurs les plus corrompus. On envie cette félicité de la vertu : on sent qu'on serait heureux d'avoir de tels sentimens. Peut-être ne manquerait-il rien au naturel de ces compositions, s'il y paraissait quelquefois une plus grande connaissance des choses de la campagne ; c'est une réflexion que fait Pope, et qui est très-juste : *Nothing more conduces to make these composures natural, than when some knowledge in rural affairs is discovered* (Discourse on pastoral poetry). Dans cette vue, j'oserai conseiller à ceux qui cultivent ce genre de poésie d'y joindre l'étude de la botanique selon le système de Linnée, et de prendre quelques leçons d'agriculture, non pas dans le journal économique de Boudet, comme *l'homme aux quarante écus*, mais à la campagne.

Je ne sais si je dois louer madame Petigny d'avoir donné à quelques-unes de ses *idylles* autant d'intérêt, de vivacité et d'agrément qu'un conte peut en avoir : si c'est un défaut, c'est un défaut bien séduisant ; madame Petigny n'aura jamais le malheur de s'en corriger ; il n'est pas donné à tout le monde de pécher aussi agréablement contre les règles. Un critique un peu dur trouverait sans doute qu'il y a trop d'expression et de pathétique dans quelques endroits de ces contes champêtres ; eh bien ! je vais tâcher de m'endurcir, et je critiquerai ces morceaux comme J.-J. Rousseau critiquait la musique française en allant pleurer à *Orphée*.

CH. D.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

Notice sur DE BELLOY (1).

Pierre-Laurent Buirette de Belloy naquit à Saint-Flour en Auvergne, le 17 novembre 1727, d'une famille ancienne et distinguée par une longue probité. Ayant perdu son père à l'âge de six ans, il fut élevé par un oncle paternel, avocat au parlement de Paris, homme d'une bonté parfaite à l'égard des siens, et cependant d'une sévérité excessive lorsqu'il croyait rencontrer l'ingratitude où il avait droit d'attendre de la reconnaissance.

M. de Belloy fit ses études au collége Mazarin, avec le plus grand succès : un jugement droit, une mémoire extraordinaire, beaucoup d'aptitude au travail, unie à un caractère réservé, laissaient espérer à son oncle qu'il se distinguerait un jour au bareau; ce fut à cette profession qu'il le destina. Cet avocat célèbre qui lui-même avait des enfans, et qui sans doute ne faisait que peu d'estime des lettres considérées comme moyen d'existence, s'opposa constamment aux dispositions que son neveu annonçait pour la poésie. Le jeune de Belloy se cachait pour faire et déclamer des vers; mais comme il est impossible de dissimuler un goût qui, dans la jeunesse, a souvent toute la force d'une passion, il suffisait de l'écouter parler pour être convaincu que ses plus douces comme ses plus profondes réflexions l'entraînaient au théâtre. Incapable

(1) Cette Notice, qui nous a été communiquée par l'auteur, fait partie du 5e. volume du *Répertoire du Théâtre Français*, dont la première livraison, en 3 volumes in-8°., et du prix de 18 fr. 50 c., et 23 fr. par la poste, se trouve chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n. 1133, et chez *le Normant*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 42, vis-à-vis l'église.

(Nous renvoyons pour de plus grands détails au numéro de samedi dernier.)

Digitized by Google

de supporter une contrainte dont il ne voyait pas le terme, il abandonna la maison de son bienfaiteur, et sous le nom de Dormont de Belloy qui lui est resté, il s'expatria, joua la comédie dans plusieurs cours du Nord, et ne se fixa long-temps qu'en Russie.

M. de Belloy a prouvé qu'avec des vertus on peut manquer à ses devoirs, et qu'avec un caractère élevé il est possible de se résoudre à embrasser un état qui de tous paraît le plus incompatible avec la fierté. Il était jeune! Il se fit chérir par son esprit et respecter par la pureté de ses mœurs; toute sa vie, il porta le regret d'avoir manqué à la reconnaissance qu'il devait à un oncle qui, dès ce moment, devint son ennemi.

Un désir insurmontable de gloire tourmenta M. de Belloy dès sa plus tendre jeunesse; on doit regretter que les circonstances l'aient forcé de prendre une route si pénible et si détournée pour arriver au but qu'il s'était proposé: il lui en coûta la santé et le bonheur. Ce fut pour éviter un désagrément à sa famille qu'il changea de nom, car il ne se dissimulait pas les conséquences de la résolution qu'il prenait. Il abandonna à sa mère la faible portion qui lui revenait dans l'héritage de son père, et cette femme respectable, qui vécut assez pour voir les succès de son fils, prouva en mourant qu'elle ne lui avait pas vendu le pardon accordé dès le premier jour de sa fuite; elle eut soin de placer chaque année le modique revenu de la part que son fils lui avait légué en partant, et lorsque M. de Belloy eut le malheur de la perdre, il s'aperçut avec attendrissement qu'elle n'avait accepté ses dons que pour les lui conserver.

Il passa plusieurs années à la cour de Pétersbourg, sous le règne de l'impératrice Elisabeth à laquelle il adressa souvent des vers que l'éditeur de ses œuvres nous a conservés, et qui font plus d'honneur à M. de Belloy comme Français que comme poète. En effet, presque toujours ces vers célèbrent un événement qui intéresse également la France et la Russie, et jamais l'auteur ne dissimule la préférence

Digitized by Google

férence qu'il accorde à sa patrie. Loin de ressembler à ces faiseurs de systèmes qui, jouissant à Paris de tous les charmes de la société, qui, comblés des grâces de la cour et mille fois mieux accueillis des grands qu'ils ne méritaient de l'être, ne parlaient de la France qu'avec mépris, et des nations étrangères qu'avec admiration; loin de ressembler à ces riches étourdis qui ne parcouraient l'Europe que pour y mettre leur frivolité en spectacle, et pour en rapporter de nouveaux ridicules qui trouvaient bientôt de nombreux imitateurs, M. de Belloy, pauvre et comédien, sut toujours faire respecter le nom français; transfuge lui-même, il avertissait cependant les étrangers de ne point nous juger par cette foule d'intrigans qui vont chercher au loin la fortune, ou cacher la honte qu'ils ont mérité dans leur pays: « La France, leur disait-il, ne » vous envoie que les sujets qu'elle n'a pas intérêt de con» server, ou si le mécontentement la prive malgré elle » de citoyens utiles, si quelque erreur politique l'engage » à s'en priver elle-même, vous en serez instruits par la » renommée: profitez alors de nos fautes, tandis que j'en » gémirai; mais ne jugez pas de la France par des sujets » obscurs ou coupables qu'elle désavoue, et qui, après » avoir surpris un moment votre estime, vous forceront » au mépris ou même à la sévérité. » Ces vers du *Siége de Calais* sont sortis du cœur de M. de Belloy:

Ah! de ses fils absens la France est plus chérie;
Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

Combien de fois n'ont-ils pas été prononcés depuis avec amertume!

En 1758, il quitta la Russie pour venir à Paris faire jouer sa tragédie de *Titus*, imitée de Métastase, qui lui-même avait composé sa pièce d'imitations de scènes françaises. Jamais peut-être aucun auteur ne mit de plus chers intérêts sur les chances d'une représentation. Un succès, en ranimant toutes les espérances de M. de Belloy, lui aurait permis de rester dans sa patrie, de l'aveu même de

Digitized by Google

son oncle qui, en possession d'une lettre de cachet, était obligé de n'en point faire usage tant que son neveu ne monterait point sur la scène comme acteur: une chute, au contraire, le privait de toutes ressources, et le renvoyait comédien dans un climat contraire à sa santé. Si on n'oublie pas combien M. de Belloy chérissait sa patrie et la gloire, on se fera une idée de tout ce qu'il dut souffrir en voyant le public repousser son premier essai. On suppose que son oncle contribua à accélérer la chute de cette tragédie; et l'auteur, qui restait inconnu même à ses anciens amis, qui par conséquent n'avait ni protecteurs ni partisans, ne put rien opposer à la cabale, en admettant qu'il y en eût une. La fierté de son âme fut sa seule ressource; malgré les instances des comédiens, il ne voulut pas tenter le sort d'une seconde représentation, et il retourna en Russie remplir les engagemens qu'il avait contractés.

M. de Belloy défendit sa pièce, dans une lettre qu'il adressa à M. de Voltaire; mais toutes les raisons qu'un auteur trouve avec abondance pour justifier ses conceptions, ne peuvent faire illusion sur le défaut principal de cette tragédie. Titus est plus que clément, il est faible; et M. de Belloy aurait dû savoir que si tous les cœurs applaudissent, dans *Cinna*, à la clémence d'Auguste, c'est que tous les esprits se rappellent qu'Auguste savait se venger, et d'une manière terrible. Si Emilie pousse Cinna au meurtre d'Auguste, sa main doit être la récompense du meurtrier triomphant; dans la supposition contraire, elle mettra sa gloire et son bonheur à périr avec lui. Vitellie, au contraire, aime Titus qui n'en sait rien; c'est par jalousie qu'elle médite de le faire assassiner, et elle confie le soin de ce meurtre à un homme qui est amoureux d'elle, mais qu'il lui est impossible de payer de retour; combinaison fausse, qui empêche de s'intéresser à aucun personnage, parce qu'il n'en est aucun qui, même en accomplissant tout ce qu'il médite, puisse arriver à un résultat qui satisfasse le spectateur. Ajoutons qu'entre *Titus* et *Cinna* il y a cette grande différence théâ-

Digitized by Google

trale, que dans *Titus* on ne sait où aboutirait le succès de la conspiration, et que dans *Cinna* il n'est question de rien moins que de rétablir cette immense et vieille république romaine, dont les souvenirs sont encore récens. Au reste, la tragédie de *Titus* est écrite avec pureté, souvent même avec élégance, et fait regretter que M. de Belloy ait été assez infortuné pour ne pouvoir suivre, dès ce moment, une carrière dans laquelle il devait s'illustrer. La scène entre Titus et son favori qui a conspiré contre lui, est fort belle, et les amateurs des lettres en ont retenu ces vers imités de Métastase, mais que le traducteur a embellis.

Siam'soli, il tuo sovrano
Non è presente; apri il tuo core a Tito,
Confida all' amico; io ti prometto
Qu'Augusto nol' sapra.

Nous sommes seuls ici; César n'y veut point être;
Ne vois qu'un tendre ami, ose oublier ton maître;
Dans le fond de mon cœur viens épancher le tien;
Sois sûr qu'à l'empereur Titus n'en dira rien.

La mort de son oncle permit à M. de Belloy de revenir à Paris plutôt qu'il ne s'y attendait; le souvenir des bienfaits qu'il en avait reçus, lui eût fait désirer de n'y rentrer jamais à ce prix; car il ne fut point ingrat. Il était persuadé d'ailleurs que son oncle n'avait jamais cessé de l'aimer, et que dans les persécutions qu'il lui suscita, le chagrin de l'espérance trompée l'animait plus que tout autre sentiment.

Dans son premier voyage à Paris, M. de Belloy avait eu plus d'une occasion de remarquer que le goût du public s'éloignait de cette noble simplicité qu'on admirera éternellement dans Corneille et dans Racine; le développement des passions ne suffisait plus à des spectateurs blasés, et les auteurs trouvaient plus facile d'accumuler des coups de théâtre que des beaux vers. On oubliait que les coups de théâtre n'ayant de mérite que celui de la nouveauté, puisque leur effet dépend de la surprise, il arriverait que

Digitized by Google

les faiseurs de pantomimes et de mélodrames useraient promptement ce ressort, et parviendraient, ainsi qu'on peut s'en convaincre aujourd'hui, à mettre toutes les grandes situations de toutes les tragédies modernes dans une pièce des boulevards ; au lieu que les beaux vers et le développement des passions ne vieillissent jamais. Dans sa tragédie de *Zelmire*, M. de Belloy se conforma au goût du public de son temps; aussi obtint-il le succès le plus décidé; l'impression fut si forte à la première représentation, qu'un spectateur avertit un des personnages en scène qu'il se trompait en prenant son assassin pour son libérateur, et son épouse pour son assassin. Nous le répétons, ces surprises, ces effets qui dépendent entièrement d'un jeu de théâtre, sont usés aujourd'hui, même pour le peuple, et c'est ce qui nous a engagés à ne point admettre dans ce recueil, *Zelmire*, qui ne roule que sur un fracas d'événemens bizarres appuyés sur des suppositions incroyables. Toutes ces pièces, qui finiraient à chaque scène si un seul des personnages s'avisait de dire ce qu'il doit raisonnablement penser dans la situation où il se trouve, ne passeront jamais à la postérité, quoique souvent les contemporains leur prodiguent des applaudissemens d'abord refusés à *Athalie*.

Le succès de la tragédie de *Zelmire* fut trop brillant pour que l'auteur pût rester caché sous le nom qu'il avait pris : on connut sa famille, ses torts, ses malheurs, ses qualités dignes d'un meilleur sort, et plusieurs seigneurs voulurent se l'attacher. M. de Belloy oublia qu'être homme de lettres c'est avoir une qualité et non un état, et que la prétendue indépendance d'un poète sans fortune est peut-être le plus dur de tous les esclavages ; il refusa cette aisance qu'il aurait trouvée dans la maison d'un protecteur qui, en lui donnant un titre, ne cherchait suivant l'usage qu'une occasion de lui être utile. Les événemens lui prouvèrent qu'il avait fait un faux calcul. L'inquiétude continuelle du lendemain lui fut mille fois plus pénible que n'aurait pu l'être pour lui le travail léger attaché au secrétariat

Digitized by Google

d'un grand seigneur, puisque ces secrétariats n'étaient et ne pouvaient guères être que des bénéfices sans charge. Il est toujours malheureux d'être réduit à fonder son existence sur les productions de son esprit; mais quand on se livre à un pareil sort par choix, il faut du moins savoir le supporter sans murmure: M. de Belloy ne se plaignit jamais.

Le maréchal de Duras, désirant le servir selon ses goûts, lui donna l'idée de traiter le *Siége de Calais*, sujet digne d'être proposé par un ancien Français à un auteur qui ne mettait que la gloire de sa patrie au-dessus du besoin d'une grande gloire personnelle. Les représentations de cette tragédie font époque dans la politique plus encore que dans la littérature.

Depuis long-temps une secte qui gouvernait l'opinion publique, s'occupait sans relâche de tourner l'admiration nationale vers les étrangers, et de jeter du ridicule sur toutes nos institutions; les hommes qui, par leur naissance et leurs places, étaient intéressés à s'opposer à cette fausse direction de l'esprit public, la secondaient avec un zèle vraiment inconcevable; un faux enthousiasme pour l'humanité entière brisait les liens qui attachent l'homme à sa famille et le citoyen à son pays; l'héroïsme militaire n'était pas même à l'abri de la raison de ce temps-là, et c'était une chose à-peu-près convenue, qu'à moins d'être Grec, Romain ou Anglais, c'était une folie que de se piquer de sentimens généreux. La tragédie du *Siége de Calais* alla chercher au fond des cœurs tout ce qu'il y avait encore d'amour de la patrie; les Français paraissaient à-la-fois enchantés et surpris de retrouver en eux une admiration pure pour l'héroïsme de leurs ancêtres, et cette vive admiration leur faisait sentir qu'ils n'étaient pas aussi dégradés qu'on avait essayé de leur faire croire. Les militaires sur-tout se firent un point d'honneur de protéger cette tragédie; on la joua dans tous les corps; les soldats en déclamaient les plus beaux vers; elle fut représentée au Cap-Français, où M. le comte d'Estaing la fit imprimer

Digitized by Google

et distribuer *gratis*; en un mot, l'enthousiasme fut tel, qu'on ne permettait aucune discussion sur le mérite littéraire de l'ouvrage, et, politiquement, les enthousiastes raisonnaient mieux que les critiques. Mais les apôtres de la philosophie moderne ne perdirent pas courage; ils savaient, par expérience, que des écrits peuvent changer le caractère d'une nation, en détruisant peu-à-peu les anciennes bases de la morale, en donnant à chacun le courage de se livrer à ses passions et de les justifier, tandis que les plus belles tragédies du monde ne rétablissent rien quand une fois les mœurs sont perdues. Ils travaillèrent avec tant d'activité, qu'en peu de temps il fut ridicule d'admirer *le Siége de Calais*; et du moment que les prétendus oracles du goût eurent décidé que les vers étaient durs, on devine bien que personne n'osa plus les citer pour les sentimens patriotiques qu'ils exprimaient si bien. M. de la Harpe, dans son cours de littérature, dit, en parlant du succès extraordinaire du *Siége de Calais* : « Je me souviens » que c'était un des reproches qui venait le plus souvent » à la bouche de Voltaire, et l'un des souvenirs qui lui » donnaient le plus d'humeur. » L'humeur du vieillard de Ferney fut partagée par tant de personnes, que M. de Belloy crut nécessaire, pour sa tranquillité, de désavouer publiquement toute application des vers suivans :

Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde;
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité
Pour ne la point servir dans leur propre cité:
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

Nous ne voulons point accuser; nous sommes historiens, nous devons rapporter les faits en ayant soin de les appuyer sur des preuves irrécusables. Pour bien connaître le parti qui ne put voir qu'avec humeur le succès du *Siége de Calais*, il ne suffit pas de la phrase que nous venons d'extraire du *Cours de littérature*. Diderot, en

Digitized by Google

rendant compte du salon de l'année 1767, parle ainsi de l'apothéose de M. de Belloy, gravure de M. Lempereur. « Quant à l'apothéose de M. de Belloy, tant que » Voltaire n'aura pas vingt statues en bronze et autant en » marbre, il faut que j'ignore cette impertinence. C'est » un médaillon présenté au génie de la poésie pour être » attaché à la pyramide de l'immortalité. Attache, attache » tant que tu voudras, pauvre génie si *vilement* employé; » je te réponds que le clou manquera, et que le médaillon » tombera dans la *boue*. Une apothéose! et pourquoi? » pour une mauvaise tragédie (*le Siége de Calais*) sur un » des plus beaux sujets et des plus féconds, d'un style » boursouflé et barbare, morte à n'en jamais revenir. » Cela fait hausser les épaules. Pour le portrait de de » Belloy, mauvais de tout point. J'en suis bien aise. »

Conçoit-on une si grande colère pour une gravure? Comment Diderot pouvait-il pousser la haine contre un homme qui n'avait jamais offensé personne, jusqu'à se réjouir de ce que son portrait était manqué? L'amour des lettres ne produit ni tant d'animosité, ni tant de petitesse; nous laissons à la sagacité du lecteur le soin de découvrir le sentiment qui guidait le critique philosophe.

Louis XV qui, en 1758, avait fondé une médaille pour les auteurs qui obtiendraient trois succès au théâtre, voulut que *le Siége de Calais* fût compté pour deux à M. de Belloy; il est le seul qui ait obtenu cette distinction, et le seul aussi à qui la médaille ait été accordée. On sait que la ville de Calais l'adopta pour citoyen, et lui en fit parvenir le titre dans une boîte d'or aux armes de la ville, avec cette inscription :

Lauream tulit, civicam recipit.

Malgré ces distinctions si douces quand elles sont méritées, M. de Belloy éprouvait tous les désagrémens attachés à la pauvreté; aussi cette grosse partie du public qui ne conçoit jamais qu'un écrivain serve sa patrie sans calcul, fut toute surprise de voir l'auteur du *Siége de*

Digitized by Google

Calais réduit, pour vivre, à faire imprimer *Gaston et Bayard* et *Gabrielle de Vergy* avant la représentation. La même nécessité l'avait contraint à livrer à l'impression plusieurs mémoires historiques, faits avec beaucoup de soin, sur la maison de Coucy, sur la dame de Fayel, et sur Eustache de Saint-Pierre, cet étonnant bourgeois dont on niait l'existence depuis qu'on ne se sentait plus la force de l'admirer. C'est ainsi que M. de Belloy, pour se procurer des ressources présentes, ôtait à ses tragédies le charme si puissant de la nouveauté, et se privait d'une partie des avantages qu'elles lui promettaient à la représentation. On demandera comment la cour, si prodigue envers des écrivains qu'elle redoutait, négligeait un auteur qu'elle avait si bien accueilli? C'est qu'il vivait solitaire, qu'il forçait à l'estime, et que de toute éternité les grâces appartiennent à ceux qui amusent ou qui flattent. Louis XV, seul véritable protecteur de M. de Belloy, ne connaissait pas la position malheureuse de cet écrivain; des détails de ce genre ne peuvent arriver jusqu'à ceux qui gouvernent que par un intermédiaire; et en pareille circonstance, les amis les plus zélés se taisent lorsqu'ils sont puissans en fortune et en crédit, car que pourraient-ils dire qui ne les accusât eux-mêmes d'égoïsme, ou tout au moins d'indifférence? On avait créé pour le gentil Bernard la charge de secrétaire des dragons aux appointemens de vingt mille livres; il était dans l'ordre que les ministres ne trouvassent rien pour l'austère et patriote de Belloy.

Le succès de *Gaston et Bayard* lui ouvrit les portes de l'académie, et le rappela au souvenir du roi qui lui accorda de nouvelles grâces; mais toutes ces faveurs réunies ne lui procurèrent jamais cette aisance dont il avait plus besoin que personne, le séjour qu'il avait fait en Russie ayant altéré sa santé. Il travailla toujours au milieu des privations et des souffrances, et toujours ses écrits eurent pour but d'apprendre à ses concitoyens à aimer leur patrie, à s'estimer assez pour mériter l'estime de l'Europe. Toutes les fois qu'on veut juger M. de Belloy

Digitized by Google

comme auteur, on ne peut s'empêcher de l'estimer comme particulier, de l'admirer comme Français; sa réputation eût été égale à ses vertus, si, par sa conduite et ses principes, il n'eût pas fait un si grand contraste avec le parti dominant des hommes de lettres de son siècle.

La tragédie de *Gabrielle de Vergy* arrivait à son tour et devait procurer un nouveau triomphe à l'auteur; malheureusement pour lui mademoiselle Clairon ayant quitté le théâtre, il n'osa confier le rôle de Gabrielle à des actrices dont la réputation n'était pas encore assurée; il préféra faire jouer *Pierre le Cruel*. Une représentation tumultueuse, des plaisanteries aussi ignobles que déplacées, et qui, pour ceux mêmes qui les faisaient, ne pouvaient avoir de mérite que s'ils supposaient entièrement dépourvu de bons sens un auteur qui avait donné des preuves de talent et de combinaison; en un mot, tout ce que l'envie humiliée de longs succès peut inventer, se réunit pour accélérer la chute de cette tragédie qui a été accueillie depuis la mort de l'auteur, quoiqu'elle ne mérite point de passer à la postérité. On y trouve souvent de beaux vers, des tirades pleines de mouvement, et toujours cette expression d'amour de la patrie qui distingue M. de Belloy. Lorsque Blanche de Bourbon, mariée à Pierre le Cruel, raconte ses malheurs à Edouard, elle s'écrie :

Ah! prince qu'à ma sœur je dois porter envie!
Elle mourra Française au sein de sa patrie :
Et moi, dans d'autres cours destinée à régner,
L'hymen m'offrait par-tout mon malheur à signer.
. . . . . .
Cet hymen dont Paris chantait les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires;
La cour, le peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche, en tremblant, mon sort dans les yeux de son roi :
Il me jette un regard, mais un regard farouche,
Sourit du froid serment qui tombe de sa bouche;
Sort du temple, et soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à la cour et me fuit pour jamais.
. . . . . .
De prisons en prisons cachée à sa famille,

Digitized by Google

Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre . . . et ne l'eus pas toujours.

Il y a peu de scènes d'exposition qui offrent plus d'intérêt; cet intérêt ne se soutient pas, et c'est la faute de l'auteur qui, ayant voulu réunir trop de grands personnages, n'a pu les subordonner assez les uns aux autres pour qu'ils ne se nuisissent pas. L'admiration, comme la sensibilité, s'affaiblit en se partageant; cette réflexion n'avait point échappé à Corneille. Pierre-le-Cruel, abandonné de tout le monde, trouve un serviteur qui lui est resté fidèle, il s'écrie :

. . . . . Il est un cœur que j'ai pu conserver ! . . .
J'en avais tant, hélas ! dont j'ai su me priver.
Ils volaient au-devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en suis vu l'amour et l'espérance :
J'aurais pu, répondant à leurs tendres souhaits,
Compter autant d'amis que j'avais de sujets.

Ce regret d'un tyran, forcé de faire un retour sur lui-même, est plein de vérité et d'une simplicité d'expression qui ajoute à son effet. Lorsque Pierre-le-Cruel se voit libre de tout danger, il se croit dégagé de toute reconnaissance, et demande à Edouard son bienfaiteur de quel droit il ose le rappeler à son devoir; celui-ci lui répond :

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie !
Tu m'oses demander quel droit m'amène ici ?
Je suis fils d'un monarque, et je vins comme ami
Pour t'offrir un secours dont je te croyais digne ;
Tu nous fais à tous deux l'affront le plus insigne :
La vengeance est son droit, le mien, et je m'en sers ;
Je puis combattre un roi, j'en ai mis dans mes fers.
Mais aux droits de mon père, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnaissance :
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi :
Songe au temps où tu vins, plein de honte et d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne et du mépris du monde,
N'ayant dans l'univers d'autre asile que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un pêcheur,
Et par-tout repoussé par la haine et l'horreur :
Tu pleuras à mes pieds. Ton malheur sans courage
D'un bonheur insolent devait m'être le gage.

Digitized by Google

La fin de cette tirade est fort belle, et fait regretter qu'il y ait un peu d'embarras dans le commencement.

M. de Belloy ne se fit aucune illusion sur les motifs qui avaient décidé la chute de sa tragédie ; aussi ne voulut-il point permettre une seconde représentation ; mais il n'eut pas la force de cacher le découragement qu'il éprouvait. Il languit deux années encore, incapable d'aucun travail suivi, comptant les amis qui le négligeaient, et leur pardonnant avec cette facilité qui prouve combien peu on tient à la vie. Il mourut le 5 mai 1775, sans avoir vu représenter à Paris *Gabrielle de Vergy* qui avait eu le plus grand succès sur le théâtre de Rouen. Il dut à Louis XVI de ne manquer d'aucun secours dans sa dernière maladie.

La place de censeur de la police lui avait été offerte une année avant sa mort ; malgré ses besoins, il la demanda pour le fils de Crébillon qui l'avait occupée long-temps, et il réussit à la lui faire obtenir. On ne peut que louer l'extrême délicatesse de M. de Belloy ; mais il est étonnant qu'on regardât un place pareille comme une partie de succession, et plus étonnant encore qu'on érigeât en censeur l'auteur des *Egaremens du cœur et de l'esprit*, du *Sopha* et de *Ah ! quel conte !*

On a reproché à M. de Belloy beaucoup d'amour propre, reproche que les hommes vains pour de petites choses adressent volontiers aux écrivains qui discutent contre eux avec tout l'avantage que donnent des études profondes dirigées sur un seul objet. M. de Belloy a fait un traité sur la langue et la poésie françaises, et un essai sur l'art dramatique qui ne laissent aucun doute sur ses connaissances en littérature ; le théâtre des Grecs lui était aussi familier que le théâtre de Corneille et de Racine ; l'estime qu'il avait pour ces deux grands tragiques fait croire qu'il les aurait pris constamment pour modèles, s'il fût né dans un temps où il était permis de les préférer à tout ; mais la scène avait déjà perdu de sa simplicité à l'époque à laquelle il travailla, et il n'était pas assez in-

Digitized by Google

dépendant par sa fortune, pour risquer de lutter contre le goût dominant. Il le suivit au contraire avec toute la force de son génie; ses combinaisons se dirigèrent vers ce qu'on appelle les coups de théâtre; ce fut un malheur, il pouvait mieux.

Il évita de prendre parti dans les querelles littéraires qui devaient avoir une si grande influence sur la politique et la religion; tous ses vœux se bornaient à voir les apôtres de la tolérance mettre à leur usage les maximes qu'ils débitaient; il désirait encore que les philosophes ne fussent ni persécutés, ni persécuteurs; c'était beaucoup vouloir. Mais il croyait par-dessus tout qu'il faut aimer sa patrie. Avec un sentiment si vif et si constant sur cet objet, si aucune secte ne put l'attirer à elle, ne faudrait-il pas en conclure que parmi toutes les sectes qui divisaient alors la France, M. de Belloy n'en avait reconnu aucune qui fût véritablement française; alors on peut dire de lui qu'il devina comme l'histoire prononcera un jour.

ANNONCE.

Annales du Muséum d'Histoire naturelle, 10e. cahier. Ce numéro, composé de six mémoires sur les diverses parties de l'Histoire naturelle, est terminé par une lettre écrite du Pérou, le 25 nov. der., par M. *A. de Humboldt.*

Parmi les mémoires, on distinguera celui de M. *Cuvier*, sur le laplysie, vulgairement appelé lièvre-marin. L'histoire de ce singulier mollusque, traitée à fonds, est accompagnée d'une critique très-curieuse; et son anatomie examinée dans tous les détails, peut servir de type et d'objet de comparaison pour les autres animaux de la même famille. Les figures sont gravées avec soin par M. *Cloquet*, et d'après les dessins que M. *Cuvier* a faits lui-même en étudiant des laplysies vivantes, et en disséquant leurs organes.

Il paraît régulièrement tous les mois un cahier de cet ouvrage contenant 10 à 12 feuilles d'impression et 5 à 6 planches, pour lequel on souscrit pour six mois, à raison de 27 fr. et de 48 fr. pour l'année. A Paris, chez les frères *Levrault*, libraires, quai Malaquai; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Nous n'avons rien de très-important à apprendre à nos lecteurs, mais nous sommes dans l'attente des plus grandes nouvelles. Il faut rendre cette justice au gouvernement français; il a soin de nous instruire de tous les faits dont la publicité peut se concilier avec le secret nécessaire à de vastes opérations. Dans une grande crise, l'énergie publique a besoin de cet aliment. On a besoin de suivre de sa pensée, de ses vœux, et en quelque sorte de ses regards, un cours d'objets auxquels on a attaché ses affections. De là se produit cet enthousiasme qu'on appelle esprit public; et de l'esprit public le courage dans les dangers, la patience dans les revers, l'obstination dans les difficultés. De là se produit encore la véritable gloire. Elle appartient particulièrement aux braves qui, en combattant en présence de leurs chefs, savent qu'ils combattent encore en présence de la patrie.

Réglée par une juste prudence, cette publicité donnée à tous les faits importans, n'a pas seulement l'effet de nourrir le patriotisme, elle nous prévient encore contre toutes les fausses rumeurs que se plaisent à répandre une certaine pétulance de curiosité, ou l'absurdité d'une certaine malveillance. Nous ne savons à laquelle de ces deux sources il faut faire remonter les bruits qui ont circulé cette semaine. Selon ces bruits, les Anglais qui tremblent chez eux pour leur propre sûreté, allaient débarquer cent mille hommes sur nos côtes : la Russie fesait embarquer cinquante mille hommes pour s'y joindre; le roi de Prusse, de son côté, renforçait ou mettait en mouvement toutes ses armées. Encore une fois, nous ne pouvons dire quelle espèce de sentiment préside à de pareilles inventions. Ce que nous savons au moins, c'est que, dans tous les temps, l'esprit humain a montré le même travers. Rapporte-t-on à Rome que les villes de Trèves et d'Autun viennent de prendre les armes? ce sont aussi-

Digitized by Google

tôt soixante-quatre villes des Gaules ; ensuite c'est la Germanie entière qui ne peut s'empêcher de suivre leur exemple ; bientôt les Espagnes elles-mêmes chancellent. Tacite, qui rapporte ce trait, observe que tandis que l'homme de bien (*optimus quisque*) s'affligeait du sort qui menaçait l'Empire, un grand nombre, en haine des choses présentes et dans le délire d'un changement, avaient l'absurdité de se féliciter de leurs propres périls. *Multi, odio præsentium et cupidine mutationis, suis quoque periculis lætabantur.*

Laissons à des insensés le vœu de leur honte et de leur propre destruction. Il n'y a nulle apparence que cent mille Anglais veuillent venir se faire pêcher sur nos côtes. Pour ce qui est des puissances médiatrices, tout nous paraît encore dans le même état d'obscurité. Ce n'est pas que les partisans de l'Angleterre ne continuent à s'agiter. Un ancien disait qu'un âne chargé d'or, trouverait le moyen d'entrer dans une place assiégée. Hélas ! il s'en trouve aussi quelques-uns qui trouvent le moyen d'entrer jusques dans les cabinets. Dernièrement c'était le Danemarck que l'Angleterre exerçait aux hostilités ; aujourd'hui c'est le Portugal qu'elle met en scène. Quelqu'un pourrait-il nous dire la cause de l'animosité portugaise ? Il est admis de nous faire beaucoup de reproches. On ne dira pas au moins que c'est la France qui a mis le Portugal sous le joug de son commerce, qui lui a ôté sa domination de l'Inde, et qui menace ses possessions du Brésil. Eh quoi ! n'est-ce pas assez pour les Portugais, d'avoir cédé à la Grande-Bretagne le sceptre des mers, de lui avoir abandonné la possession de l'Inde, et d'être parvenus progressivement jusqu'à lui être soumis à Lisbonne même ? Prétendent-ils mettre à défendre leur servitude le même courage qu'ils ont mis autrefois à défendre leur domination ? Admirable dévouement de ces vignerons de l'Angleterre qui, dans leur fidélité domestique, ont jugé à propos de lui consacrer leurs services et leurs vins, pour ne recevoir en retour que ses marchandises et ses ordres !

Digitized by Google

Non bene ripæ creditur. On se demande en Europe quel moyen le Portugal peut avoir pour entreprendre une guerre contre la France. On se demande comment l'Angleterre défendrait aujourd'hui le Portugal, qu'elle n'a pu défendre précédemment. Questions frivoles. Il importe à l'Angleterre de causer du bouleversement, et non pas de faire des victimes. Le soin d'occuper une armée ennemie tient dans sa politique bien plus de place, que celui de conserver un allié. Et puis compte-t-on pour rien le prétexte de dénoncer de nouveau à l'Europe l'ambition de la France !

Il nous paraît décidé auprès de certaines personnes, que la France doit être coupable de toutes les insultes qu'on lui fait et de toutes les guerres qu'on lui déclare. Nous sommes loin de vouloir contrarier ces personnes dans leur résolution. Il nous paraît au moins ridicule de prendre pour termes de comparaison les Romains et Alexandre. Il y a assez long-temps que la France subsiste pour avoir déjà envahi le monde, si sa propension ou son pouvoir étaient de l'envahir. Les Romains n'attendirent pas quatorze siècles pour mettre dans leurs mains la domination de l'Univers. Pour ce qui est d'Alexandre, l'histoire ne nous dit pas que le chef des Macédoniens ait attendu que les peuples accumulassent envers lui outrage sur outrage. Il n'attendait pas que les Grecs et les Perses retirassent de chez lui leurs ambassadeurs; que les Indiens eussent pris ses vaisseaux sur les mers, et mis les marchands de Macédoine en captivité. Enfin, nous n'avons trouvé nulle part qu'il eût allégué l'infraction des traités, quand il allait porter la guerre jusques dans les forêts de la Scythie, chez des peuples qui n'avaient pas même entendu parler de lui.

On excite toute l'Europe contre la France. Dans quel temps sommes-nous ! Lorsque la France, armée contre l'ordre social, lui envoyait ses maximes conquérantes et ses principes dévastateurs; que l'Europe eût cherché à repousser par les armes ses armes et sa doctrine; qu'une

Digitized by Google

même crainte eût fait naître par-tout une même énergie ; tout était juste alors, tout était sensé. Mais aujourd'hui, qu'on mette à l'adresse de la révolution finie la déclaration de guerre qui fut envoyée à la révolution naissante ; qu'on tente contre des soldats aguerris, des efforts qui furent impuissans contre des soldats de nouvelle levée ; qu'on veuille obtenir, pour les passions de l'Angleterre, ce qui ne put être obtenu pour les intérêts de tout l'ordre social ; enfin, que la France, armée pour la défense de l'Europe, éprouve la même irritation que lorsqu'elle était armée pour sa ruine : voilà franchement ce qu'il nous est impossible de prévoir ou de concevoir.

Les Anglais disent que l'Europe est dans un grand danger. Nous sommes loin de le contester. Si, dans cette noble lutte qu'elle a entreprise, la France vient à succomber ; s'il s'établit que l'Angleterre, inattaquable à Gibraltar, à Malte, dans l'Inde, et sur les mers, est encore inaccessible sur son propre sol, toutes les nations peuvent commencer à lui préparer leurs tributs. Il n'y a plus dans l'Europe qu'une seule puissance et une seule domination.

Mais ce n'est pas le seul danger qui menace l'Europe. Quand des fourmis attaquent une habitation, elles parviennent quelquefois à l'envahir. Dans un temps où les petites passions se mettent si facilement à la place des véritables intérêts, dans un temps renommé par des milliers de contre-sens et de bévues, il est impossible de bien déterminer le succès qui peut être accordé à une fourmillière de petites intrigues et de petites haines. La guerre contre l'Angleterre absorbe déjà nos moyens ; elle est égale à nos forces. D'autres guerres qui s'y ajouteraient, auraient nécessairement pour effet d'exciter tous nos moyens de défense, de nous jeter dans des mesures extrêmes, et dans des routes inaccoutumées ; de nous forcer ainsi à une sorte d'assaut contre les puissances qui nous auraient provoqués, et de les exposer à toutes ses suites : voilà le véritable danger de l'Europe. Ses ennemis, c'est cette tourbe d'agitateurs qui vont semant par-tout la division et

le

Digitized by Google

le trouble. On dit que la France a tramé l'envahissement de l'Europe : si cela est, elle a de grandes obligations aux hommes; il est impossible de conduire mieux qu'ils ne font une trame de désolation générale et de bouleversement.

On a parlé, dans les papiers publics, du bombardement d'Alger par lord Nelson. Nous ne savons exactement ni la réalité du fait, ni la réalité des causes. Nous croyons cependant nous souvenir que les Algériens avaient voulu, non pas comme on l'a dit, s'emparer de la frégate anglaise, mais seulement la visiter. Dans ce cas, ils n'ont fait qu'exercer à l'égard des Anglais le droit que ceux-ci exercent tous les jours. La violence qu'on se serait permis contr'eux, serait donc une violation de tout droit des gens; ce serait une violation même du traité que les Anglais ont avec cette puissance, et dans lequel le droit, non pas de fouille, mais au moins de visite, est positivement énoncé.

—Nous n'avons rien à dire de l'Espagne, mais comme depuis quelques semaines elle est l'objet de beaucoup de conversations, on sera peut-être bien aise de connaître la nature de nos rapports avec elle. Voici un extrait et du pacte de famille, et de son dernier *traité* avec nous.

Le traité du pacte de famille contient 28 articles. Par l'article premier, les deux rois stipulent qu'ils regarderont à l'avenir, comme leur ennemie, toute puissance qui le deviendra de l'un ou de l'autre des souverains contractans.

L'article 4 porte que, quoique cette garantie inviolable et mutuelle doive être soutenue de toute la puissance des deux rois, leurs majestés ont jugé à propos de fixer les premiers secours à fournir de part et d'autre.

Les articles 5, 6 et 7 déterminent la qualité et la quantité de ces premiers secours. Ils consistent en vaisseaux et frégates de guerre, et en troupes de terre, tant d'infanterie que de cavalerie.

Par l'article 9, il est convenu que la puissance requérante pourra envoyer un ou plusieurs commissaires pour s'assurer que la puissance requise a rassemblé, dans le temps fixé, les secours qui ont été stipulés.

Les articles 10 et 11 portent que la puissance requise ne pourra faire qu'une seule et unique représentation sur

Digitized by Google

l'usage des secours qu'elle fournira à la puissance requérante.

Par les articles 12 et 13, il est stipulé que la demande du secours suffira pour constater d'une part le besoin de le recevoir, et de l'autre l'obligation de le donner. Ainsi on ne pourra, sous aucun prétexte, en éluder la prestation; et sans entrer dans aucune discussion, le nombre stipulé des vaisseaux et de troupes à fournir sera regardé, trois mois après la réquisition, comme *appartenant en propriété* à la puissance requérante.

L'article 16 porte qu'indépendamment de ces secours, l'intention de LL. MM. est que la guerre, se déclarant pour ou contre l'une des deux, doit devenir personnelle à l'autre, etc. Et l'article 17, qu'elles n'écouteront ni ne feront de proposition de paix que conjointement, et que les deux monarchies se promettent d'agir comme ne formant qu'une seule et même puissance.

Voilà une première base de nos rapports avec l'Espagne. On peut y ajouter la suivante:

Traité d'alliance offensive et défensive entre la République française et le roi d'Espagne, conclu à Saint-Ildéphonse, le 19 août 1796.

Par l'article 2, les puissances s'engagent à se secourir mutuellement sur leur réquisition.

Par l'article 3, la puissance requise mettra à la disposition de la puissance requérante, 15 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 4 corvettes, qui seront rassemblées par la puissance requise dans celui de ses ports qui aura été désigné par la puissance requérante.

L'article 5 ajoute 18,000 hommes d'infanterie et six de cavalerie.

L'article 7 porte que ces forces pourront être employées par la puissance requérante aux expéditions qu'elle jugerait à propos d'entreprendre, sans être tenue de rendre compte des motifs qui l'auraient déterminée.

Par l'article 9, les troupes et navires demandés resteront à la disposition de la puissance requérante, pendant toute la durée de la guerre, sans que, dans aucun cas, ils puissent être à sa charge.

L'article 10 stipule que la puissance requise remplacera sur-le-champ les navires de son contingent, qui se perdraient par des accidens de terre ou de mer, etc., etc.

Signé PÉRIGNON, *et Principe de la* PAZ.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 22 *août*.

Au dernier levé du roi, M. Monroe, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique, a présenté ses lettres de créance. S. M. reçut plusieurs adresses patriotiques. Après le lever, M. Charles Yorke, qui remplace lord Pelham comme secrétaire d'état, a prêté le serment usité, ainsi que M. Bragge, nommé secrétaire du département de la guerre, à la place de M. Yorke. On dit qu'il y aura d'autres changemens dans le ministère.

Le général Tarleton est parti pour l'Irlande, où les craintes ne sont pas entièrement dissipées. Pour rétablir entièrement le calme, on fait passer des renforts dans les principales villes des comtés dans lesquelles s'est manifesté des dispositions à l'insurrection. Le gouvernement vient d'envoyer une escadre à Cork, pour empêcher toute communication de cette partie occidentale de l'Irlande avec l'ennemi.

On continue de prendre des mesures pour mettre cette île à l'abri d'une invasion. Trois escadres de chaloupes canonnières sont stationnées près des côtes du comté de Sussex. Près de six mille hommes travaillent tous les jours aux fortifications de Chatam. On vient de lancer dans ce dernier port un vaisseau de ligne de 74 canons; on en construit un autre de la même force.

Un journal annonce, d'après une lettre du rédacteur du *Courier de Madras*, sous la date du 17 février, que le gouverneur anglais de l'île de Ceylan a déclaré la guerre au roi de Candi, et a sollicité près de notre régence de Madras des secours en hommes et en argent, mais qu'il n'en a reçu aucune réponse favorable.

La Haye, 1^er^. *septembre*.

On a lancé le 30, des chantiers de Roterdam, quatre bateaux plats; dans peu de jours il en sera lancé vingt-quatre à trente autres, auxquels on met la dernière main. On porte à cent vingt le nombre de ceux qui sont en construction sur les divers chantiers de la république.

Les Hollandais qui ont des fonds dans la banque d'Angleterre ont été prévenus que, pendant la guerre, ils n'en recevront plus les intérêts.

Digitized by Google

L'amirauté anglaise vient de prononcer la confiscation des bâtimens hollandais capturés par les vaisseaux anglais; elle a même ordonné la confiscation d'un de ces navires, qui était entré en relâche à Ramsgate, pour cause d'avarie, avant la déclaration de guerre.

Nos négocians ne se servent plus que du pavillon américain pour leur commerce avec le pays étranger; c'est le seul qui n'éprouve pas de vexation de la part des Anglais; aussi arrive-t-il journellement des vaisseaux des États-Unis, qui retirent de grands bénéfices des circonstances actuelles.

Le plus fameux de nos poètes bataves modernes, le citoyen Noomsa, à qui nous devons de bonnes traductions des pièces françaises et anglaises, appropriées au théâtre hollandais, et qui lui-même en a composé un grand nombre qu'on joue tous les jours, vient de mourir à l'hôpital d'Amsterdam, réduit à la plus grande misère.

Des bords du Mein, 1^er^. septembre.

Il est passé ici hier un courrier suédois qui se rend, dit-on, à Paris. Le roi de Suède est toujours attendu ici pour le 6 de ce mois. Le voyage de S. M. est de pur agrément.

La gazette de Hambourg parle de nouveau d'un courrier parti de Berlin avec une lettre de S. M. le roi de Prusse pour l'empereur Alexandre. Cette correspondance directe entre les deux jeunes monarques annonce assez l'harmonie qui règne entr'eux, et leur accord sur les principes politiques qui dirigent en ce moment les principales cours du Nord. On s'attend à voir paraître dans peu le résultat des décisions que ces deux souverains ont prises de concert pour prévenir les malheurs dont l'Europe est menacée si la guerre continue.

— L'article suivant a été affiché à la bourse de Stockholm, par ordre du gouvernement.

« Lors de son départ pour l'Egypte, Bonaparte ayant rencontré dans la Méditerranée six bâtimens marchands suédois, destinés pour Naples, fit venir à son bord les six capitaines, et ayant trouvé leurs papiers en règle, leur représenta que, pour ôter aux Anglais la connaissance de sa marche, il devrait les obliger à suivre sa flotte; mais que, ne voulant pas leur causer un dommage et un retard aussi considérables, il leur demandait seulement leur parole d'honneur qu'ils entreraient dans le port de Cagliari

Digitized by Google

en Sardaigne, et qu'ils y resteraient quelques jours, afin de lui donner le temps de faire route : les capitaines en donnèrent leur parole, et observèrent exactement leur engagement. »

Vienne, 25 *août*.

Le chargé d'affaires d'Angleterre a notifié à notre gouvernement, que comme l'Elbe et le Weser étaient fermés, les négocians anglais se proposaient d'envoyer par la Méditerranée à Trieste, un convoi de bâtimens marchands, avec les productions des Indes orientales, telles que café, sucre, indigo, etc., pour l'approvisionnement des états autrichiens. Il a été répondu au chargé d'affaires, que comme Trieste était un port franc et que la plus stricte neutralité avait été adoptée, on ne ferait aucune difficulté de recevoir le convoi annoncé; mais que l'assurance de ses marchandises et denrées ne pouvait avoir lieu, quoiqu'elles fussent destinées pour les états de S. M.

On voit passer journellement des régimens d'infanterie et de cavalerie, qui se rendent au camp de Minkendorff. La composition de ce camp a été arrêtée par S. M. l'empereur, sur la proposition de l'archiduc Charles, ministre de la guerre. Il consistera en quatre corps d'armée; celui du *prince de Schwarzenberg*, composé des régimens d'infanterie d'Archiduc-Ferdinand et de Grand-Maître Teutonique, et du régiment de Ferdinand, hussards; celui du *prince de Lichtenstein*, qui comprend les cuirassiers de Nassau et les régimens d'infanterie de Kerpen, Electeur de Salzbourg, Anersberg et Archiduc Charles; celui du *général comte de Meerfeldt*, composé des régimens d'infanterie de Jordis, Klebeck, Stein et du régiment Palatin, de hussards; celui de *l'archiduc Ferdinand*, composé des régimens d'infanterie de Mariasy, Kaselinsky, Reick, et des régimens de cavalerie de Mack et duc d'Albert.

Les régimens qui sont en garnison dans cette résidence partent demain pour se rendre au camp d'exercice; ils seront remplacés par les bataillons de garnisons respectives.

On écrit de Naples que le général Saint-Cyr rassemble ses troupes sur les bords de la mer Adriatique, et qu'il va les embarquer pour une expédition dont on ignore l'objet.

Malgré la sévérité qu'on exerce, tant sur l'introduction des livres venant de l'étranger, que sur leur impression dans

Digitized by Google

les pays d'Autriche, on a reconnu qu'un grand nombre d'ouvrages dont les principes politiques et religieux sont en opposition avec ceux que le gouvernement autrichien s'applique à maintenir, se trouvent encore en circulation : la plupart de ces ouvrages ont été imprimés dans les états autrichiens, même sous le règne de Joseph II, ou y ont été introduits de l'Allemagne septentrionale pendant son règne. Il vient d'être formé une commission pour établir une censure sévère sur tous ces écrits ; la plus grande partie est, à ce que l'on croit, mise hors de circulation.

Lisbonne 2 août.

Il était entré à Faro, dans l'Algarve, un corsaire anglais avec une prise française. Cette prise était une polacre de Marseille, capitaine Pourquier, venant de l'île de Saint-Barthélemi, et chargée de sucre, café, cacao et bois de gayac. L'équipage a été débarqué et dirigé sur l'Espagne. C'est ainsi que les Anglais respectent la neutralité du Portugal, et les édits du prince qui ont vainement interdit l'entrée de ses ports aux bâtimens armés des puissances belligérantes.

Le 2 thermidor, une frégate anglaise, venant de Portsmouth, est entrée dans le port de Lisbonne ; elle avait pris en chemin un corsaire français de 16 canons, dont l'équipage restait à bord prisonnier de guerre.

Le 1^er^. messidor, le capitaine français du brick *l'Hirondelle* ayant fait flotter son pavillon dans la rade du port de Lisbonne, a été attaqué par un canot portugais monté de quatre hommes, qui lui ont ordonné de mettre bas son pavillon, et qui, sur son refus, l'ont attaqué et ont voulu faire baisser le pavillon français à force ouverte. Cet outrage a été dénoncé, et est resté impuni.

Dans les premiers jours de juillet, le corsaire anglais *le Narcisse* est entré dans le port de Lisbonne ; il avait à son bord 70 prisonniers français. Le commandant du fort a laissé tranquillement séjourner ce corsaire pendant neuf jours.

Dans cet intervalle, les prisonniers ayant obtenu du capitaine de prise de sortir de bord, sont descendus à terre. Le gouverneur de la tour de Belem les a fait saisir et mettre en prison.

Ce n'est que 48 heures après leur détention que le ministre plénipotentiaire de la république a su que des Français étaient prisonniers du gouverneur de la tour de Belem, et que dans cette prison ils manquaient du nécessaire.

Digitized by Google

Le ministre français a réclamé ses concitoyens. On a refusé de les rendre, à moins que le ministre français n'en donnât un reçu en forme. Ce reçu devant servir dans le cartel général d'échange entre la France et l'Angleterre, le ministre français a dû s'étonner qu'un gouverneur portugais se constituât procureur fondé d'un corsaire étranger et de l'amirauté anglaise. Il a dédaigné de se prêter à une telle manœuvre, et le gouverneur de Belem a gardé ses prisonniers.

Peu de jours après, le même corsaire, *le Narcisse*, a pris en sortant du port, et à une portée de fusil des forts portugais, qui l'ont laissé faire, un bâtiment impérial venant de Gênes.

Les gouvernemens qui n'ont point de volonté, et qui, dans le choix de leurs ministres, ne savent pas se garantir des intrigues étrangères, se mettent hors d'état de faire respecter leurs droits. On peut soupçonner le gouvernement portugais de ne pas vouloir être neutre. Mais ce qu'on doit dire avec certitude, c'est qu'en supposant qu'il le veuille, la position dans laquelle il s'est mise est telle, qu'il est impossible qu'on ait aucune confiance a ses protestations de neutralité.

Milan, 27 août.

La nouvelle du bombardement d'Alger par l'amiral Nelson, qui s'est répandue à Livourne par des vaisseaux arrivés dans ce port, ne s'est pas encore confirmée par des avis directs; mais des lettres de Civita-Vecchia parlent aussi de cet événement, et assurent qu'on en a été instruit de différens côtés.

Francfort, 3 septembre.

Leurs majestés le roi et la reine de Suède sont attendus aujourd'hui à onze heures dans cette ville.

Il se confirme que les troupes françaises dans le Hanovre vont être augmentées, bien loin d'éprouver une réduction. Il est aussi question d'une petite expédition qui aurait pour but de bloquer de chaque côté les bas-fonds de l'embouchure de l'Elbe où les Anglais ont placé depuis peu de petits bâtimens. Du reste, on annonce que le corps de troupes danoises rassemblées dans le Holstein, va se dissoudre; les régimens retourneront à leurs garnisons respectives.

Depuis quelque temps, les gazettes de l'Allemagne pu-

Digitized by Google

blient des articles mystérieux, qui, sans offrir un sens prononcé, donnent lieu à une foule de conjectures, et font présumer que l'incertitude où l'on est sur les véritables dispositions de quelques cours relativement au Hanovre, cessera tout-à-coup, et qu'une démarche éclatante de la part de l'une ou l'autre de ces cours fera pancher la balance en faveur d'une des deux parties belligérantes. Sans vouloir rechercher la source de ces articles, nous croyons que les voies amicales et de conciliation continueront à être employées, puisque c'est seulement par une médiation conforme aux principes de la neutralité que peut être opéré un rapprochement dont le résultat doit amener des concessions mutuelles. Ce mode s'accorde trop d'ailleurs avec le système et les dispositions pacifiques des deux hauts médiateurs, pour qu'ils en adoptent un autre qui ne reposerait pas sur la même base. On doit donc s'attendre, non à la rupture d'un équilibre nécessaire au maintien de la tranquillité de l'Europe, mais à la continuation des bons offices de la Russie et de la Prusse, et l'on peut en espérer d'heureux effets pour peu que l'Angleterre se prête à un arrangement.

Les nouvelles de Berlin, dernièrement reçues en cette ville, démentent formellement le bruit qui s'était répandu de la démission du premier ministre d'état, comte de Haugwitz. Ce ministe a obtenu du roi un congé pour se rendre pour six semaines à Breslaw et dans quelques autres parties de la Silésie, où il a des affaires particulières à régler. A son retour, il reprendra la gestion du département des affaires étrangères, qui est provisoirement confiée au baron de Hardenberg, membre du ministère.

Gênes, 27 août.

Des lettres de Gibraltar annoncent que l'Espagne continue ses préparatifs de guerre.

Trois bâtimens anglais, pris par un corsaire français de 14 canons, sont entrés, le 6 août, dans le port espagnol de Vigo. Parmi ces trois prises, se trouve une corvette de 20 canons de fort calibre, avec une cargaison très-riche. Elle sortait du port de Lisbonne et faisait voile pour Londres. Le combat fut vif entr'elle et le corsaire, qui n'avait que du canon de petit calibre; il dura une heure et demie. Les Français, incommodés par le feu supérieur de leur adversaire, eurent bientôt pris leur parti et résolurent l'abordage. Les grappins furent jetés, et la corvett-

Digitized by Google

enlevée dans un moment. On porte à deux millions la valeur de cette prise.

Des lettres récentes arrivées du Caire annoncent que cette capitale de l'Egypte est de nouveau occupée, en ce moment, par les Arnautes, qui, après s'être réunis aux beys de la Haute Egypte, y sont rentrés victorieux, et qu'à la faveur de ce secours ils y paraissent établis plus solidement que jamais. Ainsi en peu de temps cette province a changé quatre fois de gouvernement.

Constantinople, 25 juillet.

C'est le 13 de ce mois que Hallet-Effendi, notre nouvel ambassadeur près la république française, s'est mis en route pour Paris. On fait l'éloge de ce ministre, et on le croit très-propre à resserrer les nouveaux liens qui unissent la Porte à la France. Quoiqu'en disent les partisans de l'Angleterre, quelques bruits qu'ils répandent, il est certain que le grand-seigneur désire sincèrement le maintien de la bonne harmonie et des relations amicales entre les deux états.

La peste continue de faire des ravages dans les faubourgs de cette capitale.

Le célèbre Eusèbe Valli, professeur en médecine à Mantoue, est depuis long-temps dans nos murs. Son projet, en se rendant à Constantinople, a été d'y étudier la nature et les caractères du virus de la peste, et de chercher les moyens de le neutraliser. Il a commencé des expériences à ce sujet, le 8 juillet dernier, et s'est inoculé, à lui-même, le virus pestilentiel, en même temps que celui de la petite vérole. Cette première expérience a été couronnée du succès le plus heureux. Il n'a éprouvé, pendant les premiers jours, que quelques légères affections; il jouit maintenant de la plus parfaite santé, malgré ses communications continuelles avec les individus atteints de la peste. M. Eusèbe Valli ne croit pas encore que sa découverte puisse préserver pour toujours de la peste; mais il est persuadé qu'elle doit l'en garantir pendant quelque temps, et qu'elle peut sauver ceux qui en feront usage pendant une épidémie de peste. Il présume que le virus vaccin produirait les mêmes effets, et se propose de faire, à ce sujet, des expériences décisives. Ce qu'il a remarqué jusqu'à présent, c'est que les vaccinés n'ont point été atteints de la peste.

Digitized by Google

Baltimore, 18 *juillet*.

Il continue d'arriver par flots, dans nos ports, sur-tout à Boston, à New-Yorck et à Willmington, des émigrans européens qui se répandent de suite dans les états de l'Ouest. La manière dont ils se cantonnent, semble indiquer qu'ils sont attirés dans ce pays par leurs compatriotes respectifs; les Allemands s'acheminent vers les cantons habités par les Allemands; les Hollandais cherchent les Hollandais; les Suisses, les Ecossais, les Irlandais se portent également vers les endroits où ils savent leurs compatriotes établis en plus grand nombre. Quoiqu'il en soit, il n'arrive guères que des agriculteurs et des artisans pauvres.

Les désastres de Saint-Domingue ont ramené sur notre continent une partie (foible à la vérité) des réfugiés français que les premiers malheurs des colonies avaient forcés de chercher un asile dans les Etats-Unis. Les nouveaux orages dont les Antilles sont menacées, multiplieront, sans doute encore, le nombre de ces émigrans.

Hanovre, 27 *août*.

Les états composés du clergé, de la noblesse et des députés des villes, ont ordre de se rassembler à Hanovre le 2 septembre. Le gouvernement hanovrien vient de faire à Cassel un emprunt d'un demi-million d'écus. Le général Mortier a placé une sauvegarde dans le comté de Spiegelberg, appartenant à la maison d'Orange et enclavé dans l'électorat d'Hanovre.

Un conseil de guerre vient de juger quinze marodeurs français, dont quatre ont été condamnés à mort, trois aux galères, et les autres à différentes peines; les quatre condamnés ont subi l'exécution de leur jugement. On emballe à force les fusils et armes qui sont dans l'arsenal de cette ville. Plusieurs chariots chargés de caisses partent aujourd'hui pour la France. Deux cent cinquante caisses sont commandées pour le transport des armes.

Francfort, 5 *septembre*.

Leurs majestés le roi et la reine de Suède sont arrivés aujourd'hui à deux heures après midi dans cette ville, et sont descendus à l'hôtel de l'*Empereur*. S. A. l'électeur de Bade est aussi arrivé de Manheim, et est descendu au *Cygne*.

Une nouvelle ordonnance de la cour de Vienne, sur les douanes et les contrebandiers, qui vient de paraître, porte

Digitized by Google

que les employés et gardes des douanes, répartis le long des frontières, seront formés en compagnies et porteront toujours leurs armes; ils sont autorisés à faire feu sur les contrebandiers, s'ils leur opposent résistance. Plusieurs événemens récens ont donné lieu à cette ordonnance : des postes de gardes, établis sur les frontières, ont été forcés par de forts attroupemens de fraudeurs, qui ont importé de cette manière leurs marchandises prohibées, et c'est ainsi qu'il s'en est dernièrement introduit des quantités si considérables dans les états autrichiens. Quant aux lois prohibitives nouvellement rendues, elles sont beaucoup plus sévères que les anciennes ; on a même lieu de croire que les marchandises anglaises y seront comprises d'après la preuve acquise que les produits des fabriques de ce pays portent à ceux des pays autrichiens, qui ne peuvent en soutenir la concurrence, un tort irréparable.

Hambourg, 31 *août*.

Les Français se sont fait donner, depuis peu, un état de tous les bâtimens actuellement existans dans le port de Cuxhaven. Ils ont, s'il faut en croire les bruits publics, le projet de chasser des bâtimens légers ennemis, stationnés, depuis quelques jours, en petit nombre, sur les bas-fonds qui se trouvent des deux côtés de l'embouchure de l'Elbe.

Les lettres reçues ici de Londres rapportent que la flotte anglaise de 380 voiles, partie du Sund, il y a quelque temps, est arrivée heureusement à Yarmouth. Les presseurs s'étaient rassemblés là en assez grand nombre, à l'affût d'une si riche proie. Les marins les plus adroits leur ont échappé, mais le plus grand nombre a été saisi.

Un officier anglais à bord d'un vaisseau de guerre qui croise dans les parages de Cadix, mande qu'un vaisseau espagnol, venant de l'Amérique méridionale et portant 11 mille onces d'or, outre une riche cargaison, avait été arrêté et amené à Gibraltar par les Anglais.

Les vaisseaux de guerre et corsaires anglais ont reçu l'ordre de ne molester ni arrêter les vaisseaux qui, faisant voile pour des pays amis de S. M. britannique, sont chargés de soie d'Italie, consignée à des négocians anglais.

On mande de Pleskof, en date du 28 juillet, que le général-major de Book, ancien entrepreneur-général des vivres, a été assassiné dans ses terres, situées dans le gouvernement de Pleskof, par ses propres paysans.

Digitized by Google

PARIS.

On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir, et sur les démonstrations militaires du Danemarck, et sur les dispositions des autres puissances du Nord. Après s'être assuré des intentions précises et des projets éventuels des gouvernemens français et anglais, les puissances ont arrêté de s'en tenir à une neutralité continentale, établie sur les mêmes bases que la neutralité maritime. Les Anglais n'enverront point de flotte dans la Baltique ; les Français de leur côté resteront dans la position qu'ils occupent actuellement, sans s'étendre au-delà. Les cours de Prusse et de Berlin s'entendent aujourd'hui sur ce nouvel arrangement. Celles de Copenhague et de Stockholm y ont accédé. En conséquence, le corps de troupes danoises rassemblé dans le Holstein, sous les ordres du prince Royal, va se dissoudre ; tout le soin des cours que nous venons de mentionner, se bornera désormais à tâcher de ménager entre les puissances belligérantes un rapprochement et une conciliation.

— Des troupes de toutes armes, avec leurs attirails de campagne, traversent en ce moment la France dans tous les sens pour se rendre sur les côtes.

— L'organisation de la garde municipale de Paris touche à sa fin.

— On annonce que le nom de régiment va être substitué à celui de demi-brigade, et que les chefs de ces corps porteront le titre de colonel.

— On annonce que le général Duroc est nommé lieutenant-général du premier consul dans l'expédition contre l'Angleterre. On dit aussi que le général César Berthier, chef de l'état-major de l'armée de Hanovre, est nommé commissaire ordonnateur général de l'armée expéditionnaire. On assure de plus que le premier consul, qui doit partir incessamment pour Brest, se rendra de là immédiatement sur les côtes de Flandre, où il passera en revue l'armée destinée pour l'Angleterre, et qui sera alors complétement rassemblée.

— Le commissaire principal de la marine, à Bordeaux, vient d'adresser à la chambre du commerce une lettre, où il annonce que les armemens en course ne pourront plus avoir lieu.

— Tous nos vaisseaux de ligne, hors un seul, sont rentrés dans nos ports ou dans ceux de nos alliés.

Digitized by Google

— On écrit de Dunkerque, que, le 8 de ce mois, un enfant de quatre ans tomba d'un pont très-élevé dans le canal, et était au moment de périr, lorsque Benjamin Fockenberghe, autre enfant de dix ans, sans consulter le danger, se déshabille et se précipite de plus de quinze pieds dans le canal, plonge à plusieurs reprises, et saisit enfin le petit infortuné qui déjà avait perdu connaissance, le charge sur son dos, et nage vers le bord; mais comme ce canal est bordé de murs à pic, il est obligé de repasser sous le pont, d'où il parvient à un endroit où il peut aborder : là, une foule de citoyens s'empresse de donner des secours au petit noyé, qui est rappelé à la vie après avoir évacué l'eau qui le suffoquait. La mairie a gratifié le jeune Benjamin d'une somme en argent, a offert aux parens de le placer dans une école primaire, et a rendu compte de cette action touchante au préfet du département.

— La cavalerie de la légion allemande que les Français lèvent dans le Hanovre, sera de 1600 hommes. Les officiers hanovriens qui y prendront du service conserveront leur rang et leur ancienneté; mais les officiers supérieurs seront tous Français. Le colonel de hussards Eweis est nommé au commandement d'un de ces régimens. L'enrôlement des bas-officiers et soldats est déjà très-considérable. L'uniforme restera le même que celui des anciennes gardes hanovriennes.

— On écrit d'Ostende que le nombre des bâtimens de guerre anglais qui se sont montrés devant ce port et y ont fait des démonstrations de forces dont il n'est rien résulté, a considérablement diminué. Une partie de cette flotte nombreuse paraît s'être portée sur les côtes de l'île de Walcheren. On croit aujourd'hui que l'ennemi n'avait d'autre intention que de chercher à connaître les préparatifs et les armemens qui ont lieu sur la côte de Flandre. Au surplus, les dispositions pour l'arrivée des troupes de toutes armes que l'on attend encore, se continuent avec un redoublement d'activité. Le parc d'artillerie destiné au corps d'armée qui doit s'établir entre Gand et Bruges, sera incessamment formé. En attendant, quelques demi-brigades d'infanterie ont pris des cantonnemens sur les bords du canal de Bruges. D'autre part on annonce que des détachemens de la garde consulaire arriveront à Ostende, Bruges et Gand, dans le courant du mois de vendémiaire, et que le premier consul, à la tête d'un nombreux état-major, viendra passer l'armée en revue

Digitized by Google

vers la fin du même mois. Ce voyage est regardé ici comme positif, mais on croit qu'il n'aura lieu qu'après celui que le premier consul se propose de faire à Brest et sur cette partie des côtes de la république. On s'occupe en ce moment à réunir, dans nos départemens, tous les chevaux d'artillerie placés chez les cultivateurs pour les remettre aux détachemens du corps des charrois militaires nouvellement arrivés, pour les prendre et les conduire aux divers corps d'armée qui se forment depuis Gand jusqu'à Saint-Omer.

— Le général Lecourbe a été, pendant près d'un mois, gravement malade d'une fièvre bilieuse; il est en ce moment convalescent.

— Le 24 août est mort à Milan, universellement regretté, le célèbre physicien Grégoire Fontana, à la suite d'une maladie nerveuse, accompagnée d'un délire qui a duré quinze jours. Il était âgé de 68 ans.

— La chaloupe canonnière *le Faubourg Saint-Antoine*, construite au chantier de la Rapée, par les ordres du conseiller-d'état, préfet de police, et sous la direction des ingénieurs de la marine, sera lancée à l'eau dimanche prochain 24 fructidor, à trois heures précises de l'après-midi.

— On remarque à l'extrémité du chantier des Invalides deux chaloupes canonnières presque terminées. Il paraît que le plus grand travail à y faire est de les enduire de goudron. Tout annonce que le 1^er^. vendémiaire prochain pourra être marqué par la mise à flot de ces deux bâtimens.

— On assure qu'une légation impériale est attendue incessamment en Suisse.

M. le major de Verger vient d'être accrédité auprès de la diète, en qualité de ministre résident de son altesse sérénissime l'électeur de Bavière.

La capitulation militaire avec la France est, dit-on, enfin conclue. Nous aurons seize mille hommes au service de France; un bataillon fera partie de la garde consulaire. La solde sera la même que celle des troupes françaises.

La diète vient de recevoir la lettre suivante du premier consul, en réponse à celle qu'elle lui avait écrite :

Bonaparte, premier consul de la république française, aux citoyens landamman et membres de la diète générale de la Suisse.

« Citoyens landamman et membres de la diète générale de la Suisse, vous me rappelez un des plus heureux momens de ma vie, lorsque vous m'écrivez que l'acte de médiation vous a épargné la guerre civile. C'est dans cette vue

Digitized by Google

que j'avais déféré au vœu de la Suisse entière, et que j'étais intervenu dans ses dissentions.

» L'expérience a servi de guide pour la base de vos institutions actuelles; elle peut en servir pour la continuation des rapports qui subsisteront constamment entre la France et votre pays. Ces rapports sont fondés sur des sentimens d'affection et d'estime, dont j'aimerai toujours à donner des témoignages à votre nation. *Signé* BONAPARTE. »

Brest, 13 fructidor.

Instruit par le journal d'économie rurale et domestique (thermidor an 11), qu'un procédé fort simple et depuis long-temps connu, pour ramener à leur premier état de fraîcheur et de bonté des substances animales parvenues à ce degré de corruption qui ne nous permet plus d'en faire notre aliment, venait de reparaître avec avantage entre les mains de M. Cadet-de-Veaux, le conseil de santé de la marine a jugé utile de constater, par de nouvelles expériences, l'efficacité de ce procédé, et de publier le résultat satisfaisant qu'il en a obtenu.

Six livres de belle viande de bœuf ont été soumises pendant trois jours, par ordre du conseil, à toutes les causes, à tous les agens qui pouvaient en déterminer et en favoriser la décomposition; c'est-à-dire, qu'abreuvée de ses sucs, elle a été tout ce temps mise en contact avec l'air atmosphérique, la température étant de 20 à 21 degrés. Après ces trois jours, la viande était d'une couleur bleue et verdâtre; elle renfermait une grande quantité de vers et exhalait une odeur fétide, nauséabonde; en un mot, une puanteur si insupportable, qu'on fut obligé de parfumer l'appartement où elle était déposée. Telle le conseil la désirait pour se bien convaincre de la toute-puissance du moyen de désinfection qu'il se proposait d'éprouver, et que voici :

On commença par laver cette viande dans de l'eau bouillante, pour détacher les vers et la moisissure qui la couvraient. Deux livres de charbon de bois ordinaire avaient été préparées d'avance; c'est-à-dire, concassées, passées au crible et lavées. La viande en fut enveloppée, mise dans un sac de toile, puis dans un pot de terre vernissé, qu'on remplit d'eau, en y ajoutant quelques poignées de charbon. Le vase était de la contenance de dix pintes. Après avoir bouilli pendant deux heures (1), la

(1) La durée de l'ébullition et la quantité de charbon ont été ici, comme elles doivent l'être toujours, en raison de l'altération de la viande : moins gâtée, sa désinfection serait plus prompte, et on l'obtiendrait avec une moindre dose de charbon.

Digitized by Google

viande en fut retirée et lavée pour la *décharbonner*. On acheva de la faire cuire dans de nouvelle eau, avec les assaisonnemens convenables. Alors elle était ferme, d'une belle couleur, et avait cette odeur suave particulière au bon bœuf. Elle fut goûtée, ainsi que le bouillon dans lequel on avait mis quelques tranches de pain, par tous les membres du conseil et par plusieurs personnes présentes à l'expérience; et d'une voix unanime, la soupe et le bouilli furent reconnus excellens.

Quoique l'on ne connaisse que quelques-unes des propriétés du charbon, elles sont suffisantes pour démontrer qu'il joue un très-grand rôle dans la nature.

Expliquer comment il agit dans la désinfection de la viande, rendre raison des phénomènes qui ont lieu dans cette opération, ce serait-là, sans doute, un problème à résoudre. Dire que l'oxide de carbonne ou le charbon paraît avoir, comme son acide, la propriété d'arrêter la fermentation putride, ou la décomposition des matières animales; que la présence du charbon dans l'eau où est la viande, ou son contact avec elle, suspendant la putréfaction, il ne reste plus qu'à lui enlever la matière putréfiée et l'odeur puante et délétère; que les élémens de cette matière étant l'hydrogène et l'azote, et la combinaison du calorique avec ces corps, les gazéifiant, il en résulte que, dans l'opération décrite, la viande revient à son premier état de pureté: voilà ce que l'état actuel de la science permet de hasarder, et ce que l'observation vient appuyer. Mais aller plus loin, vouloir assigner le *quomodò*, ce serait courir le risque de se perdre dans des systèmes plus brillans que solides; et comme ils n'ajouteraient d'ailleurs rien à la certitude du fait, contentons-nous de profiter des avantages qu'il nous offre.

Jaloux de multiplier, pour la navigation, les avantages de la découverte précitée, le *conseil de santé* vient de prier le *conseiller-d'état préfet maritime*, de lui faire obtenir un quartier de bœuf ou de cochon salé et altéré, afin de le soumettre à l'action du charbon; et le général *Caffarelli* a ordonné que ce nouveau sujet d'expériences fût mis à la disposition du *conseil*. Si, comme on a lieu de l'espérer, ce dernier objet de recherches vient encore ajouter à toutes les preuves qu'on a déjà acquises de la bonté du procédé, ne pourra-t-on point alors en proclamer l'infaillibilité?

Digitized by Google

(N°. CXVI.) 30 FRUCTIDOR an
(Samedi 17 septembre 1803.)



MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION

DE LA PREMIÈRE ÉLÉGIE DE TIBULLE.

QUE Crassus, possesseur d'un immense domaine,
Dore de ses moissons une fertile plaine ;
Que ses prés soient couverts d'innombrables troupeaux,
Et ses coffres remplis des plus riches métaux !
En est-il plus heureux ? Une crainte importune
Empoisonne les dons que lui fit la fortune ;
Quant à moi, de mon sort la médiocrité
Remplit tous mes désirs et fait ma sûreté ;
Content, lorsque la nuit succède à la lumière,
De voir un petit feu réchauffer ma chaumière,
De pouvoir, à ma table, offrir à mes amis
Les fruits de mon verger, le lait de mes brebis.
Non, non, je ne rougis d'aucun détail rustique ;

Digitized by Google

Je me plais aux travaux que demandent les champs :
Ma main sait marier la vigne à l'orme antique,
Émonder ses rameaux, greffer ses jeunes plants;
Je ramène l'agneau délaissé par sa mère,
Que dans le pâturage oublia la bergère ;
Et souvent on me voit, armé d'un aiguillon,
Presser mes bœufs tardifs de tracer leur sillon.
Reconnaissant des dons que prodigue Pomone,
Je célèbre sa fête en des jours solennels :
Des fleurs du doux printemps et des fruits de l'automne,
Mon serviteur et moi nous parons ses autels.
D'épis et de pavots je tresse une guirlande,
Que mes mains vont suspendre au temple de Cérès ;
Et les jours consacrés à Bacchus, à Palès,
Je vais leur présenter mes vœux et mon offrande.
Et vous, Lares, gardiens d'un médiocre champ,
Qui protégiez jadis mon immense fortune,
De cent brebis alors je vous offris le sang ;
Maintenant je ne puis en sacrifier qu'une;
Mais les dons d'un cœur pur, du pauvre vertueux,
Fussent-ils présentés dans des vases d'argile,
Qu'arrondit le premier un laboureur habile,
N'en sont pas moins toujours agréés par les Dieux.
Je ne regrette point cette grande richesse,
Ces biens que possédaient autrefois mes aïeux.
Que sous mon humble toit je trouve ma maîtresse,
Un modeste repas, quelques fruits savoureux,
Un bon lit, le repos! ce sont là tous mes vœux.
Ceux de l'ambition ont-ils tant de sagesse ?
Qu'il est doux, quand l'hiver a déchaîné les vents,
En pressant sur son sein le sein de son amante,
De braver, de son lit, la fureur des autans,
Ou de sentir, au bruit d'une pluie abondante,
Un tranquille sommeil se glisser dans nos sens !

Digitized by Google

Que l'avare, en dépit des hasards de Neptune,
Coure dans l'Orient pour grossir son trésor,
Tu lui dois ses faveurs, inconstante fortune!
Mais, au lieu de bonheur, il n'aura que de l'or.
Pour moi qui ne peux vivre absent de ma Délie,
Irai-je de la mer affronter les dangers?
J'aime mieux auprès d'elle errer dans la prairie,
Sur le bord des ruisseaux ombragés d'orangers:
Oui, périssent plutôt les trésors de l'Asie,
Avant que mon départ alarme mon amie!
Il n'appartient qu'à toi, jeune Napoléon,
De diriger toujours le char de la victoire,
De donner des états, de remplir de ton nom
Mille pays divers étonnés de ta gloire;
Mais à moi, que Délie enchaîne pour jamais,
Qui veille jour et nuit autour de sa demeure,
Du plaisir de la voir sans cesse épiant l'heure,
Que me font des héros la gloire et les succès?
Que dans l'osbcurité coule toute ma vie,
Avec moi que mon nom s'éteigne sans honneur,
Pourvu que ta tendresse, ô ma chère Délie!
Sur mes trop courts instans répande le bonheur.
Ne me quitte jamais, sois ma seule compagne,
Lorsque j'ouvre un sillon, ou garde mes troupeaux;
Seule encore avec moi, lorsque dans la campagne,
Je trouve sur la dure, un paisible repos,
Enlacé dans les bras de celle qu'on adore,
Le sommeil est si doux, le réveil plus encore!
Au bruit assoupissant de l'onde qui s'enfuit,
Sur le mol édredon, sur la pourpre éclatante,
Si le sort vous retient éloigné d'une amante,
Seul avec la douleur, vous veillerez la nuit.
Insensé le mortel possesseur de tes charmes,

Digitized by Google

Que la guerre pourrait arracher de tes bras;
Son cœur serait plus dur que le fer de ses armes;
Les Dieux l'auraient formé pour l'horreur des combats.
Que mon dernier soupir soit pour toi, mon amante;
Que mes derniers regards soient fixés sur tes yeux,
Et que ta main, pressant ma main faible et mourante,
Mêle encor quelque charme à nos derniers adieux!
Quand je ne serai plus, tu pleureras, Délie.
Tes compagnes, voyant leur malheureuse amie
Couvrir mon front glacé de baisers et de fleurs,
Peut-être mêleront leurs larmes à tes pleurs.
Oh! oui, tu pleureras; ton cœur fut toujours tendre;
Ce n'est point un caillou qu'enferme ton beau sein;
Mais par ton désespoir ne trouble point ma cendre;
Sauve tes beaux cheveux des fureurs de ta main.
Cependant jouissons, tandis que la jeunesse
Nous permet de goûter les amoureux plaisirs;
Il ne sera plus temps quand la froide vieillesse
Éteindra dans nos cœurs la flamme des désirs;
L'âge nous fait subir bien des métamorphoses;
Le tendre amour permet, lors de notre printemps,
D'orner nos jeunes fronts de couronnes de roses;
Mais quand l'âge et l'hiver ont glacé tous nos sens,
On ne peut plus de fleurs parer nos cheveux blancs.
Aujourd'hui ma vigueur me permet les querelles
Que souvent ont entr'eux les amans et les belles;
Ce sont là les combats dont je suis le héros:
Que les ambitieux, que la fortune tente,
Reçoivent dans les champs que Bellone ensanglante,
Des blessures, de l'or, pour prix de leurs travaux;
Pour moi, content de peu, dans mon humble chaumière,
Méprisant la fortune et bravant la misère,
Que je trouve toujours Délie et le repos.

Digitized by Google

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE A SON JEUNE ESCLAVE.

Persicos odi, puer, apparatus, etc.

Tu sais bien que dans ma maison,
Jamais le faste n'en impose ;
Je fais peu de cas de la rose
Qui croît dans l'arrière-saison.

Je hais ce luxe asiatique
Des guirlandes et des festons ;
Que le myrte moins magnifique
Serve à couronner nos deux fronts,

Quand, sous cette vigne champêtre,
Tu me sers les dons de Bacchus,
Le rameau chéri de Vénus
Peut orner l'esclave et le maître.

Par M. VERLHAC, *de Brive.*

ENIGME.

POUR t'aider, cher lecteur, à deviner mon nom,
Je ne demande ici nulle combinaison.
En latin, en français, trois pieds forment mon être ;
Sans les décomposer tu peux me reconnaître :
Mon latin, tous les ans, fait naître les jasmins,
Décore tes bosquets, embellit tes jardins ;
Mon français moins brillant ne t'offre qu'un reptile.
Adieu, mon cher lecteur, je demeure tranquille.

Par le même.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

Mon corps, en son entier instrument de musique,
Enchante les forêts, et soutient les concerts ;
Renverse-le, lecteur, aux flots il fait la nique :
Il est, sa tête à bas, le Dieu de l'Univers.

Par le même.

CHARADE.

La chose extraordinaire !
Je suis plante potagère ;
Et mon premier, mon dernier
Le sont comme mon entier.

Par un abonné.

Mots de l'Énigme, du Logogryphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme est *Mortier* (bonnet de velours noir porté par les présidens des parlemens). *Mortier* (vase pour piler). *Mortier* (mélange de terre, de sable ou de ciment, etc.). *Mortier* (général de l'armée de Hanovre).

Celui du Logogryphe est *Chien*, où l'on trouve *niche*.

Le mot de la Charade est *Lune-ville*.

Digitized by Google

Poésies galantes et gracieuses d'Anacréon, Bion, Moschus, Catulle et Horace, imitées en vers français, et soumises, pour la plupart, au rythme musical; par M. *la Chabeaussière*. Un volume *in*-8°. Prix: 3 fr. 60 cent., et 4 fr. 75 c. par la poste. A Paris, chez *Goujon*, libraire, rue Taranne; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il y a peu d'auteurs aussi difficiles à traduire qu'Anacréon et Horace, et pourtant il n'y en a pas que l'on traduise plus souvent, et en vers et en prose. Il est vrai d'ajouter qu'aucune de ces traductions n'a pu jusqu'ici pleinement réussir; plusieurs cependant sont l'ouvrage de littérateurs très-estimables, et il est vraisemblable que le succès ne leur a manqué que parce qu'ils ont voulu un succès impossible. Pour ne pas parler des traductions anciennes, ni de celles en prose, qui se souvient aujourd'hui des vers de Poinsinet, d'Anson, de Mérard de Saint-Just, de madame de France, et de ces mille imitations ensevelies dans tous les recueils, dans tous les journaux, dans tous les almanachs? Après tant d'exemples si peu propres à encourager, il n'est pas trop aisé de concevoir comment il se trouve encore chaque jour de nouveaux traducteurs qui, se faisant illusion sur leur faiblesse, ont le courage d'entrer dans cette carrière où tant d'autres sont tombés avant eux, et où ils doivent tomber eux-mêmes.

M. la Chabeaussière a fait tout ce qu'il a pu pour soustraire son livre à cette inévitable destinée. Sa *Traduction d'Anacréon*, qui, de tous les opuscules contenus dans ce volume, est incontestable-

Digitized by Google

ment le moins heureux, lui a coûté beaucoup de soins et de travail. On voit, dans une préface écrite avec autant d'esprit que de goût, qu'il a observé les défauts de ses prédécesseurs, recherché les causes de leur peu de succès : il s'est même donné, pour ne pas s'égarer avec eux, la peine de s'ouvrir un chemin nouveau; peine assez inutile, car ce chemin nouveau ne l'a pas même mené aussi loin que quelques autres. — Mais écoutons M. la Chabeaussière développer lui-même ses idées sur la meilleure manière de traduire Anacréon, c'est-à-dire, selon l'usage des discours préliminaires, sur celle qu'il a préférée :

« En me rappelant que toutes les *Odes* d'Anacréon se » chantaient, je me suis persuadé que les traduire libre- » ment, sans les assujettir à des rythmes déterminés, » devait nécessairement diminuer pour nous le charme » et l'intérêt qu'elles avaient pour les Grecs, et je me » suis étonné que la nation la plus essentiellement chan- » tante de l'Univers connu, n'eût pas essayé le moyen » de chanter les *Odes* d'Anacréon, à-peu-près comme il » les eût fait chanter lui-même s'il eût été Français. J'ai » en conséquence travaillé à les soumettre toutes à la » forme actuelle de nos chansons; elles peuvent ainsi » s'adapter à des airs connus, ou même exercer le talent » de nos compositeurs pour en faire de nouveaux. » M. la Chabeaussière ne s'est pas dissimulé « qu'il serait » possible que des poésies destinées par leur nature à » être chantées, perdissent quelque chose à la simple » lecture; » et il prie ses lecteurs « d'ajouter en idée, » s'ils le peuvent, l'effet présumé de la musique. »

Mais il me semble que *l'effet présumé* de l'air *du haut en bas, on compterait les diamans*, de *la pipe de tabac*, du *serin qui te fait envie*, et de beaucoup d'autres de ce goût et de cette force, ne peut que nuire beaucoup aux vers de M. la Chabeaussière, à moins qu'on n'oublie qu'ils sont traduits d'Anacréon, c'est-à-dire du poète à-la-fois le plus gracieux et le plus noble. Par exemple, cet air, *du haut en bas*, qui est bien ce qu'il y a de

Digitized by Google

plus trivial au monde, est appliqué à l'ode treizième qui, dans le grec, est écrite avec une extrême noblesse et une sorte d'enthousiasme, et un luxe d'expressions presque dithyrambiques. Au reste, le plus grand défaut de la traduction de M. la Chabeaussière n'est pas d'être soumise au rythme musical de quelques airs de Pont-neuf, mais d'être remplie de vers faibles et durs, d'expression impropres, et sur-tout d'être extrêmement prosaïque, ce qui n'est bon dans aucune espèce de chansons, soit qu'on les chante ou qu'on les lise.

M. la Chabeaussière se trouvait forcé de traduire l'ode de *l'Amour mouillé*, que Lafontaine a imitée d'une manière si admirable. Il est fâcheux pour un auteur d'avoir à soutenir une aussi dangereuse comparaison. La chanson de M. la Chabeaussière semblerait peut-être très-jolie sans le conte de Lafontaine. Je doute cependant que ces vers qui la terminent pussent jamais paraître excellens :

« Le trait vainqueur
» Brûle mon cœur.
» Bon, dit-il, camarade!
» Grâce à ton accueil *délicat*,
» *Ma santé reprend son éclat ;*
» Mes armes sont en bon état. . . .
» Toi seul es bien malade ! »

L'air : *Tandis que tout sommeille*, appliqué à de telles paroles, ne les rendra pas beaucoup meilleures. Lafontaine avait dit :

« Amour fit une gambade,
» Et le petit scélérat
» Me dit : Pauvre camarade,
» Mon arc est en bon état ;
» Mais ton cœur est bien malade. »

Voilà des vers charmans ; pourquoi les avoir voulu refaire ? parce qu'ils ne se chantaient pas ; et M. la Chabeaussière nous dit « qu'il s'est vu

Digitized by Google

» forcé, dans son plan, de lutter malgré tout le » désavantage des armes. »

Voici la fin de l'ode seizième :

« L'Amour n'a pour vaincre en ces lieux,
» Ni flotte, ni cavalerie ;
» Mais un bataillon de beaux yeux. . . .
» Oh! la terrible artillerie ! »

M. la Chabeaussière a parfaitement senti le ridicule anachronisme de son *artillerie de beaux yeux ;* mais il lui a paru que l'image du grec était *exactement* rendue. Or voici quelle est l'image du grec traduit fidellement : « Ce sont des soldats d'une » espèce nouvelle, dont les yeux me lancent des » traits. » Qu'est-ce que M. la Chabeaussière trouve donc de si exact à faire parler Anacréon d'artillerie ?

L'ode vingtième offre une faute du même genre :

« Je voudrais être cette glace
» Qui souvent ramène tes yeux. »

Le mot *glace* est impropre. M. la Chabeaussière sait aussi bien que moi que les glaces sont une invention moderne, et que les anciens ne se servaient que de plaques de métal poli. Le mot *miroir* était ici le seul que l'on pût employer. — Dans cette même ode, Anacréon désire être *le soulier* de sa maîtresse, son *sandalum.* Cette idée n'est pas aisée à rendre en français avec élégance, et je ne citerai point les vers de M. la Chabeaussière, qui ne me paraissent pas heureux; j'aime mieux rapporter le badinage de Voltaire (1), à qui ce souhait d'Anacréon paraissait un peu ridicule :

« Anacréon, de qui le style
» Est souvent un peu familier,

(1) Lettre à madame de Choiseul, 26 juillet 1769.

Digitized by Google

» Dit, dans un certain vaudeville,
» Soit à Daphné, soit à Bathylle,
» *Qu'il voudrait être son soulier.*
» Je révère la Grèce antique;
» Mais ce compliment poétique
» Paraît celui d'un cordonnier. »

Cette critique n'est pas sérieuse; si elle l'était, elle serait fort injuste; car le mot grec *sandalon* est très-noble, et c'est le parodier que le traduire par *soulier*, qui en français est tout-à-fait trivial.

L'ode 32 offre un autre anachronisme d'expression:

« Ami! compte, *si tu l'oses*,
» Les flots, les sables des mers,
» Ou les corolles des roses,
» Ou *les atomes des airs*. . . . »

Les atomes appartiennent à la physique d'Epicure, et il ne peut en être question dans une ode d'Anacréon, attendu qu'il y a deux siècles d'intervalle entre le poète et le philosophe.

Quant aux vers prosaïques, durs, mal rimés, je n'en citerai que quelques-uns pour n'en pas citer trop, si je voulais les citer tous.

« Sur un luth tout nouveau je crois chanter Alcide;
» Rebelle, il ne répond qu'*Amour*.
» Adieu, grands de la terre! adieu, je me décide;
» Mon luth ne veut chanter qu'*Amour*. . . . »

Amour et *amour* riment un peu trop richement.

« Prends ton miroir, *vois ton beau teint*;
» Vois les guirlandes que *tu poses*. . . . .
» Apprends moi, *tout au contraire*. . . .
» La fatigue, la contrainte
» *Me met au seuil* du trépas.
» Voyez sur l'onde plus légère
» Se jouer les *cygnes plongeurs*;
» Voyez les oiseaux voyageurs
» Saluer la rive étrangère. »

L'épithète de *plongeurs* rime avec *voyageurs*;

Digitized by Google

mais elle n'a pas d'autre mérite : et comment les oiseaux saluent-ils ? Si c'est de leur chant, il fallait l'exprimer, et alors le mot *voyez* ne convient plus.

« Je ne forme qu'un désir,
» Jouir, jouir,
» C'est le refrein du plaisir. »

Ne croirait-on pas lire une chanson des rues ? Peut-on travestir ainsi les vers gracieux d'Anacréon ?

« Je danse encore en cheveux blancs ;
» C'est mon front que l'hiver assiége ;
» Mais mon cœur est dans son printemps.
» Le volcan brûle sous la neige. »

Tous ceux qui connaissent la manière simple et naturelle des anciens, verront tout de suite que cette puérile antithèse du volcan et de la neige, est de l'esprit très-moderne : M. la Chabeaussière, au lieu de se pénétrer de l'esprit d'Anacréon, lui a trop souvent prêté le sien. « Que personne, a dit » AElien (1), ne calomnie le chantre de Teos. » Mais n'est-ce pas le calomnier étrangement que d'en donner une traduction sans exactitude, une imitation sans ressemblance, et de remplacer ses vers charmans, élégans et précis par des vers diffus, faibles et sans couleur ? — Je ne doute pas que M. la Chabeaussière ne trouve quelques juges beaucoup plus indulgens que moi, qui citeront un petit nombre de couplets tournés avec facilité, et ne diront rien de tous les mauvais vers qu'ils auront lus à toutes les pages. Pour moi, qui aime beaucoup mieux Anacréon que M. la Chabeaussière, et la vérité que les complimens, j'ai dit sans restriction ce que je pensais et ce que j'ai cru juste.

M. la Chabeaussière n'a traduit de Catulle que

(1) *Hist. Var. IX.* 4.

Digitized by Google

lés deux jolies pièces sur le *Moineau de Lesbie*, et les deux *Epithalames;* il y a joint la *Veillée de Vénus*, poëme qui, dans quelques éditions, se trouve imprimé sous le nom de ce poète, mais appartient évidemment à une époque beaucoup moins ancienne.

Il y a, dans l'épithalame héroïque, une strophe que tous les gens de goût savent par cœur, et qui a été imitée dans toutes les langues. Je citerai avec plaisir la traduction qu'en a faite M. la Chabeaussière; elle n'est pas sans défaut, mais je trouve cependant qu'elle n'est pas sans mérite.

« *Ut flos in septis secretus nascitur hortis,*
» *Ignotus pecori, nullo contusus aratro,*
» *Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,*
» *Multi illum pueri, multæ optavêre puellæ;*
» *Idem cum tenui carptus defloruit ungue,*
» *Nulli illum pueri, nullæ optavêre puellæ.*
» *Sic virgo, dum intacta manet, dum cara suis est:*
» *Cum castum amisit polluto corpore florem,*
» *Nec pueris jucunda manet, nec cara puellis.* »

« La rose, à son matin, du zéphyr caressée,
» Que nourrissent du ciel les salutaires eaux,
» Que le soleil anime, et que n'a point blessée
» Le soc du laboureur, ou la dent des troupeaux,
» Charme tous les bergers, plaît à toutes les belles;
» Mais qu'un doigt indiscret insulte à sa fraîcheur,
» Elle perd tout son charme, et pour eux et pour elles;
» Et du chaste bocage elle n'est plus l'honneur.
» Ainsi par la décence une vierge embellie
» Commande le respect en charmant les regards;
» Mais si d'un souffle impur sa pudeur est flétrie,
» Des belles, des bergers, elle perd *les égards;*
» Elle n'a plus d'amant, elle n'a plus d'amie. »

M. Noël qui, dans sa traduction de Catulle, a soigneusement recueilli une foule d'imitations de ce passage, presque toutes assez médiocres, ne s'est pas souvenu de celle de Racine, dans son

Digitized by Google

Athalie (1). La voici. Il est toujours à propos de citer les bons vers :

« Tel, en un secret vallon,
» Sur le bord d'une onde pure,
» Croît, à l'abri de l'aquilon,
» Un jeune lis, l'amour de la nature.
» Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
» Il est orné dès sa naissance ;
» Et du méchant l'abord contagieux
» N'altère point son innocence. »

Il ne faut point chercher l'exactitude dans l'imitation de *la Veillée des fêtes de Vénus ;* mais si l'on y cherche des vers agréables, on en trouvera beaucoup ; ce morceau est peut-être le meilleur du recueil : j'en transcrirai quelques strophes.

« Elevons tous un temple à Dionée
» Hyla, de fleurs émaille ce séjour,
» Hâte l'essor des produits de l'année !
» C'est pour Cypris, pour les sœurs de l'Amour.
» Rassemblez-vous, Nymphes de nos bocages !
» Nymphes des eaux, des prés et des forêts,
» Apportez-lui vos tributs, vos hommages :
» Par notre encens méritons ses bienfaits !

» Tout la chérit, tout cède à sa puissance ;
» Les champs sur-tout, faits pour la volupté :
» C'est dans les champs que l'Amour prit naissance ;
» Là, fut reçu le fils de la Beauté :
» Brillant d'attraits comme une belle aurore,
» Vous l'auriez vu dans un berceau de fleurs,
» Levant des yeux à peine ouverts encore,
» Gaiement sourire au baiser de ses sœurs.

» Tout, de l'amour déjà reçoit une âme ;
» Le fier taureau l'exhale en mugissant ;

(1) *Athal.* act. 2, sc. 9. — M. Noël a oublié aussi l'imitation très-élégante qui se trouve dans le *Pastor Fido*, Act. 1, sc. 4 :

« *Come in vago giardin rosa gentile*, etc. »

Les vers de Racine et du Guarini eussent un peu mieux valu que ceux qu'il a exhumés *des Etrennes du Parnasse.*

Digitized by Google

» Il fait rugir le tigre qu'il enflamme,
» Et roucouler le *ramier* caressant.
» Sur son *rameau*, la douce Philomèle
» Ne se plaint point, mais soupire d'amour, etc. »

On doit bien penser que la traduction des *Odes galantes d'Horace* offre de nombreuses imperfections; on ne conçoit pas que l'on puisse volontairement s'imposer une tâche aussi pénible. Il y a dans Horace des grâces, une mollesse, une précision inimitables. Il faudrait, pour le bien traduire, non-seulement avoir son talent, ce qui ne serait pas aisé, mais encore avoir une langue aussi poétique et aussi hardie que la sienne.

L'*ode* où Horace (1) se plaint de la préférence que Lydie accorde à Thelephe, contient une peinture sublime des tourmens de la jalousie:

« *Tunc nec mens mihi nec color*
» *Certa sede manet; humor et in genas*
» *Furtim labitur, arguens*
» *Quam lentis penitus macerer ignibus.* »

Ces vers admirables sont imités de Sapho; mais imiter ainsi, c'est créer. Que M. la Chabeaussière va nous paraître faible!

« Vois de mon front la subite pâleur!
» *Vois* de mes pleurs *la brûlante amertume!*
» *Oui*, je perds la raison, la voix et la couleur.
» *C'est l'effet dévorant du feu qui me consume.* »

Que presque toutes ces idées sont mal exprimées! que ce style est sans poésie, sans couleur! que ces vers sont faibles! mais que ceux d'Horace sont beaux!

Dans une autre *ode* (2) à cette même Lydie, devenue vieille, Horace lui dit que sa porte n'est

(1) Od. 13, liv. I.
(2) Od. 25, liv. I.

Digitized by Google

plus ébranlée la nuit par les assauts des jeunes gens, *amatque janua limen;* ce que M. la Chabeaussière traduit par cet hémistiche plein de douceur :

« Ta porte aime *son seuil* . . . . . »

Horace ajoute :

« . . . *Audis minus et minus jam :*
» *Me tuo longas pereunte noctes,*
» *Lydia, dormis.* »

et M. la Chabeaussière remarque savamment que ces *deux vers élégiaques* étaient sûrement le refrein commun de toutes les complaintes que les jeunes Romains chantaient devant la porte de leurs maîtresses. Rien n'est moins sûr que cette observation; mais ce qui est absolument faux, c'est que ces deux vers soient *élégiaques;* ce nom ne se donne point indifféremment, comme M. la Chabeaussière paraît le penser, à tous les vers qui contiennent des idées tristes, et du caractère de l'*élégie*, mais seulement à ceux qui appartiennent au mètre adopté pour l'*élégie*, c'est-à-dire à l'hexamètre héroïque joint au pentamètre. Si M. la Chabeaussière croit que la complainte de Bion sur la mort d'Adonis, que les plaintes de Didon dans l'*Enéide*, sont écrites en *vers élégiaques*, il se trompe beaucoup.

Il est incontestable qu'il y a du mérite dans cette traduction d'Horace, mais il y a aussi trop de mauvais vers pour qu'on puisse la regarder comme un bon ouvrage.

Au risque de me faire juger trop sévère, et de donner des armes contre moi, je citerai l'imitation de l'ode *Donec gratus eram tibi;* elle me paraît une des plus jolies qui aient été faites de ce morceau, imité tant de fois :

HORACE.

Digitized by Google



HORACE.

« Quand je plaisais seul à Lydie,
» Quand ses bras amoureux ne s'ouvraient que pour moi,
» Mes jours coulaient dignes d'envie ;
» Je préférais mon sort au sort du plus grand roi.

LYDIE.

» Quand Lydie était sans rivale,
» Quand Chloé, plus que moi, n'embrasait pas ton cœur,
» *Vénus n'était que mon égale*,
» Elle eût envié ma gloire et mon bonheur.

HORACE.

» Chloé tient mon âme asservie ;
» Sa douce voix, son luth enchaînent les amours :
» O Dieux ! prenez toute ma vie,
» Si je dois à ce prix sauver un de ses jours !

LYDIE.

» Le beau Calaïs m'a ravie ;
» Le ciel même enviait nos mutuels amours.
» O Dieux ! prenez deux fois ma vie,
» Si je dois à ce prix sauver un de ses jours.

HORACE.

» Mais si je te reviens fidèle,
» Et si rien désormais ne peut briser nos nœuds ;
» Pour moi si Chloé n'est plus belle,
» Si je la sacrifie, et te rends tous mes feux . . . .

LYDIE.

» Calaïs est la beauté même ;
» Le flot est moins grondeur, moins inconstant que toi :
» Triomphe, ingrat ! c'est toi que j'aime ;
» Ton amante veut vivre et mourir sous ta loi. »

Le volume est terminé par une traduction en vers de l'épisode de *la Ceinture de Vénus*, dans le quatorzième livre de l'*Iliade*.

Que résulte-t-il de la publication de cet ouvrage ? bien peu de chose pour le plaisir des lecteurs ; rien pour les progrès de la littérature ; rien

Digitized by Google

pour la gloire des auteurs imités, presque rien pour celle de M. la Chabeaussière. Je viens de lire dans la préface du poëme de l'*Espérance*, poëme qui en fait concevoir une si grande des talens de son auteur, une phrase que je citerai, parce que je la trouve d'une justesse infinie : « La » médiocrité même en ce genre (*la prose*) est » loin d'être méprisable, et l'on peut lui pardon- » ner de n'avoir pas l'élégance et la force, lors- » qu'elle offre la justesse et la clarté. Il n'en est pas » ainsi de la poésie, les vers médiocres sont juste- » ment confondus avec les mauvrais vers. » Comme trois ou quatre bons morceaux dispersés dans un gros volume de poésie, ne l'empêchent pas d'être un livre médiocre, je conseille à M. la Chabeaussière de se pourvoir contre cet arrêt d'Horace que je transcris bien malgré moi :

« . . . . . *Mediocribus esse poetis*
» *Non homines, non Dî, non concessere columnæ.* »

Ω.

VARIÉTÉS.

Œuvres de Colardeau, de l'Académie Française. Quatre volumes in-12. Prix : 6 fr. et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Pillot*, libraire, sur le Pont-Neuf, n° 5; *Pillot* jeune, libraire, place des Trois-Maries, n°. 2; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail.

Le premier ouvrage de ce poète fut une tragédie dans laquelle l'horreur est poussée au dernier degré, quoiqu'on n'y découvre rien de tragique. Colardeau était d'un caractère doux, mélancolique et sentimental; il pleurait de joie en écoutant chanter le rossignol, et tremblait de peur

Digitized by Google

au moindre bruit de la critique. Ces dispositions n'annoncent pas la force d'âme nécessaire pour s'élever aux grandes conceptions de l'art dramatique. L'erreur ordinaire des jeunes gens qui veulent faire des tragédies, est de penser qu'une narration intéressante à la lecture peut être mise sur la scène avec succès. Le bel épisode d'Astarbé, dans *Télémaque*, est une des conceptions les plus fortes de cet admirable ouvrage; il offre avec la plus grande vérité le tableau de l'intérieur d'une cour corrompue; il peint les suites funestes des passions criminelles, et les remords, les craintes continuelles qui poursuivent toujours le coupable, même lorsqu'un pouvoir absolu semble le mettre à l'abri des rigueurs de la justice humaine. Cependant les beautés que l'on admire dans cet épisode ne sont pas dramatiques. En effet, quels personnages à présenter aux yeux des spectateurs qu'un tyran aussi lâche que cruel, qui n'a pas même dans le crime l'énergie des grandes passions; qu'une courtisane qui, par une prostitution publique, est parvenue à partager le pouvoir de ce monstre? Colardeau, en traitant ce sujet, a fait ses efforts pour adoucir l'horreur que doit inspirer Astarbé. Il suppose que cette femme, prête à être unie à un amant dont elle était éprise, a été enlevée par Pygmalion, et qu'il l'a forcée à l'épouser; contrainte à partager le sort du tyran, elle est devenue aussi barbare que lui. Cette idée est exprimée par de fort beaux vers :

Quel hymen ! le cruel, dans sa rage jalouse,
Venait d'empoisonner sa malheureuse épouse;
Et dans ce jour encor son frère infortuné
Si cher à nos autels, mourut assassiné.
Orcan, il m'inspira la fureur qui m'anime,
Et dans ses bras sanglans je respirai le crime;
Assise à ses côtés sur le trône des rois,
Je devins politique et barbare à-la-fois:
Enfin, que te dirai-je? à ses destins unie,
Le cruel m'infecta de son fatal génie.
Je voulus l'en punir; mais, pour mieux le frapper,
Il était soupçonneux, il fallut le tromper.

Digitized by Google

On m'aimait; et bientôt au vain talent de plaire
J'ajoutai l'artifice; il était nécessaire :
Et, sans te rappeler ces intrigues de cour,
Fruits de l'ambition plutôt que de l'amour,
Je pris sur le tyran cet ascendant suprême
Que donne la beauté sur les souverains même :
J'obtins tout; je régnai sur son peuple et sur lui.

La peinture de ce caractère est d'une belle couleur; mais les développemens peuvent-ils plaire au spectateur? La profonde corruption d'Astarbé, l'absence des remords, n'offrent aucun résultat moral ou pathétique. Les rôles faibles de Narbal et de Bacazar, l'amour épisodique de ce dernier pour une princesse de la cour de Pygmalion, sont loin de racheter les défauts des deux principaux caractères.

Un grand attentat commis sur la personne de Louis XV retarda la représentation d'*Astarbé*; on craignit quelques applications : des changemens furent demandés au poète qui aima mieux attendre une époque plus favorable que de s'exposer à mutiler sa pièce.

Pendant ce délai, qui fut de plus de trois années, Colardeau, impatient de se produire, eut le bonheur de trouver un sujet d'ouvrage parfaitement conforme à son caractère et à son genre de talent. Nous avons dit qu'il était tendre et mélancolique : réservé et timide avec les femmes pour lesquelles il avait le penchant le plus vif, et dont il fut souvent trompé, il excella à peindre l'amour malheureux. Héloïse et Abeilard, ces amans célèbres qui, dans un siècle barbare, ornèrent leur esprit de toutes les connaissances que l'on pouvait acquérir à cette époque, et dont les malheurs, le repentir firent excuser les premières erreurs, enflammèrent l'imagination de Colardeau, et lui fournirent le sujet de la plus belle héroïde qui ait été faite dans notre langue : doué d'un talent très-distingué pour peindre les détails d'un tableau, le poète, peu inventif, n'aurait pu que très-difficilement en composer l'ensemble; il imita Pope, et quelquefois il surpassa son modèle. Cet ouvrage est presque aussi connu que nos

Digitized by Google

chefs-d'œuvres de poésie; il est peu de jeunes gens qui n'en aient dévoré la lecture, et qui n'en aient gravé dans leur mémoire plusieurs passages. Lorsqu'on est parvenu à un âge où l'on juge avec moins de partialité ces sortes d'ouvrages, lorsque les passions ont perdu une partie de leur influence sur les décisions de notre goût, on remarque quelques défauts dans cette fameuse épître : les transitions n'y sont pas heureuses; il y règne un certain désordre qui paraît moins l'effet de l'amour violent d'Héloïse que de la négligence du poète; un petit nombre de pensées et d'expressions se ressentent des défauts de l'école de Dorat avec lequel Colardeau était lié : c'est avec peine que l'on voit dans ce morceau, où règne le sentiment le plus naturel et le plus tendre, des idées peu conformes au caractère et à la situation d'Héloïse. Nous n'en citerons qu'un exemple :

Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans
Réunis par leur goût et par leurs sentimens,
Que les ris et les jeux, que le penchant rassemble,
Qui pensent à-la-fois, qui s'expriment ensemble,
Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs,
Qui jouissent toujours, ont toujours des désirs!
Leurs cœurs toujours remplis n'éprouvent point de vide;
La douce illusion à leur bonheur préside;
Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que les *ris et les jeux* ne devaient pas se trouver dans ce passage, et qu'Héloïse fait de l'amour heureux un tableau qui n'a jamais pu être tracé par une femme.

La douce élégance qui règne dans la lettre d'Héloïse à Abeilard, la peinture vraie d'une passion pleine d'intérêt, quoique sans espoir, une teinte mélancolique répandue sur tout l'ouvrage, suppléent à ce qui peut lui manquer en régularité et en coloris local. Remarquons à cette occasion que Colardeau n'a point fait abus de la *mélancolie* que l'on reproche avec raison à plusieurs écrivains mo-

Digitized by Google

dernes : il l'a représentée d'après l'idée que M. de La Harpe en a donnée dans ces deux vers :

Sa peine et ses plaisirs ne sont connus que d'elle ;
A ses chagrins qu'elle aime, elle est toujours fidelle.

La lettre d'Armide à Renaud, qui suivit immédiatement celle d'Héloïse, fut loin d'avoir le même succès. Colardeau avait rendu ses lecteurs difficiles, et le sujet était beaucoup moins heureux. Quelle différence en effet entre Héloïse cherchant à vaincre au pied des autels une passion qui dans son cœur lutte contre Dieu même, et l'enchanteresse Armide dont rien ne peut faire excuser l'amour plus violent que tendre !

La tragédie d'*Astarbé* fut enfin représentée. Elle obtint quelque succès ; mais on ne put excuser en faveur du style pur et élégant, les défauts de combinaison que nous avons déjà fait remarquer. Colardeau cependant ne se découragea point : plus propre à imiter qu'à produire, il puisa dans le théâtre anglais une pièce dont le sujet avait de l'intérêt et du mouvement. Les haines héréditaires des premières familles dans les républiques d'Italie, pouvaient donner lieu à des tableaux qui n'avaient point encore été présentés sur notre théâtre : cette combinaison nouvelle, que l'on a souvent imitée depuis, se trouve très-bien développée dans la tragédie de *Calisto*, qui eut peu de succès dans la nouveauté, mais que l'on a souvent remise.

Les imitations, le genre descriptif convenaient plus au talent de Colardeau que l'art dramatique qui exige dans le poète de grandes ressources d'invention. Son caractère lui avait inspiré beaucoup de goût pour les *Nuits d'Young* que Le Tourneur venait de traduire. Ces poëmes, qui n'ont aucun plan, qui sont remplis de vaines déclamations, et dans lesquels les mêmes idées reviennent sans cesse, avaient obtenu un grand succès à cette époque où le genre *sentimental* était en faveur. Colardeau sacrifia à la mode, et traduisit en vers les deux premières nuits.

Digitized by Google

Quoiqu'elles présentassent de très-beaux détails, la monotonie, qui se fait plus sentir dans la poésie que dans la prose, empêcha de les lire, et détermina le traducteur à abandonner son entreprise. Son penchant pour l'imitation le porta à mettre en vers le *Temple de Gnide*. Ce roman échappé à Montesquieu présente des détails très-favorables à la poésie: Colardeau, en les amplifiant, leur a donné un charme dont la prose ne peut approcher; mais l'original offre aussi quelques-unes de ces idées profondes dont on ne peut altérer la précision sans les dénaturer: c'est l'écueil que le poète n'a pu surmonter. On peut se convaincre de la vérité de cette observation, si l'on compare le tableau des mœurs des Sybarites tracés en prose par Montesquieu, et les vers de son imitateur. *Les hommes de Prométhée*, petit poëme imité d'un morceau de prose de M. de Querlon, fournit à Colardeau les moyens d'exercer son talent pour le genre descriptif. Ce poëme, très-agréable dans quelques détails, n'est pas conduit avec assez d'art; les sentimens, très-inférieurs aux descriptions, offrent des idées trop peu suivies, et des vers où la justesse est sacrifiée à des cliquetis de mots; défaut essentiel de l'école de Dorat, que Colardeau, qui lui était si supérieur, n'aurait jamais dû imiter ni consulter. L'ouvrage où ce poète déploya avec le plus d'avantage le talent qui lui était propre est l'*Épître à Duhamel*: on y voit cet amour vrai de la campagne que Colardeau conserva toujours. Quelques détails didactiques peuvent être comparés à tout ce que nous avons de meilleur dans ce genre; on en jugera par le morceau suivant:

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizares beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins par-tout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie:
Ici, sur un pivot, vers le nord entraîné,
L'aiman cherche à mes yeux son point déterminé;
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide;
Ici, par la liqueur un tube coloré,

Digitized by Google

De la température indique le degré ;
Là, du haut de ses toits, incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre ;
Plus loin, la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouillent son chapiteau ;
Le règne végétal analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle ;
Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

L'auteur donne une idée du goût qui régnait de son temps. La tirade suivante est dirigée contre la secte prétendue philosophique qui réduisait tout à une froide analyse, et qui s'était réservée exclusivement la distribution des palmes littéraires :

Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
Quel besoin m'y rappelle, et qui voir aujourd'hui ?
Le mérite oublié, le talent sans appui ;
L'aimable poésie à jamais exilée,
Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée ;
Une froide analyse à la place du goût ;
La raison qui dessèche et décompose tout ;
Des écrivains du jour le style énigmatique ;
Du contraste des mots le choc antithétique ;
Un faste sans éclat, un vernis sans couleur,
Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur ;
La gloire des beaux arts ou souillée ou perdue,
Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.

Colardeau laissa en mourant une comédie qu'il avait eu la sagesse de ne point livrer aux hasards de la représentation. Cette pièce est entièrement dans le genre des comédies de Dorat : nul caractère tracé fortement, nulle situation dramatique ; tout se réduit à un persiflage qui pourrait être agréable dans une épître, mais qui n'a rien de théâtral : quelques vers sont tournés avec grâce ; telle est cette image de la joie d'un financier :

Ce petit financier, dans sa courte épaisseur,
Étouffait de plaisir. . . . Sa figure était bonne ;
Le rire s'exprimait dans toute sa personne.

Digitized by Google

Quelques poésies fugitives complètent les quatre volumes que nous annonçons; plusieurs sont agréables, toutes sont versifiées avec facilité. Ce poète, dont l'imagination n'était pas vigoureuse, et dont la santé fut toujours faible, mérite d'être compté parmi les écrivains dont la conduite a honoré la république des lettres à une époque où l'ambition, l'intrigue et l'esprit de faction faisaient et défaisaient les réputations. Comme il a toujours imité, on ne peut raisonnablement lui accorder que le talent de bien faire des vers, et c'en est un plus rare qu'on ne le croit généralement.

Il avait commencé une tradution de la *Jérusalem délivrée*; il renonça à ce travail en apprenant que Watelet s'en occupait; craignant qu'on n'abusât de son manuscrit, quelques jours avant sa mort il brûla lui-même les chants qu'il avait déjà mis en vers: cette générosité, si rare entre les hommes de lettres, recommande la mémoire de Colardeau à la postérité, autant que *l'Héroïde d'Héloïse* et *l'Epître à Duhamel*, les deux meilleurs morceaux de ses œuvres.

P.

La nouvelle Ruth, étrenne aux vieillards, pour le premier vendémiaire, an XII.

La vertu n'a point d'âge :
En tous temps, en tous lieux, elle embellit le sage,
Et, sur le front blanchi de la caducité,
Montre encor de ses traits l'immortelle beauté.

A mesure que le monde vieillit, cet adage déjà ancien, qu'il n'y a plus rien de nouveau sur la terre, acquiert chaque jour un nouveau degré de certitude. Les hommes, depuis long-temps, ont parcouru le cercle des rapports qui peuvent exister entr'eux; l'imagination des poètes ou des romanciers a épuisé toutes les combinaisons possibles de descriptions et d'aventures, et nos actions, comme nos écrits, ne sont plus que des répétitions souvent assez insi-

Digitized by Google

pides de ce qu'ont fait ou écrit nos prédécesseurs. Il n'y a pas de roman moderne, d'historiette du jour, dont on ne puisse retrouver le fond dans quelque ancienne chronique, qui n'a pas davantage elle-même le mérite de l'invention, et a été puisée dans une source plus ancienne encore. C'est ainsi qu'en remontant toujours à la première origine des choses, on arriverait enfin à un très-petit nombre de faits aussi vieux que le monde, qui semblent se perdre dans la nuit des temps, et qui, défigurés de toutes les manières, sont les fondemens incontestables de tout ce qu'on nous débite de vrai ou de faux sur la terre depuis plusieurs milliers d'années. Il en résulte qu'aujourd'hui l'on n'invente plus rien ; la mémoire fait seule tous les frais, et l'art de produire n'est que l'art de varier les formes et de déguiser ses larcins.

C'est sans doute à cette stérilité d'invention qu'il faut attribuer le discrédit où tombe de plus en plus la lecture. On n'a jamais tant imprimé, et pourtant il est vrai de dire qu'on n'a jamais si peu lu. On parcourt, on feuillette les livres ; une ligne fait deviner une page ; quelques pages donnent la clef de tout un volume. Il suffit d'avoir, dans sa première jeunesse, puisé aux grandes, aux véritables sources, pour contracter le reste de sa vie une sorte de paresse qui approche du dégoût, dès qu'il s'agit d'ouvrir un livre, et pour ne pouvoir s'arrêter une heure de suite sur un ouvrage quelconque. Tout ce qui sort de la presse ne fait que rappeler des souvenirs à un homme qui a un peu d'érudition ; il compare ce qu'il lit avec ce qu'il sait, et malheur à l'auteur si, comme il arrive le plus souvent, la comparaison n'est pas à son avantage.

Si cependant, au milieu de ce dégoût presque insurmontable qui vient bientôt s'emparer du lecteur le plus intrépide, on vient lui offrir un de ces ouvrages qu'il a lus et relus vingt fois, qu'il sait par cœur, une de ces vieilles histoires avec lesquelles il a été bercé, mais qui, malgré leur simplicité, ou plutôt à cause d'elle, conservent toujours un air de fraîcheur et de jeunesse ; tout-à-

Digitized by Google

coup il s'épanouit, son front se déride, ses sens assoupis se réveillent, ses facultés presqu'éteintes se raniment, il n'a d'yeux que pour ce qu'il lit, ou d'oreilles que pour ce qu'il entend.

Le plus ancien de tous les livres, *la Bible* est aussi celui où l'on retrouve le plus de ces traits qui, par leur beauté sublime ou par leur naïveté touchante, font les délices de ceux dont l'esprit et le cœur ne sont pas corrompus, et qui ont conservé le sentiment du beau; mais en même temps ces traits font le désespoir de quiconque cherche à les imiter.

C'est ainsi que l'histoire de *Ruth* a, dans les livres saints, un charme inexprimable que n'a pu reproduire aucun de ses imitateurs. Simplicité de récit, vérité de dialogue, réunion de toutes les circonstances qui peuvent intéresser en faveur de Ruth et de Noémi; tout s'y trouve à un degré éminent, et est tellement lié aux mœurs du pays, qu'il est impossible de révoquer en doute l'authenticité du fait, et de ne pas croire à la véracité du narrateur.

Nous invitons ceux qui liront *la Nouvelle Ruth* à la comparer avec l'ancienne, et ils devront du moins à l'imitateur le plaisir de leur avoir fait relire le modèle. Ce n'est pas que nous voulions borner là son mérite; et quelques citations que nous allons faire prouveront qu'il peut intéresser par lui-même. Il a choisi la forme de l'*Idylle*. Télamon est, comme Booz, un riche vieillard qui vit à la campagne.

Détrompé des faux biens que le vulgaire adore,
Sur un côteau riant que regarde l'aurore,
Télamon habitait un séjour enchanteur.
De champs et de troupeaux opulent possesseur,
Ce n'était pas pour lui qu'il avait ces richesses.
Sa main abondamment en faisait des largesses,
Et chacun se croit riche autour de Télamon,
Quand l'été lui promet une riche moisson.
Ami cher aux beaux arts, amant de la nature,
Des Muses et des champs animant la culture,
Il semblait tout avoir dans ce charmant séjour.

Digitized by Google

Hélas! tout lui manquait..... ; il vivait sans amour.
Il est vrai que du temps la fatale vîtesse
Déjà l'avait conduit au seuil de la vieillesse ;
Que déjà TÉLAMON, dans ses riches guérêts,
Avait soixante fois vu rajeunir Cérès.

Aimer à soixante ans, c'est s'y prendre un peu tard ; mais on ne compose pas avec son étoile, et le malheureux Télamon était par la sienne irrésistiblement entraîné vers l'amour;

Il aimait sans objet ; et cette ardeur brûlante
Qui dévore un amant du besoin d'une amante,
Après avoir en vain exhalé sa fureur,
Inspirait à son âme une douce langueur.
Ah! disait-il alors aux oiseaux du bocage,
Pourquoi frapper mon cœur d'un si tendre ramage?
Pourquoi vouloir troubler mes innocens loisirs,
Et de mes sens éteints rallumer les désirs?

Mais c'est en vain qu'il invoque le silence des oiseaux, qu'il en appelle même à sa raison.

Souvent, au fond des bois, solitaire et rêveur,
Son austère raison interrogeait son cœur :
« Pourquoi ces vains soupirs? cette vague tristesse?
» Ces désirs inquiets? cette obscure mollesse?
» Sors de ce vil repos. Déjà, dans ces vallons,
» Des flots d'épis dorés inondent tes sillons ;
» Leur tige se dessèche, et leur tête superbe
» Se courbe, en invoquant le repos de la gerbe.
» . . . . . .
» La vigne, avec raison, de ta lenteur surprise,
» Veut, pour la soulager du fardeau de ses fruits,
» Qu'à ses débiles bras tu prêtes des appuis.
» . . . . . »
C'est ainsi que la voix de la raison sévère
De TÉLAMON encore aigrissait la misère;
Car ses conseils, hélas! n'étaient plus de saison.
Le cœur, quand l'amour parle, entend-il la raison?

Un jour, près d'une grotte, au bord d'une fontaine,
Lieu désert, où souvent il déplorait sa peine,
Il demandait au ciel, que, terminant son sort,

Digitized by Google

Il ouvrit à ses vœux l'asile de la mort :
Tout-à-coup sort du fond de l'antre solitaire,
Et s'avance en tremblant une jeune bergère,
Au front doux et modeste, au regard caressant.

Cette jeune bergère vient lui déclarer que, sur le bruit de ses vertus, elle est devenue amoureuse de lui ; qu'elle-même, tourmentée du besoin d'aimer, ne trouvait personne digne de fixer son cœur :

« Inutiles souhaits ! tout trompe mon attente.
» De nos riches salons la jeunesse brillante
» Ne présente à mes yeux que frivoles galans,
» D'insipides beautés insipides amans.
» Dans ce vain tourbillon d'atomes méprisables,
» Quelques-uns, j'en conviens, me parurent aimables ;
» Mais mon illusion ne dura pas long-temps,
» Et mon cœur repoussait ceux qu'attiraient mes sens. »

Télamon en croit à peine ses yeux ; il s'imagine voir une divinité ; il se prosterne devant elle ; enfin il demande et obtient des détails sur la passion subite de sa nouvelle amante. Pauline, c'est son nom, n'aspire qu'à imiter la Pauline de Sénèque, en s'unissant à un vieillard. « Vois, dit-elle,

» Vois cette autre PAULINE, au printemps de sa vie,
» S'unir au sort d'un sage à la tête blanchie ;
» De Sénèque, orgueilleux d'obtenir son amour,
» S'énorgueillir aussi par un tendre retour ;
» L'aimer comme un amant, l'honorer comme un père,
» Et parsemer de fleurs le fin de sa carrière.
» Que dis-je ? Vois PAULINE affrontant un bourreau,
» Par un chemin sanglant s'avancer au tombeau,
» Plutôt que de survivre au vieillard qu'elle adore. »

La moderne Pauline se trouve être la fille de Damon, célèbre avocat, à l'éloquence duquel Télamon doit la conservation de sa fortune, et dont la tête est tombée sous la faulx révolutionnaire ; la reconnaissance vient encore fortifier l'amour, et le nouveau Sénèque s'écrie :

« O PAULINE !... O ma fille !... O fille de Damon !
» Ton père n'est point mort.... Vois-le dans TÉLAMON.

Digitized by Google

» Mais que dis-je, ton père? Ah! puisque ta jeunesse
» Des fleurs de son printemps veut parer ma vieillesse,
» J'adopte avec transport un titre encor plus doux.
» Viens, PAULINE, suis-moi; suis ton heureux époux. »

Nous ne savons pas si les amours de Télamon feront fortune; mais nous sommes sûrs qu'on lira ses vers avec plaisir, comme l'épanchement d'une âme pure et honnête, qui cherche à faire partager aux autres les sensations agréables qu'elle a sans doute éprouvées; comme le fruit des loisirs d'un homme aimable qui a fait passer dans son style la facilité de ses mœurs.

ANNONCES.

Elémens de Statique, par *Louis Poinsot*. Volume in-8°., figures. Prix : 4 fr. 20 cent, et 5 fr. franc de port par la poste;

A Paris, chez *Calixte Vollant*, libraire, quai des Augustins, n°. 25.

Le même libraire vient d'acquérir les *Œuvres complètes de Voltaire*, 45 vol. in-4°., ornés de 54 figures, qu'il donnera à 110 fr. jusqu'au 30 pluviose; passé ce temps, il les mettra à son ancien prix, qui est de 300 francs.

On sépare les tomes XXXI à XLV, à 54 fr.; et au 30 pluviose, 120 fr.

Fastes du Peuple Français, par *Thernisian-d'Haudricourt*, n°. IV de la première livraison, contenant trois gravures représentant, 1°. l'intrépidité de vingt-deux marins, qui s'échappent des prisons de Gibraltar et qui s'emparent d'un vaisseau, nommé *le Temple*, qu'ils ont vendu à l'Orient 419,000 liv.; 2°. Stamphly, sergent à la division Régnier, abandonnant pour toujours sa paie de sergent à son ami Lhuillier, sergent des grenadiers du premier bataillon de la neuvième demi-brigade, qui avait perdu la vue à la suite d'une longue ophtalmie; 3°. et Catherine Robaine, de Voimont, près Nancy, âgée de vingt ans, traversant les flammes pour sauver les bestiaux et le jeune fils de Nicolas Harmant, dont la maison était embrasée.

On souscrit, pour cet ouvrage, à Paris, chez *Potier*, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, n°. 1434, en face l'Hôtel de la Rochefoucault, et au bureau de l'auteur, même maison.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez *le Normant*, imp.-lib., rue des Prêtres St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Digitized by Google

POLITIQUE.

On a enfin reçu à Paris des papiers anglais; leur série va jusqu'au 26 août. S'ils nous apprennent rien de positif sur la médiation du nord, le rappel du lord Nelson, les conférences qu'il a avec les ministres, le secret dont on enveloppe toutes les opérations, l'interruption de toute communication entre les deux pays, l'arrivée en Angleterre de deux généraux français, les proclamations qu'on prépare et qui sont peut-être déjà jetées sur nos côtes; si toutes ces circonstances ne prouvent pas démonstrativement que l'Angleterre ait l'intention de prévenir la France dans la visite que celle-ci lui prépare, au moins donne-t-elles à présumer qu'elle veut avoir la politesse de la lui rendre immédiatement. Nous avons lieu de croire qu'on s'occupe d'avance en Angleterre du désastre de notre expédition, de l'impression qui en résultera parmi nous, et des moyens d'en tirer parti pour un plan contre-révolutionnaire. Quoique cette malice ait un peu plus d'esprit que tout ce que les têtes anglaises ont produit jusqu'à présent en ce genre, elle n'en est pas selon nous plus sensée. La manie de certaines personnes est de croire que l'édifice actuel de la France est tel que le premier souffle va l'ébranler, la première impulsion le renverser. Les plus habiles se réduisent à trouver la force du chef de l'Etat dans quelques baïonnettes qui entourent sa demeure. A peine vont-ils jusqu'à soupçonner tout ce qu'il a de puissance dans les millions de nouveaux intérêts dont l'action seconde son action, et dont l'existence est liée à la sienne. Nous ne contestons pas que le désastre d'une expédition en Angleterre ne fût vivement senti. Cependant, si l'effet en était d'amener sur notre sol une armée anglaise avec l'intention de changer la forme de l'Etat, nous pouvons croire que ce désastre n'aurait pas le résultat qu'on en attend.

Digitized by Google

Il n'est pas inutile de remarquer que ce même général Dumourier, qu'on appelle aujourd'hui en Angleterre, n'avait pas été aussi bien traité sous le ministère précédent. Le lord Grenville se contenta de répondre quand on le lui proposa : « Qu'il nous envoie ses plans; nous n'avons que faire de sa personne. » En effet, une partie de l'Europe s'obstinait à voir en lui l'homme de 1791, c'est-à-dire le ministre jacobin. Il avait eu beau recouvrir son ancien bonnet rouge d'une toge de monarchie constitutionnelle; ce changement même avait eu peu de succès. Le ministre qui dirigeait pendant un temps le cabinet de Vienne put tolérer dans une certaine proclamation des expressions de liberté qu'il regardait comme un leurre; mais elles ne lui furent pas plutôt rapportées comme les sentimens réels du transfuge, que toute faveur lui fut retirée, sa pension supprimée. Le feu et l'eau allaient lui être interdits dans toute l'Europe, sans la ville de Hambourg, dernier refuge de ceux qui n'en ont pas d'autres. A la fin, Dumourier a fait de sa monarchie constitutionnelle ce qu'il avait fait de son bonnet rouge; il a trouvé que le pouvoir absolu est le seul qui puisse convenir aux hommes en général et sur-tout aux Français. Dès-lors on a commencé à mieux le juger, ses pensions lui ont été rendues, il a été un objet d'attention de la part de personnages considérables. Après une pénitence exemplaire et une expiation qui a été jugée convenable, le voici en alliance offensive et défensive avec l'Angleterre.

Il est des hommes auxquels semble attachée je ne sais quelle fatalité qui les met toute leur vie en contradiction avec eux-mêmes. M. Addington disait dernièrement de M. Wyndham que toute sa vie était occupée à réparer le lendemain ses imprudences de la veille; nous ne savons si cette censure est bien juste. Quelques politiques ont jugé avec la même rigueur M. de Calonne. Recherchant avec sévérité ce qui s'est passé d'abord aux notables, ce qui s'est pratiqué ensuite à Coblentz, ils ont dit de lui : qu'il avait fait la révolution qu'il voulait empêcher, et

empêché

Digitized by Google

empêché la contre-révolution qu'il voulait faire. Ce qui est singulier dans le général Dumourier n'est pas seulement de le voir successivement moteur de la révolution et armé contre elle; il faut savoir que pendant tout le temps qu'il a été commandant à Cherbourg, il n'a cessé de rêver des projets de descente en Angleterre, et dont les plans sont aujourd'hui dant nos bureaux. Aujourd'hui, repentant sur cet objet comme sur beaucoup d'autres, le voilà qui cherche à annuller ses propres conceptions. Employer une partie de sa vie à faire des blessures, une autre à les réparer! il n'est pas de poète qui ne se rappelle la lance d'Achille.

Beaucoup plus circonspect dans ses mouvemens, ainsi que dans ses opinions, le général Pichegru a obtenu toujours plus de considération. Un des princes français faisant allusion à un mot très-connu, l'annonça un jour de la manière suivante: « Messieurs, le général Pichegru, *bon à présenter à ses amis et à ses ennemis.* » Sa campagne de Hollande a été très-brillante. Nous ne savons si comme militaire il ne faudrait pas lui préférer sa campagne du Hundsruck. Dans la première il avait une grande supériorité de forces; dans la seconde une infériorité décidée. Quoiqu'il en soit, l'événement a montré que de grands talens militaires ne sont pas toujours accompagnés de grandes conceptions politiques. Le vainqueur du prince de Cobourg, enfermé dans une cage pour être transporté à la Guyane, n'est pas un exemple moins frappant de la différence des deux carrières, que des revers en général et des vicissitudes humaines.

On peut penser ce qu'on voudra de ces deux personnages. Ils nous paraissent seulement bien mystifiés, s'ils se croient propres à opérer quelques mouvemens en France. On peut s'émerveiller également, et de l'usage qu'on n'en a pas fait, et de l'usage qu'on en veut faire. Sous le comité de salut public et immédiatement après sa retraite de l'armée française, nous ne dirons pas que Dumourier n'eût pu être un très-bon instrument. A une époque plus récente, lorsque nos

Digitized by Google

armées, dirigées par le directoire, étaient battues de toutes parts, nous ne dirons pas que le général Pichegru, à la tête d'une armée bien composée, n'eût pu faire une grande impression. Mais l'Angleterre soudoyait alors l'Autriche et la Russie. Elle appelait, des Palus-Méotides et des bords de la mer Caspienne, des précepteurs pour faire la police et rétablir l'ordre en France. Toute l'Europe admirait comment il se faisait que sur ce grand théâtre le personnage le plus important fût le seul qui n'y parût jamais. On admirait comment il se faisait qu'on soudoyât tant de puissances qui n'avaient pas besoin d'être soudoyées, et qu'on ne soudoyât pas celui pour qui tout était dirigé, et qui seul avait besoin de l'être. C'était sans doute une chose absurde que d'imaginer de faire entrer des armées étrangères en France, et d'y présenter ensuite un roi qui se serait découvert tout-à-coup dans les bagages; mais il y avait au moins quelque bon sens à dire aux nations de tâcher de pacifier la France, parce qu'elle était troublée; de quel front ose-t-on leur dire aujourd'hui de venir la troubler, parce qu'elle est pacifiée? Nous ne contesterons point le talent des deux généraux dont nous venons de parler; mais en les croyant de très-grands acteurs, en supposant même, qu'avant d'arriver en Angleterre, ils ont bien appris leur rôle, tout ce que nous pouvons leur dire avec toute la France, c'est que la pièce est finie.

Nous sommes fâchés de voir associés à des projets chimériques, le nom de personnages entourés de toute l'illustration du rang et du malheur. On parle d'une assemblée des princes français tenue à Londres. Il faut se souvenir que les princes anglais se sont eux-mêmes enrôlés comme soldats dans les corps de volontaires. D'après cet exemple, si les princes français, comme nous aimons à le croire, ont voulu offrir leurs services personnels au toit hospitalier qui les a reçus, ils auront fait autant ou plus que la délicatesse de leur position le demande. Mais, si se plaçant hors de termes de cette hospitalité, leur esprit s'est laissé prévenir pour des entreprises désespérées; si sur-tout, ce

Digitized by Google

qui ne nous paraît pas vraisemblable, leurs vœux pouvaient s'attacher sérieusement à l'humiliation de leur pays, ils démontreraient mal les sentimens qu'on doit attendre de leur part. Il n'est pas d'Anglais qui ne s'empresse de rappeler que le dernier des Stuards se tenait orgueilleux jusques dans ses revers, du courage que lui avaient opposé ses compatriotes. Les descendans de Saint-Louis ne peuvent oublier que ce prince, dont ils aiment à rappeler les sentimens, battait les Anglais à Taillebourg, et qu'il fut occupé une partie de sa vie à leur faire respecter le traité d'Abbeville, comme on s'occupe en ce moment à leur faire respecter le traité d'Amiens.

Notice sur la Prusse, sur la nature de son gouvernement, de son administration et de ses institutions.

Nos lecteurs ont pu voir, dans les détails d'une fête annoncée par divers journaux, le toast porté par son excellence M. le marquis de Luchesini *au grand homme qui gouverne la France et qui s'est toujours montré le meilleur ami du roi mon maître.* Les sentimens que s'accordent les deux chefs nous ont inspiré la pensée de tâcher de cimenter encore l'affection que se portent les deux peuples par une connaissance plus exacte de leurs gouvernemens et de leurs lois. Resserré dans l'espace très-circonscrit de cette feuille, si nous ne pouvons remplir cette tâche dans toute son étendue, nous offrirons au moins quelques traits qui pourront faire apprécier la constitution actuelle de la Prusse, ainsi que son régime intérieur.

La Prusse est une monarchie qu'on peut regarder comme absolue, relativement à son gouvernement politique; mais quant aux rapports ordinaires des citoyens avec le gouvernement et l'administration, rien ne présente plus l'image de la liberté. Il n'y a, dans aucun gouvernement, un respect plus inviolable pour les propriétés privées, ainsi que pour les droits territoriaux des seigneuries ter-

Digitized by Google

ritoriales. Les droits féodaux ont, quant à la puissance civile et administrative, subi des restrictions sages. Les provinces ont des états, mais ils ne peuvent se mêler que de ce qui regarde la répartition des charges. Comme l'impôt foncier ne varie pas, étant considéré plutôt comme un *cens royal*, que comme une *taille*, le pouvoir du gouvernement est par cela même très-limité. Ce sont les impôts indirects qui forment le principal revenu de la Prusse. Les Etats n'ont à cet égard que le droit de représentation. Leurs priviléges sur ce point ont même reçu récemment un grand échec.

Il résulte de ce premier point de vue que, s'il n'y a pas égalité entre les ordres quant aux propriétés, puisque le roturier ne peut posséder de terres nobles ou seigneuriales, il y a au moins égalité à beaucoup d'autres égards, et notamment relativement aux charges nationales.

L'ordre hiérarchique, judiciaire et administratif, est gradué en Prusse d'une manière précise. Les rapports qui arrivent au souverain, étant forcés de passer par cette filière, les surprises qui peuvent lui être faites, sont rares. Tout sujet peut écrire directement au souverain. Les lettres sont ouvertes en sa présence, répondues sur-le-champ; la réponse est envoyée directement, si la nature de l'affaire l'exige; ou seulement aux ministres, ou aux tribunaux, si elle les concerne. Cette communication directe a l'avantage d'être un rempart contre les vexations intermédiaires; elle a aussi l'inconvénient d'occasionner envers ceux-ci des reprimandes peu méritées. Mais, comme ils ont à leur tour la même ressource, les méprises ne peuvent être que passagères et deviennent souvent un creuset d'épuration utile. Ce petit cabinet privé du roi, composé de trois conseillers-secrétaires, faisant de jour à autre le travail avec lui, est en quelque sorte un contrôle général de toutes les parties, et un principe de mouvement pour le tout.

A la tête de la hiérarchie administrative se trouve le grand directoire composé des ministres, de quelques con-

Digitized by Google

seillers d'Etat, ayant voix comme les ministres, et de quelques conseillers référendaires, c'est-à-dire, seulement rapporteurs. C'est-là que toutes les lois, même de justice, sont envoyées d'abord. Le directoire peut faire des remontrances, mais le persisté du roi les annulle.

Les réglemens, privés dans chaque partie, sont quelquefois envoyés seulement aux ministres dirigeans ou cette partie d'affaires, ou cette partie du royaume; car tout le royaume est partagé à cet égard entre quatre ou cinq ministres.

Cette grande division administrative varie. On confie un plus ou moins grand nombre d'arrondissemens à un ministre; mais la formation de ces arrondissemens est invariable. Chacun d'eux a à sa tête une chambre de justice royale, à laquelle ressortissent les justices subalternes, tant royales que seigneuriales; mais cette chambre elle-même ressort à un tribunal suprême, séant à Berlin, pour toute la monarchie.

Chaque arrondissement a une chambre des domaines, qui régit toute la partie domaniale et fiscale. La chambre des domaines peut être comparée en quelque chose aux préfectures françaises: le président y a, comme le préfet, des attributions particulières; mais en général tout doit être traité, particulièrement le contentieux des impositions, voyeries, redevance, police, de concert avec les conseillers, qui sont au nombre de six, huit, ou dix, suivant la force de l'arrondissement. Nobles et roturiers sont également susceptibles d'être conseillers de ces chambres: l'homme de haute naissance y débute comme les autres, par être secrétaire, puis référendaire, puis conseiller délibérant; seulement il arrive en général qu'il va plus vîte, parce qu'il n'y a pas d'ordre d'ancienneté fixe.

Chaque arrondissement est divisé en cercles composés d'un certain nombre de paroisses. Chaque cercle est sous la direction d'un conseiller, qui doit être propriétaire d'un village dans le cercle, et par conséquent noble; car les nobles seuls peuvent acheter les terres seigneuriales.

Digitized by Google

Ce noble, dans ce cas, est ce que sont les sous-préfets, c'est-à-dire, un peu plus que n'étaient nos subdélégués. Il y a un greffier payé par l'État, et un médecin soignant le cercle. Il a sous ses ordres tous les maires pour la police et l'ordre public; il surveille les percepteurs d'impôt foncier, les baillifs, et constate les vexations des percepteurs d'impôts indirects. Il gouverne ainsi le canton, en recevant toutefois les ordres de la chambre; mais, si elle abusait de ses pouvoirs, il peut écrire au ministre dont il dépend, même au roi.

Ce noble chef de cercle est nommé par le roi, quelquefois sur la recommandation de l'assemblée des états-provinciaux; souvent d'office.

Tout paysan est aux ordres du chef de cercle. Ces ordres sont transmis par le maire. Y a-t-il un incendie dans le canton? tout maire est tenu d'y arriver avec la pompe de son village: car tout village a une pompe. Il lui conduit, en outre, autant d'hommes qu'il y a de feux. Il en est de même dans les émeutes; tout paysan doit lui prêter main-forte. Enfin, c'est lui qui fait le rôle de conscription militaire.

Les villages payent leurs redevances foncières, les uns au bailli du roi, les autres au seigneur territorial, qui compte à la chambre des domaines la redevance générale. Ils sont divisés territorialement en lots égaux. Un lot entier, s'appelle paysan; un demi-lot, demi-paysan; un quart de lot, un quart de paysan: les ouvriers à journée sont à part; ils ne doivent que quelques menus cens, pour leur maison et le jardin, en même-temps que la corvée à bras. Les autres la doivent avec chevaux, à quatre, deux, ou un cheval, suivant la concession du lot. Le curé a ordinairement un lot de paysan; et il y a un terrain attaché à la mairie. Les lots fixés par la concession primitive ne peuvent pas se diviser; l'aîné mâle hérite de tout. Si le père avait à s'en plaindre, il peut, d'accord avec le seigneur, ou le bailli royal, et de l'agrément du conseiller provincial, choisir un autre de ses enfans; l'élu est seul exempt de cons-

Digitized by Google

cription. Les autres enfans n'ont, ainsi que les filles, qu'une légitime en argent. Si on leur donne quelque terrain en jouissance, c'est réputé en sous-ferme. Le chef de la maison est le seul qui soit censé connu du roi et du seigneur. Les cadets sont de droit en requisition militaire. Tous les ans, le major du régiment vient passer la revue avec le conseiller et le médecin. Le conseiller déclare les exemptions civiles; le médecin, celles de santé; le major choisit qui il veut dans le reste. Les plus petits ne laissent pas que de demeurer aussi en requisition, mais c'est pour goujat, ou domestique d'officier; car le canton doit leur en fournir en temps de guerre.

Les garnisons sont permanentes pour chaque régiment, elles sont établies au milieu des cantons qui lui sont affectés. Mais cette désignation précise n'a lieu que pour le soldat. L'officier est pris par-tout.

Chaque compagnie est de cent quatre-vingt soldats, dont cent dix cantonistes. Le reste est enrôlé volontairement, mais presque tous déserteurs étrangers, ou sans domicile. Le cantoniste se croit spécialement responsable de l'honneur de son corps. Il est ordinairement sage, parce que, de retour au canton, il serait mal vu, obligé de déserter et aller ailleurs comme simple enrôlé. Tous les excès qui surviennent parmi les soldats prussiens, peuvent s'attribuer aux déserteurs. Cinquante cantonistes par compagnie ont droit de demeurer toute l'année chez eux, excepté six semaines de revue ou de manœuvres: c'est le capitaine qui choisit ces cantonistes. Dans le cas d'une égale bonne conduite du cantoniste et du déserteur, leur avancement est le même. Il faut une grande action d'éclat pour devenir officier.

Les officiers sont pris dans la noblesse. On débute par le grade d'apprentif caporal. On devient ensuite franc caporal. On n'est jamais simple soldat. A moins de talens extraordinaires, et, en temps de guerre, d'action d'éclat, on suit imperturbablement le rang d'ancienneté entre les officiers. Un franc caporal est sûr de mourir général, s'il

Digitized by Google

vit et s'il ne fait pas de faute. Ainsi, dans le militaire même, il n'y a point d'arbitraire.

Dans l'ordre judiciaire, les lois sont transmises du roi ou du grand directoire, par le grand chancelier aux tribunaux.

Une réunion de quelques ministres et conseillers d'état, présidée par le grand chancelier, forme le tribunal de cassation. Un ordre privé du roi peut aussi casser et renvoyer l'affaire en révision au tribunal supérieur d'appel.

Le tribunal supérieur d'appel présidé par un ministre de justice, assisté de plusieurs conseillers et référendaires, juge de l'appel de tous les tribunaux, de même que le directoire juge de l'appel de toutes les chambres de domaine; il faut ajouter en matière grave; car, dans plusieurs cas, le ministre peut prononcer seul sur le rapport de quelques conseillers de son département.

Ce tribunal d'appel dont nous venons de parler, est purement civil; un autre tribunal, présidé par un ministre avec quelques conseillers et référendaires, forme le tribunal supérieur de tout le criminel. Tous les tribunaux particuliers criminels y ressortissent; ils sont séparés du civil.

La colonie française des réfugiés, lors de la révocation de l'édit de Nantes, forme une sorte d'état dans l'état; c'est-à-dire, qu'elle a un ministre dirigeant particulier, son tribunal supérieur d'appel, son tribunal criminel, ses tribunaux de première instance : en un mot, elle a en propre, hôpitaux, colléges, curés, consistoire, maison d'orphelin, et caisse de secours.

Nous terminerons là, pour aujourd'hui, cette notice. Le numéro prochain, nous ajouterons quelque détail sur le ministère, ainsi que sur le caractère général du peuple; nous ajouterons même, si nous en avons le temps, quelque réflexion sur la nature et l'esprit de quelques-unes des institutions.

Digitized by Google

NOUVELLES DIVERSES.

Londres, 27 *août.*

Sept princes français, et les généraux Dumourier et Pichegru, ont tenu aujourd'hui une assemblée, qui a eu pour objet le projet d'une descente en France. On dit que le général Dumourier a prêté serment de fidélité à Louis XVIII.

Jérôme Bonaparte s'est rendu sur un vaisseau américain à Hispaniola, et de-là en Virginie.

Les dépêches que le ministre espagnol reçut dernièrement par un courrier, étaient relatives à la demande faite par notre gouvernement à la cour de Madrid, pour savoir quel système cette cour suivrait dans la guerre actuelle. Nous attendions une réponse décisive; mais celle qui vient d'être reçue est équivoque; on se borne à y donner l'assurance que sa majesté catholique désire demeurer en bonne intelligence avec l'Angleterre. Notre cabinet presse pour obtenir une réponse plus claire, et un *ultimatum*.

Les préparatifs d'attaque et de défense sont poursuivis en Angleterre avec beaucoup d'activité; les lignes, dont on munit la partie orientale de Londres, seront défendues par une nombreuse artillerie, qu'on porte à 180 pièces de 24 et 136 de 12. Cent pilotes ont l'ordre de se tenir prêts à Douvres.

Les arrestations se multiplient à Dublin, et nos correspondans nous apprennent que plusieurs personnes ont été envoyées pour des propos séditieux, à bord des vaisseaux qui servent de prison. C'est avec peine que nous annonçons qu'on a tout lieu de croire que dans les divers comtés de l'Irlande il se fait des rassemblemens nocturnes où l'on s'exerce au maniement de la pique.

Il circule un pamphlet, qui fait ici beaucoup de sensation; on peut le considérer comme un manifeste du parti Addington, contre celui de lord Grenville et de M. Pitt. (Nous en rendrons compte le courrier prochain.)

Hambourg, 5 *septembre.*

Les Français paraissent préparer à Cuxhaven une expédition pour débloquer les bas-fonds de l'embouchure de l'Elbe, où, depuis peu, quelques petits bâtimens anglais ont pris station; ils ont fait dresser la liste de tous les bâtimens qui mouillent à Cuxhaven.

L'Espagne continue ses armemens. Ceux qui veulent

Digitized by Google

pénétrer dans les secrets de son cabinet, prétendent que ses préparatifs ont pour objet l'Angleterre, qui traite hostilement la marine espagnole, marchande et militaire. D'autres assurent qu'elle n'a en vue que de mettre ses côtes à l'abri des insultes de quelques corsaires étrangers; que son but est de garder une ferme et exacte neutralité.

Tout est décidément arrangé entre les puissances, relativement à l'occupation de l'électorat d'Hanovre. Il est vrai qu'il y a eu à cet égard des négociations très-animées. Mais le gouvernement français a satisfait les puissances, et toutes les difficultés sont applanies.

Nous venons de recevoir des nouvelles de l'Amérique septentrionale. Le congrès doit s'assembler le 17 octobre prochain. Les états ont payé à la France, pour la cession de la Louisiane, 15 millions deux cent mille écus. Onze millions seront versés dans la nouvelle caisse de l'état, à six pour cent d'intérêts : le reste sera employé à indemniser les négocians américains qui ont des réclamations à faire au gouvernement français.

Hanovre, 3 septembre.

C'est hier que les états se sont assemblés dans cette ville. Leur séance a été fort courte. On s'attendait à de grands événemens; mais aucune des conjectures qu'on avait formées sur cette convocation extraordinaire, ne s'est réalisée. Nos politiques répandaient le bruit que cette journée allait décider du sort de l'électorat. Suivant les uns, il devait être remis en dépôt à une certaine puissance; suivant d'autres, il s'agissait de le séparer entièrement de l'Angleterre. Le résultat de l'assemblée a bientôt dissipé ces bruits. Les propositions du général Mortier ont eu pour objet uniquement de demander de nouvelles sommes et le prompt acquittement de l'arriéré. On calcule que l'entretien de l'armée française coûte au pays 10 à 11,000 rixd. par jour. Elle s'élève en ce moment à 37,200 hommes. On a payé en tout jusqu'ici aux Français 3 millions et demi.

Copenhague, 3 septembre.

Il vient d'être conclu, entre la Suède et l'Angleterre, un traité additionnel, relatif à l'accession de la Suède à la convention de Saint-Pétersbourg. Suivant ce qu'on apprend, l'Angleterre paie les deux convois suédois qui furent pris en 1798, et le major de Gilleberg a été envoyé à cet effet comme courrier à Londres. On dit qu'il y porte la ratification du roi son maître au traité additionnel.

Digitized by Google

Berlin, 3 *septembre*.

On prétend savoir ici que les négociations entamées relativement à la levée du blocus de l'Elbe et du Weser, se poursuivent à Londres avec beaucoup d'activité, et qu'on a de plus en plus l'espoir d'arriver à un résultat heureux.

Naples, 18 *août*.

Jusqu'à ce moment, les troupes françaises qui se trouvent dans les provinces de l'Abruzze et de la Pouille, avaient été entretenues, et même en partie équipées aux frais de l'état. Cette disposition vient d'être changée, en suite de l'intervention officieuse et amicale des cours de Vienne et Pétersbourg, et le gouvernement français s'est chargé de l'entretien de ses troupes. Le pays éprouve par là un grand soulagement. Du reste, les choses sont dans le même Etat; les Anglais croisent toujours à la hauteur de notre port; ils arrêtent les bâtiments des Français et de leurs alliés, et les envoient à Malte; ceux des puissances neutres sont respectés.

Vienne, 30 *août*.

On répète aujourd'hui la nouvelle donnée, il y a quelques temps, que notre cour va faire garnir de troupes les frontières de la Croatie, de l'Esclavonie et de la Dalmatie.

L'empereur a donné une audience particulière aux députés de la noblesse immédiate de la Franconie et de la Souabe. Ces députés ont exposé à S. M. impériale les griefs qu'ils sont dans le cas de former contre plusieurs princes puissans de l'Empire, qui continuent à agrandir leur territoire aux dépens de l'ordre équestre. Ils ont sollicité ensuite l'assistance de l'empereur, qui, d'après la constitution de l'Empire, est leur protecteur. Ils n'ont pas reçu encore une réponse définitive.

Il se présente chaque jour de nouvelles difficultés relativement à la confection du concordat pour l'Allemagne catholique. Les diocèses de Trèves, Cologne, Fuld, Spire et Strasbourg, sur la rive droite du Rhin, se trouveront, à la mort des évêques actuels sécularisés, dans un état d'incertitude, n'ayant été rien statué sur le remplacement de leurs prélats. Les pays ont été donnés en indemnité aux princes laïques avec les revenus dont les évêques jouissaient autrefois. Il s'agit d'abord de savoir quels seront les successeurs de ces évêques, et comment leurs diocèses seront régis à leur mort.

Un insensé s'avisa, ces jours derniers, de parler dans

Digitized by Google

un café de la manière la plus indécente sur le compte du premier consul. Un homme attaché à la légation française le dénonça sur-le-champ à la police ; il fut arrêté. On fit demander ensuite à M. Champagny quelle satisfaction il désirait. Le ministre français s'est borné à demander que l'homme arrêté lui fît des excuses, et qu'on lui donnât ensuite des idées plus justes sur les rapports de l'empereur avec le premier consul.

PARIS.

—Le premier consul est attendu dans la Flandre du 10 au 15 vendémiaire. On croit qu'il fixera à Gand le quartier-général de l'armée d'Angleterre, qui s'étend depuis Brest jusqu'au Texel ; on dit encore qu'il prendra le titre de généralissime, et que le général qui commandera sous lui une grande division, aura celui de lieutenant-général. Au surplus, les troupes de toutes armes qui sont en pleine marche pour se porter en Flandre, y seront réunies dans les premiers jours de vendémiaire. Quant aux forces anglaises dans ces mers, elles se sont augmentées ; l'ennemi y a réuni plusieurs de ses meilleurs officiers de marine, tels que les amiraux Keith, Montagne, Tornborough, les comodores Sydney Smith, Home Popham et le capitaine Hotham. Il paraît redouter que les coups qu'on lui prépare, ne lui soient sur-tout portés sur ces mers.

—Le lieutenant-général Soult, commande le camp de Saint Omer, composé de trois divisions, sous les ordres des généraux Saint-Hilaire, Dufour et Loison. Le général Andreossy est nommé chef de l'état-major de cette armée.

—Le vaisseau *le Dugay Trouin* et la frégate *la Guerriere*, sont arrivés de Saint-Domingue. La maladie avait cessé ses ravages.

—Les travaux de Cherbourg intéressent tous les Français ; je les ai vus avec un si grand plaisir, que j'en ai à raconter mon voyage. M. Cachin, directeur des travaux, m'a enchanté par son intelligence et par son zèle.

Je me suis promené sur la digue, objet de mon voyage, qui nous procurera le moyen d'abriter cinquante vaisseaux de ligne, et d'opposer aux Anglais un port qui nous manquait dans la Manche, et qui sera supérieur à tous ceux que la nature avait donnés à l'Angleterre.

Cette digue a 1900 toises de long, entre le fort de Querqueville et l'île Pelée. Elle est composée de blocs de

Digitized by Google

pierres dont quelques-uns ont 60 pieds cubes et pèsent 12 milliers.

La commission de 1792 renonça aux 17 cônes qu'on y avait placés, et qui, dès 1787 avaient été trouvés insuffisans pour résister à la mer. On voit les restes de l'avant-dernier du côté de l'est.

La digue est déjà à 36 pieds du fond de la rade, 7 pieds au-dessous de la basse mer, qui est à 43 pieds du fond.

Mais au milieu, l'on fait une partie de 300 pieds, qui s'élèvera à 75 pieds du fond et 9 pieds au-dessus des grandes marées, où il y aura 30 canons et 12 mortiers. Cette partie est déjà à 57 pieds, et elle sera terminée au printemps prochain. J'ai vu 40 batteaux employés tous les jours à mener des pierres, et qui portent de 3 à 5 toises cubes. Les deux forts qui flanquent la rade, joints à cette batterie, garantiront Cherbourg de toute attaque.

On voit les frégates anglaises se promener en vain sur la Manche, et il y en a une qui a échoué sur la digue, le 2 juillet dernier, et que j'ai vue en rade.

Pour achever la digue entière, il faut encore 270,000 toises cubes de pierres, qu'on évalue à 14 millions de dépenses; mais tout peut être fini dans trois ans. . . .

Indépendamment de cette belle rade, il y aura un port creusé dans la montagne, qui pourra contenir vingt-cinq vaisseaux, et où j'ai vu trois mille ouvriers.

Les articles de M. Cachin, qui ont paru dans *le Moniteur*, en apprendront davantage à ceux qui, partageant l'enthousiasme que cette entreprise m'a causé, voudront en savoir l'histoire et les détails.

DELALANDE.

— Le citoyen Magnin, qui a déjà réclamé la concurrence pour l'invention du *bateau à roues*, publie une nouvelle lettre où, après avoir exprimé ses regrets de la publicité donnée à l'exécution de ce nouveau moyen de transport, avant d'en avoir fait l'essai contre l'ennemi, ajoute : « Mais puisque la chose est connue, je ne vois nul inconvénient à faire connaître mes vues. La petite nacelle que j'ai exécutée, porte deux essieux terminés par des roues garnies d'une quantité suffisante de larges rames. Par le moyen d'une machine très-simple, un homme seul peut imprimer à ces essieux un mouvement très-rapide, et j'estime que ce procédé, appliqué à un navire de cent tonneaux, pourrait lui faire parcourir deux lieues par heure. A l'aide d'un moyen qui fait voguer

Digitized by Google

rapidement nos vaisseaux sans le secours de la voile, nous pouvons passer à deux portées de canon de l'ennemi, sans qu'il lui soit possible de nous inquiéter dans notre marche.

— De la propriété qu'a le cristal d'Islande, de donner une double réfraction et deux images, M. Rochon a tiré un moyen ingénieux de mesurer les distances. Il adapte un prisme de ce cristal à une lunette. On y met à volonté les images en contact; et une échelle graduée à l'extérieur de la lunette, indique à l'observateur combien de fois sa distance à l'objet observé contient le diamètre de ce même objet. On peut, par ce moyen, savoir si on s'éloigne ou si l'on s'approche d'un vaisseau aperçu en mer, ou à combien de distance l'on se trouve d'une troupe ennemie. On est ainsi parvenu à mesurer les diamètres de Mars, de Jupiter et de Saturne, et ce procédé peut s'appliquer à presque toutes les planètes. Le premier consul, témoin des expériences faites à cet égard, a ordonné que l'on construisit plusieurs lunettes de ce genre. On se propose d'adapter un de ces prismes à la meilleure lunette de l'Observatoire.

— On trouve dans les *Annales des Arts et Manufactures*, n°. 41, la description du *bateau de secours*, inventé en Angleterre, par M. *Gréat Head*, pour sauver les naufragés. Sa construction et une forte garniture de liége le rendent insubmergible, même lorsqu'il est rempli d'eau. Il a déjà sauvé la vie à un grand nombre de personnes, sans avoir jusqu'ici manqué son but. Le parlement d'Angleterre à gratifié son auteur d'une somme de 1,200 liv. sterling (plus de 28,000 fr.). On a formé l'utile projet d'une souscription pour la construction et l'établissement de pareils bateaux dans les ports de France.

— Le même numéro, offre la description du *belier hydraulique* de M. *de Montgolfier*. Cet habile artiste, au moyen d'une chute d'eau, est parvenu à élever, par la compression de l'air, cette même eau à une hauteur indéfinie. La fécondité du principe d'où il est parti, lui a procuré l'avantage d'en faire un grand nombre d'applications. Il a pu donner à l'air une compression égale à celle de 49 atmosphères, et par conséquent élever l'eau à la hauteur de 40 fois 32 pieds, ou 1280 pieds. Cette invention est entièrement *française*, et appartient à M. *de Montgolfier* exclusivement.

— Le général Soult, commandant le camp de Saint-Omer, est arrivé à Boulogne, le 22 de ce mois. Une frégate anglaise s'étant approchée à 1900 toises, il a fait tirer des bombes avec des mortiers que le général Marmont avait

Digitized by Google

fait fondre exprès; une des bombes a éclaté sur le beaupré de la frégate, la mâture a été considérablement endommagée, et plusieurs hommes ont été tués.

Pluie de petits pois.

Voici bien un autre prodige que celui des pierres tombées du ciel. Nous sommes loin d'en garantir la réalité : tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est annoncé sérieusement par plusieurs personnes.

Il est tombé au mois de mai dernier, à la suite d'un grand orage, près de Léon, en Espagne, une très-grande quantité de graines dont on en a ramassé plus de neuf quintaux. Ces graines ont été analysées par le célèbre Cavanille. Elles sont presque rondes, très-blanches, dures, plus petites qu'un petit pois. Elles portent dans un de leurs côtés la cicatrice *hilum* avec une petite protubérance. Leur ségument (*testa*) est dur, mais coupé transversalement; on l'a trouvé rempli d'une substance jaune, formée par les *cotylédons* qui sont de forme hémisphérique; ridicule double contre la suture des *cotylédons*; point d'*albumen*. (Voici bien tous les termes de l'art.) Cette graine appartient évidemment à une *papilionacée* ou *légumineuse*. Mais d'où vient-elle ? C'est ce qu'il est impossible de décider. Aucun naturaliste d'Espagne, et M. Cavanille lui-même, n'ont pu la reconnaître. Peut-être n'appartient-elle pas à notre globe. Voici une belle matière à dissertation pour ceux qui font venir les pierres de la lune. Il est probable que le temps de la moisson n'est pas le même dans cet astre que sur la terre. Vous verrez que des moissonneurs de la lune auront laissé tomber quelques gerbes, que ces gerbes, emportées hors de l'atmosphère lunaire, sont entrées dans la sphère d'activité de la terre; qu'en vertu des lois de la gravitation, elles sont arrivées vers sa surface, et que leur force de projection les a dirigées juste dans le royaume de Léon. Peut-être est-ce aussi quelque magasin de marchand *grainier* ou *grainetier*, qui a été emporté par la violence d'un volcan voisin ou d'un tremblement de lune, et qui a versé, sur notre globe, les neuf quintaux de graines qu'il renfermait. Si ces conjectures se vérifient, il en résultera un point d'histoire astronomique très-curieux, c'est que les habitans de la lune ressemblent beaucoup à ceux de la terre, qu'ils mangent comme nous des petits pois au mois de mai. Qu'ils ont, par conséquent, des jardiniers, des

Digitized by Google

cuisiniers et des estomachs friands. On ne sait pas pourquoi on n'a pas encore essayé de les servir en entremets sur les tables d'Espagne. On aurait peut-être pu en tirer une fort bonne purée, et l'on saurait à quoi s'en tenir sur leur qualité; mais il paraît qu'on a mieux aimé les manger en verd. On en a semé une grande partie dans le jardin botanique de Madrid, et si elles réussissent, nous saurons ce que valent les légumes de l'autre monde.

Cette pluie extraordinaire est annoncée comme un fait positif, et l'on assure que le célèbre botaniste Cavanille a envoyé, à ce sujet, un mémoire à M. Ventenat, avec des échantillons de cette graine.

Il est possible au surplus qu'elle ait encore une origine terrestre, et qu'elle ait été apportée par une trombe, qui l'aura fait voyager à de grandes distances.

Bruxelles, 26 *fructidor*.

Le général Dumas, conseiller d'état, accompagné de quelques officiers et aides-de-camp, est arrivé dans la ci-devant Flandre, où il a inspecté les positions que les troupes, qui sont attendues de toutes parts, occuperont sur le canal de Bruges. Le 22, ce général a passé en revue la garnison de Bruges. Il examinera les positions qu'un corps d'armée doit occuper entre Gand, Deynse et Bruges. Le général Dumas doit se trouver en ce moment à Gand, ainsi que le général d'Avoust, commandant de la garde consulaire, et beaucoup d'autres officiers supérieurs ou d'état-major. Il paraît certain que le premier consul arrivera à Gand du 10 au 15 vendémiaire; qu'il y sera précédé d'un corps nombreux de la garde consulaire, ainsi que d'un état-major considérable. On ajoute à ces détails que le quartier-général de toutes les forces destinées à agir contre l'Angleterre sera placé à Gand. Quoiqu'il en soit, les troupes qui sont en mouvement de divers points pour se rendre à l'armée de la Flandre, ont reçu l'ordre de faire la plus grande diligence pour arriver, le plutôt possible, à leur destination.

Tous les mariniers, bateliers, pêcheurs et autres individus qui exercent la profession de navigateurs, sont inscrits en ce moment dans nos départemens jusqu'à l'âge de cinquante ans. On désignera ensuite ceux qui seront mis en activité de service pour la grande expédition qui se prépare avec une activité sans exemple.

Digitized by Google

TABLE

Du premier trimestre de la quatrième année du MERCURE DE FRANCE.

TOME TREIZIÈME.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

HYMNE des Normands.	*page* 3
Imitation de Catulle.	5
Fable imitée de Desbillons.	6
Le Coin du feu du Docteur Cotton.	49
Stances sur la guerre actuelle.	97
Fragment de l'Arioste (traduit).	145
Imitation d'Horace (liv. 2, ode 3).	193
Imitation de l'épître d'Héloïse à Abailard de Pope (fragment).	241
Les Forges (fragment d'un poëme).	289
Le Vœu indiscret.	291
Imitation de Virgile (Enéide, liv. 6).	337
Sur le voyage du premier consul en Belgique.	338
L'Elégant d'il y a 1700 ans.	339
Imitation de la seconde élégie de Tibulle.	385
Mes adieux au Prytanée.	433
Plaintes de la mère d'Euryale (Enéide, liv. 9).	435
Ode sur la guerre présente.	481
Avis aux jeunes gens.	529

Digitized by Google

Imitation de la première élégie de Tibulle. 577
Traduction d'Horace, (liv. 1, ode 38). 581

Extraits et comptes rendus d'ouvrages.

Histoire de la Vie de J. C., par le P. de Ligny. 9
OEuvres de Bernis. 21
Mémoires sur les plus célèbres personnages d'Angleterre. 28
Histoire de la décadence de la monarchie française, etc. 29
Réflexions sur la politique de l'Angleterre. 32
Nouvel Essai sur la Mégalanthropogénésie. 62
Le Philosophe de Charenton. 80
Ephémérides. 83
Les Leçons de l'histoire. 103
Correspondance de J. J. Rousseau avec madame Latour de Franqueville, etc. 111
Choix des plus beaux morceaux de Milton, traduits en vers par L. Racine et Nivernois. 121
Essais sur les Isles Fortunées de l'antique Atlantide. 151
Grammaire générale de Port-Royal. 159
Voyage en Auvergne. 171
Nouvelle édition du Génie du Christianisme. 198
Esope en trois langues. 245
Premier livre des Métamorphoses d'Ovide (traduit en vers). 253
Traduction d'Hérodote, par Larcher. 261
Politique d'Aristote (traduction). 295
Lettres d'un Mameluck. 302
Dictionnaire français de Boiste. 309
Dictionnaire historique, traduit de l'anglais. 312
Rapport du comité de vaccine. 316
Histoire de la Vie du czar Pierre III. 343

Digitized by Google

Abrégé de l'Histoire d'Espagne d'Yriarte, traduit de l'espagnol. 352
Bibliothèque médicale. 362
Vies et œuvres des Peintres célèbres. 391
Œuvres de Bernard. 400
Le Mérite des Femmes, par Legouvé. 439
Institutions du droit de la nature et des gens. 449
L'Éducation, poëme. 454
Répertoire du Théâtre Français. 487
Recherches sur la Sibérie. 503
Idylles ou Contes champêtres de Mde. Petigny. 535
Poésies galantes d'Anacréon, etc. 583
Œuvres de Colardeau. 594
La Nouvelle Ruth, Etrennes aux vieillards. 601

VARIÉTÉS.

Des Communications humaines. (Examen d'un principe de Lavater. 55
Fragment des Institutions morales, ouvrage inédit. 79
Anecdote sur Molé. 223
Fragment de Valerie, roman. 225
Des pierres tombées dans les environs de l'Aigle. 358
Séance de l'Athénée du département du Gers. 364
Chansons traduites du russe. 366
Correspondance d'un auteur de province avec M. de La Harpe. 409
Notice sur le Franc de Pompignan. 493
Notice sur Du Belloy. 543

POLITIQUE.

Aperçus généraux, 37, 86, 127, 184, 230, 236, 274, 321, 369, 422, 457, 557, 607.

Digitized by Google

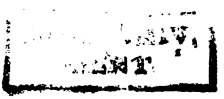
Nouvelles extérieures. 47, 95, 135, 235, 285, 330, 377, 429, 474, 563, 617.
Parlement d'Anglerre. 42, 90, 326, 375, 426, 463, 511, 524.
Paris. 48, 96, 140, 190, 240, 288, 336, 383, 432, 478, 526, 572, 620.
Notice sur la Prusse. 611



NOTA. L'abondance des matières n'ayant pas permis de donner la table dans le N°. dernier, on l'a imprimée à part, afin que les abonnés pussent la faire relier avec le volume précédent.

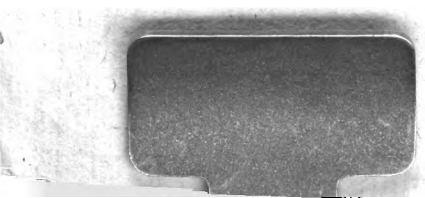
Nous donnerons aussi dans le même N°. le titre du 14°. volume.

Digitized by Google

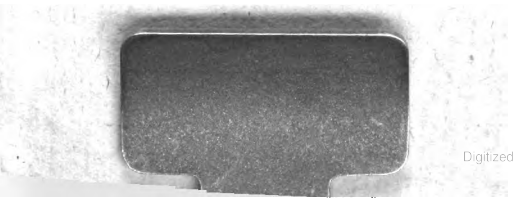


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google